This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

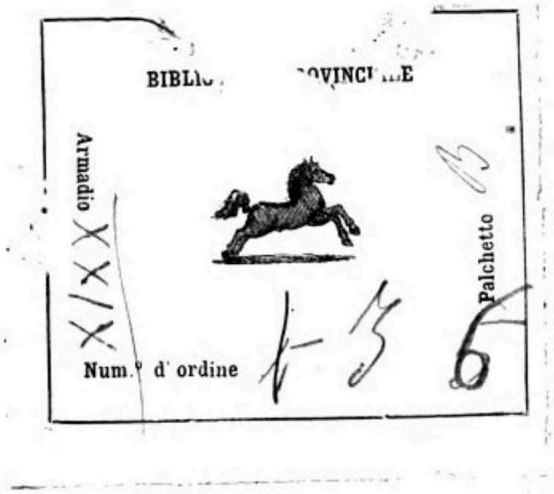
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Digitized by Google

Digitized by Google

6 S 14



Digitized by Google

Digitized by GoogI

COMMENTAIRE SUR LE YACNA Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

Digitized bÿ Google

Digitized by Google

COMMENTAIRE SUR LE YACNA à L’UN DES LIVRES RELIGIEUX DES PARSES OCTlUOe CONTENAIT LE TEXTE TEND EXPLIQUÉ FOI' R LA PREMIÈRE FOIS LES VARIANTES DES QUATRE MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET LA VERSION SANSCRITE INÉDITE DE NÉRIOSENGH EUGÈNE BURNOUF MEMBRE DE L’INSTITUT PROFESSEUR DE SANSCRIT AO COLLÈGE DE FRANCE IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI A L’IMPRIMERIE ROYALE M DCCG XXXIII Digitized by Google

53034

COMMENTAIRE

SUR

LE YAÇNA

L'UN DES LIVRES RELIGIEUX DES PARSES

OUVRAGE CONTENANT

LE TEXTE ZEND EXPLIQUÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
LES VARIANTES DES QUATRE MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE
ET LA VERSION SANSCRITE INÉDITE DE NÉRIOSENGH

PAR

EUGÈNE BURNOUF

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR DE SANSCRIT AU COLLÉGE DE FRANCE

TOME I

BIBLIOTECA PROVINCIALE
MASSIMO
NAPOLI

BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. III
NAPOLI

PARIS
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE
M DCCC XXXIII

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

Propomintur lui-c « me . noo ut pro arbilrio quidquam pronuntiem , verum ul alii li.ibe.mt de quo amplius qwirrant Httst, üb«T- «J Ho* mtr. Carm tom VIU , pu g Aa3 Digitized by Google

Proponuntur hæc a me, non ut pro arbitrio quidquam pronuntiem, verum ut alii habeant de quo amplius quærant.

HEYNE, *Observ. ad Homer. Carm.* tom. VIII, pag. 423.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS. En livrant au public ce premier volume de mon commentaire sur la partie des ouvrages attribues à Zoroastre dont j'ai publié le texte inédit, je dois faire connaître l'état où se trouvait l'étude de ces ouvrages au moment où j'en ai commencé l'explication , la méthode que j'ai cru devoir suivre, et les principaux résultats auxquels je suis arrivé. Plus la difficulté d'un travail de ce genre, entrepris sans grammaire et sans dictionnaire, a été grande, plus je dois soigneusement rendre compte des moyens par lesquels j'ai suppléé à l'insuffisance des secours dont je pouvais disposer; et plus les résultats auxquels je suis parvenu ont exigé de travail de ma part, plus je dois apporter d'attention à montrer qu'ils ont été obtenus par des procédés avoués de la critique, et que j'ai d'autres raisons pour les admettre que la peine qu'ils m'ont coûtée. Personne n'ignore que c'est au célèbre Anquetil Duperron que la France doit de posséder ce qui reste des livres moraux et liturgiques des Parses. On sait quels sacrifices cet homme courageux s'imposa pour aller chercher dans le Guzarate, où les Parses sont établis depuis dix siècles, les débris des ouI. A Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

DI

En livrant au public ce premier volume de mon commentaire sur la partie des ouvrages attribués à Zoroastre dont j'ai publié le texte inédit, je dois faire connaître l'état où se trouvait l'étude de ces ouvrages au moment où j'en ai commencé l'explication, la méthode que j'ai cru devoir suivre, et les principaux résultats auxquels je suis arrivé. Plus la difficulté d'un travail de ce genre, entrepris sans grammaire et sans dictionnaire, a été grande, plus je dois soigneusement rendre compte des moyens par lesquels j'ai suppléé à l'insuffisance des secours dont je pouvais disposer; et plus les résultats auxquels je suis parvenu ont exigé de travail de ma part, plus je dois apporter d'attention à montrer qu'ils ont été obtenus par des procédés avoués de la critique, et que j'ai d'autres raisons pour les admettre que la peine qu'ils m'ont coûtée.

Personne n'ignore que c'est au célèbre Anquetil Duperron que la France doit de posséder ce qui reste des livres moraux et liturgiques des Parses. On sait quels sacrifices cet homme courageux s'imposa pour aller chercher dans le Guzarate, où les Parses sont établis depuis dix siècles, les débris des ou-

Digitized by Google

 vrages religieux qu'ils avaient emportés dans leur exil. Les soins qu'il se donna pour rassembler des copies de ces précieux livres, pour obtenir des prêtres tous les renseignements qui pouvaient les éclaircir, pour en pénétrer le sens, enfin pour les traduire d'une manière qu'il put croire exacte, sont sans contredit un exemple du plus noble et du plus difficile usage qu'on puisse faire de la patience et du savoir; et le récit pourrait en paraître peu vraisemblable, si scs peines n'avaient été récompensées par le succès. Anquetil rapporta en France ceux des livres de Zoroastre qu'il avait pu se procurer dans l'Inde, les déposa à la Bibliothèque du Roi; et en 1771, il en fit paraître la traduction sous le titre de Zend Avcsla , ouvrage île Zoroastre, en trois volumes in-4°. Les savants purent croire dès lors que les institutions religieuses et civiles des Parses, que leurs mœurs, leurs usages, leurs langues et une portion notable de leur littérature sacrée étaient définitivement connus; et le Zend Àvesta d' Anquetil devint la base des travaux auxquels l'érudition allemande se livre depuis le commencement de notre siècle, pour recomposer le tableau de l'ancienne civilisation persane. Tout n'était pas fait cependant pour l'intelligence des ouvrages sur lesquels s'exerçait déjà la critique historique. Les textes 11'en étaient pas publiés, la langue en était complètement inconnue, oh ne possédait ni un ouvrage grammatical qui en contînt les éléments, ni un lexique qui fournît le moyen d'en apprendre la tenninologie. Un très-court vocabulaire zend et pchlvi avait été joint j>ar Anquetil au troisième volume de son Zend Avesta; mais quoique Paulin de Saint-Barthélemy, aidé de ce vocabulaire, pût déjà soupçonner que le zend appartenait à la même famille que le sanscrit et les idiomes savants de l'Europe, Digitized by Google

vrages religieux qu'ils avaient emportés dans leur exil. Les soins qu'il se donna pour rassembler des copies de ces précieux livres, pour obtenir des prêtres tous les renseignements qui pouvaient les éclaircir, pour en pénétrer le sens, enfin pour les traduire d'une manière qu'il pût croire exacte, sont sans contredit un exemple du plus noble et du plus difficile usage qu'on puisse faire de la patience et du savoir; et le récit pourrait en paraître peu vraisemblable, si ses peines n'avaient été récompensées par le succès. Anquetil rapporta en France ceux des livres de Zoroastre qu'il avait pu se procurer dans l'Inde, les déposa à la Bibliothèque du Roi; et en 1771, il en fit paraître la traduction sous le titre de *Zend Avesta, ouvrage de Zoroastre,* en trois volumes in-4°.

Les savants purent croire dès lors que les institutions religieuses et civiles des Parses, que leurs mœurs, leurs usages, leurs langues et une portion notable de leur littérature sacrée étaient définitivement connus; et le Zend Avesta d'Anquetil devint la base des travaux auxquels l'érudition allemande se livre depuis le commencement de notre siècle, pour recomposer le tableau de l'ancienne civilisation persane. Tout n'était pas fait cependant pour l'intelligence des ouvrages sur lesquels s'exerçait déjà la critique historique. Les textes n'en étaient pas publiés, la langue en était complétement inconnue, on ne possédait ni un ouvrage grammatical qui en contînt les éléments, ni un lexique qui fournît le moyen d'en apprendre la terminologie. Un très-court vocabulaire zend et pehlvi avait été joint par Anquetil au troisième volume de son Zend Avesta; mais quoique Paulin de Saint-Barthélemy, aidé de ce vocabulaire, pût déjà soupçonner que le zend appartenait à la même famille que le sanscrit et les idiomes savants de l'Europe,

Digitized by Google

III AVANT-PROPOS, ce fragment, et quelques détails peu précis sur la grammaire zendc, consignés par Anquetil dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, formaient tout ce qu'on possédait sur la langue dans laquelle nous ont été conservés les livres de Zoroastrc. S'il y avait là de quoi faire naître la curiosité des savants, c'était trop peu pour la satisfaire. Anquetil avait promis une grammaire et un dictionnaire zends; mais , soit que la mort ait prévenu l'exécution de son dessein, soit qu'il eût peu de goût pour les études purement philologiques, ces travaux ne parurent jamais, et on n'en trouve que de faibles traces parmi les manuscrits d' Anquetil, que M. Silvestre de Sacy déposa, depuis la mort de ce savant, à la Bibliothèque du Roi Il ne restait donc à celui qui aurait voulu apprendre la langue zende, lire le texte original des livres de Zoroastre, et le faire connaître à l'Europe d'une manière critique, d'autre secours que la traduction d' Anquetil, et d'autre méthode à suivre que la comparaison attentive de cette traduction avec le texte. On pouvait croire ce travail facile, et il ne faut rien moins qu'une supposition de ce genre pour expliquer pourquoi on n'a pas songé à s'en occuper plus tôt. Les personnes qui voulaient s'ouvrir une route nouvelle dans le vaste champ de la littérature orientale, devaient être plus empressées d'entreprendre l'étude d'idiomes encore peu connus, que l'interprétation d'un texte qu'il était permis de regarder comme traduit, et le déchiffrement d'une langue dont tous les monuments existants en Europe étaient publiés en français. Il faut convenir d'ailleurs que tout devait confirmer les savants dans l'opinion On trouve I indication des travaux Mémoires de l'Académie de* inscription» philologiques qu' Anquetil se proposait de et lelleslettres , et dans le tome II du taire, dans le tome XXXI, pag. 43a des Zend Avesta.

ce fragment, et quelques détails peu précis sur la grammaire zende, consignés par Anquetil dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, formaient tout ce qu'on possédait sur la langue dans laquelle nous ont été conservés les livres de Zoroastre. S'il y avait là de quoi faire naître la curiosité des savants, c'était trop peu pour la satisfaire. Anquetil avait promis une grammaire et un dictionnaire zends; mais, soit que la mort ait prévenu l'exécution de son dessein, soit qu'il eût peu de goût pour les études purement philologiques, ces travaux ne parurent jamais, et on n'en trouve que de faibles traces parmi les manuscrits d'Anquetil, que M. Silvestre de Sacy déposa, depuis la mort de ce savant, à la Bibliothèque du Roi [1].

Il ne restait donc à celui qui aurait voulu apprendre la langue zende, lire le texte original des livres de Zoroastre, et le faire connaître à l'Europe d'une manière critique, d'autre secours que la traduction d'Anquetil, et d'autre méthode à suivre que la comparaison attentive de cette traduction avec le texte. On pouvait croire ce travail facile, et il ne faut rien moins qu'une supposition de ce genre pour expliquer pourquoi on n'a pas songé à s'en occuper plus tôt. Les personnes qui voulaient s'ouvrir une route nouvelle dans le vaste champ de la littérature orientale, devaient être plus empressées d'entreprendre l'étude d'idiomes encore peu connus, que l'interprétation d'un texte qu'il était permis de regarder comme traduit, et le déchiffrement d'une langue dont tous les monuments existants en Europe étaient publiés en français. Il faut convenir d'ailleurs que tout devait confirmer les savants dans l'opinion

[1] On trouve l'indication des travaux philologiques qu'Anquetil se proposait de faire, dans le tome XXXI, pag. 432 des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et dans le tome II du Zend Avesta.

Digitized by Google

 qu’il ne restait presque rien à faire après Anquetil: son dévouement à des études qu’il aimait et dont il avait dû atteindre le terme; tant de soins bien faits pour porter leurs fruits; une confiance qui ne pouvait naître que de la certitude du succès, et qui devait être partagée par le lecteur; enfin cette bonne foi dont l’expression est aussi naturelle au vrai savoir, que l imitation en est difficile au charlatanisme. Aussi éprouvai-je une surprise que les personnes accoutumées aux recherches philologiques concevront sans peine, lorsque, comparant pour la première fois la traduction d’ Anquetil au texte original, je m’aperçus que l'une était d’un faible secours pour l’intelligence de l’autre. Un examen suivi me persuada qu’avec le seul appui de son interprétation, ce ne serait pas une entreprise aussi aisée que je l’avais supposé d’abord, que d’acquérir la connaissance de la langue dans laquelle était écrit leZcnd Avesta;et je reconnus bientôt que la traduction d’ Anquetil était loin d’élrc aussi rigoureusement exacte qu’on l’avait cru; et cela d’autant plus facilement, que l’auteur, en déposant à la Bibliothèque du Roi les textes originaux, avait lui-mêine livré à la critique les moyens de la juger. Mais, si cette épreuve fut peu favorable à la traduction du Zend Avcsta, je dois me hâter d’affirmer qu elle ne diminua en aucune façon ma confiance dans la probité littéraire de l’auteur. En donnant au public une version que tout l’autorisait à croire fidèle, Anquetil a pu se tromper, mais il n’a certainement voulu tromper personne; il croyait à l’exactitude de sa traduction, parce qu’il avait foi dans la science des Parses qui la lui avaient dictée. Au moment où il la publiait, les moyens de vérifier les assertions des Mobeds, scs maîtres, étaient aussi rares que difficiles à rassembler. L’étude du sanscrit commençait à peine , celle de Digitized by Google

 la philologie comparative n'existait pas encore; de sorte que, quand même Anquetil, à la vue des obscurités et des incohérences qui restaient dans l'interprétation des Parses, eût éprouvé un sentiment de défiance que, nous osons le dire , rien ne devait éveiller en lui, il n'eût pu aisément discuter leur témoignage avec quelque espoir d'en découvrir la fausseté. Il n'est donc pas responsable des imperfections de son ouvrage; la faute en est à ses maîtres, qui lui enseignaient ce qu'ils ne savaient pas assez, circonstance d'autant plus fâcheuse qu'il lui était impossible de s'adresser à d'autres qu'à eux. Ses erreurs sont du genre de celles qui sont inévitables dans un premier travail sur une matière aussi difficile; et, lors même quelles seraient plus nombreuses, lors même qu'il devrait subsister peu de chose de sa traduction, et que ce qui devrait en subsister aurait besoin d'être vérifié de nouveau, il resterait encore à Anquetil Duperron le mérite d'avoir osé commencer une aussi grande entreprise, et d'avoir donné à scs successeurs le moyen de relever quelques-unes de ses fautes. C'est d'ordinaire la seule gloire que conserve celui qui explore le premier une science nouvelle; mais cette gloire est immense, et elle doit être d'autant moins contestée par celui qui vient le second, que lui-même n'aura vraisemblablement, aux yeux de ceux qui plus tard s'occuperont du même sujet, que le seul mérite de les avoir précédés. Si, dans une première traduction, il a toujours été difficile d'éviter des erreurs de tout genre, ce devait être surtout dans celle des ouvrages attribués à Zoroastre ; et rien ne s'explique aussi aisément que les imperfections du travail d'Anquetil , quand on pense à l'état dans lequel nous sont parvenus les livres écrits en zend, aux vicissitudes qu'ils ont éprouvées,

la philologie comparative n'existait pas encore; de sorte que, quand même Anquetil, à la vue des obscurités et des incohérences qui restaient dans l'interprétation des Parses, eût éprouvé un sentiment de défiance que, nous osons le dire, rien ne devait éveiller en lui, il n'eût pu aisément discuter leur témoignage avec quelque espoir d'en découvrir la fausseté. Il n'est donc pas responsable des imperfections de son ouvrage; la faute en est à ses maîtres, qui lui enseignaient ce qu'ils ne savaient pas assez, circonstance d'autant plus fâcheuse qu'il lui était impossible de s'adresser à d'autres qu'à eux. Ses erreurs sont du genre de celles qui sont inévitables dans un premier travail sur une matière aussi difficile; et, lors même qu'elles seraient plus nombreuses, lors même qu'il devrait subsister peu de chose de sa traduction, et que ce qui devrait en subsister aurait besoin d'être vérifié de nouveau, il resterait encore à Anquetil Duperron le mérite d'avoir osé commencer une aussi grande entreprise, et d'avoir donné à ses successeurs le moyen de relever quelques-unes de ses fautes. C'est d'ordinaire la seule gloire que conserve celui qui explore le premier une science nouvelle; mais cette gloire est immense, et elle doit être d'autant moins contestée par celui qui vient le second, que lui-même n'aura vraisemblablement, aux yeux de ceux qui plus tard s'occuperont du même sujet, que le seul mérite de les avoir précédés.

Si, dans une première traduction, il a toujours été difficile d'éviter des erreurs de tout genre, ce devait être surtout dans celle des ouvrages attribués à Zoroastre; et rien ne s'explique aussi aisément que les imperfections du travail d'Anquetil, quand on pense à l'état dans lequel nous sont parvenus les livres écrits en zend, aux vicissitudes qu'ils ont éprouvées,

Digitized by Google

vi AYANT-PROPOS, et aux difficultés nombreuses qui doivent, à une si grande distance des temps où ces ouvrages ont été écrits, en rendre l'intelligence complète à peu près impossible. Les fragments qui nous restent ne forment qu'une portion peu considérable de l'ensemble des livres qui portent le nom de Zoroastrc, et que les Parses regardent comme le fondement de leur loi. Ces livres se divisaient en vingt et une sections, sous le nom de nosk (en zend naçka }; nous ne possédons qu'une partie de la vingtième, appelée par les Parses Vendidad, et traduite par Anquetil sous ce litre. A cette portion du vingtième naçka, qui contient des notions fort importantes sur la géographie ancienne du nord de la Perse, et sur les institutions religieuses et civiles de ce pays, il faut ajouter le livre de la liturgie connu par les Parses sous le nom d'Izescliné (en zend Yaçna) , et dans lequel on retrouve des fragments de quelques autres naçkas. Ce livre est accompagné d'un petit recueil d'invocations que l'on peut cependant en détacher, et qui prend alors le nom de Fispered. Ces trois ouvrages sont réunis en un seul par les prêtres parses, et ils reçoivent alors le nom de Fendidad-sadé, titre sous lequel j'en ai fait lithographier le texte en un volume infolio *. Enfin les Parses conservent sous le nom de Icschts et de Néaeschs, d'anciens fragments dont plusieurs ont, sous le rapport religieux et philosophique, un très-grand intérêt. On voit déjà par cette description sommaire des monuments de la littérature religieuse des Parses, description à laquelle mon des' Suivant Ant|uetil, • on donne le nom de « sadé , qui signifie par et sans mélange, aux • ouvrages tends qui ne sont pas accom• pagnés de traductions pehlvies, » (Journal des Savons, juillet 176a, p. /47s, et Zend Austa, 1 11, index au mot Sade.) Chacun des ouvrages dont se compose le Vendidadsadé , reçoit , lorsqu'il est copté à part , le nom de sadè. Ainsi on trouve dans les notices des manuscrits d'Anqueül YJzeschnèsadè , etc. Le mot sadé, dans le sens que lui donne Anquetil, est le persan adU». Digitized by Google

et aux difficultés nombreuses qui doivent, à une si grande distance des temps où ces ouvrages ont été écrits, en rendre l'intelligence complète à peu près impossible. Les fragments qui nous restent ne forment qu'une portion peu considérable de l'ensemble des livres qui portent le nom de Zoroastre, et que les Parses regardent comme le fondement de leur loi. Ces livres se divisaient en vingt et une sections, sous le nom de *nosk* (en zend *naçka*); nous ne possédons qu'une partie de la vingtième, appelée par les Parses *Vendidad*, et traduite par Anquetil sous ce titre. A cette portion du vingtième *naçka*, qui contient des notions fort importantes sur la géographie ancienne du nord de la Perse, et sur les institutions religieuses et civiles de ce pays, il faut ajouter le livre de la liturgie connu par les Parses sous le nom d'*Izeschné* (en zend *Yaçna*), et dans lequel on retrouve des fragments de quelques autres *naçkas*. Ce livre est accompagné d'un petit recueil d'invocations que l'on peut cependant en détacher, et qui prend alors le nom de *Vispered*. Ces trois ouvrages sont réunis en un seul par les prêtres parses, et ils reçoivent alors le nom de *Vendidad-sadé*, titre sous lequel j'en ai fait lithographier le texte en un volume in-folio [2]. Enfin les Parses conservent sous le nom de *Ieschts* et de *Néaeschs*, d'anciens fragments dont plusieurs ont, sous le rapport religieux et philosophique, un très-grand intérêt. On voit déjà par cette description sommaire des monuments de la littérature religieuse des Parses, description à laquelle mon des-

[2] Suivant Anquetil, « on donne le nom de « *sadé*, qui signifie *pur et sans mélange*, aux « ouvrages zends qui ne sont pas accom- « pagnés de traductions pehlvies. » (*Journal des Savans*, juillet 1762, p. 475, et *Zend Avesta*, t. II, index au mot *Sadé*.) Chacun des ouvrages dont se compose le Vendidad-sadé, reçoit, lorsqu'il est copié à part, le nom de *sadé*. Ainsi on trouve dans les notices des manuscrits d'Anquetil l'*Izeschné-sadé*, etc. Le mot *sadé*, dans le sens que lui donne Anquetil, est le persan سادہ.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS. vu sein n’est pas de donner ici tous les développements qu elle mérite, que celui qui veut les expliquer et les traduire, doit trouver dans leur petit nombre même un obstacle bien difficile à surmonter. 11 se voit, en effet, très-lréquemment privé des secours que lui prêterait la comparaison d’un plus grand nombre de textes, et obligé quelquefois d’abandonner comme inexplicable un passage qui recevrait du rapprochement d’un passage analogue d’utiles éclaircissements. A cette difficulté qui doit durer jusqu’à ce qu’un hasard heureux nous fasse découvrir d’autres livres que ceux que nous connaissons, s’en ajoute une autre beaucoup plus grave; c est la juste défiance que ne peut manquer d’éveiller la traduction qu’Anquetil a reçue des Parses, et qui, pour venir jusqu'à lui, * a passé par plusieurs idiomes , et s’est trouvée par là exposée à toutes les chances d’errenr, aux inexactitudes involontaires de l’ignorance, comme aux falsifications préméditées de l’esprit de système. En premier lieu, le texte original est écrit dans la langue qu’Anquetil appelle zend, Je n’examine pas en ce moment jusqu’à quel point Anquetil a pu être fondé à donner à la langue un nom qui appartient certainement aux livres ou à une portion des livres écrits dans cette langue. Je me contente de constater que c’est le zend qui est l’idiome original des livres de Zoroastrc. En second lieu, le texte zend a été traduit, à une époque qui nous est inconnue, dans une autre langue, lepehlvi, de laquelle il me suffira de dire qu’elfe diffère considérablement du zend, et que les idiomes appelés sémitiques en forment en grande partie le fonds. Sans entrer dans l’examen des questions très-compliquées auxquelles donne lieu l’existence de cette traduction , nous pouvons avancer que le zend ne devait pas ou ne devait plus être généralement c Digitized by Google

sein n'est pas de donner ici tous les développements qu'elle mérite, que celui qui veut les expliquer et les traduire, doit trouver dans leur petit nombre même un obstacle bien difficile à surmonter. Il se voit, en effet, très-fréquemment privé des secours que lui prêterait la comparaison d'un plus grand nombre de textes, et obligé quelquefois d'abandonner comme inexplicable un passage qui recevrait du rapprochement d'un passage analogue d'utiles éclaircissements.

A cette difficulté qui doit durer jusqu'à ce qu'un hasard heureux nous fasse découvrir d'autres livres que ceux que nous connaissons, s'en ajoute une autre beaucoup plus grave; c'est la juste défiance que ne peut manquer d'éveiller la traduction qu'Anquetil a reçue des Parses, et qui, pour venir jusqu'à lui, a passé par plusieurs idiomes, et s'est trouvée par là exposée à toutes les chances d'erreur, aux inexactitudes involontaires de l'ignorance, comme aux falsifications préméditées de l'esprit de système. En premier lieu, le texte original est écrit dans la langue qu'Anquetil appelle *zend*. Je n'examine pas en ce moment jusqu'à quel point Anquetil a pu être fondé à donner à la langue un nom qui appartient certainement aux livres ou à une portion des livres écrits dans cette langue. Je me contente de constater que c'est le zend qui est l'idiome original des livres de Zoroastre. En second lieu, le texte zend a été traduit, à une époque qui nous est inconnue, dans une autre langue, le pehlvi, de laquelle il me suffira de dire qu'elle diffère considérablement du zend, et que les idiomes appelés sémitiques en forment en grande partie le fonds. Sans entrer dans l'examen des questions très-compliquées auxquelles donne lieu l'existence de cette traduction, nous pouvons avancer que le zend ne devait pas ou ne devait plus être généralement

Digitized by Google

VIII AVANT-PROPOS, entendu dans la totalité des pays soumis à la loi de Zoroastre à l'époque où la version pehlvie fut composée. Car on ne peut expliquer un travail de ce genre que par deux motifs, ou le besoin de communiquer à un peuple qui parle une autre langue que celle des livres originaux, la connaissance de ces livres mêmes, ou l'intention d'en sauver le sens de l'oubli , en les traduisant dans un dialecte plus populaire. Quelle que soit l'explication que l'on adopte, on doit reconnaître que lesParses accordent à la traduction pehlvie une valeur égale à celle du texte; et, comme il est aussi facile de démontrer la longue durée de la connaissance du pehlvi en Perse 5, que difficile de prouver la même chose du zend, il est très-vraisemblable que la traduction pehlvie n'a succédé au texte zend que parce que le langage de l'une avait succédé à celui de l'autre. On doit supposer, mais on ne peut affirmer, que la traduction pehlvie a été faite dans un temps où le zend était encore parfaitement compris, au moins par les prêtres; quelle a été rédigée avec tout le soin qu'exigeait une entreprise de cette importance; enfin qu elle a pu sans inconvénient être substituée au texte dont elle était une image fidèle. On doit remarquer toutefois que cette version est accompagnée d'une glose plus développée que le texte même; d'où il résulte, ou que le pehlvi était trop imparfait pour reproduire littéralement la concision de l'original, et qu'il était forcé de recourir à des circonlocutions, ou, ce qui est plus probable, que les traducteurs ont trouvé qu'une version toute nue, quoique exacte, ne suffisait pas pour faire ' Anquclil pense que le pehlvi n'était déjà plus d'un usage général en Perse au ni* siecle de notre ère. (A Um. de T Acad, des inscr. t. XXXI, p. 407.) Mais il est certain que le pehlvi s'est conservé comme langue savante jusque dans des temps très-rappro chés de nous. C'est ce que prouvent plusieurs faits que nous rapporterons plus bas. Digitized by Google

entendu dans la totalité des pays soumis à la loi de Zoroastre à l'époque où la version pehlvie fut composée. Car on ne peut expliquer un travail de ce genre que par deux motifs, ou le besoin de communiquer à un peuple qui parle une autre langue que celle des livres originaux, la connaissance de ces livres mêmes, ou l'intention d'en sauver le sens de l'oubli, en les traduisant dans un dialecte plus populaire. Quelle que soit l'explication que l'on adopte, on doit reconnaître que les Parses accordent à la traduction pehlvie une valeur égale à celle du texte; et, comme il est aussi facile de démontrer la longue durée de la connaissance du pehlvi en Perse [3], que difficile de prouver la même chose du zend, il est très-vraisemblable que la traduction pehlvie n'a succédé au texte zend que parce que le langage de l'une avait succédé à celui de l'autre. On doit supposer, mais on ne peut affirmer, que la traduction pehlvie a été faite dans un temps où le zend était encore parfaitement compris, au moins par les prêtres; qu'elle a été rédigée avec tout le soin qu'exigeait une entreprise de cette importance; enfin qu'elle a pu sans inconvénient être substituée au texte dont elle était une image fidèle. On doit remarquer toutefois que cette version est accompagnée d'une glose plus développée que le texte même; d'où il résulte, ou que le pehlvi était trop imparfait pour reproduire littéralement la concision de l'original, et qu'il était forcé de recourir à des circonlocutions, ou, ce qui est plus probable, que les traducteurs ont trouvé qu'une version toute nue, quoique exacte, ne suffisait pas pour faire

[3] Anquetil pense que le pehlvi n'était déjà plus d'un usage général en Perse au IIIe siecle de notre ère. (*Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. XXXI, p. 407.) Mais il est certain que le pehlvi s'est conservé comme langue savante jusque dans des temps très-rapprochés de nous. C'est ce que prouvent plusieurs faits que nous rapporterons plus bas.

Digitized by Google

 comprendre le sens du texte devenu obscur, et qu'ils ont cru devoir l'accompagner d'un court commentaire. Quoi qu'il en soit, si cette traduction conserva l'interprétation traditionnelle de l'original , elle dut être peu favorable à la culture de la langue dans laquelle il était écrit; et le texte zend, qui n'était sans doute plus communément intelligible, puisqu'on avait été obligé de le traduire, dut cesser tout à fait de l'être une fois qu'il fut traduit. Ce fut donc sur la connaissance du pelilvi que reposa désor- t mais l'interprétation des livres de Zoroastrc; et dès lors la valeur de cette interprétation ne dépend plus aux yeux de la critique, que du plus ou du moins d'habileté dans la langue pelilvie qu'on devra supposer à son auteur. Le pelilvi, qui florissait encore sous la dynastie des Sassanides, a survécu longtemps en Perse à l'anéantissement de la monarchie persane, et le sens de la traduction faite dans cet idiome a pu continuer d'y être compris par le petit nombre de Parses qui parvinrent à se soustraire aux persécutions des Musulmans. Mais il n'en fut pas de même de ceux qui abandonnèrent leur patrie pour se réfugier dans le Guzarate; et ce qu'Anquetil Dupcrron nous apprend des vicissitudes de leur retraite, de la difficulté qu'ils éprouvèrent «à conserver intacte l'interprétation traditionnelle, des divisions qui s'introduisirent parmi eux, suffit pour autoriser tous les doutes et justifier tous les soupçons de la critique sur la science des Parses et sur la parfaite conformité de la traduction qu'ils donnent du texte pelilvi avec ce texte luimême4. Après être restés cent ans dans le Kouhestan, quinze ans à Ormuz sur le golfe Persique, dix-neuf à Diu , ils s'étaient établis dans le Guzarate. Au bout de trois cents ans environ, * Zerul Avtila , Discours préliminaire , pag. ccciviij cl sqq. I. B Digitized by Google

comprendre le sens du texte devenu obscur, et qu'ils ont cru devoir l'accompagner d'un court commentaire. Quoi qu'il en soit, si cette traduction conserva l'interprétation traditionnelle de l'original, elle dut être peu favorable à la culture de la langue dans laquelle il était écrit; et le texte zend, qui n'était sans doute plus communément intelligible, puisqu'on avait été obligé de le traduire, dut cesser tout à fait de l'être une fois qu'il fut traduit.

Ce fut donc sur la connaissance du pehlvi que reposa désormais l'interprétation des livres de Zoroastre; et dès lors la valeur de cette interprétation ne dépend plus aux yeux de la critique, que du plus ou du moins d'habileté dans la langue pehlvie qu'on devra supposer à son auteur. Le pehlvi, qui florissait encore sous la dynastie des Sassanides, a survécu longtemps en Perse à l'anéantissement de la monarchie persane, et le sens de la traduction faite dans cet idiome a pu continuer d'y être compris par le petit nombre de Parses qui parvinrent à se soustraire aux persécutions des Musulmans. Mais il n'en fut pas de même de ceux qui abandonnèrent leur patrie pour se réfugier dans le Guzarate; et ce qu'Anquetil Duperron nous apprend des vicissitudes de leur retraite, de la difficulté qu'ils éprouvèrent à conserver intacte l'interprétation traditionnelle, des divisions qui s'introduisirent parmi eux, suffit pour autoriser tous les doutes et justifier tous les soupçons de la critique sur la science des Parses et sur la parfaite conformité de la traduction qu'ils donnent du texte pehlvi avec ce texte lui-même[1]. Après être restés cent ans dans le Kouhestan, quinze ans à Ormuz sur le golfe Persique, dix-neuf à Diu, ils s'étaient établis dans le Guzarate. Au bout de trois cents ans environ,

[1] *Zend Avesta*, Discours préliminaire, pag. cccxviij et sqq.

Digitized by Google

X AVANT-PROPOS, depuis Yczdedjerd, dernier roi de Perse, les émigrés, jusque-là réunis, se dispersèrent ; et les résultats de cet événement furent si fâcheux, que Henri Lord 5 a pu dire «que les Parsesperdi« rent le souvenir de leur origine et de leur religion, jusqu'à « ne savoir plus d'où ils étaient descendus. * Si Anquetil a raison de trouver cette assertion exagérée, on ne peut nier que l'ignorance de la langue pehlvie n'eût fait en peu de temps de rapides progrès parmi les Parscs du Guzarate. Vers la fin du xivc siècle de notre ère, la copie du Ycndidad qu'ils avaient apportée avec eux était déjà perdue. Ce fut un Destour, nommé Ardeschir, qui vint du Sistan dans le Guzarate et qui donna aux prêtres un exemplaire duVendidad, avec la traduction pehlvie. On en tira deux copies, et c'est de ces deux copies que viennent tous les Vendidad zends et pehlvis que l'on trouve dans l'Inde6. Ce n'est pas tout; la traduction pehlvie elle-même subit des modifications capitales, et ces faits sont si importants dans la question qui nous occupe, qu'on nous permettra de nous servir des paroles mêmes d'Anquetil.* 11 y a quarante-six ans plus ou « moins (ce qui nous reporte vers le commencement du xvme « siècle), qu'il vint du Kirmau un Destour fort habile nommé « Djamasp Il crut devoir examiner le V endidad qui avait « cours dans le Guzarate. Il en trouva la traduction pehlvie trop * longue et peu exacte en plusieurs endroits. L'ignorance était • le vice dominant des Parscs de l'Inde. Pour y remédier, le « Destour du Kirman forma quelques disciples, Darab à Surate, « Djamasp à Nauçari, un troisième à Iîarotch, auxquels il ap« prit le zend et le pehlvi. Quelque temps après, las des con« tradictions qu'il avait à essuyer, il retourna dans le Kirman... % Histoire île la religion îles anciens Persans, * Zend Avesta, Discours préliminaire , trad. franc, pag. i4i< pag. cccxxiij. Digitized by Google

depuis Yezdedjerd, dernier roi de Perse, les émigrés, jusque-là réunis, se dispersèrent; et les résultats de cet événement furent si fâcheux, que Henri Lord [5] a pu dire « que les Parses perdi-« rent le souvenir de leur origine et de leur religion, jusqu'à « ne savoir plus d'où ils étaient descendus. » Si Anquetil a raison de trouver cette assertion exagérée, on ne peut nier que l'ignorance de la langue pehlvie n'eût fait en peu de temps de rapides progrès parmi les Parses du Guzarate. Vers la fin du XIV^e^ siècle de notre ère, la copie du Vendidad qu'ils avaient apportée avec eux était déjà perdue. Ce fut un Destour, nommé Ardeschir, qui vint du Sistan dans le Guzarate et qui donna aux prêtres un exemplaire du Vendidad, avec la traduction pehlvie. On en tira deux copies, et c'est de ces deux copies que viennent tous les Vendidad zends et pehlvis que l'on trouve dans l'Inde [6]. Ce n'est pas tout; la traduction pehlvie elle-même subit des modifications capitales, et ces faits sont si importants dans la question qui nous occupe, qu'on nous permettra de nous servir des paroles mêmes d'Anquetil.« Il y a quarante-six ans plus ou « moins (ce qui nous reporte vers le commencement du XVIII^e^ « siècle), qu'il vint du Kirman un Destour fort habile nommé « Djamasp..... Il crut devoir examiner le Vendidad qui avait « cours dans le Guzarate. Il en trouva la traduction pehlvie trop « longue et peu exacte en plusieurs endroits. L'ignorance était « le vice dominant des Parses de l'Inde. Pour y remédier, le « Destour du Kirman forma quelques disciples, Darab à Surate, « Djamasp à Nauçari, un troisième à Barotch, auxquels il ap-« prit le zend et le pehlvi. Quelque temps après, las des con-« tradictions qu'il avait à essuyer, il retourna dans le Kirman...

[5] *Histoire de la religion des anciens Persans*, trad. franç. pag. 141.

[6] *Zend Avesta*, Discours préliminaire, pag. cccxxiij.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS. xi « Ce Destour a laissé dans l'Inde une copie exacte duVendidad a zend et pchlvi. Darab, premier disciple de Djamasp et Des« tour Mobed, consommé dans la connaissance du zend et du « pehlvi, voulut corriger la traduction pehlvie du Vendidad.et « rectifier quelques endroits du texte zend qui lui paraissaient « ou transposés, ou présenter des répétitions inutiles. Il com« mença par expliquer à de jeunes théologiens parscs les Qu'l vrages de Zoroastre,que les Mobeds lisaient tousles jours sans « les entendre Le texte zend était inondé de commentaires « pehlvis souvent très-inconséquents 7. ■ Ainsi, non-seulement la tradition ne se conserva pas dans toute sa pureté parmi les Parsesdu Guzarate, mais encore elle y fut quelque temps interrompue; non-seulement la connaissance de la langue pehlvie ne s'y perpétua pas d'une manière régulière, mais le souvenir son eflaça complètement; et, sans les communications qui s'établirent dans des temps très-modernes entre les Parscs du Guzarate cl ceux du Kirman, il est vraisemblable qu'Anquetil , à son arrivée dans l'Inde, n'aurait plus même trouvé de traces des livres qu'il poursuivait avec tant de persévérance. Or, si les Parses du Guzarate purent oublier une fois le pehlvi, quelle garantie la critique possèdet-elle qu'ils aient pu l'apprendre de nouveau d'une manière assez complète et assez sûre pour être en état de donner de la version pehlvie une traduction exacte? Et si les manuscrits rapportés de 1 Inde par Anquetil nous fournissent les moyens de rectifier leurs assertions, si 1 étude comparative du zend, du sanscrit et des langues de la même famille nous permet de saisir directement le sens du texte zend, et de corriger avec certitude plusieurs passages des traductions données par eux à 1 Zend Avetta, Discours préliminaire , pag. cccxxvi. B. Digitized by Google

« Ce Destour a laissé dans l'Inde une copie exacte du Vendidad « zend et pehlvi. Darab, premier disciple de Djamasp et Des- « tour Mobed, consommé dans la connaissance du zend et du « pehlvi, voulut corriger la traduction pehlvie du Vendidad, et « rectifier quelques endroits du texte zend qui lui paraissaient « ou transposés, ou présenter des répétitions inutiles. Il com- « mença par expliquer à de jeunes théologiens parses les ou- « vrages de Zoroastre, que les Mobeds lisaient tous les jours sans « les entendre..... Le texte zend était inondé de commentaires « pehlvis souvent très-inconséquents [7]. »

Ainsi, non-seulement la tradition ne se conserva pas dans toute sa pureté parmi les Parses du Guzarate, mais encore elle y fut quelque temps interrompue; non-seulement la connaissance de la langue pehlvie ne s'y perpétua pas d'une manière régulière, mais le souvenir s'en effaça complétement; et, sans les communications qui s'établirent dans des temps très-modernes entre les Parses du Guzarate et ceux du Kirman, il est vraisemblable qu'Anquetil, à son arrivée dans l'Inde, n'aurait plus même trouvé de traces des livres qu'il poursuivait avec tant de persévérance. Or, si les Parses du Guzarate purent oublier une fois le pehlvi, quelle garantie la critique possède-t-elle qu'ils aient pu l'apprendre de nouveau d'une manière assez complète et assez sûre pour être en état de donner de la version pehlvie une traduction exacte? Et si les manuscrits rapportés de l'Inde par Anquetil nous fournissent les moyens de rectifier leurs assertions, si l'étude comparative du zend, du sanscrit et des langues de la même famille nous permet de saisir directement le sens du texte zend, et de corriger avec certitude plusieurs passages des traductions données par eux à

[7] *Zend Avesta*, Discours préliminaire, pag. cccxxvj.

Digitized by Google

XII AVANT-PROPOS. Anquctil, ne faut-il pas admettre de deux choses l'une, ou que, si l'interprétation pelilvie est fidèle, lesParses ne l'entendent plus, ou que, s'ils l'entendent, elle n'est pas fidèle? J'avoue que j'aime mieux croire, quoique je n'aie pas fait une étude spéciale du pclilvi, qu'en général la version pelilvie est exacte, et qu'en supposant qu'il y ait erreur dans la traduction qu'en a reçue Anquetil , l'erreur vient des Parscs qui n'en ont plus l'intelligence parfaite. J'ai des raisons nombreuses de penser que la connaissance qu'ils ont du peldvi est très-superficielle, quelle se borne à l'intelligence des mots et ne s'étend pas jusqu'à la grammaire, dont le système, tout différent de celui du zend, sc distingue par le manque presque absolu de désinences 8. Heureusement pour la critique, les moyens de contrôler et de rectifier l'interprétation donnée à Anquetil par les Parscs ne manquent pas plus que les raisons d'en suspecter la parfaite exactitude. Ces moyens sont de deux sortes : la tradition des Parscs eux-mêmes, puisée à une source plus ancienne que l'explication des maîtres d' Anquetil, et l'analyse approfondie du texte eu zend, appuyée sur la comparaison de cet ancien idiome avec les langues auxquelles il est le plus intimement uni. Le * Je rassemble ici quelques aveux remarquables cl Anquetil Du perron, relativement à l'ignorance des Parses. En premier lieu : • Les Parscs n'osent expliquer ce qui du « zend n'a pas été traduit en pehlvi. » (Mém. de TAcad. des huer. t. XXXI, p. 346) Depuis l'etablissement des Parses dans l'Inde, • on fut obligé de traduire en indien { /i■ sez guzarati) quelques ouvrages de Zo• roaslre, parce que le* Mobeds n'enten■ daient ni le zend ni le pehlvi.» f Ibid. pag. 347-) ■ Malgré le nombre des ouvrages » propres à |>erpéluer cette langue (le pehlvi) • et la nécessité dont elle est pour iintelli• gence du zend, l'usage s'en perd insensi• blemenl . et il est rare de rencontrer des « prêtres parses qui la sachent même nu « diocrement. • (Ibid pag. 399.) ■ A pré• sent même, le Destour chargé de l'instruc• lion des jeunes Mobeds, ne fait qu'inter■ prêter de vive voix les livres de la loi et • les sept premiers chapitres duVendidad, « sans permettre d écrire sous la dictée , ni « donneraucune explication tendante à fixer • le tend et à bien débrouiller le peldvi- » {Ibid. pag. 347) Digitized by Google

Anquetil, ne faut-il pas admettre de deux choses l'une, ou que, si l'interprétation pehlvie est fidèle, les Parses ne l'entendent plus, ou que, s'ils l'entendent, elle n'est pas fidèle ? J'avoue que j'aime mieux croire, quoique je n'aie pas fait une étude spéciale du pehlvi, qu'en général la version pehlvie est exacte, et qu'en supposant qu'il y ait erreur dans la traduction qu'en a reçue Anquetil, l'erreur vient des Parses qui n'en ont plus l'intelligence parfaite. J'ai des raisons nombreuses de penser que la connaissance qu'ils ont du pehlvi est très-superficielle, qu'elle se borne à l'intelligence des mots et ne s'étend pas jusqu'à la grammaire, dont le système, tout différent de celui du zend, se distingue par le manque presque absolu de désinences [8].

Heureusement pour la critique, les moyens de contrôler et de rectifier l'interprétation donnée à Anquetil par les Parses ne manquent pas plus que les raisons d'en suspecter la parfaite exactitude. Ces moyens sont de deux sortes : la tradition des Parses eux-mêmes, puisée à une source plus ancienne que l'explication des maîtres d'Anquetil, et l'analyse approfondie du texte en zend, appuyée sur la comparaison de cet ancien idiome avec les langues auxquelles il est le plus intimement uni. Le

[8] Je rassemble ici quelques aveux remarquables d'Anquetil Duperron, relativement à l'ignorance des Parses. En premier lieu : « Les Parses n'osent expliquer ce qui du « zend n'a pas été traduit en pehlvi. » (*Mém. de l'Acad. des Inscr.* t. XXXI, p. 346.) Depuis l'établissement des Parses dans l'Inde, « on fut obligé de traduire en indien (*li-* « *sez* guzarati) quelques ouvrages de Zo- « roastre, parce que les Mobeds n'enten- « daient ni le zend ni le pehlvi. » (*Ibid.* pag. 347.) « Malgré le nombre des ouvrages « propres à perpétuer cette langue (le pehlvi) « et la nécessité dont elle est pour l'intelli- « gence du zend, l'usage s'en perd insensi- « blement, et il est rare de rencontrer des « prêtres parses qui la sachent même mé- « diocrement. » (*Ibid.* pag. 399.) « A pré- « sent même, le Destour chargé de l'instruc- « tion des jeunes Mobeds, ne fait qu'inter- « préter de vive voix les livres de la loi et « les sept premiers chapitres du Vendidad, « sans permettre d'écrire sous la dictée, ni « donner aucune explication tendante à fixer « le zend et à bien débrouiller le pehlvi. » (*Ibid.* pag. 347.)

Digitized by Google

AVANT-PROPOS. xm premier moyen ne s’applique pas, il est vrai, à tous les morceaux zends que l’on conserve à la Bibliothèque du Roi , et , des trois portions dont nous avons dit que se composait le recueil appelé Vendidad-sadc , il n’embrasse que la collection connue sous le nom d'Izeschné. Mais les lumières qu’il répand sur cet ouvrage éclairent en même temps les autres livres, et permettent d’y découvrir les inexactitudes de la traduction des Parses. Comme c’est sur l’emploi simultané des deux moyens dont je viens de parler que repose tout mon travail , je dois entrer à ce sujet dans quelques éclaircissements, et indiquer d’abord ceux des manuscrits d’Anquetil qui m’ont mis en état d’opposer à l’interprétation très-moderne des Parses une traduction qui, sans remonter très-haut, l’est cependant beaucoup moins. 11 existe parmi les manuscrits zends rapportés par Anquetil, deux exemplaires du livre de la liturgie ou de l’Izeschné en zend et en sanscrit. Ces manuscrits portent l’un le n” 2 du Fonds, et l’autre le n°3 du Supplément. Le premier est incontestablement plus ancien que l’autre, et même je crois pouvoir avancer que le n” 3 n’est que la copie du n” 2. 11 est facile en effet de reconnaître que les fautes évidentes qui abondent dans la partie sanscrite du n° 2 , sont reproduites dans la même portion du n° 3 avec une fidélité scrupuleuse. Quoi qu'il en soit de la question de leur antériorité relative, on comprend sans peine tout l’intérêt que peut offrir un pareil ouvrage. C’est déjà un fait très-remarquable que la réunion dans un même manuscrit de deux langues certainement anciennes, qui, par les rapports qui les unissent l’une à l’autre d’abord, puis ensuite aux idiomes savants de l’Europe, doivent ouvrir à l’étude de la philologie comparée un vaste champ de reDigitized by Google

premier moyen ne s'applique pas, il est vrai, à tous les morceaux zends que l'on conserve à la Bibliothèque du Roi, et, des trois portions dont nous avons dit que se composait le recueil appelé *Vendidad-sadé*, il n'embrasse que la collection connue sous le nom d'*Izeschné*. Mais les lumières qu'il répand sur cet ouvrage éclairent en même temps les autres livres, et permettent d'y découvrir les inexactitudes de la traduction des Parses. Comme c'est sur l'emploi simultané des deux moyens dont je viens de parler que repose tout mon travail, je dois entrer à ce sujet dans quelques éclaircissements, et indiquer d'abord ceux des manuscrits d'Anquetil qui m'ont mis en état d'opposer à l'interprétation très-moderne des Parses une traduction qui, sans remonter très-haut, l'est cependant beaucoup moins.

Il existe parmi les manuscrits zends rapportés par Anquetil, deux exemplaires du livre de la liturgie ou de l'Izeschné en zend et en sanscrit. Ces manuscrits portent l'un le n° 2 du Fonds, et l'autre le n° 3 du Supplément. Le premier est incontestablement plus ancien que l'autre, et même je crois pouvoir avancer que le n° 3 n'est que la copie du n° 2. Il est facile en effet de reconnaître que les fautes évidentes qui abondent dans la partie sanscrite du n° 2, sont reproduites dans la même portion du n° 3 avec une fidélité scrupuleuse. Quoi qu'il en soit de la question de leur antériorité relative, on comprend sans peine tout l'intérêt que peut offrir un pareil ouvrage. C'est déjà un fait très-remarquable que la réunion dans un même manuscrit de deux langues certainement anciennes, qui, par les rapports qui les unissent l'une à l'autre d'abord, puis ensuite aux idiomes savants de l'Europe, doivent ouvrir à l'étude de la philologie comparée un vaste champ de re-

Digitized by Google

XIV AVANT-PROPOS, cherches. Mais, dans la question qui nous occupe, celle des moyens à l'aide desquels on peut interpréter de nouveau les textes zends, la traduction d'une partie considérable de ces textes dans une langue dont la grammaire est aussi rigoureusement fixée que celle du sanscrit, est un monument de la plus haute importance. Ce qu'Anquetil nous, apprend sur cette traduction sanscrite de l'izescbné zend , se réduit à peu de chose : elle a été faite sur le pehlvi, et, ainsi que les autres traductions sanscrites des livres zends, il y a environ trois cents ans, par les Mobcds Nériosengh, fils de Daval , et Ormuzdiar, fils de Ramiar 9. Celte indication, qui n'a pas toute la précision désirable, nous permet cependant de reporter la date de cet ouvrage vers la fin du xv' siècle, et on peut y voir un effet du redoublement de zèle qui suivit l'arrivée de Djamasp dans l'Inde au commencement de ce même siècle. Cette indication est d'ailleurs d'autant plus intéressante que l'on ne trouve dans les manuscrits mêmes rien qui permette d'en fixer la date. Les deux manuscrits s'ouvrent par une courte invocation que nous croyons devoir donner en entier, quoique, à l'exception de quatre lignes, elle soit assez peu instructive. Les deux originaux sont fort mal écrits; mais j'ai trouvé dans un autre manuscrit qui porte le titre de Minokhered l0, et dont le texte, qu'Anquetil assure être en pazend, est traduit en sanscrit, une invocation à peu près semblable, qui m'a permis de déterminer la lecture et le sens de quelques mots difficiles. Voici cette invocation, que j'ai traduite aussi littéralement qu'il m'a été possible de le faire. * Zend A testa, 1. 1, a* partie, pag. 5 et 74. ,fl Manuscrit d Amjuetil, n° io, Supp. Cet ouvrage a etc traduit en sanscrit par Nériosengh ; le sanscrit est suivi d une version en dialecte guzarati Digitized by Google

cherches. Mais, dans la question qui nous occupe, celle des moyens à l'aide desquels on peut interpréter de nouveau les textes zends, la traduction d'une partie considérable de ces textes dans une langue dont la grammaire est aussi rigoureusement fixée que celle du sanscrit, est un monument de la plus haute importance. Ce qu'Anquetil nous apprend sur cette traduction sanscrite de l'Izeschné zend, se réduit à peu de chose : elle a été faite sur le pehlvi, et, ainsi que les autres traductions sanscrites des livres zends, il y a environ trois cents ans, par les Mobeds Nériosengh, fils de Daval, et Ormuzdiar, fils de Ramiar [9]. Cette indication, qui n'a pas toute la précision désirable, nous permet cependant de reporter la date de cet ouvrage vers la fin du xv[e] siècle, et on peut y voir un effet du redoublement de zèle qui suivit l'arrivée de Djamasp dans l'Inde au commencement de ce même siècle. Cette indication est d'ailleurs d'autant plus intéressante que l'on ne trouve dans les manuscrits mêmes rien qui permette d'en fixer la date. Les deux manuscrits s'ouvrent par une courte invocation que nous croyons devoir donner en entier, quoique, à l'exception de quatre lignes, elle soit assez peu instructive. Les deux originaux sont fort mal écrits; mais j'ai trouvé dans un autre manuscrit qui porte le titre de *Minokhered* [10], et dont le texte, qu'Anquetil assure être en *pazend*, est traduit en sanscrit, une invocation à peu près semblable, qui m'a permis de déterminer la lecture et le sens de quelques mots difficiles. Voici cette invocation, que j'ai traduite aussi littéralement qu'il m'a été possible de le faire.

[9] *Zend Avesta*, t. I, 2[e] partie, pag. 5 et 74.

[10] Manuscrit d'Anquetil, n° 10, Supp. Cet ouvrage a été traduit en sanscrit par Nériosengh; le sanscrit est suivi d'une version en dialecte guzarati.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

AVANT-PROPOS. xv RTHT PT^TJinW ^ ^ PTTFnrt îf^PTs^T q^TîTTPFT: fàft: SpTT ^TFT CpSfffT: ÎT%f%¥ ïfFTifî^HI^iJFîn: ^ TT7TT sflfarf ^ FRTT 3tT*TÏÏTT SflWmf II ^ *ÏÏTT MolH^rR q^R^ldSTH HffïïHPTniR^IRri II gisTO^T«tïïT SfFrFTt feWÏrfïït HH^rRTl tTÏÏTFT: 3fFPïï: gWRT: fT^fg%«T: Flr'IÏÏ'Mp'T: Il " «Au nom et par la toute-puissance, et avec la faveur du « Seigneur Ahnramadjda (Ornnizd),dont la science est grande. " J'indique dan» cette note les change* ments que j'ai du faire à la lecture des deux manuscrits» en inc servant, pour deux ou trois mots, de l'invocation du Minokhered, qui n'est ni complète dans le manuscrit que nous possédons, ni exactement semblable à celle de l'Izeschni\ Je lis sarvânggaçaktyâ avec le n° a, au lieu de sarvdmsaÂrfyâ du n®3; je corrige dans les deux manuscrits saktyâ en ç aklyà. Je lis nui fui au lieu de mâhd que donnent les deux manuscrits, çabha au lieu de subhd du n®a,et siihiui du n®3. J'ajoute à pravrUti un visarga que ne donnent pas les manuscrits. Je lis avec le n° a, dîner, au lieu de dîner du n® 3, et avec le même manuscrit dîrgham , et non dirgham du n® 3. Le même n® 3 donne idjitnidjada , au lieu de idjLsntdjamda du u° a , leçon continuée par celle du Minokhered, où dans un passage analogue on lit djamda. 11 est certain que la leçon djada rappelle le nom de tadè qu on donne À l'Izeschné, lorsqu'il n'est pas accompagné d'une traduction pelilvie; toutefois je préfère l'autorité des deux manuscrits à celle du n® 3 , qui est si fautif, et le mot djamda (pour djanda) me paraît être la transcription du mot zend dont j'indique le sens dans la note suivante. Le n° 3 lit ninosarnghena avec un i bref: on peut choisir entre celte orthographe et celle du nu a; la différence de la brève à la longue n'a pas d'importance. Le n® 3 lit à tort sûtena pour suîena. Le même manuscrit donne pahalavi avec un < bref, changement peu important. U lit aussi avec un virâma samskril , au lieu de tamskrUa. Le n® 3 lit fautivement actchaprahodhydya ; au reste, les deux manuscrits se servent du ch pour le kh, suivant un usage orthographique général dans l'ouest de l'Inde. Le n" 3 oublie l anusvara d'u/tottuiimm. Le n® a écrit le mot suivant sichydçrokcha ném , et le n® 3 iiryd...., La leçon que j'ai adoptée est fondée sur celle du Minokhered telle du moins que je crois pouvoir la lire. Aucun des deux manuscrits ne met de virâma sous la consonne finale de

नाम्ना सर्वाङ्गशक्त्या च साक्षयेन च स्वामिनो अहुरमज्दस्य महाज्ञानिनः सिद्धिः शुभा भूयात् प्रवृत्तिः प्रसिद्धिश्च उत्तमदीनेर्माज्दईअस्याः वपुषि च पाठवं दीर्घं जीवितं च सर्वेषां उत्तमानां उत्तममनसां ॥ इदं इज़िस्निज़ंदपुस्तकं मया निरीअोसंघेन धवलसुतेन पहलवीज़ंदात् संस्कृतभाषायामवतारितं ॥ सुखप्रबोधाय उत्तमानां शिज्ञाश्रोतृणां सत्चेतसां। प्रणामः उत्तमेभ्यः शुद्धमतेभ्यः सत्निष्ठेभ्यः सत्यसमाचारेभ्यः ॥ [11]

« Au nom et par la toute-puissance, et avec la faveur du « Seigneur *Ahuramadjda* (Ormuzd), dont la science est grande,

[11] J'indique dans cette note les changements que j'ai dû faire à la lecture des deux manuscrits, en me servant, pour deux ou trois mots, de l'invocation du Minokhered, qui n'est ni complète dans le manuscrit que nous possédons, ni exactement semblable à celle de l'Izeschné. Je lis *sarvânggaçaktyâ* avec le n° 2, au lieu de *sarvâmsaktyâ* du n° 3; je corrige dans les deux manuscrits *saktyâ* en *çaktyâ*. Je lis *mahâ* au lieu de *mâhâ* que donnent les deux manuscrits, *çubha* au lieu de *subhâ* du n° 2, et *sûbhâ* du n° 3. J'ajoute à *pravṛitti* un visarga que ne donnent pas les manuscrits. Je lis avec le n° 2, *dîner*, au lieu de *diner* du n° 3, et avec le même manuscrit *dîrgham*, et non *dirgham* du n° 3. Le même n° 3 donne *idjisnidjada*, au lieu de *idjisnidjamda* du n° 2, leçon confirmée par celle du Minokhered, où dans un passage analogue on lit *djamda*. Il est certain que la leçon *djada* rappelle le nom de *sadé* qu'on donne à l'Izeschné, lorsqu'il n'est pas accompagné d'une traduction pehlvie; toutefois je préfère l'autorité des deux manuscrits à celle du n° 3, qui est si fautif, et le mot *djamda* (pour *djanda*) me paraît être la transcription du mot *zend* dont j'indique le sens dans la note suivante. Le n° 3 lit *niriosamghena* avec un *i* bref: on peut choisir entre cette orthographe et celle du n° 2; la différence de la brève à la longue n'a pas d'importance. Le n° 3 lit à tort *sûtena* pour *sutena*. Le même manuscrit donne *pahalavi* avec un *i* bref, changement peu important. Il lit aussi avec un virâma *samskṛît*, au lieu de *samskṛita*. Le n° 3 lit fautivement *sâchaprabodhyâya*; au reste, les deux manuscrits se servent du *ch* pour le *kh*, suivant un usage orthographique général dans l'ouest de l'Inde. Le n° 3 oublie l'anusvâra d'*attamânâm*. Le n° 2 écrit le mot suivant *sichyâçrokchanâm*, et le n° 3 *sisyâ*..... La leçon que j'ai adoptée est fondée sur celle du Minokhered telle du moins que je crois pouvoir la lire. Aucun des deux manuscrits ne met de virâma sous la consonne finale de

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

xvi AVANT-PROPOS. « prospérité , bonheur, succès et propagation de l’excellente « loi des Mâzdalasnas, santé pour le corps et vie longue pour » tous les hommes vertueux dont l’âme est excellente! Ce vo» lume (nommé) le livre Idjisni (Izeschné), a été traduit par » moi Ntrlosamglia, fils Ae.Dhavala,du livre pahalavî (pehlvi) en « langue sanscrite pour l’heureux enseignement des hommes « excellents qui écoutent l’instruction , dont le cœur est ver« tueux. Honneur aux hommes excellents dont les pensées sont « pures, la langue juste et la conduite conforme à la vérité 15 ! » Je ne m’arrêterai pas à relever les incorrections grammaticales que l’on peut remarquer dans ce morceau, telles que la violation fréquente des règles de l’orthographe sanscrite; j’ai indiqué dans une note les fautes bien plus graves qu’on trouve dans les manuscrits. Je passe à d’autres remarques plus importantes. La première porte sur la manière dont le sanscrit représente le nom zend d’Ormuzd, le premier des Amscliaspands, qu’Anquetil lit Ehorè mezdâo. La transcription de la traduction sanscrite signe pour représenter Je z persan que le dj. Mais je clonie que djamda ou zend désigne ici la langue qu'Anquclil appelle spécialement zend. Ce mol ne peut avoir dans notre passage cl autre sens que celui de livre, acception dans laquelle nous savons que le mot zend est employé par plusieurs écrivains orientaux. \æz preuves de cette assertion m'entraîneraient trop loin. Je compte pouvoir les donner prochainement dans une dissertation spéciale, oii je comparerai ce que les auteurs orientaux nous apprennent du mot zend , avec plusieurs passages des livres de Zoroastre, ou l’on n'a pas jusqu’ici songé à chercher l’origine de cette dénomination. «af.Tous deux écrivent prandmmuh, avec l’addition d’un anusvâra surabondant, comme cela est d usage dans les dialectes vulgaires de l’Inde. Le n° a écrit sudva , et le n° 3 tûdhya , leçons évidemment faillis es. Tous les deux donnent satadjahvebhyah, qu’il faudrait lire. suivant les lois de l’euphonie sanscrite, sadjdjihvcbhyah. ï ai de même rétabli Yâ après 1c* ich de samàtchdrebkyah. " Les mots de cette invocation que je traduis par livre Idjisni et livre pehlvi, sont écrits dans le texte même idjisni djamda et pahalavî djamda. Dans ces deux composés, djamda (qu’il faudrait peut-être lire djanda) est. selon moi, b transcription exacte du mot zend; car le dévauâgari n’a pas d’autre Digitized by Google

« prospérité, bonheur, succès et propagation de l'excellente « loi des *Mâzdaîasnas*, santé pour le corps et vie longue pour » tous les hommes vertueux dont l'âme est excellente! Ce vo- « lume (nommé) le livre *Idjisni* (Izeschné), a été traduit par « moi *Nirîosamgha*, fils de *Dhavala*, du livre *pahalavî* (pehlvi) en « langue sanscrite pour l'heureux enseignement des hommes « excellents qui écoutent l'instruction, dont le cœur est ver- « tueux. Honneur aux hommes excellents dont les pensées sont « pures, la langue juste et la conduite conforme à la vérité [12]! »

Je ne m'arrêterai pas à relever les incorrections grammaticales que l'on peut remarquer dans ce morceau, telles que la violation fréquente des règles de l'orthographe sanscrite; j'ai indiqué dans une note les fautes bien plus graves qu'on trouve dans les manuscrits.

Je passe à d'autres remarques plus importantes. La première porte sur la manière dont le sanscrit représente le nom zend d'Ormuzd, le premier des Amschaspands, qu'Anquetil lit *Ehoré mezdâo*. La transcription de la traduction sanscrite

sat. Tous deux écrivent *pranâmmah*, avec l'addition d'un anusvâra surabondant, comme cela est d'usage dans les dialectes vulgaires de l'Inde. Le n° 2 écrit *sudva*, et le n° 3 *sûdhya*, leçons évidemment fautives. Tous les deux donnent *satadjahvebhyah*, qu'il faudrait lire, suivant les lois de l'euphonie sanscrite, *sadjdjihvebhyah*. J'ai de même rétabli l'*â* après le *tch* de *samâtchârebhyah*.

[12] Les mots de cette invocation que je traduis par *livre Idjisni* et *livre pehlvi*, sont écrits dans le texte même *idjisni djamda* et *pahalavî djamda*. Dans ces deux composés, *djamda* (qu'il faudrait peut-être lire *djanda*) est, selon moi, la transcription exacte du mot *zend*; car le dévanâgari n'a pas d'autre signe pour représenter le *z* persan que le *dj*. Mais je doute que *djamda* ou *zend* désigne ici la langue qu'Anquetil appelle spécialement *zend*. Ce mot ne peut avoir dans notre passage d'autre sens que celui de *livre*, acception dans laquelle nous savons que le mot *zend* est employé par plusieurs écrivains orientaux. Les preuves de cette assertion m'entraîneraient trop loin. Je compte pouvoir les donner prochainement dans une dissertation spéciale, où je comparerai ce que les auteurs orientaux nous apprennent du mot *zend*, avec plusieurs passages des livres de Zoroastre, où l'on n'a pas jusqu'ici songé à chercher l'origine de cette dénomination.

Digitized by Google

 est entièrement conforme à celle que M. Rask a rapportée de l'Inde, et c'est une confirmation inattendue de l'une des rectifications que ce savant a faites, sur l'autorité des Parses euxmêmes, à la lecture d'Anquetil l5. Ainsi, il y a trois cents ans, les Parses donnaient aux caractères zends, et notamment aux voyelles, des valeurs différentes de celles que leur assignait Anquetil à la fin du dernier siècle; et, chose remarquable, ces valeurs s'accordent mieux avec les résultats des comparaisons étymologiques, et elles rendent aux mots zends leur forme véritable, que leur avait enlevée la lecture irrégulière d'Anquetil. Je ne pense pas qu'on objecte que le traducteur indien a pu altérer la valeur des lettres zendes pour en rendre plus facile la transcription en dévanàgari. L'alphabet dévanàgari possède, en eflêt, tous les sons nécessaires pour représenter exactement l'alphabet zend; et si, il y a trois siècles, le a zend s'était prononcé è comme le veut Anquetil , le traducteur eût employé pour le transcrire la voyelle ^ ê, et non , comme il l'a fait, la voyelle U a. Nous pouvons donc accorder toute confiance aux transcriptions de Ncriosengh; et, sans entrer ici, sur le mérite de ces transcriptions, dans tous les détails que fournira successivement notre Commentaire, nous pouvons établir comme un fait définitivement prouvé, que la comparaison de la lecture du traducteur indien avec celle «les Parses modernes introduit dans les valeurs de l'alphabet zend des changements et des corrections du plus haut intérêt. Je crois pouvoir hc pas insister en ce moment sur un mot de celte invocation, dîner (géu. de dîni), qui n'est pas un terme sanscrit, mais le mot persan dîn (en zend daêna), décliné à la L'eber dus Aller und die Ecktheit der Zend-Sprache , p. 46 (Irad. ail.). I. C

XVII) AVANT-PROPOS, manière indienne. Mais j'ai besoin de m’expliquer sur le nom même du traducteur de l’Izeschné, nom qui pourrait suggérer quelques doutes sur l’authenticité de la traduction sanscrite. Nous remarquerons d'abord que le Parsc qu’Anquetil appelle Nériosengh, est le seul auquel soit 'attribuée la version sanscrite de l’Izeschné. L’invocation, dans laquelle Nériosengh se nomme lui-même, ne parle pas d’Ormuzdiar, fils de Ramiar, cité par Anquclil. Le nom de Nériosengh y est écrit en caractères dévanâgaris Niriosamgha ; et M. de Bohlen , dans une dissertation dont j’ai eu occasion de parler ailleurs14, frappé de la ressemblance de ce mot avec le sanscrit Namsimha (le nom d’une incarnation célèbre de Vichnou), croit pouvoir avancer que le nom propre zend n’est pas autre chose que le nom du dieu indien. M. A.W. de Schlegel , qui a bien voulu indiquer l’existence du travail que je fais paraître eu ce moment, dans sa Lettre récemment publiée sur l'étude des langues asiatiques, semble approuver ce rapprochement. 11 ne va pas cependant jusqu’à en tirer la conséquence que l’auteur de la traduction de l’Izeschné fût un Indien, ni que la critique doive se mettre en garde contre les interpolations des idées cl des termes brahmaniques auxquels le traducteur aurait pu se laisser aller ’5. 11 est certain toutefois que, si ion parvenait à prouver que c’est à un Brahmane qu’est duc la traduction sanscrite de l’Izeschné, l’authenticité de cette traduction deviendrait trèssuspecte, et les inductions qu’on en tirerait relativement au sens du texte zend, pourraient ne pas reposer sur une base très-solide. Si, au contraire, le traducteur est un Parsc qui avait appris le sanscrit, on peut avoir autant de confiance dans 14 De orig. lingase zendica , p. 46. (Voy. 11 Bèjlexions sur Vétade des langues astah Journal des Savons , août 1 83a.) gués, adressées à Sir James Macintosh, p. 68. Digitized by Google

manière indienne. Mais j'ai besoin de m'expliquer sur le nom même du traducteur de l'Izeschné, nom qui pourrait suggérer quelques doutes sur l'authenticité de la traduction sanscrite.

Nous remarquerons d'abord que le Parse qu'Anquetil appelle *Nériosengh*, est le seul auquel soit attribuée la version sanscrite de l'Izeschné. L'invocation, dans laquelle Nériosengh se nomme lui-même, ne parle pas d'Ormuzdiar, fils de Ramiar, cité par Anquetil. Le nom de Nériosengh y est écrit en caractères dévanâgaris *Nirîosamgha*; et M. de Bohlen, dans une dissertation dont j'ai eu occasion de parler ailleurs [14], frappé de la ressemblance de ce mot avec le sanscrit *Narasimha* (le nom d'une incarnation célèbre de Vichnou), croit pouvoir avancer que le nom propre zend n'est pas autre chose que le nom du dieu indien. M. A.W. de Schlegel, qui a bien voulu indiquer l'existence du travail que je fais paraître en ce moment, dans sa Lettre récemment publiée sur l'étude des langues asiatiques, semble approuver ce rapprochement. Il ne va pas cependant jusqu'à en tirer la conséquence que l'auteur de la traduction de l'Izeschné fût un Indien, ni que la critique doive se mettre en garde contre les interpolations des idées et des termes brahmaniques auxquels le traducteur aurait pu se laisser aller [15]. Il est certain toutefois que, si l'on parvenait à prouver que c'est à un Brahmane qu'est due la traduction sanscrite de l'Izeschné, l'authenticité de cette traduction deviendrait très-suspecte, et les inductions qu'on en tirerait relativement au sens du texte zend, pourraient ne pas reposer sur une base très-solide. Si, au contraire, le traducteur est un Parse qui avait appris le sanscrit, on peut avoir autant de confiance dans

[14] *De orig. linguæ zendicæ*, p. 46. (Voy. *Journal des Savans*, août 1832.)

[15] *Réflexions sur l'étude des langues asiatiques, adressées à Sir James Mackintosh*, p. 68.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS. xix son interprétation que dans celle que des Parses plus modernes ont communiquée à Anquctil; et alors la question du nom qu'il portait n'est plus que secondaire: car il est assez peu important, quant à la valeur de son travail, que son nom soit identique à un nom connu dans la mythologie indienne, sur-r tout si l'on fait attention aux rapports si nombreux qui rattachent le sanscrit aux langues de la Perse ancienne et moderne, ou que l'on admette entre des idiomes aussi rapprochés l'un de l'autre la possibilité d'une ressemblance fortuite de mots. Or, Anquetil affirme d'une manière positive que Nériosengh était un Mobed.et qu'il apprit le sanscrit, ainsi qu'Ormuzdiar, de trois Brahmanes convertis à la religion de Zoroastre, dont les noms sont mentionnés dans une prière moderne que l'on récite en jetant des parfums dans le feu 1S. On ne peut guère admettre , en effet, que cette traduction ait été rédigée par un Brahmane; le style en est trop barbare, les règles les plus simples de la grammaire y sont trop ouvertement violées, et les fautes nombreuses qu'on y remarque à chaque pas trahissent trop clairement l'indécision d'un écrivain qui s'exprime dans une langue qui ne lui est pas familière. L'examen de la traduction sanscrite confirme donc le témoignage d' Anquetil, et il ne reste plus que le nom du traducteur qui puisse laisser à la critique quelques doutes. Mais ces doutes eux-mêmes disparaissent devant l'explication du nom zend de Nériosengh. Nous le rencontrons assez fréquemment sous sa forme originale dans les livres des Parses; et, sans entrer ici dans une analyse grammaticale qui trouvera sa place ailleurs, nous pouvons affirmer que ce nom s'écrit Nairyô rang ha, et qu'il désigne un des vingt-quatre Izcds; c'est, 14 Zend Avtsta, tom. II, p*g. 53, note i. C.
Digitized by Google

son interprétation que dans celle que des Parses plus modernes ont communiquée à Anquetil; et alors la question du nom qu'il portait n'est plus que secondaire: car il est assez peu important, quant à la valeur de son travail, que son nom soit identique à un nom connu dans la mythologie indienne, surtout si l'on fait attention aux rapports si nombreux qui rattachent le sanscrit aux langues de la Perse ancienne et moderne, ou que l'on admette entre des idiomes aussi rapprochés l'un de l'autre la possibilité d'une ressemblance fortuite de mots. Or, Anquetil affirme d'une manière positive que Nériosengh était un Mobed, et qu'il apprit le sanscrit, ainsi qu'Ormuzdiar, de trois Brahmanes convertis à la religion de Zoroastre, dont les noms sont mentionnés dans une prière moderne que l'on récite en jetant des parfums dans le feu [16]. On ne peut guère admettre, en effet, que cette traduction ait été rédigée par un Brahmane; le style en est trop barbare, les règles les plus simples de la grammaire y sont trop ouvertement violées, et les fautes nombreuses qu'on y remarque à chaque pas trahissent trop clairement l'indécision d'un écrivain qui s'exprime dans une langue qui ne lui est pas familière. L'examen de la traduction sanscrite confirme donc le témoignage d'Anquetil, et il ne reste plus que le nom du traducteur qui puisse laisser à la critique quelques doutes.

Mais ces doutes eux-mêmes disparaissent devant l'explication du nom zend de Nériosengh. Nous le rencontrons assez fréquemment sous sa forme originale dans les livres des Parses; et, sans entrer ici dans une analyse grammaticale qui trouvera sa place ailleurs, nous pouvons affirmer que ce nom s'écrit *Nairyô çangha*, et qu'il désigne un des vingt-quatre Izeds; c'est,

[16] *Zend Avesta*, tom. II, pag. 53, note 1.

Digitized by Google

xx AVAXT-PROPOS. d’après les Parses, le génie d’un des feux que la religion consacre, celui qui anime les rois n. Je ne m’occupe pas en ce moment du rôle mythologique de l’Ized Nériosengh , et je ne cherche pas jusqu'à quel point les Parses sont autorisés par les textes zends à y voir un des génies du feu. Ce qu’il m’importe uniquement de constater, c’est que le nom de Aniryà çanglia est bien un nom zend, et qu’il ne présente, avec le sanscrit A arasimka, qu’une ressemblance fortuite. Je trouve ce mot écrit nairyô çangha, et très- fidèlement transcrit par les copistes indiens de l’Izeschné, nairiô samgha, avec les différences très-légères de Çf s, pour « ç, et de l’auusvâra suivi de g h, pour le zend où le ^ h ne fait pas corps avec la nasale IS. Celte simple transcription ne nous apprend pas l’opinion du traducteur indien sur le sens des deux mots nairyô çangba , et Anquclil se contente de nous dire que le premier signifie homme sans indiquer ce qu’il faut entendre par çangha. Au XXIIe fargard ou chapitre du Vcndidad, Anquetil ajoute, au nom de l’Ized Nériosengh, le titre de chef de l’assemblée, et cette traduction, qui vient, selon toute apparence, de la glose pelilvie, et que j’avoue n’avoir pu jusqu'ici retrouver dans le texte zend, semble devoir, au premier coup d’œil, jeter quelque jour sur la signification du nom de nairyô çangha, dont elle peut être comme le commentaire Dans cette hypothèse, le mot zend çangha serait le sanscrit samgha, réunion , assemblée ; et nairyô, à la forme absolue nairya, serait V Zend Attifa, lom. I, af part. , p. Ziay. note 3, p. i33, note 1, et les renvois à la table d'Anquetil. ** Voy. le XVÜ- chap. du Yacna, ms. Anq , n° a. Fonds» p. 1 4o "Zend Avesta , t. I, a* part., p. i33, note i. Vcndidad lend-pehlvi, ms. Anq.. n° 1, Fonds, pag. 869. Digitized by Google

AVANT-PROPOS. xxi l'adjectif fie nar (radical , nerc], homme , et signifierait viril, d'où l'on traduirait le composé entier par « assemblée des hommes » ou peut-être « celui qui préside à l'assemblée des hommes. » Toutefois l'identité du zend çangha et du sanscrit samgha est plus apparente que réelle, et il serait possible que ces deux mots vinssent de racines différentes. Je trouve en effet en zend, et notamment dans le passage même du Vendidad auquel je viens de faire allusion tout à l'heure, un radical verbal écrit çungh, dans lequel des lois de permutation de lettres que j'ai établies le premier sl, me permettent de reconnaître le sanscrit SfpFT ças, dire, ou même 3TÇJ çams, ordonner, annoncer w. Le mot çangha en est le substantif et signifie ordre, parole; d'où je me crois autorisé à traduire nairyô çangha par les mots « ordre « humain ou précepte des hommes, » titre qui a pu être convenablement donné à celui qui, dans le passage précité, est chargé de transmettre aux hommes la volonté d'Ormuzd. Cette traduction me paraît de beaucoup préférable à celle d'assemblée virile, et je n'hésite pas à l'adopter à l'exclusion de la première. Au reste, quelle que soit celle qu'on admette, le rapprochement du nom de Nériosengh [nairyô çangha) avec celui de Narasimha ne doit plus paraître fondé; et le traducteur de l'Izeschné, qu'Anquetil affirme avoir été un Parse, porte en réalité un nom d'origine zendc, et qui , pour être composé d'éléments communs à cette langue et au sanscrit, ne peut pas pour cela passer pour dérivé de ce dernier idiome. La discussion à laquelle je viens de me livrer paraîtra peutêtre sortir du caractère que j'ai voulu donner à cet Avantpropos. Mais, comme la version sanscrite de Nériosengh est, ** Nouveau Journal asiat. t. Il, p. 34a* sale pami, n'est pas, selon toute apparence, ** Le radical sanscrit cas, et avec une na- fondamentalement différent de fâs.

l'adjectif de *nar* (radical, *nere*), homme, et signifierait *viril*, d'où l'on traduirait le composé entier par « assemblée des hommes » ou peut-être « celui qui préside à l'assemblée des hommes. » Toutefois l'identité du zend *çangha* et du sanscrit *samgha* est plus apparente que réelle, et il serait possible que ces deux mots vinssent de racines différentes. Je trouve en effet en zend, et notamment dans le passage même du Vendidad auquel je viens de faire allusion tout à l'heure, un radical verbal écrit *çangh*, dans lequel des lois de permutation de lettres que j'ai établies le premier [21], me permettent de reconnaître le sanscrit शस् *ças*, dire, ou même शंस् *çams*, ordonner, annoncer [22]. Le mot *çangha* en est le substantif et signifie *ordre, parole;* d'où je me crois autorisé à traduire *nairyô çangha* par les mots « ordre « humain ou précepte des hommes, » titre qui a pu être convenablement donné à celui qui, dans le passage précité, est chargé de transmettre aux hommes la volonté d'Ormuzd. Cette traduction me paraît de beaucoup préférable à celle d'*assemblée virile*, et je n'hésite pas à l'adopter à l'exclusion de la première. Au reste, quelle que soit celle qu'on admette, le rapprochement du nom de Nériosengh (*nairyô çangha*) avec celui de *Narasimha* ne doit plus paraître fondé; et le traducteur de l'Izeschné, qu'Anquetil affirme avoir été un Parse, porte en réalité un nom d'origine zende, et qui, pour être composé d'éléments communs à cette langue et au sanscrit, ne peut pas pour cela passer pour dérivé de ce dernier idiome.

La discussion à laquelle je viens de me livrer paraîtra peut-être sortir du caractère que j'ai voulu donner à cet Avant-propos. Mais, comme la version sanscrite de Nériosengh est,

[21] *Nouveau Journal asiat.* t. II, p. 342.

[22] Le radical sanscrit *ças*, et avec une nasale *çams*, n'est pas, selon toute apparence, fondamentalement différent de *çâs*.

Digitized by Google

 à mes yeux , une traduction xlc l’interprétation traditionnelle de l'Izeschné, et que je m’en sers pour critiquer le témoignage des Parses modernes, j’avais besoin de dissiper tous les doutes qui pouvaient s’élever sur son authenticité. Je suis d’opinion (et l’étude attentive de cette version devra inspirer le même sentiment au lecteur) que la traduction deNériosengh est aussi pure d'interpolations brahmaniques qu’on peut le désirer pour un travail de ce genre, rédigé par des Orientaux , c’est-à-dire par des écrivains dont la critique n’est pas très-rigoureuse; et j'ai l’espoir qu’on sera bientôt convaincu, comme moi, que le petit nombre de termes empruntés par Nériosengh à la mythologie et au langage religieux des Brahmanes n’est pas de nature à diminuer la confiance que doit inspirer sa traduction sanscrite de l’Izeschné. Cette confiance repose en entier sur cette circonstance, que la glose sanscrite est la reproduction fidèle de la version pehlvie, qu’Anquetil n’a pu se procurer dans l’Inde. Ce fait est formellement énoncé dans le préambule que j'ai traduit plus haut : le mot pelilvi y est exprimé ; et quoique l'addition du mot djamda, que je crois être la transcription du nom de zend, donne lieu à des questions fort difficiles que je m’engage à examiner ailleurs, le témoignage d’Anquetil et celui de ce préambule même déterminent suffisamment l’origine de cette traduction sanscrite. J’ai même un double motif pour croire que le traducteur ne s’est pas référé souvent, si jamais il l’a fait, au texte zend, et qu’il a suivi avec une servilité excessive la version pehlvie. C’est, en premier lieu, que la traduction sanscrite est beaucoup plus développée que l’original zend; et cela vient de ce que les versions pehlvies, outre l’interprétation littérale du texte, eu donnent encore un commentaire plus ou moins étendu. Ensuite la glose sanscrite est * Digitized by Google

AVANT-PROPOS. xxm le plus souvent composée d'une série de mots placés les uns auprès des autres, sans qu'aucune désinence en marque les rapports mutuels; et cela me semble tenir encore au pehlvi, qui est loin d'être aussi riche en désinences grammaticales que le zend. On peut donc regarder comme un fait certain , quoiqu'il manque à cette assertion la preuve la plus décisive, c'està-dire la comparaison du texte pehlvi lui-même avec la traduction sanscrite , que le travail de Nériosengh est une copie fort exacte de la version pchlvie, qui existait, il y a trois siècles, dans le Guzaratc. Qu'une exactitude aussi minutieuse ait ses inconvénients, c'est ce qui n'est pas douteux, et on n'en trouvera dans la suite de ce Commentaire que trop de preuves. Mais le mérite littéraire delà version de Nériosengh, le plus ou le moins de difficulté quelle présente au lecteur qui veut la comprendre, ne sont pas en ce moment en question. Ce qu'il m'importait d'établir, c'est quelle est authentique, qu'elle est la reproduction de l'original pehlvi, et que, comme telle, on doit la placer au premier rang parmi les moyens dont la critique peut disposer pour entreprendre une traduction nouvelle du livre zend de la liturgie , et par suite des autres ouvrages de Zoroastre. Ces considérations m'ont engagé à la publier intégralement, et à la soumettre ainsi aux discussions quelle ne peut manquer de faire naître. Sans parler du secours qu'elle doit offrir pour l'intelligence de la version pehlvie, si jamais on la possède en France, j'ai voulu, en en donnant le texte, fournir au lecteur le moyen de vérifier l'usage que j'en ai fait. Je l'ai donc transcrite fidèlement, avec les fautes le, plus souvent très-grossières qui la déparent , ne me permettant aucun changement sans en avertir le lecteur, à moins que ce ne fut une de ces corrections faciles que mé suggérait la comparaison 0 a. Digitized by Google

 des deux manuscrits. J’ai agi de même pour les passages qui m’ont paru inintelligibles, parce qu’ils peuvent être compris par d’autres personnes, et que d’ailleurs leur obscurité vient peut-être de ce qu’ils renferment des termes pehlvis ou persans qui me sont inconnus. Ainsi le lecteur est mis en possession d’un nouveau moyen d’interprétation, dont il peut user avec indépendance, et il a pour vérifier mon travail l'instrument dont je me suis serv i pour contrôler celui d’Anquctil. Je n’insisterai pas davantage en ce moment sur l’importance de cette glose sanscrite, sur les défauts et les mérites de sa rédaction, sur l'esprit des commentaires dont elle se compose, sur les notables changements quelle introduit dans l’interprétation d’un grand nombre de passages fondamentaux du texte. La plupart des observations que je ferais ici auraient besoin de preuves, et les preuves se présenteront en foule dans la suite de ce Commentaire. Les rassembler en ce moment, et les offrir au lecteur dans celte préface, ce serait, dans bien des cas, répéter des faits qui n’ont besoin que d’être indiqués une seule fois, et qui seront suffisamment appréciés en leur lieu ; ce serait d’ailleurs anticiper sur l’exposé des résultats généraux de ce travail, qui ne peuvent être jugés que quand on en possédera l’ensemble et qu’on aura pu se rendre compte des moyens par lesquels ils ont été obtenus. Ces résultats sont si variés; ils louchent à tant et de si belles questions : l’étude d’une langue jusqu’ici à peu près inconnue, l’analyse comparative de cette langue et de celles qui appartiennent à la même souche, l’interprétation des ouvrages religieux qui ont formé pendant des siècles la base de la civilisation persane , l'intelligence du système philosophique contenu dans ces livres, et la comparaison de ce système avec ceux de quelques grandes

AVANT-PROPOS. xxv nations de l'Asie, en un mot, tout ce qui intéresse l'histoire de l'homme doit en recevoir des éclaircissements si nombreux et quelquefois si nouveaux, que ce ne serait pas trop d'un travail spécial pour les exposer avec tous les développements nécessaires. Mais quand même j'aurais sur toutes ces questions, les plus difficiles peut-être de l'histoire orientale, une réponse ou une conjecture à offrir au lecteur, je ne songerais pas à la lui soumettre avant d'avoir mis entre ses mains la totalité des preuves qui peuvent la justifier. Je passe au second moyen d'interprétation que j'ai employé pour vérifier la traduction d'Anquctil ; les détails dans lesquels je dois entrer à ce sujet feront en même temps connaître une partie des résultats de cet ouvrage, ceux qui importent à la connaissance du zend, et à la comparaison de cet idiome avec d'autres langues de l'Asie et de l'Europe. En possession de la traduction d'Anquetil et de celle de Nériosengh , j'avais un double secours pour l'interprétation du texte. Ou Anquetil et Nériosengh s'accordent sur le sens de l'original; et alors je devais admettre que la tradition des Parses était uniforme, et il ne me restait plus qu'à retrouver dans le texte le sens des mots, et la valeur des signes de rapport qui les unissent dans la proposition^Ou Anquetil et Nériosengh différaient entre eux, et je devais encore me reporter au texte pour y reconnaître à laquelle des deux interprétations il se prêtait le mieux : de part et d'autre, la lecture des deux traductions m'imposait toujours l'obligation d'une analyse grammaticale du texte, analyse dont le but était de justifier l'une des deux versions. Si les deux traductions (ou seulement l'une d'elles) eussent été exactes, ce travail d'analyse eût été bientôt fait; il en serait aisément sorti une grammaire et un dictionnaire zends, et le résultat I. D

nations de l'Asie, en un mot, tout ce qui intéresse l'histoire de l'homme doit en recevoir des éclaircissements si nombreux et quelquefois si nouveaux, que ce ne serait pas trop d'un travail spécial pour les exposer avec tous les développements nécessaires. Mais quand même j'aurais sur toutes ces questions, les plus difficiles peut-être de l'histoire orientale, une réponse ou une conjecture à offrir au lecteur, je ne songerais pas à la lui soumettre avant d'avoir mis entre ses mains la totalité des preuves qui peuvent la justifier.

Je passe au second moyen d'interprétation que j'ai employé pour vérifier la traduction d'Anquetil; les détails dans lesquels je dois entrer à ce sujet feront en même temps connaître une partie des résultats de cet ouvrage, ceux qui importent à la connaissance du zend, et à la comparaison de cet idiome avec d'autres langues de l'Asie et de l'Europe. En possession de la traduction d'Anquetil et de celle de Nériosengh, j'avais un double secours pour l'interprétation du texte. Ou Anquetil et Nériosengh s'accordent sur le sens de l'original; et alors je devais admettre que la tradition des Parses était uniforme, et il ne me restait plus qu'à retrouver dans le texte le sens des mots, et la valeur des signes de rapport qui les unissent dans la proposition. Ou Anquetil et Nériosengh différaient entre eux, et je devais encore me reporter au texte pour y reconnaître à laquelle des deux interprétations il se prêtait le mieux : de part et d'autre, la lecture des deux traductions m'imposait toujours l'obligation d'une analyse grammaticale du texte, analyse dont le but était de justifier l'une des deux versions. Si les deux traductions (ou seulement l'une d'elles) eussent été exactes, ce travail d'analyse eût été bientôt fait; il en serait aisément sorti une grammaire et un dictionnaire zends, et le résultat

Digitized by Google

 philologique eût été dès lors complètement atteint. Malheureusement il n’en a pas été ainsi, et l'examen le plus rapide de ce Commentaire prouvera au lecteur combien la traduction d’Anquelil et celle de Nérioscngh , prises à part ou comparées l’une à l’autre, laissent encore subsister de difficultés graves sur le sens du texte, difficultés qui viennent ou de ce que la signification des mots «ends est inconnue, ou de ce que le rôle qu’ils jouent dans la phrase n’est pas assez nettement déterminé. Les preuves de cette assertion se présenteront à chaque ligne de cet ouvrage; et, pour ne pas m’arrêter davantage sur ce fait, je dirai qu’il a sa raison dans l'extrême licence de la traduction des Parses. Au lieu de suivre pas à pas le texte, les traducteurs n’en ont guère donné qu'une imitation approximative; de sorte qu'en supposant même que celte imitation représente le sens général, elle n’est encore que d’un faible sis cours pour l’explication approfondie de chaque expression du texte zend. Pour sortir du vague de ces traductions inexactes, je me suis attaché à déterminer aussi rigoureusement que cela m'a été possible la valeur des formes grammaticales de chaque mol; et, quoique ce travail offrît quelque difficulté, parce qu’il arrive souvent que la forme grammaticale ne peut être reconnue que quand on sait la signification du mol, je dois dire cependant que la ressemblance si frappante du zend avec le sanscrit m’a été d’un grand secours. La détermination des désiuences qui marquent les rapports des mots m’a donné la proposition, et il ne m’est plus resté qu'à faire à chacun de ces mots l’application du sens vague dont Nériosengh et Anquetil me fournissaient les éléments. Les obstacles que j’ai rencontrés dans cette portion de mon travail étaient très-considérables; ils ont été levés en partie, et d'une manière directe, Digitized by Google

philologique eût été dès lors complétement atteint. Malheureusement il n'en a pas été ainsi, et l'examen le plus rapide de ce Commentaire prouvera au lecteur combien la traduction d'Anquetil et celle de Nériosengh, prises à part ou comparées l'une à l'autre, laissent encore subsister de difficultés graves sur le sens du texte, difficultés qui viennent ou de ce que la signification des mots zends est inconnue, ou de ce que le rôle qu'ils jouent dans la phrase n'est pas assez nettement déterminé. Les preuves de cette assertion se présenteront à chaque ligne de cet ouvrage; et, pour ne pas m'arrêter davantage sur ce fait, je dirai qu'il a sa raison dans l'extrême licence de la traduction des Parses. Au lieu de suivre pas à pas le texte, les traducteurs n'en ont guère donné qu'une imitation approximative; de sorte qu'en supposant même que cette imitation représente le sens général, elle n'est encore que d'un faible secours pour l'explication approfondie de chaque expression du texte zend. Pour sortir du vague de ces traductions inexactes, je me suis attaché à déterminer aussi rigoureusement que cela m'a été possible la valeur des formes grammaticales de chaque mot; et, quoique ce travail offrît quelque difficulté, parce qu'il arrive souvent que la forme grammaticale ne peut être reconnue que quand on sait la signification du mot, je dois dire cependant que la ressemblance si frappante du zend avec le sanscrit m'a été d'un grand secours. La détermination des désinences qui marquent les rapports des mots m'a donné la proposition, et il ne m'est plus resté qu'à faire à chacun de ces mots l'application du sens vague dont Nériosengh et Anquetil me fournissaient les éléments. Les obstacles que j'ai rencontrés dans cette portion de mon travail étaient très-considérables; ils ont été levés en partie, et d'une manière directe,

Digitized by Google

 par le moyen du dictionnaire sanscrit, qui peut le plus souvent servir de vocabulaire zend, et par la comparaison des divers passages où un même mot se trouvait répété. Mais quand ces passages n'étaient pas assez nombreux pour que le rapprochement des différentes positions d'un même mot pût conduire à un résultat positif, j'ai dû avoir recours à une espèce de divination dont le lecteur appréciera le mérite dans chaque cas donné, mais dont je dois brièvement lui faire connaître les procédés généraux. Le problème que j'avais à résoudre était celui-ci : étant donné un mot zend auquel les Parses attribuent une signification que la comparaison des textes et l'étude des langues qui appartiennent à la même famille ne confirment ni n'expliquent, justifier le sens donné par les Parses ou en trouver un autre. J'ai commencé par détacher du mot à traduire les désinences, formatives et suffixes, que l'analyse grammaticale m'avait fait reconnaître dans d'autres mots sur lesquels le concours de Nériosengh , d'Anquetil et de la comparaison des langues-ne laissait aucune incertitude. J'ai réduit ainsi à ses éléments les plus simples, ou à ce qu'on appelle le radical, le mot sur lequel portait la difficulté, et, une fois maître de ce radical, j'ai cherché si les langues avec lesquelles le zend a le plus de rapport , comme le sanscrit, le grec, le latin, les dialectes germaniques, etc., n'en offraient pas quelques traces. Cette méthode m'a conduit, dans un grand nombre de cas, à des résultats très-curieux; ainsi j'ai constaté que la liste des racines sanscrites contenait presque tous les radicaux dont je cherchais le sens, mais que ces radicaux n'étaient pas fréquemment usités, s'ils l'étaient jamais, dans le sanscrit classique, et que, pour les trouver dans la langue, il fallait remonter jusqu'aux Védas. Ces radicaux D. Digitized by Google

 anciens étaient d'ordinaire étrangers aux langues grecque et latine, car autrement je les eusse reconnus plus vite; quelquesuns seulement se trouvaient dans les dialectes germaniques: de sorte que les radicaux zendset sanscrits, envisagés par rapport à leur emploi, se sont distingués naturellement pour moi en classes dont je n'indique en ce moment que les plus tranchées : i° Radicaux zends qui appartiennent à peu prés exclusivement au langage des Védas ou au plus ancien sanScrit , trèsrares dans les langues grecque et latine, plus communs dans les langues germaniques. a0 Radicaux zends qui ne se trouvent pas dans le sanscrit classique, mais qui, étant mentionnés dans les listes de racines, ont certainement appartenu à la langue, et vraisemblablement à son état le plus ancien; cette classe nombreuse est rare dans les idiomes savants de l'Europe. 3° Radicaux zends qui appartiennent à tous les âges de la langue sanscrite, communs aux langues grecque, latine, germanique, slave et celtique; cette classe est la plus nombreuse de toutes, on peut dire quelle forme le fonds commun de toutes ces langues. 4° Enfin, radicaux zends que je n'ai pu ramener à aucun radical connu de ces diverses langues, mais que j'ai presque toujours retrouvés, plus ou moins altérés, dans le dictionnaire persan. Si, comme j'ose l'espérer, ces résultats, au moins dans ce qu'ils ont de plus général, ne sont pas sujets à contestation, ils jettent sur la statistique d'une des familles les plus riches des langues humaines des lumières nouvelles. En premier lieu, ils établissent la haute antiquité de la langue zendc, dont une Digitized by Google

 partie considérable se trouve ainsi contemporaine du dialecte primitif des Védas. En second lieu, ils prouvent évidemment que les langues diverses qui composent la famille sanscritique, ne doivent pas être considérées comme dérivées les unes des autres, mais, qu'à part les différents âges de leur culture, qui établissent entre elles une apparence de succession chronologique, elles appartiennent primitivement à un seul et même fonds, auquel elles ont puisé dans des proportions inégales. Cette inégalité, si frappante dans l'emploi des radicaux, se retrouve dans le plus ou moins de développement que ces ra- . dicaux ont reçu dans les divers idiomes qui les ont conservés. Ainsi telle racine qui, en sanscrit, est restée improductive, a, en zend, donné naissance à de nombreux rejetons; telle autre, s'arrêtant, dans un de ces idiomes, au milieu de sa croissance, n'en a parcouru que le premier période, et dans un autre que le dernier; en un mot, dérivés comme radicaux , rien n'est absolument égal entre toutes ces langues, mais tout y part d'un fonds primitivement commun, et s'y développe d'après les mêmes lois. Cette communauté d'origine,' dont je rencontrais à chaque pas des preuves si convaincantes, m'a enhardi jusqu'à essayer de rendre compte d'un certain nombre de mots zends que je voyais résister aux moyens d'analyse dont je viens d'indiquer sommairement la marche et les résultats. La comparaison des mots identiques, ou à peu près identiques, en zend et en sanscrit, par exemple, m'avait donné un certain nombre de lois de permutation de lettres, lois dont la certitude est d'autant plus grande quelle repose sur un plus grand nombre d'observations, et quelle a sa raison dernière dans la constitution propre de l'organe •vocal. Les mots zends qui ne difféDigitized by Google

partie considérable se trouve ainsi contemporaine du dialecte primitif des Védas. En second lieu, ils prouvent évidemment que les langues diverses qui composent la famille sanscritique, ne doivent pas être considérées comme dérivées les unes des autres, mais, qu'à part les différents âges de leur culture, qui établissent entre elles une apparence de succession chronologique, elles appartiennent primitivement à un seul et même fonds, auquel elles ont puisé dans des proportions inégales. Cette inégalité, si frappante dans l'emploi des radicaux, se retrouve dans le plus ou moins de développement que ces radicaux ont reçu dans les divers idiomes qui les ont conservés. Ainsi telle racine qui, en sanscrit, est restée improductive, a, en zend, donné naissance à de nombreux rejetons; telle autre, s'arrêtant, dans un de ces idiomes, au milieu de sa croissance, n'en a parcouru que le premier période, et dans un autre que le dernier; en un mot, dérivés comme radicaux, rien n'est absolument égal entre toutes ces langues, mais tout y part d'un fonds primitivement commun, et s'y développe d'après les mêmes lois.

Cette communauté d'origine, dont je rencontrais à chaque pas des preuves si convaincantes, m'a enhardi jusqu'à essayer de rendre compte d'un certain nombre de mots zends que je voyais résister aux moyens d'analyse dont je viens d'indiquer sommairement la marche et les résultats. La comparaison des mots identiques, ou à peu près identiques, en zend et en sanscrit, par exemple, m'avait donné un certain nombre de lois de permutation de lettres, lois dont la certitude est d'autant plus grande qu'elle repose sur un plus grand nombre d'observations, et qu'elle a sa raison dernière dans la constitution propre de l'organe vocal. Les mots zends qui ne diffé-

Digitized by Google

 raient des mots sanscrits que par le changement d'une lettre, et auxquels l'application d'une de ces lois pouvait se faire avec certitude , devinrent la base de laquelle je m'élevai à d'autres mots dans lesquels l'application simultanée de plusieurs lois était nécessaire; de telle sorte que je parvins à expliquer des termes zends très-différents, par le son, des termes sanscrits correspondants, et à les ramener par l'analyse comparée de leurs éléments à la forme sous laquelle ils se montrent dans d'autres idiomes. Je suis loin de me dissimuler les inconvénients attachés à l'emploi exclusif d'une pareille méthode, et je n'ignore pas quels dangers il y aurait à l'appliquer sans discernement. Car la valeur des règles de permutation n'est pas tout à fait la même pour les mots qui diffèrent complètement les uns des autres, que pour ceux qui sont à peu près semblables, et la certitude de ces lois décroît en quelque sorte en proportion du besoin «pi on a de les appliquer. Mais l'appréciation des diverses circonstances qui peuvent en permettre ou en limiter l'usage appartient à la critique, et j'ai l'espoir qu'on ne trouvera pas que j'aie, dans ce travail, refusé au lecteur aucun des moyens de vérification qu'il était de mon devoir de lui fournir. De ces recherches philologiques, et de la nécessité de me rendre compte de tout, parce que rien n'était suffisamment clair, est résultée la forme particulière de cet ouvrage. Nul n'en connaît mieux que moi les imperfections, et la critique ne m'adressera pas un reproche que je ne me sois fait d'avance à moi-même. Mais j'avoue que je n'ai pu trouver une forme qui satisfit plus complètement aux diverses conditions imposées à celui qui veut expliquer un texte aussi obscur, et faire connaître la langue dans laquelle il est écrit. Des personnes Digitized by Google

raient des mots sanscrits que par le changement d'une lettre, et auxquels l'application d'une de ces lois pouvait se faire avec certitude, devinrent la base de laquelle je m'élevai à d'autres mots dans lesquels l'application simultanée de plusieurs lois était nécessaire; de telle sorte que je parvins à expliquer des termes zends très-différents, par le son, des termes sanscrits correspondants, et à les ramener par l'analyse comparée de leurs éléments à la forme sous laquelle ils se montrent dans d'autres idiomes. Je suis loin de me dissimuler les inconvénients attachés à l'emploi exclusif d'une pareille méthode, et je n'ignore pas quels dangers il y aurait à l'appliquer sans discernement. Car la valeur des règles de permutation n'est pas tout à fait la même pour les mots qui diffèrent complétement les uns des autres, que pour ceux qui sont à peu près semblables, et la certitude de ces lois décroît en quelque sorte en proportion du besoin qu'on a de les appliquer. Mais l'appréciation des diverses circonstances qui peuvent en permettre ou en limiter l'usage appartient à la critique, et j'ai l'espoir qu'on ne trouvera pas que j'aie, dans ce travail, refusé au lecteur aucun des moyens de vérification qu'il était de mon devoir de lui fournir.

De ces recherches philologiques, et de la nécessité de me rendre compte de tout, parce que rien n'était suffisamment clair, est résultée la forme particulière de cet ouvrage. Nul n'en connaît mieux que moi les imperfections, et la critique ne m'adressera pas un reproche que je ne me sois fait d'avance à moi-même. Mais j'avoue que je n'ai pu trouver une forme qui satisfît plus complétement aux diverses conditions imposées à celui qui veut expliquer un texte aussi obscur, et faire connaître la langue dans laquelle il est écrit. Des personnes

Digitized by Google

 aussi respectables par leur caractère que par leur science profonde ont exprimé le regret que je n’aie pas rédigé une grammaire et un dictionnaire de la langue zende, au lieu de suivre pas à pas le texte, et de disséminer les observations auxquelles chaque mot donne lieu dans un commentaire aussi développé. Mais l’index qui terminera cet ouvrage sera un véritable dictionnaire, au moins des textes que j’aurai interprétés. J’ajouterai qu’il ne m'eût pas été difficile de disposer par ordre alphabétique les remarques que j’ai faites sur chaque mot, et de commencer ainsi cette publication par le dictionnaire ; mais on comprendra sans peine que l'adoption d’un tel plan eût entraîné des répétitions sans nombre, puisque le sens des mots n’étant d’ordinaire déterminé que par celui des autres termes avec lesquels ils sont en rapport , une phrase de trois mots, par exemple, eût dû être répétée trois fois, c’est-à-dire une fois pour chacun des mots dont elle se compose. La méthode que j’ai suivie me dispense de répétitions de ce genre. Le texte zend est divisé en paragraphes, dont l’étendue est fixée par le sens que j’ai cru pouvoir attribuer aux diverses portions de l’original ; les mots de chaque paragraphe sont transcrits en caractères latins, pour que ce Commentaire puisse être parcouru par les personnes qui s’occupent de recherches sur les analogies des langues, et qui n’ont pas l’intention ou le loisir d’apprendre à fond toutes celles qu’ils ont besoin de comparer. La traduction de Nériosengh, pour les ouvrages auxquels on la trouve jointe, suit immédiatement chaque paragraphe; et si elle est un peu étendue, je la divise en petites phrases, avec des chiffres de renvoi à la partie correspondante du texte, disposition qui m’a paru d’autant plus nécessaire que la traduction de Nériosengh est beaucoup plus développée

aussi respectables par leur caractère que par leur science profonde ont exprimé le regret que je n'aie pas rédigé une grammaire et un dictionnaire de la langue zende, au lieu de suivre pas à pas le texte, et de disséminer les observations auxquelles chaque mot donne lieu dans un commentaire aussi développé. Mais l'index qui terminera cet ouvrage sera un véritable dictionnaire, au moins des textes que j'aurai interprétés. J'ajouterai qu'il ne m'eût pas été difficile de disposer par ordre alphabétique les remarques que j'ai faites sur chaque mot, et de commencer ainsi cette publication par le dictionnaire; mais on comprendra sans peine que l'adoption d'un tel plan eût entraîné des répétitions sans nombre, puisque le sens des mots n'étant d'ordinaire déterminé que par celui des autres termes avec lesquels ils sont en rapport, une phrase de trois mots, par exemple, eût dû être répétée trois fois, c'est-à-dire une fois pour chacun des mots dont elle se compose. La méthode que j'ai suivie me dispense de répétitions de ce genre. Le texte zend est divisé en paragraphes, dont l'étendue est fixée par le sens que j'ai cru pouvoir attribuer aux diverses portions de l'original; les mots de chaque paragraphe sont transcrits en caractères latins, pour que ce Commentaire puisse être parcouru par les personnes qui s'occupent de recherches sur les analogies des langues, et qui n'ont pas l'intention ou le loisir d'apprendre à fond toutes celles qu'ils ont besoin de comparer. La traduction de Nériosengh, pour les ouvrages auxquels on la trouve jointe, suit immédiatement chaque paragraphe; et si elle est un peu étendue, je la divise en petites phrases, avec des chiffres de renvoi à la partie correspondante du texte, disposition qui m'a paru d'autant plus nécessaire que la traduction de Nériosengh est beaucoup plus développée

Digitized by Google

 que l’original zend , et qu’on pourrait quelquefois éprouver de la difficulté à y retrouver le texte. Je fais suivre la version de Nériosengh de celle d’Anquetil, parce que c’est une autre expression du sens traditionnel; et, après avoir mis sous les yeux du lecteur ce double moyen d'interprétation , je me livre à la discussion de chacun des mots du paragraphe, comparant entre elles les variantes des manuscrits, et terminant par un résumé qui confirme ou rectifie la traduction de Nériosengh , ou celle d’Anquetil , ou l’une et l’autre à la fois. L’original se trouve ainsi découpé en petits chapitres formés d’un texte, d’une discussion et d’une traduction, et rien n’est plus facile que de trouver, sur chaque passage donné, la conclusion à laquelle je suis parvenu. Car, de trois choses l’une , ou je pense que la traduction de Nériosengh ou celle d’Anquelil, ou l’une cl l’autre à la fois, sont exactes, et alors la discussion a pour but de prouver cette opinion ; ou , ce qui est beaucoup plus fréquent, je rectifie la traduction d’Anquetil à l’aide de celle de Nériosengh ou de l'analyse du texte; ou enfin je trouve que la traduction d’Anquetil et celle de Nériosengh sont inexactes, mais ni l’une ni l’autre ne me donnent les moyens d’en proposer une nouvelle. Dans ces trois cas, la vérification est également facile, et le lecteur a tous les moyens de compléter ou de corriger mon explication. Cette méthode entraîne sans doute des longueurs. Mais elle est sûre; et elle m’était d’ailleurs imposée oar le manque d’un dictionnaire et d’une grammaire zends. Le commentateur qui se propose d’expliquer un texte écrit dans une langue dont on possède la grammaire et le dictionnaire, n’a sans doute pas besoin d’entrer dans le détail des motifs qui lui font assigner à chaque mot tel ou tel sens; il suppose ce sens connu, et son auDigitized by Google

que l'original zend, et qu'on pourrait quelquefois éprouver de la difficulté à y retrouver le texte. Je fais suivre la version de Nériosengh de celle d'Anquetil, parce que c'est une autre expression du sens traditionnel; et, après avoir mis sous les yeux du lecteur ce double moyen d'interprétation, je me livre à la discussion de chacun des mots du paragraphe, comparant entre elles les variantes des manuscrits, et terminant par un résumé qui confirme ou rectifie la traduction de Nériosengh, ou celle d'Anquetil, ou l'une et l'autre à la fois.

L'original se trouve ainsi découpé en petits chapitres formés d'un texte, d'une discussion et d'une traduction, et rien n'est plus facile que de trouver, sur chaque passage donné, la conclusion à laquelle je suis parvenu. Car, de trois choses l'une, ou je pense que la traduction de Nériosengh ou celle d'Anquetil, ou l'une et l'autre à la fois, sont exactes, et alors la discussion a pour but de prouver cette opinion; ou, ce qui est beaucoup plus fréquent, je rectifie la traduction d'Anquetil à l'aide de celle de Nériosengh ou de l'analyse du texte; ou enfin je trouve que la traduction d'Anquetil et celle de Nériosengh sont inexactes, mais ni l'une ni l'autre ne me donnent les moyens d'en proposer une nouvelle. Dans ces trois cas, la vérification est également facile, et le lecteur a tous les moyens de compléter ou de corriger mon explication. Cette méthode entraîne sans doute des longueurs. Mais elle est sûre; et elle m'était d'ailleurs imposée par le manque d'un dictionnaire et d'une grammaire zends. Le commentateur qui se propose d'expliquer un texte écrit dans une langue dont on possède la grammaire et le dictionnaire, n'a sans doute pas besoin d'entrer dans le détail des motifs qui lui font assigner à chaque mot tel ou tel sens; il suppose ce sens connu, et son au-

Digitized by Google

AVANT-PROPOS. xxxm autorité est le dictionnaire de la langue, instrument qui se trouve entre les mains du lecteur comme entre les siennes. 11 en est tout autrement, lorsqu'il s'agit d'interpréter un texte pour l'explication duquel on n'a que des indications incomplètes. Pour retrouver dans l'original le sens donné par ces indications, ou pour démontrer l'inexactitude de ces indications mêmes et y substituer quelque chose de plus certain , il est besoin d'une discussion d'autant plus approfondie que le texte offre plus de difficultés. Il faut tout prouver alors, parce que tout est en question , la valeur des formes comme le sens des mots; et la discussion ne peut s'arrêter que quand elle a découvert l'une et l'autre, ou prouvé quelle manquait des moyens de le faire. Cette méthode est sans contredit celle qui laisse le moins de place à l'arbitraire et au charlatanisme, et qui met le plus nettement au grand jour ce que l'auteur ignore comme ce qu'il peut savoir. Je me suis fait un devoir de l'appliquer dans toute sa rigueur à celle des trois parties du Vcndidad-sadé dont la traduction sanscrite se trouve à la Bibliothèque du Roi. Comme je l'ai dit en commençant, le Vcndidad-sadé est la réunion de trois ouvrages, l'izeschné, le Vispered et le Vcndidad proprement dit. Ces trois ouvrages sont d'ordinaire copiés à part, et celui qu'Anquetil nomme, d'après les Parscs, Izeschné, est reproduit de cette manière dans trois manuscrits de la Bibliothèque. Le premier et le plus ancien de ces manuscrits porte le n°6 du Supplément; il ne contient que le texte zend. C'est un volume in-4°, d'une main lourde, mais lisible, qui m'a fourni d'excellentes leçons, et qui jette beaucoup de jour sur plusieurs particularités de l'orthographe zende , notamment sur les valeurs que j'attribue aux lettres a» ç, ÇQ-ch et -KJ s. Son 1. E Digitized by Google

autorité est le dictionnaire de la langue, instrument qui se trouve entre les mains du lecteur comme entre les siennes. Il en est tout autrement, lorsqu'il s'agit d'interpréter un texte pour l'explication duquel on n'a que des indications incomplètes. Pour retrouver dans l'original le sens donné par ces indications, ou pour démontrer l'inexactitude de ces indications mêmes et y substituer quelque chose de plus certain, il est besoin d'une discussion d'autant plus approfondie que le texte offre plus de difficultés. Il faut tout prouver alors, parce que tout est en question, la valeur des formes comme le sens des mots; et la discussion ne peut s'arrêter que quand elle a découvert l'une et l'autre, ou prouvé qu'elle manquait des moyens de le faire. Cette méthode est sans contredit celle qui laisse le moins de place à l'arbitraire et au charlatanisme, et qui met le plus nettement au grand jour ce que l'auteur ignore comme ce qu'il peut savoir.

Je me suis fait un devoir de l'appliquer dans toute sa rigueur à celle des trois parties du Vendidad-sadé dont la traduction sanscrite se trouve à la Bibliothèque du Roi. Comme je l'ai dit en commençant, le Vendidad-sadé est la réunion de trois ouvrages, l'Izeschné, le Vispered et le Vendidad proprement dit. Ces trois ouvrages sont d'ordinaire copiés à part, et celui qu'Anquetil nomme, d'après les Parses, *Izeschné*, est reproduit de cette manière dans trois manuscrits de la Bibliothèque. Le premier et le plus ancien de ces manuscrits porte le n° 6 du Supplément; il ne contient que le texte zend. C'est un volume in-4°, d'une main lourde, mais lisible, qui m'a fourni d'excellentes leçons, et qui jette beaucoup de jour sur plusieurs particularités de l'orthographe zende, notamment sur les valeurs que j'attribue aux lettres ﻫ *ç*, ﭺ *ch* et ﺵ *s*. Son

Digitized by Google

 ancienneté, qui n’est pas déterminée exactement, mais qui est facilement reconnaissable , lui donne en outre une grande valeur paléographique , et on y aperçoit clairement que la voyelle est la réunion du trait \ et de la voyelle > on > ce qui établit un rapport frappant entre la formation du signe de l’o en zend , et celle du même signe dans quelques alphabets dérivés du dévanâgari. Le second manuscrit porte le n° a du Fonds d’Anquetil; il contient la glose sanscrite de Nériosengh. C'est encore un manuscrit d’une grande valeur pour la critique du texte zend. Il est peut-être plus moderne que le précédent; cependant il est assez ancien , et certainement bien antérieur au troisième manuscrit. Le format en est petit in-4°, et l’écriture annonce une main exercée. Le dernier manuscrit de l’Izcschné porte le n° 3 du Supplément d’Anquetil ; le texte est accompagné de la glose de Nériosengh , et suivi d’un autre ouvrage, les Ieschls et les Nèaesclis, qu’Anquetil a traduits dans le tome second de son Zend Avesta. C’est un manuscrit in-folio d’une bonne main, mais en général peu correct, et bien inférieur au précédent, dont il est, je crois, la copie, à moins que le n° 3 et le n° 2 ne soient tous deux copiés sur un même exemplaire plus ancien. Il m’a été cependant d’une grande utilité pour le déchiffrement de Ja glose de Nériosengh , qui est souvent moins lisible dans le n° 2 du Fonds. Je n’insiste pas en ce moment sur les autres particularités de ces trois manuscrits; on peut voir à ce sujet les Notices qu’en a données Anquetil au commencement de la II* partie de son premier volume. Je n’ai pas davantage à m’occuper ici de relever les passages de l’Izcschné qui peuvent manquer dans l’un et se trouver dans l’autre ; ces détails seront exposés dans la suite Digitized by Google

XXXV AVANT-PROPOS, de mon Commentaire. La comparaison que je donnerai des diverses leçons entre elles, permettra d'apprécier l'autorité relative des trois manuscrits qui nous offrent l'Izeschné séparé des autres ouvrages zends. Le texte qui sert de base à mon travail est celui du Vendidad-sadé, où l'Izeschné est joint au Vispered et au Vcndidad. J'ai choisi ce texte, non qu'il fût le meilleur, mais parce qu'il est déjà dans les mains des personnes qui prennent intérêt à ces études. J'ai détaché l'Izeschné des deux autres ouvrages auxquels il est mêlé; et quoique j'aie analysé de la même manière la plus grande partie du Vispered, lequel n'est pas accompagné d'une traduction sanscrite, j'ai cru ne pas devoir joindre le Vispered à l'Izeschné pour donner ce dernier ouvrage seul , comme le présentent les Parses. Accompagné de la glose de Nérioscngh, que nous ne possédons pas pour les autres livres, il forme en effet un ouvrage tout à fait distinct. J'ai dû rendre à cet ouvrage son véritable nom zend, celui de Yaçna, que les Parses ont remplacé par. la transcription pchlvie Izeschné, mot duquel je me suis servi dans cette préface , pour que les personnes qui connaissent la traduction d'Anquetil ne fussent pas déroutées par une appellation nouvelle. Mais dans le cours du Commentaire, je fais exclusivement usage de celle de Yaçna, qui est le véritable titre de l'ouvrage. Lorsque ce Commentaire sera achevé, mon intention est de le faire suivre du texte du Yaçna, tel que la discussion des variantes m'aura permis de le fixer. J'y joindrai la traduction française avec les corrections que j'aurai pu faire à celle d'Anquetil. Je passerai alors au Vispered, dont la traduction est déjà très-avancée. Quant au Vcndidad, comme M. Olshausen a donné une édition très-soignée des quatre premiers chapitres de cet

de mon Commentaire. La comparaison que je donnerai des diverses leçons entre elles, permettra d'apprécier l'autorité relative des trois manuscrits qui nous offrent l'Izeschné séparé des autres ouvrages zends.

Le texte qui sert de base à mon travail est celui du Vendidad-sadé, où l'Izeschné est joint au Vispered et au Vendidad. J'ai choisi ce texte, non qu'il fût le meilleur, mais parce qu'il est déjà dans les mains des personnes qui prennent intérêt à ces études. J'ai détaché l'Izeschné des deux autres ouvrages auxquels il est mêlé; et quoique j'aie analysé de la même manière la plus grande partie du Vispered, lequel n'est pas accompagné d'une traduction sanscrite, j'ai cru ne pas devoir joindre le Vispered à l'Izeschné pour donner ce dernier ouvrage seul, comme le présentent les Parses. Accompagné de la glose de Nériosengh, que nous ne possédons pas pour les autres livres, il forme en effet un ouvrage tout à fait distinct. J'ai dû rendre à cet ouvrage son véritable nom zend, celui de *Yaçna*, que les Parses ont remplacé par la transcription pehlvie *Izeschné*, mot duquel je me suis servi dans cette préface, pour que les personnes qui connaissent la traduction d'Anquetil ne fussent pas déroutées par une appellation nouvelle. Mais dans le cours du Commentaire, je fais exclusivement usage de celle de *Yaçna*, qui est le véritable titre de l'ouvrage.

Lorsque ce Commentaire sera achevé, mon intention est de le faire suivre du texte du Yaçna, tel que la discussion des variantes m'aura permis de le fixer. J'y joindrai la traduction française avec les corrections que j'aurai pu faire à celle d'Anquetil. Je passerai alors au Vispered, dont la traduction est déjà très-avancée. Quant au Vendidad, comme M. Olshausen a donné une édition très-soignée des quatre premiers chapitres de cet

Digitized by Google

 ouvrage, et qu'il a promis sur cette partie des livres zends un travail d'explication analogue à celui que j'ai fait pour le Yaçna, je ne publierai pas de commentaire sur un livre qui est en de si savantes mains. Cette détermination ne pourrait changer que si d'autres travaux empêchaient M. Olshausen de continuer sa publication. Il est temps de terminer cette préface : je crains bien que le lecteur ne l'ait trouvée beaucoup trop longue; mais je lui devais ces détails, moins pour intéresser son indulgence en ma faveur, que pour lui faire connaître l'état actuel de cette étude, et le mettre à même d'apprécier la valeur des moyens nouveaux que j'ai essayé d'y appliquer. Si, dans la discussion du texte, on remarque que je suis souvent en désaccord avec Anquetil , j'espère qu'on ne m'accusera pas d'avoir dissimulé ce que je devais au fondateur de linterprétation des livres zends en Europe. Nul ne sait mieux que moi ce qu'il a fallu de science à Anquetil pour composer son Zend Avcsta; nul n'admire plus franchement celte alliance de l'érudition et de l'enthousiasme dont sa vie tout entière a offert un si parfait modèle; et si le soin que j'ai apporté à lui faire hommage de ce qui lui appartient ne répondait pas suffisamment de ma vénération profonde, je dirais qu'Anquetil a fait plus pour lintelligence des livres de Zoroastre que d'en donner le texte et l'explication: il a été, au péril de sa vie, les chercher dans l'Inde, les a traduits le premier, et n'a pas craint d'en déposer le texte dans la plus célèbre bibliothèque de l'Europe , pour appeler sur son travail l'examen de la critique. Paru, i5 février i833. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SU H L’ALPHABET ZEND. L’alphabet zentl, tel qu’il est donné par Anquetil Dtiperron, se compose de quarante-huit caractères, dont seize pour les voyelles, et trente-deux pour les consonnes, sans compter trois groupes ou lettres composées, qui portent le ' Los observations qu'on va lire ont un double objet : elles sont destinées à faire connaître au lecteur la forme et la valeur des caractères zends, et à indiquer d’une manière générale la relation de ces valeurs à celles de l'alphabet dévanâgari. Je n’ai pas trouvé qu'un tableau de l'alphabet /.end, avec les valeurs des signes dont il se compose , suffît pour atteindre au premier but. La lecture du zend présente en effet des difficultés qui viennent de ce que nous nombre des signes zends de l'alsommes placés entre deux systèmes . soutenus l’un et l'autre par le témoignage des Parses. Anquetil Du perron a publié l’un vers la fin du dernier siècle . et il l’a suivi pour la transcription des mots qui se trouvent dans son Zend Avesta; M. Rask a fait connaître le second dans sa dissertation sur l’antiquité et l'authenticité de la langue zende . traduite du danois en allemand , el publiée à Berlin en 1826. Ces deux systèmes de lecture diffèrent en plusieurs

The text on this page is estimated to be only 24.12% accurate

XXXVIII ALPHABET ZEND. phabct d'Anquctil à cinquante et un *. Ces caractères n'expriment que trente-cinq valeurs : douze voyelles et vingt-trois consonnes. Le grand nombre des signes, relativement au petit nombre des valeurs. points importants, et comme ils reposent tous deux sur des autorités également res |>ec tables , c'est à la critique de décider lequel doit être préféré. J'ai donc dû, pour U mettre a même de faire sou choix, comparer en détail la lecture d'Anquctil à celle de M. Rask. Après avoir déterminé la valeur de chacune des lettres en particulier , j'ai cru nécessaire de donner un résumé de ce que m'avait appris , quant à leur rôle dans la formation des mots , l'analyse des textes zends que j'ai interprétés jusqu'ici. Le sanscrit , comme celle de toutes les langues qui se rapproche te plus du zend , a été le point principal de mes comparaisons, d'où j'ai essayé de déduire quelques conséquences sur l'antiquité relative des alphabets zend et dévanâgari. Dans cette seconde partie de la discussion, j'ai du m'abstenir de multiplier les exemples : ils se présenteront en foule dans la suite du Commentaire. Les faits qui , se répétant le plus fréquemment, sont le mieux constatés, m'ont donné les lois les plus générales , celles que je me suis cru dispensé de démontrer par un grand nombre de preuves , lesquelles viendront plus tard. J'ai agi autrement pour certains faits moins communs, qui ont cependant de l'importance, en ce qu'ils caractérisent le système des sons et des articulations de la langue zende , et qu'ils permettent d'en apprécier la relation avec le système des sons et des articulations du sanscrit. J'ai toujours appuyé les observations auxquelles ces faits donnaient Ueu d'un des exemples au moi#* qui leur servaient de preuves. EnGn , j'ai laissé dans l'ombre d'autres faits beaucoup plus rares , qui seront discutés dans les circonstances particulières où ils se présenteront. L'état dans lequel nous sont parvenus les livres zends, cl la difficulté de les entendre complètement , ne m'ont pas jterrnis de restreindre le nombre de ces faits encore obscurs dans des limites aussi étroites que je l'eusse désiré. 11 y a encore , du moins pour moi , trop de mots sur le sens et sur la forme desquels il reste des doutes , pour qu'on puisse donner une opinion précise sur les éléments . tant voyelles que consonnes, dont ils se composent. Quelle pourrait être la certitude de lois déduites de termes qui , peut-être, sont mal écrits ? Mais , outre que les mots obscurs ou incorrects peuvent être plus tard déterminés avec précision par la comparaison de nouveaux

manuscrits, et par la découverte de textes plus étendus, le lecteur peut déjà considérer comme fondées et valables, quant aux faits qu'il est en son pouvoir de vérifier avec moi, les remarques que ma suggérées la comparaison des alphabets zend et sanscrit Je désire seulement qu'il ne s'attende pas à trouver ici , sur tous les points, une opinion définitive, qu'il me serait encore bien difficile de lui donner quand je posséderais la collection complète de tous les manuscrits zends qui existent en Europe. Toutefois c'est un résultat auquel je ne désespère pas de parvenir un jour: ce sera le résumé de la partie philologique de mon travail. * Zend Avtita, t. II, p. 4a4 ' Digitized by Google

phabet d'Anquetil à cinquante et un [2]. Ces caractères n'expriment que trente-cinq valeurs : douze voyelles et vingt-trois consonnes. Le grand nombre des signes, relativement au petit nombre des valeurs, points importants, et comme ils reposent tous deux sur des autorités également respectables, c'est à la critique de décider lequel doit être préféré. J'ai donc dû, pour la mettre à même de faire son choix, comparer en détail la lecture d'Anquetil à celle de M. Rask. Après avoir déterminé la valeur de chacune des lettres en particulier, j'ai cru nécessaire de donner un résumé de ce que m'avait appris, quant à leur rôle dans la formation des mots, l'analyse des textes zends que j'ai interprétés jusqu'ici. Le sanscrit, comme celle de toutes les langues qui se rapproche le plus du zend, a été le point principal de mes comparaisons, d'où j'ai essayé de déduire quelques conséquences sur l'antiquité relative des alphabets zend et dévanâgari. Dans cette seconde partie de la discussion, j'ai dû m'abstenir de multiplier les exemples : ils se présenteront en foule dans la suite du Commentaire. Les faits qui, se répétant le plus fréquemment, sont le mieux constatés, m'ont donné les lois les plus générales, celles que je me suis cru dispensé de démontrer par un grand nombre de preuves, lesquelles viendront plus tard. J'ai agi autrement pour certains faits moins communs, qui ont cependant de l'importance, en ce qu'ils caractérisent le système des sons et des articulations de la langue zende, et qu'ils permettent d'en apprécier la relation avec le système des sons et des articulations du sanscrit. J'ai toujours appuyé les observations auxquelles ces faits donnaient lieu d'un des exemples au moins qui leur servaient de preuves. Enfin, j'ai laissé dans l'ombre d'autres faits beaucoup plus rares, qui seront discutés dans les circonstances particulières où ils se présenteront. L'état dans lequel nous sont parvenus les livres zends, et la difficulté de les entendre complétement, ne m'ont pas permis de restreindre le nombre de ces faits encore obscurs dans des limites aussi étroites que je l'eusse désiré. Il y a encore, du moins pour moi, trop de mots sur le sens et sur la forme desquels il reste des doutes, pour qu'on puisse donner une opinion précise sur les éléments, tant voyelles que consonnes, dont ils se composent. Quelle pourrait être la certitude de lois déduites de termes qui, peut-être, sont mal écrits ? Mais, outre que les mots obscurs ou incorrects peuvent être plus tard déterminés avec précision par la comparaison de nouveaux manuscrits, et par la découverte de textes plus étendus, le lecteur peut déjà considérer comme fondées et valables, quant aux faits qu'il est en son pouvoir de vérifier avec moi, les remarques que m'a suggérées la comparaison des alphabets zend et sanscrit. Je désire seulement qu'il ne s'attende pas à trouver ici, sur tous les points, une opinion définitive, qu'il me serait encore bien difficile de lui donner quand je posséderais la collection complète de tous les manuscrits zends qui existent en Europe. Toutefois c'est un résultat auquel je ne désespère pas de parvenir un jour : ce sera le résumé de la partie philologique de mon travail.

[2] *Zend Avesta*, t. II, p. 424.

Digitized by Google

ALPHABET ZEND. xxxtx vient de ce que quelques-uns sont employés au commencement, d'autres au milieu, d'autres à la lin des mots. C'est. uniquement à ces détails que se réduisent les explications qu'Anquetil a données sur la Planche qui contient l'alphabet zend, et qui fait partie du tome second de son Zend Avesta 5.. Avant d'examiner en particulier chacune des lettres dont cet alphabet sc compose, il est peut-être permis de reprocher & Anquctil de les avoir classées d'après un ordre pour lequel il n'a pas trouvé d'autorité suffisante dans les textes. Il est certain, en effet, que des trois classifications que nous offrent les livres zends rapportés par Anquctil , celle qu'il adopte ne s'y rencontre qu'une fois. L'une des deux autres, au contraire, est répétée dans deux ouvrages différents, le volume des Ieschts-sadés et le Grand Ravaêt*. Nous donnons dans un tableau ces diverses classifications avec l'indication des manuscrits où elles se trouvent : on verra que la troisième du Grand Ravaêt est la môme que celle du volume des Ieschts. La seconde du GrandRavact a aussi beaucoup d'analogie avec celle des Ieschts, mais elle s'en distingue en ce qu'elle est plus complète sous le rapport des voyelles. Entre ces divers ordres, Anquctil a choisi le premier de ceux que présente le Grand Ravaêt. Mais les raisons qu'il expose à l'appui de son choix ne me paraissent pas convaincantes. En effet, de ce que les lettres pchlvies, dérivées des lettres zendes, procèdent suivant l'ordre qu'il a reproduit dans sa Planche, on ne peut conclure que les lettres zendes aient suivi ce même ordre dans l'origine. Anquetil avoue que l'arrangement primitif de l'alphabet est inconnu ; c'était un motif de plus pour examiner avec soin les diverses classifications conservées par les livres zends, surtout celles qui nous * Voyez le Tableau ci -joint contenant l'alphabet zend d'après Anquelil, l'alphabet rectifié , en partie d'après M. Rask . et la série des caractères zeiuls d'après les diverses classifications des Parses. * Mss. Anq. n® 3, Supp. p. 373, et n° 12, Supp. p. a84 et a85. Notre Tableau donne la classification du volume des Ieschts , et les trois alphabets du Grand Ravaêt dans l'ordre du manuscrit.

 montrent les lettres disposées presque systématiquement selon le plus ou le moins d'analogie qu elles présentent entre elles. Anquetil a fait connaître, il est vrai, la disposition du volume des leschts5; mais il eut dû, selon nous, la respecter davantage, ou au moins en proposer une qui fût plus systématique, et plus conforme à la nature de l'alphabet rend. On peut déjà se convaincre , en examinant la disposition suivie par le copiste du volume des leschts, et la classification du Grand Ravaët, que l'ordre qu'elles présentent offre des traces d'une tentative de régularisation. Les lettres de même organe y sont généralement réunies ensemble , mais d'une manière moins parfaite que dans l'alphabet dévanâgari. Plusieurs lettres y sont répétées sans qu'on en puisse apercevoir la raison. D'autres sont suivies d'additions qui peuvent être ou des mots servant de nom à la lettre, ou seulement des syllabes destinées à en faciliter la prononciation. Les mots ananaya, ananya , yaya, me paraissent être de cette dernière espèce. On y voit dominer la voyelle a, qui sert à vocaliser la consonne , système qui semble imité de l'alphabet sanscrit. La répétition de la consonne parait elle-même un cnipruut à la manière dont on prononce dans quelques provinces, et notamment chez les Tamouls, l'alphabet et le syllabaire dévanâgari. Je crois, en effet, me rappeler d'avoir entendu rapporter par des voyageurs, que, quand on apprenait à lire aux enfants malahares, chaque consonne était prononcée deux fois, ou suivie d'un a répété deux fois, de cette manière: na-a, na-a. Ces observations sembleraient indiquer que nous regardons l'ordre des caractères zends, tel qu'il est donné par le volume des leschts et par le Grand Kavaët, comme imité de l'alphabet dévanâgari. Nous ne croyons cependant pas qu'elles suffisent pour trancher la question. L'origine et l'antiquité de cet ordre nous sont également inconnues. Nous ne savons pas même avec certitude s'il est adopté * ifém. de l'Acad. da Inter. L XXXI , p. âây.pl. i , n* 1 . Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate

ALPHABET RECTIFIÉ EN PARTIE CLASSIFICATION W. 1 ? I v V méd. w ç CH S H AH SK ST HM tb $ (• jpHABET ZBND DAPRE3 LB VOLUME DBS IE5CHTS-SADÉ9. (Ms. Aoq. n* 3 Supp. pag 273.) .^. [1] ^0**5 e«u«^i)>i) a nf* ou 0 il WJ. 0 u/iy y/" o £Ç 0 tjdjjlf OfaJ) 0 esa ® ® ® «e* »6ÿ «^j. «)0>'eV»xî °c-rf ° (y CLASSIFICATIONS Le l'alphabet zend d'après le grand bavabt. ^ ! (M. Anq. n* i j Supp. pag .81 iqq) N» I. -85*ocs.^ °*_?j °* | > 1. 0 V 0) 0 J 8Rb#0 0(tf 0 ^ M ^0 jÇ~ 0 yi 6 jj/lf 0 1 et {gr@r{?r#»«éoA*>oj C w -/O JJ U .V U. 0/0 Jütb 0 Qg_y yü J22.-H3 9B^i/0[U^w'? e^n» oja^j. pji 0 tr 8 V » 9 ^J»< 9 fjJ » M U M 9 {«J* 9 8 ei t) 9 j Uf'Of» b & ® & efij .6^ Digitized by Google

Digitized by Google

 par les Parses du Kirman, comme il parait l'être par ceux de l'Inde. Ce serait là un point qui mériterait d'être examine ; car, si l'on venait à reconnaître que les Destours de la Perse ne suivent pas cet ordre, on serait en droit d'en suspecter l'originalité. Comme, en effet, les manuscrits auxquels nous l'empruntons, ainsi que tous ceux d'Anquetil , ont été écrits dans le Guzarate par des Parses qui devaient connaître la classification des alphabets indiens, il ne serait pas impossible que l'idée d'un classement systématique leur eût été inspirée par l'habitude qu'ils avaient prise d'employer l'alphabet dévanâgari du Guzarate. Mais cette présomption n'est pas assez forte pour faire rejeter, sans autre preuve, l'ordre des manuscrits que nous citons; car il est toujours permis de supposer que les Parses de l'Inde le doivent aux relations fréquentes qu'ils ont, à diverses époques, entretenues avec ceux de la Perse. Si nous comparons avec l'alphabet de la Planche d'Anquetil, la totalité des caractères donnés par le volume des Ieschts et par le Grand Ravaët, en complétant l'une par l'autre les diverses séries de notre Tableau, nous trouvons quarante-neuf formes, tandis qu'Anquetil en a cinquante et une. Cette différence vient de ce que l'alphabet du Zend Avesta renferme des groupes dont Anquetil a cru devoir donner la lecture à cause de la difficulté qu'ils pouvaient offrir. Il se trouve ainsi que quelques formes manquent dans l'alphabet que l'on peut extraire des manuscrits; ce sont le ch et le s dit , et de plus la quatrième forme du n* 6 d'Anquetil, en commençant par la droite. L'alphabet des manuscrits a, d'une autre part, le l qui, ne se trouvant pas dans la langue zende, a été emprunté au pehlvi, et que nous représentons dans notre Tableau par un l entre deux crochets, et de plus le è, que M. Rask a rétabli depuis dans l'alphabet zend , et qu'il est d'autant plus singulier de voir omis par Anquetil, que cet è se trouve non-seulement dans les deux dernières classifications du Grand Ravaët, dont il n'a pas tenu compte, mais encore dans la première de ces classifications, celle qu'il a suivie exactement. Quoi I. F Digitized by Google

 qu’il en soit de cette omission d’Anquetil, qui vient de ce qu'il ne s’était pas fait une idée assez nette du rôle de cet è , nous regardons comme très-intéressants ces essais de classification, quelque incomplets qu’on doive les trouver comparativement à l'alphabet dévanâgari. Ils offrent d’ailleurs avec ce dernier un trait frappant de ressemblance , c'est que les consonnes y sont séparées des voyelles. Dans le n* II du Grand Ravact, les voyelles sont même régulièrement disposées à la manière indienne, ad, il, o 6, è è, a û, etc.; et, du même que dans le volume des Ieschts, l’alphabet commence par les gutturales , et n’arrive aux voyelles qu’après avoir épuisé & peu près toutes les consonnes. Cette division trace celle que nous allons suivre dans notre examen; seulement nous commencerons par les voyelles, parce que c’est sur elles que portent les corrections les plus importantes, dont une partie a déjà été proposée par M. Rask. S I. VOYELLES. Anquetil donne, dans son alphabet, treize voyelles: a, i, f-t, e, o, 6, è, an, ân, oa, d, ou, do, quoique, dans son explication, il avance que l’alphabet zend n’en a que douze; c'est que la dernière do, est considérée par Anquetil comme un groupe qu’il ne fait pas entrer dans sa liste. Ces voyelles ont chacune plusieurs signes; ainsi e est représenté parle n“ 1 ou le n° 2 5 ; t , par les deux formes du n” ao; f, par les deux formes du n" ai;o, par les deux formes du n" a6; é, par les deux formes du n* 28. Cette multiplicité de formes est déjà quelque chose d’assez difficile à admettre. De plus , les analogies que l'on remarque entre les nombreux signes destinés à représenter les douze voyelles, révèlent, dans le système de l’alphabet zend, une régularité que l’on ne retrouve pas dans celui d’Anquetil. Ainsi il ne faut pas un long examen pour remarquer

Digitized by Google

 qu’entre le caractère a i (première forme du n° a i) et j e (n° a 5), il y a le même rapport qu’entre » oâ (n° 35) et >o (première forme du a' a 6); et le résultat auquel conduit cette comparaison, c'est que oi i est le double de o, comme i l’est de e. Mais sur le caractère oâ il s'élève un doute ; car au Kirman , où les Parses ont sans doute eu plus de moyens de conserver la tradition de la vraie prononciation , on le lit w. Or, il arrive que dans les textes ce signe est toujours suivi d’une voyelle , qu’il soit ou non précédé d’une consonne , par exemple dans le mot urvara (arbre) qu’Anquetil écrit oroûere *. On peut donc transcrire, si l’on veut, ce signe avec nos caractères oû, mais il faut nécessairement lui donner le son d’un v. Ainsi la prononciation du Kirman , beaucoup plus logique que celle du Guzarate, doit servir à rectifier l'orthographe d'Anquetil. Tels sont sans doute les motifs qui ont décidé M. Rask à adopter cette lecture, qu’il a depuis longtemps proposée 7. Ce point une fois admis, il" est facile d’en tirer quelques conséquences, que justifient également les textes zends. Si » où, le double de > o, est v et non oâ, M (, le double dese, doit être y (y a sanscrit) et non i; d’ailleurs Anquetil lui-même avouerait cette correction , puisqu’il représente souvent ce caractère par un î, qui joue en français exactement le même rôle que y. Ici encore nous nous appuyons de la lecture deM. Rask qui est déjà arrivé au même résultat*. Ainsi, des dix-huit signes dont Anquetil se sert pour écrire douze sons vocaux, deux ne doivent plus être considérés comme tels, mais seulement comme des semi-voyelles, ce qu’explique et leur place dans les mots , et la forme même des caractères employés pour les représenter. * Ce mot est le latin arbor. En sanscrit Bréard signifiant terre fertile, n' est sans doute pas sans analogie avec le mot xend. On remarque le même rapport entre le sanscrit hhûmt (terre) et l'allemand baum (arbre). ’ Voyez Journ. asiat. t. II, p. 1 46 , et L'eber dai Aller, and die Echtheit der ZendSprache, p. 5 1, by, et la planche. ' Voyez Joam atiat. t. Il, p. i46, et Ueter dut Alter, etc. p. 5a. F.

qu'entre le caractère ﻉ *î* (première forme du n° 21) et ﺍ *e* (n° 25), il y a le même rapport qu'entre ﻉﻭ *oû* (n° 35) et ﻭ *o* (première forme du n° 26); et le résultat auquel conduit cette comparaison, c'est que *oû* est le double de *o*, comme *î* l'est de *e*. Mais sur le caractère *oû* il s'élève un doute; car au Kirman, où les Parses ont sans doute eu plus de moyens de conserver la tradition de la vraie prononciation, on le lit *w*. Or, il arrive que dans les textes ce signe est toujours suivi d'une voyelle, qu'il soit ou non précédé d'une consonne, par exemple dans le mot *urvara* (arbre) qu'Anquetil écrit *oroûere* [6]. On peut donc transcrire, si l'on veut, ce signe avec nos caractères *oû*, mais il faut nécessairement lui donner le son d'un *v*. Ainsi la prononciation du Kirman, beaucoup plus logique que celle du Guzarate, doit servir à rectifier l'orthographe d'Anquetil. Tels sont sans doute les motifs qui ont décidé M. Rask à adopter cette lecture, qu'il a depuis longtemps proposée [7].

Ce point une fois admis, il est facile d'en tirer quelques conséquences, que justifient également les textes zends. Si ﻉﻭ *oû*, le double de ﻭ *o*, est *v* et non *oû*, ﻉ *î*, le double de ﺍ *e*, doit être *y* (*ya* sanscrit) et non *î*; d'ailleurs Anquetil lui-même avouerait cette correction, puisqu'il représente souvent ce caractère par un *ï*, qui joue en français exactement le même rôle que *y*. Ici encore nous nous appuyons de la lecture de M. Rask qui est déjà arrivé au même résultat [8]. Ainsi, des dix-huit signes dont Anquetil se sert pour écrire douze sons vocaux, deux ne doivent plus être considérés comme tels, mais seulement comme des semi-voyelles, ce qu'explique et leur place dans les mots, et la forme même des caractères employés pour les représenter.

[6] Ce mot est le latin *arbor*. En sanscrit *urvarâ* signifiant *terre fertile*, n'est sans doute pas sans analogie avec le mot zend. On remarque le même rapport entre le sanscrit *bhûmî* (terre) et l'allemand *baum* (arbre).

[7] Voyez *Journ. asiat.* t. II, p. 146, et *Ueber das Alter, und die Echtheit der Zend-Sprache*, p. 51, 57, et la planche.

[8] Voyez *Journ. asiat.* t. II, p. 146, et *Ueber das Alter*, etc. p. 52.

Digitized by Google

xliv ALPHABET ZEND. Passons maintenant aux autres signes. ^ i et y ou sont dans le même rapport que i e et > o. Ce qui distingue les deux premiers caractères des deux autres, c'est l'addition de la ligne souscrite, qui dans Pou est un peu plus longue que dans IV. 11 semble devoir en résulter que le n“ a5 i est le simple de ^ t, c'est-à-dire i bref, comme la première forme du n" 26 est le correspondant de ou. 11 y a plus; si la ligne souscrite est, dans la deuxième forme du n° a 1 , ce qui marque la longue, comme l'a constaté M. Bask, il en doit être de même pour le caractère n° 3a, qui se trouve être la longue de la première forme du n“ a6. Ajoutons que l'oû long de l'alpbabet d'Anquctil a été reconnu être un v, de sorte qu'il n'y a plus de signe pour cette voyelle, si nous n'admettons pas que cette lettre qui, selon Anquetil, est un ou bref, et qui, d'ailleurs, a tant d'analogie avec >, doive passer pour le véritable où long. Or, on ne révoquera pas en doute la nécessité d'introduire dans l'alpbabet un où long, puisque chaque voyelle y est accompagnée de sa longue, comme il suit: a à. ii.06, etc. De plus, l'analyse que nous venons de faire tout à l'heure desn" a 1 et 35 d'Anquetil, appuie encore notre explication; car, si la première forme du n" 2 1 vaut y, l'élément qui compose cette lettre doit être plutôt un i qu'un e ; et de même, le n" 35 » étant v. l'élément qui le constitue doit être un ou plutôt qu'un o. En résumé, après ces changements qui, au fond, ne portent que sur deux caractères, mais dont les conséquences peuvent avoir quelque intérêt , nous dresserons la liste suivante des voyelles critiquées, en représentant le son ou par a , prononcé à l'italienne : i «, 4 t, > u, !j d, Uy , » v (y et v médiales). , Notre analyse a enlevé à la voyelle c un caractère, mais il lui en reste encore trois dans l'alphabet d'Anquetil ; ce sont les trois signes des n“ 1 et a8. Le premier ne peut pas répondre à cette voyelle, au moins daus nos transcriptions, qui doivent, autant qu'il est possible, reproduire fidèlement toutes les nuances orthographiques des origiDigitized by Google

ALPHABET ZEND. xlv naux. Puisque Anquetil lui a donné le son de l'a dans sa Planche, il est peu conséquent en lui attribuant celui de IV dans scs transcriptions; c'est multiplier à dessein dans la langue la voyelle i, qui prête aux mots zends une apparence d'uniformité qu'ils n'ont plus quand on les examine de près. Les formes du n° 28 restent donc les seules qui puissent s'appliquer à IV; elles doivent représenter deux prononciations un peu différentes, l'une longue et forte, l'autre brève et muette. Nous verrons bientôt que la seconde {ë, remplace, dans un grand nombre de mots et de terminaisons zendes identiques au sanscrit, l'a bref usité dans cette langue; l'autre «y é répond exactement à IV de l'alphabet dévanâgari. Outre les deux formes que nous venons d'examiner, on doit à M. Rask d'avoir constaté l'existence d'une troisième, qu'Anquetil a oubliée, quoiqu'elle se rencontre fréquemment dans les textes, et notamment, ainsi que nous le remarquions tout à l'heure, dans la liste des caractères du volume des Ieschts et dans celles du Grand Ravaët. On lui donne, dit M. Rask, soit en bas, soit à gauche, une fois autant de longueur que de hauteur 9. La valeur de ce caractère parait double; quelquefois il ne doit offrir qu'une légère nuance de la première forme du n" 2 8 , et paraît surtout employé dans les désinences grammaticales composées de deux voyelles. D'autres fois il répond au sanscrit tF âi, notamment dans l'instrumental du pluriel des noms en a, et dans d'autres désinences. M. Rask qui transcrit, je crois à tort, la première forme du n" 28 par w , ajoute le signe de la longue à cette lettre pour représenter l'é ^ qu'il a retrouvé. Nous nous servirons d'un è avec un accent grave, sans attacher une grande importance à cette transcription. 11 y a donc dans l'alphabet zend trois e : ë, ë , è. M. Rask croit remarquer quelque analogie entre cet ordre et celui des idiomes populaires de l'Inde méridionale, qui ont de plus que le sanscrit un c qui leur est propre 10. La ressem' Vojex Joarn. aiial. t. H, p. i46; et Ueber dm Aller , etc. p. 53 , 54 — '* Ueter dm Aller, etc. p. 54. Digitized by Google

naux. Puisque Anquetil lui a donné le son de l'*a* dans sa Planche, il est peu conséquent en lui attribuant celui de l'*é* dans ses transcriptions; c'est multiplier à dessein dans la langue la voyelle *é*, qui prête aux mots zends une apparence d'uniformité qu'ils n'ont plus quand on les examine de près. Les formes du n° 28 restent donc les seules qui puissent s'appliquer à l'*e*; elles doivent représenter deux prononciations un peu différentes, l'une longue et forte, l'autre brève et muette. Nous verrons bientôt que la seconde ꞓ *ĕ*, remplace, dans un grand nombre de mots et de terminaisons zendes identiques au sanscrit, l'*a* bref usité dans cette langue; l'autre 𐬌 *é* répond exactement à l'*ê* de l'alphabet dévanâgari.

Outre les deux formes que nous venons d'examiner, on doit à M. Rask d'avoir constaté l'existence d'une troisième, qu'Anquetil a oubliée, quoiqu'elle se rencontre fréquemment dans les textes, et notamment, ainsi que nous le remarquions tout à l'heure, dans la liste des caractères du volume des Ieschts et dans celles du Grand Ravaët. On lui donne, dit M. Rask, soit en bas, soit à gauche, une fois autant de longueur que de hauteur [9]. La valeur de ce caractère paraît double; quelquefois il ne doit offrir qu'une légère nuance de la première forme du n° 28, et paraît surtout employé dans les désinences grammaticales composées de deux voyelles. D'autres fois il répond au sanscrit ऐ *âi*, notamment dans l'instrumental du pluriel des noms en *a*, et dans d'autres désinences. M. Rask qui transcrit, je crois à tort, la première forme du n° 28 par *æ*, ajoute le signe de la longue à cette lettre pour représenter l'*è* ꞓ qu'il a retrouvé. Nous nous servirons d'un *è* avec un accent grave, sans attacher une grande importance à cette transcription. Il y a donc dans l'alphabet zend trois *e* : *ĕ*, *é*, *è*. M. Rask croit remarquer quelque analogie entre cet ordre et celui des idiomes populaires de l'Inde méridionale, qui ont de plus que le sanscrit un *e* qui leur est propre [10]. La ressem-

[9] Voyez *Journ. asiat.* t. II, p. 146; et *Ueber das Alter*, etc. p. 53, 54. — [10] *Ueber das Alter*, etc. p. 54.

Digitized by Google

xlvi ALPHABET ZEND. blancc serait complète si le dernier é (n° a 8, seconde forme) avait la valeur de la diphtlionguc indienne ai; la série des sons e se développerait comme celle des sons o: o, 6, do, disposition tout à fait identique à celle des langues du sud de l'Inde. Mais ce rapport, auquel M. Rask semble tenir beaucoup, ne me paraît qu'accidentel. Le premier ë n'est que le représentant ou d'un a bref dévanâgari déjà usé, ou du son très-bref appelé scheva, que l'on fait inévitablement entendre lorsque deux consonnes, comme /et r. par exemple, viennent à se rencontrer. Dans le premier cas, il remplace un a dévanâgari précédant un m soit médial soit final, non-seulement dans plusieurs désinences et flexions, mais même dans l'intérieur de divers radicaux. Il se prête encore, comme nous le verrons tout à l'heure, k l'expression de la voyelle sanscrite ri, lorsqu'il précède et suit la liquide r. Enfin, en tant que scheva, il n'est guère qu'un signe orthographique sans valeur pour l'étymologie. Nous venons de déterminer la valeur de tous les signes consacrés aux voyelles, excepté la deuxième forme du n° 36, le n" 27 et le n* (36). Ici il n'y a rien à changer à la lecture d'Anquetil. Le n* 26 est l'o, le n" 27 l'd long, et le n* (36) une double qui se trouve dans l'alphabet extrait des diverses classifications du Grand Ravaët. L'examen de ces caractères prouve l'exactitude des observations qui portent sur les précédents. En effet, la petite barre inférieure est dans le n* 27 le signe de la longue , comme M. Rask avait remarqué qu'elle devait l'être dans la deuxième forme du n* 2 1 et dans le n" 32 de la Planche d'Anquetil. Nous remarquerons de plus de nombreuses analogies entre ces signes et ceux qui leur correspondent dans l'alphabet dévan&gari. La deuxième forme du n" 26 paraît évidemment composée, surtout dans les manuscrits les plus anciens, de la première forme de ce même numéro > a, avec une barre supérieure. Or, dans l'alphabet très-logique du sanscrit , 0 est un composé de u et de a. Quelques langues indiennes montrent même aux yeux les éléments de la Digitized by Google

ALPHABET ZEND. xtvti voyelle o; tel est le pâli qui, pour figurer ce son, prend le signe de l'a qu'il surmonte d'une barre comme le zend u. Le caractère du n' 36 paraît matériellement formé de IV long et de IV. Or, le 6 (et le do) sanscrits sont aussi composés de l'd long et du signe de ïé; seulement l'espèce de IV est autre, et le signe en est répété deux fois. Cette formation a quelque chose de trop singulier pour avoir été inventée dans des contrées différentes par deux peuples différents; et quand les langues où on la trouve ont entre elles autant d'analogie que le zend et le sanscrit , il est encore moins permis d'attribuer ce rapprochement au hasard. Quant à la question de savoir quelle langue l'a empruntée à l'autre, je suis hors d'état de la décider. 11 est très-vraisemblable que cette formation appartient à une époque où les deux idiomes ne s'étaient pas encore séparés l'un de l'autre ; et cette conjecture, si elle était admise, permettrait d'assigner, sinon aux caractères memes de l'alphabet zend, du moins au système de valeurs qu'ils représentent, et jusqu'à un certain point à leurs combinaisons, une très-haute antiquité. Quelques observations suffiront pour faire comprendre en quoi le système de formation du zend p*> do , ressemble à celui de l'd et de l'do sanscrits. En dévanâgari, l'd et l'do sont représentés, surtout au milieu des mots, par les signes de l'd et de IV réunis. Ce système est peut-être même plus moderne que celui qu'on remarque dans quelques inscriptions et dans un petit nombre de manuscrits du nord de l'Inde; il en paraît du moins dérivé. Toute consonne sanscrite est surmontée d'une petite barre qu'on appelle mâtrd (mesure), qui répond à un a très-bref; c'est un point mis hors de doute par la découverte des inscriptions du huitième et du neuvième siècle de notre ère ,a. Quand on veut écrire un â long, on accompagne la consonne d'une barre que l'on place après elle , et perpendiculairement à la première. Ainsi la barre perpendiculaire devient le signe de l'd long , comme daus ^ïT Ad. Veut-on écrire un é, on place cette barre avant la lettre, " Voyez Euauur lepàh, pl. n. — " Voyez Aiial. Reuarrh. t.XV,p.5o6.

voyelle *o*; tel est le pâli qui, pour figurer ce son, prend le signe de l'*u* qu'il surmonte d'une barre comme le zend [11]. Le caractère du n° 36 paraît matériellement formé de l'*â* long et de l'*ĕ*. Or, le *ó* (et le *âo*) sanscrits sont aussi composés de l'*â* long et du signe de l'*é*; seulement l'espèce de l'*ĕ* est autre, et le signe en est répété deux fois. Cette formation a quelque chose de trop singulier pour avoir été inventée dans des contrées différentes par deux peuples différents; et quand les langues où on la trouve ont entre elles autant d'analogie que le zend et le sanscrit, il est encore moins permis d'attribuer ce rapprochement au hasard. Quant à la question de savoir quelle langue l'a empruntée à l'autre, je suis hors d'état de la décider. Il est très-vraisemblable que cette formation appartient à une époque où les deux idiomes ne s'étaient pas encore séparés l'un de l'autre; et cette conjecture, si elle était admise, permettrait d'assigner, sinon aux caractères mêmes de l'alphabet zend, du moins au système de valeurs qu'ils représentent, et jusqu'à un certain point à leurs combinaisons, une très-haute antiquité. Quelques observations suffiront pour faire comprendre en quoi le système de formation du zend ﻭ *âo*, ressemble à celui de l'*ó* et de l'*âo* sanscrits.

En dévanâgari, l'*ó* et l'*âo* sont représentés, surtout au milieu des mots, par les signes de l'*â* et de l'*é* réunis. Ce système est peut-être même plus moderne que celui qu'on remarque dans quelques inscriptions et dans un petit nombre de manuscrits du nord de l'Inde; il en paraît du moins dérivé. Toute consonne sanscrite est surmontée d'une petite barre qu'on appelle *mâtrâ* (mesure), qui répond à un *a* très-bref; c'est un point mis hors de doute par la découverte des inscriptions du huitième et du neuvième siècle de notre ère [12]. Quand on veut écrire un *â* long, on accompagne la consonne d'une barre que l'on place après elle, et perpendiculairement à la première. Ainsi la barre perpendiculaire devient le signe de l'*â* long, comme dans का *kâ*. Veut-on écrire un *ê*, on place cette barre avant la lettre,

[11] Voyez *Essai sur le pâli*, pl. II. — [12] Voyez *Asiat. Research.* t. XV, p. 506.

Digitized by Google

 ké; si c’est und, on place deux barres, l’une avant la lettre, l’autre après, l=til kô. Il en est de même de do, avec cette différence que la barre placée après la consonne est surmontée d’une petite ligne diagonale, afin d’éviter la confusion de do avec d, T^T kdo. C'est donc la barre perpendiculaire qui , dans ses diverses positions , sert à représenter d et d, et, quand elle est répétée , d et do. Maintenant pourquoi dire que l’d en dévanàgari est représenté par â et é? C’est qu’outre la méthode que nous venons d’expliquer, il en est une autre qui en dérive {c’est la plus commune aujourd’hui), et par laquelle d long, surmonté du signe de l’d, égale d (t). Au lieu de représenter d par la perpendiculaire précédant la consonne (ce qui pouvait laisser le lecteur dans l’incertitude de savoir si la perpendiculaire ne devait pas suivre la consonne précédente, et jouer à son égard le rôle d’d long), on l’a placée, sous la forme d’une diagonale, au-dessus de la consonne qu’on voulait prononcer avec é; la perpendiculaire seule est restée affectée à la représentation de l’d. Or, pour écrire d, il y avait deux perpendiculaires, une avant, l’autre après; celle d’après, signifiant d long, est restée; celle d’avant, signifiante, a été ôtée de sa place, figurée par la diagonale, et fixée sur d long kô, ou auprès de l’d long sfü. Par là d s’est trouvé représenté par d et par ê , et do de la même façon , si ce n’est que le signe de l’d est redoublé. Or, comme les éléments constitutifs de la diphthongue zende do sont évidemment d et ê, il y a lieu de croire que ce caractère a été composé en même temps que l'd sanscrit. Mais il y a ici une observation qu'il ne faut pas perdre de vue, c’est que cette discussion porte uniquement sur la composition extérieure en quelque sorte de ces deux caractères. Il n’en faut rien conclure quant à leur valeur, et nous verrons par la suite que le zend pu do ne répond pas exclusivement au sanscrit do. Nous joignons ici aux voyelles le n° 29 qu’Anquetil lit an. M. Rask appelle ce caractère un a nasal, ce qui ne s’éloigne pas beaucoup de l’opinion d’Anquetil. Ce caractère joue quelquefois en zend le Digitized by Google

कि *ké;* si c'est un *ó*, on place deux barres, l'une avant la lettre, l'autre après, काे *kó*. Il en est de même de *âo*, avec cette différence que la barre placée après la consonne est surmontée d'une petite ligne diagonale, afin d'éviter la confusion de *âo* avec *ó*, काे *káo*. C'est donc la barre perpendiculaire qui, dans ses diverses positions, sert à représenter *â* et *ê*, et, quand elle est répétée, *ó* et *âo*.

Maintenant pourquoi dire que l'*ó* en dévanâgari est représenté par *â* et *ê*? C'est qu'outre la méthode que nous venons d'expliquer, il en est une autre qui en dérive (c'est la plus commune aujourd'hui), et par laquelle *â* long, surmonté du signe de l'*é*, égale *ó* (ो). Au lieu de représenter *é* par la perpendiculaire précédant la consonne (ce qui pouvait laisser le lecteur dans l'incertitude de savoir si la perpendiculaire ne devait pas suivre la consonne précédente, et jouer à son égard le rôle d'*â* long), on l'a placée, sous la forme d'une diagonale, au-dessus de la consonne qu'on voulait prononcer avec *é;* la perpendiculaire seule est restée affectée à la représentation de l'*â*. Or, pour écrire *ó*, il y avait deux perpendiculaires, une avant, l'autre après; celle d'après, signifiant *â* long, est restée; celle d'avant, signifiant *é*, a été ôtée de sa place, figurée par la diagonale, et fixée sur *â* long काे *kó*, ou auprès de l'*â* long का. Par là *ó* s'est trouvé représenté par *â* et par *ê*, et *âo* de la même façon, si ce n'est que le signe de l'*é* est redoublé. Or, comme les éléments constitutifs de la diphthongue zende *âo* sont évidemment *â* et *ĕ*, il y a lieu de croire que ce caractère a été composé en même temps que l'*ó* sanscrit. Mais il y a ici une observation qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que cette discussion porte uniquement sur la composition extérieure en quelque sorte de ces deux caractères. Il n'en faut rien conclure quant à leur valeur, et nous verrons par la suite que le zend 𐬀𐬌 *âo* ne répond pas exclusivement au sanscrit *âo*.

Nous joignons ici aux voyelles le n° 29 qu'Anquetil lit *an*. M. Rask appelle ce caractère un *a* nasal, ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de l'opinion d'Anquetil. Ce caractère joue quelquefois en zend le

Digitized by Google

 même rôle qu’en sanscrit, le signe représentatif du son nasal, nommé anusvâra. Il y a cependant cette différence qu’il est formé d’un a bref, dont on peut reconnaître la figure dans la partie supérieure du signe, et selon toute apparence, d’un n. Nous nous servirons dans nos transcriptions du à , d’après le système de M. Rask. Quant au caractère du n" 3o, qu’Anquetil lit an, parce qu’en réalité il paraît formé d’un d long et d’une modification de la nasale n, comme le à l’est d’un a bref et de cette même nasale, c'est à dessein que nous l’omettons ici. Nous en parlerons plus bas au paragraphe des consonnes, et on se convaincra, comme nous, que ce signe ne peut être rangé au nombre des voyelles. Restent les deux caractères du n” 20 qu’Anquetil appelle i. Ces lettres ne se trouvent jamais qu’au commencement des mots, et suivies d’une voyelle; il s’ensuit que ce sont des formes initiales de l'y ou de 1T tréma d'Anquetil, comme l’a fait remarquer M. Rask. Les mots zends qui se rencontrent avec cette lettre ont l’y en sanscrit; ainsi, zend yd, sanscrit yas (qui); zend yat, sanscrit yat (que); zendyafêd, sanscrit yathd (comme), et d’autres. Si maintenant nous résumons les voyelles zendes, d’après les corrections de M. Rask et les observations précédentes, nous en présenterons la liste dans l'ordre suivant ; a u à tu i t t 4 9 Dans ce tableau , l'analogie des voyelles zendes avec celles du dévanâgari est frappante; on y voit l’application des mêmes principes quant à la classification des sons , et presque le même nombre I. c y 'Cita ! i 6 \ âo gui -i-“ 1 ë (é p â *

même rôle qu'en sanscrit, le signe représentatif du son nasal, nommé *anusvâra*. Il y a cependant cette différence qu'il est formé d'un *a* bref, dont on peut reconnaître la figure dans la partie supérieure du signe, et selon toute apparence, d'un *n*. Nous nous servirons dans nos transcriptions du *ã*, d'après le système de M. Rask.

Quant au caractère du n° 30, qu'Anquetil lit *ân*, parce qu'en réalité il paraît formé d'un *â* long et d'une modification de la nasale *n*, comme le *ã* l'est d'un *a* bref et de cette même nasale, c'est à dessein que nous l'omettons ici. Nous en parlerons plus bas au paragraphe des consonnes, et on se convaincra, comme nous, que ce signe ne peut être rangé au nombre des voyelles.

Restent les deux caractères du n° 20 qu'Anquetil appelle *i*. Ces lettres ne se trouvent jamais qu'au commencement des mots, et suivies d'une voyelle; il s'ensuit que ce sont des formes initiales de l'*y* ou de l'*ī* tréma d'Anquetil, comme l'a fait remarquer M. Rask. Les mots zends qui se rencontrent avec cette lettre ont l'*y* en sanscrit; ainsi, zend *yô*, sanscrit *yas* (qui); zend *yaṭ*, sanscrit *yat* (que); zend *yathâ*, sanscrit *yathâ* (comme), et d'autres.

Si maintenant nous résumons les voyelles zendes, d'après les corrections de M. Rask et les observations précédentes, nous en présenterons la liste dans l'ordre suivant:

Dans ce tableau, l'analogie des voyelles zendes avec celles du dévanâgari est frappante; on y voit l'application des mêmes principes quant à la classification des sons, et presque le même nombre

Digitized by Google

ALPHABET ZEND. de signes. Les voyelles simples a, i, u sont les mêmes en zend qu'en sanscrit. Mais le rend n’a pas la voyelle sanscrite ri, ou pour mieux dire , il n’a pas de signe pour cette voyelle , et il l'envisage un peu autrement que ne le fait l’alphabet sanscrit, puisque nous verrons qu’en zend ërc représente exactement le sanscrit ri. Nous avons lieu de soupçonner que cette manière d’écrire la liquide accompagnée du son très-bref é , qui en est en quelque façon la vocalisation indispensable, est antérieure à la systématisation de l'alphabet sanscrit, qui envisage ce son, à cause de son caractère douteux, comme une voyelle. Quoi qu’U en soit, le nombre des mots dans lesquels la voyelle xend è , précédant et suivant la liquide r, répond au ri dévanâgari, est assez considérable pour que nous soyons dispensés d'en citer ici des exemples; on en rencontrera un très-grand nombre dans la suite de notre Commentaire. Nous connaissons bien peu de mots ayant en sanscrit un ri, qui ne portent pas irë en zend. Ce principe une fois posé, il devient même d’un grand secours pour remonter à la forme primitive de plusieurs mots zends ou sanscrits, dont une modification de la voyelle ri (ou ri) en zend irë, telle que arra, ir ri , urdr, nous cache quelquefois la véritable étymologie. Nous en proposerons plus bas un exemple en parlant de la consonne zende z, comparée au dj et au A dévanâgari. Mais nous ne pouvons nous interdire de parler en ce moment d’une racine verbale d’un très-fréquent usage en zend, et à laquelle des formes très-variées, et en apparence très-différentes les unes des autres, donnent dans les textes des rôles divers. La racine sanscrite rich (tuer, détruire) existe également en zend, et, comme en sanscrit, elle est conjugéc suivant le thème de la première classe (ou de la dixième). On trouve plusieurs temps de ce verbe dans le Vcndidad-sadé, et notamment au xv* fargard du Vcndidad proprement dit : yd haine maskyânàm parô feharimât qaià garéwém raêchayà /*’; « la jeune fille qui, devant la demeure des hommes, " Vendit], Ulh. psg. 43o , et plusieurs Ibis psg. 4oG et 407.
Digitized by Google

 u « vient à détruire elle-même son fruit. » Ici raéchayâf est un optatif ou une espèce de temps secondaire du conjonctif dont notls parlerons plus tard; ce serait dans le dialecte ancien des Védas réchaydt, comme pôchaydt (depuch, nourrir)1*. Cette forme et celles qui lui ressemblent se laissent si facilement ramener au radical rich, que l'on n'est pas tenté, pour les expliquer, de s'adresser à une autre racine. Il n'en est pas tout à fait de même , lorsque l'on rapproche raéchayâf de irichyéili (il meurt), verbe très-fréquemment usité dans ce sens, et de irichydt, dans oatte phrase, ahrnât hatcha irichydt u, « s'il vient à en mourir. » Les formes irichyéiti et irichydt nous montrent le radical irich, avec la lettre formative y, qui donne aux racines auxquelles elle est jointe , ainsi que l'ont très-bien fait voir MM. Haughton et Lassen ", une signification neutre. Mais si nous comparons ensemble les deux racines irich et rich , nous les trouverons aussi semblables pour la forme qu'elles le sont pour le sens; de sorte que nous pouvons regarder ces deux radicaux comme une seule et même racine très-légèrement diversiüée par l'addition ou le retranchement d'un i. L'addition de cet i peut s'expliquer de deux manières : ou il est épenthétique , c'est-à-dire attiré par l'i de rich, ou bien il représente un i zend, tant avant qu'après le r, de sorte que iri revient & ëré, par un changement très-naturel, et alors la racine peut être ërérch (qui serait en sanscrit rich); et rich par la liquide r n'en est plus qu'une forme secondaire. J'inclinerais pour cette dernière explication , non pas qu'il y ait en sanscrit un radical rich, tuer (cette racine n'y a pas ce sens) , mais parce qu'entre plusieurs formes d'une racine où se trouve la liquide r, celle qui la présente accompagnée d'un son très-bref ri (ou ënë) est incontestablement la forme primitive. Dans le radical irich, les syllabes iri ne me paraissent donc pas autre chose que la modification très-légère 11 Rosen . Rigvtdt tpteimen, p. 13. et IiuL BMolh. tôt». III , pag. g5. Les re" Vendiit. lilh. p. A3o. Coït/, p. a4 1 . marques de M. Haughton forment un ex" Mmasamhild . tom. 1, pag. 329 et sqq., collent traité sur cette matière. G. Digitized by Google

« vient à détruire elle-même son fruit. » Ici *raêchayâṭ* est un optatif ou une espèce de temps secondaire du conjonctif dont nous parlerons plus tard; ce serait dans le dialecte ancien des Védas *réchayât*, comme *póchayât* (de *puch*, nourrir)[14]. Cette forme et celles qui lui ressemblent se laissent si facilement ramener au radical *rich*, que l'on n'est pas tenté, pour les expliquer, de s'adresser à une autre racine. Il n'en est pas tout à fait de même, lorsque l'on rapproche *raêchayâṭ* de *irichyéiti* (il meurt), verbe très-fréquemment usité dans ce sens, et de *irichyâṭ*, dans cette phrase, *ahmâṭ hatcha irichyâṭ*[15], « s'il vient à en mourir. » Les formes *irichyéiti* et *irichyâṭ* nous montrent le radical *irich*, avec la lettre formative *y*, qui donne aux racines auxquelles elle est jointe, ainsi que l'ont très-bien fait voir MM. Haughton et Lassen[16], une signification neutre.

Mais si nous comparons ensemble les deux racines *irich* et *rich*, nous les trouverons aussi semblables pour la forme qu'elles le sont pour le sens; de sorte que nous pouvons regarder ces deux radicaux comme une seule et même racine très-légèrement diversifiée par l'addition ou le retranchement d'un *i*. L'addition de cet *i* peut s'expliquer de deux manières : ou il est épenthétique, c'est-à-dire attiré par l'*i* de *rich*, ou bien il représente un *ĕ* zend, tant avant qu'après le *r*, de sorte que *iri* revient à *ĕrĕ*, par un changement très-naturel, et alors la racine peut être *ĕrĕch* (qui serait en sanscrit *rĭch*); et *rich* par la liquide *r* n'en est plus qu'une forme secondaire. J'inclinerais pour cette dernière explication, non pas qu'il y ait en sanscrit un radical *rĭch*, tuer (cette racine n'y a pas ce sens), mais parce qu'entre plusieurs formes d'une racine où se trouve la liquide *r*, celle qui la présente accompagnée d'un son très-bref *rĭ* (ou *ĕrĕ*) est incontestablement la forme primitive. Dans le radical *irich*, les syllabes *iri* ne me paraissent donc pas autre chose que la modification très-légère

[14] Rosen, *Rigvedæ specimen*, p. 12.
[15] *Vendid. lith.* p. 430. *Conf.* p. 241.
[16] *Manusamhitâ*, tom. I, pag. 329 et sqq., et *Ind. Biblioth.* tom. III, pag. 95. Les remarques de M. Haughton forment un excellent traité sur cette matière.

G.

Digitized by Google

lu ALPHABET ZEND. d’un crc tend; le ri (de rich) en est une altération plus forte et semblable à celle tjui change le ri de krt en kri (par un r) dans le mot krijâ (action). Et ce qui me confirme dans cette opinion, c’est que toutes les formes où je trouve iri me paraissent contenir en ellesmêmes la cause de la conservation d’un tri (ou iri) non affecté de (jtina. Cette cause, c'est le y caractéristique de la quatrième classe des verbes sanscrits, devant lequel une voyelle radicale susceptible de yuna ne reçoit pas cette modification. On peut donc avoir irichydt (pour èréchydt), comme on aurait en sanscrit richydt si ce radical y existait. Au reste, le radical irich donne encore naissance k d’autres mots qu’on ne retrouve pas aisément au premier coup d’œil en sanscrit. C’est d’abord le participe parfait passif irisla , qui signifie mort, et auquel répond le sanscrit richta; puis le verbe irithyêiti (il meurt), dans lequel je ne puis voir autre chose que le radical rich (irich ou érech) dont la sifflante a été remplacée par le lit qui, dans le système des articulations zendes, n’est pas moins sifflant que ch ou J ,7. En résumé , nous sommes toujours autorisés, par la discussion précédente, à regarder tous ces mots comme appartenant à la même racine, et les modifications très-peu importantes que subit ce radical unique, quel qu’il soit, pour former trois verbes distincts, sont déjà un exemple d’un fait que nous verrons se reproduire plus d’une fois; savoir, que le nombre des éléments primitifs desquels ” Le changement de ch (sch allemand) en th (9 grec), quoique rare , s’explique cependant en ce que ccs deux consonnes ont pour élément commun la silllantc dont elles sont des modifications diverses. Si le passage du th en s et celui de t en ch sont . de toutes les permutations de lettres, les plus évidemment démontrées , on doit admettre aussi le retour possible de ch à th en passant par s dental pour arriver à th qui est plus dental encore. D’après cette explication , le changement aurait lieu à partir de ch jusqu'à th , c'est-à-dire à partir d'une sifflante d'origine presque gutturale pour arriver à une sifflante d’origine dentale ♦ c'est-àdire qu’il aurait lieu pour ainsi dire en ligne droite dans la série des sifflantes. Mois il peut se faire aussi transversalement en quelque sorte, de la ligne des gutturales à celle des dentales , puisque ce qui , dans la série des dentales, répond à kh et à son adoucissement ch, c’est le th sifflant, tout de même que ce qui répond à A est f , et ainsi des autres. Digitized

ALPHABET ZEND. sort cette grande variété de mots qui fait la richesse des langues sanscritiques, est relativement peu considérable. Reprenons maintenant la comparaison de l'alphabet zend avec l'alphabet dévanâgari : autant la ressemblance en est frappante dans les voyelles simples, autant la différence en est marquée lorsqu'on arrive aux voyelles composées c , 6, etc. Le premier ë est un signe qui n'existe pas dans l'alphabet dévanâgari : nous disons signe et non pas son , car il n'est nullement prouvé que l'a bref dévanâgari n'ait eu, déjà anciennement et au moins dans certains cas, le son d'un ë bref, à la représentation duquel est destiné le f zend 18. Cette voyelle n'est donc qu'une transformation de la lettre a, c'est un a affaibli en quelque sorte par l'usage et devenant ë , comme a dévanâgari l'est devenu dans quelques dialectes populaires du nord de l'Inde. Il est seulement très-remarquable qu'il soit écrit en zend; et comme ce son ne parait pouvoir prendre la place d'un a que quand une langue a été longtemps parlée, il semblerait naturel de conclure de la présence dans l'alphabet zend d'un signe destiné à le figurer, que l'alphabet n'a été appliqué à la langue que plusieurs siècles après l'époque où elle commença d'être en usage. Le son a s'était déjà altéré dans quelques désinences grammaticales, et meme dans l'intérieur de plusieurs mots, et était devenu ë, et l'alphabet, trouvant ce son dans la langue, fut naturellement appelé à le représenter. La seconde voyelle é est bien l'é sanscrit, notamment dans les désinences grammaticales. C'est aussi le guna d'i, avec cette différence toutefois que quand é répond à un ê guna sanscrit, il est en zend précédé d'un a bref; ainsi daéva est en zend pour le sanscrit déva. C'est, selon moi, une sorte de guna surabondant : l'a et " Cette opinion est très-solidement établie par M. Bopp, dans son Mémoire sur la comparaison du sanscrit , du grec et du latin, etc. , inséré dans les Annals of oriental literature, pag. 7. Nous devons toutefois ajouter qu elle n'a pas reçq l'approbation du célèbre philologue J. Grimm , qui , dans sa grammaire allemande, la contredit formellement. (Deutsch. Gramm. loin I , pag. 594.)

sort cette grande variété de mots qui fait la richesse des langues sanscritiques, est relativement peu considérable.

Reprenons maintenant la comparaison de l'alphabet zend avec l'alphabet dévanâgari : autant la ressemblance en est frappante dans les voyelles simples, autant la différence en est marquée lorsqu'on arrive aux voyelles composées *ê*, *ô*, etc. Le premier *ĕ* est un signe qui n'existe pas dans l'alphabet dévanâgari : nous disons *signe* et non pas *son*, car il n'est nullement prouvé que l'*a* bref dévanâgari n'ait eu, déjà anciennement et au moins dans certains cas, le son d'un *ĕ* bref, à la représentation duquel est destiné le ɛ zend [18]. Cette voyelle n'est donc qu'une transformation de la lettre *a*, c'est un *a* affaibli en quelque sorte par l'usage et devenant *ĕ*, comme *a* dévanâgari l'est devenu dans quelques dialectes populaires du nord de l'Inde. Il est seulement très-remarquable qu'il soit écrit en zend; et comme ce son ne paraît pouvoir prendre la place d'un *a* que quand une langue a été longtemps parlée, il semblerait naturel de conclure de la présence dans l'alphabet zend d'un signe destiné à le figurer, que l'alphabet n'a été appliqué à la langue que plusieurs siècles après l'époque où elle commença d'être en usage. Le son *a* s'était déjà altéré dans quelques désinences grammaticales, et même dans l'intérieur de plusieurs mots, et était devenu *ĕ*, et l'alphabet, trouvant ce son dans la langue, fut naturellement appelé à le représenter.

La seconde voyelle *ê* est bien l'*é* sanscrit, notamment dans les désinences grammaticales. C'est aussi le *guṇa* d'*i*, avec cette différence toutefois que quand *ê* répond à un *ê guṇa* sanscrit, il est en zend précédé d'un *a* bref; ainsi *daêva* est en zend pour le sanscrit *déva*. C'est, selon moi, une sorte de *guṇa* surabondant : l'*a* et

[18] Cette opinion est très-solidement établie par M. Bopp, dans son Mémoire sur la comparaison du sanscrit, du grec et du latin, etc., inséré dans les *Annals of oriental literature*, pag. 7. Nous devons toutefois ajouter qu'elle n'a pas reçu l'approbation du célèbre philologue J. Grimm, qui, dans sa grammaire allemande, la contredit formellement. (*Deutsch. Gramm.* tom. I, pag. 594.)

Digitized by Google

 l’t se sont déjà fondus ensemble pour former ê suivant le système indien ; mais l'a se répète comme pour marquer que IV est un son composé , le résultat d’un travail étymologique ; en un mot , il subsiste pour indiquer que é n'est pas là un son premier comme i et a. Si telle est bien la cause de la présence de l'a bref devant la voyelle é, résultat du gana de i, cette orthographe doit selon toute apparence être ancienne , et elle nous reporte à un moment dans la formation étymologique de la langue rende , où les éléments constitutifs du gana n'étaient pas encore fondus ensemble, et assimilés d’une manière tellement parfaite qu'on ne pût les reconnaître en partie. Quel que soit, au reste, l'âge relatif de cette particularité orthographique , elle ne m’en paraît pas moins tenir au phénomène du gana si important dans les langues sanscritiques. il y a plus ; comme on ne remarque pas qu’elle ee reproduise lorsque IV est employé comme désinence grammaticale, par exemple dans les verbes à la forme moyenne, et, sauf quelques exceptions, dans les locatifs des noms en a, j’en tirerais une nouvelle preuve que l'insertion de l’a devant é est destinée exclusivement à marquer le gana d'un i. 11 est bien vrai que dans les langues de la famille arienne, comme M. Lassen les a si heureusement nommées, IV n’est pas une voyelle première ; c’est ou la réunion d’un a et d’un i , ou une modification qui tient aux lois les plus intimes du développement étymologique de ces langues. Mais, une fois le son é entré dans le langage, on comprend sans peine que son origine puisse être oubliée, et que la facilité de le prononcer puisse le faire regarder comme une voyelle aussi primitive que i et a (prononce! ou). Or, cela doit très-facilement avoir lieu dans les désinences grammaticales, où é ne paraît pas toujours être le gana de i. Dans ce cas, IV, quelle que soit son origine (a-+-i), se suffit à lui -même, et représente directement un son très-naturel à l’organe vocal. C’est en quelque sorte un second é, distinct de IV, gana de i; et l’intérêt même qu'on a de reconnaître IV guna pour les besoins de l’étymologie et de la dérivation , doit Digitized by Google

ALPHABET ZEND. tv donner naissance à cette distinction lt. En résumé, j’inclinerais k penser que la langue rende nous laisse apercevoir un double usage du son ê qui ne paraît plus, au moins extérieurement, dans la langue sanscrite : i* le son ê est la réunion d’un a et d’un i; cela du moins est reconnaissable dans certains cas dont nous parlerons ailleurs; quelquefois même il peut être directement employé comme désinence grammaticale, sans qu’on pense à ses éléments composants, et alors il est représenté par ê; a* le son i est le guna de i, et alors il est représenté par aê. On doit d’ailleurs toujours conclure de l’état actuel de l’alphabet rend , quelle que soit la valeur des observations précédentes, qu’il n’y a pas dans l’ancienne langue persane de signe spécial pour le gu na de l’i, puisque, au moins dans le plus grand nombre de cas , cette modification de la voyelle i est représentée par la réunion des deux signes a et é. Enfin, nous devons ajouter qu'il est 'encore une circonstance dans laquelle é est employé et précédé d’un a bref, quoiqu’il puisse quelquefois ne pas répondre au guna de l’i ; c’est lorsqu’une contraction ou une règle de formation a changé aya en é par le moyen du déplacement du dernier a et du rappel de y à son élément premier i, lequel se fond avec a (~{-ai—é). Nous avons déjà cité autre part des exemples de ce fait sur lequel nous reviendrons plus bas , en analysant le mot paém (lait). Nous indiquerons seulement ici la possibilité d’une autre explication qui consisterait à considérer quelquefois aé, répondant au sanscrit aya, comme un guna non résolu. '* Nous verrons tout à l'heure que -la même observation s’applique , jusqu’à un certain point, à la voyelle o, qui même a deux signes que l'on peut regarder comme affectés chacun à l’un de ces deux emplois. Il ne serait peut-être pas impossible de reconnaître une autre forme de 1*4 rend , dont la queue est beaucoup plus prolongée et retourne adroite. Cette forme, qui est, dans la seconde classification du Grand Ravaét , rapprochée de la forme n° a 8 d’Anquetil, serait, dans l'hypothèse de son existence, usitée pour 1*4 non résultat de guna. Mais cette figure n'est peut-être qu’une variation de Yê, et je n’ai pas osé la faire graver , n'ayant à ma disposition que des manuscrits modernes, et qui ne paraissent pas réguliers quanta l'emploi de ces deux lettres.

donner naissance à cette distinction [19]. En résumé, j'inclinerais à penser que la langue zende nous laisse apercevoir un double usage du son *é* qui ne paraît plus, au moins extérieurement, dans la langue sanscrite : 1° le son *é* est la réunion d'un *a* et d'un *i;* cela du moins est reconnaissable dans certains cas dont nous parlerons ailleurs; quelquefois même il peut être directement employé comme désinence grammaticale, sans qu'on pense à ses éléments composants, et alors il est représenté par *ê;* 2° le son *é* est le *guṇa* de *i*, et alors il est représenté par *aé*. On doit d'ailleurs toujours conclure de l'état actuel de l'alphabet zend, quelle que soit la valeur des observations précédentes, qu'il n'y a pas dans l'ancienne langue persane de signe spécial pour le *guṇa* de l'*i*, puisque, au moins dans le plus grand nombre de cas, cette modification de la voyelle *i* est représentée par la réunion des deux signes *a* et *ê*.

Enfin, nous devons ajouter qu'il est encore une circonstance dans laquelle *é* est employé et précédé d'un *a* bref, quoiqu'il puisse quelquefois ne pas répondre au *guṇa* de l'*i;* c'est lorsqu'une contraction ou une règle de formation a changé *aya* en *é* par le moyen du déplacement du dernier *a* et du rappel de *y* à son élément premier *i*, lequel se fond avec *a* (*+ai=é*). Nous avons déjà cité autre part des exemples de ce fait sur lequel nous reviendrons plus bas, en analysant le mot *paêm* (lait). Nous indiquerons seulement ici la possibilité d'une autre explication qui consisterait à considérer quelquefois *aé*, répondant au sanscrit *aya*, comme un *guṇa* non résolu.

[19] Nous verrons tout à l'heure que la même observation s'applique, jusqu'à un certain point, à la voyelle *o*, qui même a deux signes que l'on peut regarder comme affectés chacun à l'un de ces deux emplois. Il ne serait peut-être pas impossible de reconnaître une autre forme de l'*é* zend, dont la queue est beaucoup plus prolongée et retourne à droite. Cette forme, qui est, dans la seconde classification du Grand Ravaët, rapprochée de la forme n° 28 d'Anquetil, serait, dans l'hypothèse de son existence, usitée pour l'*é* non résultat de *guṇa*. Mais cette figure n'est peut-être qu'une variation de l'*é*, et je n'ai pas osé la faire graver, n'ayant à ma disposition que des manuscrits modernes, et qui ne paraissent pas réguliers quant à l'emploi de ces deux lettres.

Digitized by Google

 ALPHABET ZEND. Quoiqu'il en soit, on doit ajouter aux usages de IV zend indiques ci-dessus celui que nous venons de mentionner; savoir, que dans un grand nombre de flexions zendes, aé correspond à un aya sanscrit. Ce que nous avons dit tout à l'heure de la voyelle ê , considérée comme guna ou modification de i, s'applique de même à la seconde modification de cette voyelle, ou au vruldhi sanscrit. Il n'y a pas non plus de signe dans l'alphabet zend pour la voyelle sanscrite XJ ai, considérée comme vrïddhi de l'i; le vriddhi est représenté, comme nous le verrons plus tard, par âi. Le signe è en remplit, il est vrai, le rôle dans le cas, assez rare d'ailleurs, d'un instrumental pluriel d'un nom en a. Mais cet emploi de ce signe est évidemment le moins commun, et nous le rencontrons dans des désinences grammaticales où il ne remplace certainement pas un di sanscrit. Nous voulons parler des génitifs de quelques noms en a, dans lesquels il équivaut à l'a dévanàgari. Nous nous expliquerons plus tard sur cette formation particulière, mais nous pouvons déjà affirmer que la valeur fondamentale du signe ê est, dans ce cas, celle d'un e, et qu'il ne doit pas différer essentiellement de Pc bref; la ressemblance des deux signes semble d'ailleurs indiquer une analogie de valeur. Enfin, ce caractère se retrouve encore dans une désinence grammaticale, le datif de quelques noms féminins en i. Nous analyserons également cette forme, et nous y reconnaîtrons un e qui a peut-être plus d'ar nalogie avec wj . que dans le cas où il fait partie des désinences des noms en a. Nous représentons ce caractère par à, non pas que nous prétendions que ce soit là le son véritable de cette lettre, et que nous tenions en aucune manière à cette transcription ; nous voulons seulement distinguer le signe ^ du signe que les Parses prononcent è ou ê. Ce serait peut-être, à vrai dire, ce dernier jy ê qu'il serait plus convenable de surmonter d'un accent grave. La série des sons o en zend, comparée aux sons correspondants de l'alphabet dévanàgari, donne lieu à des observations analogues. Les deux alphabets ne se correspondent pas ici plus exactement que Digitized by GoogI

ALPHABET ZEND. lvh dans la série des sons c; on peut même remarquer en zend une confusion dans l'emploi des voyelles o et 6 , qu'il est difficile d'exLa valeur de l'o zend est celle d'un o véritable , c'est-à-dire d'une voyelle résultant de la combinaison de a-t-u; comme en sanscrit, o zend est le guna de la voyelle a. Lorsqu'un a est soumis par une loi étymologique à la modification du gana, et qu'il devient en sanscrit <5, c'est le signe i» qui représente cette voyelle en zend , non pas directement et exclusivement, mais avec l'addition d'un a. Ainsi le guna de u , qui est en sanscrit o, est remplace en zend par ao , comme nous avons vu que le guna de i, en sanscrit ê . était en zend a£; d'où il suit que dans i'ao zend, le second signe est autant un o que, dans l'aé de la môme langue, la seconde lettre est un é. Tel est l'usage le plus général de cet o, tellement que je ne crois pas qu'il soit régulier de l'employer isolément, et sans qu'il soit précédé de a. Sous ce rapport, il se distingue nettement de l'o long dont nous allons parler tout à l'heure, et qui seul s'emploie isolément. Enfin, il est encore une circonstance dans laquelle l'o, que nous appelons bref, par opposition à l'd, se trouve employé et précédé d'un a, quoiqu'il puisse quelquefois ne pas répondre au guna de u; c'est lorsqu'une contraction ou une règle de formation a changé ava en ao, au moyen du déplacement du dernier a, et du retour du v à son élément constitutif u. Nous disons quelquefois , car il se peut faire que, dans certains cas où ao répond à ava sanscrit, le ao zend soit un véritable guna, qui n'a pu se changer en ava parce qu'il n'a jamais été suivi d'un a. Au reste, nous nous expliquerons dans la suite sur ce fait, et nous aurons soin de distinguer cet emploi du signe o de l'autre usage que nous venons de lui reconnaître. En résumé, ce signe est un o sanscrit dans deux cas : 1 * quand il est le guna de u , et alors on le fait précéder de a; 3° quand il est la réduction de ava en a -+■ u , et alors encore il est précédé de a. Le signe suivant 6 est, dans l'opinion de M. Rask, un 6 long, et I. h Digitized by Google

dans la série des sons *e*; on peut même remarquer en zend une confusion dans l'emploi des voyelles *o* et *ó*, qu'il est difficile d'expliquer.

La valeur de l'*o* zend est celle d'un *o* véritable, c'est-à-dire d'une voyelle résultant de la combinaison de *a*+*u*; comme en sanscrit, *o* zend est le *guṇa* de la voyelle *u*. Lorsqu'un *u* est soumis par une loi étymologique à la modification du *guṇa*, et qu'il devient en sanscrit *ó*, c'est le signe qui représente cette voyelle en zend, non pas directement et exclusivement, mais avec l'addition d'un *a*. Ainsi le *guṇa* de *u*, qui est en sanscrit *o*, est remplacé en zend par *ao*, comme nous avons vu que le *guṇa* de *i*, en sanscrit *é*, était en zend *aé*; d'où il suit que dans l'*ao* zend, le second signe est autant un *o* que, dans l'*aé* de la même langue, la seconde lettre est un *é*. Tel est l'usage le plus général de cet *o*, tellement que je ne crois pas qu'il soit régulier de l'employer isolément, et sans qu'il soit précédé de *a*. Sous ce rapport, il se distingue nettement de l'*ó* long dont nous allons parler tout à l'heure, et qui seul s'emploie isolément. Enfin, il est encore une circonstance dans laquelle l'*o*, que nous appelons bref, par opposition à l'*ó*, se trouve employé et précédé d'un *a*, quoiqu'il puisse quelquefois ne pas répondre au *guṇa* de *u*; c'est lorsqu'une contraction ou une règle de formation a changé *ava* en *ao*, au moyen du déplacement du dernier *a*, et du retour du *v* à son élément constitutif *u*. Nous disons *quelquefois*, car il se peut faire que, dans certains cas où *ao* répond à *ava* sanscrit, le *ao* zend soit un véritable *guṇa*, qui n'a pu se changer en *ava* parce qu'il n'a jamais été suivi d'un *a*. Au reste, nous nous expliquerons dans la suite sur ce fait, et nous aurons soin de distinguer cet emploi du signe *o* de l'autre usage que nous venons de lui reconnaître. En résumé, ce signe est un *o* sanscrit dans deux cas : 1° quand il est le *guṇa* de *u*, et alors on le fait précéder de *a*; 2° quand il est la réduction de *ava* en *a*+*u*, et alors encore il est précédé de *a*.

Le signe suivant *ó* est, dans l'opinion de M. Rask, un *ó* long, et

Digitized by Google

lvui ALPHABET ZEND. dans le fait il porte la petite marque à laquelle nous reconnaissons les longues dans l'alphabet zend. Mais il semble qu'au fond tout o doive être long, si ce n'est peut-être dans le cas où cette voyelle est une dégradation du son de l'a bref. La différence qu'on remarque entre ce signe et le précédent , n'exprime vraisemblablement pas une différence de quantité, mais une différence d'emploi. Ainsi 6 est employé seul et non précédé de l'a bref dans les désinences grammaticales où le visarga sanscrit suit un a. On le trouve encore seul dans le corps des mots. Mais là il parait quelquefois être une modification semblable à celle du guna , et son emploi se confond alors avec celui de l'o précédé d'un a. Cette confusion va même très-loin; dans le même manuscrit, on rencontre aussi fréquemment l'ci précédé d'un a que l'o bref. On serait cependant porté à distinguer ces deux signes de la manière suivante : o gana serait en zend ao ; o résultat d'un 3 supprimé, ou représentant le son o obtenu par une autre voie que celle du guna, serait^ ai on faisait précéder cet ô long d'un a, ce serait, comme nous le proposerons dans notre Commentaire, pour distinguer, du cas de gana, le cas de la contraction d'ara en aà, contraction indiquée tout à l'heure, sur o bref. Mais je n'oserais pas dire que les manuscrits appuyassent également toutes ces propositions. La première et la seconde sont toutefois d'une exactitude incontestable, et c'en est assez pour distinguer l'un de l'autre les deux signes 1» o et\ 6. Or, cette distinction du son o, résultat du gana , et du même son, lorsqu'il est désinence grammaticale, et obtenu d'une autre manière, atteste la présence en zend d'un second o qui correspond bien au second ê que nous avons reconnu plus haut. Il y a toutefois cette différence importante, que le second o est distingué du premier par sa forme, comme il l'est par son emploi, tandis que nous n'avons pas vu qu'on pût être autorisé , si ce n'est par une conjecture que l'état de nos manuscrits ne nous permet pas de vérifier, à reconnaître dans les textes une seconde forme pour le second é, c'est-à-dire pour ïé non guna.

ALPHABET ZEND. lix Mais toutes les idées d’une classification systématique sont confondues , lorsque l'on voit cette voyelle 6 , qui se distingue , sinon par la quantité, au moins pr son emploi, de la voyelle o, servir dans quelques désinences grammaticales à remplacer l’a du sanscrit , quand , dans cette dernière langue , cet a se joint et se fond avec un i qui vient à le suivre. Il se passe ici ce que nous avons remarqué tout à l’heure sur le signe è, qui, dans des désinences grammaticales composées de deux voyelles dont la première est un a en sanscrit , est l’équivalent de cet a. Nous donnerons par la suite plus de détails sur ces faits, que nous n'indiquons en ce moment que d'une manière sommaire, et seulement pour faire connaître en général les valeurs des signes de l’alphabet rend. Mais nous pouvons déjà remarquer que le son a sanscrit , en tant qu'élément constitutif de certaines désinences grammaticales , a subi en rend une double modification, et qu'il est devenu ou è ou à, en restant, chose remarquable , séparé de la voyelle avec laquelle il fait corps en sanscrit. Ce changement devra peu étonner sans doute, si l’on pense qhe, dans l’Inde même , l’a bref dévanâgari vaut o suivant la pronon- ' ciation bengalie , et e bref comme nous l’avons déjà remarqué plus haut. Dans ce cas l’d zend n’est pas en réalité l’d dévanâgari; c’est plutôt l'omicron grec, en tant qu'il répond à l’a sanscrit et à l’e latin dans les mots que ces trois langues possèdent en commun. Toutefois il est permis d’être surpris que ce rôle ait été plutôt assigné à l’d, que l’on peut regarder comme long, au moins d’après le témoignage des Parses, qu’à celui que, par opposition , on serait tenté d’appeler bref. Il y a, vraisemblablement, dans les signes destinés à la représentation des modifications diverses du son o, une confusion qui doit être ancienne. Mais ces modifications p’en existent pas moins, et elles nous donnent, outre un o véritable, identique à IV de l’alphabet dévanâgari , une seconde voyelle d’une valeur un peu différente , qui répond à l’a bref sanscrit , et qui est à l’égard du véritable o, dans le même rapport que IV à l’égard de IV. H. Digitized by Google

Mais toutes les idées d'une classification systématique sont confondues, lorsque l'on voit cette voyelle *ó*, qui se distingue, sinon par la quantité, au moins par son emploi, de la voyelle *o*, servir dans quelques désinences grammaticales à remplacer l'*a* du sanscrit, quand, dans cette dernière langue, cet *a* se joint et se fond avec un *i* qui vient à le suivre. Il se passe ici ce que nous avons remarqué tout à l'heure sur le signe *è*, qui, dans des désinences grammaticales composées de deux voyelles dont la première est un *a* en sanscrit, est l'équivalent de cet *a*. Nous donnerons par la suite plus de détails sur ces faits, que nous n'indiquons en ce moment que d'une manière sommaire, et seulement pour faire connaître en général les valeurs des signes de l'alphabet zend. Mais nous pouvons déjà remarquer que le son *a* sanscrit, en tant qu'élément constitutif de certaines désinences grammaticales, a subi en zend une double modification, et qu'il est devenu ou *è* ou *ó*, en restant, chose remarquable, séparé de la voyelle avec laquelle il fait corps en sanscrit. Ce changement devra peu étonner sans doute, si l'on pense que, dans l'Inde même, l'*a* bref dévanâgari vaut *o* suivant la prononciation bengâlie, et *e* bref comme nous l'avons déjà remarqué plus haut. Dans ce cas l'*ó* zend n'est pas en réalité l'*ó* dévanâgari; c'est plutôt l'*omicron* grec, en tant qu'il répond à l'*a* sanscrit et à l'*e* latin dans les mots que ces trois langues possèdent en commun. Toutefois il est permis d'être surpris que ce rôle ait été plutôt assigné à l'*ó*, que l'on peut regarder comme long, au moins d'après le témoignage des Parses, qu'à celui que, par opposition, on serait tenté d'appeler bref. Il y a, vraisemblablement, dans les signes destinés à la représentation des modifications diverses du son *o*, une confusion qui doit être ancienne. Mais ces modifications n'en existent pas moins, et elles nous donnent, outre un *o* véritable, identique à l'*ó* de l'alphabet dévanâgari, une seconde voyelle d'une valeur un peu différente, qui répond à l'*a* bref sanscrit, et qui est à l'égard du véritable *o*, dans le même rapport que l'*ĕ* à l'égard de l'*ĕ*.

Digitized by Google

IX ALPHABET ZEND. Jusqu'ici nous n’avons pas trouvé «le signe zend pour représenter le vrtddhi de l’u sanscrit, et dans le fait il n’en existe pas plus que pour celui de la voyelle i. On serait tenté de regarder le signe pu comme ayant cette destination, mais ce serait, je crois, une erreur. Il n’y a, dans le plus grand nombre de cas, entre l’tio zend et l’do (ou bien du) sanscrit , qu’une analogie de son. Cette diphthongue représente le plus souvent une particularité orthographique de l’ancien persan qui est digne de remarque ; elle répond à un j sanscrit précédé d’un a , notamment dans les désinences di. Ce changement de âs en âo confirme pleinement la conjecture si ingénieuse avancée par M. Bopp ”, sur la cause de la suppression de j précédé d’d long. Au reste, nous reviendrons plus tard sur ce fait; il nous suffira pour le moment d’avoir constaté que âo zend n’était pas alors un vnddhi sanscrit. Cette assertion, qui sera plus complètement démontrée lorsque nous aurons reconnu que ce qui représente en zend cette modification étymologique est du, ne paraît susceptible que de «leux objections. La première est suggérée par la désinence donli des troisièmes personnes plurielles des verbes; désinence qui, comme nous le verrons plus tard, peut passer pour un vriddhi, semblable jusqu’à un certain point au vriddlii des duels moyens cpie M. Lasscn a extraits de la grammaire de Pdnini **. La seconde est l’augmentation de la voyelle d en do, lorsque cet d long tombe sur un s dévanâgari, qu’une loi euphonique zende, qui sera expliquée tout à l’heure, change en h précédé de g (ng). La comparaison que nous venons de faire des voyelles zendes et des voyelles sanscrites, peut se résumer dans les deux lignes suivantes , dont la première donne ce qui est commun au zend et au sanscrit, et la seconde, ce qui est propre au zend : Zend et sanscrit a • d i i u û è • • ô ». Zend seul » é » » » »» • é o » do. “ Gramm. w lucr. r 78 et 76 b. — ” Ind. Biblioth. tom. 111 , pag. 84

Digitizèd by Google

ALPHABET ZEND. uu Ce que le zend a en commun avec le sanscrit, l'emporte de beaucoup sur ce qu'il possède en propre. Les trois sons primitifs, éléments fondamentaux des autres voyelles, se trouvent dans l'alphabet zend comme dans l'alphabet sanscrit, et cette coïncidence suffit pour démontrer l'identité complète du système des sons vocaux dans les deux langues. Ils jouent, comme en sanscrit, un rôle très-important, par exemple, dans la formation des pronoms, des prépositions et des suffixes. Au contraire, ce qui distingue le zend de l'idiome brahmanique n'est ps primitif; ce sont (à l'exception peutêtre de è , mais dans des cas très-rares) des sons développés d'autres sons, et conséquemment postérieurs à leur égard. Ainsi ë et d ne sont d'ordinaire que les substituts de l'a dévanâgari; âo est, au moins lorsqu'il est final, une modification de âs. Le zend a donc développé quelques sons qu'il possédait ainsi que le sanscrit , et en a tiré d'autres sons dont on doit reconnaître la postériorité à l'égard des premiers. C'est là un fait très-important que nous verrons se répéter tout à l'heure , lorsque nous analyserons les consonnes. Nous exposerons alors , en résumant nos remarques sur l'ensemble de l'alphabet zend , ce qu'il nous semble indispensable d'en conclure quant à l'antiquité du système des sons vocaux de la langue zende en général. Un fait non moins curieux, c'est l'absence en zend d'un signe spécial pour le gu nu et le vriddhi. En le constatant plus haut , nous avons annoncé que les modifications du gana et du vriddhi ellesmêmes n'étaient pas pour cela ignorées de la langue , mais qu'elles y étaient exprimées de la manière suivante : Voyelles susceptibles de guna et de vriddhi i u (êrè). Gana aê ao (ad) ar. Vriddhi ai âu âr. C'est là, suivant la théorie de M. Bopp, qui a déjà ainsi rendu compte de la dernière de ces modifications, l'état primitif de ces

Ce que le zend a en commun avec le sanscrit, l'emporte de beaucoup sur ce qu'il possède en propre. Les trois sons primitifs, éléments fondamentaux des autres voyelles, se trouvent dans l'alphabet zend comme dans l'alphabet sanscrit, et cette coïncidence suffit pour démontrer l'identité complète du système des sons vocaux dans les deux langues. Ils jouent, comme en sanscrit, un rôle très-important, par exemple, dans la formation des pronoms, des prépositions et des suffixes. Au contraire, ce qui distingue le zend de l'idiome brahmanique n'est pas primitif; ce sont (à l'exception peut-être de *è*, mais dans des cas très-rares) des sons développés d'autres sons, et conséquemment postérieurs à leur égard. Ainsi *ĕ* et *ŏ* ne sont d'ordinaire que les substituts de l'*a* dévanâgari; *âo* est, au moins lorsqu'il est final, une modification de *âs*. Le zend a donc développé quelques sons qu'il possédait ainsi que le sanscrit, et en a tiré d'autres sons dont on doit reconnaître la postériorité à l'égard des premiers. C'est là un fait très-important que nous verrons se répéter tout à l'heure, lorsque nous analyserons les consonnes. Nous exposerons alors, en résumant nos remarques sur l'ensemble de l'alphabet zend, ce qu'il nous semble indispensable d'en conclure quant à l'antiquité du système des sons vocaux de la langue zende en général.

Un fait non moins curieux, c'est l'absence en zend d'un signe spécial pour le *guṇa* et le *vrĭddhi*. En le constatant plus haut, nous avons annoncé que les modifications du *guṇa* et du *vrĭddhi* elles-mêmes n'étaient pas pour cela ignorées de la langue, mais qu'elles y étaient exprimées de la manière suivante :

Voyelles susceptibles de *guṇa* et de *vrĭddhi*	*i*	*u*	(*ĕrĕ*).
Guṇa	*aê*	*ao* (*aŏ*)	*ar.*
Vrĭddhi	*âi*	*âu*	*âr.*

C'est là, suivant la théorie de M. Bopp, qui a déjà ainsi rendu compte de la dernière de ces modifications, l'état primitif de ces

Digitized by Google

 changements de voyelles, lesquels jouent un si grand rôle dans les langues zende et sanscrite. Mais, sans examiner ici jusqu'à quel point aé et do sont bien un gana primitif, ce qu'il nous importe de constater en ce moment, c'est que le zend suit, dans la représentation de ces modifications étymologiques des voyelles, un principe presque opposé à celui du sanscrit. Ainsi , non-seulement il affecte de guna la voyelle simple et la change en é et en 6 , mais encore il ajoute à la voyelle gounifiée le signe même de la dérivation, l'a bref; et il laisse ces deux éléments désunis, méconnaissant en cela, jusqu'à un certain point, la loi de combinaison des voyelles qu'on pourrait appeler, en grammaire indienne, le sandhi intérieur. C'est à l'ignorance de cette loi, qui exerce sur le système grammatical du sanscrit une très-grande influence, que sont dues les alliances de voyelles zendes ou les diphthongues, dont nous donnons ici les principales; alliances qui appartiennent en propre à la langue ancienne de l'Arie, et qui démontrent de la manière la plus évidente l'originalité des principes d'après lesquels est réglé l'emploi de ses voyelles. Ainsi on trouve très-fréquemment dans l'intérieur des mots les combinaisons suivantes des sons vocaux : ai au aé ao aâ aéi aêu aéù aoi aoa adi aôu. âa di da. ui di. éi èu èé éi. di du". Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette liste, c'est que les n De ces vingt-deux combinaisons de voyelles , il y en a six , savoir : aé , ao, a6 , âa, èu , èé, qui sont déjà dans le texte, ou expliquées , ou au moins indiquées comme devant l'être plus complètement par la suite. Les autres ont besoin de quelques éclaircissements que nous donnerons dans cette note. L'i de la diphthongue ai est épenthétique , c'est-à-dire attiré par un autre i, lequel vocalise la consonne du radical , par exemple dans paiti pour pati (maître). De même dans ait,l'u est épenthétique; comparez le zend fauraruz (jeune) au sanscrit tartina. Cette épeutbése est beaucoup plus rare que celle de l*i. Dans aéi , aé est un gana de i, et la Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

ALPHABET ZEND. lxik voyelles semblables et dissemblables s y heurtent Tune contre l'autre, au lieu de s’assimiler euphoniquement comme en sanscrit; d’où il suit que le zend ne connaît pas la fusion d’une voyelle tombant sur une voyelle semblable ou dissemblable, et s’unissant à elle pour dernière voyelle i est introduite par épenthèse. Mais i pourrait être aussi le retour d’un y à son élément primitif, comine l’est la voyelle a dans acu. La diphthongue aéa répond à un sanscrit êva, dans les accusatifs des noms en va, par exemple dans le rend daêam , pour le sanscrit dévam. C’est un retour du v suivi de a tombant sur m , à son élément primitif a , retour analogue au changement de arya-ni en aot-rn. Le groupe aoi a deux emplois en zend ; ou bien i est épenthétique , ou il n’est que le* retour d’un y à son élément primitif. Dans son premier emploi, aoi, avec un o bref ou un 6 long , se trouve dans le mot yaoiti qui, avec gao, forme le composé gaoyaoiti , un des titres de Mithra, qu’Anquetil traduit • qui rend fertiles les terres • incultes, • mais qui revient au boum abaclor des anciens, ainsi que nous le verrons plus tard. Ce groupe aoi forme à lui seul la préposition sur, vers, qui s’écrit fréquemment adai ou août ; mais je suis disposé à regarder l'insertion do Tu comme relativement récente, et comme introduite dans l'orthographe par la prononciation. L’addition de cette voyelle semble indiquer te passage de aoi en ati, qni se rencontre fréquemment dans les textes tends . quoiqu'on n'en trouve pas de trace en sanscrit. J’explique de la manière suivante cette préposition , dont le sens le plus généra) est sur , L *i final, dans un grand nombre de prépositions sanscrites et rendes , doit être regardé (Lassen , Ind. BiU. tom. III, p. 65) comme la désinence d’un locatif, les prépositions n’étant que les débris de noms ou de pronoms dont la déclinaison est oubliée. Si nous retranchons cet i du tend aoi (on «Ji), il reste ao (guna de a) , qui , en sanscrit , serait 6 , et qui devrait se résoudre en av devant i (ati) , ainsi qu'il semble que le bût ait lieu dans le zend avi. Il eu résulte que dans aoi, les éléments de la préposition restent reconnaissables , la formative i s’opposant à ao. Quant à cet ao même , c'est , selon moi , le radical dn pronom zend ava , dans lequel av est pour ao résolu devant a , suivant la réglé commune au zend et au sanscrit. Mais cet ao lui-méme . radical pronominal , n’est que secondaire : il se laisse ramener h a , comme le radical pronominal ê revient à i , la voyelle u subissant , pour devenir pronom , la modification qui change , comme l’a démontré M. Bopp, i en ê.

Nous sommes donc conduits jusqu'à U voyelle u, élément primitif d’un pronom et d’un préfixé : de sorte qu’il faut ajouter aux lettres formatives des pronoms zends a, t, la voyelle u. La voyelle u , qui forme le sans crit u-pa , u-ta , et le zend B-ifi , se retrouve fréquemment dans les Védas à l’état isolé , et avec la valeur d'une conjonction d’un sens indicatif très-vague. Peut-être même dans cet emploi aurait-elle quelque analogie avec le ou sémitique. Quoi qu'il en soit , il résulte de ce que nous venons de dire, que les trois voyelles fondamentales a, t, u, produisent dans les langues de la fa

voyelles semblables et dissemblables s'y heurtent l'une contre l'autre, au lieu de s'assimiler euphoniquement comme en sanscrit; d'où il suit que le zend ne connaît pas la fusion d'une voyelle tombant sur une voyelle semblable ou dissemblable, et s'unissant à elle pour

dernière voyelle *i* est introduite par épenthèse. Mais *i* pourrait être aussi le retour d'un *y* à son élément primitif, comme l'est la voyelle *u* dans *aêu*.

La diphthongue *aêu* répond à un sanscrit *éva*, dans les accusatifs des noms en *va*, par exemple dans le zend *daêum*, pour le sanscrit *dêvam*. C'est un retour du *v* suivi de *a* tombant sur *m*, à son élément primitif *u*, retour analogue au changement de *avya-m* en *aoi-m*.

Le groupe *aoi* a deux emplois en zend; ou bien *i* est épenthétique, ou il n'est que le retour d'un *y* à son élément primitif. Dans son premier emploi, *aoi*, avec un *o* bref ou un *ô* long, se trouve dans le mot *yaoiti* qui, avec *gao*, forme le composé *gaoyaoiti*, un des titres de Mithra, qu'Anquetil traduit « qui rend fertiles les terres « incultes, » mais qui revient au *boum abactor* des anciens, ainsi que nous le verrons plus tard. Ce groupe *aoi* forme à lui seul la préposition *sur, vers*, qui s'écrit fréquemment *aôai* ou *aoui*; mais je suis disposé à regarder l'insertion de l'*u* comme relativement récente, et comme introduite dans l'orthographe par la prononciation. L'addition de cette voyelle semble indiquer le passage de *aoi* en *avi*, qui se rencontre fréquemment dans les textes zends, quoiqu'on n'en trouve pas de trace en sanscrit. J'explique de la manière suivante cette préposition, dont le sens le plus général est *sur*. L'*i* final, dans un grand nombre de prépositions sanscrites et zendes, doit être regardé (Lassen, *Ind. Bibl.* tom. III, p. 65) comme la désinence d'un locatif, les prépositions n'étant que les débris de noms ou de pronoms dont la déclinaison est oubliée. Si nous retranchons cet *i* du zend *aoi* (ou *aôi*), il reste *ao* (*guṇa* de *u*), qui, en sanscrit, serait *ô*, et qui devrait se résoudre en *av* devant *i* (*avi*), ainsi qu'il semble que le fait ait lieu dans le zend *avi*. Il en résulte que dans *aoi*, les éléments de la préposition restent reconnaissables, la formative *i* s'opposant à *ao*. Quant à cet *ao* même, c'est, selon moi, le radical du pronom zend *ava*, dans lequel *av* est pour *ao* résolu devant *a*, suivant la règle commune au zend et au sanscrit. Mais cet *ao* lui-même, radical pronominal, n'est que secondaire: il se laisse ramener à *u*, comme le radical pronominal *ê* revient à *i*, la voyelle *u* subissant, pour devenir pronom, la modification qui change, comme l'a démontré M. Bopp, *i* en *ê*. Nous sommes donc conduits jusqu'à la voyelle *u*, élément primitif d'un pronom et d'un préfixe; de sorte qu'il faut ajouter aux lettres formatives des pronoms zends *a*, *i*, la voyelle *u*. La voyelle *u*, qui forme le sanscrit *u-pa*, *u-ta*, et le zend *u-iti*, se retrouve fréquemment dans les Védas à l'état isolé, et avec la valeur d'une conjonction d'un sens indicatif très-vague. Peut-être même dans cet emploi aurait-elle quelque analogie avec le *ou* sémitique. Quoi qu'il en soit, il résulte de ce que nous venons de dire, que les trois voyelles fondamentales *a*, *i*, *u*, produisent dans les langues de la fa-

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

lxiv ALPHABET ZEND. former un nouveau son vocal composé. Cependant, quoique ce fait ressorte de la manière la plus claire de notre liste, il faudrait bien se garder d'en tirer une conclusion trop générale , par exemple que le sandhi, dans l'intérieur des mots, est absolument étranger au zend. mille arienne autant de pronoms indicatifs et par suite de préfixes ; et l'origine de ces mots , si importants dans la formation de ces idiomes, se trouve ainsi rattachée aux trois sons élémentaires sur lesquels repose toute la théorie de l'étymologie et de la dérivation. C'est , pour le dire en passant, un résultat curieux, et qui montre combien sont réguliers et simples les principes qui ont présidé au développement de ces langues. Quant nu second emploi de aoi, que nous avons indiqué en commençant, on en trouve un exemple frappant dans le mot haoim , que les manuscrits modernes écrivent peu correctement selon moi hôim. Ce mot, qui est l'accusatif masculin de l'adjectif haoya, répond au sanscrit savya (gauche). La nasale m, comme désinence d'un accusatif singulier, repousse, ainsi que nous l'avons remarqué sur aéu, et que nous le verrons sur (lu, l'a final de la formative ya. La semi-voyelle y, abandonnée de l'a qui la rendait consonne , retourne à son élément voyelle i; on a donc im en zend là où le sanscrit voulait yam. Cela étant, i n'est pas au même titre dans haoi-m que dans le yaoit i, cité tout à l'heure dans cette note. Quant au commencement du mot, il se passe ce que nous avons remarqué ci-dessus dans l'analyse de la voyelle o, hao zend est pour le sanscrit sav ; et nous nous trouvons ainsi en état de pouvoir constater sur le même mot un double exemple de ces retours des semi-voyelles à leurs éléments générateurs, ou plutôt de ces formations primitives dans lesquelles il ne parait pas que les lettres se soient développées encore conformément aux lois régulières de l'organisme de la langue sanscrite. Dans aouj que l'o soit bref ou long, ao est un guna de u , et la dernière voyelle a est introduite par épenthèse. Les roots paouru et paourva peuvent servir d'exemple |iour ce groupe. Le premier est le sanscrit paru ; l'a radical reçoit la modification du guna , ce qui change pu en pao, et avec l'addition de l'a appelé par f épenthèse qu'exerce l'u du suffixe. on obtient paouru. Il en est de même de paourva pour le sanscrit purva. L'a étant une fois devenu ao, il est suivi de l'a appelé par faction de la semi-voyelle r, de sorte qu'au lieu de paorva, qui serait en sanscrit pôrva , on a le mot presque bizarre a cause de l'accumulation des voyelles paourva. Quand

le suffixe ya vient à s'ajouter à cette forme absolue du root, v seul continue d’exercer son action , et l’on a paoarvya sans épenthèse de fi. Enfin a peut être aussi le retour d’un v à son élément primitif, comme l’est la voyelle i dans le groupe aoi , ainsi qu'il est dit ci-dessus. La diphlhonguc âi est vriddhi de i, dans les datifs singuliers des noms en a; dans l'instrumental pluriel des mêmes noms; à la première personne de f impératif moyen , comme dans daidhyâi (que je donne) ; à la forme dhyâi qui répond à l’ancien dhydi des Védas, par exemple dans fraçru-idhydi , littéralement pour l’audition (pour entendre), et dans d'autres Digitized by Google «

ALPHABET ZEND. lxv Car, quoiqu'il y soit assez rare , on l'y remarque déjà dans quelques cas évidents. Ainsi , pour commencer par le sandlii des voyelles semblables, â long rie se fond pas, il est vrai, avec sa semblable a bref, dans âat («lors, à-fors j , qui est formé de â, ou de la préposition ad cas que nous noterons par la suite. Mais quelque nombreux que soient ces laits, il n'en faut pas conclure que âi n'est jamais en senti qu'un vriddhi ; ce serait une grave erreur. Dans 1a diphthongue âi, la dernière voyelle est souvent épenthëtique , par exemple dans la troisième personne du présent, que j'appellerais avec M. Lassen conjonctif, parce qu'il répond au temps des Védas nommé Ut. Comparez le rend yazâiti (qu'il sacrifie) et le védique vapâti (qu'il sème). La diphthongue âu est vriddhi de u , no.lamment dans gâus (beruf) au nominatif; dans le nominatif hâu du pronom qui , en sanscrit, est a-sdo. On peut ajouter aussi péréçâam, pour le sanscrit pârçvam (le côté). Analyse d'après les lois de permutations de lettres que nous exposerons dans la suite, péreçâum serait en sanscrit priçâvam. Supposons (et en zend cette supposition est un fait) que le m, marque de l'accusatif, repousse la voyelle a précédée d'un y ou d'un v, le v de va retournera à son élément u . et nous aurons âu pour âva, comme nous avons ao pour ava , dans yaom , pour le sanscrit yumm (orge). En ce sens , âu est un vriddhi comme ao est un guna , puisque Au répond au sanscrit dra { âo-\-a=zâm) , comme ao répond au sanscrit atxz (d-+-a= ava). Remarquons en passant que le zend , comparé au sanscrit, est peut-être plus primitif. En effet , dans pârçva dérivé de parçu (que l'on tire de sprïç, loucher) , pârç est un vriddhi de priç, qui serait en zend péréç. Enfin , dans du , la dernière voyelle I. peut aussi être épenthëtique, mais il y en a moins d'exemples que pourdi. Dans les diphthongues ai et âi, u est radical , et i est épenthëtique. Ce fait incontestable peut servir à expliquer la conjonction tende uiti qui répond au sanscrit iti (voilà). En admettant que dans uiti le premier i soit épenthëtique, le mot zend revient exactement au latin uti, où ti est un suffixe indiquant le mode, la manière. Le radical de celte conjonction est la voyelle u , qui forme déjà en zend comme en sanscrit, uta (le latin aat). D'un autre côté, on peut regarder uiti comme la réunion des mots u (et) , et iti (voilà) , qui, selon Pânini (L i. 17) seraient en sanscrit uiti, ou viti, mais qui ne se trouvent pas séparés en zend. Quant au sanscrit iti lui-même, nous verrons plus bas qu'en le comparant à d'autres prépositions, on pourrait le regarder comme un mot à forme de locatif. Le groupe et est fort

rare , et usité seulement lorsque le son éré est suivi d'une consonne (une dentale) vocalisée par i. La diphthongue èi est assez rare , et elle n’est souvent que le reste de aêi , qui alors en est l’orthographe véritable et primitive. Cependant ê , dans un assez grand nombre de verbes, ne devant pas être précédé d’un a , le groupe Si est alors régulier, cl l’i est épenthëtique. La diphthongue âi répond souvent à IV dévanâgari , comme nous le verrons par la suite. L’i peut être encore épenthëtique comme Tu dans la diphthongue âu.

Car, quoiqu'il y soit assez rare, on l'y remarque déjà dans quelques cas évidents. Ainsi, pour commencer par le *sandhi* des voyelles semblables, *â* long ne se fond pas, il est vrai, avec sa semblable *a* bref, dans *âaṭ* (alors, *à-lors*), qui est formé de *â*, ou de la préposition *ad*

cas que nous noterons par la suite. Mais quelque nombreux que soient ces faits, il n'en faut pas conclure que *âi* n'est jamais en zend qu'un *vriddhi;* ce serait une grave erreur. Dans la diphthongue *âi*, la dernière voyelle est souvent épenthétique, par exemple dans la troisième personne du présent, que j'appellerais avec M. Lassen *conjonctif*, parce qu'il répond au temps des Védas nommé *lêṭ*. Comparez le zend *yazâiti* (qu'il sacrifie) et le védique *vapâti* (qu'il sème).

La diphthongue *âu* est *vriddhi* de *u*, notamment dans *gâus* (bœuf) au nominatif; dans le nominatif *hâu* du pronom qui, en sanscrit, est *a-sâo*. On peut ajouter aussi *pĕrĕçâum*, pour le sanscrit *pârçvam* (le côté). Analysé d'après les lois de permutations de lettres que nous exposerons dans la suite, *pĕrĕçâum* serait en sanscrit *prĭçâvam*. Supposons (et en zend cette supposition est un fait) que le *m*, marque de l'accusatif, repousse la voyelle *a* précédée d'un *y* ou d'un *v*, le *v* de *va* retournera à son élément *u*, et nous aurons *âu* pour *âva*, comme nous avons *ao* pour *ava*, dans *yaom*, pour le sanscrit *yavam* (orge). En ce sens, *âu* est un *vriddhi* comme *ao* est un *guṇa*, puisque *âu* répond au sanscrit *âva* (*âo*+*a*=*âva*), comme *ao* répond au sanscrit *ava* (*ô*+*a*=*ava*). Remarquons en passant que le zend, comparé au sanscrit, est peut-être plus primitif. En effet, dans *pârçva* dérivé de *parçu* (que l'on tire de *sprĭç*, toucher), *pârç* est un *vriddhi* de *prĭç*, qui serait en zend *pĕrĕç*. Enfin, dans *âu*, la dernière voyelle peut aussi être épenthétique, mais il y en a moins d'exemples que pour *âi*.

Dans les diphthongues *ai* et *âi*, *a* est radical, et *i* est épenthétique. Ce fait incontestable peut servir à expliquer la conjonction zende *aiti* qui répond au sanscrit *iti* (voilà). En admettant que dans *aiti* le premier *i* soit épenthétique, le mot zend revient exactement au latin *uti*, où *ti* est un suffixe indiquant le mode, la manière. Le radical de cette conjonction est la voyelle *u*, qui forme déjà en zend comme en sanscrit, *uta* (le latin *aut*). D'un autre côté, on peut regarder *aiti* comme la réunion des mots *u* (et), et *iti* (voilà), qui, selon *Pâṇini* (I. 1. 17) seraient en sanscrit *uiti*, ou *viti*, mais qui ne se trouvent pas séparés en zend. Quant au sanscrit *iti* lui-même, nous verrons plus bas qu'en le comparant à d'autres prépositions, on pourrait le regarder comme un mot à forme de locatif.

Le groupe *ĕi* est fort rare, et usité seulement lorsque le son *ĕrĕ* est suivi d'une consonne (une dentale) vocalisée par *i*.

La diphthongue *êi* est assez rare, et elle n'est souvent que le reste de *aêi*, qui alors en est l'orthographe véritable et primitive. Cependant *ê*, dans un assez grand nombre de verbes, ne devant pas être précédé d'un *a*, le groupe *êi* est alors régulier, et l'*i* est épenthétique.

La diphthongue *ôi* répond souvent à l'*é* dévanâgari, comme nous le verrons par la suite. L'*i* peut être encore épenthétique comme l'*u* dans la diphthongue *ôu*.

Digitized by Google

ALPHABET ZEND. lxvh cette loi est commune au zend et au sanscrit ”, On trouve de même en zend (ce qui en est la conséquence) la résolution de ao et du suivi de a en at a et àva; de même aé et âi suivis de a deviennent aya et âya. Ce qu'il faut seulement remarquer, c’est que les signes mêmes qui , dans ce cas, représentent y et v, conservent des traces plus reconnaissables de l’origine de la semi-voyelle en zend qu’en sanscrit, puisque y n’est que le redoublement du caractère i, et v du caractère u. II semble que la semi-voyelle reste encore en partie une voyelle. En résumé, l’originalité des voyelles zendes paraît moins dans les valeurs isolées de ces voyelles, qui sont les mêmes qu’en sanscrit, que dans l’emploi que le zend en fait. Sous ce dernier point de vue, le zend se distingue très-nettement du sanscrit. Il n’applique qu’imparfaitement la loi euphonique de la fusion des voyelles dans l’intérieur des mots; nous verrons plus bas qu’il la méconnaît complètement d’un mot isolé à un autre mot. Est-ce ignorance et oubli d'un système ancien et plus parfait? Est-ce, au contraire, incertitude dans l'emploi d’une règle qui ne fait que de naître? En d’autres termes, la différence du zend à l’égard du sanscrit doit-elle être attribuée à la barbarie qui aurait altéré l’ordonnance savante des voyelles brahmaniques, ou bien les faibles traces qu’on remarque de cette ordonnance en seraient-elles les premiers essais? Les sons vocaux zends seraient-ils les débris des sons vocaux indiens, ou en seraient-ils les éléments antiques, fixés avant d’avoir pu se développer complètement? Ce sont là les deux seules questions auxquelles puissent don** C'est ainsi que dans le tableau des coin* binaisons des voyelles, que nous avons donné ci-dessus , on ne trouve pas de diphthongues. comme ia. ii, iâ, etc. Les manuscrits en offrent, il est vrai, quelques exemples ; mais j’ai lieu de soupçonner que ce sont des fautes de copistes. La voyelle i (ou f) doit , dans mon opinion . se changer toujours en y, lorsqu'elle tombe sur une voyelle dissemblable. Il en est de même de a, qui devient r, quoique l’on voie dans notre tableau ai et ûi , qui ne sont pas de venus vi. C’est que dans ce cas l’i est épen thétique, et l’o, au contraire, radical II semble alors que pour que le rôle de ces deux voyelles puisse être reconnu, elles restent dans leur état d’isolement , et s’opposent l’une à l'autre sans se réunir. I. Digitized by Google

 ner lieu les remarques dont les combinaisons des voyelles rendes ont été l'objet. C’est par ces deux hypothèses seulement qu’on peut rendre compte des différences de ces combinaisons dans l’ancienne langue des Parses et dans celle des Brahmanes. Nous les discuterons plus bas d’une manière détaillée, après avoir traité des consonnes, dont le système diffère peut-être encore plus que celui des voyelles, du système dévanâgari. Les remarques précédentes avaient uniquement pour but de mettre les faits dans tout leur jour, et de poser les termes d’un problème que fait naître également, comme on va le voir tout à l’heure, l’analyse des consonnes rendes. S II. CONSONNES. Les rectifications qu’il est nécessaire de faire subir aux valeurs attribuées par Anquetil aux consonnes rendes, ne sont pas aussi nombreuses que celles dont les voyelles viennent d’être l’objet. M. Rask en a déjà proposé quelques-unes; les autres résultent de la comparaison du rend avec le sanscrit, et elles portent plutôt sur l’emploi grammatical, si je puis m’exprimer ainsi, que sur la valeur phonétique proprement dite des consonnes. Nous suivrons l’ordre de la Planche d’ Anquetil reproduite dans notre Tableau; puis nous présenterons un résumé des consonnes rendes comparées aux consonnes sanscrites. Le n° a d' Anquetil j b a bien en réalité cette valeur; mais si on le compare à la suite des labiales douces de l’alphabet dévanâgari, on trouve qu’il répond presque toujours au bh aspiré du sanscrit, et seulement dans des cas très-rares, au b non aspiré. Ce rapport nenous semble pas cependant de nature à autoriser un changement dans la transcription de cette lettre. Nous laissons au n° a d’AnDigitized by Google

 quetil la valeur d'un b non aspire , valeur fondée sur l'usage de la langue persane, qui, dans les mots ayant cette lettre, quelle emprunte au zend, ne connaît pas le bit aspiré, et sur la comparaison de quelques idiomes de la même famille, tels que les dialectes germaniques, qui n'emploient qu'un b non aspiré là où le sanscrit, et avec lui le grec et le latin, aspirent la labiale2*. Nous ajouterons pour appuyer cette observation que le b zend doit être par le fait si peu aspiré, qu'il remplace quelquefois un v dévanâgari précédé d'une autre consonne, notamment d et h; dans les mots jbaécha (haine), pour le sanscrit dvêcha, et zbayemi (j'invoque), pour le sanscrit hvayâmi, z remplaçant très-fréquemment en zend l'aspiration sanscrite, ainsi que nous le dirons plus bas. La labiale b, suivie de la voyelle i ou de la semi-voyelle y, est une des consonnes qui admettent l'épcnthèse d'un i ; ainsi de abi (pour le sanscrit abhi) , le zend forme aibi. Ce fait, que nous avons indiqué depuis longtemps, est un des plus caractéristiques de l'orthographe zende; nous aurons soin de noter sur chacune des consonnes qui vont suivre, les cas où l'on en voit l'application. La labiale , d'un autre côté , échappe à la loi que nous exposerons plus bas sur la liquide r, c'est-à-dire que b ne se change pas en aspirée devant la liquide, comme le font d'autres consonnes; ainsi on a brâtd (frère), pour le sanscrit bhrâtâ, tandis que le sanscrit trâld (protecteur) est en zend thrdtd. La labiale b est d'ailleurs, en zend comme en sanscrit, une lettre douce, et à ce titre elle entre dans des groupes dont la première consonne doit nécessairement être une douce. Il faut en excepter le groupe tb dont nous avons cité un exemple tout à l'heure; cet exemple permettrait de conjecturer que la lettre que nous prenons pour un f , n'est peut-être qu'une variation du d. Le n° 3 ç* t est la première des dentales fortes, le t dévanâgari ; ** Voyez Nom). Joam. m ial. ton». IX, psg. 53 et «qq. Digitized by Google

quetil la valeur d'un *b* non aspiré, valeur fondée sur l'usage de la langue persane, qui, dans les mots ayant cette lettre, qu'elle emprunte au zend, ne connaît pas le *bh* aspiré, et sur la comparaison de quelques idiomes de la même famille, tels que les dialectes germaniques, qui n'emploient qu'un *b* non aspiré là où le sanscrit, et avec lui le grec et le latin, aspirent la labiale[24]. Nous ajouterons pour appuyer cette observation que le *b* zend doit être par le fait si peu aspiré, qu'il remplace quelquefois un *v* dévanâgari précédé d'une autre consonne, notamment *d* et *h;* dans les mots *ṭbaêcha* (haine), pour le sanscrit *dvêcha*, et *zbayêmi* (j'invoque), pour le sanscrit *hvayâmi*, *z* remplaçant très-fréquemment en zend l'aspiration sanscrite, ainsi que nous le dirons plus bas.

La labiale *b*, suivie de la voyelle *i* ou de la semi-voyelle *y*, est une des consonnes qui admettent l'épenthèse d'un *i;* ainsi de *abi* (pour le sanscrit *abhi*), le zend forme *aibi*. Ce fait, que nous avons indiqué depuis longtemps, est un des plus caractéristiques de l'orthographe zende; nous aurons soin de noter sur chacune des consonnes qui vont suivre, les cas où l'on en voit l'application. La labiale, d'un autre côté, échappe à la loi que nous exposerons plus bas sur la liquide *r*, c'est-à-dire que *b* ne se change pas en aspirée devant la liquide, comme le font d'autres consonnes; ainsi on a *brâtâ* (frère), pour le sanscrit *bhrâtâ*, tandis que le sanscrit *trâtâ* (protecteur) est en zend *thrâtâ*. La labiale *b* est d'ailleurs, en zend comme en sanscrit, une lettre douce, et à ce titre elle entre dans des groupes dont la première consonne doit nécessairement être une douce. Il faut en excepter le groupe *ṭb* dont nous avons cité un exemple tout à l'heure; cet exemple permettrait de conjecturer que la lettre que nous prenons pour un *ṭ*, n'est peut-être qu'une variation du *d*.

Le n° 3 𐬠 *t* est la première des dentales fortes, le *t* dévanâgari;

[24] Voyez *Nouv. Journ. asiat.* tom. IX, pag. 53 et sqq.

Digitized by Google

 ia valeur de cette lettre ne peut faire aucune difficulté. Il faut cependant observer qu'elle répond quelquefois à un th dévanâgari, notamment dans les dérivés du radical verbal ç Id, pour le sanscrit sthâ (se tenir debout). Nous remarquerons en outre tout à l'heure quelle a un substitut dans le n° 34 qui remplace souvent, d'après certaines lois, le n° 3. La dentale t est en effet line des lettres sur lesquelles agissent le plus fréquemment les lois euphoniques exposées sur les lettres n, m, y, r, v. Il en résulte que les groupes ty , tr, tv sont très-rares en zend ; l'orthographe véritable de ces groupes est thy , ihr. thv. Le t admet également l'épenthèse de l'i, ainsi aiti est pour ati (par-dessus). Les deux lois de l'aspiration du i et de l'épenthèse de l'i se combinent lorsque c'est un y qui suit le t, de sorte que alya sanscrit fait en zend aithya. Le n° 4 \^dj est la première des palatales douces, le dj, et, suivant la transcription anglaise, le j de l'alphabet dévanâgari; la comparaison des mots identiques en sanscrit et en zend, et celle de l'emploi étymologique de cette lettre dans les deux langues, confirment également la valeur assignée par Anquetil et M. Rask à ce caractère. Ainsi le dj est fréquemment, en zend comme en sanscrit, le remplaçant de la gutturale douce et aspirée, par exemple dans djaghmùchi (celle qui est allée) de gam , et dans djaghnista (celui qui détruit le plus) de ghna (modification de lian). Je serais même tenté de croire que dj est le substitut d'un g indien, non -seulement dans les redoublements, mais encore dans l'intérieur même des radicaux. Ainsi le radical djaç , très-usité en zend pour signifier aller, serait pour moi le sanscrit gatchh; au moins est-il certain que djaç est en zend employé au lieu et place du radical gatchh. Dans djaç, la sifflante ç est le substitut de l'aspirée sanscrite tchh, comme nous le ferons voir sur la lettre ç , et la palatale initiale est le son dérivé de la gutturale douce. Si ce rapprochement est fondé , le zend djaç serait une forme comparativement moderne du sanscrit gatchh. Outre ce rôle Digitized by Google

ALPHABET ZEND. i.xxi du dj zend substitut du g sanscrit, on trouve que dj. comparé à une autre articulation propre à la langue zende, c'est-à-dire à z, en est le remplaçant. Ainsi le radical zend zan (tuer) fait djaifUi (sanscrit hanti) il tue, et djala (sanscrit hata) tué. 11 est bon de remarquer qu'ici la permutation a lieu non pas du Sanscrit au zend, mais bien du zend au zend lui-même. Mais comme le z zend n'est déjà le plus souvent que le substitut d'une autre consonne devanâgarie, on comprend que dans certaines circonstances, le dj cache l'étymologie véritable du mot. C'est ainsi que le verbe aodjaiti ** signiliant, selon Anquetil, il nomme, nous rappelle le radical uh (penser, réfléchir), et peut-être plutôt uh, qui manque en sanscrit dans ce sens. La consonne dj qui, par suite de ses divers rôles, est assez commune en zend, est une douce, et comme telle, elle ne peut faire partie que d'un groupe dans lequel entrent les douces, comme g, gh.j et semi-voyelles y et t>. Je crois qu'on peut établir comme un fait qui ne souffre pas d'exception, qu'elle repousse l'épenthèse de l'i. Le n° 5 donne deux formes Jy et yi qu' Anquetil regarde comme apnt une seule et même valeur, celle de kh. M. Hask, au contraire, remarquant que ces deux consonnes se trouvent dans des mots différents, et combinées avec des consonnes dissemblables, et que de plus elles ne se confondent jamais l'une avec l'autre , en conclut justement quelles doivent exprimer des valeurs différentes. Selon lui , le signe répond à j ou q; il le représente par cette dernière lettre barrée inférieurement. L'autre signe y> lui parait être la consonne de l'aspiration forte, le j ou x d'après l'ancienne prononciation espagnole ; c'est aussi par cette dernière lettre qu'il le remplace dans ses transcriptions. Nous devons dire que ce n'est pas tout à fait à ce résultat que nous a conduits la comparaison des mots zends où se trouve cette consonne, avec les mots sanscrits correspondants. Le signe jy me paraît être un véritable kh aspiré, que je n'oserais " Voyci xvi* fargard du Vendidad, Vend. lilh. p. 45o , 456 . 45g , et p. 397 • 399.

du *dj* zend substitut du *g* sanscrit, on trouve que *dj*, comparé à une autre articulation propre à la langue zende, c'est-à-dire à *z*, en est le remplaçant. Ainsi le radical zend *zan* (tuer) fait *djaiñti* (sanscrit *hanti*) il tue, et *djata* (sanscrit *hata*) tué. Il est bon de remarquer qu'ici la permutation a lieu non pas du sanscrit au zend, mais bien du zend au zend lui-même. Mais comme le *z* zend n'est déjà le plus souvent que le substitut d'une autre consonne dévanâgarie, on comprend que dans certaines circonstances, le *dj* cache l'étymologie véritable du mot. C'est ainsi que le verbe *aodjaiti* [25] signifiant, selon Anquetil, *il nomme*, nous rappelle le radical *âh* (penser, réfléchir), et peut-être plutôt *uh*, qui manque en sanscrit dans ce sens.

La consonne *dj* qui, par suite de ses divers rôles, est assez commune en zend, est une douce, et comme telle, elle ne peut faire partie que d'un groupe dans lequel entrent les douces, comme *g*, *gh*, *j* et semi-voyelles *y* et *v*. Je crois qu'on peut établir comme un fait qui ne souffre pas d'exception, qu'elle repousse l'épenthèse de l'*i*.

Le n° 5 donne deux formes ﴿ et ﴿ qu'Anquetil regarde comme ayant une seule et même valeur, celle de *kh*. M. Rask, au contraire, remarquant que ces deux consonnes se trouvent dans des mots différents, et combinées avec des consonnes dissemblables, et que de plus elles ne se confondent jamais l'une avec l'autre, en conclut justement qu'elles doivent exprimer des valeurs différentes. Selon lui, le signe ﴿ répond à ق ou *q*; il le représente par cette dernière lettre barrée inférieurement. L'autre signe ﴿ lui paraît être la consonne de l'aspiration forte, le خ ou *x* d'après l'ancienne prononciation espagnole; c'est aussi par cette dernière lettre qu'il le remplace dans ses transcriptions. Nous devons dire que ce n'est pas tout à fait à ce résultat que nous a conduits la comparaison des mots zends où se trouve cette consonne, avec les mots sanscrits correspondants.

Le signe ﴿ me paraît être un véritable *kh* aspiré, que je n'oserais

[25] Voyez XVI[e] fargard du Vendidad, *Vend. lith.* p. 450, 456, 459, et p. 397-399.

Digitized by Google

 peut-être pas comparer absolument au kh dévanâgari ; au moins est-il certain qu'il ne se trouve que rarement dans les mêmes mots en zend et en sanscrit. Son emploi le plus fréquent est dans les groupes khr, kh, ch, khn, etc., où, selon ma théorie, il est appelé par la consonne suivante, soit sifflante, soit nasale, soit liquide. Or, dans ces cas, il ne répond pas au kh dévanâgari, mais bien au k, la première des gutturales sourdes, puisque le sanscrit ne connaît pas cette loi d'aspiration. Il résulte de

là que si le

peut-être pas comparer absolument au *kh* dévanâgari ; au moins est-il certain qu'il ne se trouve que rarement dans les mêmes mots en zend et en sanscrit. Son emploi le plus fréquent est dans les groupes *khr, kh, ch, khn,* etc., où, selon ma théorie, il est appelé par la consonne suivante, soit sifflante, soit nasale, soit liquide. Or, dans ces cas, il ne répond pas au *kh* dévanâgari, mais bien au *k*, la première des gutturales sourdes, puisque le sanscrit ne connaît pas cette loi d'aspiration. Il résulte de là que si le *kh* zend est le *kh* dévanâgari, ce qui a lieu dans un petit nombre de mots, il est beaucoup plus souvent le substitut de *k*. Il y a plus ; on rencontre très-fréquemment le *kh* aspiré zend dans des mots où le sanscrit a, et doit étymologiquement avoir, la première gutturale sourde non aspirée. Comme aucune loi euphonique ne peut alors expliquer la présence de l'aspiration en zend, je pense qu'il y a eu entre ce *kh* et le *k* non aspiré une confusion sans doute ancienne, mais qui vient peut-être autant de la prononciation que du fait des copistes.

Le Tableau des combinaisons des consonnes zendes, que nous donnerons ci-dessous, fait connaître d'une manière complète les usages de ce *kh*. On le voit en effet dans des groupes dont la seconde lettre en explique suffisamment, comme nous le dirons sur les consonnes *n, m, y, r, v, ç, ch, s,* la forme aspirée. Nous devons remarquer que la gutturale sourde aspirée repousse l'épenthèse de la voyelle *i*, et que les groupes dans lesquels elle entre produisent le même résultat.

La lettre que M. Rask considère comme un *x* espagnol ne me paraît pas moins propre à la langue zende que la précédente, et c'est une des consonnes qui prouvent le plus clairement l'originalité de cet alphabet, non pas dans les signes qu'il emploie peut-être, mais dans les valeurs qu'il exprime à l'aide de ces signes. J'ai déjà énoncé l'opinion que le répondait au groupe sanscrit *sv*, et les mots zends où on le rencontre, et que j'ai pu retrouver en sanscrit, ont tous con-

Digitized by Google

 lirmé cette observation. On pourrait en conclure que le juzend est un groupe oublié, Âd, par exemple, et qu'un de scs cléments aura disparu sous la double influence de la prononciation et de l'écriture, l'une absorbant le v, comme cela se voit dans le mot persan où le j ne se prononce pas, quoiqu'il s'écrive, l'autre fondant le signe destiné à l'indication du v dans la figure du k. Cette conclusion serait certainement appuyée par la comparaison des mots zends où se trouve cette lettre, et des mots persans qui ont avec eux un rapport incontestable, puisque en persan on ne fait entendre que le son de la gutturale, et que le vaw ne sert en quelque façon qu'à prolonger celui de la voyelle a. Mais que pi soit un groupe dont la seconde partie aura été méconnue , ou que ce soit une gutturale unique et d'une nature propre à la langue zende, inventée exprès pour représenter la prononciation particulière du persan , on doit toujours y reconnaître une consonne de l'ordre des gutturales. Quant au fait que sv devienne en zend k ou kv , cela ne doit pas surprendre; car nous savons déjà qu'une sifflante, celle qui correspond à l'ordre des palatales et que nous représentons par f, est dans les langues anciennes de l'Europe un * ou c, c'est-à-dire un véritable k. Pour distinguer le pi zend du

lyxîv ALPHABET ZEND. ici erreur Nous pensons, avec ce savant, que le premier signe est la dentale douce: c'est exactement le d de l'alphabet dévanàgari, ce qui n'empêche pas que le rend ne le confonde parfois avec le ilh. Le second signe est bien encore, comme le croit M. Raslt, un dh aspiré: c'est le dh du dévanàgari; mais les manuscrits zends sont si peu conséquents dans leur orthographe, que ce dh remplace le plus souvent un d non aspiré. La valeur véritable de la seconde forme du n" 6 d'Anquetil peut être cependant prouvée par deux voies différentes. En premier lieu nous trouvons, ainsi qu'on le verra dans notre Tableau des combinaisons des consonnes , la dentale (pour nous dh) combinée avec les lettres n, y, r, v, w, c'est-à-dire avec la nasale et les semi-voyelles qui , en zend , jouissent de la propriété d'aspirer quelques-unes des consonnes qui les précèdent. Il résulte de là , qu'à moins d'admettre en faveur de d une exception à cette règle générale pour les dentales, ou doit reconnaître que la seconde forme du n° 6 d'Anquetil est un dh aspiré. En second lieu, sa valeur ressort clairement de la comparaison de quelques radicaux zends où il se trouve, avec les mots sanscrits qui leur correspondent, et qui ont la dentale douce aspirée, comme budh (connaître), et maidhya pour le sanscrit madhya *' . Enfin, on peut citer encore en preuve de l'aspiration de cette consonne le radical verbal rudh (pousser, croître), qui n'est autre que le sanscrit ni A, qui a le même sens 3®. Si l'identité du zend rudh et du sanscrit rvh est évidente pour tout le monde, et que même le zend rudh ** Ueberdas Aller, eic. p. £7*' Le madhya sanscrit parait tore un reste du maidhya zend , car on ne voit pas en sanscrit la raison de l'aspiration du dh. Elle est au contraire très-reconnaissable en zend, où le radical mal (avec) change sa dure en d devant y, et l'aspire en dh. On verra que mat s'ajoute quelquefois aux substantifs , et leur donne le sens d'un instrumental ou d'un ablatif. Cet usage remarquable explique comment mat peut servir de suffixe pour former des adjectifs possessiis. Au reste , ce mol zend doit avoir du rapport avec le sanscrit mithas (mutuo), et mithnna (couple); M. Lassen a déjà rapproché mithas de l'ancien haut-allemand mit (avec). Voyez Ind. BAI. tom. III, p. 65. M Nous différons, comme on voit, de Digitized by Google

ici erreur [26]. Nous pensons, avec ce savant, que le premier signe est la dentale douce : c'est exactement le *d* de l'alphabet dévanâgari, ce qui n'empêche pas que le zend ne le confonde parfois avec le *dh*. Le second signe est bien encore, comme le croit M. Rask, un *dh* aspiré : c'est le *dh* du dévanâgari; mais les manuscrits zends sont si peu conséquents dans leur orthographe, que ce *dh* remplace le plus souvent un *d* non aspiré. La valeur véritable de la seconde forme du n° 6 d'Anquetil peut être cependant prouvée par deux voies différentes. En premier lieu nous trouvons, ainsi qu'on le verra dans notre Tableau des combinaisons des consonnes, la dentale ᵹ (pour nous *dh*) combinée avec les lettres *n*, *y*, *r*, *v*, *w*, c'est-à-dire avec la nasale et les semi-voyelles qui, en zend, jouissent de la propriété d'aspirer quelques-unes des consonnes qui les précèdent. Il résulte de là, qu'à moins d'admettre en faveur de *d* une exception à cette règle générale pour les dentales, on doit reconnaître que la seconde forme du n° 6 d'Anquetil est un *dh* aspiré. En second lieu, sa valeur ressort clairement de la comparaison de quelques radicaux zends où il se trouve, avec les mots sanscrits qui leur correspondent, et qui ont la dentale douce aspirée, comme *budh* (connaître), et *maidhya* pour le sanscrit *madhya* [27]. Enfin, on peut citer encore en preuve de l'aspiration de cette consonne le radical verbal *rudh* (pousser, croître), qui n'est autre que le sanscrit *rah*, qui a le même sens [28]. Si l'identité du zend *rudh* et du sanscrit *ruh* est évidente pour tout le monde, et que même le zend *rudh*

[26] *Ueber das Alter*, etc. p. 47.

[27] Le *madhya* sanscrit paraît être un reste du *maidhya* zend, car on ne voit pas en sanscrit la raison de l'aspiration du *dh*. Elle est au contraire très-reconnaissable en zend, où le radical *maṭ* (avec) change sa dure en *d* devant *y*, et l'aspire en *dh*. On verra que *maṭ* s'ajoute quelquefois aux substantifs, et leur donne le sens d'un instrumental ou d'un ablatif. Cet usage remarquable explique comment *mat* peut servir de suffixe pour former des adjectifs possessifs. Au reste, ce mot zend doit avoir du rapport avec le sanscrit *mithas* (mutuo), et *mithuna* (couple); M. Lassen a déjà rapproché *mithas* de l'ancien haut-allemand *mit* (avec). Voyez *Ind. Bibl.* tom. III, p. 65.

[28] Nous différons, comme on voit, de

Digitized by Google

 doive passer pour anterieur au sauscrit ruh, qui n'en est qu'un adoucissement, il faut- bien admettre pour expliquer la présence du A sanscrit que le (wend est une dentale douce aspirée *. Au reste, il est parfois difficile de reconnaître les circonstances dans lesquelles il faut employer l'une de ces dentales plutôt que l'autre; la confusion de ces signes jette même souvent une grande obscurité sur le sens des mots, et elle a, dans quelques cas, fait commettre i Anquetil des erreurs très-graves. Ainsi , dans un passage du vu" fargard du Vendidad, Anquetil a pris pour (laénu (loi) le mot tlhaêna qui entre en composition avec les mots açpâ (cheval), gaô (bœuf), aslrt) (chameau), kathwô (âne), et il traduit * un cheval, un tau* reau , un âne , un chameau selon la loi , » tandis que le sens doit être * une cavale, une vache, un chameau femelle, une ânesse, qui • donnent du lait; » car j'ai peine à croire que dans le composé uçpô-dhaêna , le dernier mot ne se rattache pas à la même racine que le sanscrit dhénu, • vache qui vient de mettre bas. • La simple inspection de notre Tableau des combinaisons des consonnes zendes achève de faire connaître la véritable nature de ces deux dentales d et dh. Elles appartiennent à l'ordre des douces ou sonnantes, et, comme telles elles se combinent avec les douces gh,j, z, b, r, v, u-, n, n. Toutefois on rencontre dans notre Tableau des groupes qui font exception â la loi de l'attraction mutuelle des lettres les unes à l'égard des autres. C'est d'une part khdh, dans lequel on s'attendrait à voir le kh changé en g ou gh , et d'autre part dk et dlch qui sont complètement étrangers au système des combinaisons du dévanâgari. Ces faits, qui sont prouvés par tous les manuscrits, sont importants à constater comme des anomalies à un système qui exerce en zend une influence considérable, quoique moins étendue qu'en sanscrit. Mais comme ces groupes ne présentent pas des difficultés insurmontables à l'organe qui essaie de les M- Bopp, quant au sens que nous donnons ** Le passage du dh à Yh a été déjà déà ce radical. Voyei Grumm. sanscr. p. 33 1 . montré par M. Bopp. Gramm. ta ruer. r. 10/4 K. Digitized by Google

doive passer pour antérieur au sanscrit *ruh*, qui n'en est qu'un adoucissement, il faut bien admettre pour expliquer la présence du *h* sanscrit que le ꬹ zend est une dentale douce aspirée [29]. Au reste, il est parfois difficile de reconnaître les circonstances dans lesquelles il faut employer l'une de ces dentales plutôt que l'autre; la confusion de ces signes jette même souvent une grande obscurité sur le sens des mots, et elle a, dans quelques cas, fait commettre à Anquetil des erreurs très-graves. Ainsi, dans un passage du VII[e] fargard du Vendidad, Anquetil a pris pour *daêna* (loi) le mot *dhaêna* qui entre en composition avec les mots *açpô* (cheval), *gaô* (bœuf), *ustrô* (chameau), *kathwô* (âne), et il traduit « un cheval, un tau- « reau, un âne, un chameau selon la loi, » tandis que le sens doit être « une cavale, une vache, un chameau femelle, une ânesse, qui « donnent du lait; » car j'ai peine à croire que dans le composé *açpô-dhaêna*, le dernier mot ne se rattache pas à la même racine que le sanscrit *dhênu*, « vache qui vient de mettre bas. »

La simple inspection de notre Tableau des combinaisons des consonnes zendes achève de faire connaître la véritable nature de ces deux dentales *d* et *dh*. Elles appartiennent à l'ordre des douces ou sonnantes, et, comme telles, elles se combinent avec les douces *gh*, *j*, *z*, *b*, *r*, *v*, *w*, *ñ*, *n*. Toutefois on rencontre dans notre Tableau des groupes qui font exception à la loi de l'attraction mutuelle des lettres les unes à l'égard des autres. C'est d'une part *khdh*, dans lequel on s'attendrait à voir le *kh* changé en *g* ou *gh*; et d'autre part *dk* et *dtch* qui sont complétement étrangers au système des combinaisons du dévanâgari. Ces faits, qui sont prouvés par tous les manuscrits, sont importants à constater comme des anomalies à un système qui exerce en zend une influence considérable, quoique moins étendue qu'en sanscrit. Mais comme ces groupes ne présentent pas des difficultés insurmontables à l'organe qui essaie de les

M. Bopp, quant au sens que nous donnons à ce radical. Voyez *Gramm. sanscr.* p. 331.

[29] Le passage du *dh* à l'*h* a été déjà démontré par M. Bopp, *Gramm. sanscr. r.* 104.

Digitized by Google

 prononcer, on s'explique assez aisément comment ils ont pu subsister nonolistant la loi d'euphonie qui veut qu'une sourde tombant sur une sonnante se change en la sonnante de sa classe. Ainsi que nous l'avons dit au commencement , d est soumis aux règles d'aspiration que nous exposerons sur n, y, r, v, tv, et il en résulte les groupes de notre Tableau, où dh figure. Cependant on trouve que d échappe plus fréquemment à ces lois que la sourde t, et nous avons dû en conséquence mentionner des combinaisons, comme dy, dr, dv, que nous voyons soutenues par tous les manuscrits. Peutêtre des copies plus anciennes diminueraient-elles le nombre de ces exemples. Quant à l'épenthèsc de l't, la douce de l'ordre des dentales, simple ou aspirée, l'admet aussi fréquemment que la sourde I. Il ne nous reste plus à examiner que les deux signes g^ et çjk M. Rask les regarde comme des aspirées de p, parce qu'il y reconnaît le trait qui, dans hm (n° 16), marque l'aspiration. Il est bien vrai que ces signes g^et ^dérivent de ça t; mais il n'est peut-être pas également permis d'en conclure que la queue qui les distingue soit une marque d'aspiration. Pour moi , le premier de ces deux signes ne me paraît être autre chose que le p dont le dernier trait se sera prolongé parce que cette lctfre était employée à la fin des mots. Je ne fais donc aucune différence du g^au p , si ce n'est que l'un est final et l'autre initial et médial. Cependant, comme il peut avoir existé quelque nuance dans la prononciation, suivant que la dentale sourde était médiale dans un mot, ou finale dans une désinence grammaticale, je crois pouvoir sans inconvénient distinguer par un point ce signe, du t (n“ 3); ce qui ne veut nullement dire que ce soit un autre t, mais ce que je propose comme un moyen purement matériel de transcription. J'y trouve du moins l'avantage que la question de l'identité ou de la diversité de ces deux lettres n'est pas ainsi préjugée aux yeux des lecteurs pour lesquels elle pourrait paraître encore douteuse.
Digitized by Google

ALPHABET ZEND. lxxvii Cette forme du t n’est, ainsi que nous l’avons dit, employée le plus souvent qu’à la fin des mots , dans quelques désinences grammaticales. Lorsqu’une formative dans la composition de laquelle entre un I . comme al, par exemple, devient finale, c’est de ce g^que l’on se sert; mais quand le t du suffixe est suivi d'une voyelle, notamment dans les féminins en i, le y# / (n° 3) reparaît. Ce rapprochement donne, ce semble, une grande force à l'opinion que nous avons avancée sur l’identité de fa et de ja. Cette lettre n’est souvent médiale , que par suite d’une erreur des copistes qui l'emploient pour d ou dh. On la trouve cependant aussi devant h, tek, b, c’est-à-dire à la fois devant des sourdes et une sonnante. Dans la dernière de ces combinaisons (tè), ce n’est peut-être plus le meme / que nous regardons comme identique à la dentale sourde à la fin d’un mot. Quelques manuscrits semblent même préférer Ce signe |g^ laisse encore mieux voir, s’il est possible, la forme première du p t, et à ce titre je n’hésite pas à le regarder comme le t dental final ; ce n’est qu’une autre forme du t que nous venons d’examiner tout à l’heure. On pourrait croire cependant que ce n'est pas sans dessein que ces deux figures ig^et g^sont ainsi différenciées dans les textes. Quant à moi, je n’ai pas encore pu découvrir fa raison de cette différence, si ce n’est que devant k et b, les manuscrits semblent en général préférer la forme ig^à y. Comme M. Rask ne les distingue pas l’une de l’autre, nous ferons de même, nous éloignant toutefois de son sentiment, en ce que nous ne regardons pas cette consonne comme une aspirée. Nous ajouterons que, des quatre classifications des lettres zendes que nous avons empruntées aux manuscrits d’Anquetil, il y en a trois dans lesquelles ce signe ^n’est pas reproduit, ce qui prouve que, pour quelques copistes, il n’avait pas une existence distincte de celle du ç t

Digitized by Google

Lxxviii ALPHABET ZEND. Le n” 7 1 r ne fait aucune difficulté; c’est, de l'aveu de M. Rask , le r européen. Nous ferons remarquer en outre que ce signe remplace non-seulement le r dévan&gari, mais même le /, liquide que ne possède pas le zend. Précédé et suivi de la voyelle ë, r représente, ainsi que nous l’avons dit ci-dessus dans notre analyse des voyelles, le sanscrit ri, sous cette forme érë. Suivie des voyelles i et u et des semi-voyelles y et v ou te. la liquide r admet l’épenthèse de l’i et de l’a, par exemple dans ndiri (femme), pour le sanscrit nâri, et dans laaruna (jeune homme), pour laruna. L’épenthèse de l’i et de l’o n’a pas lieu lorsque la liquide fait partie d’un groupe où entre une gutturale, une dentale, une labiale, une siffiantc ou l’aspiration, soit que ces lettres précèdent ou qu’elles suivent la liquide. Pcrtir ce qui est de r, dans scs rapports avec les consonnes, on doit faire les observations suivantes. Le r zend peut suivre toutes les consonnes gutturales, dentales, labiales, douces et fortes, à l'exclusion peut-être des palatales. Je ne me rappelle pas du moins d’avoir rencontré tchr ni djr. 11 suit encore les nasales g (ng), n, m, les semivoyelles e et w, les sifflantes z, ç et h. Le groupe sr est impossible en /.end, puisque nous verrons sur le n° 1 9 d’Anquetil, que la sifflante dentale devant r se change en h procédé de g. A l’cgard des gutturales, des dentales et des labiales, il y a une remarque importante à faire; c’est que la liquide force la consonne douce ou forte à se changer en son aspirée correspondante, k en kh, g en gh, t en th, d en dh, p en f; il faut seulement en excepter 6, qui, en zend, n’a pas d’aspirée, et de plus, les cas où t, par exemple, est précédé des sifflantes ch et s. On doit conclure de là que r porte avec soi une aspiration qui lui est inhérente , et qui , lorsqu’une consonne vient à tomber sur la liquide, remonte sur cette consonne30. Car l’action des lettres ** Je n’ai pas besoin d'insister sur l'analogie que présentent en ce point le grec et le zend. En grec, le p est virtuellement accompagné d une aspiration , qui me parait dans certains cas , et particulièrement dans le suffixe , remonter sur le t et le changer eu 9. (Conf. sanscr. tra , tend t hra .} J*ai déjà donné quelques détails sur ce fait dans Digitized by Google

 l’une sur l'autre procède en zend de la seconde à la première, comme cela se voit le plus souvent en sanscrit. C’est vraisemblablement cette aspiration inhérente. à la liquide r, qui est écrite, lorsqu'au lieu de suivre la consonne, r tombe sur une gutturale ou une labiale forte dans les mots vëhrka (loup), mahrka (mort) et kéhrpa (corps). 11 est vrai cependant que l’on remarque (et nous avons donne ces faits dans notre liste des combinaisons des consonnes), r précédant la forte de la classe des gutturales et des labiales, les liquides y,v, les sifflantes et la nasale m, sans être escorté de ce h dont il semble nécessaire d’accompagner la liquide r, lorsqu’elle n’est pas précédée d’une consonne. Mais nous ferons observer que la plupart des combinaisons de r consignées dans notre Tableau s’écrivent aussi en intercalant, entre r et la consonne, IV bref, qui, comme nous l’avons déjà indiqué, remplace le scheva, de cette manière: karëla au lieu de karta. Le mot dans ce cas ne doit plus être épelé de la même façon : au lieu de kar-ta , on a ka-rë-la; ce n’est plus là le cas de vëhr-ka , dans lequel on peut supposer que le h fait partie de la syllabe véhr, et distingue, par sa présence, r précédé d’une voyelle et tombant sur une consonne, de r entre deux voyelles et formant avec la seconde de ces voyelles une syllabe (ka-rc-la). Quelle que soit au reste la valeur de cette observation , on remarquera que r ne précède jamais une sonnante, excepté les semi-voyelles et m. Le n° 8 ^ z est, également de l’aveu de M. Bask, le z grec et persan. Il est nécessaire toutefois de prendre en considération l’observation suivante. On sait que le dévanâgari ne connaît pas le z, de sorte que le z zend existe dans la langue des Parses, ou parée qu’elle possède des mots non sanscrits où se trouve cette articulation, ou parce que le z zend est le substitut d’une autre lettre indienne. Nous verrons que c’est par ce dernier principe que l’on le Nouveau Journal asiatique (tom. IX, aime aussi le groupe àr. que Grimro (tom. I. pag. 53 et sqq). J’ajouterai que le gothique pag. 7a) rattache au p grec et au rh latin.

l'une sur l'autre procède en zend de la seconde à la première, comme cela se voit le plus souvent en sanscrit. C'est vraisemblablement cette aspiration inhérente à la liquide *r*, qui est écrite, lorsqu'au lieu de suivre la consonne, *r* tombe sur une gutturale ou une labiale forte dans les mots *vĕhrka* (loup), *mahrka* (mort) et *kĕhrpa* (corps). Il est vrai cependant que l'on remarque (et nous avons donné ces faits dans notre liste des combinaisons des consonnes), *r* précédant la forte de la classe des gutturales et des labiales, les liquides *y*, *v*, les sifflantes et la nasale *m*, sans être escorté de ce *h* dont il semble nécessaire d'accompagner la liquide *r*, lorsqu'elle n'est pas précédée d'une consonne. Mais nous ferons observer que la plupart des combinaisons de *r* consignées dans notre Tableau s'écrivent aussi en intercalant, entre *r* et la consonne, l'*ĕ* bref, qui, comme nous l'avons déjà indiqué, remplace le *scheva*, de cette manière : *karĕta* au lieu de *karta*. Le mot dans ce cas ne doit plus être épelé de la même façon : au lieu de *kar-ta*, on a *ka-rĕ-ta* ; ce n'est plus là le cas de *vĕhr-ka*, dans lequel on peut supposer que le *h* fait partie de la syllabe *vĕhr*, et distingue, par sa présence, *r* précédé d'une voyelle et tombant sur une consonne, de *r* entre deux voyelles et formant avec la seconde de ces voyelles une syllabe (*ka-rĕ-ta*). Quelle que soit au reste la valeur de cette observation, on remarquera que *r* ne précède jamais une sonnante, excepté les semi-voyelles et *m*.

Le n° 8 ʒ *z* est, également de l'aveu de M. Rask, le *z* grec et persan. Il est nécessaire toutefois de prendre en considération l'observation suivante. On sait que le dévanâgari ne connaît pas le *z*, de sorte que le *z* zend existe dans la langue des Parses, ou parce qu'elle possède des mots non sanscrits où se trouve cette articulation, ou parce que le *z* zend est le substitut d'une autre lettre indienne. Nous verrons que c'est par ce dernier principe que l'on

le Nouveau Journal asiatique (tom. IX, pag. 53 et sqq.). J'ajouterai que le gothique aime aussi le groupe *hr*, que Grimm (tom. I, pag. 72) rattache au *ῥ* grec et au *rh* latin.

Digitized by Google

lxxx ALPHABET ZEND. doit rendre raison de l'existence de la lettre z en zend. On reconnaîtra que les mots de l'ancien persan où elle se rencontre peuvent se ramener à des mots sanscrits qui ont une autre lettre. Les consonnes pour lesquelles z est le plus fréquemment substitué, sont h et dj dévanâgaris, et un ç ou j zend. Quelques remarques mettront dans tout leur jour les faits que nous venons d'indiquer. Nous avons dit que le z zend répondait souvent à un h dévanâgari. Ce fait est un des mieux démontrés de tous ceux qu'a fait jusqu'ici connaître la comparaison des lettres zendes et sanscrites ; nous ne nous arrêterons donc pas à en donner des exemples 51 . Cependant le changement de h sanscrit en z. joue dans la langue zende un rôle trop important pour que nous n'en cherchions pas la raison sous le point de vue philologique. Les remarques dont il va être l'objet, ne seront pas inutiles pour la suite de notre discussion sur l'alphabet zend comparé à l'alphabet dévanâgari. Nous ferons d'abord observer que le h devient z dans d'autres langues que le zend, et particulièrement en lithuanien où z remplace fréquemment un h " L'application de la règle qui , en zend , nous fait reconnaître z comme substitut d'un h, peut servir à expliquer un mot sanscrit , dont l'origine est obscure. Je veux parler du superlatif nêdichtha (le plus prés), qui n'est autre chose que le zend nazdista. On dérive nêdichtha d'un thème nêda qu'on n'explique pas. 11 me semble plus naturel d'y voir une forme partie du primitif qui a donné naissance au zend nazdista , peutêtre même une altération de ce superlatif. En effet, tandis que le sanscrit nêdichtha est isolé dans la langue, et qu'il est par suite difficile à analyser, on peut rendre compte de nazdista dans lequel nazd reste comme la forme absolue du mot , après qu'on en a retranché la formative du superlatif ista . Le monosyllabe nazd doit avoir eu, à la forme absolue, un a final ; et avoir été nazda, dans lequel on retrouvera ou un participe parfait passif de naz (s'approcher), dont le suffixe ta aura été changé en da par suite de l'action de la sonnante z sur la sourde t , ou, ce qui me paraît plus vraisemblable, un mot com|>osé de naz et de da (donné prés), composé analogue aux mots yaoj-da et mfj-da , dont il est parlé ci-dessous. Le radical naz est la forme zende du radical sanscrit nah , qui est bien connu pour appartenir également aux dialectes germaniques (cf. l'allemand nahe, nach, l'anglais next, etc.) ; de sorte que le nêdichtha du sanscrit est ramené, mais en passant par le zend , à une racine qui lui appartient aussi bien qu'à l'ancienne langue des Persans. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.17% accurate

 En voici quelques exemples, avec les formes que prennent les mots qui nous les fournissent dans d’autres langues anciennes ou modernes de l’Europe. Sanscr. mih, litii. myzu, zend miz, gr. lat. mingo. Sanscr. hima, lith. ziema, zend zydo, gr. lat. hiems. Sanscr. hamsa, lith. zasis, gr. ^»V, goth. gans, lat. anser. Sanscr. b-hâmi , lith. zeme , z. zem , gr. %yuu, goth. gaui, lat. humus. Sanscr. hrïdaya, lith. szirdis, gr. mafjia, lat. cor, goth. hairtô. Sanscr. aham, lith. isz, zend azëm, goth. ik, gr. *>', lat. ego. Sanscr. hasta, zend zasta, gr. goth. hand, lat. pre-hend-ere. Sanscr. mahat, zend maz, goth. mikils, gr. pdytç, lat. magnas. Sanscr. hari, zend zairi, gr. lat. viridis w. " Quelques-uns des exemples de cette liste ont besoin d'explication : ce sont les diverses formes des mots muin et vert. T ai cité le grec % ip et moins d’abord pour les rapprocher des mot» qui leur correspondent dans d’autres langues, que pour compléter ma liste. 11 ne serait cependant pas impossible de ramener le premier de ces mou au radical duquel dérivent d'un cAté hasta , et de l'autre hand. Il faut d'abord remarquer que le hasta et le zasta sanscrit et zend ne sont pas fort éloignés du hand et du pre-hendere germanique et latin. Le radical est la syllabe ha, suivie dans un cas d'une sifflante, dans l’autre d'une nasale, sons très Agitants de leur nature. Nous devons en effet détacher du sanscrit et du zend hasta et zasta, la syllabe ta qui n’est autre chose qu’un suffixe dont la suppression nous laisse has pour radical. C’est de celte manière que les Brahmanes expliquent leur hasta ; mais la racine has a le sens de rire, ce qui nous donne une étymologie insouI. tenable. J’aimerais mieux dériver has-ta du radical hri (prendre) , avec guna , har, dans lequel la liquide serait changée en la sifflante s, par suite de l’influence du t, qui recherche, comme on sait , la sifflante dentale. Je n’ignore pas que le changement de r en s n’est pas très-commun en sanscrit; car je ne puis me servir de dur, nir, et autres qui, dans certains cas, deviennent duch { dus) et nich (nis), parce que, suivant moi . ce sont ces dernières formes qui sont primitives. Mois comme s est fréquemment remplacé par r, on pourrait admettre aussi le changement inverse, celui de r en i devant une dentale dure , ainsi que cela a lieu dans punar, devenant panas. Si cette opinion était adoptée, le mot grec %ip n’en deviendrait certainement pas davantage le has-ta sanscrit. Mais il sortirait du même radical hri , changé par le guna en har, dont le datif pluriel

est la transcription aussi exacte qu’on peut la désirer. Dan» cette hypothèse, le grec % lf dériverait immédiatement du radical hri , L

LXXX1I ALPHABET ZEND. Cette liste démontre suffisamment la relation mutuelle de tous ces sons h, % ou ch allemand, k ou c dur, et z. Le lithuanien possède même un sz qui se prononce à peu prés comme ch français ou sclt allemand. Ce sz qui, dans quelques-uns des mots précités, répond au h dévanâgari, représente de même un A des dialectes germaniques; mais c'est surtout, autant que nos moyens limités de comparaison nous ont permis de le reconnaître, avec un ç palatal dévanâgari et rend que cette sifflante sz a le plus de rapport, par exemple: sanscr. çvan, 7, end çpâ, lith. szu, goth. hunths, gr. ulm, lat. canis, franç. chien; sanscr. çala, zend ç ata, lith. szimta, ail. hundcrt, gr. lat. ctntum, franç. cent (pron. sent); sanscr. daça, zend daça, lith. deszimts, goth. taihan, gr. /«'«», lat. decem, franç. dix (pron. dis). De ces analogies, toutes incontestables, nous n'examinerons en ce moment que la dernière, celle qui rapproche le A sanscrit ducA français, par l'intermédiaire du sz lithuanien. Une fois qu'on a reconnu que la sifflante ch est une des permutations possibles de l'aspiration passant à l'état de consonne plus fortement articulée, il faut admettre sans addition d'aucun suffixe; ou plutôt le suffixe, quel qu'il soit, mais qui a laissé une trace de sa présence dans le guna de hri en har{%p), aurait disparu. L'adjectif parait peut-être plus difficile à ramener au sanscrit hari. Cependant nous remarquerons d'abord que hari signifie également vert et jaune, comme cela est très-naturel , et qu'ainsi nous avons pu comparer è hari le grec plutôt que qui, d'ailleurs, signifie autant jaune que vert. Si nous détachons de part et d'outre les désinences i et os, nous avons har et aty, et ce dernier root peut être identique au premier, dont il ne diffère que par le déplacement de a», = har, le^ grec étant presque toujours , comme le démontre notre liste , un h sanscrit. On ne s'étonnera pas de voir la voyelle déplacée dans tin mot où figure la liquide r, car c'est , è vrai dire . cette liquide ellemême qui a quitté sa place pour se joindre à la gutturale. On sait qu'il n'y a pas de lettre qui soit moins stable que le r, et que tantôt elle précède dans une langue, et tantôt elle suit dans une autre la consonne la plus prochaine avec laquelle elle peut s'unir; nous nous contenterons de comparer ensemble le latin rapio et le grec apïï-ilÇcù , repo et tprai , qui revient au sanscrit srip,e n latin serpo. On pourrait même conclure de cette comparaison l'identité primitive de et eD passant par^e^VDigitized by Google

ALPHABET ZEND. lmxiu aussi toutes les modifications connues de cette sifflante; savoir, la douce j qui lui correspond , la sifflante dentale s, et sa douce z. Tous ces sons s'ordonnent donc de la manière suivante : au point de départ est un h, élément générateur des sons et des articulations, suivant qu'il est modifié par le jeu des diverses parties de l'appareil vocal. On ne peut bien juger de ce h qu'en oubliant la prononciation très-adoucie qu'il a le-plus souvent dans les mots français, tels qu'on les prononce à Paris surtout. Ce h est l'aspiration elle-même, qui, devenant plus forte encore, confine à la gutturale. Alors c'est le x grec, le x espagnol, le $ allemand. Arrivée à ce point, l'articulation h prend deux directions différentes. D'un côté, elle devient purement gutturale, c'est le k avec ses variétés en grec, en latin, en français, etc. De l'autre, elle devient chuintante, siffle dans l'organe vocal au lieu de s'arrêter à la gorge, et ainsi le d) allemand n'est plus pour un Français que ch (sch allemand). C'est lé que se trouve l'origine de tous les sons sifflants dérivés de l'aspirée forte. En effet, ch donne j qui, à son tour, engendre z, lequel est de tous les sons sifflants le plus adouci, en ce qu'il garde le moins de la gutturale, et que , s'il a une très-grande affinité avec un autre ordre d'articulations, c'est avec celui des dentales qui sont incomparablement plus douces que les gutturales. Je rappellerai , pour les personnes qui n'auraient pas songé à observer ces changements de lettres, les essais de prononciation des enfants qui trouvent les dentales avant les gutturales, et z avant j. Je citerai en outre, pour faire remarquer les diverses modifications de l'aspiration, les formes que prend dans divers idiomes le latin hortas, en grec ^ykr. anc. lat. chors, chortis , (d'ou le français cour), l'allemand garden, l'italien giardino, le français jardin, qu'un Allemand prononce chardin, et un enfant zardin. Nous pourrions multiplier les" exemples pour prouver que la sifflante z est, pour les langues ariennes du moins, dans la série des permutations de h; cette proposition nous semble suffisamment démontrée. Il était toutefois nécessaire de nous y arrêter un L.

aussi toutes les modifications connues de cette sifflante; savoir, la douce *j* qui lui correspond, la sifflante dentale *s*, et sa douce *z*. Tous ces sons s'ordonnent donc de la manière suivante: au point de départ est un *h*, élément générateur des sons et des articulations, suivant qu'il est modifié par le jeu des diverses parties de l'appareil vocal. On ne peut bien juger de ce *h* qu'en oubliant la prononciation très-adoucie qu'il a le plus souvent dans les mots français, tels qu'on les prononce à Paris surtout. Ce *h* est l'aspiration elle-même, qui, devenant plus forte encore, confine à la gutturale. Alors c'est le χ grec, le *x* espagnol, le φ allemand. Arrivée à ce point, l'articulation *h* prend deux directions différentes. D'un côté, elle devient purement gutturale, c'est le *k* avec ses variétés en grec, en latin, en français, etc. De l'autre, elle devient *chuintante*, siffle dans l'organe vocal au lieu de s'arrêter à la gorge, et ainsi le φ allemand n'est plus pour un Français que *ch* (*sch* allemand). C'est là que se trouve l'origine de tous les sons sifflants dérivés de l'aspirée forte. En effet, *ch* donne *j* qui, à son tour, engendre *z*, lequel est de tous les sons sifflants le plus adouci, en ce qu'il garde le moins de la gutturale, et que, s'il a une très-grande affinité avec un autre ordre d'articulations, c'est avec celui des dentales qui sont incomparablement plus douces que les gutturales. Je rappellerai, pour les personnes qui n'auraient pas songé à observer ces changements de lettres, les essais de prononciation des enfants qui trouvent les dentales avant les gutturales, et *z* avant *j*. Je citerai en outre, pour faire remarquer les diverses modifications de l'aspiration, les formes que prend dans divers idiomes le latin *hortus*, en grec χόρτος, anc. lat. *chors*, *chortis*, (d'ou le français *cour*), l'allemand *garden*, l'italien *giardino*, le français *jardin*, qu'un Allemand prononce *chardin*, et un enfant *zardin*. Nous pourrions multiplier les exemples pour prouver que la sifflante *z* est, pour les langues ariennes du moins, dans la série des permutations de *h*; cette proposition nous semble suffisamment démontrée. Il était toutefois nécessaire de nous y arrêter un

Digitized by Google

 instant pour mettre dans son vrai jour le rapport du z zend au h sanscrit. C'est le .z qui me paraît postérieur, et le h dévanâgari est à son égard l'articulation qui le produit par des modifications successives. La consonne z est encore assez fréquemment le substitut du dj sanscrit, par exemple dans zantu (une certaine divisiqn territoriale habitée), pour le sanscrit djanlu (être vivant); baêchaza (médicament), pour le sanscrit bhêchadja, et plusieurs autres. Dans le plus grand nombre de cas, la simple inspection du mot zend suffit pour faire connaître quelle est la lettre de l'alphabet dévanâgari, h ou dj, k laquelle répond le z zend. On trouve cependant deux mots qui, par la ressemblance qu'ils offrent l'un avec l'autre, et la facilité qu'on a de les rattacher à deux radicaux différents, peuvent au premier coup d'œil offrir quelque embarras. Le mot zend ërëzata signifie argent, et c'est évidemment le même mot que le sanscrit radjata et le latin argentum. Si même on se rappelle l'observation que nous avons faite plus haut sur la voyelle ri, en zend ërë, on pourrait croire que le sanscrit radjata ne diffère du zend ërëzata que par ra, modification irrégulière de la voyelle ri (zend ërë). Ce ne serait donc plus au radical verbal rahdj (colorer), qu'il faudrait demander l'étymologie du sanscrit radjata, et cette dérivation devrait être négligée, comme beaucoup de celles que proposent les grammairiens indiens pour certains mots difficiles. Le rapprochement du sanscrit radjata et du zend ërëzata nous conduirait à un radical rïdj , en zend ërëz , où le z de l'ancien persan représenterait un dj dévanâgari. Or, on trouve en sanscrit deux radicaux, rïdj et ardj (gagner), qui ne sont que la modification très-légère l'un de l'autre au moyen du guna, et auxquels il paraît nécessaire de rattacher le zend ërëzata; et si ërëzata a autant de rapport avec radjata que nous le croyons, on peut conjecturer que radjata lui-même dérive par un guna irrégulier de celui de ces radicaux qui a la voyelle ri. Je sais bien que cette explication a le désavantage de substituer une Digitized by Google

LXXXV ALPHABET ZEND. étymologie métaphysique à une dérivation prise dans un ordre d'idées plus matérielles, et empruntées de la notion de couleur (randj) Mais, en admettant que le rapprochement de radjata sanscrit et de erëzata zend ne soit pas fondé, et qu'il faille toujours tirer radjata de randj, on conviendra sans peine qu'on n'en peut faire autant du mot érczata, et qu'il faut nécessairement y voir un radical ërëz, qui, au premier abord, paraît être en sanscrit rîdj. D'un autre coté, si le z de la racine ërëz ne répondait pas à un dj dévanâgari, et qu'il fût le substitut d'un A, ce ne serait plus à un radical sanscrit rïdj qu'il faudrait s'adresser, mais à une racine rih. Cette racine n'existe pas, il est vrai, en sanscrit; cependant nous y trouvons un mot qui peut n'en être qu'une modification très-légère; c'est le radical arh (valoir, mériter), qui permet de supposer lin rih, au même titre que ardj revient à rïdj. Dans cette supposition, le mot zend erëzata se rattacherait non plus à un radical rïdj (gagner, acquérir), mais à un radical ancien (conservé dansnrA) rih (valoir, avoir du prix), et on laisserait de côté le rapprochement proposé entre erëzata et radjata, dont on respecterait l'étymologie indienne. Ce qu'il y a de certain, quelque opinion qu'on adopte d'ailleurs sur ces rapprochements, c'est que le radical sanscrit arh, sous sa forme M D est peut-être permis de rattacher au radical ridj (radical auquel nous conduit la comparaison du zend erëzata et du sanscrit radj-ata) la notion de couleur , de sorte que l'étymologie du nom de l'argent, en sanscrit comme en zend , continuerait d'être empruntée au même ordre d'idées qu'indique la racine randj. En effet, le Tooiardjuna a, entre autres significations, celle de htanc. Or, quoique la dérivation de ce mot ne soit pas très-claire , on y peut voir un radical ardj (en sanscrit gagner) qui , dans la supposition qu'il aurait le sens d 'être blanc , serait exactement le grec itfyç (blanc), d'où apy/pof (argent). Nous sommes en outre autorisés par la discussion qui fait le fonds de notre texte, à ramener ardj à une racine rîdj, de laquelle nous venons de démontrer que dérive nécessairement le zend éréz-ala. Cette racine à laquelle on donne le sens de gagner, aurait donc aussi celui* d'être blanc , et ce serait de cette dernière signification que viendrait d'un côté le zend erëzata, ei de l'autre les mots sanscrits ardj ana (blanc) , et radj-ata (argent). Si même l'allemand Erz n'était pas aussi rapproché du latin 01 et du sanscrit ayas, on pourrait croire qu'il appartient à cette famille

The text on this page is estimated to be only 28.62% accurate

 que je serais tenté de regarder comme secondaire, n’est pas inconnu en zend même, où nous voyons arëza (prix, valeur), qui est même beaucoup plus souvent écrit arédja , orthographe dans laquelle il ne faut voir, selon toute apparence, qu’une permutation irrégulière du z , primitif à l’égard du dj. Il nous reste à indiquer les autres consonnes pour lesquelles le zend emploie souvent la lettre z; ce sont les deux sifflantes ç et s. On trouve fréquemment que la consonne z est le substitut , devant certaines lettres, des sifflantes f et j existant déjà dans la langue à la fin d’un mot. Ainsi la préposition uç (préposition qui n’est sans doute autre chose que le us gothique et le at sanscrit) reste, lorsqu’elle est isolée, sous cette forme ou sous celle de us, par suite d’une confusion des sifflantes que nous indiquerons tout à l’heure Mais lorsqu’elle se joint à un mot commençant par '* Le# diverse# forme# que prend la préposition gothique us, tant dan# les dialectes germaniques que dan# les langues lithuaniennes et slaves , forme# que J. Griram a rassemblée# (Dentsch . Gramm. loin. III. p. 253), offrent de curieuse# analogies avec les faits de l'euphonie zende que nous exposons en ce moment ; et elles me confirment dan# une conjecture que je n'eusse pas osé indiquer de moi-même, sur l’identité de «a et grec avec le zend uç (at). En effet . les diverses orthographes de cette préposition dans l'ancienne langue des Parse# ont autant de représentants dans les roots de» idiomes suivants : goth. as, uz uh ; anc ali. ur; slav. iz ; lithnan. in; anc. prussien it; letton, is; latin ex; grec ta, «J. L'orthographe zende de cette préposition quand die est isolée, uç, donne le grec t’a, puisque ç zend égale a grec. L'orthographe plus rare us est le gothique tu , dont l'adoucissement uz est analogue au slave iz. J’ai dit dans le texte que le uç zend était le même que le sanscrit ut : ceci a besoin d'explication , d'autant plus qu'on pourrait y voir une contradiction avec la théorie de Grimm . qui , sans donner son opinion sur fat sanscrit , distingue cependant très-nettement le ût gothique de uz , le premier devenant dans d’autres dialectes germaniques Az et auss, et étant plutôt un adverbe qu'une préposition. Quoi qu'ü en soit de cette distinction , H me parait possible de rapprocher le ut sanscrit du uç (ns , as) zend , parce que ces trois lettres ç, s, t, outre leur affinité mutuelle dan# la langue zende. ont encore un rapport non moins évident avec k, et que de plus , une fois uç changé en uk , il peut devenir très-facilement at. Ces diverses formes uç, ix, ut, ont peut-être leur

point commun de réunion dans un utch sanscrit , qui luimême présupposerait un uk, lequel nou# conduit jusqu'à f allemand koch. I je radical Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

 une lettre douce, ou, suivant la division indienne, une sonnante, elle s'écrit uz, notamment devant une voyelle et devant les consonnes g , dj . d, b, v. Dans les cas que nous venons d'indiquer, le z n'est que le résultat de la permutation euphonique d'une sifflante , a tek ira encore été trouvé jusqu'ici que dans le sanscrit utch-ita (digne) (Bopp,. Gloss, sanscr. voc. o/cÀi/a). H me semble que le ç du zend uç fait penser à un primitif terminé par une palatale , et que ce rapprochement est favorisé par le t sanscrit , élément de la palatale tch. Au reste , que la forme première de cette préposition soit terminée par une dentale ou une sifflante, cela est de peu d'intérêt relativement à la question qui nous occupe : le zend uç et le sanscrit ut n'en sont pas moins un seul et même mot. Le sens que les textes donnent à ces deux monosyllabes, est exactement le même en zend et en sanscrit ; et comme ut avec le suffixe du superlatif tama fait en sanscrit affama (optirous) , ainsi of, avec le suflixe téma, fait en zend us te ma , le ç palatal devenant s dental devant f. Quant à l'attraction que les sonnantes , et notamment d, exercent sur la sifflante, on en trouve en gothique des exemples nombreux : ainsi le groupe zd y est fréquent comme en zend , et ce groupe devient dans d'autres dialectes germaniques rd.de même qu'en sanscrit un s précédé de toute autre voyelle qu'un a , et tombant sur une sonnante . passe en r. Le mot gothique mxzdô, en grec ftsrtàç , en bohémien mzda , et en zend mtjda, en est un exemple frappant. Grimm rattache même à ce mot le latin métrés (de mereri), par l'anglo-saxon meord. Le mot zend mtjda , d'où est venu le persan mtzd, est obscur en ce qu'il n'a pas d'autre analogue dans 1 ancienne langue des Parses. On le trouve écrit de deux manières , mtjda avec un j et myazda avec un z ; et il est bon de remarquer que toutes les fois que la voyelle a est écrite , c'est le z et non le j qui suit, ainsi que le prouve la mauvaise orthographe mtazda. Or, comme on verra que j zend est l'adoucissement d'un ch zend ou sanscrit, de mémo que z est celui d'un ç ou s zend, les deux formes zendes mtjda et myazda auraient l'une un s dental, l'autre un ch cérébral en sanscrit. Je ne connais pas dans cette dernière langue de mot qui présente le moindre rapport avec le mtjda zend et 1 grec. Mais le zend mij-da et myazda me parait composé de mtj ou myuz avec un radical da, qui n'est vraisemblablement que le reste du participe dâta (donné). Nous avons un exemple d'une composition pareille dans le zend yaoj-dathâmi (je

puriûe),où nous voyons un radical goanijîè yaoj qui revient à yuj, et qui , traité d’apres "* les lois de permutation que nous exposerons sur la lettre j zend, nous donne le sanscrit yach (vénérer), racine qui, pour ne se rencontrer que dans les commentaires des grammairiens , n’en doit pas moins être rétablie dans le cadre des langues ariennes, puisqu’on la voit en usage dans la langue zende. Nous obtenons donc ainsi comme base du mot mtj-da et myaz da le radical mtj et myaz, dans lequel z et j devront faire place h un s et à un ch. Si ces deux ortlio- . graphes ne sont que des variantes du même

une lettre douce, ou, suivant la division indienne, une sonnante, elle s'écrit *uz*, notamment devant une voyelle et devant les consonnes *g*, *dj*, *d*, *b*, *v*. Dans les cas que nous venons d'indiquer, le *z* n'est que le résultat de la permutation euphonique d'une sifflante,

utch n'a encore été trouvé jusqu'ici que dans le sanscrit *utch-ita* (digne) (Bopp, *Gloss. sanscr.* voc. *utchita*). Il me semble que le ç du zend *uç* fait penser à un primitif terminé par une palatale, et que ce rapprochement est favorisé par le *t* sanscrit, élément de la palatale *tch*. Au reste, que la forme première de cette préposition soit terminée par une dentale ou une sifflante, cela est de peu d'intérêt relativement à la question qui nous occupe : le zend *uç* et le sanscrit *ut* n'en sont pas moins un seul et même mot. Le sens que les textes donnent à ces deux monosyllabes, est exactement le même en zend et en sanscrit ; et comme *ut* avec le suffixe du superlatif *tama* fait en sanscrit *uttama* (optimus), ainsi *uç*, avec le suffixe *tĕma*, fait en zend *ustĕma*, le ç palatal devenant *s* dental devant *t*.

Quant à l'attraction que les sonnantes, et notamment *d*, exercent sur la sifflante, on en trouve en gothique des exemples nombreux : ainsi le groupe *zd* y est fréquent comme en zend, et ce groupe devient dans d'autres dialectes germaniques *rd*, de même qu'en sanscrit un *s* précédé de toute autre voyelle qu'un *a*, et tombant sur une sonnante, passe en *r*. Le mot gothique *mizdô*, en grec μισθός, en bohémien *mzda*, et en zend *mîjda*, en est un exemple frappant. Grimm rattache même à ce mot le latin *merces* (de *mereri*), par l'anglo-saxon *méord*. Le mot zend *mîjda*, d'où est venu le persan *mezd*, est obscur en ce qu'il n'a pas d'autre analogue dans l'ancienne langue des Parses. On le trouve écrit de deux manières, *mîjda* avec un *j* et *myazda* avec un *z* ; et il est bon de remarquer que toutes les fois que la voyelle *a* est écrite, c'est le *z* et non le *j* qui suit, ainsi que le prouve la mauvaise orthographe *mîazda*. Or, comme on verra que *j* zend est l'adoucissement d'un *ch* zend ou sanscrit, de même que *z* est celui d'un ç ou *s* zend, les deux formes zendes *mîjda* et *myazda* auraient l'une un *s* dental, l'autre un *ch* cérébral en sanscrit. Je ne connais pas dans cette dernière langue de mot qui présente le moindre rapport avec le *mîjda* zend et le μισθός grec. Mais le zend *mîj-da* et *myazda* me paraît composé de *mîj* ou *myaz* avec un radical *da*, qui n'est vraisemblablement que le reste du participe *dâta* (donné). Nous avons un exemple d'une composition pareille dans le zend *yaoj-dathâmi* (je purifie), où nous voyons un radical *gounifié yaoj* qui revient à *yuj*, et qui, traité d'après les lois de permutation que nous exposerons sur la lettre *j* zend, nous donne le sanscrit *yach* (vénérer), racine qui, pour ne se rencontrer que dans les commentaires des grammairiens, n'en doit pas moins être rétablie dans le cadre des langues ariennes, puisqu'on la voit en usage dans la langue zende. Nous obtenons donc ainsi comme base du mot *mîj-da* et *myaz-da* le radical *mîj* et *myaz*, dans lequel *z* et *j* devront faire place à un *s* et à un *ch*. Si ces deux orthographes ne sont que des variantes du même

Digitized by Google

IAXXVlll ALPHABET ZEND. permutation qui appartient en propre à la langue zende, et qui offre une trace rare et curieuse de l'action des lettres les unes sur les autres, entre deux mots qui viennent À se rencontrer. Ce principe, auquel je ne connais que bien peu d'exceptions (peut-être le seul mot uszayalu, où s, remplaçant ç, ne devient pas z devant la douce 2), est exactement le même que celui qui, en sanscrit, ne permet pas à la sifflante s de se placer devant les lettres sonnantes. La sifflante dans cotte dernière langue se change en r; en zend le changement est plus régulier en ce que l'organe s'adresse à un son très-rapproché de la sifflante, et certainement beaucoup plus semblable à la sifflante que le r. Il y a là action de la sonnante sur la sourde j ou i, et permutation de la sourde en une lettre ayant plus d'analogie avec la sonnante. C'est exactement le contraire de ce que nous remarquerons tout à l'heure sur la sifflante ç (remplacée quelquefois pars), laquelle est le substitut de 2 devant une sourde. Il y a cependant, sur le mot uç (ou bien us), une remarque à faire, c'est qu'il ne faut pas conclure de la loi que nous venons d'établir, quelle s'appliquerait à ce mot s'il était écrit uch : en d'autres mot , myaz me parait la plus moderne, et je la crois due à l'action de la prononciation l>er*atie, qui a considéré IV long de m(j-da comme une serai-voyclle. Les plus anciens manuscrits donnent mij-da , \k où le Vcndidâd-sadé lithographié lit myaz-da,; seulement les uns écrivent le mot avec un i bref, les autres avec un f long. L'allongement de IV est probablement dû à la composition même du mot , car on conçoit que pour se joindre kda (donné) . le radical , qu'on doit supposer bref mij, éprouve une modification analogue à celle du gnna zend de yaj en yaoj. Toutefois . que le radical soit bref ou long, mij ou mtj , il nous conduit à un radical sanscrit mich , auquel Wilson donne le sens de • to conlend witli , to emu« late , to conlest , to vie , • sens qui ne nous mène sans doute pas directement à celui de récompense , mais qui , cependant , présente avec l'idée exprimée par ce mot , une analogie que l'on ne peut méconnaître : c'est la même qui , en grec , existe entre (combat, lutte) et «0*or (prix du combat). Je dois ajouter, pour prévenir une objection qui pourrait être empruntée à un des emplois des mots zends expliqués tout à l'heure (le miezd de viande, de lait, etc), qu'il peut s'être établi anciennement une confusion entre le root mtjda dans le sens de récompense, et myazda que nous croyons dérivé du même radical . mais

dans un autre sens. Nous reviendrons plus tard sur cette distinction.
DigitizecJ

 termes, on ne peut pas dire qu'un ch dévanâgari se change en z, dans le cas de sa rencontre avec une sonnante. Nous verrons plus bas sur le j (n° 1 4 d'Anquetil), que c'est j qui est alors le véritable substitut du ch. Dans uz pour uç , le changement a lieu du zend au zend, et non du sanscrit au zend; car uç et as sont les représentants zends du sanscrit ut; et d'ailleurs z est à ç et s, comme j est à ch. Nous ajouterons pour terminer les observations auxquelles donne lieu la lettre zende z, que c'est une des consonnes qui n'admettent pas l'épenthèse de l'i, quelle que soit d'ailleurs la lettre quelle représente, h, dj , ou f. Le n° 9 as ç est une sifflante; mais M. Rask fait remarquer avec raison que c'est la première sifflante de l'alphabet dévanâgari, la sifflante palatale; et parce que, dans les langues européennes, elle devient, comme on l'a déjà remarqué, c et *, ce savant propose de la représenter par f. NE Lassen et M. Bopp ont déjà adopté cette méthode de transcription, que nous suivrons également dans le cours de nos analyses. Il faut observer cependant que as n'est pas absolument et dans tous les cas le représentant de la sifflante palatale du dévanâgari. On la trouve très-fréquemment pour le s dental quelle a même presque complètement remplacé dans l'usage. Cette permutation vient, je crois, au moins en partie, d'une erreur orthographique. Il me semble en effet que les copistes ont confondu ç palatal avec j dental, confusion d'autant plus facile à expliquer, que ces sifflantes peuvent bien avoir perdu par le laps de temps ce qui les distinguait dans l'origine. Pour comprendre cette confusion, nous sommes obligés d'anticiper sur les remarques dont les diverses formes du n" i o vont être l'objet tout à l'heure ; aussi bien on ne peut apprécier une de ces sifflantes, et préciser exactement sa valeur, sans les comparer à la fois toutes entre elles. Le premier de ces signes qui doit être la véritable sifflante dentale, a reçu des Parses, d'après le témoignage d'Anquetil , appuyé I. M

 par les transcriptions des mots zends en caractères persans, la valeur de ch (sch allemand). Une fois ay s confondu avec ch, il ne restait plus pour s et pour ç que le seul caractère a» qui a servi à représenter deux sifflantes primitivement distinctes ; du moins l'analyse des mots qui se retrouvent en zend et en sanscrit, m'autorise-t-elle à croire que dans la première comme dans la seconde de ces deux langues, trois sifflantes ont été distinguées, savoir, a*- îTf, tf ch, ay- U a; et que ces trois sifflantes n'ont pu être étymologiquement confondues entre elles. Les raisons que nous pouvons apporter en faveur de cette opinion , sont de deux espèces : les unes sont tirées de la comparaison des manuscrits, les autres de l'observation de quelques lois euphoniques relatives aux sifflantes. Ainsi , le plus ancien manuscrit du Yaçna, le n° 6 du Supplément d'Anquetil, donne très-souvent et presque régulièrement la sifflante là où d'autres manuscrits, et en particulier les plus modernes, ont jy s; et d'un autre côté, le même n° 6 emploie sy a, au lieu de aa ç, dans des cas où des copies récentes préfèrent ce dernier caractère. Nous pouvons conclure de là qu'il fut un temps où yyj et jy n'avaient pas la même valeur aux yeux des Parses, et où ces signes n'étaient pas appliqués indifféremment à la représentation du son ch. L'emploi du signe ay (première forme du n° 1 o) dans des circonstances où nous trouvons maintenant aa ç, ne peut laisser aucun doute sur la valeur propre de jy. Car, comme aa p, de l'aveu des Parses, n'a jamais représenté le son ch, mais bien une sifflante plus ou moins dentale, ay et a» deviennent les signes de la sifflante s ; cette sifflante ne peut être cherchée que dans ces deux signes , et il ne reste plus qu'à distinguer la sifflante palatale de la sifflante dentale. Or, nous avons déjà dit, et la suite de nos recherches prouvera complètement, que as ç est la sifflante palatale, le ça sanscrit; de sorte que, puisque d'après les anciennes copies, ay avait un son analogue à celui de as ou ç, le signe ay ne peut être autre chose Digitized by Google

ALPHABET ZEND. xct que la sifflante appartenant à l'ordre des dentales, en sanscrit FT sa. Ce résultat, obtenu par voie d'exclusion, est confirmé par l'étude des changements que subit une des sifflantes en zend. Lorsque nous serons arrivés à l'examen de l'aspirée A (n° 19. d'Anquetil), nous reconnaîtrons que cette aspirée , précédée ou non précédée d'une nasale, remplace au milieu (et au Commencement) des mots le * dental dévanâgari précédé et suivi d'une voyelle. Nous verrons de plus que la nature de la voyelle qui précède le s dental, influe sur la possibilité de ce changement; car si c'est i.; a, é, par exemple, comme la sifflante ne reste plus dentale en sanscrit, elle ne devient pas A en zend. 11 résulte de là deux faits : l'un que la sifflante dentale s est d'un usage assez rare en zend; l'autre que le zend, de même que le sanscrit, distingue la sifflante s de cA, puisque la sifflante précédée des voyelles i, u, é (et en sanscrit cette sifflante est cA), ne subit pas la modification capitale qui change en l'aspiration A la sifflante précédée de la voyelle a. Or, le rapprochement de ces deux faits me semble expliquer d'une manière satisfaisante comment la valeur de cA a pu être attribuée à qj j. La loi euphonique du changement de s dental sanscrit en A zend, ne laissant subsister la sifflante dentale que dans des cas très-rares, et d'un autre côté le son ch étant, par suite de cette même loi , très-usité dans la langue , on aura pu facilement s'accoutumer à employer le signe qj concurremment avec pour représenter l'articulation ch; et le fréquent retour de la chuintante dans la prononciation, aura fart disparaître ce qu'il pouvait y avoir d'irréguHer dans l'emploi de deux caractères différents pour une valeur unique. Voilà pour la confusion de qj s avec ch, confusion que la connaissance de l'action des voyelles i, a, é sur la sifflante qui les suit, peut, jusqu'à un certain point, débrouiller. Heste celle de qj avec ». La sifflante dentale s, avons-nous dit, était peu commune dans la langue; elle y existait cependant, car la grammaire nous l'y montre comme caractéristique de quelques désinences.

xcn ALPHABET ZEND. notamment des nominatifs des noms terminés par une consonne. On la voit encore précédée de r et de/, ou s'appuyant sur les lettres t et k. Mais à côté de cette sifflante , il coexistait une autre d'un usage plus fréquent, parce qu'elle est non-seulement radicale dans quelques mots, mais encore le substitut d'autres lettres, entre autres d'un z zend, et d'un tchh sanscrit. L'usage répété de cette sifflante, qui est la palatale, aura pu introduire une confusion entre ay et», analogue à celle que nous avons remarquée entre ay et pf} On aura , par une tendance naturelle, employé le signe du son que la prononciation ramenait le plus souvent. C'est ainsi que le champ un peu restreint accordé & la sifflante dentale par la grammaire et l'euphonie, me paraît avoir encore été resserré par la prédominance des deux autres sifflantes, ch et ç. Il est en général assez facile de reconnaître les cas dans lesquels ay a été par erreur substitué à ftÿ ; les lois de l'euphonie et l'autorité des manuscrits anciens sont des guides surs pour la critique. Mais il n'en est pas de même de la confusion de ay avec », et je regarde comme une entreprise très-délicate, celle de distinguer les cas où ay s doit être plutôt employé que » ç. En observant rigoureusement les principes qui ont présidé à la classification et aux combinaisons des consonnes de l'alphabet dévanâgari, on court le risque d'introduire dans le système des sifflantes zendes une régularité qui peut lui avoir été de tout temps étrangère. Toutefois, comme la loi du changement en h de la sifflante dentale sanscrite entre deux voyelles diminue de beaucoup le nombre des cas où la confusion des signes ay s et » f pourrait avoir lieu , la difficulté qu'on éprouve à préciser l'emploi de ces deux signes est par là considérablement limitée. Il y a seulement un soin à prendre, c'est de distinguer bien nettement les permutations qui ont lieu du sanscrit au zend, de celles qui se produisent dans le sein du zend lui-même, et en vertu de lois qui lui sont propres. Les observations suivantes sur la sifflante f feront clairement comprendre notre pensée. Digitized by Google

XCUI ALPHABET ZEND. La sifflante f, comme nous l'avons dit en commençant, est la première des sifflantes indiennes; c'est le fa dévanâgari , et on le trouve dans les mêmes mots en sanscrit et en zend. Le f zend est comme le fa sanscrit la sifflante des palatales, de telle sorte que quand une sifflante tombe en zend sur la palatale Ich (n° a a d'Anquetil), la loi euphonique du changement de s en ç a lieu en zend, et c'est la sifflante a» ç, et non d'autres, que l'on emploie alors, par exemple dans les nominatifs des noms masculins, dont le thème est en a, et dont la désinence cachée sous la voyelle 6 (pour as) reparaît devant tch, de cette manière, yaçtcha (pour yô-tcha). Jusqu'ici tout est commun en zend et en sanscrit relativement à cette lettre ; mais il ne faudrait pas conclure de là qu'il en soit toujours ainsi, et que chaque fois que nous verrons ç en zend, nous devions nécessairement retrouver en sanscrit dans le mot correspondant un fa, ou la sifflante palatale. L'analyse de quelques-uns des cas dans lesquels est usité ç zend prouvera le contraire, et nous fera voir que , si la sifflante f du n“ 9 n'est autre que la première sifflante de l'alphabet dévanâgari , l'emploi en est quelquefois différent, et qu'alors elle répond à une autre lettre indienne. Le f zend remplace quelquefois directement un tchh dévanâgari, par exemple dans pinçât , pour le sanscrit apritchtchhal (il interrogea). Ce passage de la palatale à la sifflante (analogue au changement du d en une sifflante j), n'est pas sans exemple même en sanscrit où le mot praçna (question) est formé du radical cité tout à l'heure avec le suffixe na5\ Seulement le principe dont nous voyons une application en sanscrit, a une extension beaucoup plus grande ” Le changement de ichh (et sans doute aussi de tch) en ç, n'a rien que de très-naturel. La dentale t, l'un des

cléments du t

La sifflante *ç*, comme nous l'avons dit en commençant, est la première des sifflantes indiennes; c'est le *ça* dévanâgari, et on le trouve dans les mêmes mots en sanscrit et en zend. Le *ç* zend est comme le *ça* sanscrit la sifflante des palatales, de telle sorte que quand une sifflante tombe en zend sur la palatale *tch* (n° 22 d'Anquetil), la loi euphonique du changement de *s* en *ç* a lieu en zend, et c'est la sifflante 𐬰 *ç*, et non d'autres, que l'on emploie alors, par exemple dans les nominatifs des noms masculins, dont le thème est en *a*, et dont la désinence cachée sous la voyelle *ó* (pour *as*) reparaît devant *tch*, de cette manière, *yaçtcha* (pour *yó-tcha*). Jusqu'ici tout est commun en zend et en sanscrit relativement à cette lettre; mais il ne faudrait pas conclure de là qu'il en soit toujours ainsi, et que chaque fois que nous verrons *ç* en zend, nous devions nécessairement retrouver en sanscrit dans le mot correspondant un *ça*, ou la sifflante palatale. L'analyse de quelques-uns des cas dans lesquels est usité *ç* zend prouvera le contraire, et nous fera voir que, si la sifflante *ç* du n° 9 n'est autre que la première sifflante de l'alphabet dévanâgari, l'emploi en est quelquefois différent, et qu'alors elle répond à une autre lettre indienne.

Le *ç* zend remplace quelquefois directement un *tchh* dévanâgari, par exemple dans *pĕrĕçaṭ*, pour le sanscrit *aprĭtchtchhat* (il interrogea). Ce passage de la palatale à la sifflante (analogue au changement du *d* en une sifflante *s*), n'est pas sans exemple même en sanscrit où le mot *praçna* (question) est formé du radical cité tout à l'heure avec le suffixe *na*[35]. Seulement le principe dont nous voyons une application en sanscrit, a une extension beaucoup plus grande

[35] Le changement de *tchh* (et sans doute aussi de *tch*) en *ç*, n'a rien que de très-naturel. La dentale *t*, l'un des éléments du *t-chh*, disparaît pour ne laisser place qu'à la sifflante; seulement cette sifflante est prise dans la classe des palatales, à laquelle appartient *tchh*. La comparaison des langues de l'Europe avec le sanscrit, fournirait sans doute des exemples de ce passage de la palatale à la sifflante: nous citerons entre autres le latin *signum*, qui semble être le même mot que le sanscrit *tchihna*.

Digitized by Google

 pu tend, puisque directement et sans que la palatale tombe sur une nasale, elle devient la sifflante f. Cette consonne subsiste sans changement devant la nasale dentale du zend, et nous avons ainsi fraçna (question) du radical përêç, avec le suffixe na. 11 en résulte le groupe çn auquel nous avons donné place dans notre Tableau des combinaisons des consonnes, et qui est très-fréquent en zend, la langue paraissant affectionner la rencontre de cette sifflante avec la nasale dentale. Ainsi nous savons que te sanscrit yadjha est en zend yaçna. où nous voyons la sifflante p remplacer la douce de l'ordre des palatales. Mais il est indispensable de remarquer que le changement de yadjna en yaçna n'a pas lieu du sanscrit au zend; avant de former le mot yaçna, le radical sanscrit yadj a subi, dans l'ancienne langue de l'Aric, une modification que nous connaissons déjà, c'est que le dj est devenu z en zend'. La sifflante du mot yaçna est donc le résultat de la permutation du z zend devant la nasale n, permutation qui doit s'expliquer par une loi propre à la langue zende, et d'où il résulte que l'on ne peut pas dire absolument que le groupe çn du zend réponde à çn du dévanâgari. Cette assertion serait encore contredite par les mots où frt zend correspond à sn du sanscrit x. Ici nous voyons un changement qui a lieu du sanscrit au zend, à la différence de celui que nous venons d'indiquer dans le mot yaçna. Au lieu de la sifflante dentale,' le zend préfère la sifflante palatale devant n; et cette préférence parait tellement exclusive, que je serais tenté de l'admettre comme une particularité de l'orthographe zende, plutôt que comme une altération du sanscrit. En effet , la nasale m attire aussi la sifflante f, tandis qu'elle repousse la sifflante dentale, ainsi que nous le verrons sur la con'* Comme toutes les sifflantes combinées avec les consonnes el commençant un mot, la sifflante palatale disparaît quelque' fois dans certaines racines', et sa présence ou son absence laisse voir ou dissimule l'étymologie de quelque» root». C'est ainsi que l'allemand schnte (neige) , mot qui se retrouve aussi dans les dialectes slaves avec une sifflante, et le latin ningxt (il neige), reviennent également au xend çnij Digitized by Google

en zend, puisque directement et sans que la palatale tombe sur une nasale, elle devient la sifflante *ç*. Cette consonne subsiste sans changement devant la nasale dentale du zend, et nous avons ainsi *fraçna* (question) du radical *pĕrĕç*, avec le suffixe *na*. Il en résulte le groupe *çn* auquel nous avons donné place dans notre Tableau des combinaisons des consonnes, et qui est très-fréquent en zend, la langue paraissant affectionner la rencontre de cette sifflante avec la nasale dentale. Ainsi nous savons que le sanscrit *yadjña* est en zend *yaçna*, où nous voyons la sifflante *ç* remplacer la douce de l'ordre des palatales. Mais il est indispensable de remarquer que le changement de *yadjña* en *yaçna* n'a pas lieu du sanscrit au zend; avant de former le mot *yaçna*, le radical sanscrit *yadj* a subi, dans l'ancienne langue de l'Arie, une modification que nous connaissons déjà, c'est que le *dj* est devenu *z* en zend. La sifflante du mot *yaçna* est donc le résultat de la permutation du *z* zend devant la nasale *n*, permutation qui doit s'expliquer par une loi propre à la langue zende, et d'où il résulte que l'on ne peut pas dire absolument que le groupe *çn* du zend réponde à *çn* du dévanâgari. Cette assertion serait encore contredite par les mots où *çn* zend correspond à *sn* du sanscrit [36]. Ici nous voyons un changement qui a lieu du sanscrit au zend, à la différence de celui que nous venons d'indiquer dans le mot *yaçna*. Au lieu de la sifflante dentale, le zend préfère la sifflante palatale devant *n;* et cette préférence paraît tellement exclusive, que je serais tenté de l'admettre comme une particularité de l'orthographe zende, plutôt que comme une altération du sanscrit. En effet, la nasale *m* attire aussi la sifflante *ç*, tandis qu'elle repousse la sifflante dentale, ainsi que nous le verrons sur la con-

[36] Comme toutes les sifflantes combinées avec les consonnes et commençant un mot, la sifflante palatale disparaît quelquefois dans certaines racines; et sa présence ou son absence laisse voir ou dissimule l'étymologie de quelques mots. C'est ainsi que l'allemand *schnee* (neige), mot qui se retrouve aussi dans les dialectes slaves avec une sifflante, et le latin *ningit* (il neige), reviennent également au zend *çnij*.

Digitized by Google

ALPHABET ZEND. xcv sonne h. En même temps qu'on trouve ahmài pour le sanscrit asmâi, on a maêçma (urine), dans lequel p est, comme dans yaçna , le substitut du z zend qui, dans le radical miz, représente un h sanscrit, selon ce que nous avons dit précédemment sur la consonne z. Il résulte donc de là que p, dans les groupes çn et çm, peut être, suivant les circonstances, ou le sanscrit pn et sn, ou la permutation, d'après une loi propre à la langue zendc, d'un z, quelle que soit d'ailleurs l'origine de cette dernière lettre. Le groupe çt ne se laisse pas expliquer d'une manière aussi régulière, et même il est si fréquent qu'on serait tenté de le regarder comme l'expression d'une combinaison de la sifflante palatale et de la dentale que pouvait produire l'organe des anciens Persans, mais qui n'a jamais été connue des peuples fixés dans l'Inde. Toutefois , en examinant le plus grand nombre des cas où se rencontre ce groupe, je crois pouvoir avancer que dans l'emploi du p plutôt que du s. il y a souvent une confusion qui vient de ce que devant la forte des dentales (et nous pourrions ajouter des gutturales), le son du p diffère bien peu de celui du s; en d'autres termes, il n'y a guère d'autre son sifflant possible devant l (et A), que s et ch. Or, comme as est plutôt s que ch, on comprend comment ce signe a pu usurper la place de ay s. Aussi je pense que la confusion de ces deux caractères doit être ancienne, parce qu'elle a dû être très-facile. Il est cependant des circonstances où le p du groupe çt étant le substitut d'une autre lettre zende , et conséquemment ne répondant pas à un s dental dévanâgari, on peut le regarder, sinon comme radical, au moins comme étymologiquement nécessaire. Je serais alors disposé à laisser subsister le groupe çl, et je ne proposerais de rétablir le s jq, qu'étant appuyé par l'autorité de bons manuscrits. Mais la critique a le devoir de déterminer quels peuvent être ces cas, et c'est à l'étymologie d'avertir que le p palatal n'est pas primitif dans tel ou tel mot donné. C'est ainsi que p remplace un z dans varçta ou vanta (fait), de vérëz (faire); dans maçti ou masti (grandeur), de màz;

sonne *h*. En même temps qu'on trouve *ahmâi* pour le sanscrit *asmâi*, on a *maêçma* (urine), dans lequel *ç* est, comme dans *yaçna*, le substitut du *z* zend qui, dans le radical *miz*, représente un *h* sanscrit, selon ce que nous avons dit précédemment sur la consonne *z*. Il résulte donc de là que *ç*, dans les groupes *çn* et *çm*, peut être, suivant les circonstances, ou le sanscrit *çn* et *sn*, ou la permutation, d'après une loi propre à la langue zende, d'un *z*, quelle que soit d'ailleurs l'origine de cette dernière lettre.

Le groupe *çt* ne se laisse pas expliquer d'une manière aussi régulière, et même il est si fréquent qu'on serait tenté de le regarder comme l'expression d'une combinaison de la sifflante palatale et de la dentale que pouvait produire l'organe des anciens Persans, mais qui n'a jamais été connue des peuples fixés dans l'Inde. Toutefois, en examinant le plus grand nombre des cas où se rencontre ce groupe, je crois pouvoir avancer que dans l'emploi du *ç* plutôt que du *s*, il y a souvent une confusion qui vient de ce que devant la forte des dentales (et nous pourrions ajouter des gutturales), le son du *ç* diffère bien peu de celui du *s*; en d'autres termes, il n'y a guère d'autre son sifflant possible devant *t* (et *k*), que *s* et *ch*. Or, comme س est plutôt *s* que *ch*, on comprend comment ce signe a pu usurper la place de ش *s*. Aussi je pense que la confusion de ces deux caractères doit être ancienne, parce qu'elle a dû être très-facile. Il est cependant des circonstances où le *ç* du groupe *çt* étant le substitut d'une autre lettre zende, et conséquemment ne répondant pas à un *s* dental dévanâgari, on peut le regarder, sinon comme radical, au moins comme étymologiquement nécessaire. Je serais alors disposé à laisser subsister le groupe *çt*, et je ne proposerais de rétablir le *s* ش, qu'étant appuyé par l'autorité de bons manuscrits. Mais la critique a le devoir de déterminer quels peuvent être ces cas, et c'est à l'étymologie d'avertir que le *ç* palatal n'est pas primitif dans tel ou tel mot donné. C'est ainsi que *ç* remplace un *z* dans *varçta* ou *varsta* (fait), de *vĕrĕz* (faire); dans *maçti* ou *masti* (grandeur), de *màz;*

Digitized by Google

 et un d aspiré ou non aspiré dans baçta ou basta (lié), de bandh. Le passage du z en ç devant la forte t , et celui du dh en s devant cette même lettre, sont d'ailleurs des preuves intéressantes de Faction des consonnes les unes sur les autres. La sourde l repousse la lettre z (qui comme j) est une douce, et qui a, ainsi que nous l'avons vu, une tendance marquée à sc joindre aux douces; au contraire, la sourde ç ou s s'unit nAurellement à la sourde t. La sifflante palatale du zend a encore une affinité incontestable avec la labiale forte p qui , dans ce cas , remplace un v dévanâgari , par exemple dans açpa (cheval) au lieu de açva, çpaêta (blanc) pour çvéta 37 . Cette règle , qui porte plutôt sur le p zend dans son rapport 11 L'existence du zend açpa pour le sanscrit açva , achève de démontrer l'identité du grec 'i'tmç et du latin equus. Dans ce dernier root , les lettres qa, qui reviennent à la gutturale k, représentent f du sanscrit açva , dont le t? a disparu. Dans le mot grec, au contraire, v étant une fdis changé en p , d'après le système du zend açpa , la sifflante ç devenue x, est assimilée au p. L'assimilation inverse a lieu dans l'éolien jxu{. où le second x est le substitut du v, changé auparavant en la sourde p; et une assimilation de la même espèce . mais d'un genre plus adouci, se remarque encore dans le pâli asui (cheval), où le s dental, remplaçant le ç palatal sanscrit , attire à soi la semi-voyelle t» et la change en i. Voici donc comment nous résumerions ces diverses formes du nom du cheval n mettant en seconde ligne celles qui sont le résultat d'une loi d'assimilation. S. açva, Z. açpa, L. «quas. P. assa, G. Îttwvç, Eol. buuç. Au reste , la connaissance du rapport du p zend avec le ç palatal peut jeter du jour sur quelques mots xends dans lesquels il ne parait pas possible au premier coup d'œil de retrouver un radical sanscrit. L'adjectif çpénta qui ligure dans le nom des Amschaspands (amècha çpénta), et qu'Anquctil , d'accord avec Nériosengh, traduit par excellent, peut servir à faire apprécier l'importance de cette règle. Le zend çpénta représente un sanscrit ftwita; mais ce mot n'existe pas dans l'idiome brahmanique, et on ne voit pas d'abord à quel terme sanscrit rattacher le zend çpénta. Cependant on ne larde pas à trouver un rapport entre çpé (ouppa), radical qui subsiste après qu'on a enlevé la formative nta (ou enta) , et le sanscrit çvas, qui veut dire, dans quelques composés, « heureusement . avec bonheur. » Le sanscrit çv~as ne diffère du zend que par le suflixe as; mais je ne doute pas que çv, radical véritable de ce mot, ne soit le zend çp, dont la signification première est peut-être aussi bien celle de fortuné que

celle d'e£ct//eai. L’analyse que nous ferons dans la suite de quelques dérivés du radical zend , donnera , nous l’espérons , un haut degré de vraisemblance à cette étymologie. Digitized by Google

 avec le u sanscrit, achève cependant de nous faire voir quelles sont les consonnes avec lesquelles la sifflante de l’ordre des palatales a le plus" d!aflinité. Ce sont les dures k, t, p, et cela, quelle que soit l’origine de la sifflante ç, qu’elle soit radicale, ou qu’on doive y reconnaître le résultat d’une permutation euphonique de lettres. Ce fait prouve définitivement ce que nous avancions tout à l’heure; il nous montre le son ç exclu d’un groupe dont la seconde consonne est une lettre qui, dans l'alphabet dévanâgaxi, serait appelée sonnante. Les nasales qui, pour les Indiens, sont des sonnantes, font seules exception, comme elles le font en dévanâgari. Pour terminer ce que je trouve de plus nécessaire à constater sur la sifflante palatale, j’ajouterai qu’elle se voit encore comme seconde lettre d’un groupe de consonnes; mais les mots où l’on remarque utt groupe comme khç, sont le plus souvent (et sans doute plus régulièrement) écrits kheh, ou khs. Je n’ai pas besoin d’avertir que je ne considère pas comme une consonne l’ô nasal qui, au contraire, aime à être suivi de la sifflante ç. Au reste, si l’on admet que ç forme la seconde partie d'un groupe dont une gutturale , une dentale ou une labiale est la première, il faut lui reconnaître la vertu d'aspirer la consonne, vertu que nous constaterons dans les sifflantes s et ch. Cette sifflante est encore une des lettres qui empêchent l’épenthèse d’un i, c'est-à-dire que ç peut être suivi de la voyelle i, ou de la semi-voyelle y (ce qui, d’ailleurs, est rare), sans que la voyelle ou la semi-voyelle attire un i épenthétique devant la sifflante. Les groupes dans lesquels entre ç, jouissent, comme cette sifflante , de la même propriété. Le n" 10 donne trois signes auxquels Anquetil n’attribue qu’une seule valeur, celle du sch allemand ou ch français. M. Rask ajustement critiqué cette confusion, et fait voir que ay est la sifflante qu’il appelle dure, et qui répond à la dentale de l’alphabet dévanâgari. Nous avons adopté ce résultat, et nous nous en sommes servis I. N

avec le *v* sanscrit, achève cependant de nous faire voir quelles sont les consonnes avec lesquelles la sifflante de l'ordre des palatales a le plus d'affinité. Ce sont les dures *k*, *t*, *p*, et cela, quelle que soit l'origine de la sifflante *ç*, qu'elle soit radicale, ou qu'on doive y reconnaître le résultat d'une permutation euphonique de lettres. Ce fait prouve définitivement ce que nous avancions tout à l'heure; il nous montre le son *ç* exclu d'un groupe dont la seconde consonne est une lettre qui, dans l'alphabet dévanâgari, serait appelée sonnante. Les nasales qui, pour les Indiens, sont des sonnantes, font seules exception, comme elles le font en dévanâgari.

Pour terminer ce que je trouve de plus nécessaire à constater sur la sifflante palatale, j'ajouterai qu'elle se voit encore comme seconde lettre d'un groupe de consonnes; mais les mots où l'on remarque un groupe comme *khç*, sont le plus souvent (et sans doute plus régulièrement) écrits *khch*, ou *khs*. Je n'ai pas besoin d'avertir que je ne considère pas comme une consonne l'*ã* nasal qui, au contraire, aime à être suivi de la sifflante *ç*. Au reste, si l'on admet que *ç* forme la seconde partie d'un groupe dont une gutturale, une dentale ou une labiale est la première, il faut lui reconnaître la vertu d'aspirer la consonne, vertu que nous constaterons dans les sifflantes *s* et *ch*. Cette sifflante est encore une des lettres qui empêchent l'épenthèse d'un *i*, c'est-à-dire que *ç* peut être suivi de la voyelle *i*, ou de la semi-voyelle *y* (ce qui, d'ailleurs, est rare), sans que la voyelle ou la semi-voyelle attire un *i* épenthétique devant la sifflante. Les groupes dans lesquels entre *ç*, jouissent, comme cette sifflante, de la même propriété.

Le n° 10 donne trois signes auxquels Anquetil n'attribue qu'une seule valeur, celle du *sch* allemand ou *ch* français. M. Rask a justement critiqué cette confusion, et fait voir que 𐬱 est la sifflante qu'il appelle dure, et qui répond à la dentale de l'alphabet dévanâgari. Nous avons adopté ce résultat, et nous nous en sommes servis

Digitized by Google

xcvm ALPHABET ZEND. pour la discussion à laquelle nous venons de nous livrer sur l'emploi de ç. M. Rask attribue l'usage qu'on fait de ay pour exprimer ch à ce que telle est la valeur de ce signe en pehlvi, et que. comme les Parses ont conservé plus longtemps la connaissance du pehlvi que celle du zend, ils ont été naturellement portés & appliquer aux signes de la langue qu'ils connaissaient le moins, la valeur des signes de celle qu'ils connaissaient le mieux M. On peut donc admettre comme bien établie l'opinion que le premier signe du n' 10 est la sifflante dentale. Quant au second signe , c'est encore à M. Rask qu'on doit la détermination exacte de sa valeur. 11 a prouvé , par l'état des manuscrits anciens , que ce signe n'était autre chose que la réunion des deux consonnes s et k, c'est-àdire de la première forme du n" i o et de celle du n° 1 3. C'est donc un groupe qui représente sk; et, quoiqu'il se confonde dans nos manuscrits avec £2. dont il prend la valeur, on doit nettement l'en distinguer. C'est pour cela que, dans notre caractère zend, nous avons cru devoir négliger la forme de la Planche d'Anquetil avec son trait inférieur développé. Nous avons ramené ce caractère à son état primitif, en le composant de s et de k. Enfin , la dernière figure de ce numéro est bien le ch de l'alphabet dévanâgari. Nous avons peu de chose à ajouter aux observations que nous avons faites sur les sifflantes à l'occasion de la sifflante palatale du n" 9. Tout de même que nous avons vu a» ç et jy s très-fréquemment confondus, de même nous trouvons souvent ay s employé pour ch. Mais les explications que noua venons de présenter tout à l'heure sur la sifflante ç, et les détails que nous donnerons, à l'occasion de la lettre h, sur la permutation de la sifflante dentale en h zend, nous autorisent à regarder comme une confusion exclusivement due aux copistes l'emploi de s, précédé des voyelles i, a, i, et suivi d'une voyelle. 11 ne serait meme ps impossible d'appuyer cette assertion du témoignage des manuscrits anciens de la BiblioM Ueber dus Aller, etc. p. 4g Digitized by Google

XC1X ALPHABET ZEND. thèque du Roi, au moins lorsque la sifflante est médiale; car à la fin des mots, lorsqu'elle est le signe du nominatif des noms en i et en u, on ne peut s'empêcher de reconnaître que tous nos manuscrits écrivent is et as, que les Parses, il est vrai, prononcent ich et ach. Les sifflantes et ty t, dans leurs combinaisons avec les consonnes , se distinguent l'une de l'autre de la manière suivante. Le ÿ3_ch, qui n'est jamais final d'un mot, suit souvent kk et/; en général cette sifflante aime à occuper la seconde place dans un groupe. Le m s est, au contraire, beaucoup plus fréquemment usité avant qu'après une consonne; on le trouve d'ordinaire dans les groupes si et sk. La sifflante s est quelquefois, dans le groupe si, le substitut d'un ç ou d'un ch. Ainsi de la particule aç et du suffixe du superlatif, on a ustëmêm (optimum); nich (ou nis) fait, avec le suffixe taré, l'adverbe nistarê (dehors), par opposition à antarê (dans); le suffixe sanscrit ichfha est toujours écrit en zend i sla avec un s, et non ichla avec un On voit par là que la sifflante dentale persiste dans des cas où une règle d'euphonie, à peu près aussi générale en zend qu'en sanscrit, exigerait, si s était entre deux voyelles, qu'il se changeât en ch. Cette particularité orthographique peut s'expliquer de trois manières. Ou bien c'est une exception au principe du changement de s en ch après t et u, exception justifiée par l'affinité connue de s et de t. Ou bien le ay s, précédé de l'i et de l'a. et suivi de I ou de k, se prononçait ch, quoiqu'on écrivît s. Ou enfin les copistes ont employé par erreur le signe ay s, pour le signe ch, en donnant au premier de ces deux caractères la valeur de ch. Quelque explication qu'on admette, nous ne croyons pas que la critique soit autorisée à rétablir ch, dans le suffixe des superlatifs, par exemple. Rien n'empêche en effet que cette désinence ne soit en zend isla, comme elle est en grec inc à la différence de la forme sanscrite ichtha. La sifflante dentale ne se trouve peut-être jamais devant p ; nous avons déjà vu que le zend préférait la palatale. Devant m, N. Digitized by Google

c ALPHABET ZEND. la sifflante dentale devient k, comme nous l'avons déjà dit sur ç, et comme nous le montrerons sur l'aspiration h. Elle est également impossible devant y, r, v; nous verrons sur le n* 19 d'Anquetil que le rend la remplace par l'aspiration seule ou précédée de la nasale g (ng). H n'en est pas de même de ch, qui reste devant la lettre v. Les deux sifflantes ch et s (au moins ch) subsistent également sans changement, lorsque, finales dans la préposition nich (ou nis) , elles viennent à rencontrer un mot commençant par un h. Ainsi nich avec le mot hadat (imparfait du conjonctif de had, en sanscrit sad) s'écrit nichhadat, et, peut-être moins correctement , nishadat (qu'il s'asseye). Comme f, que cependant nous croyons moins régulièrement employé après une consonne, les sifflantes s et ch suivent très-fréquemment les gutturales et les labiales sourdes , et la liquide r, ainsi qu'on le voit en sanscrit. Mais en rend ces deux sifflantes portent avec elles une aspiration qui remonte sur la gutturale et la labiale qui les précède immédiatement". Enfin, les deux sifflantes j et ch repoussent, de même que la sifflante ç, l'épenthèse de la voyelle i; les groupes dont elles font partie ne l'admettent pas davantage. M Cette influence remarquable des sif- aspirent la gutturale, la dentale, la laflantes sur les consonnes qui les précèdent biale, etc. qui les précède immédiatement, immédiatement, ne parait pas avoir été in- tchay désignant les fortes k, t, etc., dviltya connue même en sanscrit , au moins dans les aspirées , et par les sifflantes. Le principe l'opinion de quelques grammairiens. Ainsi est le même qu'en send , avec cette différune des gloses qui suit la règle de Pinini rcncc qu'il est resté dans cette dernière (VIII, 4, 48), nousapprendquc, selon Paoch langue comme règle générale, tandis qu'en karxuâtü , les aspirées kh, Ichh, lk, Ih, ph sanscrit il ne s'en retrouve peut-être pas pouvaient être substituées à leur forte cor- d'autre trace que dans cette glose d'un respondante k, tch, f, t, p, lorsque cette grammairien. Il n'est pas inutile de rapforte tombait sur une sifflante, et qu'ainsi procher de cette règle le fait d'ailleurs l'on écrivait aphtaras pour aptarat, vatluara très-connu, qu'avant l'invention du J- et pour ralMTa, C'est ce qui est énoncé dans du .J., les Grecs écrivaient et ç», la la règle suivante, tchayâ dcitiyâh çaripâoch - sifflante aimant mieux être précédée d'une karasâdéh : en d'autres termes, les sifflantes aspirée que d'une forte simple. Digitized by Google

la sifflante dentale devient *h*, comme nous l'avons déjà dit sur *ç*, et comme nous le montrerons sur l'aspiration *h*. Elle est également impossible devant *y*, *r*, *v*; nous verrons sur le n° 19 d'Anquetil que le zend la remplace par l'aspiration seule ou précédée de la nasale *g̃* (ng). Il n'en est pas de même de *ch*, qui reste devant la lettre *v*. Les deux sifflantes *ch* et *s* (au moins *ch*) subsistent également sans changement, lorsque, finales dans la préposition *nich* (ou *nis*), elles viennent à rencontrer un mot commençant par un *h*. Ainsi *nich* avec le mot *hadaṭ* (imparfait du conjonctif de *had*, en sanscrit *sad*) s'écrit *nichhadaṭ*, et, peut-être moins correctement, *nishadaṭ* (qu'il s'asseye). Comme *ç*, que cependant nous croyons moins régulièrement employé après une consonne, les sifflantes *s* et *ch* suivent très-fréquemment les gutturales et les labiales sourdes, et la liquide *r*, ainsi qu'on le voit en sanscrit. Mais en zend ces deux sifflantes portent avec elles une aspiration qui remonte sur la gutturale et la labiale qui les précède immédiatement[39]. Enfin, les deux sifflantes *s* et *ch* repoussent, de même que la sifflante *ç*, l'épenthèse de la voyelle *i*; les groupes dont elles font partie ne l'admettent pas davantage.

[39] Cette influence remarquable des sifflantes sur les consonnes qui les précèdent immédiatement, ne paraît pas avoir été inconnue même en sanscrit, au moins dans l'opinion de quelques grammairiens. Ainsi une des gloses qui suit la règle de Pâṇini (VIII, 4, 48), nous apprend que, selon *Paoch karasâdi*, les aspirées *kh*, *tchh*, *ṭh*, *th*, *ph* pouvaient être substituées à leur forte correspondante *k*, *tch*, *ṭ*, *t*, *p*, lorsque cette forte tombait sur une sifflante, et qu'ainsi l'on écrivait *aphsaras* pour *apsaras*, *vathsara* pour *vatsara*. C'est ce qui est énoncé dans la règle suivante, *tchayô dvitîyâh çari pâoch-karasâdêh* : en d'autres termes, les sifflantes aspirent la gutturale, la dentale, la labiale, etc. qui les précède immédiatement, *tchay* désignant les fortes *k*, *t*, etc., *dvitîya* les aspirées, et *çar* les sifflantes. Le principe est le même qu'en zend, avec cette différence qu'il est resté dans cette dernière langue comme règle générale, tandis qu'en sanscrit il ne s'en retrouve peut-être pas d'autre trace que dans cette glose d'un grammairien. Il n'est pas inutile de rapprocher de cette règle le fait d'ailleurs très-connu, qu'avant l'invention du ξ et du ψ, les Grecs écrivaient χσ et φσ, la sifflante aimant mieux être précédée d'une aspirée que d'une forte simple.

Digitized by Google

ALPHABET ZEND. ci Le n“ 1 1 i^gh est une gutturale forte; c'est, suivant M. Rask, le j arabe. Cette consonne répond au gh aspiré de l’alphabet dévanâgari. Mais elle remplace plus fréquemment le g non aspiré , surtout avant la lettre r, dont l’aspiration se reporte , ainsi que nous l’avons remarqué plus haut, sur un certain nombre de consonnes. Les groupes ghn, ghm, ghv s’expliquent de la même manière, et nous verrons sur chacune des lettres n, m, v, qu’elles jouissent d’une propriété analogue & celle de la liquide r. Les manuscrits présentent cependant quelques exceptions à ce principe ; ainsi on trouve dans notre Tableau le groupe gv, qui devrait être ghv. Remarquons encore que le gh n'admet pas l’épenthèse de la voyelle i. Le n* 12 t) /est, suivant Anquetil, dont l’opinion est confirmée par celle de M. Rask, la labiale aspirée /. Ce caractère annonce, dans sa forme même, une modification particulière de la consonne p, et on pourrait en conclure deux choses : i° que c’est un p aspiré ; 2° par suite, que ce p répond au ph de l’alphabet dévanâgari. La première conclusion serait, selon moi, la seule véritable. Car je ne pense pas que le n° 1 2 puisse être reconnu comme la même lettre que le ph dévanâgari. Je ne me rappelle pas d’avoir vu / dans aucun mot zend correspondant â un mot sanscrit où se trouve ph, et je ne crois pas que le / zend ait un autre emploi que de remplacer le p dévanftgari devant un r ou toute autre consonne dont l’aspiration remonte sur la consonne précédente. Le son du / est d’ailleurs assez différent de celui du ph, tel que le conçoivent les Indiens, et il faut laisser/ à l’alphabet zend auquel il appartient en propre. Les combinaisons dans lesquelles entre la labiale /, et que nous avons exposées dans notre Tableau des groupes zends, nous la montrent soumise à l’action des lettres nasales, sifflantes et semi-voyelles auxquelles est inhérente une aspiration. La labiale aspirée repousse en outre l’épenthèse de l’i. Le n° i3) k est la première des gutturales fortes d’après M. Rask

Le n° 11 𐬑 *gh* est une gutturale forte; c'est, suivant M. Rask, le غ arabe. Cette consonne répond au *gh* aspiré de l'alphabet dévanâgari. Mais elle remplace plus fréquemment le *g* non aspiré, surtout avant la lettre *r*, dont l'aspiration se reporte, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, sur un certain nombre de consonnes. Les groupes *ghn*, *ghm*, *ghv* s'expliquent de la même manière, et nous verrons sur chacune des lettres *n*, *m*, *v*, qu'elles jouissent d'une propriété analogue à celle de la liquide *r*. Les manuscrits présentent cependant quelques exceptions à ce principe; ainsi on trouve dans notre Tableau le groupe *gv*, qui devrait être *ghv*. Remarquons encore que le *gh* n'admet pas l'épenthèse de la voyelle *i*.

Le n° 12 𐬒 *f* est, suivant Anquetil, dont l'opinion est confirmée par celle de M. Rask, la labiale aspirée *f*. Ce caractère annonce, dans sa forme même, une modification particulière de la consonne *p*, et on pourrait en conclure deux choses: 1° que c'est un *p* aspiré; 2° par suite, que ce *p* répond au *ph* de l'alphabet dévanâgari. La première conclusion serait, selon moi, la seule véritable. Car je ne pense pas que le n° 12 puisse être reconnu comme la même lettre que le *ph* dévanâgari. Je ne me rappelle pas d'avoir vu *f* dans aucun mot zend correspondant à un mot sanscrit où se trouve *ph*, et je ne crois pas que le *f* zend ait un autre emploi que de remplacer le *p* dévanâgari devant un *r* ou toute autre consonne dont l'aspiration remonte sur la consonne précédente. Le son du *f* est d'ailleurs assez différent de celui du *ph*, tel que le conçoivent les Indiens, et il faut laisser *f* à l'alphabet zend auquel il appartient en propre. Les combinaisons dans lesquelles entre la labiale *f*, et que nous avons exposées dans notre Tableau des groupes zends, nous la montrent soumise à l'action des lettres nasales, sifflantes et semi-voyelles auxquelles est inhérente une aspiration. La labiale aspirée repousse en outre l'épenthèse de l'*i*.

Le n° 13 𐬓 *k* est la première des gutturales fortes d'après M. Rask

Digitized by Google

cil ALPHABET ZEND. et Anquetii ; elle répond à la première gutturale de l'alphabet dévauâgari. Mais elle est comparativement moins usitée en zend qu'en sanscrit. On la trouve cependant avec la semi-voyelle v dans une combinaison où les lois euphoniques exigeraient un kh aspiré. D'un autre côté, cette dernière gutturale me paraît avoir usurpé la place du k non aspiré dans le groupe khi. La gutturale du n" 1 3 n'admet p>as i'épenthèsc de l'i. Le n" 1 4 contient deux formes dont M. Rask *° rejette la seconde comme provenant de quelque erreur, et n'existant pas dans les manuscrits. Anquetii, cependant, n'a pas eu tort de lui donner place dans son alphabet; car il l'a trouvée dans ses manuscrits, notamment dans celui du Yaçna zend et sanscrit, n* 3, Supp., employée concurremment avec la première forme ou le ça g. Nous l'y avons reconnue après lui, et nous nous croyons autorisés h la laisser subsister dans l'alphabet, quoiqu'on doive avouer qu'elle est beaucoup plus rare que la première forme du 9. Nous regarderons donc et ja comme deux figures de la première des gutturales douces , répondant au 9 de l'alphabet devanâgari. Nous avons remarqué tout à l'heure sur le n" 11 gh, que cette aspirée était en rapport avec le g de notre n" 1 4 dont elle est le substitut dans certains cas. Nous avons vu aussi que le 9 non aspiré persistait dans un groupe où les lois de l'euphonie zende appellent une aspirée. On trouvera en zend un mot où il semble que le 9 non aspiré répond au gh aspiré du dévanâgari; c'est le substantif gaocha (oreille), comparé au sanscrit ghocha (voix, son), dérivé de ghuch (émettre un son). La substitution du 9 au 9/1 n'a rien en elle-même d'extraordinaire; et le rapport des deux idées, son et oreille, favorise le rapprochement que nous proposons De même que le gh aspiré, le 9 du n° i4 repousse l'épenthèse de l'i. " Leber dtu Alter, etc. p. 5û. loin ce rapprochement Ainsi je ne balance " Je crois qu'on peut pousser encore plus pas à rattacher le gothique haus jan (entenDigitized by Google

ALPHABET ZEND. cm Le n° 1 5 (m est bien la nasale de l’ordre des labiales ; c’est le m dévanâgari. Cette nasale exerce, sur la voyelle qui la précède, une influence marquée. Un a bref dévanâgari devient ë, comme nous l’avons indiqué ci-dessus en parlant des voyelles, non-seulement dans les désinences grammaticales, mais même dans l'intérieur des mots, par exemple tëmô (obscurité) pour le sanscrit tamas; ne mu (adoration) pour namat ; tëmëm, accusatif du superlatif, pour tamam. L ’d long dévanâgari devient en xend à, dans plusieurs désinences grammaticales, et entre autres dans l’accusatif féminin âm pour le sanscrit dm; dans la désinence, d’ailleurs très-rare, du duel byâm, dont le mot brvatbyâm (superciliorum) est un exemple;' dans dadâmi (je donne) pour daddmi, etc. Les voyelles brèves i et u s’allongent, sans doute en vertu du même principe qui change d en à, c’est-à-dire qui augmente la voyelle. Il semble même que, dans ces trois derniers cas, la nasale ait beaucoup moins d’importance que la voyelle , qui gagne en quantité ce que la nasale a perdu en valeur. Cette nasale me paraît repousser l’épenthèse de l’i. Je n’ignore pas qu’on en trouve des exemples dans les manuscrits: mais, outre que les diverses copies que j’ai pu collationner sous ce point de vue sont loin d’être uniformes, il me semble que la nasale m s’incline trop naturellement sur la voyelle qui la précède pour permettre à une autre voyelle de venir l’en détacher, en se plaçant entre deux. Une autre propriété de la nasale labiale tende, importante à constater, c’est qu’elle porte avec elle une aspiration qui, dans certains cas, remonte sur la consonne qui la précède. Cette action s’exerce sur les gutturales, dentales et labiales sourdes et dre) et aus-6 (oreille), d'où l'allemand actuel (comp. mendia et media Ses) et la sifflante hôrtn et ohr, au sanscrit ghocha dont la gut- des dentales de l’autre (comp. Fciritu et turale serait tombée pour, ne laisser sub- Fmiui) , on ne sera sans doute pas éloigné sister que l’aspiration. De plus , si l'on d'admettre que les mots latins aar-is et an dsonge au caractère douteux de la lettre d, io, ainsi que le grec eue, érr-ér, appartiens à son affinité avec la liquide r d'une part nent originairement à la même famille Digitized by Google

Le n° 15 ϛ *m* est bien la nasale de l'ordre des labiales; c'est le *m* dévanâgari. Cette nasale exerce, sur la voyelle qui la précède, une influence marquée. Un *a* bref dévanâgari devient *ĕ*, comme nous l'avons indiqué ci-dessus en parlant des voyelles, non-seulement dans les désinences grammaticales, mais même dans l'intérieur des mots, par exemple *tĕmô* (obscurité) pour le sanscrit *tamas; nĕmô* (adoration) pour *namas; tĕmĕm*, accusatif du superlatif, pour *tamam*. L'*â* long dévanâgari devient en zend *ã*, dans plusieurs désinences grammaticales, et entre autres dans l'accusatif féminin *ãm* pour le sanscrit *âm;* dans la désinence, d'ailleurs très-rare, du duel *byãm*, dont le mot *brvaṭbyãm* (superciliorum) est un exemple; dans *dadãmi* (je donne) pour *dadâmi*, etc. Les voyelles brèves *i* et *u* s'allongent, sans doute en vertu du même principe qui change *â* en *ã*, c'est-à-dire qui augmente la voyelle. Il semble même que, dans ces trois derniers cas, la nasale ait beaucoup moins d'importance que la voyelle, qui gagne en quantité ce que la nasale a perdu en valeur. Cette nasale me paraît repousser l'épenthèse de l'*i*. Je n'ignore pas qu'on en trouve des exemples dans les manuscrits; mais, outre que les diverses copies que j'ai pu collationner sous ce point de vue sont loin d'être uniformes, il me semble que la nasale *m* s'incline trop naturellement sur la voyelle qui la précède pour permettre à une autre voyelle de venir l'en détacher, en se plaçant entre deux. Une autre propriété de la nasale labiale zende, importante à constater, c'est qu'elle porte avec elle une aspiration qui, dans certains cas, remonte sur la consonne qui la précède. Cette action s'exerce sur les gutturales, dentales et labiales sourdes et

dre) et *aus-ô* (oreille), d'où l'allemand actuel *hören* et *ohr*, au sanscrit *ghocha* dont la gutturale serait tombée pour ne laisser subsister que l'aspiration. De plus, si l'on songe au caractère douteux de la lettre *d*, à son affinité avec la liquide *r* d'une part (comp. *meridies* et *media dies*) et la sifflante des dentales de l'autre (comp. *Furius* et *Fusius*), on ne sera sans doute pas éloigné d'admettre que les mots latins *aar-is* et *aud-io*, ainsi que le grec οὖς, ἀπ-ός, appartiennent originairement à la même famille.

Digitized by Google

 sonnantes , et elle produit les combinaisons de lettres aspirées avec m, que nous avons consignées dans notre Tableau, Il faut en excepter la labiale douce b qui, comme on sait, n'a pas d'aspirée en zend. La nasale m aime à se joindre aux sidlantes ç et ch; mais elle repousse s, à moins que cette sifflante ne soit précédée d'une autre consonne, d'une gutturale, par exemple; encore n'est-il pas certain qu'il ne faille pas lire khehm plutôt que khsm. La sifflante s devant m forme en zend hm, caractère expliqué sous le numéro suivant. Le n“ 1 6 est la nasale dont nous venons de parler, accompagnée d'un trait qui représente l'aspiration h précédant m; cette valeur ne peut faire l'objet d'aucun doute , puisqu'on rencontre les mêmes mots écrits indifféremment ou avec h-m, ou avec ce signe qui, conséquemment, représente aussi hm. Le groupe zend hm répond à sm dévanâgari, ainsi qu'on le verra plus bas sur la lettre h. Le n” 17 j n est la nasale de l'ordre des dentales; c'est le n dévanâgari. La nasale dentale jouit, comme la nasale labiale, de la propriété d'aspirer la consonne qui la précède, lorsque c'est une gutturale , une dentale ou une labiale douce ou forte. Cette loi souffre même peut-être moins d'exception pour la nasale dentale que pour m. Il en résulte ce grand nombre de groupes à consonnes aspirées où figure la lettre n. Cette lettre suit volontiers j et la sifflante ç. Elle ne repousse pas aussi complètement l'épenthèse de l'i que la nasale m; par exemple on trouve ainya (autre) pour anya sanscrit. Cependant l'addition d'un i devant un n, suivi de cette même voyelle ou d'un y, est loin d'être aussi régulière que pour la lettre t, par exemple. Le n” 18 donne deux formes auxquelles Anquetil ne reconnaît qu'une valeur, celle de v. Mais M. Rask pense, avec juste raison, qu'il y a ici deux valeurs, puisqu'il y a différence de forme et d'emploi. Digitized by Google

sonnantes, et elle produit les combinaisons de lettres aspirées avec *m*, que nous avons consignées dans notre Tableau. Il faut en excepter la labiale douce *b* qui, comme on sait, n'a pas d'aspirée en zend. La nasale *m* aime à se joindre aux sifflantes *ç* et *ch;* mais elle repousse *s*, à moins que cette sifflante ne soit précédée d'une autre consonne, d'une gutturale, par exemple; encore n'est-il pas certain qu'il ne faille pas lire *khchm* plutôt que *khsm*. La sifflante *s* devant *m* forme en zend *hm*, caractère expliqué sous le numéro suivant.

Le n° 16 *hm* est la nasale dont nous venons de parler, accompagnée d'un trait qui représente l'aspiration *h* précédant *m;* cette valeur ne peut faire l'objet d'aucun doute, puisqu'on rencontre les mêmes mots écrits indifféremment ou avec *h-m*, ou avec ce signe qui, conséquemment, représente aussi *hm*. Le groupe zend *hm* répond à *sm* dévanâgari, ainsi qu'on le verra plus bas sur la lettre *h*.

Le n° 17 *n* est la nasale de l'ordre des dentales; c'est le *n* dévanâgari. La nasale dentale jouit, comme la nasale labiale, de la propriété d'aspirer la consonne qui la précède, lorsque c'est une gutturale, une dentale ou une labiale douce ou forte. Cette loi souffre même peut-être moins d'exception pour la nasale dentale que pour *m*. Il en résulte ce grand nombre de groupes à consonnes aspirées où figure la lettre *n*. Cette lettre suit volontiers *j* et la sifflante *ç*. Elle ne repousse pas aussi complétement l'épenthèse de l'*i* que la nasale *m;* par exemple on trouve *ainya* (autre) pour *anya* sanscrit. Cependant l'addition d'un *i* devant un *n*, suivi de cette même voyelle ou d'un *y*, est loin d'être aussi régulière que pour la lettre *t*, par exemple.

Le n° 18 donne deux formes auxquelles Anquetil ne reconnaît qu'une valeur, celle de *v*. Mais M. Rask pense, avec juste raison, qu'il y a ici deux valeurs, puisqu'il y a différence de forme et d'emploi.

Digitized by Google

ALPHABET ZEND cv On peut en effet remarquer, en parcourant les textes, que ces deux lettres, quoique fréquemment employées l'une pour l'autre, entrent cependant quelquefois dans des combinaisons où chacune d'elles joue un rôle qui lui est propre. Suivant M. Rask, le premier signe l? est le w doux anglais usité au commencement des mots; c'est le w initial, qui est représenté, quand il devient médial, par >> n" 35. Le second signe tyf est, selon le même savant, le v dur des Anglais et des Danois. Comme on ne peut se flatter d'arriver à connaître exactement la prononciation des signes d'une langue qui a cessé depuis si longtemps d'être parlée, il est plus utile, pour se faire une idée un peu précise de la valeur de ces lettres, de les comparer à celles des langues de la même famille que le zend, et notamment aux consonnes sanscrites correspondantes. Or, le premier signe me parait exactement répondre au v dévanâgari; il est en zend dans les mêmes mots qu'en sanscrit, toutefois avec quelques prticularités propres à la langue des Parses. Je n'en suis pas moins disposé à regarder, avec M. Rask , cette consonne comme ayant une prononciation adoucie, au moins au milieu des mots, où elle n'est autre que le > u redoublé, ce qui ne doit laisser aucun doute sur sa valeur. Seulement j'inclinerais à croire qu'au commencement des mots, et lorsqu'elle devient véritablement consonne { parce qu'elle exprime dans ce cas l'articulation qui ouvre la syllabe), elle doit être naturellement un peu plus forte et un peu plus marquée. C'est en résumé la semi-voyelle v, et nous la représentons par cette lettre latine, moins dans une intention systématique, que pour réserver le signe w, plus rare chez nous, pour la seconde forme du n° 1 8 qui est également plus rare en zend. Nous venons de dire que le signe lf v était la figure du v initial auquel correspondait » v au milieu des mots : cette assertion a besoin d'être expliquée". Le signe If n'est en réalité jamais médial; si " Le lecteur a déjà remarqué , sans que avec celui des langues germaniques . qui je l'indiquasse, l'analogie du système send forment également le a par la répétition du 1. O

On peut en effet remarquer, en parcourant les textes, que ces deux lettres, quoique fréquemment employées l'une pour l'autre, entrent cependant quelquefois dans des combinaisons où chacune d'elles joue un rôle qui lui est propre. Suivant M. Rask, le premier signe وا est le *w* doux anglais usité au commencement des mots; c'est le *w* initial, qui est représenté, quand il devient médial, par ›› n° 35. Le second signe وى est, selon le même savant, le *v* dur des Anglais et des Danois. Comme on ne peut se flatter d'arriver à connaître exactement la prononciation des signes d'une langue qui a cessé depuis si longtemps d'être parlée, il est plus utile, pour se faire une idée un peu précise de la valeur de ces lettres, de les comparer à celles des langues de la même famille que le zend, et notamment aux consonnes sanscrites correspondantes. Or, le premier signe me paraît exactement répondre au *v* dévanâgari; il est en zend dans les mêmes mots qu'en sanscrit, toutefois avec quelques particularités propres à la langue des Parses. Je n'en suis pas moins disposé à regarder, avec M. Rask, cette consonne comme ayant une prononciation adoucie, au moins au milieu des mots, où elle n'est autre que le › *u* redoublé, ce qui ne doit laisser aucun doute sur sa valeur. Seulement j'inclinerais à croire qu'au commencement des mots, et lorsqu'elle devient véritablement consonne (parce qu'elle exprime dans ce cas l'articulation qui ouvre la syllabe), elle doit être naturellement un peu plus forte et un peu plus marquée. C'est en résumé la semi-voyelle *v*, et nous la représentons par cette lettre latine, moins dans une intention systématique, que pour réserver le signe *w*, plus rare chez nous, pour la seconde forme du n° 18 qui est également plus rare en zend.

Nous venons de dire que le signe وا *v* était la figure du *v* initial auquel correspondait ›› *v* au milieu des mots: cette assertion a besoin d'être expliquée[42]. Le signe وا n'est en réalité jamais médial; si

[42] Le lecteur a déjà remarqué, sans que je l'indiquasse, l'analogie du système zend avec celui des langues germaniques, qui forment également le *w* par la répétition du

Digitized by Google

cvi ALPHABET ZEND. on le voit ainsi dans quelques cas très-rares, c’est selon toute apparence une faute de copiste. Au milieu d’un mot, entre deux voyelles, ce v s'écrit », ou doublé > : ce signe rappelle bien, ainsi que nous l’avons fait remarquer, l’origine et la formation du v dont l’élément premier est a. Je crois même qu’on peut reconnaître cet élément jusque dans la figure du v initial; car si on compare jf à !j long, par exemple, on trouvera que ces deux caractères ne différent l’un de l’autre que par la direction de la queue. Au milieu d’un mot, mais précédé d’une consonne, le v s’écrit encore avec le n° 35; quand cette consonne est un th ou un dh, on peut l’écrire et on le trouve plus souvent écrit avec un y/" Dans ce cas , il y a confusion des signes » et yf(mais il est évident que la valeur est toujours la même, c’est un v médial. On peut trouver encore un exemple de la confusion de ces deux signes dans le aiwi, qui, bien que répondant au sanscrit ablii, après le changement du bh en w que nous allons indiquer tout à l’heure, remplace quelquefois aussi avi. c’est-à-dire a privatif avec la préposition vi. Mais la règle de l’épenthèse de l’i peut aider à les distinguer. Ainsi on. trouve écrite avec un » la préposition avi (sur) , dont nous avons indiqué l’existence ci-dessus dans la note i a . On écrit au contraire avec un y/| et l’i épenthétique, aiwi, quelle que soit l'origine de ce préfixe. Il résulte du rapprochement de ces deux mots, avi et aiwi, que quand » est entre deux voyelles dont la seconde est un i, il n’admet pas l’épenthèse de l’i, tandis que le contraire a lieu lorsqu’on emploie le caractère txT Cette différence viendrait-elle de ce que » est encore trop voyelle pour soutenir l’épenthèse de l’i, tandis que y/" w, à cause de son origine que nous allons indiquer tout à l’heure , est déjà assez consonne pour supporter l’épenthèse? J’inclinerais d’auv qui est a. (Voy. Grimm, Deutsch. Gramm. lom. I, p. 57.) I] ne faudrait cependant pas conclure de ce rapport, que le tend a plus d'affinité avec le* dialectes germanique* qu'avec aucun autre des idiomes de la même famille. Cette méthode de représenter le v est commune au plus grand nombre des langue* sanscri tiques. Digitized by Google

ALPHABET ZEND. cvii tant plus à le penser, que le w zend, entre deux voyelles, n’est primitivement et régulièrement que le bh dévanâgari, et que si dans des cas, rares d'ailleurs, il remplace le v sanscrit, cela vient de quelque erreur des copistes. Nous ne pouvons, comme on le voit, discuter les valeurs et les usages de ces deux signes qui s'emploient l’un pour l’autre, sans les examiner tous les deux à la fois; cette méthode nous est imposée par leur affinité même. Ainsi , quel que soit le signe qui le représente, 1er médial précédé d'une consonne gutturale, dentale, labiale, forte ou douce, a la propriété d’aspirer cette consonne. La semi-voyelle v contient donc en elle-même, ainsi que r, une aspiration qui lui est inhérente, et qui se reporte sur la consonne qui la précède. On peut dire que cette loi est aussi rigoureuse pour le v que pour le r; c’est à elle que sont dus les groupes où figurent des consonnes aspirées tombant sure et u\ que nous avons donnés dans notre Tableau. On trouve cependant des exceptions justifiées par plusieurs manuscrits, et nous avons dû les consigner dans notre liste. 11 en est quelques-unes que l’on peut expliquer, à la rigueur, en supposant que le v reste encore presque voyelle, par exemple dans hva, de ku une des formes du pronom interrogatif. Il en est d’autres que la lecture de manuscrits plus corrects ferait probablement disparaître. Ce que nous venons de dire sur le double signe destiné à la représentation du v médial avance déjà beaucoup la connaissance du caractère u/- Nous savons ainsi que dans certains cas il remplace le » (n“ 35), au milieu des mots, notamment dans Ihwâm, accusatif du pronom de la seconde personne. Nous savons qu’il aspire la consonne précédente. C’est alors véritablement un v; et si nous croyons pouvoir le représenter parie, c'est qu’en effet cette semi-voyelle est la seule espèce de v que l’on puisse faire entendre après un t. Mais on trouve aussi ce signe, comme nous l'avons dit plus haut, dans des mots où le sanscrit emploie un bh aspiré. Nous o. Digitized by Google

tant plus à le penser, que le *w* zend, entre deux voyelles, n'est primitivement et régulièrement que le *bh* dévanâgari, et que si dans des cas, rares d'ailleurs, il remplace le *v* sanscrit, cela vient de quelque erreur des copistes.

Nous ne pouvons, comme on le voit, discuter les valeurs et les usages de ces deux signes qui s'emploient l'un pour l'autre, sans les examiner tous les deux à la fois; cette méthode nous est imposée par leur affinité même. Ainsi, quel que soit le signe qui le représente, le *v* médial précédé d'une consonne gutturale, dentale, labiale, forte ou douce, a la propriété d'aspirer cette consonne. La semi-voyelle *v* contient donc en elle-même, ainsi que *r*, une aspiration qui lui est inhérente, et qui se reporte sur la consonne qui la précède. On peut dire que cette loi est aussi rigoureuse pour le *v* que pour le *r*; c'est à elle que sont dus les groupes où figurent des consonnes aspirées tombant sur *v* et *w*, que nous avons donnés dans notre Tableau. On trouve cependant des exceptions justifiées par plusieurs manuscrits, et nous avons dû les consigner dans notre liste. Il en est quelques-unes que l'on peut expliquer, à la rigueur, en supposant que le *v* reste encore presque voyelle, par exemple dans *kva*, de *ku* une des formes du pronom interrogatif. Il en est d'autres que la lecture de manuscrits plus corrects ferait probablement disparaître.

Ce que nous venons de dire sur le double signe destiné à la représentation du *v* médial avance déjà beaucoup la connaissance du caractère 𐬯. Nous savons ainsi que dans certains cas il remplace le 𐬎 (n° 35), au milieu des mots, notamment dans *thwãm*, accusatif du pronom de la seconde personne. Nous savons qu'il aspire la consonne précédente. C'est alors véritablement un *v*; et si nous croyons pouvoir le représenter par *w*, c'est qu'en effet cette semi-voyelle est la seule espèce de *v* que l'on puisse faire entendre après un *t*. Mais on trouve aussi ce signe, comme nous l'avons dit plus haut, dans des mots où le sanscrit emploie un *bh* aspiré. Nous

Digitized by Google

 n’en citerons pas ici d'exemples pour ne pas prolonger inutilement cette discussion ; on peut toutefois regarder comme solidement établi, ce fait que j'ai déjà indiqué dans le Journal asiatique*3. Dans ce cas, le iyf zend est le substitut du bh dévanâgari : il n'en résulte pas que ce signe soit un bh aspiré à la manière indienne; mais c'est au moins un b adouci et passant au u>, assertion sur laquelle l'emploi de ce signe dans le mot thwâm ne peut laisser aucun doute M. On peut ajouter que, si la première des classifications empruntées au Grand Ravaët place le y/" auprès du Ip, les deux dernières rapprochent le premier de ces signes de celui du 6, ce qui semble indiquer, dans la prononciation de ces deux lettres, un rapport que nous paraît expliquer l’origine du En résumé, on voit que le zend possède un v de plus que le sanscrit: il a 1° le v y qui est exactement le v dévanâgari ; a" un w plus doux et plus rapproché de l’a entre deux voyelles, ou précédé d'une consonne et suivi d’une voyelle; et ce u> répond au bh dévanâgari, et sc substitue dans quelques cas au v. Le n“ 19 o* b est, dans l'opinion de M. Rask, le h dur anglais, danois et allemand. 11 faut cependant faire, sur l’emploi de cette aspirée comparée au h de l’alphabet dévanâgari , la remarque qu’il ** Voyez ce que nous avons dit à ce sujet, Nouv. Joum. asiat. tom. IX, pag. 53, sqq. Comp. garewa zend, et garbha sanscrit. 44 Le changement de bh en w est trèsfacile à expliquer : il a lieu de l'articulation b à w en passant par v. L’aspiration reste sur le second plan , sans être omise cependant tout à fait , puisque le w, comme le v, possède une aspiration qui remonte sur la consonne précédente. On peut douter toutefois que cette aspiration du w soit un reste de celle du bh (b-h). C’est plutôt celle qui est inhérente à toutes les semi- voyelles rendes*, r, vt y» et qui leur vient du mode même de leur formation dans l’organe vocal. S’il en est ainsi , on pourrait dire que dans bh , devenant w en zend , il se passe le contraire do ce qu'on remarque dans le latin humas , pour le sanscrit bhumt; puisque, dans ce dernier cas , c'est l'aspiration seule qui a subsisté en faisant disparaître la labiale. On peut voir dans G ri mm des exemples d’un changement analogue à celui du bh sanscrit en w , d’une prononciation sans doute très-adoucie. (Detstsch . Gramrn. tom. I, pag. 55-57; *34, i35, 58a.) * Digitized by Google

 n’y a que bien peu de mots zends (si même il y en a dans quelques fragments des Ieschts qui ne me sont pas encore tous connus), où le h réponde exactement à un h dévanâgari. En effet, l’aspirée h n’a peut-être pas d’existence étymologique en zend, c’est-à-dire qu’elle ne se trouve presque jamais d’clle-mêmc dans un mot ou dans une racine : son rôle le plus ordinaire est d’y être le substitut d’un s dental sanscrit, ou le signe de l’aspiration qui, en zend, accompagne virtuellement la lettre r. Ce fait est d'autant plus remarquable, que le zend possède, comme on a déjà pu le constater, un assez grand nombre de consonnes aspirées. Il a bien aussi l’aspiration qui n’est pas soutenue par une articulation qui la précède; mais cette aspiration n’est le plus souvent que secondaire; c’est le reste d’une sifflante que la comparaison des langues nous autorise à regarder comme antérieure à l’aspiration elle-même. Quoi qu’il en soit de cette assertion, que la suite de nos recherches démontrera, je l'espère, d’une manière évidente, le h zend remplace le s dental sanscrit, employé au commencement des mots et suivi d’une voyelle ou de’ la semi-voyelle y , quelquefois même de la semi-voyelle v. Ainsi on doit regarder le pronom zend hyat comme le représentant de syat, pronom rare dans le sanscrit classique. De même on a hva pour le sanscrit sva (sien), de sorte que l’adjectif pronominal sva prend deux formes en zend, hva par le changement de s en h, et ga par la substitution de q à sv, suivant la remarque faite plus haut sur une des formes du n" 5 d’Anquetil. Au milieu des mots, h zend remplace aussi le s dental; mais il y a une distinction à faire : tantôt h est seul, tantôt il est précédé de la nasale ng (que nous écrivons g), la seconde forme du n" 3 l. Quoique l’état des manuscrits ne m’ait pas permis de faire rentrer tous les faits que j’ai observés sous une règle générale et absolue, j’ose cependant présenter les remarques suivantes comme des principes auxquels il y a peu d’exceptions. En premier lieu, pour que le changement d'un s dental sanscrit en h zend s’opère au milieu d’un mot, il faut de toute nécessité

n'y a que bien peu de mots zends (si même il y en a dans quelques fragments des Ieschts qui ne me sont pas encore tous connus), où le *h* réponde exactement à un *h* dévanâgari. En effet, l'aspirée *h* n'a peut-être pas d'existence étymologique en zend, c'est-à-dire qu'elle ne se trouve presque jamais d'elle-même dans un mot ou dans une racine : son rôle le plus ordinaire est d'y être le substitut d'un *s* dental sanscrit, ou le signe de l'aspiration qui, en zend, accompagne virtuellement la lettre *r*. Ce fait est d'autant plus remarquable, que le zend possède, comme on a déjà pu le constater, un assez grand nombre de consonnes aspirées. Il a bien aussi l'aspiration qui n'est pas soutenue par une articulation qui la précède; mais cette aspiration n'est le plus souvent que secondaire; c'est le reste d'une sifflante que la comparaison des langues nous autorise à regarder comme antérieure à l'aspiration elle-même. Quoi qu'il en soit de cette assertion, que la suite de nos recherches démontrera, je l'espère, d'une manière évidente, le *h* zend remplace le *s* dental sanscrit, employé au commencement des mots et suivi d'une voyelle ou de la semi-voyelle *y*, quelquefois même de la semi-voyelle *v*. Ainsi on doit regarder le pronom zend *hyaṭ* comme le représentant de *syat*, pronom rare dans le sanscrit classique. De même on a *hva* pour le sanscrit *sva* (sien), de sorte que l'adjectif pronominal *sva* prend deux formes en zend, *hva* par le changement de *s* en *h*, et *qa* par la substitution de *q* à *sv*, suivant la remarque faite plus haut sur une des formes du n° 5 d'Anquetil. Au milieu des mots, *h* zend remplace aussi le *s* dental; mais il y a une distinction à faire : tantôt *h* est seul, tantôt il est précédé de la nasale *ng* (que nous écrivons $\tilde{g}$), la seconde forme du n° 31. Quoique l'état des manuscrits ne m'ait pas permis de faire rentrer tous les faits que j'ai observés sous une règle générale et absolue, j'ose cependant présenter les remarques suivantes comme des principes auxquels il y a peu d'exceptions.

En premier lieu, pour que le changement d'un *s* dental sanscrit en *h* zend s'opère au milieu d'un mot, il faut de toute nécessité

Digitized by Google

ex ALPHABET ZEND. que la sifflante soit précédée d'une voyelle, et quelle soit suivie également d'une voyelle ou d'une semi-voyelle y, w, r, ou de la nasale labiale m. En d'autres termes, il faut que la sifflante dentale commence une syllabe; seulement quand l'articulation dont se compose cette syllabe est double, il faut distinguer si la consonne qui accompagne la sifflante est une semi-voyelle, un m, ou bien toute autre consonne. Car les groupes sanscrits sk, st, sn, sp ne changent pas leur s en h dans la langue zende; le son sifflant persiste, ou, comme nous l'avons déjà remarqué; et comme on le verra mieux par notre Tableau des combinaisons des consonnes , il est remplacé dans les manuscrits par le ç palatal, irrégulièrement quelquefois pour le groupe st, mais régulièrement, selon toute apparence, pour sn. Or, que h. substitut de s dental sanscrit, doive commencer une syllabe, cela est conforme à la règle indiquée tout à l'heure sur s dental au commencement d'un mot. Une fois connues les conditions du changement de la sifflante dentale en h, il faut rechercher les circonstances où ce h reste seul et celles où il reçoit l'addition d'une nasale g. Or, on trouve que A n'est jamais précédé de g lorsqu'il est suivi des voyelles i et t, tandis qu'il l'est plus fréquemment lorsqu'il est suivi de à et de i. Les semi-voyelles y et v rentrent à peu près dans la règle relative à leur voyelle correspondante. Ainsi, au milieu d'un mot, on rencontre hy aussi fréquemment que ki et hi, et réciproquement hv aussi rarement que hà. L'aspirée A reste encore seule et non précédée d'une nasale, lorsqu'elle est suivie de m dans les désinences pronominales, par exemple dans le zend ahmài pour le sanscrit as mai. En résumé, les textes nous présentent les syllabes suivantes: toujours ki, hi, hy, hm, et jamais ÿhi (nghi), gkt, etc., et concurremment hà et ghû, hé et ghé, hv et ghv. Maintenant, à quelle particularité de l'orthographe sanscrite correspondent ces combinaisons? Peut-on dire absolument que les syllabes qui en sanscrit les représentent, soient si, st, sà, si, sm, sy, de telle sorte que dans tous les cas où nous trouverons ces Digitized by GoogI

ALPHABET ZEND. cxi dernières syllabes, nous devions nous attendre à rencontrer en zend hi. ht, et réciproquement ? L'affirmative est hors de doute pour hi, hi, hm, qui sont toujours en sanscrit si, st, sm: elle est moins certaine relativement aux syllabes zendes hy, hâ, hé. L'examen des circonstances dans lesquelles l'aspirée zende reçoit la nasale , ainsi que nous venons de l'annoncer tout à l'heure, nous aidera à préciser quels sont les faits qui, en sanscrit, répondent aux faits de la langue zende que nous exposons en ce moment. Pour commencer par la voyelle â, il est assez difficile de déterminer les cas dans lesquels l'aspirée h doit être ou non précédée de la nasale g; les groupes hâ et ghâ sont à peu près aussi rares l'un que l'autre. Il n'y a peut-être dans toute la langue que le mot ahù qui offre h non précédé de g; de sorte qu'on serait tenté de supposer que, dans ce mot, l'aspirée h est radicale; mais elle ne l'est pas dans vôhâ, mot où le h n'est pas précédé de g. Dans les cas peu frequents où la syllabe hâ est précédée de g, l'aspirée remplace la sifQante dentale du sanscrit. Cette distinction, si elle était admise, aurait l'avantage de jeter du jour sur l'étymologie de quelques mots zends, terminés par â (et a), en nous montrant h comme primitif dans les uns, et comme secondaire et alors accompagné de g dans les autres. Les cas où l'aspiration suivie de é doit rester seule, ou être précédée d'une nasale, doivent être distingués de la manière suivante. L'é zend est, ou l'é sanscrit lui-même , ouïe résultat d'une combinaison de sons vocaux dans lesquels entre nécessairement la semi-voyelle y. Dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque le mot qui a en zend é, a aussi cette voyelle en sanscrit , l'aspiration qui représente le s dental sanscrit prend le plus souvent la nasale, par exemple dans les datifs singuliers des noms en as. Dans le second cas, c'est-à-dire lorsque IV zend est le débris d'une syllabe dont y fait partie, l'aspirée zende h tantôt subsiste seule , tantôt prend la nasale si la syllabe sanscrite correspondante est ya. Ainsi le sanscrit asya devient en zend ahé ou aghé, et même ainghé. Nous remarquerons à cette occasion que l'as

dernières syllabes, nous devions nous attendre à rencontrer en zend *hi*, *hî*, et réciproquement? L'affirmative est hors de doute pour *hi*, *hî*, *hm*, qui sont toujours en sanscrit *si*, *sî*, *sm:* elle est moins certaine relativement aux syllabes zendes *hy*, *hû*, *hê*. L'examen des circonstances dans lesquelles l'aspirée zende reçoit la nasale, ainsi que nous venons de l'annoncer tout à l'heure, nous aidera à préciser quels sont les faits qui, en sanscrit, répondent aux faits de la langue zende que nous exposons en ce moment.

Pour commencer par la voyelle *û*, il est assez difficile de déterminer les cas dans lesquels l'aspirée *h* doit être ou non précédée de la nasale *g̃;* les groupes *hû* et *g̃hû* sont à peu près aussi rares l'un que l'autre. Il n'y a peut-être dans toute la langue que le mot *ahû* qui offre *h* non précédé de *g̃;* de sorte qu'on serait tenté de supposer que, dans ce mot, l'aspirée *h* est radicale; mais elle ne l'est pas dans *vôhû*, mot où le *h* n'est pas précédé de *g̃*. Dans les cas peu fréquents où la syllabe *hû* est précédée de *g̃*, l'aspirée remplace la sifflante dentale du sanscrit. Cette distinction, si elle était admise, aurait l'avantage de jeter du jour sur l'étymologie de quelques mots zends, terminés par *û* (et *u*), en nous montrant *h* comme primitif dans les uns, et comme secondaire et alors accompagné de *g̃* dans les autres. Les cas où l'aspiration suivie de *ê* doit rester seule, ou être précédée d'une nasale, doivent être distingués de la manière suivante. L'*ê* zend est, ou l'*ê* sanscrit lui-même, ou le résultat d'une combinaison de sons vocaux dans lesquels entre nécessairement la semi-voyelle *y*. Dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque le mot qui a en zend *ê*, a aussi cette voyelle en sanscrit, l'aspiration qui représente le *s* dental sanscrit prend le plus souvent la nasale, par exemple dans les datifs singuliers des noms en *as*. Dans le second cas, c'est-à-dire lorsque l'*ê* zend est le débris d'une syllabe dont *y* fait partie, l'aspirée zende *h* tantôt subsiste seule, tantôt prend la nasale si la syllabe sanscrite correspondante est *ya*. Ainsi le sanscrit *asya* devient en zend *ahê* ou *ag̃hê*, et même *aing̃hê*. Nous remarquerons à cette occasion que l'as-

Digitized by Google

exil ALPHABET ZEND. pirée prend la nasale, lorsque la voyelle qui accompagne y est ds. Ainsi, asyds fait en zend aijhdo ou ainghâo (d'elle). Dans le cas de ainghé comme dans celui de ainghâo, i'i qui précède le ng n'est pas dû à l'épcnthèsc qui serait produite par l'action de IV, épentlièse que nous savons être repoussée par la lettre h. Il me semble plutôt résulter du déplacement de l'élément y qui, abandonnant la syllabe. rya et syds, ou disparaît complètement, ou va se placer devant la nasale. Il résulte de ces observations, comparées à celles que nous avons faites sur l'existence en zend de hy, que le sy sanscrit paraît sous trois formes aspirées en zend , savoir ky, hé, ghê. Quand des lois euphoniques, qui seront exposées plus tard, exigent la conservation en zend de la semi-voyelle y , le s dévanâgari devient h sans nasale, et c'est ainsi que nous avons en zend ahyd, pour asya (de lui). Si une autre loi euphonique, dont on trouvera de très-fréquentes applications, force la syllabe sanscrite ya, lorsqu'elle est finale, à devenir é zend, le s dévanâgari se change encore en h sans nasale, comme dans ahé, ou avec la nasale, comme dans aghé ou ainghé, pour asya. Enfin, quand le y sanscrit est suivi de ds, la sifflante se change encore en h , mais elle reçoit l'addition de la nasale précédée quelquefois d'un i , qui se retrouve comme le représentant de y omis à la lin du mot, dans ainghâo , pour asyds. Dans tous les autres cas , c'est-à-dire lorsqu'un s dental sanscrit est immédiatement suivi d'une voyelle autre que celles que nous avons indiquées plus haut spécialement, en d'autres termes, lorsque s est suivi de a, d (qui, en zend, devient souvent à), u, 6. do, érc (ri), le h zend reçoit l'addition de la nasale. Cette observation est appuyée par trop d'exemples pour que nous nous y arrêtions davantage. Il en résulte que les combinaisons zendes gha, ghé, ghd, ghu, ghô, ghdo, répondent aux syllabes sanscrites sa , su, su, sd (sas), sas *5. " Nous empruntons au lxi&* chapitre du Ya^-na deux mots qui peuvent servir d'exemple pour les changements les plus importants de la sifflante dentale sanscrite , que nous avons essayé d'exposer dans notre texte. On lit au commencement de ce chapitre : «d hâtâmtcha, aÿhuchâmtcha , zâta« nâmtcka, azûtanâmtcha , achâunûm idha

Digitized by Google

pirée prend la nasale, lorsque la voyelle qui accompagne *y* est *âs*. Ainsi, *asyâs* fait en zend *aĝhâo* ou *ainĝhâo* (d'elle). Dans le cas de *ainĝhê* comme dans celui de *ainĝhâo*, l'*i* qui précède le *nĝ* n'est pas dû à l'épenthèse qui serait produite par l'action de l'*ê*, épenthèse que nous savons être repoussée par la lettre *h*. Il me semble plutôt résulter du déplacement de l'élément *y* qui, abandonnant la syllabe *sya* et *syâs*, ou disparaît complétement, ou va se placer devant la nasale. Il résulte de ces observations, comparées à celles que nous avons faites sur l'existence en zend de *hy*, que le *sy* sanscrit paraît sous trois formes aspirées en zend, savoir *hy*, *hê*, *ĝhê*. Quand des lois euphoniques, qui seront exposées plus tard, exigent la conservation en zend de la semi-voyelle *y*, le *s* dévanâgari devient *h* sans nasale, et c'est ainsi que nous avons en zend *ahyâ*, pour *asya* (de lui). Si une autre loi euphonique, dont on trouvera de très-fréquentes applications, force la syllabe sanscrite *ya*, lorsqu'elle est finale, à devenir *ê* zend, le *s* dévanâgari se change encore en *h* sans nasale, comme dans *ahê*, ou avec la nasale, comme dans *aĝhê* ou *ainĝhê*, pour *asya*. Enfin, quand le *y* sanscrit est suivi de *âs*, la sifflante se change encore en *h*, mais elle reçoit l'addition de la nasale précédée quelquefois d'un *i*, qui se retrouve comme le représentant de *y* omis à la fin du mot, dans *ainĝhâo*, pour *asyâs*.

Dans tous les autres cas, c'est-à-dire lorsqu'un *s* dental sanscrit est immédiatement suivi d'une voyelle autre que celles que nous avons indiquées plus haut spécialement, en d'autres termes, lorsque *s* est suivi de *a*, *â* (qui, en zend, devient souvent *ã*), *u*, *ô*, *âo*, *ërë* (*rï*), le *h* zend reçoit l'addition de la nasale. Cette observation est appuyée par trop d'exemples pour que nous nous y arrêtions davantage. Il en résulte que les combinaisons zendes *ĝha*, *ĝhë*, *ĝhâ*, *ĝhu*, *ĝhô*, *ĝhâo*, répondent aux syllabes sanscrites *sa*, *sâ*, *su*, *sô* (sas), *sâs* [45].

[45] Nous empruntons au LXIX^e^ chapitre du Yaçna deux mots qui peuvent servir d'exemple pour les changements les plus importants de la sifflante dentale sanscrite, que nous avons essayé d'exposer dans notre texte. On lit au commencement de ce chapitre : « *â hâtãmtcha, aĝhuchãmtcha, zâta-* « *nãmtcha, azâtanãmtcha, achâunãm idha*

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.71% accurate

CXI1I ALPHABET ZEND. Les remarques précédentes ont eu pour but de déterminer avec quelque précision les limites de la loi du changement de s dental suivi d'une voyelle en A, et de l'addition de la nasale g. Mais une observation que l'on ne doit pas perdre de vue dans la comparaison du rend avec le sanscrit, c'est que ce changement porte exclusivement sur la sifflante dentale. Si, comme je le. crois, ee fait est incontestable, nous en tirerons quelques conséquences utiles relativement à la règle qui nous occupe , « djaçènti fravackayâ; » ce que je crois pouvoir traduire par • que les Ferouers des • saints , qui existent ou qui ont existé , qui ■ sont nés ou qui ne sont pas nés, viennent « ici. » Je ne m'occupe en ce moment que des deux mots kûtàm et ajhuchàm , dont le sens est suffisamment déterminé par l'analogie de notre texte avec celte autre formule qui revient souvent, et sur laquelle il ne peut rester aucun doute : yâi hénti tcha âoÿharë tcha : « ceux qui sont et ceux qui ont été. ■ Le premier de nos deux mots est un génitif pluriel d'un nom dont le llième est en /, hât , qui , d'après les remarques de notre texte , doit être en sanscrit sât. Dans celte dernière langue , sât est un des noms de Brahma, et les grammairiens indiens le rattachent a un radical sât (causer du plaisir) , qui est peut-être inventé exprès pour expliquer ce nom de Brahma. Ne serait-il pas possible, au contraire, de dériver le mot sanscrit sât du radical as (être) , dont le participe présent est sat par un a bref? sût ne différerait de sat que par l'allongement de l'a (comme dans pât, pied, d epad, aller}. Mais que sât vienne dealf, radical extrêmement rare, ou de as, cela est eu fond de peu d'importance, quant À la valeur du rapprochement que nous croyons I. I et à la valeur propre des diverses pouvoir établir entre le hât-âm tend et le sat âm sanscrit. La différence très-légère de l'allongement de l'a ne peut pas faire difficulté, quand il s'agit de mots appartenant , sous leur forme actuelle, à des dialectes différents. Le zend hâtâm doit donc signifier : • de ceux qui sont ; • et le h y représente un s dental dévanâgari. Reste ajjhuchâm dans lequel nous devons également retrouver une désinence de génitif pluriel âm. Analysé d'après les lois établies dans notre texte , ce mot tend reviendrait au sanscrit astichâm , génitif pluriel d'un nom dont le thème serait asvas , c'est-à-dire as-vas , as étant le radical du verbe abstrait, et vas, le suffixe du participe du passé. Tl est bien vrai que ce mot n'existe pas en sanscrit . et que, dut-il y exister, il y serait formé irrégulièrement, puisqu'il

n’aurait pas le redoublement nécessaire dans le |>articipe du parfait. Mais l'absence du redoublement est très-fréquente en rend , de sorte que nous pouvons considérer comme fondée l'explication proposée pour ajhathâm , mot dans lequel jh nous cache un s sanscrit, qui. une fois retrouvé , nous donne la véritable étymologie et la signification de ce mot , que les lois de l’euphonie rende défigurent presque complètement. P Digitized by Google

Les remarques précédentes ont eu pour but de déterminer avec quelque précision les limites de la loi du changement de *s* dental suivi d'une voyelle en *h*, et de l'addition de la nasale *g̃*. Mais une observation que l'on ne doit pas perdre de vue dans la comparaison du zend avec le sanscrit, c'est que ce changement porte exclusivement sur la sifflante dentale. Si, comme je le crois, ce fait est incontestable, nous en tirerons quelques conséquences utiles relativement à la règle qui nous occupe, et à la valeur propre des diverses

« *djaçĕñti fravachayô;* » ce que je crois pouvoir traduire par « que les Ferouers des « saints, qui existent ou qui ont existé, qui « sont nés ou qui ne sont pas nés, viennent « ici. » Je ne m'occupe en ce moment que des deux mots *hâtãm* et *aĝhuchãm*, dont le sens est suffisamment déterminé par l'analogie de notre texte avec cette autre formule qui revient souvent, et sur laquelle il ne peut rester aucun doute: *yôi hĕñti tcha âoĝharĕ tcha:* « ceux qui sont et ceux qui ont été. » Le premier de nos deux mots est un génitif pluriel d'un nom dont le thème est en *t*, *hât*, qui, d'après les remarques de notre texte, doit être en sanscrit *sât*. Dans cette dernière langue, *sât* est un des noms de Brahma, et les grammairiens indiens le rattachent à un radical *sât* (causer du plaisir), qui est peut-être inventé exprès pour expliquer ce nom de Brahma. Ne serait-il pas possible, au contraire, de dériver le mot sanscrit *sât* du radical *as* (être), dont le participe présent est *sat* par un *a* bref? *sât* ne différerait de *sat* que par l'allongement de l'*a* (comme dans *pât*, pied, de *pad*, aller). Mais que *sât* vienne de *sât*, radical extrêmement rare, ou de *as*, cela est au fond de peu d'importance, quant à la valeur du rapprochement que nous croyons pouvoir établir entre le *hât-ãm* zend et le *sat-âm* sanscrit. La différence très-légère de l'allongement de l'*a* ne peut pas faire difficulté, quand il s'agit de mots appartenant, sous leur forme actuelle, à des dialectes différents. Le zend *hâtâm* doit donc signifier: « de ceux qui sont; » et le *h* y représente un *s* dental dévanâgari. Reste *aĝhuchãm* dans lequel nous devons également retrouver une désinence de génitif pluriel *ãm*. Analysé d'après les lois établies dans notre texte, ce mot zend reviendrait au sanscrit *asuchâm*, génitif pluriel d'un nom dont le thème serait *asvas*, c'est-à-dire *as-vas*, *as* étant le radical du verbe abstrait, et *vas*, le suffixe du participe du passé. Il est bien vrai que ce mot n'existe pas en sanscrit, et que, dût-il y exister, il y serait formé irrégulièrement, puisqu'il n'aurait pas le redoublement nécessaire dans le participe du parfait. Mais l'absence du redoublement est très-fréquente en zend, de sorte que nous pouvons considérer comme fondée l'explication proposée pour *aĝhachâm*, mot dans lequel *g̃h* nous cache un *s* sanscrit, qui, une fois retrouvé, nous donne la véritable étymologie et la signification de ce mot, que les lois de l'euphonie zende défigurent presque complétement.

Digitized by Google

 sifflantes. Ainsi s dental étant la seule sifflante du sanscrit qui , en zend, se change en A, il s'ensuit que toutes les fois qu'une règle d'euphonie indienne aura exigé le changement de la dentale en une autre sifflante, cette sifflante ne pourra plus devenir A précédé ou non précédé d'une nasale. Ainsi les voyelles i, u, ê, <1 n'étant jamais suivies en sanscrit de la sifflante dentale isolée, mais l'orthographe voulant dans ce cas la sifflante cérébrale ch , de cette manière ich , uck, êch, ôch, cette sifflante ne deviendra plus A en rend, parce que ce n'est plus la sifflante dentale. Aussi ne trouvons-nous jamais que les deux syllabes sanscrites u-cha et ê-chu, par exemple, dçviennent en rend «oit aha, soit bjAb, soit êha, soit éghu : au contraire, les manuscrits nous donnent usa et uchu, ésu et échu. De là résulte cette règle générale : pour que le s dental dévanâgari devienne en rend A, précédé ou non précédé d'une nasale, le s doit être nécessairement précédé d'un a bref ou d'un d long *®. Si en zend nous trouvons des ** L'affinité de l'aspiration zende h avec la voyelle a, fait qui, en sanscrit . a son analogue dans le rapport marqué de a avec s (puisque aucune autre voyelle que l a ne peut précéder la sifflante dentale non suivie d'une consonne) , est un des traits les plus remarquables du système des sons et des articulations tendes. Si l'on y joint le changement de h sanscrit en z, changement sur lequel nous avons donné plus haut les détails nécessaires, on verra que ce fait peut jeter dû jour sur le rapport des voyelles avec les consonnes en tend, et on peut le dire, dans les autres branches de 1a famille arienne , et compléter une théorie fort ingénieuse dont Grimm a déposé le principe et les développements les plus importants dans sa grammaire. (Dcutsch. Gramm. totn. I, pag. 187.) En déterminant le caractère du j allemand. qu'il démontre être à i, comme w (ou r) est à a, Grimm remarque que des trois ordres de consonnes qui forment le fonds de toutes les articulations (excepté les liquides et les nasales) , savoir, les gutturales , les dentales et les labiales , il y en a deux, les gutturales et les labiales, qui ont cliacun pour élément une des trois voyelles fondamentales de» dialectes germaniques, de sorte quela classe des gutturales s'ordonne ainsi parallèlement à la classe des labiales , en partant de la voyelle mère et en passant par les articulations qui en dérivent pour arriver jusqu'à la consonne la plus articulée, celle que nous nommons forte, ou dans la division indienne sourde : t y ch g k. a t f bp. A cette occasion Grimm se

demande comment il se frit que l'ordre des dentales n'ait pas aussi pour base une voyelle, cirDigitized by

sifflantes. Ainsi *s* dental étant la seule sifflante du sanscrit qui, en zend, se change en *h*, il s'ensuit que toutes les fois qu'une règle d'euphonie indienne aura exigé le changement de la dentale en une autre sifflante, cette sifflante ne pourra plus devenir *h* précédé ou non précédé d'une nasale. Ainsi les voyelles *i*, *u*, *ê*, *ô* n'étant jamais suivies en sanscrit de la sifflante dentale *isolée*, mais l'orthographe voulant dans ce cas la sifflante cérébrale *ch*, de cette manière *ich*, *uch*, *êch*, *ôch*, cette sifflante ne deviendra plus *h* en zend, parce que ce n'est plus la sifflante dentale. Aussi ne trouvons-nous jamais que les deux syllabes sanscrites *u-chu* et *ê-chu*, par exemple, deviennent en zend soit *uhu*, soit *uğhu*, soit *êhu*, soit *êğhu* : au contraire, les manuscrits nous donnent *usu* et *uchu*, *êsu* et *êchu*. De là résulte cette règle générale : pour que le *s* dental dévanâgari devienne en zend *h*, précédé ou non précédé d'une nasale, le *s* doit être nécessairement précédé d'un *a* bref ou d'un *â* long [xvi]. Si en zend nous trouvons des

[xvi] L'affinité de l'aspiration zende *h* avec la voyelle *a*, fait qui, en sanscrit, a son analogue dans le rapport marqué de *a* avec *s* (puisque aucune autre voyelle que l'*a* ne peut précéder la sifflante dentale non suivie d'une consonne), est un des traits les plus remarquables du système des sons et des articulations zendes. Si l'on y joint le changement de *h* sanscrit en *z*, changement sur lequel nous avons donné plus haut les détails nécessaires, on verra que ce fait peut jeter du jour sur le rapport des voyelles avec les consonnes en zend, et on peut le dire, dans les autres branches de la famille arienne, et compléter une théorie fort ingénieuse dont Grimm a déposé le principe et les développements les plus importants dans sa grammaire. (*Deutsch. Gramm.* tom. I, pag. 187.) En déterminant le caractère du *j* allemand, qu'il démontre être à *i*, comme *w* (ou *v*) est à *u*, Grimm remarque que des trois ordres de consonnes qui forment le fonds de toutes les articulations (excepté les liquides et les nasales), savoir, les gutturales, les dentales et les labiales, il y en a deux, les gutturales et les labiales, qui ont chacun pour élément une des trois voyelles fondamentales des dialectes germaniques, de sorte que la classe des gutturales s'ordonne ainsi parallèlement à la classe des labiales, en partant de la voyelle mère et en passant par les articulations qui en dérivent pour arriver jusqu'à la consonne la plus articulée, celle que nous nommons *forte*, ou dans la division indienne *sourde* : *i y ch g k.*

u v f b p.

A cette occasion Grimm se demande comment il se fait que l'ordre des dentales n'ait pas aussi pour base une voyelle, cir-

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

ALPHABET ZEND. cxv syllabes, comme ê-hi et i-ghé, dans lesquelles gk répond à un s dental dévanâgari , ce n’est en aucune manière une exception à notre principe; dans ces cas, é et i n’existent pas en sanscrit. Si l’on rétablissait, comme nous le ferons en son lieu, la forme sanscrite corresconstance qui doit d’autant plus étonner, que ces trois ordres se développent l’un à côté de l'autre dans un parallélisme parfait: kpt, gMt etc. Il nous semble que s’il n’est pas possible de donner d’une manière absolue une voyelle pour base aux dentales f on peut du moins, à l'aide de la langue zende, faire faire un pas de plus à la découverte de Grimm. Les faits que nous fournit le tend peuvent être d’autant plus sûrement invoqués ici. que le système des articulations de cette langue est à peu de chose près identique à celui des consonnes des dialectes germaniques , ainsi que nous le démontrerons bientôt dans une note spéciale. Les observations auxquelles l'alphabet xend donne lieu, aideront donc peut-être à compléter la théorie que Grimm a si heureusement déduite des consonnes germaniques. Cette théorie repose sur ce fait, que dans les dialectes d’origine gothique, deux des voyelles fondamentales donnent naissance à deux classes de consonnes , t à celle des gutturales . n à celle des labiales. 11 reste à rechercher si les dentales peuvent , comme les autres consonnes , être ramenées à un élément voyelle. En thèse générale , le souille , depuis son émission la plus faible jusqu'à la plus forte, doit être considéré comme l'élément commun de tous les sons et des articulations que produit l'organe vocal. Quand les diverses parties de cet appareil entrent en jeu, elles modifient diversement l'émission de l'air qui reçoit improprement le nom d'aspiration; et elles donnent successivement naissance à des tour d'abord , puis ensuite à des articulations qui deviennent de plus en plus caractérisées, à mesure que l’action des organes est plus considérable , et qu'elle se complique davantage. Mais l'aspiration . à quelque degré qu’on se la figure , n’en est pas moins l'élément de toutes les voix et articulations que produit le jeu varié de l'appareil vocal. Ainsi les voix sont formées par l'air remplissant la cavité de la bouche sans s’arrêter à aucune des barrières qui peuvent plus tard s'opposer à "sa libre émission; ce sont jusqu’à un certain point des articulations, en ce que pour en produire les trois seules variétés que reconnaissent avec raison les langues ariennes (ait*) , une partie de l’organe vocal se met en mouvement et prend des positions diverses. Mais elles

diffèrent radicalement des articulations proprement dites ou consonnes : leur source est plus profonde et plus rapprochée du lieu où le souffle lui-même prend naissance. En effet , l'observation nous apprend que i et u naissent plus avant dans l’organe que ketpr par exemple , et elle confirme ainsi le résultat des observations philologiques de Grimm, sur la génération des gutturales et des labiales. Pour un Allemand comme pourun Grec moderne , g et y ne sont , dans certains cas, autre chose que je: or, d’un côté y est bien plus souvent une gutturale

 pondante au mot zend, on trouverait un s dental précédé d'un a, et non d'un i ou d'un ê, lesquels sont secondaires en zend. Le changement de la sifflante en A a donc pour condition nécessaire la nature de la sifflante, laquelle doit être la dentale: hors de ces cas proprement dite , et de l'autre y se ramène à i dont il sort. Pour les habitants des provinces méridionales de la France, b n'est pas le plus souvent distinct de v ou ta ; or, d'un rô té b est une labiale proprement dite , et de l'autre t> retourne à u, dont il dérive. Enfin, pour un Grec moderne X n'est guère autre chose que le z français : or, d'un côté X est bien la dentale douce , et de l'outre z n'est qu'une variété légère de la sifflante t. En résumé, et d'une manière générale, lorsque l'air est arrêté aux trois points principaux de l'appareil vocal, le gosier, les dents , les lèvres , il produit , depuis le fond de cet appareil jusqu'à son extrémité , les espèces d'articulations dites gat tarales, dentales, labiales, articulations que l'on voit remplacées l'une par l'autre dans certaines langue* , ou d'une langue dans une autre langue, et dont la première et la troisième ont pour origine les voyelles i et u. Quant à la seconde classe , celle des dentales , la lettre qui , dans les langues germaniques , lui sert de base, c'est la sifflante s; car Grimm en développe ainsi la suite: s, th, d, t. Mais s est une sifflante qu'il est impossible de rattacher à une voyelle quelconque. Or, ce qui manque aux dialectes gothiques , le zend , selon moi, le possède. En effet, nous savons d'abord que z y est le résultat de la permutation du « (ou f) devant une douce (zd pour td). Non- seulement z affectionne en zend la dentale d, mais nous savons par d'autres langues de la même famille, qu'il peut contenir la dentale elle-même, et cette articulation si voisine de s ne l'est pas moins de d; on n'a besoin pour s'en convaincre que de se rappeler le X et le f des Grecs modernes , le f et le ^X des anciens. Nous savons de plus que le z du zend est le substitut d'un h . Nous avons reconnu que ce fait était prouvé de 'même par les langues lithuaniennes comparées au sanscrit ; de sorte que la série germanique t, d, th, s, doit s'augmenter, en zend , de deux articulations z et h . L'aspiration pure que nous représentons par h , entre donc dans la série des dentale* zendes , parce que la sifflante z l'y attire. Elle y entre comme l'élément générateur de la sifflante, qui à son tour traversera la série entière des dentales en se modifiant par des changements de lettres tous historiquement constatés. Or, avec laquelle des trois voyelles a, t, a la lettre k a-t-elle en zend le plus d'affinité? Avec l'a, la seule voyelle

qu elle puisse , suivre immédiatement; de sorte que s'il n’est pas possible de ramener l’aspiration à la voyelle a , il est au moins permis d'affirmer qu'a est le seul des sons vocaux zends qui se laisse suivre d'un h. Cette affinité de l’a avec h qui a sou analogue dans quelques langues de l'Asie orientale , où le caractère qui représente le son a est semblable et quelquefois même identique à celui du h, nous autorise donc à placer la voyelle a au-dessous de l'aspiration h , qui Digitized by Google

 la silBante persiste. J’en conclus que le zend connaît comme le sanscrit la distinction des trois sifflantes, et c’est principalement sur la considération des faits précédents que je me suis appuyé pour avancer plus haut, sur les n"* 9 et 10 d'Anquetil, que cette distinction existait dans la langue ancienne de l’Arie, et que si aujourd’hui les manuscrits nous montrent les sifflantes confondues, la critique a le droit de les distinguer. Ce qu’il y a de certain , c'est que nulle autre sifflante que la dentale ne devient en zend l'aspiration, et que, comme la sifflante dentale n'est jamais précédée des voyelles i, u, ê, toutes les fois que ces voyelles précéderont une sifflante, cette sifflante sera un ç ou un ch. Mais de même que la sifflante dentale subsiste en sanscrit après un a et un d, de même elle se change en zend, au commencement d’un mot en h, au milieu d’un mot en h ou en ijh. Cette dernière modification ne peut avoir lieu que dans le corps d’un mot; aussi engendre le* sifflantes d'où sortent à leur Si, à la lecture de ce tableau, il reste tour les dentales, et nous complétons ainsi, des doutes sur la génération des dentales , au moins par hypothèse, la théorie de ils tiennent uniquement à ce qu'on ne voit Grimm , en admettant a comme la base pas le passage de l'a au h , d’une manière des dentales. Cette théorie a laquelle nous aussi évidente que celui de l'f au y> et de n'apportons d’autres modifications que de l’a au v; car une fois arrivée au À, la dérepréSenter tes aspirées cht f/t,/par les duction nous parait inattaquable. Mais il signes grecs , et de faire suivre chaque faut avouer que le premier pas est difficile consonne d’un a bref qui la vocalise comme & franchir; et le soin que nous avons ap en sanscrit , peut être exprimée dans le porté à présenter les faits sous le jour le tableau suivant, que le lecteur est prié de plus favorable à notre hypothèse, ne doit lire de bas en haut : pas nous empêcher de reconnaître que si ka t-a p-a. rien n’est mieux démontré que l'affinité de l'a avec le h en zend , la transition de l'a d-a b-a. au h n’est pas aussi certaine que celle de X* 0-a ç-a. l'a au o, et de 1 i au y. Au reste, quelle jr-a z-a h-a. t>a. que soit l’opinion qu’on admette . il reste toujours démontré que si a n’engendre pas h, h est certainement la base des sifflantes . i a a. et les sifflantes celle des dentales.

la sifflante persiste. J'en conclus que le zend connaît comme le sanscrit la distinction des trois sifflantes, et c'est principalement sur la considération des faits précédents que je me suis appuyé pour avancer plus haut, sur les n^os^ 9 et 10 d'Anquetil, que cette distinction existait dans la langue ancienne de l'Arie, et que si aujourd'hui les manuscrits nous montrent les sifflantes confondues, la critique a le droit de les distinguer.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nulle autre sifflante que la dentale ne devient en zend l'aspiration, et que, comme la sifflante dentale n'est jamais précédée des voyelles *i*, *u*, *ê*, toutes les fois que ces voyelles précéderont une sifflante, cette sifflante sera un *ç* ou un *ch*. Mais de même que la sifflante dentale subsiste en sanscrit après un *a* et un *â*, de même elle se change en zend, au commencement d'un mot en *h*, au milieu d'un mot en *h* ou en *ḡh*. Cette dernière modification ne peut avoir lieu que dans le corps d'un mot; aussi

engendre les sifflantes d'où sortent à leur tour les dentales, et nous complétons ainsi, au moins par hypothèse, la théorie de Grimm, en admettant *a* comme la base des dentales. Cette théorie à laquelle nous n'apportons d'autres modifications que de représenter les aspirées *ch*, *th*, *f* par les signes grecs, et de faire suivre chaque consonne d'un *a* bref qui la vocalise comme en sanscrit, peut être exprimée dans le tableau suivant, que le lecteur est prié de lire de bas en haut:

k-a	*t-a*	*p-a.*
g-a	*d-a*	*b-a.*
χ-a	*θ-a*	*φ-a.*
y-a	*z-a*	*v-a.*
	h-a.	
i	*a*	*u.*

Si, à la lecture de ce tableau, il reste des doutes sur la génération des dentales, ils tiennent uniquement à ce qu'on ne voit pas le passage de l'*a* au *h*, d'une manière aussi évidente que celui de l'*i* au *y*, et de l'*u* au *v*; car une fois arrivée au *h*, la déduction nous paraît inattaquable. Mais il faut avouer que le premier pas est difficile à franchir; et le soin que nous avons apporté à présenter les faits sous le jour le plus favorable à notre hypothèse, ne doit pas nous empêcher de reconnaître que si rien n'est mieux démontré que l'affinité de l'*a* avec le *h* en zend, la transition de l'*a* au *h* n'est pas aussi certaine que celle de l'*u* au *v*, et de l'*i* au *y*. Au reste, quelle que soit l'opinion qu'on admette, il reste toujours démontré que si *a* n'engendre pas *h*, *h* est certainement la base des sifflantes, et les sifflantes celle des dentales.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.42% accurate

CX VIII ALPHABET ZEND. quand un radical commençant par un h vient à t'unir à une particule ou à une préposition terminée par la voyelle a, l'aspiration h initiale, se trouvant médiale, reçoit l'addition du g. De là vient qu'on trouve hërëzayën (qu'ils lâchent), du radical hërëz, sanscrit srtdj, et avec les particules upa et fra, upaghërézaiti , fraghërézaiti (il lâche). Lorsque c'est un d long qui précède la sifflante, la voyelle devient en zend do devant ijh. Ainsi pour ne citer qu'un petit nombre d'exemples de ce fait, qui se reproduit très-fréquemment, on trouve pâoghë pour pâté (tu protèges), doghana pour âsana (siège), âoghdt (qu'il fût)41, qui répondrait à la forme védique dsdl, ou à l'imparfait du conjonctif; de même dogha pour dsa (il était), qui est l'imparfait régulier du verbe or, au lieu du sanscrit actuel âsit, et qui correspond à üt (ou dp), seconde forme de cet imparfait, qui n'est autre que le vé", Ce temps sert à former un conjonctif ou un optatif périphrastique, semblable au parlait périphrastique du sanscrit , que M. Bopp a si ingénieusement expliqué , et dont il a constaté en tend l'existence dans les additions à sa grammaire sanscrite, pag. 33 1. Je ne différerais de l'opinion de M. Bopp qu'en un point peu important; c'est qu'au lieu de comparer le tend a ghen à l'imparfait sanscrit

 dique âs (er-at) trouvé par M. Lassen iS. Dans ces divers cas, le changement d'un à long sanscrit en do zend est une espèce de renforcement de la voyelle, qui ressemble beaucoup à un vriddhi. Dans les exemples qui ont servi de base à cette discussion , nous n'avons pas cité de mot où la sifflante dentale suivie de la liquide r se changeât en A. Un mot qui revient très-fréquemment nous offre ce phénomène, c'est hazaghra (mille), pour le sanscrit sahasra. Dans ce mot, l'aspiration prend la nasale g. Si les observations que nous venons de présenter tout à l'heure sont fondées, ce fait appuierait l'existence du groupe sr en sanscrit, groupe dont M. Lassen a pu contester la réalité En effet, si le s dental seul se change en A en zend, on peut admettre que le mot zend où se trouve jAra pour correspondant en sanscrit la syllabe sr. L'aspiration A se rencontre encore dans quelques positions où elle joue un rôle propre à la langue sacrée des Parses. Ainsi au commencement du mot hyat, qui répond à yat (que), elle doit représenter cette aspiration que l'on fait nécessairement entendre lorsque l'on veut donner au son i, suivi d'une voyelle, la valeur et le corps d'une consonne. Peut-être aussi hyat, signifiant que , n'existe-t-il pas, et ne doit-on y voir le plus souvent qu'une confusion du relatif avec le démonstratif hyat, en sanscrit syat. De même devant r, l'existence du A zend est probablement due à ce que l'on écrit -d'une manière visible l'aspiration qui se trouve virtuellement dans la lettre r. Nous avons déjà énoncé cette conjecture ci-dessus, en parlant de la liquide r, n" 7 d'Anquetil , et nous l'avons appuyée de l'orthographe des mots véhrka (loup), kêhrpa (corps), etc. Nous devons ajouter pour terminer cette discussion sur la lettre A, discussion qu'il n'a pas dépendu de nous de rendre plus courte, que l'aspiration A repousse l'épenthèse de l'i; ainsi on a bimdhya (qui dure deux mois), et non btmâihya w. •* but. BîbUoth, lom III. p»g. 78. " L» lettre h repoussant l'épentlioje de •' Ini. Bibliolh lom. III. pag 49- fi, et d'un autre côté un i capable de se

dique *âs* (*er-at*) trouvé par M. Lassen [48]. Dans ces divers cas, le changement d'un *â* long sanscrit en *âo* zend est une espèce de renforcement de la voyelle, qui ressemble beaucoup à un *vriddhi*.

Dans les exemples qui ont servi de base à cette discussion, nous n'avons pas cité de mot où la sifflante dentale suivie de la liquide *r* se changeât en *h*. Un mot qui revient très-fréquemment nous offre ce phénomène, c'est *hazaĝhra* (mille), pour le sanscrit *sahasra*. Dans ce mot, l'aspiration prend la nasale *ĝ*. Si les observations que nous venons de présenter tout à l'heure sont fondées, ce fait appuierait l'existence du groupe *sr* en sanscrit, groupe dont M. Lassen a pu contester la réalité [49]. En effet, si le *s* dental seul se change en *h* en zend, on peut admettre que le mot zend où se trouve *ĝhr* a pour correspondant en sanscrit la syllabe *sr*.

L'aspiration *h* se rencontre encore dans quelques positions où elle joue un rôle propre à la langue sacrée des Parses. Ainsi au commencement du mot *hyaṭ*, qui répond à *yat* (que), elle doit représenter cette aspiration que l'on fait nécessairement entendre lorsque l'on veut donner au son *i*, suivi d'une voyelle, la valeur et le corps d'une consonne. Peut-être aussi *hyaṭ*, signifiant *que*, n'existe-t-il pas, et ne doit-on y voir le plus souvent qu'une confusion du relatif avec le démonstratif *hyaṭ*, en sanscrit *syat*. De même devant *r*, l'existence du *h* zend est probablement due à ce que l'on écrit d'une manière visible l'aspiration qui se trouve virtuellement dans la lettre *r*. Nous avons déjà énoncé cette conjecture ci-dessus, en parlant de la liquide *r*, n° 7 d'Anquetil, et nous l'avons appuyée de l'orthographe des mots *vĕhrka* (loup), *kĕhrpa* (corps), etc.

Nous devons ajouter pour terminer cette discussion sur la lettre *h*, discussion qu'il n'a pas dépendu de nous de rendre plus courte, que l'aspiration *h* repousse l'épenthèse de l'*i;* ainsi on a *bîmâhya* (qui dure deux mois), et non *bîmâihya* [50].

[48] *Ind. Biblioth.* tom. III, pag. 78.

[49] *Ind. Biblioth.* tom. III, pag. 49.

[50] La lettre *h* repoussant l'épenthèse de l'*i*, et d'un autre côté un *s* capable de se

Digitized by Google

cxx ALPHABET ZEND. Le n" 10 contient deux formes du y initial. Nous avons déjà fait connaître la valeur de ces lettres dans notre discussion sur les voyelles; nous ne les rappelons ici que pour exposer que, médiales et précédées immédiatement d'une consonne, elles jouissent quelquefois de la propriété que nous avons reconnue à la liquide r, savoir, d'aspirer une gutturale, une dentale, une labiale douce ou forte. Mais nous devons en même temps avertir que cette loi est d'une application beaucoup moins rigoureuse pour y que pour r et pour les semi-voyelles v ou ». Le n* 3 2 fi tch a cette valeur dans l'alphabet de M. Rask. C'est le tch ou la première des palatales fortes de l'alphabet dévanâgari. Elle se trouve employée dans des mots communs aux deux langues. Cette consonne repousse l'épenthèse de la voyelle; et comme elle n'a pas dans l'alphabet zend d'aspirée qui lui corresponde, elle échappe à la loi d'aspiration que nous avons constatée sur y et sur v. C'est ainsi que l'on trouve dans notre Tableau des groupes zends, tchv et Ichy. D'un autre côté, cette lettre exerce sur la sifflante la même action que le tch dévanâgari; elle force un s dental à devenir p. Le n" 2 3 y p est le p de l'alphabet dévanâgari, la première des labiales fortes. Elle se trouve employée dans des mots communs aux deux langues. 11 faut seulement remarquer , qu'après le p palatal , le p zend représente le v sanscrit. Le p admet en outre l'épenthèse de la voyelle i, et il est soumis au changement en / dans sa rencontre avec les nasales n, m, les liquides jr, r, et les sifflantes p, ch, s. Le n° 3 1\ tb j a la même valeur dans l'alphabet de M. Rask ; c'est un son propre à la langue zende , et il n'a pas de correspondant en changer en h n'existant jamais après i. il en résulte que le zend ne supporte pas l'aspiration h après cette voyelle non plus qu'après la lettre u. Il se passe dans celte langue à peu près la même chose qu'en gothique, où Grimm nous apprend que h ne suit jamais les voyelles i et a. [Deutsch. Gramnt. tour. 1. pag. 71.) Digitized by Google

 sanscrit. Cependant, si l’on compare ia plupart des mots communs aux deux idiomes dans lesquels se trouve le j zend, on reconnaîtra que cette dernière lettre n’est que l’adoucissement du dj dévanâgari. Ainsi le zend jnâld est le sanscrit djiidtâ (celui qui connaît); et le zend vtji (rue), qui est, selon toute vraisemblance, le gothique vigs (voie), l’allemand wege, et le latin vicus 11 , se rattache sans doute au radical sanscrit vidj (se mouvoir). La suite de nos analyses nous donnera de fréquentes occasions d’appuyer pr des exemples ce rapprochement du j avec le dj sanscrit. Mais le j zend a encore un usage qui lui apprtient en propre; c’est qu’il est le substitut d'un ch (ou i), linal d’un préfixe et venant à s’unir à un mot qui commence par une des sonnantes g, dj , d, b, v. Les voyelles â et â, entre autres, exercent la même action que ces consonnes, et ainsi duch devient duj dans tous les cas de rencontre précités. De même la particule nich, qui est au sanscrit nir, comme le zend dach est à dur, se change en nij devant les consonnes que nous venons d’indiquer **. Cette loi de permutation , nouvelle trace du sandhi en zend, est analogue à celle que nous avons précédemment exposée sur la lettre z, substitut de f et s, et nous avons essayé dès lors d’en faire apprécier l’importance. Toutes ces lettres, ç, ch , s,j, z, ont entre elles des rapports qu’expriment très-bien les per" Cette étymologie de vicus est peut-être plus naturelle que celle que I on donne ordinairement, wwf. Ne pourrait-on pas aussi rattacher à cette famille le mot via , nonobstant l'autorité de Varron , qui le tire de vtha (rac. vehere) , employé , dit-il , par les hommes de la campagne? Veha pourrait bien n'étre en effet qu’une mauvaise prononciation de via, ou mieux encore un archaïsme qui rapprocherait le mot latin du wege tudesque. 11 Les grammairiens indiens considèrent I. nir et dur comme la forme première de ces préfixes , que nous trouvons en zend écrits avec la sifflante c&. Je doute cependant que r soit la finale primitive. En sanscrit r est très-fréquemment postérieur à l’égard d’un i, ainsi qu'on le voit en latin, et dans les dialectes germaniques où le savant Grimm a démontré le fait jusqu'à l’évidence. [Deutsche Gramm. tom. I, pag. 58 1, et les renvois indiqués sur cette page.) Comme nir et dur sanscrits sont même > dans certaines circonstances , ru ch et duch , ce sont Q

 mutations euphoniques qu’elles subissent. En effet , j est l'adoucissement de ch , comme z est celui de s et de ç. Que 1® loi de permutation d’une sourde en sonnante, lorsque la sourde vient à tomber sur une sonnante , soit connue d’une langue qui a développé avec prédilection les sons sifflants, et alors s rencontrant un b deviendra z (zb), comme ch rencontrant la même lettre sera j (jb). Les lettres z et j ne sont en réalité que des développements des sifflantes; elles en ajoutent deux au nombre de trois que possède déjà le xend en commun avec le sanscrit, et peut-être est-ce dans la multiplicité de ces sons ç, s, z, ch.j. qu’il faut chercher la raison de cette opinion d’Hcrodote, qui prétend que tous les mots de la langue persane étaient terminés par un s. Cette assertion, qui a beaucoup embarrassé les philologues, se trouverait ainsi justifiée, en ce sens que, pour une oreille étrangère frappée de la fréquente répétition des sifflantes, chaque mot aurait pu passer pour terminé par un s. Quoi qu’il en soit de ce rapprochement, qui ne |>eut avoir de valeur qu’autant qu'on aura prouvé que le zend était la langue des Perses au temps d’Hérodote, la loi de permutation du ch xend (ou sanscrit) en j a une grande extension en zend. Nous oserions même nous en servir pour expliquer, au moins en partie, le nominatif pluriel du pronom de la deuxième personne yûjém (vous), pour le sanscrit yàjam. Certainement le j zend peut bien être le substitut du y sanscrit, en passant par le dj , comme le (grec l’est fréquemment M. Mais comme les cm dernières formes que je serais tenté de regarder comme primitives. C’est ainsi que je trancherais une question que M. Ch. Schmidt, dans son ingénieux Traité sur les prépositions grecques, a laissée indécise. [Depnxpos. grmc. p. 84.) On pourrait ajouter, relativement à la préposition duch , que c’est le même mot que le radical verbal sanscrit dach (nuire) , et selon toute apparence le même que dvtch { haïr.) Or, dans ces deux mots, le ch, ou d'une maniéré plus générale, U sifflante est primitive. En supposant ch devant l'aspiration h, et en renversant le mot, on aurait Jtadqui donne le gothique luths et le latin odium. 11 Notamment dans (vy< pour le sanscrit ce qui n’empêche pas que le (grec ne soit aussi le représentant d'un dj sanscrit , par exemple dans Çmm , qui est le sanscrit djit (vivre } . Digitized by Google

«XIII ALPHABET ZEND. autres cas de ce pronom dérivent du radical yuchmat, il serait peutêtre permis de supposer que le j du nominatif yûjèm est l'adoucissement du ch qui fait partie du chm (ou sm) portion élémentaire du pronom. Si l'on admettait cette explication, yû-jém se serait formé du radical jachmat par des lois propres au zend; il ne serait pas venu du sanscrit yâyam , qui se serait développé de son côté d'après des principes particuliers à l'idiome brahmanique. La lettre j est encore le substitut du z zend; et comme le z représente déjà fréquemment un h dévanâgari , il en résulte que j remplace quelquefois l'aspiration sanscrite , notamment dans dajât (qu'il brûle), dajaiti (il brûle), du radical dah qui, d'après les observations fiiites sur la lettre z, deviendrait régulièrement daz. Enfin, le j zend n'admet pas l'épenthèse de la voyelle i, et il n'est pas davantage soumis aux changements qui résultent pour certaines consonnes de leur rencontre avec les nasales, les liquides et les sifflantes. Le n° 3 o jp vaut ân selon Anquetil, c'est dans son système la longue de £. à; et, dans le fait, à ne considérer que la forme de ces signes, ce système repose sur une analogie de composition que l'on ne peut méconnaître. Mais la comparaison des mots zends dans lesquels se présente cette lettre, avec les mots sanscrits correspondants , ne favorise pas l'opinion d' Anquetil. M. Rask M se contente de remarquer que ce numéro est une consonne natale distincte du n“ 1 7 ; et comme on ne la trouve jamais au commencement des mots , il propose de la représenter par un grand N. On comprend sans peine que la valeur de cette consonne a besoin d'être plus précisément déterminée. Nous la voyons remplir dans les textes deux rôles bien distincts. D'abord elle accompagne toujours une palatale, Ich par exemple, c'est-à-dire que quand une palatale est précédée du son nasal, c'est notre n° 3o qui représente ce son. Or, comme nous.n'avons pas encore trouvé jusqu'ici de nasale pour l'ordre des palatales, il me ** Veber dat Altcr, etc. pag. 55. Q. Digitized by Google

 semble permis d’assigner ce rôle au n* 3o, et c’est pour cela que nous nous servons dans nos transcriptions du n. Il ne faut pas toutefois attacher à cette transcription une trop grande importance; car le signe n se trouverait bientôt en contradiction avec l’emploi le plus ordinaire du n” 3o. Cet emploi consiste en ce qu’on représente le son nasal tombant sur toute consonne , même autre que tch, par le signe que nous venons de reconnaître comme équivalant à la nasale des palatales. Dans ce cas, le n” 3o devient un représentant commun du son nasal , quelle que soit la consonne sur laquelle il porte, et il répond à l'aniuvdni sanscrit, tel que les copistes qui se servent du dévanâgari en ont généralisé l’usage. Mais j’ai lieu de soupçonner que ce rôle du n" 3o n’est que secondaire, et que sa valeur originelle est celle d’une nasale de l’ordre des palatales. En effet, je le vois jouant dans la conjugaison de quelques verbes le même rôle que le n dévanâgari, notamment dans hintchaiti (il asperge), pour le sanscrit siiitchati, du radical sitch, en zend hitch. Je dois avouer toutefois .que cette opinion ne repose que sur le fait que tch est toujours précédé de n, et sur la présomption que, comme il existe une nasale qui, jusqu’à un certain point, répond à la nasale gutturale sanscrite, il peut exister de même en zend une nasale palatale. Or, la présomption peut passer pour une assertion gratuite; et, quant au fait même de la rencontre de tch et de n, on peut l’expliquer par l’emploi le plus général du n° 3o, et dire que ce signe ne se place devant la palatale que parce qu’il est le représentant commun du son nasal tombant sur une consonne. Je laisse cette question à décider à de plus habiles. Je ne ferai plus qu’une observation portant sur la forme de ce signe. On trouve dans un fragment du Yadjour-vêda , copié en dévanâgari, et donné à la Bibliothèque du Roi, par le colonel Policr, un signe particulier pour représenter l'antuvdra nécessaire, comme l’appelle M. Bopp : ce signe est ainsi figuré Çj. Je ne' veux certainement pas dire que cette forme ressemble à celle du n zend; mais je Digitized by Google

 soupçonne que si nous possédions un caractère zend d'une certaine antiquité, on trouverait que le signe védique de Yannsvâra doit avoir de l'analogie avec le n" 3o d'Anquetil, et ce rapprochement servirait encore de preuve à l'opinion qui regarde n comme le représentant général de la nasale tombant sur une consonne. Du reste , le caractère védique de l'amuvdra n'est pas sans intérêt pour la paléographie de l'alphabet dévanâgari. Nous remarquerons, quant à l'emploi euphonique de h et aux groupes dont il fait partie, que, toutes les fois qu'il tombe sur une consonne de la classe de celles qui admettent l'épenthèse de l'i, le n n'empêche pas cette épenthèse : ainsi on a bavaihti (ils sont) , pour le sanscrit bhavanti. Cela vient de ce que la nasale fait tellement corps avec la consonne, qu'elle en suit en quelque sorte la condition. Cette lettre exerce encore, sur un a bref qui la précède, la même action que la nasale labiale m; l'a bref se change en ë: mais cette règle est beaucoup moins généralement applicable à n qu'à m ; elle n'a guère lieu que pour les suffixes al (cnt) et mal (ment). Le n° 3 1 contient deux signes auxquels Anquetil attribue une seule et même valeur, celle du ng, ou nasale des gutturales. M. Rask" croit trouver une différence entre ces deux lettres; il représente la première par g pour le 3 de l'alphabet dévanâgari , et considère la * seconde comme l'équivalent du ouS espagnol. 11 faut croire que les manuscrits de M. Rask , qui passent pour plus anciens que ceux de la Bibliothèque du Roi, et dont plusieurs même sont les originaux de ceux d'Anquetil, favorisent cette distinction. Mais nous avouerons que nous n'en avons pas trouvé de trace dans les textes zends que nous possédons, et nous croyons pouvoir affirmer que ces deux signes se rencontrent concurremment employés dans les mêmes mots, plus fréquemment dans les manuscrits anciens, j au contraire , dans les manuscrits modernes. Qui sait même si ces M Ueber i las Aller, etc pag. 55.

 deux formes ne reviendraient pas originairement au même, et si leur différence actuelle n'a pas sa raison dans une différence de position et d'inclinaison? Ce que l'on peut remarquer en outre, c'est que la forme zende du g, telle quelle est tracée dans les plus anciens manuscrits , ne parait pas s'éloigner beaucoup de celle du 3 dévanigari, dont on retrancherait le point et la barre horizontale qui la ' .surmonte, de cette manière s. Quant à la valeur de ce signe, c'est bien une nasale gutturale, comme l'est le g dévanâgari , et à ce titre nous le représentons par g , comme le fait M. Hask pour l'un des deux caractères. Mais est-ce exactement le g dévanâgari? Oui, pour le son, mais non quant à l'emploi qu'on en fait dans les textes. Les deux signes du n" 3 1 qui , pour nous comme pour Anquetil, ne représentent qu'une valeur unique, ne sont jamais employés que devant l'aspirée n* 19, qui représente le s dental du dévanâgari ; de sorte qu'il n'y a rien , dans les mots sanscrits semblables aux mots zends où se trouve cette nasale , qui lui corresponde exactement. Ainsi on a managhû en zend , pour manasâ sanscrit , lequel , par le changement de î en h , deviendrait naturellement manahâ. Le signe du n° 3 i, ou la nasale, y est donc jointe en vertu d'un système propre à la langue zende, et auquel nous ne voyons rien d'analogue en sanscrit. Ajoutons que cette nasale zende n'a pas d'autre emploi qui la rattache au dévanâgari g. Ainsi on ne la voit pas appelée devant une gutturale comme le g sanscrit ; lorsque le son nasal tombe sur une gutturale, c'est le signe du n"3o qu'on emploie à cet effet. Nous nous croyons donc autorisés à dire que, si d'un côté le g ou ng zend est bien en réalité une nasale d* l'ordre des gutturales, ce n'est pas exactement la nasale gutturale du dévanâgari , puisqu'elle ne répond pas à cette dernière quant à son emploi; c'est une nasale dont l'usage appartient en propre à la langue zende. Nous avons dit que nous regardions les deux signes comme ayant la même valeur; cependant, comme ils diffèrent l'un de l'autre, nous croyons nécessaire de les distinguer dans nos transDigitized by Google

 criptions, et nous le faisons de la manière suivante : $ = g, eta/== nt]. Les observations précédentes suffisent pour faire connaître la valeur et l'emploi de la nasale zende g. Elle ne peut naturellement être suivie que de h, et il n'est pas question pour elle de la loi de l'épentlièse de l'i, premièrement parce quelle n'est jamais seule, secondement parce quelle accompagne la lettre h qui, par ellemême, repousse déjà cette introduction de l'i. On rencontre cependant le § suivi de deux autres lettres que h, ce sont u et r. Dans les cas où un sva sanscrit devient en zend ÿhva, on trouve plus fréquemment dans les manuscrits gaha , l'aspiration se détachant de la nasale, et le v retournant à son élément fondamental a. La liquide r, non précédée de h, suit aussi immédiatement la nasale îj dans le mot aÿra, première partie du nom d'Ahriman. Mais cette orthographe est]>eut-être moins régulière que celle d'aÿhra. Dans le cas très-rare où un i ou un y vient à suivre le groupe gr ou ghr, il n'y a pas lieu à l'épenthèse de l'i. Le n" 34 est, suivant Anquetil, un th ou i aspiré. M. Rask" l'appelle une espèce de t dur, ou un peu aspiré. Selon ce savant, cette consonne répond au h arabe, au O hébreu, et au © grec; c'est encore le th anglo-saxon, quoique la prononciation de la consonne zende ne soit pas tout à fait la même que celle de th. En résumé, M. Ilask la déclare très-différente du y qu'il considère, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et selon nous à tort, comme un th. Ce savant ne s'explique pas sur le rapport de cette consonne avec le dévanâgari ; les observations suivantes serviront à combler cette lacune. Le n° 3 4 de l'alphabet zend répond assez souvent au th aspiré de l'alphabet dévanâgari, soit dans l'intérieur des mots, soit dans des formatives ou suffixes. Mais son emploi le plus fréquent est dans les groupes tkr, thn, thm et d'autres, où l'aspiration du th me paraît appelée par une règle propre à la langue zende, et où l'on reconnaît que th n'est que le substitut du t n° 3 de l'alphabet d'Anquetil. Dans ces cas, le th " Leber ias AlU ir, etc. pag. 56. * Digitized by Google

criptions, et nous le faisons de la manière suivante : ﻍ = $\tilde{g}$, et ﻥ = $n\tilde{g}$.

Les observations précédentes suffisent pour faire connaître la valeur et l'emploi de la nasale zende $\tilde{g}$. Elle ne peut naturellement être suivie que de *h*, et il n'est pas question pour elle de la loi de l'épenthèse de l'*i*, premièrement parce qu'elle n'est jamais seule, secondement parce qu'elle accompagne la lettre *h* qui, par elle-même, repousse déjà cette introduction de l'*i*. On rencontre cependant le $\tilde{g}$ suivi de deux autres lettres que *h*, ce sont *u* et *r*. Dans les cas où un *sva* sanscrit devient en zend $\tilde{g}hva$, on trouve plus fréquemment dans les manuscrits $\tilde{g}uha$, l'aspiration se détachant de la nasale, et le *v* retournant à son élément fondamental *u*. La liquide *r*, non précédée de *h*, suit aussi immédiatement la nasale $\tilde{g}$ dans le mot $a\tilde{g}ra$, première partie du nom d'Ahriman. Mais cette orthographe est peut-être moins régulière que celle d'$a\tilde{g}hra$. Dans le cas très-rare où un *i* ou un *y* vient à suivre le groupe $\tilde{g}r$ ou $\tilde{g}hr$, il n'y a pas lieu à l'épenthèse de l'*i*.

Le n° 34 est, suivant Anquetil, un *th* ou *t* aspiré. M. Rask[56] l'appelle une espèce de *t* dur, ou un peu aspiré. Selon ce savant, cette consonne répond au ﺙ arabe, au ת hébreu, et au θ grec; c'est encore le *th* anglo-saxon, quoique la prononciation de la consonne zende ne soit pas tout à fait la même que celle de *th*. En résumé, M. Rask la déclare très-différente du ﺙ qu'il considère, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et selon nous à tort, comme un *th*. Ce savant ne s'explique pas sur le rapport de cette consonne avec le dévanâgari; les observations suivantes serviront à combler cette lacune. Le n° 34 de l'alphabet zend répond assez souvent au *th* aspiré de l'alphabet dévanâgari, soit dans l'intérieur des mots, soit dans des formatives ou suffixes. Mais son emploi le plus fréquent est dans les groupes *thr*, *thn*, *thm* et d'autres, où l'aspiration du *th* me paraît appelée par une règle propre à la langue zende, et où l'on reconnaît que *th* n'est que le substitut du *t* n° 3 de l'alphabet d'Anquetil. Dans ces cas, le *th*

[56] *Ueber das Alter*, etc. pag. 56.

Digitized by Google

 a dû se prononcer d’une manière très-sifflante, puisque plusieurs mots persans modernes ont un s là où nous voyons en zend un th ; et, sous ce rapport, je n’hésite pas à regarder le signe zend comme un véritable 0 grec pour le son , et comme un th anglo-saxon pour le son et pour l’emploi. Mais par là même le signe zend n’a plus de rapport avec le th aspiré du dévanâgari ; car je ne sache pas qu’il y ait dans ce dernier alphabet une consonne qui représente le th sifflant, connu dans plusieurs idiomes de l’Europe. En résumé, nous pouvons reconnaître dans le th zend un emploi double, l’un commun au sanscrit et au zend, l’autre exclusivement propre à cette dernière langue , et se rapprochant par ce point d’une consonne sifflante qui se retrouve en grec et dans quelques dialectes germaniques. Comme la forte dont elle est la permutation, la dentale th est soumise à la loi de l’épenthèse de l’« : nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit plus haut sur le n° 3 de l’alphabet d’Anquetil , relativement à la réunion des deux lois de l'aspiration et de l’épenthèse dans le groupe thy. Nous voici arrivés au terme de nos remarques sur les consonnes zendes; elles nous donnent pour résultat trente valeurs distinctes, ou seulement vingt-huit, si l’on regarde j et if comme des formes diverses de la nasale unique g, et / comme le t final. Ce résultat diffère de celui d'Anquetil, qui n’attribue, ainsi qu'on l’a vu en commençant, que vingt-trois valeurs à la totalité des signes de l’alphabet zend. Les cinq valeurs que nous nous croyons autorisés à rétablir dans cet alphabet sont celles des consonnes q, h, dh, ç, w. De plus, comme Anquetil comprend dans ses vingt-trois valeurs hm. qui est un groupe , le nombre de vingt-trois doit se réduire à vingtdeux; et, d'un autre côté, au lieu de cinq consonnes rétablies, nous devons en compter six, puisque nous regardons comme une consonne ou une semi-voyelle le y qu’ Anquetil prend pour un i. Nous sommes maintenant en état de juger de la ressemblance que présente la suite des articulations du zend avec celles de l’alphabet Digitized by Google

cxxrx ALPHABET ZEND. dévanâgari. A cet effet nous placerons les consonnes tendes dans l'ordre où nous sont données les consonnes sanscrites, en les rangeant d'après la partie de l'organe qui les produit. k i ch kh q 9 djjz 9h 9 n9 ■ h . 1 (h f d dh n. P J b m. y r V w. t chs h. Mais pour comprendre ce paradigme et en apprécier la relation avec le paradigme sanscrit, il est nécessaire de résumer, sur les diverses classes dont il se compose, les remarques auxquelles a donné lieu chaque consonne en particulier. Dans l'ordre des gutturales, les consonnes qui sont véritablement identiques en zend et en sanscrit, sont les simples non aspirées k et g. La gutturale douce a aussi son aspirée gh identique au yh sanscrit ; mais on n'en peut pas dire tout à fait autant de la gutturale forte, à laquelle correspond une aspirée, comme en dévanâgari, avec cette différence que non-seulement le zend l'emploie à d'autres usages que le sanscrit, mais qu'elle a dû encore avoir, selon toute apparence, un son plus aspiré que le kh de l'alphabet dévanàgari. La nasale gutturale correspond à la même consonne de l'alphabet des. Brahmanes, au moins pour le son; mais l'emploi n'en est pas le même, et on ne trouve pas de trace de la règle qui appelle cette nasale devant une gutturale. Le g zend s'attache à l'aspiré h , et il ne semble pas fait pour être placé devant une autre consonne, si ce n'est r. En résumé , le zend a le même développement de gutturales que le sanscrit; la différence des deux alphabets ne se montre que dans l'aspirée de la forte en zend, et dans l'emploi de la nasale. I B

cxxx ALPHABET ZEND. Dans l'ordre des palatales, le zend n'a pas les aspirées de la forte et de la douce ; tch et dj sont les seules consonnes communes au zend et au sanscrit. La nasale h doit se rapporter à cette classe , quoique son emploi soit moins frequent dans ce rôle que dans celui de représentant du son nasal en général. Les deux lettres j et z ont été placées dans la classe des palatales, non pas quelles y appartiennent réellement, si l'on considère la partie de l'organe vocal ou elles prennent naissance , mais c'est qu'elles sont le plus souvent le substitut d'un dj dévanâgari. Le z a en outre un second rôle, celui de substitut de l'aspiration indienne, et le j celui de substitut du ch zend et sanscrit. Ces consonnes sont essentiellement propres 4 la langue zende, de laquelle elles ont passé dans le persan; mais, si on les compare aux consonnes dévanâgarics auxquelles elles correspondent , on trouve quelles ne sont que le développement de ces consonnes qui, 4 leur égard , sont primitives. En résumé, le zend a la classe des palatales comme le sanscrit; il en possède les deux éléments fondamentaux, la forte et la douce, mais il ne les systématise pas comme lç dévanâgari jusqu'4 en dériver des aspirées. D'une autre part, il développe le second de ces éléments, ou la douce dj , et en tire deux consonnes (connues des idiomes européens), d'une prononciation plus douce encore et plus affaiblie. Dans l'ordre des dentales, la ressemblance du zend avec le sanscrit est la même que dans l'ordre des gutturales, avec cette différence que le tli zend est plus souvent le Ih dévanâgari , que le kh zend n'est le kh sanscrit. L'aspirée de la douce est la même que le dh sanscrit; et, ainsi que dans l'ordre des gutturales, l'aspirée de la forte , qui répond au (h dévanâgari , outre qu'elle est employée 4 des usages propres au zend , a dû avoir tin son plus aspiré et plus sifflant que l'aspirée correspondante de l'alphabet dévanâgari. La nasale est identique dans les deux alphabets. En résumé , le zend a le même développement de dentales que le sanscrit, la différence ne se montre que dans l'emploi de l'aspirée de la forte ; et c'est par cette Digitized by Google

 différence que le rend sc rattache au grec et, dans certains cas, â quelques-uns des dialectes germaniques. Dans l'ordre des labiales, le zend possède la forte, la douce et la nasale. Mais les seules consonnes qui répondent exactement aux labiales du dévanâgari sont la forte et la nasale. La douce b n'est pas le b correspondant de l'alphabet sanscrit, en ce sens qu'en zend b remplace plutôt le bh aspiré sanscrit. Le zend ne possède donc pas le bh , si ce n'est dans son substitut très-adouci ui. Il ne possède pas davantage le pk sanscrit ; car , outre qu'il est douteux que le ph soit un J proprement dit, la labiale sifflante f du zend appartient en propre à cette langue, et, comparée au sanscrit, elle représente la labiale dure p, modifiée par une loi euphonique propre à l'ancien persan. En résumé, le zend n'a des labiales indiennes que la forte et la douce; la forte identique à la forte sanscrite, la douce résultat dü changement de la douce aspirée en la douce simple. D'une autre part, il développe la labiale forte, et en dérive une aspirée plus sifflante que le ph sanscrit, et en ce point il se rapproche de quelques langues anciennes de l'Europe. Dans l'ordre des liquides, le zend a de moins que le sanscrit la liquide l; r remplacé en zend le l sanscrit. Mais il a de plus le u-, développement due, et substitut d'un bh sanscrit passant au b trèsdoux. Dans l'ordre des sifflantes, l'identité des deux alphabets est complète. Le zend possède enfin comme le sanscrit une aspiration h; mais cette aspiration est le substitut d'un s dévanâgari, grec, latin, etc.; c'est le développement ou plutôt l'adoucissement de la sifflante dentale. Nous venons de présenter ce que le zend a de commun avec le sanscrit, en fait d'articulations. Ajoutons, comme dernier trait à cette comparaison, que le zend, non plus qu'aucune langue de l'Europe, ne possède, au moins à ma connaissance, la classe des cérébrales Ou linguales, comme on voudrà les appeler. Nous reviendrons sur ce a. D'igitized by Google

 fait tout à l'heure; il nous faut auparavant opposer, dans deux listes comparées, les résultats de nos observations. ZEND ET SANSCRIT. ZEND SEUL. k kh g gh g. tch dj h. kh gh. Ih dh. t th d dh n. p b m. y r v. ç ch s h. î «r. b J’ai répété dans les colonnes propres au zend , les quatre aspirées des gutturales et des dentales , parce que , si elles sont communes au zend et au sanscrit, elles sont devenues propres au zend par l'extension que celte langue leur a donnée. Dans la partie des sons purement zends, j’ai placé immédiatement l’une sous l’autre les aspirées des gutturales, dentales et labiales, sans les séparer par y et z, qui appartiennent, quant à leur origine, aux palatales, mais qui, une fois entrées dans la langue, ne doivent plus prendre rang au nombre des consonnes de cet ordre. Ce qui résulte évidemment de ce tableau, c’est l'originalité d’une partie des consonnes zendes, consonnes dont quelques-unes sont complètement étrangères au dévanâgari. Quant aux combinaisons de ces consonnes soit avec les voyelles , soit avec les consonnes elles-mêmes, nous devons nous y arrêter un instant pour résumer ce que notre analyse de l'alphabet nous a permis de reconnaître comme propre au zend. Le trait le plus caractéristique des combinaisons des consonnes avec les voyelles en zend, combinaisons qui, en général, sont les mêmes qu'en sanscrit , c’est l’épenthèse d’un i et d’un u devant certaines consonnes précédées d'une voyelle quelconque et suivies de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.61% accurate

ALPHABET ZEND. cxxxm l’une ou de l’autre des voyelles i et u 57. Les consonnes soumises à l’épenthèse d’un i, sont t, th, d, dh, n, p . b, v>, r; la liquide r est la seule qui admette l’épcnthèsc do l’a 5*. Toutes les autres consonnes, les gutturales, les palatales, les sifflantes, l’aspiration, et ,T Je rapporte . comme on le voit , l’épenthèse de l*i et de l u à la consonne qui précède immédiatement ce» voyelles, plutôt qu’à la voyelle après laquelle se place fi et l’u épenthétique. En d’autres termes, je dis : un i s’insère devant r,p, t, etc. suivis d’uni dans pairi.aipi, aiti , plutôt que de dire : un i s'ajoute à la de pain, etc., à l’o de yaoiti et ainsi des autres. C'est que je n’ai pas remarqué que la voyelle à la suite de laquelle prend place l’i épenthétique, exerçât sur la production de ce phénomène singulier, une influence aussi reconnaissable que celle qu’on ne peut s'empêcher d'attribuer aux consonnes. L’i s'ajoute dans l'intérieur d'un mot, quelle que soit la voyelle qui se trouve devant lui ; tandis qu'on n’en peut pas dire autant de la consonne qui suit l’i épenthétique, puisque nous avons déjà vu que certaines consonnes arrêtaient l épen thèse de K. Je dois dire cependant qu’il y a une voyelle après laquelle l'épcnlhèse est certainement plus rare qu’après les autres; c’est l’d long. Ainsi pendant qu'on dit au msc. aêibyu (à eux) , on a invariablement au féminin âbyâ et non pas dibyâ ; de même encore on trouve zaotkrâByâ, et non zaothrdibyâ . La voyelle d exerce donc aussi quelquefois une certaine influence sur l’application de la loi de l'épcnlbèse. Mais j'avoue que je n’ai pu jusqu'à présent en déterminer les limites. Peut-être faudrait-il encore ici tenir compte de la consonne , car il est certain que l’on dit ndirt, et non pas nân. C’est sans doute que la liquide r est de toutes les consonnes celle qui aime le mieux à être enveloppée du son qui la vocalise, et qu’dors l'opposition qui résulte quelquefois de la présence de l’d, disparaît complètement devant l’usago qui veut que r soit, autant que cela est permis par l'étymologie, précédé et suivi de la même voyelle. “ L’épen thèse de Ta est une des lois euphoniques zendes qu’il est le plus nécessaire de prendre en considération. Elle déGgurc quelquefois les mots sanscrits presque complètement ; mais une fois qu’on connaît la portée de cette régie, il est facile de ramener à leur forme primitive le» mots les plus dtérés en apparence. Il y a épenthese, lorsque la voyelle u précédant r est elle-même précédée d’une voyelle. Lorsqu’au contraire l’n qui tombe sur r est seul , et sans voyelle qui le précède, il n'est pas épenthétique , mais

radical. Ainsi dans le mot arraru (arbre), lu, au moins dans son état actuel, n’est pas épenthétique: il est étymologiquement nécessaire dans le mot. Pour qu’il fût intercale, il faudrait que le mot fût écrit aarvara ; mais dors la forme primitive ne serait plus urvam, mais arvara. Or, comme ce mot n’est jamais écrit aurrara dans les manuscrits, il faut admettre que le premier u y est radical ; et dors arvara sc rattache au sanscrit et au tend ara (large) , qui est le grec iupi/f. U n'en est pas de même de aurvut,

 les semi-voyelles y et v. la repoussent invariablement. Quelle peut être la cause de cette différence? D'où vient qu'on écrit d'un côté paiti (maître) avec l'épenthcse d'un i, et de l'autre aji (serpent) sans épenthèsc ? J'avoue que la raison de ce fait m'est encore inconnue. Lepenthèsc ne me paraît, jusqu'à un certain point, explicable que pour la liquide r. La mobilité de cette lettre permet en effet de comprendre comment elle peut flotter entre deux voyelles identiques. Si l'on prononce trcs-rapidcment le mot arval (cheval), en donnant au v la valeur d'un ou, de cette manière a rouai. il semble que le son ou fasse corps avec la liquide r, et l'enveloppe en quelque sorte complètement. Cette observation ne s'applique peut-être pas aussi rigoureusement à la liquide r suivie dey, dans narya que l'on écrit nairya (viril). Mais qui sait si cette lettre n'avait pas, chez les peuples qui parlèrent le zend, une prononciation particulière qui rendait en quelque façon dominante la voyelle dont elle était accompagnée? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en zend la liquide r aime à être précédée de la voyelle qui la suit, et c'est ainsi qu'on trouve ërë pour le sanscrit ri, iri pour ri, uni pour ru. l'un des mois sur lesquels Anquetil a commis les erreurs les plus graves, mais un de ceux aussi que la loi de l'épcnthèse éclaircit de la manière la plus satisfaisante. Les manuscrits le donnent , tantôt avec la voyelle a , tantôt sans celte voyelle , arval. Je ue doute pas cependant que la pre mière orthographe ne soit la véritable , et que aarvaf ne revienne au sanscrit védique arvat (cheval), du radical ont (ffllcr) et du suflixe at. Cette dérivation du mot rend compte du plus grand nombre des passages où ü se trouve en tend. Il y si gnific d'abord, selon moi , qui va, qui court . et comme tel, il sert d'épithète au Cheval, dans lë composé aurvat-açpa (cheval rapide), ou avec le sens possessif, « celui qui a un cheval ra• pide. • Puis 3 désigne un cheval rapide par excellence , celui qui va vite. Anquetil s'est mépris sur le seus de ce mot, dans plusieurs passages très importants , et notamment dans une phrase du Séroschlesclit, très-remarquable sous le rapport philologique. Voici une partie de ce passage que n'a pas compris le traducteur, et auquel notre interprétation donne un sens satisfaisant : Çraochém achîm yazmaidhê yëm tchathuârù aarmn/S vazcnti. Anquetil traduit : * Je fais heoschné à Sérosch pur, à « qui appartient l'un des quatre oiseaux « célestes ; • il faut dire : « Noua offrons le « sacrifice à Çraocha qu'emportent quatre ■ chevaux rapides.» (Yaçnu , chap. lxiv, Vend. lilh. pag. 5ao.) Digitized

 D'un autre côté, on ne comprend pas aussi aisément pourquoi les labiales et les dentales repoussent l'épenthèse de l'a, tandis qu'elles admettent celle de l'i. Qu'y a-t-il dans la nature de ces consonnes qui explique leur attraction pour i? 11 n'est pas facile de se figurer comment devaient s'épeler les mots où se remarque l'épenthèse. Disait-on pai-ti, ou pa-iti? Pour comprendre comment i a pu s'intercaler entre la syllabe pa et la syllabe ti, il faut nécessairement admettre que le second i était intimement joint à la consonne t. et que l'on disait pa-ti et non pat-i. C'est, en quelque sorte, dans l'intervalle des deux syllabes que s'insère l'i épenthelique , auquel il faut supposer plus d'attraction pour la syllabe ti que pour pa. Le choix de la voyelle i, plutôt que celui de a, c, 6 par exemple, doit avoir aussi sa raison , qu'il est peut-être plus facile de découvrir. On comprend d'abord qu'une voyelle longue n'ait pu être intercalée de cette manière : une brève seule pouvait être ainsi répétée deux fois, sans que le poids de la syllabe, si l'on peut s'exprimer ainsi, en fût notablement augmenté. Or, de toutes les voyelles, i est peut-être celle dont la prononciation est la plus rapide et exige le moins d'effort. On sait de plus que certaines langues admettent cette voyelle i devant les groupes ou réunions de deux consonnes pour en faciliter la prononciation. Il y a même des idiomes qui vont plus loin. Nous citerons entre autres le tamoul , qui prépose la voyelle i devant des lettres simples comme y, r, lorsqu'elles sont initiales d'un mot. On voit bien pourquoi y consonne peut être précédée de la voyelle i; l'addition de cette lettre est une sorte de préparation à la prononciation de la consonne. Mais écrire irâyen pour râyen, altération du sanscrit rddjan (roi), c'est là un fait plus remarquable et qui n'est pas sans analogie avec l'épenthèse de l'i devant r zend, en ce sens du moins qu'il prouve la facilité avec laquelle la liquide r se laisse accompagner de la voyelle i. Cependant si l'insertion de cette voyelle est aussi naturelle, d'où vient qu'un grand nombre de consonnes en sont si complètement affranchies?

— cxxxvi ALPHABET ZEND. Je livre ces diverses questions aux philologues qui ont fait leur étude spéciale des idiomes de la Perse ancienne et moderne. Peutêtre que la découverte de quelque nouveau dialecte appartenant à cette famille de langues viendra quelque jour les éclairer. Quant à présent , on peut remarquer que l’épenthèse de Pi et de l'a est un des traits les plus caractéristiques de la langue zende, un de ceux qui la distinguent le plus nettement du sanscrit, idiome auquel cette loi est à peu près complètement étrangère w. On peut ajouter que les Grecs ont reçu plusieurs des mots zends où l’on en voit l'application d'un dialecte qui ne la

connaissait pas plus que le sanscrit. C’est ce qu'on peut remarquer dans les

 qu’on les trouve dans le Vcndidad-sadé; la lecture complète de tous les Icschts et des Néaeschs, ainsi que la découverte de nouveaux morceaux, pourraient vraisemblablement en enrichir la liste. Nous doutons cependant que les additions qu’il y faudrait faire fussent bien considérables, et nous avons la conviction qu'elles n’apporteraient pas de modification sensible au tableau que l’on peut dresser des combinaisons des consonnes en zend. Voici celles de ces combinaisons que je suis autorisé, par la comparaison des manuscrits, à regarder comme réellement existantes dans la langue : j’ai exclu celles que j’ai cru pouvoir considérer comme le résultat d’une erreur de copiste. , COMBINAISONS DES CONSONNES ZENDES. kv ks ? khi khdh khn khm khy khr khv khç kheh khs khlr khrv khçt khçn khclil khehn khehm khehy khehv khst qdh qy qr gv — ghj ghd ghdh ghn ghm ghr ghv ghny gr gh ghr ghv ngr ngh nghv Ichy tchv dJJ dJ1' iÜ Jd > Jh • Jv zg zd zb zy zr zv zdr zby zrv hg htch ndj nt iilh nd nty htv hdr ttch ty 61 jk ttch tb " Ce groupe cal rare, ainsi que nous lyse de l’alphabet. Le participe ddtfya (délavons remorque plus haut dans notre ana- vont être donné) en est un exemple. I. S

«XXVIII ALPHABET ZEND. Ihn thm thy thr thv tkw thry dk dtch db dy dr dv dru dhtch dhn dhb dhm dhy dhr dhv dhw dhby nt nm ny nv pt py fi fm fy fi fç fch fi Jry fit fcht Jchn Jchv fit fin Jsv fçtr fchtr fchny fitr finy bd bdh by br mtck mn mb my mr rk rt rp rm ry ru rw rç rch n rvy rchy rchv rçt * rçn rst rsn vy wz wy wr çk çtch çt f n ç p çm çy çr çty f tr ç tv ç ny çrv çtry chk chn chm chv chh sk skh st sn sm sky sklir str stry sh ” hk hm hy hv hmy hrk hrp “ Il y a dans celte ligne plusieurs groupes, notamment sn et sm, qu'il faudrait se garder de considérer comme en contradiction avec les observations que nous avons faites plus haut sur l'absence d’un s dental devant n etm, le n tend recherchant le ç palatal, et m devant être précédé d'un h dans les cas où l'on a sm en sanscrit. Le i qui figure dans ces deux groupes, n'est, si je puis m'exprimer ainsi , dental que pour les yeux. En d'autres termes, les copistes se servent d’un s dental , qui, h cause des circonstances dans lesquelles il se trouve, n'a pas originairement celte valeur, et qui u*t, notamment en sanscrit, un ch . Ainsi, dans diumainyu et dans dusmdâta, le s tend ne répond pas à uni dental dévanÀgari; la lettre qu’il représente est un ch, et cela doit être puisque la sifflante est précédée des voyelles i et u. Si donc i a persisté dans ce cas en tend, il faut de deux choses l une, ou que s se soit prononcé ch , lorsque , précédé d'un i oit d’un u , il était suivi de n ou de m , ou que les copistes aient employé par erreur s au lieu de ch. Il faut , en un mol, qu'il sc passe pour s, soutenu par net m, la même chose que pour s devant t, et les observations que j’ai faites ci-dessus sur ce dernier groupe me paraissent trouver ici leur application. Je ne connais pas d'autre manière de rendre compte de la contradiction qu'on remarque entre ces faits et le ogle

Digitized by G

thn thm thy thr thv thw thry

dk dtch db dy dr dv drv

dhtch dhn dhb dhm dhy dhr dhv dhw dhby

nt nm ny nv

pt py

fn fm fy fr fç fch fs fry fçt fcht fchn fchv fst fsn fsv fçtr fchtr fchny fstr fsny

bd bdh by br

mtch mn mb my mr

rk rt rp rm ry rv rw rç rch rs rvy rchy rchv rçt rçn rst rsn

vy wz wy wr

çk çtch çt çn çp çm çy çr çty çtr çtv çny çrv çtry

chk chn chm chv chh

sk skh st sn sm sky skhr str stry sh [62]

hk hm hy hv hmy hrk hrp

[62] Il y a dans cette ligne plusieurs groupes, notamment *sn* et *sm*, qu'il faudrait se garder de considérer comme en contradiction avec les observations que nous avons faites plus haut sur l'absence d'un *s* dental devant *n* et *m*, le *n* zend recherchant le *ç* palatal, et *m* devant être précédé d'un *h* dans les cas où l'on a *sm* en sanscrit. Le *s* qui figure dans ces deux groupes, n'est, si je puis m'exprimer ainsi, dental que pour les yeux. En d'autres termes, les copistes se servent d'un *s* dental, qui, à cause des circonstances dans lesquelles il se trouve, n'a pas originairement cette valeur, et qui est, notamment en sanscrit, un *ch*. Ainsi, dans *dusmainyu* et dans *dusniddta*, le *s* zend ne répond pas à un *s* dental dévanâgari; la lettre qu'il représente est un *ch*, et cela doit être puisque la sifflante est précédée des voyelles *i* et *u*. Si donc *s* a persisté dans ce cas en zend, il faut de deux choses l'une, ou que *s* se soit prononcé *ch*, lorsque, précédé d'un *i* ou d'un *u*, il était suivi de *n* ou de *m*, ou que les copistes aient employé par erreur *s* au lieu de *ch*. Il faut, en un mot, qu'il se passe pour *s*, soutenu par *n* et *m*, la même chose que pour *s* devant *t*, et les observations que j'ai faites ci-dessus sur ce dernier groupe me paraissent trouver ici leur application. Je ne connais pas d'autre manière de rendre compte de la contradiction qu'on remarque entre ces faits et le

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.42% accurate

CXXXIX. ALPHABET ZEND. Ce Tableau présente sans contredit une assez riche variété de combinaisons. Mais ce qui frappe le plus, c’est la rudesse de plusieurs de ces alliances de consonnes, composées d'articulations qui, dans le système de quelques langues alliées au zend , et notamment en sanscrit, seraient regardées comme absolument incompatibles. On voit clairement (et c’est un résultat sur lequel nous reviendrons plus bas), que la grande loi d'attraction et d’assimilation qui pénètre si avant dans le système grammatical du sanscrit, est en zend, sinon complètement inconnue, du moins d’une application beaucoup plus restreinte. On s’attend bien que le dernier elTet de cette loi, savoir l'assimilation absolue de deux consonnes dissemblables, assimilation qui a lieu en pâli et en prikrit, est étrangère à cette langue. Aussi je ne me rappelle pas d’avoir rencontré des exemples de ce fait, et je ne crois pas qu'il y ait en zend un seul mot où l’on trouve (comme dans les dialectes cités tout à l’heure) une consonne quelconque répétée deux fois de suite “. principe qu'un i dental ne subsiste pas devint n et m. C’est que quand nous disons un i dental, nous parlons d'une sifflante qui se trouve dons le» condition» euphoniques nécessaires pour qu elle reste dentale Or. la première de ces conditions, c’est qu elle ne soit précédée ni d’un *, ni d’un o. Que si, au contraire, ces voyelles interviennent. leur action change immédiatement la videur de la sifflante. Cette dernière devient en sanscrit ch , qu elle soit suivie d’une voyelle ou d’une consonne. En zend , au contraire, clic prend deux formes: elle est 1 • ch , quand c’est une voyelle qui la suit; 3° j (peut-être avec prononciation de ch) , si elle est suivie de n ou de m. Mais il n’y a dés lors plus lieu à changer » en ç devant n, ou en h devant m. Car la présence des voyelles i et u a soustrait dés l’abord la sifflante* aux causes qui auraient décidé de son changement en ç ou en h. Ajoutons pour terminer qu’il y » dans l'orthographe de durmainya et de dusnidâta nne exception au principe qni veut que t qui devrait être ici ch, sechangeen j devant une sonnante, comme par exemple dans dujvaresta et d’autres. C’est que, quoique appartenant à la classe des sonnantes, les nasales a et m font une exception spéciale dont nous avons déjà eu occasion de parler, lorsque, par exemple, nous avons montré que n et n étaient, à l'égard de r et de la sifflante ç, dans d'autres conditions que le reste des consonnes sonnantes. “ Le zend Avait , dans la rencontre de nis ou nich avec tad. l’occasion de

redoubler la sifflante; cependant la sifflante deWa été changée en h, et le * ou ch de nu a 3.

 11 n’en faut cependant pas conclure que les consonnes soient sans action l’une sur l’autre; bien au contraire, et en ce point môme on reconnaît une nouvelle preuve de l’originalité du système zend. On a pu remarquer, dans notre analyse des lettres isolées, que la distinction des sourdes et des sonnantes était loin d’être inconnue en zend. Cette langue en possède le principe et l’applique même régulièrement dans certains cas; mais l’action en est restreinte dans des limites assez étroites, et elle ne porte guère que sur les sifflantes, et sur certaines lettres qui reçoivent de la consonne qui les suit une aspiration quelles ne possédaient pas avant leur rencontre avec cette consonne. Déjà nous avons constaté que certaines sifflantes étaient soit attirées, soit repoussées par certaines lettres. On a vu de plus que les liquides r, v, y, les nasales n, m , les sifflantes s et ch étaient plus ou moins douées de la propriété* d’asseul subsisté; tant le redoublement d'une consonne parait étranger à cette langue! fl faut convenir aussi que cette absence de redoublement d'une consonne semblable, circonstance qui atteste que l'assimilation n’a pas fait de grands progrès en zend , est duc quelquefois à des causes qui agissent de la même façon que l’assimila tion elle-même ; et qu’ainsi on ne serait pas en droit de conclure de la rareté des traces de l'assimilation , que tous les mots zends , sans exception, se présentent sous une forme primitive et non encore modifiée par l’un des moyens les plus actifs dont se serve l'cuphonic. Si, par exemple, au lieu de l'assimilation , le zend avait un autre principe, celui de la suppression , on ne trouverait pas, il est vrai, des fuits analogues À ceux du pâli suppatibédha , par exemple, mais ce mot serait devenu hupaitibaodka Or, quoique le r ne soit pas représenté par p , au moyen de l'assimilation, ou plutôt par cela même que le r a disparu complètement , la forme zend hupaiti est plus moderne que le sanscrit supra ti, je dirai même que le pâli suppati. De même , dans le mot aiwyâ, où le témoignage formel de Nériosengk et le sens d'un grand nombre de passages nous permettent de reconnaître le sanscrit adbhyah (aux eaux) , il y a une altération qui est plus qu’une assimilation , le p du radical et le bh de la désinence s'étant fondus et adoucis en un Vf. Cependant ces exemples ne sont pas très-nombreux, et nous ne nous en croyons pas moins autorisés , par notre tableau des groupes zends, à dire que le sanscrit a fait un pas de plus que le zend dans l'application des lois d'attraction et d’assimilation , pour

lesquelles l'euphonie réclame d'autant plus impérieusement que les langues vivent davantage.

Il n'en faut cependant pas conclure que les consonnes soient sans action l'une sur l'autre; bien au contraire, et en ce point même on reconnaît une nouvelle preuve de l'originalité du système zend. On a pu remarquer, dans notre analyse des lettres isolées, que la distinction des sourdes et des sonnantes était loin d'être inconnue en zend. Cette langue en possède le principe et l'applique même régulièrement dans certains cas; mais l'action en est restreinte dans des limites assez étroites, et elle ne porte guère que sur les sifflantes, et sur certaines lettres qui reçoivent de la consonne qui les suit une aspiration qu'elles ne possédaient pas avant leur rencontre avec cette consonne. Déjà nous avons constaté que certaines sifflantes étaient soit attirées, soit repoussées par certaines lettres. On a vu de plus que les liquides *r*, *v*, *y*, les nasales *n*, *m*, les sifflantes *s* et *ch* étaient plus ou moins douées de la propriété d'as-

seul subsisté; tant le redoublement d'une consonne paraît étranger à cette langue!

Il faut convenir aussi que cette absence de redoublement d'une consonne semblable, circonstance qui atteste que l'assimilation n'a pas fait de grands progrès en zend, est due quelquefois à des causes qui agissent de la même façon que l'assimilation elle-même; et qu'ainsi on ne serait pas en droit de conclure de la rareté des traces de l'assimilation, que tous les mots zends, sans exception, se présentent sous une forme primitive et non encore modifiée par l'un des moyens les plus actifs dont se serve l'euphonie. Si, par exemple, au lieu de l'assimilation, le zend avait un autre principe, celui de la suppression, on ne trouverait pas, il est vrai, des faits analogues à ceux du pâli *suppatibódha*, par exemple, mais ce mot serait devenu *hupaitibaodha*. Or, quoique le *r* ne soit pas représenté par *p*, au moyen de l'assimilation, ou plutôt par cela même que le *r* a disparu complétement, la forme zend *hupaiti* est plus moderne que le sanscrit *suprati*, je dirai même que le pâli *suppati*. De même, dans le mot *aiwyô*, où le témoignage formel de Nériosengh et le sens d'un grand nombre de passages nous permettent de reconnaître le sanscrit *adbhyah* (aux eaux), il y a une altération qui est plus qu'une assimilation, le *p* du radical et le *bh* de la désinence s'étant fondus et adoucis en un *w*. Cependant ces exemples ne sont pas très-nombreux, et nous ne nous en croyons pas moins autorisés, par notre tableau des groupes zends, à dire que le sanscrit a fait un pas de plus que le zend dans l'application des lois d'attraction et d'assimilation, pour lesquelles l'euphonie réclame d'autant plus impérieusement que les langues vivent davantage.

Digitized by Google

ALPHABET ZEND. cxu pircr la consonne qui les précède, propriété qui donne naissance à ces alliances propres à la langue zende dont nous avons déjà vu les éléments, lorsque nous avons parcouru \jnc à une les aspirées de son alphabet. Ce qui se passe dans cette circonstance est un commencement d'assimilation : les consonnes s'assimilent l'une à l'autre par l'aspiration, la consonne qui contient l'aspiration forçant l'autre consonne à recevoir cette modification nouvelle. Mais il y a loin de là aux règles si savantes et si minutieuses même, auxquelles la grande distinction des consonnes en sourdes et en sonnantes, suivie et appliquée avec rigueur, donne lieu en sanscrit. Maintenant que nous avons vu les éléments dont se compose le système des articulations zendes, et que nous avons pris une notion générale de la manière dont elles se combinent, soit entre elles, soit avec les sons vocaux, nous pouvons apprécier le degré de ressemblance et de différence que présente ce système avec celui du dévanâgari. Si la ressemblance est grande, les différences ne le sont pas moins; car les consonnes zendes diffèrent autant des consonnes sanscrites par ce qui leur manque, que par ce quelles ont de plus que ces dernières. Ici s'élève la question de savoir comment on peut rendre compte de différences aussi marquées. Serait-ce que ces deux systèmes d'articulatiops , sortis d'une source commune, et séparés très-anciennement l'un de l'autre, se seraient développés isolément, et auraient reçu, des influences diverses du climat et des lieux ainsi que d'un degré inégal de culture, la forme qu'ils ont aujourd'hui? Ou bien la différence de l'alphabet du zend viendrait-elle de ce que cet idiome aurait oublié les principes qui servent de base à la classification si philosophique des consonnes indiennes? Ne serait-elle que le produit grossier de l'ignorance? Enfin, faudrait-il descendre, pour l'expliquer, jusques aux causes les plus vulgaires, les erreurs et les inexactitudes des copistes? Peut-être aucune de ces hypothèses

 ne rend-elle complètement compte de la différence de ces deux systèmes: mais je crois pouvoir affirmer que la seconde doit réunir, aux yeux de la crityjue, bien moins de probabilités que la première. Faisons d'abordda part de l'ignorance des copistes. Je crois bien qu'on en peut trouver quelques traces dans l'emploi des consonnes xendes, mais ces traces se réduisent peut-être à un seul fait, encore ce fait lui-même peut-il avoir sa cause dans une particularité de la prononciation du zend qui nous est inconnue. Je veux parler de l'emploi du kh dans les mots où l'étymologie appelle nécessairement un k non aspiré. Il y a ici une confusion évidente de deux gutturales que le zend lui-même distingue soigneusement, puisqu'il attribue à la seconde une force d'aspiration qui ne paraît pas connue en sanscrit. Cette confusion peut venir des copistes; mais pour qu'on en comprenne la possibilité, il me semble indispensable d'admettre que les copistes ont transcrit les livres à une époque beaucoup plus récente que celle où ces livres ont été composés, ou, pour parler plus généralement, que celle où la langue zende était communément en usage dans l'ancienne Arie. Alors, de deux choses l'une: ou bien ils n'avaient plus une connaissance très-étendue des lois étymologiques de la langue, et ils pouvaient, contrairement & ces lois, prendre une consonne pour une autre; ou bien la consonne avait, par le laps de temps, perdu, dans certaines circonstances, quelque chose de sa valeur première, et elle se confondait presque d'elle-mème avec une autre consonne. Dans le premier cas, l'adoption fautive du kh dans des mots où il faut de toute nécessité un k simple, devrait être exclusivement attribuée à l'ignorance; dans le second , elle le serait à l'ignorance justifiée par l'éloignement des temps et par le changement de la prononciation. A l'exception de ce fait et de la confusion dans l'emploi des sifflantes dont nous avons parlé ci-dessus, je n'en connais aucun autre dans l'alphabet des consonnes rendes qui puisse être absolument mis sur le compte des copistes. Car je ne crois pas qu'on puisse leur Digitized by Google

ne rend-elle complétement compte de la différence de ces deux systèmes; mais je crois pouvoir affirmer que la seconde doit réunir, aux yeux de la critique, bien moins de probabilités que la première.

Faisons d'abord la part de l'ignorance des copistes. Je crois bien qu'on en peut trouver quelques traces dans l'emploi des consonnes zendes, mais ces traces se réduisent peut-être à un seul fait, encore ce fait lui-même peut-il avoir sa cause dans une particularité de la prononciation du zend qui nous est inconnue. Je veux parler de l'emploi du *kh* dans les mots où l'étymologie appelle nécessairement un *k* non aspiré. Il y a ici une confusion évidente de deux gutturales que le zend lui-même distingue soigneusement, puisqu'il attribue à la seconde une force d'aspiration qui ne paraît pas connue en sanscrit. Cette confusion peut venir des copistes; mais pour qu'on en comprenne la possibilité, il me semble indispensable d'admettre que les copistes ont transcrit les livres à une époque beaucoup plus récente que celle où ces livres ont été composés, ou, pour parler plus généralement, que celle où la langue zende était communément en usage dans l'ancienne Arie. Alors, de deux choses l'une: ou bien ils n'avaient plus une connaissance très-étendue des lois étymologiques de la langue, et ils pouvaient, contrairement à ces lois, prendre une consonne pour une autre; ou bien la consonne avait, par le laps de temps, perdu, dans certaines circonstances, quelque chose de sa valeur première, et elle se confondait presque d'elle-même avec une autre consonne. Dans le premier cas, l'adoption fautive du *kh* dans des mots où il faut de toute nécessité un *k* simple, devrait être exclusivement attribuée à l'ignorance; dans le second, elle le serait à l'ignorance justifiée par l'éloignement des temps et par le changement de la prononciation.

A l'exception de ce fait et de la confusion dans l'emploi des sifflantes dont nous avons parlé ci-dessus, je n'en connais aucun autre dans l'alphabet des consonnes zendes qui puisse être absolument mis sur le compte des copistes. Car je ne crois pas qu'on puisse leur

Digitized by Google

ALPHABET ZEND. cxliii attribuer l’absence d’un bh aspiré , et la substitution du b au bh dé* vanâgari. Voici comme je comprends ce fait, qui a lieu non-seule* ment du lend au sanscrit, mais des dialectes germaniques au grec et au latin. Je remarquerai d'abord que la classe des labiales est une de celles où se montre dans les alphabets le plus de variété. Il y a des langues qui n’ont jamais distingué d’une manière bien claire l’articulation du b doux de celle du v ou même du w; il y en a d’autres qui n’ont absolument pas de 6, et qui ne connaissent que la forte p. Or, je pense que le sanscrit a du être dans le cas des premières de ces langues, c’est-à-dire qu’il n’a jamais dû distinguer bien nettement le b doux du v, et cette opinion se fonde sur les deux faits suivants : t* sur ce qu’il y a bien peu de mots dans la langue (si même il y en a aucun), qui , écrits par un 6, ne puissent en même temps l’être par un v; a* sur ce que le signe qui, dans l’alphabet, représente le b, n’est que très-peu différent de la forme du v. Cependant la langue possédait un bh d’une prononciation forte et aspirée à la manière indienne; ce bh se trouvait aussi inhérent aux racines des mots où on le rencontre, que nous venons de voir le b doux, l’être peu. Autant le b doux avait de tendance à se confondre avec le t>, autant le bh devait s'en distinguer dans la prononciation. Le bh, en un mot, était le b véritable, celui qui s’opposait de la manière la plus tranchée à la forte p. Tel devait être, selon moi, l’état de la série des labfedes au moment où les Brahmanes grammairiens introduisirent dans l’alphabet dévanâgari l’ordre admirable qui y règne aujourd'hui : dans la langue , une forte p , une douce d’une prononciation bien tranchée et même aspirée bh, plus un son qui devait flotter entre le v et le b très-doux. La facilité avec laquelle s’était régularisé le développement des autres séries, celle des dentales, par exemple, dut inviter les grammairiens à réaliser le même ordre dans la classe des labiales. Chaque consonne simple avait son aspirée, le t son th . le à son kh; dans l’ordre des labiales l’aspirée bh était donnée, elle appelait la douce simple; cette douce fut le

 son qui flottait entre v et b, et la forme même du signe adopté pour la représenter indiqua en quelque sorte son origine. Si l'hypothèse que je viens d'imaginer pour expliquer le classement de l'ordre des labiales en dévanâgari ne paraît pas trop arbitraire, elle pourra rendre compte de l'absence en zend du bh sanscrit, et de la substitution du b à la lettre aspirée de l'alphabet indien. Je me ligure en effet le zend s'arrêtant à l'état où se trouvait le dévanâgari avant qu'il se systématisât. En zend était un p. la forte labiale, plus un b dont la prononciation devait être nettement articulée pour qu'elle ne fût pas confondue avec le v et le w; il ne paraît pas qu'il y eût de son flottant entre v et b, à moins que ce ne fut, et seulement dans certains cas, le tr. Que le point de vue systématique qui appelle auprès de chaque consonne simple une articulation identique, mais suivie d'une aspiration forte, ne s'introduise pas en zend; que l'alphabet ne soit pas rangé et peut-être remanié par dos grammairiens intelligents; que la langue soit écrite assez tard, quand certaines nuances délicates de la prononciation ancienne avaient eu le temps de s'effacer, et que des nuances nouvelles avaient pu se faire sentir, et on comprendra sans peine comment il se peut faire qu'un bh à prononciation aspirée (puisqu'en latin et en grec il est d'ordinaire représenté par un $, un y, ou simplement un h) ait pu devenir le b non aspiré de l'alphabet zend. Le seul b qui existât réellement dans la langue, le b à prononciation nettement articulée, se trouva naturellement confondu avec la douce qui s'opposait à la forte p; et de là vint que cette labiale put en zend, c'està-dire dans une langue dont l'alphabet ne paraît pas avoir subi le même travail que le dévanâgari, répondre aux variétés de la labiale douce indienne. La discussion à laquelle nous venons de nous livrer ne repose pas exclusivement sur des hypothèses, et nous devons en avertir le lecteur pour qu'il consente plus volontiers à nous suivre dans le développement des inductions que nous croyons pouvoir tirer de la

son qui flottait entre *v* et *b*, et la forme même du signe adopté pour la représenter indiqua en quelque sorte son origine.

Si l'hypothèse que je viens d'imaginer pour expliquer le classement de l'ordre des labiales en dévanâgari ne paraît pas trop arbitraire, elle pourra rendre compte de l'absence en zend du *bh* sanscrit, et de la substitution du *b* à la lettre aspirée de l'alphabet indien. Je me figure en effet le zend s'arrêtant à l'état où se trouvait le dévanâgari avant qu'il se systématisât. En zend était un *p*, la forte labiale, plus un *b* dont la prononciation devait être nettement articulée pour qu'elle ne fût pas confondue avec le *v* et le *w;* il ne paraît pas qu'il y eût de son flottant entre *v* et *b*, à moins que ce ne fût, et seulement dans certains cas, le *w*. Que le point de vue systématique qui appelle auprès de chaque consonne simple une articulation identique, mais suivie d'une aspiration forte, ne s'introduise pas en zend; que l'alphabet ne soit pas rangé et peut-être remanié par des grammairiens intelligents; que la langue soit écrite assez tard, quand certaines nuances délicates de la prononciation ancienne avaient eu le temps de s'effacer, et que des nuances nouvelles avaient pu se faire sentir, et on comprendra sans peine comment il se peut faire qu'un *bh* à prononciation aspirée (puisqu'en latin et en grec il est d'ordinaire représenté par un φ, un *f*, ou simplement un *h*) ait pu devenir le *b* non aspiré de l'alphabet zend. Le seul *b* qui existât réellement dans la langue, le *b* à prononciation nettement articulée, se trouva naturellement confondu avec la douce qui s'opposait à la forte *p;* et de là vint que cette labiale put en zend, c'est-à-dire dans une langue dont l'alphabet ne paraît pas avoir subi le même travail que le dévanâgari, répondre aux variétés de la labiale douce indienne.

La discussion à laquelle nous venons de nous livrer ne repose pas exclusivement sur des hypothèses, et nous devons en avertir le lecteur pour qu'il consente plus volontiers à nous suivre dans le développement des inductions que nous croyons pouvoir tirer de la

Digitized by Google

ALPHABET ZEND. cxi.v différence du système des consonnes zendes avec celui des consonnes dévanàgaries. C'est un fait que le principe qui a organisé l'alphabet des consonnes en sanscrit n'a pas exercé la même influence sur les consonnes zendes; la comparaison des deux alphabets suffit pour le démontrer. Chaque consonne n'est pas en zend , comme elle l'est en sanscrit, suivie de son aspirée correspondante. Mais ce qui, dans ce genre, manque dans l'alphabet zend, cet alphabet ne me parait pas l'avoir perdu; il semble, au contraire, s'être fixé avant de l'avoir acquis. La classe des palatales n'a pas d'aspirées; mais combien les aspirées de cette classe, surtout le djh, sont-elles rares même en sanscrit! La labiale p n'a pas d'aspirée & la manière indienne, mais elle en possède une d'un caractère propre aux dialectes persans. Enfin, la classe des linguales ou cérébrales sanscrites ne se trouve pas en zend: mais n'est-il pas remarquable qu'on ne la rencontre pas davantage dans les langues de l'Europe qui appartiennent à la même famille, et que, parmi les mots indiens où se voient les cérébrales, il en soit passé un si petit nombre dans les idiomes européens? Pour moi, quand je pcnsdSau rôle que jouent ces consonnes dans les dialectes du Décan, particulièrement en tamoul et en télougou, et au nombre relativement assez restreint des mots sanscrits qui les possèdent, je me persuade qu'elles appartiennent en propre au sol de l'Inde, et que leur origine ne doit pas être cherchée en deçà de l'Indus, dans l'ancienne Arie. Il me paraît qu'elles ont été empruntées par le sanscrit aux dialectes primitifs qu'il rencontra dans l'Inde, et admises par lui dans son alphabet, lorsque les Brahmanes sentirent le besoin de le régulariser et de le mettre en parfaite harmonie avec l'état de la langue. En un mot, la présence des cérébrales dans la série des consonnes sanscrites est, à mes yeux, un des appuis les plus solides de l'hypothèse qui rapporte le classement et l'ordonnance de l'alphabet dévanâgari à une époque où le sanscrit, déjà établi dans l'Inde, avait pu entrer 1. T

 en contact avec d’autres langues, et, selon toute apparence , avec d’autres systèmes alphabétiques. Si cela est ainsi, la série des consonnes zendes peut passer pour un alphabet dévanâgari primitif, non encore complètement régularisé, ou plutôt dont une partie seulement est susceptible d’un classement systématique. Cette partie, dans laquelle peut se rétablir l’ordre indien, c’est la classe des gutturales et celle des dentales. Les deux autres classes, celle des palatales et celle des labiales, sont, au contraire, incomplètes; mais l’état dans lequel nous les voyons vient plutôt, selon nous, d’une absence de développement, que de retranchements faits par l’ignorance à un ancien alphabet plus perfectionné. En d’autres termes, le système des consonnes zendes ne nous parait pas une altération du système des consonnes sanscrites; nous le regardons comme étant au fond le même, à la différence près de la classification. Ce qu’il y a de primitif et d’essentiellement organique dans les articulations du dévanâgari, se retrouve également dans la série des consonnes zendes. Ce dernier alphabet possède les éléments du classement régulier en forte, forte aspirée, douce, douce aspiséc. La langue y a déposé, comme dans l’alphabet sanscrit, la puissance d'aspiration qui tire de chaque articulation une articulation identique, mais suivie d'une émission de voix que nous ne pouvons mieux représenter que par notre h aspiré. Et certes, cela doit être ainsi, puisque les langues zende et sanscrite sont si semblables l'une à l’autre. Car, comme il n’y a , en général, dans un alphabet que ce qui est dans la langue, et comme, pourvu qu’un alphabet soit composé avec quelque soin, il doit contenir tout ce que la langue possède en fait d’articulations, la série des consonnes zendes doit laisser voir, sinon l’ordonnance régulière des consonnes sanscrites, au moins les éléments fondamentaux qui pourront plus tard donner naissance à une classification systématique. En un mot, l’analogie des deux langues doit passer dans les deux systèmes d’articulations; ces systèmes doivent ne difDigitized by

en contact avec d'autres langues, et, selon toute apparence, avec d'autres systèmes alphabétiques.

Si cela est ainsi, la série des consonnes zendes peut passer pour un alphabet dévanâgari primitif, non encore complétement régularisé, ou plutôt dont une partie seulement est susceptible d'un classement systématique. Cette partie, dans laquelle peut se rétablir l'ordre indien, c'est la classe des gutturales et celle des dentales. Les deux autres classes, celle des palatales et celle des labiales, sont, au contraire, incomplètes; mais l'état dans lequel nous les voyons vient plutôt, selon nous, d'une absence de développement, que de retranchements faits par l'ignorance à un ancien alphabet plus perfectionné. En d'autres termes, le système des consonnes zendes ne nous paraît pas une altération du système des consonnes sanscrites; nous le regardons comme étant au fond le même, à la différence près de la classification. Ce qu'il y a de primitif et d'essentiellement organique dans les articulations du dévanâgari, se retrouve également dans la série des consonnes zendes. Ce dernier alphabet possède les éléments du classement régulier en forte, forte aspirée, douce, douce aspirée. La langue y a déposé, comme dans l'alphabet sanscrit, la puissance d'aspiration qui tire de chaque articulation une articulation identique, mais suivie d'une émission de voix que nous ne pouvons mieux représenter que par notre *h* aspiré. Et certes, cela doit être ainsi, puisque les langues zende et sanscrite sont si semblables l'une à l'autre. Car, comme il n'y a, en général, dans un alphabet que ce qui est dans la langue, et comme, pourvu qu'un alphabet soit composé avec quelque soin, il doit contenir tout ce que la langue possède en fait d'articulations, la série des consonnes zendes doit laisser voir, sinon l'ordonnance régulière des consonnes sanscrites, au moins les éléments fondamentaux qui pourront plus tard donner naissance à une classification systématique. En un mot, l'analogie des deux langues doit passer dans les deux systèmes d'articulations; ces systèmes doivent ne dif-

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.65% accurate

ALPHABET ZEND. cxlvii férer l’un de l’autre que par les traits qui forment le caractère propre et l’individualité de chacun de ces idiomes. Un de ces traits, c’est le grand nombre des aspirées fortes du zend, un kh qui a été vraisemblablement plus voisin du % greç que du kh sanscrit, un gh dont le son est peut-être celui du ghain arabe, un ih qui n’est autre qu’une sifflante, un f qui est le 9 grec, le f de nos langues européennes, puis deux chuintantes ou sifflantes d'une nature particulière, mais counues aussi de nos idiomes, j et z. Tout cela appartient exclusivement au système des consonnes zendes, et c’est surtout par là que l’ancienne langue de l’Arie se rapproche des dialectes germaniques **; or on n’en trouve pas de trace en déva- , " Je dois donner ici la preuve du fait que j’avance dans le texte, fait auquel le lecteur a du être déjà préparé par quelques notes dans lesquelles j’ai indiqué les rapports les plus fréquents que présentent les consonnes tendes avec les consonnes des dialectes germaniques. J’offre ici ce résultat avec d’autant plus de confiance , qu’il s'accorde , ce me semble . complètement avec ceux auxquels est arrivé J. Grimm , dans ses recherches dont on ne peut trop admirer la solidité et la profondeur. Personne ne contestera l’identité du th et du/ tend» avec le th et le/ gothiques : ces aspirées sifflantes sont employées par les deux langues dans les mêmes mots, comme je pourrais en fournir de nombreux exemples. Le kh zend est peut-être plus douteux. cl on peut croire au premier coup d’œil qu'il diffère du rÀ de l’ancien bant allemand. Mais puisqu'en zend il est dû aux mêmes lois que le th et lé f, qu'il est postérieur, comme il l’est en haut allemand à l’égard d’un k gothique (Grimm, Deutsch. Gramm. tom. I. pag. 177, sqq.), je ne doute pas qu'il ne soit k la classe des gutturales dans le même rapport que th et / à celles des dentales et des labiales. Nous avons déjà remarqué qu'en gothique z est l’adoucissement de 1 (dental). La tendance de s à se permuter en une autre lettre, soit z , soit r, est encore un nouveau trait de ressemblance qu'offrent les dialectes germaniques avec le tend, qui ne supporte guère la sifflante dentale que lorsqu’elle est soutenue par une dentale, une gutturale mi une nasale. La liquide r a. dans les dialectes gothiques comme en zend, une affinité marquée pour l’aspirée h ; on en peut dire autant, jusqu'à un certain point, dem, puisqu’en gothique le groupe hm est d’usage comme en zend. H suit de là que le développement des aspirées, si caractéristique dans le système des articulations zendes . est

presque aussi considérable dans les dialectes germaniques. Si maintenant nous passons en revue chacnn des ordres dans lesquels sont divisées les articulations sanscrites et zendes, en commencent |>ar l’articulation la plus consonne , si je puis m exT. Digitized by

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

C XL VIII ALPHABET ZEND. njgari. Mais comme nous avons montré ci-dessus que ces articulations notaient que le développement d’articulations primitives à leur égard, kh pour À*, gh pour g, ih pour 1,f pourp, j pour dj, et z pour h , il est permis de se demander si l’origine de ces articulations doit être cherchée dans l’alphabet sanscrit, ou dans l'alphabet zend. Il faut voir si ce ne sont pas des altérations et des dégradations pnmer ainsi , par celle , en un mot, qui est la plus éloignée tlu point où la voyelle prend naissance, c'est-à-dire par la classe des labiales , et en Unissant par celle des gutturales, nous trouverons les articulations suivantes, que nous avons empruntées aux dialectes germaniques de tous les âges, et que nous rapprochons des articulations «en de». DIALECTES GERMANIQUES. p • *-? 6 rf j. / ih ch. V s j. z hZEND. p 1 *-»• 6 d g. f th kh. u s y. z h. L'identité de ces deux paradigmes est frappante ; les palatales tsch et dsch qui correspondent aux palatales rendes tch et dj, achèvent de les compléter. Comme en zend , elles n’ont pas d'aspirée qui dérive d'elles ; et en ce point les dialectes germaniques s'éloignent encore du sanscrit pour se rapprocher davantage du zend. Dans la classe des lahiules on pourrait encore placer audessous dur une variété adoucie de cette consonne qui appartient aux langues germaniques comme au zend. Dans la dusse des gutturales, il faudrait aussi placer entre y et kh , en remontant, la sifflante chuintante ch, identique au tch germanique. Les seules consonnes de cet idiome qui ne se retrouvent pas dnns la série des articulations germaniques , savoir la sifflante f , qui devient ordinairement h dans le gothique, et xet c en grec et en latin, et les deux aspirées dh et gh, sont les traits par lesquels l’alphabet zend se rapproche du dévanàgari. Mais ces traits sont loin d’égaler en nombre et en importance ceux par lesquels le zend se rattache aux dialectes germaniques. Nous pouvons donc condurc de cette comparaison que si le système des consonnes rendes présente de nombreux traits de ressemblance avec le système dévanàgari , il u'en offre pas moins avec celui des consonnes germaniques ; et comme les points par lesquds il diffère du dévanàgari sont, selon nous, dérivés et relativement modernes, si on les compare nu sanscrit, il suit de laque les articulations rendes sont , dans ce qu'elles ont conservé de primitif, semblables au sanscrit, et dans leurs développements et leurs acquisitions modernes, semblables aux dialectes germanique». Digitized by Google

ALPHABET ZEND. cxux de l'alpliabet dévanâgari , altérations qui, si elles étaient prouvées, enlèveraient au système des consonnes zendes une partie des titres qu'il paraît avoir à passer pour original. Or, si l'observation que nous avons faite tout à l'heure sur le rapport nécessaire de tout alphabet à la langue qui s'en sert, est fondée en raison, nous répondrons que les aspirées zendes, aussi étrangères à la langue sanscrite qu'à son alphabet, et appartenant au contraire autant à la langue zcndc qu'au système de signes qui en exprime les articulations, ne peuvent en aucune manière être considérées comme dérivant du sanscrit. Il faut les laisser à l'alphabet zcnd qui les tient de la langue zende; et si, sous le rapport de l'origine, on trouve qu'elles ne sont que le développement d'articulations qui ont leurs correspondantes en. sanscrit, il faut reconnaître que ce développement s'est opéré non pas de l'articulation sanscrite à l'articulation zende, mais dans les articulations zendes elles-mêmes, travaillées par un organe qui avait, relativement à l'euphonie, d'autres besoins que l'organe des Hindous. Cette observation nous conduit à une conséquence importante, c'est que les signes représentatifs des consonnes zendes n'ont dû être appliqués à la langue que depuis qu'elle avait acquis ces consonnes qui lui sont propres. En effet, si les articulations qu'expriment plusieurs de ces consonnes ne sont que le développement d'autres articulations, il faut admettre un espace de temps quelconque, si court qu'on le suppose, pour que la loi du changement des arti-, culations en d'autres articulations ait pu se produire. Comme de plus le sanscrit n'a rien d'analogue à ce fait, il faut encore admettre que ce développement n'a eu lieu que depuis le départ des deux langues, qu'il est postérieur aux événements qui ont décidé de l'établissement du sanscrit dans l'Inde, qu'en un mot il a pris naissance dans les lieux où était resté le zend, ou la langue quelle quelle soit d'où le zend dérive. C'est là une conséquence historique, et je n'ignore pas qu'il y a

de l'alphabet dévanâgari, altérations qui, si elles étaient prouvées, enlèveraient au système des consonnes zendes une partie des titres qu'il paraît avoir à passer pour original. Or, si l'observation que nous avons faite tout à l'heure sur le rapport nécessaire de tout alphabet à la langue qui s'en sert, est fondée en raison, nous répondrons que les aspirées zendes, aussi étrangères à la langue sanscrite qu'à son alphabet, et appartenant au contraire autant à la langue zende qu'au système de signes qui en exprime les articulations, ne peuvent en aucune manière être considérées comme dérivant du sanscrit. Il faut les laisser à l'alphabet zend qui les tient de la langue zende; et si, sous le rapport de l'origine, on trouve qu'elles ne sont que le développement d'articulations qui ont leurs correspondantes en sanscrit, il faut reconnaître que ce développement s'est opéré non pas de l'articulation sanscrite à l'articulation zende, mais dans les articulations zendes elles-mêmes, travaillées par un organe qui avait, relativement à l'euphonie, d'autres besoins que l'organe des Hindous.

Cette observation nous conduit à une conséquence importante, c'est que les signes représentatifs des consonnes zendes n'ont dû être appliqués à la langue que depuis qu'elle avait acquis ces consonnes qui lui sont propres. En effet, si les articulations qu'expriment plusieurs de ces consonnes ne sont que le développement d'autres articulations, il faut admettre un espace de temps quelconque, si court qu'on le suppose, pour que la loi du changement des articulations en d'autres articulations ait pu se produire. Comme de plus le sanscrit n'a rien d'analogue à ce fait, il faut encore admettre que ce développement n'a eu lieu que depuis le départ des deux langues, qu'il est postérieur aux événements qui ont décidé de l'établissement du sanscrit dans l'Inde, qu'en un mot il a pris naissance dans les lieux où était resté le zend, ou la langue quelle qu'elle soit d'où le zend dérive.

C'est là une conséquence historique, et je n'ignore pas qu'il y a

Digitized by Google

 quelque danger à tirer des conclusions de cette espèce de rapprochements et de comparaisons qui peuvent paraître porter sur des faits trop peu nombreux et trop peu importants. Mais nous verrons cette conséquence confirmée par l’état général de la langue zende , à mesure que nous avancerons dans notre travail. Nous reconnaîtrons qu’au milieu d'un grand nombre de caractères qui attestent la dégradation d’un idiome, le zend en a conserve d’autres, et de plus nombreux , qui témoignent de sa haute antiquité ; de telle sorte que les premiers prouvent seulement que cette langue a eu plusieurs siècles d’existence, et qu’elle a subi d'elle-même quelques-unes des modifications auxquelles sont soumis les idiomes qui ont été longtemps parlés. Quoi qu’il en soit , et pour ne pas sortir de notre sujet , la discussion du système des consonnes zendes, compare avec celui des consonnes sanscrites, nous autorise, ce me semble, à regarder comme prouvées les deux propositions suivantes: 1° la série des consonnes zendes peut passer pour un alphabet dévanâgari primitif, non encore régularisé; 2° plusieurs des consonnes zendes, développement d’autres consonnes auxquelles elles correspondent , ne peuvent avoir pris naissance que depuis les événements qui ont séparé l’un de l'autre le sanscrit et le zend, en d’autres termes, ce sont des consonnes relativement modernes M. Ces propositions peuvent, au premier coup d’œil, paraître contradictoires; mais le lecteur trouvera, je l’espère, que la contradic“ J. Grimm a définitivement démontré que les aspirées ph et ch, qui, depuis le vin* siècle . se sont introduites dans le haut allemand . sont postérieures à la gutturale et à la labiale te et p du gothique. (Grimm, Dtatsck. Gramm. pag. 117, sqq., 1 77, sqq.) Ce, rapprochement suffirait à lui seul pour faire soupçonner la postériorité des aspirées sondes kli .th.f, com|iarées aux Certes sanscrites k, t.p. Mais comme nous avons vu, sur chacune de ces Consonnes . qu'il était possible de trouver dans la langue tende elle-même la cause de leur aspiration . la théorie qui les regarde comme des développements plus modernes des sons k, I, p, a moins besoin de la preuve que ne pourrait manquer de fournir l'analyse des consonnes germaniques.
Digitized by Google

 eu tion est plus apparente que réelle, et qu’elle disparaît devant l'observation que nous faisions tout à l’heure sur la longue durée qu'il faut accorder à la langue zende. D’ailleurs ces deux propositions ne portent pas également sur les mêmes faits; et si toutes deux sont rigoureusement déduites de l’examen des consonnes zendes prises dans leur ensemble, chacune d’elles ne s’applique pas indifféremment à l’une ou à l’autre des divisions que nous avons cru pouvoir établir dans la série des articulations que ces consonnes représentent. Rappelons-nous que nous avons reconnu doux espèces d’articulations zendes, celles qui sont communes au zend et au sanscrit, et celles qui sont particulières au zend. Ce qu’il y a d’ancien dans ces articulations, c’est ce qui est commun aux deux langues; ce qu’il y a de comparativement moderne, c’est ce que le zend possède en propre. Quand nous disons que la série des consonnes zendes nous reporte à une époque où l’alphabet n’était pas encore régularisé d’après les idées systématiques du dévanâgari, nous parlons de ce que les deux alphabets ont de commun , de l’élément ancien resté plus ancien en zend, en ce sens qu’il n’a pas subi dans cette dernière langue le travail qui, en sanscrit, l’a si heureusement transformé pour l’assouplir à l’expression des délicatesses de l’euphonie indienne. Quand nous disons que plusieurs «articulations zendes nous paraissent postérieures à d’autres articulations qui leur correspon. dent en sanscrit, nous parlons de ce qui est exclusivement propre au zend, de cet élément moderne à l’égard du sanscrit, en ce sens qu’il s’est développé en zend, depuis que les deux idiomes sortis de la même source se sont séparés pour aller vivre éloignés l’un de l’autre. C’est de cette manière que nous essayons de concilier tous les faits, ainsi que les conséquences en apparence contradictoires que nous nous sommes crus en droit d’en tirer. Ce que nous venons de dire des consonnes peut s'appliquer également aux voyelles et conséquemment à l’ensemble de l’alphabet zend. Nous avons déjà constaté, dans notre résumé sur les voyelles,

 des faits exactement analogues à ceux que nous a fournis l'analyse des consonnes. Ainsi nous avons reconnu que deux des voyelles rondes n'étaient que le développement, et, on peut le dire, l'altération d'une autre voyelle sanscrite. Conclurons-nous de la postériorité des sons rends ë et ô à l'égard du son sanscrit a, que les mots où ces voyelles se trouvent sont postérieurs aux mots sanscrits qui ont conservé l'a. et qu'ils n'existent en rend que parce qu'ils sont venus du sanscrit? Cette conclusion serait en contradiction avec celle que nous avons adoptée plus haut, lorsque nous avons comparé aux articulations indiennes plusieurs articulations rendes postérieures à leur égard. Il y a dans la série des voyelles, comme dans celle des consonnes, une partie exclusivement propre au rend; c'csl le résultat d'un développement. Comme pour les consonnes, ce développement des sons vocaux n'a pas eu lieu du sanscrit au rend, mais il est parti du zend lui-même, se modifiant pour produire d'autres sons. Les altérations qui en résultent dans les voyelles ne prouvent donc qu'une chose , c'est que le rend a vécu assez longtemps pour que des changements, faciles à expliquer, s'introduisissent dans la prononciation de quelques voyelles; l'écriture ne sera venue que quand ces changements avaient déjà pris place dans la langue. Les caractères que nous avons reconnus aux combinaisons des voyelles, ou aux diphthongues véritables qui en résultent, en at- *• testant l'originalité de cette partie de l'alphabet rend, se prêtent avec la plus grande facilité au système d'explication que nous avons admis pour les consonnes. Nous avons vu que les éléments du vriddhi n'étaient pas fondus en rend comme ils le sont en sanscrit : nous en conclurons qu'ils sont encore en rend à l'état primitif. Le sandhi indien nous a semblé violé par la composition des diphthongues zendes, et par les règles de l'insertion de certaines voyelles, règles dont l'cflct est d'accumuler dans le corps des mots des voyelles qui ne peuvent y jouer le rôle qui les y appelle qu'autant

Digitized by Google

 qu'elles y restent désunies. Enfin , le système suivi par les copistes dans la transcription des textes , système qui consiste & séparer tous les mots par un point, qu'ils soient terminés par une voyelle ou par une consonne , démontre d'une manière définitive que le zend n'a pas connu le sandhi dans son emploi véritablement indien, c'est-à-dire l'union de tous les mots en une série non interrompue. Or, tous ces faits sont pour nous autant d'indices d'une haute antiquité : interprétés comme ceux que nous offraient tout à l'heure les consonnes, ils nous permettent d'affirmer que le principe qui préside à la disposition des sons vocaux en zend présente tous les caractères de l'antériorité, si on le compare au système indien. Comme les consonnes, les voyelles nous reportent à un état ancien de la langue zende, lorsque tous les sons vocaux qu'elle possède en commun avec le sanscrit existaient déjà et tendaient à se modifier conformément aux lois de l'étymologie et de la dérivation, mais ne se modifiaient encore que d'une manière imparfaite, l'étymologie agissant presque seule et n'accordant à l'euphonie qu'une faible part dans la disposition des matériaux bruts du langage. Enfin, tout dans l'alphabet zend, peut-être même les voyelles plus encore que les consonnes, nous annonce un idiome s'arrêtant à un moment où il est bien rare que l'on puisse saisir les langues, celui où tous les éléments de leur organisation entrent enjeu, mais où l'action, qui, après les avoir réunis, devait les modifier l'un par l'autre pour en composer un organisme parfait, vient à s'arrêter tout à coup, et laisse son œuvre inachevée. I. y Digitized by Google

qu'elles y restent désunies. Enfin, le système suivi par les copistes dans la transcription des textes, système qui consiste à séparer tous les mots par un point, qu'ils soient terminés par une voyelle ou par une consonne, démontre d'une manière définitive que le zend n'a pas connu le *sandhi* dans son emploi véritablement indien, c'est-à-dire l'union de tous les mots en une série non interrompue.

Or, tous ces faits sont pour nous autant d'indices d'une haute antiquité: interprétés comme ceux que nous offraient tout à l'heure les consonnes, ils nous permettent d'affirmer que le principe qui préside à la disposition des sons vocaux en zend présente tous les caractères de l'antériorité, si on le compare au système indien. Comme les consonnes, les voyelles nous reportent à un état ancien de la langue zende, lorsque tous les sons vocaux qu'elle possède en commun avec le sanscrit existaient déjà et tendaient à se modifier conformément aux lois de l'étymologie et de la dérivation, mais ne se modifiaient encore que d'une manière imparfaite, l'étymologie agissant presque seule et n'accordant à l'euphonie qu'une faible part dans la disposition des matériaux bruts du langage. Enfin, tout dans l'alphabet zend, peut-être même les voyelles plus encore que les consonnes, nous annonce un idiome s'arrêtant à un moment où il est bien rare que l'on puisse saisir les langues, celui où tous les éléments de leur organisation entrent en jeu, mais où l'action, qui, après les avoir réunis, devait les modifier l'un par l'autre pour en composer un organisme parfait, vient à s'arrêter tout à coup, et laisse son œuvre inachevée.

Digitized by Google

Digitized by Google

COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. INVOCATION. I. {Ms. Anquetil n* t Supp. pag. 3, Ug. 1 a.) Ces deux mots sont l'abrégé du Xn* chapitre du Yaçna, qui ne se' trouve pas dans le manuscrit que nous avons fait lithographier; il n'y est indiqué, comme ici *, que par le premier et le dernier mot de la prière. Lorsque nous serons parvenus au commentaire du xii* chapitre s, nous l'établirons cette lacune du manuscrit. Nous aimons mieux suivre en ce moment la disposition du Vendidadsadé, afin d'arriver plus vite à l'examen du texte des premiers chapitres du Yaçna. 1 Zend A testa , 1. 1. a* part. p. 79. — 1 Vendidad-sadé lith. pag. 61 , Bg. 1 b et 16. I

1 Digitized by Google

COMMENTAIRE

SUR LE YAÇNA.

INVOCATION.

I.

(Ms. Anquetil n° 1 Supp. pag. 2, lig. 1 *a*.)

Ces deux mots sont l'abrégé du XII^e^ chapitre du Yaçna, qui ne se trouve pas dans le manuscrit que nous avons fait lithographier; il n'y est indiqué, comme ici [1], que par le premier et le dernier mot de la prière. Lorsque nous serons parvenus au commentaire du XII^e^ chapitre [2], nous rétablirons cette lacune du manuscrit. Nous aimons mieux suivre en ce moment la disposition du Vendidad-sadé, afin d'arriver plus vite à l'examen du texte des premiers chapitres du Yaçna.

[1] *Zend Avesta*, t. I, 2^e^ part., p. 79. — [2] *Vendidad-sadé* lith. pag. 61, lig. 15 et 16.

Digitized by Google

 (Ligne* 1 b, 1 a.) Je divise ici le texte d'une autre manière qu'Anquetil , qui fait rapporter çlaômi à la prière précédente *. Lorsque nous analyserons le xii* chapitre, nous reconnaîtrons que ce mot ne peut faire partie de notre texte, parce que ce chapitre se termine par ustâném, et que le sens est complet sans l'addition du verbe çtaômi (je loue). Il est donc nécessaire de faire rapporter ce verbe aux mots qui désignent la prière célèbre qu'Anquetil nomme Eschem vôhua. Elle est ici donnée en abrégé, et suivie du signe yt qui indique que ce passage doit être répété trois fois. On pourrait croire que ce signe n'est que la première lettre du persan *-» (trois); cependant on sait par Anquetil que cette figure est un des chiffres pehlvis *. Le passage entier signifie, selon moi, • je célèbre YAchêm vûhù (trois fois). • Le mot çtaômi est écrit fréquemment çtaooti avec un o bref, entre autres dans le manuscrit n* a F, pag. 1 1 g et pass. s. Je crois que cette dernière orthographe est la meilleure, parce que, dans les manuscrits anciens, l'a est plus communément préposé à qu'à V Au reste, nous avons déjà remarqué, dans nos observations préliminaires, qu'il y a une grande incertitude quant à l'emploi des voyelles o et 6 précédées d'un a. L'identité du zend çtaomi et du sanscrit stdumi ' Zend Attila, tom. I , a* part. , pag 79, nota 1. * Mètn. de rAcad. des tnscr. tom. XXXI f pag. 358, pi. 11. * Voyex Vcndtâad-sadè, p. 348 , lig. 1 7, où ce verbe est écrit avec un 0 bref, tandis qu'il l'est avec un 6 long dans dix autres passages. Mais le n* 6 Set le n* a F donnent l o bref beaucoup plus fréquemment que l'd long , et aux mêmes passages où notre manuscrit lithographié , qui est moderne , a la voyelle longue. Digitized by Googld

II.

س. 𐬬𐬀𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌. 𐬬𐬀𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌. 𐬐𐬀𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌

(Lignes 1 *b*, 2 *a*.)

Je divise ici le texte d'une autre manière qu'Anquetil, qui fait rapporter 𐬐𐬀𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌 *çtaómi* à la prière précédente [1]. Lorsque nous analyserons le XII[e] chapitre, nous reconnaîtrons que ce mot ne peut faire partie de notre texte, parce que ce chapitre se termine par 𐬀𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌 *ustâněm*, et que le sens est complet sans l'addition du verbe *çtaómi* (je loue). Il est donc nécessaire de faire rapporter ce verbe aux mots 𐬬𐬀𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌. 𐬐𐬀𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌 qui désignent la prière célèbre qu'Anquetil nomme *Eschem vóhou*. Elle est ici donnée en abrégé, et suivie du signe س qui indique que ce passage doit être répété trois fois. On pourrait croire que ce signe n'est que la première lettre du persan سه (trois); cependant on sait par Anquetil que cette figure est un des chiffres pehlvis [2]. Le passage entier signifie, selon moi, « je célèbre l'*Achĕm vóhû* (trois fois). » Le mot *çtaómi* est écrit fréquemment 𐬐𐬀𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌 *çtaomi* avec un *o* bref, entre autres dans le manuscrit n° 2 F, pag. 119 et *pass.* [3]. Je crois que cette dernière orthographe est la meilleure, parce que, dans les manuscrits anciens, l'*a* est plus communément préposé à 𐬎 qu'à 𐬌. Au reste, nous avons déjà remarqué, dans nos observations préliminaires, qu'il y a une grande incertitude quant à l'emploi des voyelles *o* et *ó* précédées d'un *a*. L'identité du zend *çtaomi* et du sanscrit *stâumi*

[1] *Zend Avesta*, tom. I, 2[e] part., pag. 79, note 1.

[2] *Mém. de l'Acad. des inscr.* tom. XXXI, pag. 358, pl. II.

[3] Voyez *Vendidad-sadé*, p. 348, lig. 17, où ce verbe est écrit avec un *o* bref, tandis qu'il l'est avec un *ó* long dans dix autres passages. Mais le n° 6 S et le n° 2 F donnent l'*o* bref beaucoup plus fréquemment que l'*ó* long, et aux mêmes passages où notre manuscrit lithographié, qui est moderne, a la voyelle longue.

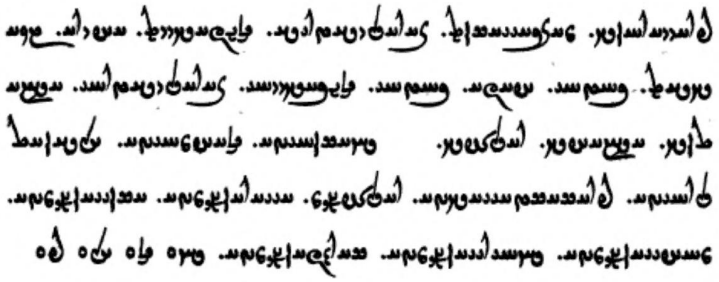
Digitized by Google

INVOCATION. 3 est d’ailleurs évidente, avec cette différence toutefois que le radical zcnd çla prend seulement le guna , tandis que le sanscrit sla a un vriddhi; or le zend est en ce point peut-être plus régulier que le sanscrit. Il observe en effet plus rigoureusement la loi de la formation des verbes de la seconde classe terminés par une voyelle, loi qui est celle du gana et non celle du vriddlii. On remarquera que dans le zend le a* f palatal est employé au lieu du ay s dental (sanscr. R), particularité dont nous avons déjà fait mention dans nos observations préliminaires sur l’alphabet. Le tt zend a dans ce cas tellement remplacé le s dental, que je ne crois pas qu'il soit possible de citer un seul exemple du radical çtu écrit avec un jqj. La prière Achém vôhù est ainsi nommée, des deux premiers mots dont elle se compose. C’est le plus souvent de cette manière quelle est citée dans les livres de la liturgie, parce que les Parses doivent la répéter de mémoire. Nous en donnerons, plus tard, le texte entier. III. MféQM .jMinpytyjlf .^*0)0 .(£4) puiMlljJi) .êtfUMiïJ) 0& Stjy elf SpQ { Lignes î à — 9 a.) TBiDCCTION d’aNQCETIL. • Je fais pratiquer l'excellente loi de Zoroastre, la réponse « d’Ormuzd dont le Dew est ennemi. Ce Vendidad donné à Zo1. Digitized by Google

est d'ailleurs évidente, avec cette différence toutefois que le radical zend *çtu* prend seulement le *guṇa*, tandis que le sanscrit *stu* a un *vṛiddhi;* or le zend est en ce point peut-être plus régulier que le sanscrit. Il observe en effet plus rigoureusement la loi de la formation des verbes de la seconde classe terminés par une voyelle, loi qui est celle du *guṇa* et non celle du *vṛiddhi*. On remarquera que dans le zend le 𐬰 *ç* palatal est employé au lieu du 𐬯 *s* dental (sanscr. स), particularité dont nous avons déjà fait mention dans nos observations préliminaires sur l'alphabet. Le 𐬰 zend a dans ce cas tellement remplacé le *s* dental, que je ne crois pas qu'il soit possible de citer un seul exemple du radical *çtu* écrit avec un 𐬯.

La prière *Ahĕm vôhû* est ainsi nommée, des deux premiers mots dont elle se compose. C'est le plus souvent de cette manière qu'elle est citée dans les livres de la liturgie, parce que les Parses doivent la répéter de mémoire. Nous en donnerons, plus tard, le texte entier.

III.



(Lignes 2 *b* — 9 *a*.)

TRADUCTION D'ANQUETIL.

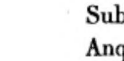
« Je fais pratiquer l'excellente loi de Zoroastre, la réponse « d'Ormuzd dont le Dew est ennemi. Ce Vendidad donné à Zo-

Digitized by Google

 « roastre, pur, saint et grand, je lui fais Izeschné et Néaesch, je • veux lui plaire, je lui adresse des vœux. Je fais Izeschné aux «temps (qui sont) les jours, les Gàlis, les mois, les Gâhanbars, «les années; je leur fais Néacsch, je veux leur plaire, je leur • adresse des vœux 6. » L'analyse suivante fera voir en quoi nous croyons pouvoir adopter une interprétation différente de celle d'Anquetil, et séparer autrement que lui les diverses parties de ce texte. Pour plus de clarté, nous le considérerons comme formant deux phrases, dont la première est terminée au mot yyQjbb. Lorsque ces deux phrases auront été analysées, nous montrerons le rapport qu'elles ont entre elles, et comment elles sont réunies pour ne former qu'une période. La première phrase terminée à rathwé, est, à proprement parler, la profession de foi des Parses; elle comprend les deux objets principaux de leur vénération, Ormuzd et Zoroastre. Subdivisant encore cette phrase, et s'arrêtant au mot Anquetil en propose en note une autre traduction: «Je célèbre, • je fais connaître, moi serviteur d'Orniuzd, selon la loi de Zo« roastre, la réponse d'Onnuzd dont le Dew est ennemi '. • Ce passage est, avec quelques phrases du Vcndidad-sadé , expliquées par M. Ropp dans de savants articles, le seul fragment zend qui ait été examiné et retraduit, depuis Anquetil Dupcrron '. On en doit une version nouvelle à M. Rask, qui l'a exposée dans son Mémoire sur l'antiquité et l'authenticité des livres zends *. Selon ce savant, le texte signifie: * Venerabor (semper ut verus) Oro• mazdis cultor, Zoroastris assecla, dæmonum adversarius, sanctæ • legis sectator datum hue (in mundum?) datum contra dæmones • Zoroastrem. » Comme cette invocation est placée, dans le ma* Zend Avesla, loin. I,a* part., pag. 80. ' Jahrb.f. tciuensch. Krilik, mars i83i. ' Ibid * t'cier dot Aller, etc. p. aa. Digitized by Google

« roastre, pur, saint et grand, je lui fais Izeschné et Néaesch, je « veux lui plaire, je lui adresse des vœux. Je fais Izeschné aux « temps (qui sont) les jours, les Gâhs, les mois, les Gâhanbars, « les années; je leur fais Néaesch, je veux leur plaire, je leur « adresse des vœux [6]. »

L'analyse suivante fera voir en quoi nous croyons pouvoir adopter une interprétation différente de celle d'Anquetil, et séparer autrement que lui les diverses parties de ce texte. Pour plus de clarté, nous le considérerons comme formant deux phrases, dont la première est terminée au mot . Lorsque ces deux phrases auront été analysées, nous montrerons le rapport qu'elles ont entre elles, et comment elles sont réunies pour ne former qu'une période.

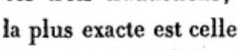
La première phrase terminée à *rathwê*, est, à proprement parler, la profession de foi des Parses; elle comprend les deux objets principaux de leur vénération, Ormuzd et Zoroastre. Subdivisant encore cette phrase, et s'arrêtant au mot  , Anquetil en propose en note une autre traduction: « Je célèbre, « je fais connaître, moi serviteur d'Ormuzd, selon la loi de Zo- « roastre, la réponse d'Ormuzd dont le Dew est ennemi [7]. » Ce passage est, avec quelques phrases du Vendidad-sadé, expliquées par M. Bopp dans de savants articles, le seul fragment zend qui ait été examiné et retraduit, depuis Anquetil Duperron [8]. On en doit une version nouvelle à M. Rask, qui l'a exposée dans son Mémoire sur l'antiquité et l'authenticité des livres zends [9]. Selon ce savant, le texte signifie: « Venerabor (semper ut verus) Oro- « mazdis cultor, Zoroastris assecla, dæmonum adversarius, sanctæ « legis sectator datum huc (in mundum?) datum contra dæmones « Zoroastrem. » Comme cette invocation est placée, dans le ma-

[6] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part., pag. 80.
[7] *Ibid.*
[8] *Jahrb. f. wissensch. Kritik*, mars 1831.
[9] *Ueber das Alter*, etc. p. 22.

Digitized by Google

INVOCATION. 5 nuscrit que nous suivons, en dehors du Yaçna proprement dit, les exemplaires de ce rituel , accompagnés d'une traduction sanscrite , ne la reproduisent pas à cette place. Ainsi le n' a F commence le Yaçna sans autre préambule qu'une sorte de préface en pehlvi, traduite en sanscrit barbare, que nous donnons ailleurs. Le n° 3 S suit exactement la même disposition. Le n" 6 S qui donne le Yaçna sans aucune traduction et qui porte, selon Anquetil, le titre spécial d 'Izeschné-sadé, est le seul qui reproduise une partie du morceau que nous désignons par le nom d'invocation, et dont nous analysons en ce moment la première phrase. J'ai lieu de supposer que ce n° 6 S a eu, dans le principe, l'invocation tout entière, mais que le commencement en est tronqué. Nous nous en servirons lorsque nous serons parvenus à la partie de ce morceau qui se retrouve au commencement de ce manuscrit si précieux à cause de son ancienneté. Quant à l'invocation elle-même, elle se compose de phrases extraites plus ou moins fidèlement du Yaçna, et peut-être même d'autres livres, et c'est ainsi qu'on rencontre le passage qui nous occupe, cité et traduit en sanscrit, à la fin du i*r chapitre du Yaçna, et au commencement du xiii* chapitre du même livre, de la manière suivante: «Je prononçais loi) des Mazdayaç na , de Zoroastre, qui « brise les Dévas, qui contient les préceptes d'Ormuzd, c'est-à-dire, « je prononce au milieu des pécheurs 10. » De ces trois traductions, dont la dernière d'ailleurs est incomplète, la plus exacte est celle de M. Rask. Ainsi, le mot fravarânê, qu'on le traduise avec Anquetil et Nériosengh par prononcer, ou avec M. Rask par vénérer, n'est pas, comme l'a fait observer cet habile philologue, un indicatif présent, mais très-certainement la première personne de l'impératif, dont la terminaison est âné, répondant au sanscrit dni. On peut même avancer que la désinence véritable de ce temps est, en zend comme en sanscrit, dni. " Ms. Anq. n° a F, psg. aa et 119. Digitized by Google

nuscrit que nous suivons, en dehors du Yaçna proprement dit, les exemplaires de ce rituel, accompagnés d'une traduction sanscrite, ne la reproduisent pas à cette place. Ainsi le n° 2 F commence le Yaçna sans autre préambule qu'une sorte de préface en pehlvi, traduite en sanscrit barbare, que nous donnons ailleurs. Le n° 3 S suit exactement la même disposition. Le n° 6 S qui donne le Yaçna sans aucune traduction et qui porte, selon Anquetil, le titre spécial d'*Izeschné-sadé,* est le seul qui reproduise une partie du morceau que nous désignons par le nom d'Invocation, et dont nous analysons en ce moment la première phrase. J'ai lieu de supposer que ce n° 6 S a eu, dans le principe, l'invocation tout entière, mais que le commencement en est tronqué. Nous nous en servirons lorsque nous serons parvenus à la partie de ce morceau qui se retrouve au commencement de ce manuscrit si précieux à cause de son ancienneté. Quant à l'invocation elle-même, elle se compose de phrases extraites plus ou moins fidèlement du Yaçna, et peut-être même d'autres livres, et c'est ainsi qu'on rencontre le passage qui nous occupe, cité et traduit en sanscrit, à la fin du 1^er^ chapitre du Yaçna, et au commencement du XIII^e^ chapitre du même livre, de la manière suivante : « Je prononce (la loi) des *Mazdayaçna,* de Zoroastre, qui « brise les Dévas, qui contient les préceptes d'Ormuzd, c'est-à-dire, « je prononce au milieu des pécheurs [10]. »

De ces trois traductions, dont la dernière d'ailleurs est incomplète, la plus exacte est celle de M. Rask. Ainsi, le mot  *fravarâné,* qu'on le traduise avec Anquetil et Nériosengh par *prononcer,* ou avec M. Rask par *vénérer,* n'est pas, comme l'a fait observer cet habile philologue, un indicatif présent, mais très-certainement la première personne de l'impératif, dont la terminaison est *âné,* répondant au sanscrit *âni.* On peut même avancer que la désinence véritable de ce temps est, en zend comme en sanscrit, *âni,*

[10] Ms. Anq. n° 2 F, pag. 22 et 119.

Digitized by Google

 leçon qu'on rencontre assez fréquemment et particulièrement dans le Vendidad11. Il est d’autant plus facile d’expliquer le changement de dm en âne, qu'Anquetil, d’après l’autorité des Parses, a toujours lu la voyelle a e, et jamais jy i. On se sera peut-être de bonne heure accoutumé à lire j)mi (âni) comme âni (jy}*u), et ensuite l’orthographe se sera réglée sur la prononciation. Aussi il y a lieu de croire que la faute, si c'en est une, est déjà ancienne. Dans tous les cas où la désinence âni se présente, elle donne au verbe qu’elle affecte le sens d’un optatif, paitsé-je faire ou que je fasse; mais comme on ne peut exprimer un souhait que pour un objet encore dans l’avenir, il est facile de comprendre comment cette forme peut aussi marquer le futur. Fravarâné, que je propose de lire fravarûni , est donc un impératif à la première personne , et nous pouvons analyser ainsi ce mot, fra-var-âni. Le radical est var, qui me paraît exactement le guna du sanscrit vri (vénérer) et le latin vereri. II y a seulement cette différence que var-dni, comparé au sanscrit, indique un verbe qui suit le thème de la première classe , tandis qu'en sanscrit vri, dans le sens de vénérer, est de la neuvième. Mais cette différence est au fond peu importante, et elle se retrouverait peut-être dans l’ctat ancien de la langue sanscrite, puisque nous avons la preuve que, dans les Védas, on rencontre des verbes à d’autres conjugaisons que dans le sanscrit épique Quant au sens de parler donné au radical var (ou plutôt viré), je crois que c’est une confusion qui vient des Parses. Nous savons d’une manière positive que le verbe parler est exprimé en zend par le radical mrù (sanscrit bru). Mrû veut ordinairement son complément direct à l’accusatif, tandis que celui de vèré est au datif. Mazdayaçnô est un adjectif au nominatif masc. sing. , composé de mazda (forme absolue abrégée) , une des épithètes d’Ormuzd dont “ Voyes aussi ms. Anquetïl n* 5 S, Yaçna.wrèW à ta première p«rs. de l'indie. pag. 495 et pas». pris, forme moyenne, ce qui est exactement " On trouve d'ailleurs , dans le texte du le sanscrit vriac. à la neuvième classe. Digitized by Google

INVOCATION. - 7 il sera parlé plus bas, et de yaçna, qui n’est autre que le sanscrit yadjha (sacrifice). Comme ce dernier mot, le yaçna zend vient de yaz , en sanscrit yadj , II* z remplaçant le plus souvent le dj. Il y a toutefois cette différence que devant le suffixe na. Ç z a été changé en la sifflante de l'ordre des palatales s», tandis que le dj a subsisté en sanscrit. Mais cette permutation naturelle d’une sifflante douce (z) en une autre doit d’autant moins nous étonner que nous trouvons dans le sanscrit praçna un exemple du passage du tchk en ç. M. Rask traduit ce composé par Oromazdis caltor; et c’est une erreur manifeste du scoliaste indien, d’en avoir fait un adjectif à l’accusatif se rapportant à la loi de Zorvaslre; il signifie littéralement « qui célèbre le sacrifice en l’honneur de Mazda. > Zarathustris est de même un adjectif au nominatif, qui signifie • sectateur de Zoroastre. • Il est dérivé du nom propre zarathustra, avec le suffixe i (nominatif ri) qui, en zend comme en sanscrit, sert à former des adjectifs, quelquefois sans vriddhi de la première voyelle du radical. Nériosengh a fait dans sa traduction la même méprise que pour l’adjectif précédent. , y idhaêvô, suivant M. Rask « dæmonum adversarius, • est encore un adjectif au nominatif singulier, formé de vl. indiquant, comme vi en sanscrit, bi en persan et ve en latin, séparation, absence, et de dhaêvô dans lequel l’aspiration du dh n’est pas radicale, puisque la ligne suivante nous offre le même mot écrit avec un d non aspiré, vldaévâi, et que le n° a F, p. 1 19, et le n" 3 S, p. 74, écrivent avec un d, vidaêvô. Nous verrons plus d’une fois ces deux lettres ^ et confondues par les copistes, qui paraissent les avoir prises pour des formes diverses d’une seule et même articulation, tandis que nous avons déjà montré, dans nos observations préliminaires sur l’alphabet zend, que le (^répondait primitivement au dh sanscrit. Le sens d'opposition, qu'avec Anquetil et Nériosengh nous trouvons dans vtdaivô, vient de la particule vi, dont l’i est allongé, sans doute parce que l’accent du mot composé étant placé sur vi, la Digitized by Google

il sera parlé plus bas, et de *yaçna*, qui n'est autre que le sanscrit *yadjña* (sacrifice). Comme ce dernier mot, le *yaçna* zend vient de *yaz*, en sanscrit *yadj*, le ʒ *z* remplaçant le plus souvent le *dj*. Il y a toutefois cette différence que devant le suffixe *na*, ʒ *z* a été changé en la sifflante de l'ordre des palatales ꞩ, tandis que le *dj* a subsisté en sanscrit. Mais cette permutation naturelle d'une sifflante douce (*z*) en une autre doit d'autant moins nous étonner que nous trouvons dans le sanscrit *praçna* un exemple du passage du *tckh* en *ç*. M. Rask traduit ce composé par *Oromazdis cultor;* et c'est une erreur manifeste du scoliaste indien, d'en avoir fait un adjectif à l'accusatif se rapportant à *la loi de Zoroastre;* il signifie littéralement « qui célèbre le sacrifice en l'honneur de Mazda. »

Zarathustris est de même un adjectif au nominatif, qui signifie « sectateur de Zoroastre. » Il est dérivé du nom propre *zarathustra*, avec le suffixe *i* (nominatif *is*) qui, en zend comme en sanscrit, sert à former des adjectifs, quelquefois sans *vriddhi* de la première voyelle du radical. Nériosengh a fait dans sa traduction la même méprise que pour l'adjectif précédent.

Vîdhaévô, suivant M. Rask « dæmonum adversarius, » est encore un adjectif au nominatif singulier, formé de *ví*, indiquant, comme *vi* en sanscrit, *bi* en persan et *ve* en latin, *séparation, absence*, et de *dhaévô* dans lequel l'aspiration du *dh* n'est pas radicale, puisque la ligne suivante nous offre le même mot écrit avec un *d* non aspiré, *vîdaévâi*, et que le n° 2 F, p. 119, et le n° 3 S, p. 74, écrivent avec un *d*, *vîdaévô*. Nous verrons plus d'une fois ces deux lettres ʒ et ɔ confondues par les copistes, qui paraissent les avoir prises pour des formes diverses d'une seule et même articulation, tandis que nous avons déjà montré, dans nos observations préliminaires sur l'alphabet zend, que le ɔ répondait primitivement au *dh* sanscrit.

Le sens d'opposition, qu'avec Anquetil et Nériosengh nous trouvons dans *vîdaévô*, vient de la particule *ví*, dont l'*i* est allongé, sans doute parce que l'accent du mot composé étant placé sur *ví*, la

Digitized by Google

 voyelle primitivement brève s'est trouvée naturellement ainsi augmentée. Quant au thème daéva qui subsiste après le retranchement de la désinence fondue dans l'<5. nous y voyons cette modification particulière du guna en rend , que nous avons remarquée dans nos observations préliminaires sur l'alphabet. Nous aurons à chaque instant l'occasion de constater l'existence de oettc particularité de l'étymologie zende. Nous croyons pouvoir la regarder comme un des faits qui démontrent la haute antiquité de cette langue , puisqu'il semble nous reporter à une époque où la fusion des divers signes destinés à indiquer cette modification de la flexion, n'était pas encore complètement opérée sous l'influence de la loi d'euphonie. Le mot daéva est le sanscrit déva, mais avec cettè différence notable et déjà remarquée, que déva, chez les Brahmanes, signifie dieu, et daéva chez les Parscs, mauvais génie. Cette différence indique une opposition tranchée entre la religion de Zoroastre et celle de brahmâ, et elle établit en même temps d'une manière incontestable l'antériorité du sens de dieu, sens avec lequel le mot déva est passé dans les anciennes langues de l'Europe sous les formes de deus, dcws, peut-être même Mc, (nie, etc. Il en a été des déva indiens chez les Parses, comme des Jtu'sunc ou génies des Grecs, qui plus tard sont devenus les démons. Sans insister en ce moment sur cette différence qui touche à la question des rapports et de l'opposition de ces deux anciens cultes, nous devons ici rendre compte de la forme même du mot vtdaévô. Comme dans mazdayaçnô, nous y trouvons ô remplaçant le sanscrit as, désinence des nominatifs des noms en a. Cette modification, restreinte dans des limites assez resserrées eu sanscrit, est beaucoup plus fréquente en zend, et elle atteste dans la déclinaison des noms en a de cette langue, une altération semblable à celle que l'on a déjà remarquée à l'occasion d'un idiome dérivé du sanscrit. Nous verrons toutefois, par la suite, qu'il n'est pas rare que cet 6, modification de as, retourne, même en zend, à ses éléments primitifs, notamment devant tcha. La désiDigitized by Google

INVOCATION. 9 nencc 6 fait de vidaévô un adjectif possessif signifiant : • qui a les «Dévas contre soi, contraire aux Dévas. • Ncriosengli en le traduisant par vibhinnadcvâm , « (la loi) par laquelle les Dévas sont brisés, • donne le sens qu'Anquetil d'ailleurs nous fait connaître. Mais il se trompe encore sur le rapport de ce mot avec les autres ternies de la proposition, en ce qu'il méconnaît le véritable cas de l'adjectif. On ne doit pas du reste s'en étonner, puisque Nérioscngh ne traduisait pas directement le zend du sanscrit, mais qu'il suivait exclusivement, ce semble, la version faite en pcblvi, langue dans laquelle il ne paraît pas que les rapports grammaticaux soient marqués avec beaucoup de précision. Le mot suivant ahura/kacsô (car il faut lire en un seul mot ce que notre manuscrit sépare en deux) ls est rendu, dans le Mémoire souvent cité de M. Ka.sk , par • sanctæ legis scctator. • Le sens exact est « celui qui suit les préceptes d'Ahura ; • et la forme du mot est celle d'un adjectif possessif dans lequel tkaésô, avec la marque d'un nom. masc. sing. , nous donne un nom dont le thème est en a. Ce mot que les copies les plus anciennes écrivent tkaêcha, orthographe qui me paraît la véritable, est un terme d'un usage très-fréquent en zend. Je suppose qu'il signifie proprement instruction , précepte; c'est le mot daêna qui veut dire loi, religion. Analysé d'après les principes de dérivation communs au zend et au sanscrit, tkaêcha nous présente un substantif masc. formé avec le suffixe a qui exige legaeu d'un radical tkich dont je n'ai pu jusqu'à présent retrouver l'analogue en sanscrit. Mais, d'un autre côté, c'est, selon toute apparence, le persan ^ J$~, le t du zend tkich étant supprimé ; de sorte que tkaêcha peut passer pour un de ces mots, rares d'ailleurs, pour lesquels le dictionnaire persan supplée jusqu'ici à l'absence de tout autre moyen d'explication. Quant à la première partie du composé, ahura, nous remarquerons qu'elle est ici à la forme absolue, contre le système le plus ordiH Voyez ms. Anq, n8 a F, pag. ai, 1 19 et pau. I. a Qigitized by Google

nence *ô* fait de *vîdaêvô* un adjectif possessif signifiant : « qui a les « Dévas contre soi, contraire aux Dévas. » Nériosengh en le traduisant par *vibhinnadêvâm*, « (la loi) par laquelle les Dévas sont brisés, » donne le sens qu'Anquetil d'ailleurs nous fait connaître. Mais il se trompe encore sur le rapport de ce mot avec les autres termes de la proposition, en ce qu'il méconnaît le véritable cas de l'adjectif. On ne doit pas du reste s'en étonner, puisque Nériosengh ne traduisait pas directement le zend du sanscrit, mais qu'il suivait exclusivement, ce semble, la version faite en pehlvi, langue dans laquelle il ne paraît pas que les rapports grammaticaux soient marqués avec beaucoup de précision.

Le mot suivant *ahuraṭkaêsô* (car il faut lire en un seul mot ce que notre manuscrit sépare en deux) [15] est rendu, dans le Mémoire souvent cité de M. Rask, par « sanctæ legis sectator. » Le sens exact est « celui qui suit les préceptes d'Ahura; » et la forme du mot est celle d'un adjectif possessif dans lequel *ṭkaêsô*, avec la marque d'un nom. masc. sing., nous donne un nom dont le thème est en *a*. Ce mot que les copies les plus anciennes écrivent *ṭkaêcha*, orthographe qui me paraît la véritable, est un terme d'un usage très-fréquent en zend. Je suppose qu'il signifie proprement *instruction, précepte;* c'est le mot *daêna* qui veut dire *loi, religion*. Analysé d'après les principes de dérivation communs au zend et au sanscrit, *ṭkaêcha* nous présente un substantif masc. formé avec le suffixe *a* qui exige le *guṇa* d'un radical *ṭkich* dont je n'ai pu jusqu'à présent retrouver l'analogue en sanscrit. Mais, d'un autre côté, c'est, selon toute apparence, le persan كيش, le *ṭ* du zend *ṭkich* étant supprimé; de sorte que *ṭkaêcha* peut passer pour un de ces mots, rares d'ailleurs, pour lesquels le dictionnaire persan supplée jusqu'ici à l'absence de tout autre moyen d'explication.

Quant à la première partie du composé, *ahura*, nous remarquerons qu'elle est ici à la forme absolue, contre le système le plus ordi-

[15] Voyez ms. Anq. n° 2 F, pag. 22, 119 et *pass.*

Digitized by Google

 naircment suivi par la langue zende, qui, lorsque le premier terme d'un composé est un nom en a, le met ordinairement au nominatif en 6. C'est une observation qui se vérifiera dans la plupart des cas où ce même mot ahara, sur lequel nous reviendrons plus tard, entrera en composition avec un autre substantif ou adjectif que tkaécha. C'est ainsi que nous trouverons ahuraddta (et non ahurâdâta), orthographe qui nous autorise à lire en un seul mot aharatkaêchd. Les mots datai jusqu'à zarathustrdi portent, à l'exception de hadha, la désinence di qui dans les noms masc. en a est celle d'un datif sing. L'identité de cette désinence avec celle des mêmes noms en sanscrit (âya) est trop évidente pour ne pas être immédiatement reconnue. La terminaison zende ne diffère de âya que par l'absence de l'a final que M. Bopp croit supprimé dans la désinence di, de sorte que cette dernière serait postérieure à âya Cette suppression d'une voyelle a qui force y de retourner à son élément primitif est certainement fréquente en zend , et nous en avons déjà prié dans nos observations sur l'alphabet. Mais il ne suffit pas de dire qu'di est le résultat de la suppression de l'a final de la désinence âya, il faut démontrer que cette dernière désinence a bien le droit de passer pour anterieure à di. Car s'il arrivait que di fût une désinence primitive à l'égard de âya, on ne pourrait pas prétendre que l'a de âya en a été retranché : ce serait au contraire cette désinence âya qui se serait développée de di par l'addition d'un a. Toute la question se réduit donc à savoir si di est le résultat d'une de ces contractions que l'on rencontre si souvent dans le dialecte prâkrit, et qui sont incontestablement plus modernes que les formes sanscrites corres- . pondantes, ou bien si ai est une désinence des noms en a, propre à la langue zende , dont les éléments sont bien les mêmes que ceux de Y Aya sanscrit, mais qui n'en dérive pas pour cela directement. Or la comparaison d'un grand nombre de formes très-significatives nous apprend qu'di en zend n'est autre chose que le sanscrit TI, ou , " Jakrk.f. tcmennh. Kntik, man i83i. Digitized

nairement suivi par la langue zende, qui, lorsque le premier terme d'un composé est un nom en *a*, le met ordinairement au nominatif en *ô*. C'est une observation qui se vérifiera dans la plupart des cas où ce même mot *ahura*, sur lequel nous reviendrons plus tard, entrera en composition avec un autre substantif ou adjectif que *ṭkaêcha*. C'est ainsi que nous trouverons *ahuradâta* (et non *ahurôdâta*), orthographe qui nous autorise à lire en un seul mot *ahuraṭkaêchô*.

Les mots *dâtâi* jusqu'à *zarathustrâi* portent, à l'exception de *hadha*, la désinence *âi* qui dans les noms masc. en *a* est celle d'un datif sing. L'identité de cette désinence avec celle des mêmes noms en sanscrit (*âya*) est trop évidente pour ne pas être immédiatement reconnue. La terminaison zende ne diffère de *âya* que par l'absence de l'*a* final que M. Bopp croit supprimé dans la désinence *âi*, de sorte que cette dernière serait postérieure à *âya*[14]. Cette suppression d'une voyelle *a* qui force *y* de retourner à son élément primitif est certainement fréquente en zend, et nous en avons déjà parlé dans nos observations sur l'alphabet. Mais il ne suffit pas de dire qu'*âi* est le résultat de la suppression de l'*a* final de la désinence *âya*, il faut démontrer que cette dernière désinence a bien le droit de passer pour antérieure à *âi*. Car s'il arrivait que *âi* fût une désinence primitive à l'égard de *âya*, on ne pourrait pas prétendre que l'*a* de *âya* en a été retranché : ce serait au contraire cette désinence *âya* qui se serait développée de *âi* par l'addition d'un *a*. Toute la question se réduit donc à savoir si *âi* est le résultat d'une de ces contractions que l'on rencontre si souvent dans le dialecte prâkrit, et qui sont incontestablement plus modernes que les formes sanscrites correspondantes, ou bien si *âi* est une désinence des noms en *a*, propre à la langue zende, dont les éléments sont bien les mêmes que ceux de l'*âya* sanscrit, mais qui n'en dérive pas pour cela directement.

Or la comparaison d'un grand nombre de formes très-significatives nous apprend qu'*âi* en zend n'est autre chose que le sanscrit ए, ou,

[14] *Jahrb. f. wissensch. Kritik*, mars 1831.

Digitized by Google

INVOCATION. 1 1 comme nous l'avons déjà fait remarquer, un vriddhi de l'i. Si donc le rend di est la forme propre du vriddhi sanscrit T J, ne peut-on pas dire que dans dàt-âi nous devons voir un sanscrit datt-di, soit qu'on admette que la désinence di est celle des pronoms, tasmài par exemple, et conséquemment qu'on la prenne pour un vriddhi, soit qu'on veuille considérer cet di comme le résultat de la fusion de l'a de la forme déclinable avec IV, désinence du datif, suivant l'observation de M. Bopp ls? Je pense donc qu'il n'est pas besoin de recourir à la désinence âya, déjà modifiée d'après le génie de la langue brahmanique, pour rendre compte de la désinence zende di; et qu'au contraire celle-ci, comparée à la terminaison des pronoms kahmâi, ahmdi, etc., est un vriddhi à la manière icndc. Je ne repousserai pas non plus le rapprochement que M. Rask " établit entre cette désinence di et le grec an, parce que l'd passe très-fréquemment à l'd («), et que, tout en étant au fond identique à la désinence sanscrite âya , la terminaison di, sous cette forme que je regarde comme primitive, peut l'être également à tu. Le thème déclinable qui subsiste après le retranchement de la désinence dt et le replacement de l'a linal, mérite encore d'être comparé au sanscrit, et il semble même plus régulièrement formé et conséquemment plus ancien que datta, puisqu'il vient directement du radical dd par la seule addition du suffixe ta. Le mot suivant, hadha, est un adverbe de lieu sur le sens duquel Nériosengh et Anquetil ne sont pas d'accord avec l'analyse grammaticale, mais qui doit, selon nous, signifier ici. M. Rask traduit donc assez exactement hadha par hac; car ce mot est formé de ha, modification zende de la syllabe pronominale sanscrite ja , et du suffixe dha qui se retrouve dans un grand nombre d'adverbes zends dérivés des lettres pronominales, comme adha , de la voyelle pronominale a; avadha, du pronom ava, le y des Persans; idha, de la voyelle pronominale i, mot qui est reste également dans le pâli idha; " Gramm. tanter. r. 117, nol. ult. — " U cher dut Aller, etc. pag. »i. a. Digitized by Google

comme nous l'avons déjà fait remarquer, un *vṛiddhi* de l'*i*. Si donc le zend *âi* est la forme propre du *vṛiddhi* sanscrit ऐ, ne peut-on pas dire que dans *dât-âi* nous devons voir un sanscrit *datt-âi*, soit qu'on admette que la désinence *âi* est celle des pronoms, *tasmâi* par exemple, et conséquemment qu'on la prenne pour un *vṛiddhi*, soit qu'on veuille considérer cet *âi* comme le résultat de la fusion de l'*a* de la forme déclinable avec l'*ê*, désinence du datif, suivant l'observation de M. Bopp [15]? Je pense donc qu'il n'est pas besoin de recourir à la désinence *âya*, déjà modifiée d'après le génie de la langue brahmanique, pour rendre compte de la désinence zende *âi;* et qu'au contraire celle-ci, comparée à la terminaison des pronoms *kahmâi, ahmâi,* etc., est un *vṛiddhi* à la manière zende. Je ne repousserai pas non plus le rapprochement que M. Rask [16] établit entre cette désinence *âi* et le grec ωι, parce que l'*â* passe très-fréquemment à l'*ô* (ω), et que, tout en étant au fond identique à la désinence sanscrite *âya*, la terminaison *âi*, sous cette forme que je regarde comme primitive, peut l'être également à ωι.

Le thème déclinable qui subsiste après le retranchement de la désinence *âi* et le replacement de l'*a* final, mérite encore d'être comparé au sanscrit, et il semble même plus régulièrement formé et conséquemment plus ancien que *datta*, puisqu'il vient directement du radical *dâ* par la seule addition du suffixe *ta*.

Le mot suivant, *hadha*, est un adverbe de lieu sur le sens duquel Nériosengh et Anquetil ne sont pas d'accord avec l'analyse grammaticale, mais qui doit, selon nous, signifier *ici*. M. Rask traduit donc assez exactement *hadha* par *huc;* car ce mot est formé de *ha*, modification zende de la syllabe pronominale sanscrite *sa*, et du suffixe *dha* qui se retrouve dans un grand nombre d'adverbes zends dérivés des lettres pronominales, comme *adha*, de la voyelle pronominale *a; avadha*, du pronom *ava*, le ﻭ des Persans; *idha*, de la voyelle pronominale *i*, mot qui est resté également dans le pâli *idha;*

[15] *Gramm. sanscr.* r. 127, not. ult. — [16] *Ueber das Alter,* etc. pag. 21.

Digitized by Google

 tadha, de la syllabe pronominale ta , etc. C’est une des nombreuses formatives d'adverbes employées par la langue zende qui est trèsriche en ce genre, et nous devons y reconnaître le suffixe sanscrit ha, où le h représente le dh zend. Cette dérivation est d’autant moins douteuse, que M. Rosen a déjà constaté l’existence, dans le dialecte des Védas, du mot sadha pour saha n. Le mot zaralhustrdi est encore un datif, celui de zarathustra, véritable forme du nom de Zoroastre, que nous avons déjà rencontré dans l’adjectif zarathuslris. Je suis loin d’étre fixé sur la signification de ce mot, dont Anquetil a rassemblé les diverses interprétations proposées avant lui Celle qu’il leur substitue, quoique fondée sur une connaissance en apparence plus exacte de la langue zende, me paraît susceptible de graves difficultés, et elle ne peut se soutenir que si l’on admet des changements de lettres que, selon moi, rien ne justifie. Anquetil lit zcrélhoschtrê, çe qu’avec M. Rask nous transcrivons zarathustra , ou zarxtthachtra, si l'on veut continuer à donner au le son du g), ou ch. Dans ce mot, Anquetil trouve zeré (d'or) et thaschtré , qui ne diffère, selon lui, que par l'addition d’un h. de teschtré, nom d’un astre qui fait l’objet d’une des prières appelées [eschts et qu’on identifie avec l’étoile Sirius 10. Cette manière de diviser ce mot le conduit à la traduction suivante: « Taschtcr (astre) d’or, c’est-à-dire brillant ■ et libéral. » Mais d’abord, pour que la ressemblance ou la diffé11 Rigvtd. spec. pag. a 3, not. Voja PAninit VI, 3, 96. " Zend Avesta , tom. I, a* port, pag. a et sqq. et le* notes. ,# Zend Avesta, tom. II, pag. 186, et not. 1 . Le nom de cet astre qui est assez rare dans le Vendidad-sadé, mais que l'on rencontre fréquemment et sous des formes très-diverses dans l’Icschl de Taschtcr, est cité dans notre texte sans plus ample explication , parce que ce qui importe en ce moment, c’est de montrer qu’il ne peut, en aucune façon . être retrouvé dans le nom de Zoroastre. Nous chercherons à en rendre compte plus bas sur le premier chapitre du Yaçna, et nous verrons qu’on doit le rattacher au même radical que le sanscrit tachtri, l’un des noms du soleil , sous l’une de scs douze manifestations nommées, dan» la mythologie, âditya. # Digitized by Google

INVOCATION. i3 rencc de tous ccs mots puisse être exactement appréciée, on a besoin de les voir écrits en caractères originaux. Le mol qu'Anquetil lit zerè et qu'il traduit par d'or, de couleur d'or, n'est autre que jÏjjiÇ zairi (en sanscrit han), jaune, et par extension doré. Or je ne puis trouver dans ce mot la première partie du nom de Zoroastre, zara. Ce qu'Anquctil lit thaschtrè et qu'il trouve identique à teschtrè, est le mot tistrya, dans lequel personne ne reconnaîtra la seconde partie du nom de Zoroastrc, selon Anqnetil thoschtré et selon nous thustra; car rien n'autorise le changement de t en th, ni celui de i en o. Il me paraît donc que l'interprétation d'Anquctil ne peut se défendre étymologiquement, et je crois qu'il est difficile de retrouver dans le nom de Zoroastrc le mot astre, que les Grecs, trompés sans doute par une transcription ou une prononciation peu exacte, ont cru y reconnaître ". Malheureusement je ne trouve pas dans la langue les éléments d'une interprétation complètement satisfaisante pour le nom de zarathustra. Le seul mot que j'y reconnaisse d'une manière certaine, est ustra, qui en zend, comme uchtra en sanscrit, signifie chameau. On sait que les noms propres étaient fréquemment formés, dans l'ancienne Perse et dans la Bactriane, du nom de divers animaux domestiques, entre autres de celui du cheval (açpa et auniat), du chien (f pâ), etc. On s'étonnera donc peu que le nom du chameau se retrouve comme un des éléments de celui de Zoroastre. Dans cette hypothèse, après avoir retranché ustra de zarathustm, il restera zaralh, comme première partie du mot composé. Mais je ne crois pas avoir vu ailleurs ce mot, dans lequel on peut cependant reconnaître zar, radical qui, avec le suffixe i, forme zairi (jaune, doré), et qui existe aussi en persan sous sa forme primitive jj (or). La syllabe ath ; la seule qui soit encore à expliquer, peut n'être que la formative at, dont le t aura été changé en th par une raison qui m'est inconnue. Sans prétendre que la voyelle u soit douée , comme ** Conf. Diog. Laert. in proetm. ad Vit. philotoph.

 on sait que le sont certaines semi-voyelles, et v entre autres, d'une aspiration qui remonte sur la consonne précédente, il est assez remarquable que IV grec initial soit virtuellement et nécessairement accompagné d'un esprit rude qui se reporte sur la consonne radicale d'une préposition, par exemple, venant à se joindre à un mot commençant par ». Si l'on pouvait supposer que l'a zend est, dans certaines circonstances, aussi aspiré que IV' grec, j'y verrais une confirmation de la conjecture qui regarde le suffixe atli de zarath comme une simple modification de at. Si cela est ainsi , zarath doit signifier jaune (en persan Sjj) ; et le nom de Zoroastre, dont le père s'appelait « celui qui possède beaucoup de chevaux,» devra se traduire par • fulvos camelos habens. » Au reste, ce n'est là qu'une simple conjecture, et je laisse au lecteur à décider si les raisons dont je viens de l'appuyer sont suffisantes pour la faire substituer au témoignage de l'antiquité, qui a vu le mot astre (o/^CiVik) dans le nom du réformateur du magisme. Immédiatement après zarathustrûi . vient achaoné qui nous donne une nouvelle forme de datif; car c'est incontestablement la désinence sanscrite é , employée en zend à peu près dans les mêmes cas que dans l'idiome sacré des Brahmanes. Le mot achaoné, dont nous rencontrerons par la suite un grand nombre de formes, est un adjectif dérivé du substantif acha , qui sera expliqué tout à l'heure, et du suffixe van, qui se trouve en entier & l'accusatif acha-van-ém. La permutation du suffixe van au datif et dans les autres cas indirects où nous la reconnaîtrons plus tard, est digne de remarque en ce que la loi d'après laquelle elle s'opère, est d'une application fréquente dans la langue zende. L'a du suffixe van disparaissant, ou plutôt étant déplacé, le v retourne à son élément primitif, qui est a, et cette voyelle à son tour , s'incorporant l'a déplacé, devient o. Ainsi de acha-van on a acha-on, à peu près de la même manière que du sanscrit maghavan on forme maghôn dans le plus grand nombre des cas indirects. Telle, du moins, me semble être l'explication

Digitized by Google

 de cette particularité, où il faut remarquer que la voyelle a, placée devant o, n'y est pas appelée par la même règle que dans les mots où l'o est le résultat du guna d'un u, ou bien I 'é, résultat du gnna d'un i. L'a de acha-onê semble au contraire appartenir en propre au thème du substantif acha. Peut-être dans le cas de achaonê , expliqué comme nous venons de le faire, faudrait-il lire 6 long, en affectant cette voyelle précédée d'a bref à la représentation de la contraction des syllabes ara (comme dans yaôm pour yavam) , et en gardant l'autre forme de l'o pour le cas du guna. Cependant les manuscrits les plus anciens, et notamment le n" 6 S, adoptent presque toujours l'o bref dans le premier cas comme dans celui du gana. Ils indiquent ainsi par la meme orthographe des faits qui mériteraient, ce semble, d'être distingués; en d'autres termes, ils ne distinguent pas ces deux faits l'un de l'autre, et regardent ao de achaonê comme dû au même principe que l'ao, évidemment guna d'a, dans raotchayéiti, forme causale de ratch. Nous venons de voir que si nous supprimons le suffixe van, ou ce qui en est la modification affaiblie on, il nous reste acha, thème dont nous avons le génitif dans achahê. La désinence hé s'explique jusqu'à un certain point par la règle dont nous avons parlé tout à l'heure. Je crois y reconnaître le sanscrit tya, dont le s est devenu h, d'après le génie de l'idiome sacré des Parses. En déplaçant l'a de kya, et en ramenant y à son élément voyelle, on aura hai qui s'assimilant d'après les lois de la fusion des lettres, nous donne hé. Cette forme est le résultat d'une contraction, et on peut dès-lors la considérer comme relativement moderne. C'est, selon moi, une altération du genre de celles qui constatent la postériorité du prâkrit à l'égard du sanscrit, et qui, dans la question du zend comparé à l'idiome sacré des Brahmanes, peuvent servir à prouver que la première de ces deux langues offre dans son état actuel un mélange de formes de plusieurs âges, sans doute parce qu'elle a été moins soigneusement cultivée, ou écrite dans des temps relativement plus

de cette particularité, où il faut remarquer que la voyelle *a*, placée devant *o*, n'y est pas appelée par la même règle que dans les mots où l'*o* est le résultat du *guṇa* d'un *u*, ou bien l'*é*, résultat du *guṇa* d'un *i*. L'*a* de *acha-oné* semble au contraire appartenir en propre au thème du substantif *acha*. Peut-être dans le cas de *achaoné*, expliqué comme nous venons de le faire, faudrait-il lire *ó* long, en affectant cette voyelle précédée d'*a* bref à la représentation de la contraction des syllabes *ava* (comme dans *yaóm* pour *yavam*), et en gardant l'autre forme de l'*o* pour le cas du *guṇa*. Cependant les manuscrits les plus anciens, et notamment le n° 6 S, adoptent presque toujours l'*o* bref dans le premier cas comme dans celui du *guṇa*. Ils indiquent ainsi par la même orthographe des faits qui mériteraient, ce semble, d'être distingués; en d'autres termes, ils ne distinguent pas ces deux faits l'un de l'autre, et regardent *ao* de *achaonê* comme dû au même principe que l'*ao*, évidemment *guṇa* d'*u*, dans *raotchayéiti*, forme causale de *rutch*.

Nous venons de voir que si nous supprimons le suffixe *van*, ou ce qui en est la modification affaiblie *on*, il nous reste *acha*, thème dont nous avons le génitif dans *achahé*. La désinence *hé* s'explique jusqu'à un certain point par la règle dont nous avons parlé tout à l'heure. Je crois y reconnaître le sanscrit *sya*, dont le *s* est devenu *h*, d'après le génie de l'idiome sacré des Parses. En déplaçant l'*a* de *kya*, et en ramenant *y* à son élément voyelle, on aura *kai* qui s'assimilant d'après les lois de la fusion des lettres, nous donne *hé*. Cette forme est le résultat d'une contraction, et on peut dès-lors la considérer comme relativement moderne. C'est, selon moi, une altération du genre de celles qui constatent la postériorité du prâkrit à l'égard du sanscrit, et qui, dans la question du zend comparé à l'idiome sacré des Brahmanes, peuvent servir à prouver que la première de ces deux langues offre dans son état actuel un mélange de formes de plusieurs âges, sans doute parce qu'elle a été moins soigneusement cultivée, ou écrite dans des temps relativement plus

Digitized by Google

!! .6 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. modernes. Le thème acha , que nous verrons écrit fautivement asa , signifie, selon Anquctil et Nérioscngh, sainteté, pureté. J’ai lieu de soupçonner que ce mot appartient à la même racine que le sanscrit atchtchha (transparent), le tchh que nous savons devenir ç en zend, se changeant dans quelques cas plus rares en ch. Ce substantif, qui a une famille plus étendue en zend qu'en sanscrit, forme achya qui me paraît être le grec •««ouvoir démontrer que la longue de ces inscriptions, quoique offrant des traits nombreux de ressemblance avec le zend, en diffère cependant d’une manière notable et dans de» points très-importants. Cette question de critique fait l’objet d'un mémoire destiné à l’Académie des inscriptions, dans lequel nous croyons avoir fait faire un pas de plus à la lecture et à l’interprétation de ces monuments précieux.
Digitized by Google

INVOCATION. i7 a ralhw, dans lequel il est indispensable de regarder w comme la permutation d'un a en », d’après la loi euphonique, qu’une voyelle tombant sur une voyelle dissemblable, se change en sa semi-voyelle correspondante. Si, en effet, on ramène w à son élément voyelle primitif, on aura un mot terminé en a , que nous reconnaîtrons pour le thème de ce nom. Ce thème n’est cependant pas rathu, mais bien rat a, car l’aspiration du th disparaît avec la cause qui la produisait, c'est-à-dire avec le w , dont la présence exigeait le changement du t en th , ainsi que nous l’avons remarqué déjà dans nos observations préliminaires. Anquetil traduit le mot rata par grand, comme s’il était un adjectif, ou tout au moins un adjectif substantific. Dans une note, qui se rapporte à une autre forme de ce même mot [rathwàm), que nous allons examiner tout à l’heure , sous la phrase n” a , Anquetil ajoute que ce mot désigne en général les temps, et particulièrement les cinq parties du jour, et les cinq Gàhanbars ou jours épagomènes ”. Nériosengh s’accorde assez bien avec Anquetil en le rendant par guru (maître). Je crois que ce mot, dont le thème est rata masc., n’est autre que le sanscrit nia (saison), lequel a pris chez les Parscs une acception que je ne vois pas qu’il ait eue en sanscrit , quoiqu’un mot fort ancien de cette dernière langue donne lieu à un rapprochement qui n’est pas sans intérêt. Pour comprendre le rapport que je vois entre le zend rata et le sanscrit rita, il faut savoir que, dans le Zend Avesta, le mot ratu est le plus souvent employé comme qualificatif des êtres divins sous la garde desquels se trouve une division quelconque de la durée. C’est pour cela, sans doute, qu’Anquetil dit que rata désigne en général les temps, quoiqu’il l’interprète par grand, maître. Or, voici, je crois, comment un mot qui signifie temps, a pu, par la suite et selon les besoins de la liturgie , prendre une acception aussi différente que celle de maître. Les divisions du temps, qui jouent un rôle si important dans la doctrine de Zoroastrc, ont reçu des dé" Zend Avesta . tom. I, 3* part . p. 80 , not. 3. I. 3

a *rathw*, dans lequel il est indispensable de regarder *w* comme la permutation d'un *u* en *w*, d'après la loi euphonique, qu'une voyelle tombant sur une voyelle dissemblable, se change en sa semi-voyelle correspondante. Si, en effet, on ramène *w* à son élément voyelle primitif, on aura un mot terminé en *u*, que nous reconnaîtrons pour le thème de ce nom. Ce thème n'est cependant pas *rathu*, mais bien *ratu*, car l'aspiration du *th* disparaît avec la cause qui la produisait, c'est-à-dire avec le *w*, dont la présence exigeait le changement du *t* en *th*, ainsi que nous l'avons remarqué déjà dans nos observations préliminaires. Anquetil traduit le mot *ratu* par *grand*, comme s'il était un adjectif, ou tout au moins un adjectif substantifié. Dans une note, qui se rapporte à une autre forme de ce même mot (*rathwām*), que nous allons examiner tout à l'heure, sous la phrase n° 2, Anquetil ajoute que ce mot désigne en général les temps, et particulièrement les cinq parties du jour, et les cinq Gâhanbars ou jours épagomènes [22]. Nériosengh s'accorde assez bien avec Anquetil en le rendant par *guru* (maître). Je crois que ce mot, dont le thème est *ratu* masc., n'est autre que le sanscrit *ṛĭtu* (saison), lequel a pris chez les Parses une acception que je ne vois pas qu'il ait eue en sanscrit, quoiqu'un mot fort ancien de cette dernière langue donne lieu à un rapprochement qui n'est pas sans intérêt.

Pour comprendre le rapport que je vois entre le zend *ratu* et le sanscrit *ṛĭtu*, il faut savoir que, dans le Zend Avesta, le mot *ratu* est le plus souvent employé comme qualificatif des êtres divins sous la garde desquels se trouve une division quelconque de la durée. C'est pour cela, sans doute, qu'Anquetil dit que *ratu* désigne en général *les temps*, quoiqu'il l'interprète par *grand*, *maître*. Or, voici, je crois, comment un mot qui signifie *temps*, a pu, par la suite et selon les besoins de la liturgie, prendre une acception aussi différente que celle de *maître*. Les divisions du temps, qui jouent un rôle si important dans la doctrine de Zoroastre, ont reçu des dé-

[22] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part., p. 80, not. 3.

Digitized by Google

 nominations spéciales dont on a fait des personnifications, et en quelque sorte des génies, des chefs, auxquels sont soumises les diverses parties de la durée que leur nom désigne. Le mot ritu (zend ratu) a pu, d'après cette explication, cesser d'être significatif au propre en zpnd, ou plutôt il a pris un sens détourné qui lui vient de l'usage spécial auquel l'ont appliqué les Parses. Mais dans cette langue meme , il serait facile de trouver des traces de sa signification première; et outre le témoignage d'Anquetii, nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à un passage du xvm * J'argard du Vcndidad où Anquctil, sans doute d'après les Parses, traduit le mot rata par temps Enfin, je crois qu'on peut découvrir aussi en sanscrit la trace de ce passage du sens de saison à celui de maître, chef, dans le nom ancien que porte chez les Brahmanes le prêtre domestique ritvidj, littéralement • celui qui sacrifie dans les ritu , ou saisons prescrites. > 11 est vraisemblable que , dans ce composé , ritu ne désigne pas seulement les trois ou six saisons qui divisent l'année dans l'Inde. Ce mot doit, selon toute apparence, s'appliquer aussi, comme en zend, aux diverses portions du jour et de la nuit d'après la division liturgique. Or, quand on voit, chez les Brahmanes, le prêtre officiant nommé «celui qui sacrifie aux diverses divisions du temps,» on comprend sans peine que ces divisions personnifiées sous le nom que la liturgie leur assigne, aient pu devenir des maîtres ou des chefs. Nous devons ajouter que, dans une acception différente et trèsusitée aussi, le mot zend rata peut bien n'être que le nom du ritvidj lui-même ; car nous verrons plus bas que le second des prêtres officiants, celui que les Parses appellent le raspi, porte en zend le nom de rata. Dans cette hypothèse , à laquelle une autre remarque sur un des personnages qui figurent dans la liturgie zende donnera plus tard quelque vraisemblance, rata doit être regardé moins comme l'abréviation du sanscrit ritvidj (la dernière partie du com" Voyez Vendidad-Hulè lith. p. 455 ; Zend Avesla, iom. I, a* part., pag. 4o3.
Digitized by Google

 19 posé ayant été supprimée) que comme une sorte de changement intérieur de rifa qui, en zend, devrait être ërëtu, et qui n’est sans doute devenu ratu que par un guna irrégulier. En d'autres termes, le zend rata, dérivé de rïtu, doit signifier • relatif aux saisons, ou , « qui observe les diverses saisons. » 11 est d’ailleurs assez remarquable que le mot ratu existe en sanscrit, mais seulement dans deux sens, suivant Wilson: « 1° le Gange • céleste ; a° femme qui dit la vérité. • Ce mot sanscrit dont le second sens s’accorderait assez bien avec les idées que réveille le nom du prêtre, dérive, suivant les grammairiens indiens, d’une de ces racines sâutra que l’on ne trouve que dans les commentaires , racines qu'il est de la plus grande importance de prendre en considération, parce quelles jettent souvent un jour nouveau sur des mots obscurs en sanscrit et en zend, et qu’elles permettent, au moins dans un grand nombre de cas, de ramener à une origine commune des termes qui se trouvent dans ces deux langues, lettre pour lettre , mais avec des acceptions différentes. Wilson qui , sur l’autorité des grammairiens indiens, rattache le sanscrit rata au radical sâutra qu'il écrit rit, ne donne pas sur ratu le sens de ce radical. Mais cette racine existe dans son dictionnaire à son rang alphabétique, avec les significations de «aller, être puissant, domi« ner, haïr. » Le sens le plus ordinaire de ce radical pour lequel M. Rosen n’apporte pas d’exemple , est difficile par cela même à déterminer. Mais ce qu’il importe de remarquer, c’est qu’on en tire en sanscrit ratu, par un guna irrégulier, semblable à celui auquel nous avons recours pour rattacher le zend rata au sanscrit rïtu. Ce rapprochement du ratu sanscrit dérivé de rit, et du ratu zend comparé à rïtu, ne justifie pas seulement le procédé de dérivation que nous proposons pour le terme zend (ri devenant ra); il suggère encore une autre explication d’après laquelle rata signifierait chef. de la racine rit (dominer). Nous pouvons donc, en résumant les observations précédentes, présenter une triple explication du zend 3. Digitized by Google

30 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. ratu, qui signifie dans la liturgie maître, quelquefois, selon Anquetil lui-même, temps, et qui est le nom du second prêtre officiant. 1“ Ratu n’est que le sanscrit rïta (saison) avec un guna irrégulier: la signification de temps donnée à ratu résulte naturellement de celle du sanscrit ritu, et l'acception plus éloignée de maître vient de la personnification des diverses parties de la dorée appelées ratu. a* Ratu correspond au sanscrit ritvidj (celui qui sacrifie aux saisons déterminées) : la signification de prêtre officiant vient du sens propre de rita (saison); elle ressort de la forme dérivée du mot ratu. 3” Rata dans le sens de chef et dans celui de prêtre officiant, peut n’être que le sanscrit rata, lequel, il est vrai, n’a pas ce sens, mais qui vient d’une racine rît à laquelle on peut rattacher le zend rata. Il n'est pas inutile de remarquer que les deux premières explications sont très-conciliables, en ce sens qu’elles répondent i des acceptions différentes du même mot. Elles rentrent même, i vrai dire, l’une dans l’autre. La troisième me paraît la moins vraisemblable. II était toutefois utile de la présenter pour faire voir que le sanscrit possède, comme le zend, le mot rata, mais avec un autre sens. C’est un de ces termes assez nombreux qui forment comme le patrimoine antique de ces deux langues, mais que l’usage a, dans chacune d’elles, employé à des valeurs totalement dissemblables. Après l’analyse à laquelle nous venons de nous livrer, il nous est possible d’apprécier au juste l’exactitude de la traduction qu' Anquetil a reçue des Parscs. Il est évident que les mots • pur, saint • et grand » ne sont pas une traduction exacte de achaonê achahé rathwé, littéralement para paritatis domino. Ces mots sont au cas d’attribution avec un déterminatif au génitif, de même que ddtdi hadha, etc., littéralement dato hic data contra Devos Zoroastri. Ils forment le complément du verbe fravarâni, et terminent cette profession de foi du Parsc : « Moi adorateur de Mazda, sectateur de Zo

INVOCATION. ai i roastre, ennemi des Dévas, observateur des préceptes d'Aliura, «que j'adresse mon hommage à celui qui est donné ici, donné « contre les Dévas, à Zoroastre, pur, maître de pureté! » Il ne me semble pas que le sens puisse être douteux, et les datifs ddlâi ne doivent être que des qualificatifs de zarathastrâi. Mais comme cette interprétation modifie d'une manière notable celle d'Anquetil, nous devons nous y arrêter un instant. On ne peut pas essayer de traduire • que j'adresse mon hommage • à ce qui a été donné contre les Dévas à Zoroastre, • ni voir dans les mots * ce qui a été donné contre les Dévas , » l'explication du titre du livre appelé Vendidad, que notre texte présenterait comme ayant été donné à Zoroastre. En effet, dans tous les passages où le Vendidad est cité, le texte joint toujours aux mots vidaêva data le nom de Zoroastre placé au même cas que ces mots mêmes. Il suit nécessairement de là que vidaêva ddta sont des adjectifs qui déterminent le nom propre zarathustra. J'ai examiné avec la plus grande attention tous les passages où, suivant les Parses et Anquetil, il est fait mention du Vendidad, et j'ai acquis la certitude qu'à l'exception de deux textes, les mots vidaêva data sont toujours accompagnés du nom propre de Zoroastre **. L'un de ces textes se trouve dans le iv* cardé de l'Iescht de Sérosch, et il est répété dans le Grand Sirouzé"; il est conçu de manière que les mots vidaêva ddta peuvent se rapporter à mâthra (la parole), invoquée dans la prière qui précède immédiatement; d'où il résulte que là encore vidaêva data seraient des épithètes de la parole, comme. *' Mon but n'est pas de discuter en ce. moment tous les passages dans lesquels les mots vtdaéva ddta sont rapprochés du nom de Zoroastre, ni de signaler cette particularité intéressante de la forme plurielle sous laquelle se présentent ces mots, et par suite le nom de Zoroastre qui est en rapport avec eux. Le commentaire du Yaçna nous donnera plus tard l'occasion de mettre ces faits dans tout leur jour. Je ne dois , quant à présent , m'occuper qu'à constater le rapport de vtdaéva ddta avec zarathustra, pour en faire ressortir la véritable signification des deux premiers mots. " Ms Anquetil n# 3 S, pag. 55a ; Zend Avcsta% tom. Il, pag. a 36 et 334*

« roastre, ennemi des Dévas, observateur des préceptes d'Ahura, « que j'adresse mon hommage à celui qui est donné ici, donné « contre les Dévas, à Zoroastre, pur, maître de pureté! » Il ne me semble pas que le sens puisse être douteux, et les datifs *dâtâi* ne doivent être que des qualificatifs de *zarathustrâi*. Mais comme cette interprétation modifie d'une manière notable celle d'Anquetil, nous devons nous y arrêter un instant.

On ne peut pas essayer de traduire « que j'adresse mon hommage « à ce qui a été donné contre les Dévas à Zoroastre, » ni voir dans les mots « ce qui a été donné contre les Dévas, » l'explication du titre du livre appelé *Vendidad*, que notre texte présenterait comme ayant été donné à Zoroastre. En effet, dans tous les passages où le Vendidad est cité, le texte joint toujours aux mots *vîdaêva dâta* le nom de Zoroastre placé au même cas que ces mots mêmes. Il suit nécessairement de là que *vîdaêva dâta* sont des adjectifs qui déterminent le nom propre *zarathustra*. J'ai examiné avec la plus grande attention tous les passages où, suivant les Parses et Anquetil, il est fait mention du Vendidad, et j'ai acquis la certitude qu'à l'exception de deux textes, les mots *vîdaêva dâta* sont toujours accompagnés du nom propre de Zoroastre [24].

L'un de ces textes se trouve dans le IV^e^ *cardé* de l'Iescht de Sérosch, et il est répété dans le Grand Sirouzé [25]; il est conçu de manière que les mots *vîdaêva dâta* peuvent se rapporter à *mâthra* (la parole), invoquée dans la prière qui précède immédiatement; d'où il résulte que là encore *vîdaêva dâta* seraient des épithètes de *la parole*, comme,

[24] Mon but n'est pas de discuter en ce moment tous les passages dans lesquels les mots *vîdaêva dâta* sont rapprochés du nom de Zoroastre, ni de signaler cette particularité intéressante de la forme plurielle sous laquelle se présentent ces mots, et par suite le nom de Zoroastre qui est en rapport avec eux. Le commentaire du Yaçna nous donnera plus tard l'occasion de mettre ces faits dans tout leur jour. Je ne dois, quant à présent, m'occuper qu'à constater le rapport de *vîdaêva dâta* avec *zarathustra*, pour en faire ressortir la véritable signification des deux premiers mots.

[25] Ms. Anquetil n° 3 S, pag. 552; *Zend Avesta*, tom. II, pag. 236 et 334.

Digitized by Google

 dans les autres textes, ils le sont de Zoroastre. Le second passage qui se lit au xxiv' cardé de l'Iescht Farvardin est beaucoup plus obscur*1; mais quoique je ne puisse encore en donner une explication complètement satisfaisante, je ne crois pas cependant qu'on soit autorise à se servir de ce texte pour affirmer que vidaéva data signifie ce que les Parses appellent Vendidad. En cflet, on lit dans ce passage daévâ dâtém, ■ à Devis datum, • et non vidaevô dàtcm , comme il faudrait lire si l'on voulait trouver dans ce mot le nom du Vendidad. De tout ceci il résulte que les textes où les Parses croient reconnaître la présence du nom de ce livre, le xx* nosk de l'Avesta, signifient non pas absolument ■ ce qui est donné contre les Dévas, » mais ou ■ Zoroastre donné contre les Dévas , » ou , dans un seul passage , « la parole donnée contre les Dévas. » Si donc il faut chercher dans ces textes le titre d'un livre, ce n'est pas Vendidad qu'on devra y trouver, mais bien « Zarathustra donné contre les Dévas. ■ Or, il est très-facile de comprendre qu'on ail appelé du nom de Zoroastre l'ouvrage qui renferme les questions qu'il a adressées à Ormuzd ; et d'ailleurs on voit ce titre confirmé d'une manière remarquable par une tradition que nous a conservée Henri Lord, qui s'exprime ainsi sur la troisième division des livres des Parses: • Le troisième (traité) • s'appelait Zerioost, parce qu'il contenait toutes leurs lois et toutes « les choses qui appartiennent & la religion » On conviendra que le titre donné par H. Lord au troisième traité religieux des Parses se retrouve mot pour mot dans notre texte , et qu'il en est la traduction exacte 1'. ** Ms Anquetil n* 3 S, psg. 58a; Zend Avtsta, tom. 11, pag. a64. " Hat. de la rcl, dee a ne. Pen. (trad. tr anç.), pag. 176; Hyde, Devet. ni. Part. pag. 345 , cd. 1 760 . et Anquetil , Mém. de l'Acad. da huer. tom. XXXVIII. pag. a 58. 11 II est Assez remarquable que les Parses divisent la totalité de leurs livres en trois parties dont chacune comprend sept traités. Cette classification en trois corps d'ouvrages liait penser à celle des Védas. Cependant oomme-les nombres 3 et 7 sont réputés sacrés dans tout l'Orient, les Parses, comme les Indiens, ont bien pu imaginer cette division chacun de leur côté. Voyez sur cette classification des livres , H. Lord, lac cil.

INVOCATION. a3 Maintenant , peut-on dire que les Parses aient eu tort , 1 ” de prétendre que Vendidad venait de vidaêva data; a° de donner ce titre à l’ouvrage qui le porte; et, dans ce cas, comment concilier avec 'cette conclusion le fait que le Vendidad est cité comme le xx* des livres qui composent l’ensemble des ouvrages attribués à Zoroastre*"? Si, comme Anquetil le propose, on doit dériver Vendidad de vidaêva data , cette contradiction n’est pas impossible à lever. Car rien n’empéche que les Parses n’aient appelé par excellence un de leurs livres « ce qui est donné contre les Dévas; > et le texte de l’Iescht de Sérosch interprété comme je propose de le faire , « la parole donnée contre « les Dévas, » explique d’une manière très-satisfaisante comment les mots vidaêva data ont pu devenir le titre d’un des ouvrages religieux des Parses. Nous verrons en outre plus tard, quand nous analyserons le xiii* chapitre du Yaçna, quelle importance ce texte attribue aux paroles « contraires aux Dévas, » qui sont exprimées dans les questions adressées par Zoroastre à Ormuzd. Or, comme le livre nommé par les Parses Vendidad n’est qu’une série de demandes et de réponses, et un dialogue entre Zoroastre et Ormuzd , on comprend sans peine qu’un tel traité ait reçu le nom de vidaêva dâta (Vendidad), «ce qui est donné contre les Dévas. • Mais il ne m’en semble pas moins constant, d’un autre côté, que c’est par extension , et peut-être même à tort , que les Parses voient le titre de ce livre dans le passage qui a donné beu à cette discussion. Il y a cette différence entre le titre du Vendidad et celui du Yaçna, que le second est positivement mentionné dans les textes sous cette forme même de Yaçna, et qu’il peut prétendre à une antiquité égale à celle des textes eux-mêmes, tandis que le premier est composé de deux mots , qui résument sans doute assez bien le sens général et le but de l’ouvrage, mais qui ne se trouvent pas don" Anquetil . Mtm. de T Acad, de» inter. Wullera , Fragm. ueber Zoroaeler, pag. 3ÿ lom. xxxvm, p»g. i5a. a 53 et 167; et 4o.

 nés dans l'ouvrage môme d'une manière assez explicite pour qu'on puisse regarder le titre qu'ils forment comme contemporain de la rédaction de ce livre. Il semble, au contraire, que tout porte à regarder ce titre comme adopté par les sectateurs de Zoroastre à une cppquc relativement plus moderne, et comme emprunté après coup aux deux premiers mots du texte que nous venons d'expliquer30. Nous voici parvenus à la seconde partie de la période transcrite au commencement de cet article; nous allons d'abord examiner les mots qui la composent, jusqu'à rathwâm exclusivement. Le premier, yaçnâitcha, est yaçndi suivi de la copulative tcha (et), en zend comme en sanscrit; yaçndi est le datif de yaçna, que nous avons analysé précédemment, et qui signifie sacrifice avec prières, ou plus généralement « culte consistant en prières accompagnées • d'offrandes. » Anquetil traduit ce mot par «je fais Izcschné, » ce qui n'est guère qu'une transcription, qui nous sert cependant en ce qu'elle nous montre que nous pouvons chercher dans le terme de l'original Yaçna le nom du recueil appelé Izeschnc par les Parses. C'est ce que confirme le témoignage de Nériosengh, qui transcrit l'altération pehlvie du zend Yaçna, par idjiçni ou idjisni (Izeschné), quand il ne le traduit pas par ârddhana (culte, adoration). Mais nous ne pouvons voir avec Anquetil un verbe dans ce mot yaçndi, c'est un nom au datif. Le mot suivant, vahmditcha, est de la même espèce et d'une égale importance pour la nomenclature des livres du Zend Avesta. H Anquetil Dupcrron a consigné , dans son Mémoire sur les livres de Zoroastre, des remarques judicieuses sur le rapport des noms que portent les livres qui nous restent des anciens Parses , avec le contenu de ce* livres eux-mêmes. (Afcwt. de VAcad. des inscr. tom. XXXVIII , pag. aai, aaa.) Il est au reste facile de comprendre comment le nom de Yaçna a du plus aisément se trouver dans l'ouvrage même qu'il désigne, que celui de Vendidad dans la collection connue sous ce litre. Cest qu'en réalité Yaçna est moins un titre de livre que le nom de la liturgie elle -même, ou plus littéralement du sacriGce. L'ouvrage qui contenait les prières de la liturgie a du naturellement recevoir son nom de celui de cette dernière. Digitized by Google

INVOCATION. a5 Anquetil le traduit par «je fais Néaesch. * Je ne puis non plus voir ici un verbe, mais seulement un datif de vahma qui se trouve ainsi être le titre original des prières qui, dans le recueil d'Anquetil , portent le nom persan de Nèacsch. Le mot vahma (neutre) que nous rencontrerons fréquemment et toujours avec la même signification, est traduit dans Nériosengb par namaskdrana, « l'action de faire l'invo■ cation appelée namas, c'est-à-dire, l'action d'invoquer avec respect. » Cette interprétation semble indiquer que vahma doit sc traduire par invocation, et qu'il faut y voir, avec le suffixe ma, un radical vah, transformation du sanscrit vatch (ou primitivement vak) , qui signifie parler. J'expliquerais cette transformation par le changement du k radical en kli devant m, d'après une règle d'aspiration dont nous retrouverons plus tard de nombreux exemples. Le radical vak réuni au suffixe ma, sera devenu vakhma; puis la gutturale disparaissant, l'aspiration seule aura subsisté. De même khmaothràitcha , où Anquetil trouve le verbe «je veux « plaire, « est encore un mot d'où dérive le nom d'une prière appelée Khoschnoumen, nom qui s'appliquerait peut-être plus exactement à la partie de la liturgie qui commence par le mot zend khchnûmainé. C'est un datif du nom neutre khsnaolhra, ou, suivant une lecture vraisemblablement plus exacte, khehnaothra, dans lequel l'analyse peut trouver, après la suppression de //ira 51 , répondant au suffixe sanscrit tra, khclinao (guna) de khclinu, radical auquel se rattache le persan xàmà (content), qui est en zend khchnùta. La prière nommée khehnaothra peut donc signifier littéralement ■ le moyen de plaire « ou de sc rendre agréable à une divinité. » Dans la glose de Nériosengh, ce mot est traduit tantôt par mdnana 52 (révérence), tantôt M Nous avons déjà parlé de la diffé- Zoroaslre [zamlhustra) écrit par un t, cjuoirence qu'on remarque dans l'orthographe que ce t soit, comme ici, suivi d'un r, nous du sufiixe tra en sanscrit et thra en zend. renurquerons que le r n'aspire pas la conElle vient de l'aspiration inhérente à r , qui sonne qui le précède, quand celte consonne se reporte sur l i consonne précédente. Mais elle-même est précédée d'une sifflante, pour qu'on ne s'étonne pas de voirie nom de M Ms. Anquetil n°a F, pag. a3. I. 4 Digitized by Google

Anquetil le traduit par « je fais Néaesch. » Je ne puis non plus voir ici un verbe, mais seulement un datif de *vahma* qui se trouve ainsi être le titre original des prières qui, dans le recueil d'Anquetil, portent le nom persan de *Néaesch*. Le mot *vahma* (neutre) que nous rencontrerons fréquemment et toujours avec la même signification, est traduit dans Nériosengh par *namaskâraṇa*, « l'action de faire l'invo- « cation appelée *namas*, c'est-à-dire, l'action d'invoquer avec respect. » Cette interprétation semble indiquer que *vahma* doit se traduire par *invocation*, et qu'il faut y voir, avec le suffixe *ma*, un radical *vah*, transformation du sanscrit *vatch* (ou primitivement *vak*), qui signifie *parler*. J'expliquerais cette transformation par le changement du *k* radical en *kh* devant *m*, d'après une règle d'aspiration dont nous retrouverons plus tard de nombreux exemples. Le radical *vak* réuni au suffixe *ma*, sera devenu *vakhma;* puis la gutturale disparaissant, l'aspiration seule aura subsisté.

De même *khsnaothráitcha*, où Anquetil trouve le verbe « je veux « plaire, » est encore un mot d'où dérive le nom d'une prière appelée *Khoschnoumen*, nom qui s'appliquerait peut-être plus exactement à la partie de la liturgie qui commence par le mot zend *khchnûmainé*. C'est un datif du nom neutre *khsnaothra*, ou, suivant une lecture vraisemblablement plus exacte, *khchnaothra*, dans lequel l'analyse peut trouver, après la suppression de *thra* [31], répondant au suffixe sanscrit *tra*, *khchnao* (guṇa) de *khchnu*, radical auquel se rattache le persan خشند (content), qui est en zend *khchnûta*. La prière nommée *khchnaothra* peut donc signifier littéralement « le moyen de plaire « ou de se rendre agréable à une divinité. » Dans la glose de Nériosengh, ce mot est traduit tantôt par *mânana* [32] (révérence), tantôt

[31] Nous avons déjà parlé de la différence qu'on remarque dans l'orthographe du suffixe *tra* en sanscrit et *thra* en zend. Elle vient de l'aspiration inhérente à *r*, qui se reporte sur la consonne précédente. Mais pour qu'on ne s'étonne pas de voir le nom de Zoroastre (*zarathustra*) écrit par un *t*, quoique ce *t* soit, comme ici, suivi d'un *r*, nous remarquerons que le *r* n'aspire pas la consonne qui le précède, quand cette consonne elle-même est précédée d'une sifflante.

[32] Ms. Anquetil n° 2 F, pag. 23.

Digitized by Google

d’un bon respect, ou l’action de respecter « les gens de bien. > Quant au radical khclinu, la connaissance des lois euphoniques propres au sanscrit et au rend nous permet de l’identifier à la racine kchnu qui, selon Wilson, signifie aiguiser, et de phis, dans Roscn, abduccre. Il n'y a rien, dans ces deux sens, qui réponde à celui que tout nous autorise à donner au zend khehnu. Je n’hésite pas cependant à regarder ces deux radicaux comme identiques, et comme appartenant à l’état ancien des deux langues. La différence des sens doit être postérieure à la séparation des idiomes qui s’en sont, en quelque sorte, partagé les acceptions. Enfin, fraçaçtayactcha qu’Anquetil traduit par «j’adresse des «vœux,» n’est autre qu’un substantif en r au datif sing. , qui est aussi régulièrement formé que les masculins et féminins sanscrits terminés par cette voyelle, et qui ne diffère de malt (matayé) que par l’insertion d’un a devant Yi de la désinence. On pourrait croire au premier abord que l’insertion de cet a bref devant IV, désinence propre des datifs, a pour but de marquer une différence d,e genre , et qu’ainsi fraçaçtayaétcha est un féminin , tandis que rathwë, que nous avons analysé tout à l’heure, est un masculin. Mais il ne faut pas un long examen pour se convaincre dû contraire; car on trouve le mot masc. rathwé, dans lequel é est bien la désinence du datif, écrit six fois dans le Vendidad ralhwaétcha. D’autres datifs en c prennent de même régulièrement a devant cet é, lorsqu’ils sont suivis de la conjonction tcha (et) qui , comme on le sait, se joint immédiatement au mot sur lequel elle porte. 11 semble résulter de là que c’est à la réunion du tcha avec le mot qui le précède qu’est due l’insertion de l’a devant la désinence é. La conjonction tcha est une enclitique qui, ajoutée à un mot, l’augmente d’une syllabe , et peut dans certains cas changer les conditions de ce mot, quant à la position de l’accent tonique, et quant à la valeur prosodique de la voyelle sur laquelle la présence de l’encli" Ms. Anquetil n* a F, pag. 4ÿDigitized by Google

 tique appelle un accent nouveau. Cela est si vrai que les préfixes ni et fra que nous savons être naturellement brefs, en zend comme en sanscrit, prennent souvent une longue i et â, lorsque, séparés par une tmèse de leur verbe, ils s'unissent à tcha, té ou mé (pronoms qui sont quelquefois enclitiques), de sorte qu'on écrit nitclia, n(té, etc. **. Si cette influence de la conjonction tcha est incontestable , on peut s'en servir pour expliquer l'addition d'un a à la désinence é du datif. La réunion de tcha au mot rathwê , par exemple, forçait peut-être l'accent à tomber sur é; la voyelle acquérait ainsi un développement nouveau , marqué dans la prononciation , et par suite dans l'orthographe, au moyen de l'addition d'un a. Je dois avouer toutefois que cette explication ne me satisfait pas complètement, et que l'analyse que j'ai donnée de Yaé rend dans mes observations préliminaires sur l'alphabet, jointe à d'autres considérations sur l'influence de la conjonction tcha unie au mot qui la précède, me suggère une autre manière de rendre compte de cette particularité orthographique. Nous venons de dire tout à l'heure que les préfixes ni et fra prennent une longue, lorsque tcha ou tout autre mot enclitique, venant à se réunir h eux, les rend capables de soutenir un accent qu'ils ne portaient pas avant cette réunion. Mais quand au lieu de tomber sur un préfixe, tcha se joint à un mot infléchi, il se passe alors un fait remarquable dû à la même cause que le précédent , quoiqu'il diffère de ce dernier en un point principal. La conjonction tcha conserve intacte la désinence grammaticale du mot auquel elle s'unit, c'est-à-dire que cette désinence, qui, en tant que finale, avait pu subir une altération plus ou moins forte, et quelquefois môme disparaître presque complètement, se retrouve devant le tcha qui la soutient. Nous ne " M. Bopp considère quelque part nit£ comme un adverbe dont on a en sanscrit un autre cas dans le mot nityan. Je crois pouvoir m'éloigner de sou sentiment, parce que les passages où je trouve ce mot nous le montrent comme la réunion du pré6xe ni et du pronom tê. (Voyez Vcnduiud-uidé litli. pag. îa et 43-) 4. Digitized by Google

 citerons en ce moment que le yaç-tcha pour yâ-tcha, qui se rencontre à chaque instant dans le Vendidad. Cette action exercée par tcha sur la désinence va même plus loin; car les éléments constitutifs de la terminaison reparaissent, môme avec la modification particulière qu'ils ont subie, d'après le génie de la langue zende, et nonobstant cette modification. La désinence ou une de ses parties se trouve ainsi répétée deux fois, une fois altérée par les lois euphoniques du zend, une seconde fois restituée et rétablie en • quelque façon par l'action du tcha : c'est ainsi que l'accusatif pluriel des noms féminins du thème en a, en sanscrit ds, est en zend do à la fin d'un mot, et âoç devant tcha (doçlcha). Si nous appliquons cette remarque au fait qui nous occupe, celui de l'addition ou de la suppression d'un a devant la désinence ê du datif, selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas suivie de tcha, ne peut-on pas dire que la véritable désinence du datif est un é gana, c'est-à-dire en zend ac , et que cette désinence reparaît aussitôt que la présence de l'enclitique tcha lui en fournit l'occasion? L'addition de l'a devant ê suivi de tcha ne doit pas être due exclusivement à l'influence du tcha. Car autrement il faudrait aussi un a devant IV de la désinence hé du génitif, lorsqu'elle est suivie de tcha, et cependant les textes ne nous en fournissent pas un seul exemple. La nature de IV entre donc pour beaucoup dans les conditions qui donnent lieu à cette particularité orthographique. Quand IV résulte de l'altération d'une syllabe ou d'une lettre étymologiquement nécessaire, il ne prend pas l'a; il le prend au contraire lorsqu'il est guna , ou qu'il peut passer pour tel ". Ce qui n\e ferait croire que c'est au gana ou à une imitation de ce phénomène que tient la désinence aé des datifs suivis de tcha , c'est qu'en sanscrit on connaît deux terminaisons pour ce cas, lesquelles répondent aux deux modifications de " Je ne parle pus en ce moment del à bu. lorsque nous en rencontrerons un exemajouté devant l é de» plur. mate, de» pro- pie. Voy. une note sur le» diverse» origines noms [tué tcha). Ce point sera examiné plus de l'ê rem! . à la fin de ce volume. Digitized by Google

citerons en ce moment que le *yaç-tcha* pour *yô-tcha*, qui se rencontre à chaque instant dans le Vendidad. Cette action exercée par *tcha* sur la désinence va même plus loin; car les éléments constitutifs de la terminaison reparaissent, même avec la modification particulière qu'ils ont subie, d'après le génie de la langue zende, et nonobstant cette modification. La désinence ou une de ses parties se trouve ainsi répétée deux fois, une fois altérée par les lois euphoniques du zend, une seconde fois restituée et rétablie en quelque façon par l'action du *tcha :* c'est ainsi que l'accusatif pluriel des noms féminins du thème en *a*, en sanscrit *âs*, est en zend *âo* à la fin d'un mot, et *âoç* devant *tcha* (*âoçtcha*).

Si nous appliquons cette remarque au fait qui nous occupe, celui de l'addition ou de la suppression d'un *a* devant la désinence *ê* du datif, selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas suivie de *tcha*, ne peut-on pas dire que la véritable désinence du datif est un *ê guṇa*, c'est-à-dire en zend *aê*, et que cette désinence reparaît aussitôt que la présence de l'enclitique *tcha* lui en fournit l'occasion? L'addition de l'*a* devant *ê* suivi de *tcha* ne doit pas être due exclusivement à l'influence du *tcha*. Car autrement il faudrait aussi un *a* devant l'*é* de la désinence *hé* du génitif, lorsqu'elle est suivie de *tcha*, et cependant les textes ne nous en fournissent pas un seul exemple. La nature de l'*é* entre donc pour beaucoup dans les conditions qui donnent lieu à cette particularité orthographique. Quand l'*é* résulte de l'altération d'une syllabe ou d'une lettre étymologiquement nécessaire, il ne prend pas l'*a;* il le prend au contraire lorsqu'il est *guṇa*, ou qu'il peut passer pour tel [35]. Ce qui me ferait croire que c'est au *guṇa* ou à une imitation de ce phénomène que tient la désinence *aê* des datifs suivis de *tcha*, c'est qu'en sanscrit on connaît deux terminaisons pour ce cas, lesquelles répondent aux deux modifications de

[35] Je ne parle pas en ce moment de l'*a* ajouté devant l'*é* des plur. masc. des pronoms (*taétcha*). Ce point sera examiné plus bas, lorsque nous en rencontrerons un exemple. Voy. une note sur les diverses origines de l'*é* zend, à la fin de ce volume.

Digitized by Google

INVOCATION. a 9 la voyelle i, le guna et le vriddhi. Si cette explication est admise, 1 doit passer pour l'élément fondamental de la désinence du datif, résultat qui parait confirmé par la comparaison des langues de la même famille, laquelle nous montre i caractéristique des datifs en grec, et, à quelques exceptions près, en latin. Le sanscrit et le zend, en adoptant é et aé comme caractéristique de -ce cas, ont développé la désinence, qui est restée plus primitive en grec et en latin. Lorsqu'on a retranché de fraçaçtayaê la désinence aé, et ramené ay (c'est-à-dire d) à i (comme dans malay-é de mali), on obtient le thème du nom féminin Jraçaçti, qui, après la suppression du suffixe fi, et de la préposition fra (sanscrit pra), donne le radical çaç ou plutôt ç as (en sanscrit JTï^), « dire, et adresser une bénédiction ou « des vœux. • Les diverses formes sous lesquelles nous rencontrerons dans la suite ce radical ças, m'autorisent à penser que l'orthographe véritable est .*(yao# et non ssmm. Ce verbe devient en effet çaijh, que nous trouvons dans le nom de nairyô çaijhô (Nériosengh)50. Or, comme ÿh zend, entre deux voyelles, remplace s dental sanscrit, ainsi que nous l'avons montré dans nos observations préliminaires, le radical duquel vient le substantif fraçaçti (quelle que soit d'ailleurs l'orthographe actuelle des Parses), doit porter un s dental en sanscrit, et non un ç palatal. On remarquera que, quand la lettre finale du radical tombe sur une consonne, t par exemple, la sifflante reparaît soutenue par cette consonne, et il n'y a pas lieu au changement de ” J'ai parié, dans i' Avant-propos qui précède ce travail, de la signification de ce nom propre que nous aurons bientôt occasion de rencontrer dans le texte du Yaçna. M. le baron S. de Sac Y a bien voulu depuis m'avertir que le nom persan de iVorsis n'était autre chose que celui de Nériosengh. Ce fait, qui me parait hors de doute, est d'un grand intérêt en ce qu'il nous montre la forme persane de ce nom plus rapprochée du sanscrit que ne l'est la forme rende. Dans le parsi Nar-sis, la dernière syllabe conserve la sifflante du sanscrit ças ; tandis que dans le rend nain-J çaÿhô . cette sifflante s'est changée en h précédé d'une nasale ÿ. Nous aurons plus tard occasion de citer d'autres exemples de ce rapport du persan avec le sanscrit, dans des points où le rend s'éloigne de l'un et de l'autre idiome.

 la sifflante en tjh. C’est ce qui fait que des mots en apparence aussi différents que çagha et f asti, peuvent être sûrement ramenés au même radical. Nériosengh traduit toujours le mot de notre texte par prakâça (manifestation, célébration?), ce qui s'éloigne un peu du sens d’Anquctil, mais ce qui revient complètement à une des significations du radical sanscrit ças (dire). Il n’y a plus, selon moi, de doute que nous ne devions voir dans les quatre mots précédemment expliqués, ainsi que le pense Anquetil, les noms de prières ou de portions spéciales des écritures sacrées des Parses. Nous avons, dans la classification actuelle de ces livres, deux titres correspondant aux deux premiers mots, savoir : Izeschné à Yaçna, Néaesch à Vahma. Le nom de khehnaothra n’est pas, à ce qu’il parait d’après Anquetil , celui de Khochnoumen, mais ces deux mots appartiennent à la même racine. Reste fraçasti, mot pour lequel je ne vois pas de correspondant parmi les noms que les Parses donnent aux portions de leurs écritures sacrées. Maintenant que la valeur de ces mots est constatée, devonsnous, avec Anquetil, les subordonner à dûtdi vidaévâi, « ce Vendi« dad... je veux lui plaire, etc.? » Je ne le pense pas : ces divers mots étant au même cas que ddldi, etc., il faut, ainsi que ces derniers, les considérer comme le complément de Jravarûni, et traduire, en réunissant cette phrase à la précédente, « puissé-je adresser mon « hommage à Zoroastre et au Yaçna (sacrifice avec prières ou « offrande), et à l’invocation (Néaesch), et à la prière qui rend favo« râble, et à la bénédiction. » 11 est vrai qu’il reste encore, dans la phrase à laquelle nous donnons le n" a, tous les mots dont le premier est que l’on pourrait être tenté de rapporter aux datifs précédents, de cette manière : « puissé-je adresser mon hom• mage... à l’invocation... des chefs, » c’est-à-dire à la série des prières, comme le Yaçna, le Vahma, et autres textes consacrés aux ruthwâm ou chefs. Mais on peut aussi laisser isolés les termes yaçnâitcha , qui expriment des objets que je considère comme de nature à être Digitized by Google

la sifflante en *g̃h*. C'est ce qui fait que des mots en apparence aussi différents que *çag̃ha* et *çasti*, peuvent être sûrement ramenés au même radical. Nériosengh traduit toujours le mot de notre texte par *prakâça* (manifestation, célébration?), ce qui s'éloigne un peu du sens d'Anquetil, mais ce qui revient complétement à une des significations du radical sanscrit *ças* (dire).

Il n'y a plus, selon moi, de doute que nous ne devions voir dans les quatre mots précédemment expliqués, ainsi que le pense Anquetil, les noms de prières ou de portions spéciales des écritures sacrées des Parses. Nous avons, dans la classification actuelle de ces livres, deux titres correspondant aux deux premiers mots, savoir : Izeschné à *Yaçna*, Néaesch à *Vahma*. Le nom de *khchnaothra* n'est pas, à ce qu'il paraît d'après Anquetil, celui de Khochnoumen, mais ces deux mots appartiennent à la même racine. Reste *fraçasti*, mot pour lequel je ne vois pas de correspondant parmi les noms que les Parses donnent aux portions de leurs écritures sacrées.

Maintenant que la valeur de ces mots est constatée, devons-nous, avec Anquetil, les subordonner à *dâtâi vîdaêvâi*, « ce Vendi-« dad... je veux lui plaire, etc.? » Je ne le pense pas : ces divers mots étant au même cas que *dâtâi*, etc., il faut, ainsi que ces derniers, les considérer comme le complément de *fravarâni*, et traduire, en réunissant cette phrase à la précédente, « puissé-je adresser mon « hommage..... à Zoroastre..... et au Yaçna (sacrifice avec prières ou « offrande), et à l'invocation (Néaesch), et à la prière qui rend favo-« rable, et à la bénédiction. » Il est vrai qu'il reste encore, dans la phrase à laquelle nous donnons le n° 2, tous les mots dont le premier est 𐬫𐬀𐬭𐬌𐬥𐬀𐬌, que l'on pourrait être tenté de rapporter aux datifs précédents, de cette manière : « puissé-je adresser mon hom-« mage... à l'invocation... des chefs, » c'est-à-dire à la série des prières, comme le *Yaçna*, le *Vahma*, et autres textes consacrés aux *rathwãm* ou chefs. Mais on peut aussi laisser isolés les termes *yaçnâitcha*, qui expriment des objets que je considère comme de nature à être

Digitized by Google

INVOCATION. 3i adorés à part, suivant un usage qui n’a rien d’insolite en Orient où les livres sacrés sont aussi souvent que la divinité elle-même un objet d’invocation. On est, en effet, embarrassé de construire les derniers mots indiqués uniquement par les lettres initiales o^i el> o^j, et qui ne sont autres que yaçnâitcha, etc., analysés tout à l’heure. Il n’est possible de leur trouver un sens qu’en les interprétant d’une manière absolue, comme nous avons proposé de le faire pour les premiers, car il ne me semble pas qu'il y ait une troisième construction possible. Ou bien rathwàm et les génitifs qui le suivent sont le complément du premier yaçnâitcha, et alors on traduirait: «puissé-jc adresser mon hommage... à Zoroastre... • et à l’invocation des chefs... et au Yaçna, etc. » Ou bien ratkwâm est le complément des derniers mots indiqués par leur initiale, et alors le sens serait: ■ puissé-je adresser mon hommage... à Zoroastre... • et au Yaçna... et à l'invocation des chefs, etc. » On voit qu’il n’y a rien de changé au fond pour le sens; il n’y a qu’une différence, d'ailleurs peu importante , de construction. Jusqu’à ce qu’il se présente quelque raison décisive en faveur de l’une des deux interprétations , toutes deux peuvent être également défendues. Nous devons cependant rendre compte du mot rathwàm et de ceux qui le suivent, mots qui désignent des êtres célébrés plus d’une fois dans la liturgie du Yaçna. En premier lieu, rathwàm a la désinence âm des génitifs pluriels répondant au dm sanscrit de la déclinaison imparisyllabique. Anquetil le traduit par les temps, ce qui confirme l'étymologie donnée ci-dessus de ce mot. On peut toutefois, comme les mots que nous allons examiner sont de véritables personnifications, préférer le sens d’extension, celui qui est le plus fréquemment employé dans les formules du Yaçna. Je crois qu’Anquetil a bien vu que rathwàm était apposé à tous les mots qui suivent, ce qu’il a fait sentir en ajoutant entre parenthèses (qui sont). Rathwàm n'est pas accompagné de la copulative tcha, qui distingue les termes suivants, et il est clair qu’il faut traduire «des chefs, sa

 ■ voir les jours, les portions diurnes, les mois, les Gâhanbars, etc. • Après rathwâm, le mot .ayaranâmtcha est encore un génitif suivi de la conjonction Icha; mais nous y trouvons la désinence anâm répondant au sanscrit dnüm, et caractérisant les noms dont la forme déclinable est terminée par a. Cette désinence ne se distingue de la terminaison sanscrite que par l'abrégement de la voyelle a , qui précède le n de nâm; en d'autres termes, l'a du thème ne s'est pas allongé devant le n intercale euphoniquement entre le thème et la désinence âm, en zend âm; le thème est resté plus pur qu'en sanscrit. La forme absolue de ce mot que je crois être neutre, est ayara, désignant, d'après le scoliaste indien, les cinq Izeds ou génies qui président aux cinq parties du jour, suivant la division des Parses. Anquetil le traduit par jour. Nérioscngh, au contraire, le rend par le sanscrit sandhyâ, mot qui désigne, comme on sait, les trois époques du jour consacrées par les Brahmanes : le lever du soleil, le midi, et le coucher du soleil. Les deux traducteurs diffèrent en ce que, pour Anquetil, ayara est le jour lui-même, et le mot suivant (açnyanâmtcha) ses parties, qu'il appelle du nom persan de (temps); tandis que pour Nérioscngh, c'est ayara qui désigne les parties du jour, et c'est açnya qui signifie jour (sanscrit dina). Nériosengh , comme plus ancien , devrait sans doute être suivi de préférence; de plus, il est naturel de supposer que dans cette énumération des parties du temps, on commence par la portion la moins longue, pour passer à celles qui le sont le plus, de cette manière: les parties du jour (les Gàhs), les jours, les mois, etc. L'étymologie que nous donnerons tout à l'heure du mot açnya se prête d'ailleurs assez bien au sens de jour; et si une fois on adopte cette interpré tation, il ne reste plus pour le mot ayara d'autre signification que celle de partie du jour, à moins de supposer que ayara a les deux sens. Mais, outre que l'autorité d'Anquelil qui s'appuie, comme Nériosengh, sur la tradition des Parses, peut balancer celle de ce dernier, il est à remarquer que dans plusieurs autres passages, c'est Digitized by Google

 le mot ayara qui est opposé au mot qui désigne la nuit 11 ; dans ce cas, ayara ne peut signifier autre chose que le jour. Nous persistons donc dans l'interprétation donnée par Anquetil, jusqu'à ce que nous trouvions quelque texte qui mette hors de toute contestation celle de Nériosengh. Nous devons convenir en même temps que l'incertitude qui reste encore sur le sens propre de ayara, vient de l'impossibilité où nous nous trouvons d'en déterminer l'étymologie. J'ai vainement cherché dans tout le Vendidad un autre mot qui, par son rapport avec ayara, pût servir à le faire comprendre. On peut bien supposer qu'il se rattache à un radical » ou ay signifiant aller; mais, outre que la dérivation du mot serait obscure, une notion aussi vague que celle de mouvement ne rend pas suffisamment compte de la signification d'un terme qui ne peut exprimer que l'une de ces deux idées, ou peut-être l'une et l'autre à la fois, le jour ou les parties du jour. Le mot suivant, açnyanàmtcha , appartient à la même déclinaison que ayara, et nous venons de voir qu' Anquetil le regarde comme le nom de chacun des cinq lzcds qui président aux cinq divisions du jour. Ce mot nous donne pour thème açnya qui a une forme adjective, et qui, employé substantivement, doit être du genre neutre. Si l'on supprime le suffixe ya. açnya se réduit à açn, ou au thème plus usité açna. Ce dernier mot se rencontre en réalité plus d'une fois dans les textes, et quoiqu'il paraisse avoir, au moins d'après Anquetil et Nériosengh, deux acceptions différentes, il y a certainement des passages dans lesquels il ne peut signifier que jour Son dérivé açnya se traduira donc par • relatif au jour, ou diurne; » et par là s'explique le sens de parties du jour, qu'Anquetil, contre l'opinion de Nériosengh , donne à açnya. 11 nous reste à analyser le thème açna (et aussi açn) qui subsiste après qu'on a retranché le suffixe ya, formatif de l'adjectif ou plu" Vendidad, n* farg. , pag. 358. Ibid. 14 Vend, iv® farg, pag, 149 et i63. xiii* farg. pag. 4t4- Yapna,chap. xlviii. n® a F, pag. 339. 1. 5 Digitiz'ed by Google

 tôt du dérivé açnya. Ce thème auquel nous venons de dire qu'il faut attribuer le sens de jour, a aussi celui d'éther, atmosphère, et Nériosengh le traduit une fois par âkâça dans un passage que nous examinerons bientôt en détail. Il y a, dans ce double sens, de quoi justifier les deux interprétations d'Anquctil et de Nériosengh. En effet, si açna, dans son sens de jour, peut, comme on vient de le voir, former un adjectif açnya (diurne), açn peut aussi, dans son sens d'éther, et sans doute de ciel, donner naissance à un dérivé signiliant èthère, par extension jour, de la même manière qu'en sanscrit le terme qui exprime le jour vient du mot ciel. Le rapport si naturel de ces deux idées se trouve ainsi, en zend comme en sanscrit, indiqué par les mots qui les désignent; et, ce qui est digne de remarque, si la conception est la même, le mode d'expression est différent. Il y a plus; outre les mots açn et açna, auxquels s'attache la double notion d'éther et de jour, le zend possède, pour désigner le ciel, un autre substantif qui se dérive évidemment du même radical que açna, et dont le rapprochement achève de mettre hors de doute l'identité primitive des notions de ciel et de jour : c'est le mot açman, dont l'étymologie a été longtemps pour moi très-obscure. Nous savons déjà par Wilson que dans le style des Védas açma signifie nuage. C'en est assez pour affirmer que ce mot appartient en commun au zend et au sanscrit, car sauf la différence très-légère de la finale, il indique dans ces deux langues des objets aussi rapprochés l'un de l'autre que le nabhas sanscrit et le nubes latin. On a d'ailleurs aussi en sanscrit açman avec le sens de pierre, sens qui fait involontairement penser à cette notion antique d'un ciel solide de cristal. La racine que les grammairiens indiens admettent pour açma et açman, est aç (se répandre, remplir l'espace), signification qui s'accorde aussi bien avec la notion de ciel qu'avec celle de jour, et qui, appliquée à nos deux mots zends açna çl açman, nous donne un radical commun aç, recevant cette double acception des suffixes na et man. Digitized by Google

INVOCATION. 35 Cetlc explication parait rendre, suffisamment compte de ces deux mots; mais je dois en même temps avouer que les lois euphoniques établies au commencement de ce travail suggèrent une autre étymologie, que les principes de la dérivation avouent également, et qui a l'avantage de rattacher açna et açman à un mot dont nous avons déjà, si je ne me trompe, trouvé la véritable origine. On sait que le ç palatal cache souvent en zend un tchh sanscrit, et que la permutation a lieu surtout devant une nasale. Or si, après avoir retranché des mots afna et açman les suffixes na et man , on traite le monosyllabe af de la même manière que fraç , de Jraçna, on ramènera aç au radical atchh d'où doit dériver le sanscrit alchtchha (transparent), en zend acha, quoique les grammairiens indiens qui tirent alchtchha de a privatif et de Ichâ, ne dussent pas admettre cette dérivation. .Au reste, quelque explication qu'on adopte, açna (ou plutôt la forme açn) dans le sens de jour n'est peut-être pas très-éloigné du sanscrit ahan (cas indirect ahn) , mot irrégulier où le h peut représenter un ç zend, comme nous savons que le fait a lieu dans plusieurs mots sanscrits et zends en ç, qui, dans les dialectes germaniques, prennent h. Mais l'origine du sanscrit ahan ou ahat est trop obscure pour que nous osions rien affirmer à cet égard. C'est encore un nom à forme adjective que mdhyanâmtcha , signifiant mois, d'après Nériosengh et Anquetil; en supprimant le suffixe ya, on obtient màh, qui est exactement le sanscrit mâs (lune), après le changement ordinaire du s en A. De mdh, avec le suffixe des adjectifs ya, dérive mdhya, littéralement lunaire, désignation naturelle (et dont on connaît d'autres exemples) de la période de temps qu'embrasse chaque lunaison. Il est bien vrai que la lune porte en zend le nom en apparence different de mâo et dans les cas indirects, à l'accusatif par exemple, mâoÿh-cm; mais le thème maôjh n'est autre que le sanscrit mâs, modifié d'une manière conforme au génie de la langue tende, ainsi que nous l'a6.

 vons indique ci-dessus et que nous le verrons plus tard. Si dans mâh-ya (mois) on ne voit pas o> h (remplaçant le sanscrit s) précédé de la nasale j g, c'est que je crois avoir remarqué que s sanscrit, suivi de y (subsistant sans altération en zend), se change en h sans qu'on ajoute la nasale j g, ce qui, sans doute, ferait une accumulation trop grande de consonnes. Ajoutons que, comme presque tous les substantifs qui dérivent originairement de noms adjectifs , ce mot est du genre neutre. Le mot suivant, yâiryanàmtcha , donne lieu à des observations analogues; c'est le génitif pluriel d'un nom dont le thème est yâirya . et qu'Anquetil remplace par le mot parsi Gâhanbar, désignant six fêtes de cinq jours chacune (en tout un mois de trente jours), instituées par Djemschid, en mémoire des six époques auxquelles Ormuzd créa les êtres que renferme l'univers w. Nériosengh, qui traduit quelquefois ce mot par année, et le plus souvent transcrit la forme parsie qu'Anquetil a adoptée, donne dans sa glose l'explication de ce mot de la manière suivante ; « les Gâhanbars , c'est-i-dire la collection « des temps de la création des êtres. * Le mot yâirya nie parait un adjectif employé substantivement, au genre neutre, et dans lequel je reconnais le suffixe ya qui, supprimé, donne ydir pour forme absolue ; ici l'i n'est pas radical , et il me semble appelé uniquement par le tt y qui suit le r. Si cette observation est exacte, de yâir-ya, en retranchant le suffixe et l'i épenthétique , nous aurons yâr, radical qui se trouve en effet dans le substantif neutre {ssiyç y ci ré (année), mot qui est identiquement le gothique yér et l'anglais year. Yâirya doit donc signifier annuel; et on comprend sans peine comment on aura du nommer annuels par excellence, les jours, ou les fêtes consacrées à rappeler le souvenir des six époques de la création , et qui reviennent chaque année *°. ” Zend , 4 resta, tom. II, pag. 575,60a, des inscriptions tom. XVI, pag. a 33 sqq. €t l'index d'Anquetil au root Gâhanbar. “ Voyez I A/rin du Gâhanbar, Zend Voye» Fréret, Mémoires de l'Académie Aveita, tom. U. pag 81 sqq Digitized by Google

INVOCATION. 3 7 Enfin, (arëdhanâmtcha est encore un génitif pluriel du thème çarëdhu, que Nériosengh et Anquetil entendent par année, et qui est le même mot que le sanscrit çarad ou çaradd. Dans le zend çarédha, l'é bref représente l'a dévanâgari, et le <5^ le d non aspiré. Cette orthographe, quoique irrégulière, puisque rien n'explique l'aspiration du d, est cependant celle qui est adoptée par le plus grand nombre des manuscrits. La comparaison des diverses formes de ce mot m'autorise à le regarder comme un nom neutre. Notre phrase n" 2 se termine par les initiales y, v, AA,/, abréviation des mots yaçnàiicha, etc. Nous avons indiqué tout à l'heure les deux partis que l'on avait à prendre relativement à la construction de la lin de notre passage; nous donnons ici les deux traductions qui résultent de chacun d'eux. Dans le premier cas, ruthwâm est subordonné au premier yaç nditcha ; dans le second , il l'est au dernier. Première traduction : • Adorateur de Mazda , sectateur de Zoroas» tre, ennemi des Dévas, observateur des préceptes d'Ahura, que • j'adresse mon hommage À celui qui est donné ici , donné contre les • Dévas, à Zoroastre, pur, maître de pureté; et au sacrifice (Yaçna); « et à l'invocation; et à la prière qui rend favorable; et à la bené« diction; (que j'adresse aussi mon hommage) au sacrifice, à l'invo• cation, à la prière qui rend favorable, et à la bénédiction des • maîtres, (qui sont) les jours, les portions diurnes, les mois, les « époques de l'année (Gâhanbars), les années! » Deuxième traduction : « Adorateur de Mazda , sectateur de Zoroas• tre, ennemi des Dévas, observateur des préceptes d'Ahura, que «j'adresse mon hommage à celui qui est donné ici, donné contre ■ les Dévas, à Zoroastre, pur, maître de pureté; et au sacrifice (Yaçna), « et à l'invocation, et à la prière qui rend favorable, et à la béné« diction des maîtres, (qui sont) les jours, les portions diurnes, les • mois, les époques de l'année (Gâhanbars), les années; (que j'a» dresse aussi mon hommage) au sacrifice (Yaçna), et à l'invocation , « et à la prière qui rend favorable , et à la bénédiction ! •

(I-igne 9 4) Les mots en caractères dévanàgaris qui font l’objet de ce paragraphe , sont, dans le manuscrit d'Anquetil que nous avons fait lithographier, transcrits en beaux caractères nâgris du Gusarate renverses. C'est ainsi que sont presque toujours indiquées, dans les manuscrits d’Anquetil, les diverses cérémonies qui ont lieu pendant la lecture de l’ollice des Parses. Les caractères sont tracés à rebours, parce qu’ils doivent être lus par le Raspi, placé en face du Djouti ou prêtre célébrant. Celui-ci lit le rend d’un côté, et son ministre, les cérémonies de l’autre. Comme les caractères sanscrits procèdent de gauche 4 droite, c’est-à-dire dans le sens contraire à la marche du caractère rend, cette disposition, singulière au premier coup d’œil, rend possible le rapprochement dans une même page de deux systèmes d’écriture qui sont entièrement opposés. C’est ainsi que sont écrites et intercalées au milieu du texte les gloses sanscrites de Ncrioscngh sur le Yaçna. Anquetil, dans sa lecture et traduction littérale du commencement du Vendidad, lit ainsi ces mots guxaratis : Djé khoschnoumen betha hoélé parié. La vraie lecture, sauf la prononciation du Guzarate que je ne connais pas, est : Yé khsanùmini bithâ huilé padhti. Anquetil traduit: • quodeunque khoschnoumen sedens sit, lege; » et en français : • on récite le Khoschnoumen qui est d’obligation. • N’ayant ni grammaire ni dictionnaire guxarati , je ne puis déterminer rigoureusement la forme et le sens de ces mots. Je n’ai pu, dans les Digitized by Google

INVOCATION. 39 courts paradigmes de Drummond 41 , trouver aucune des formes de notre texte. Cependant Imité paraît l'alteration du sanscrit bhavati, en pâli hôti; et padhii, qu'Anquetil lit parié, à cause du passage facile du / ou d cérébral au son du r, vient sans doute du sanscrit path (lire). Biihd appartient bien certainement à un radical qui signifie s'asseoir, car on lit dans le Nouveau Testament , traduit en guzarati, bàithdo (il s'assit), dans le chapitre xm, i, de Saint Matthieu : 3Ï ■ Ce même jour Jé« sus étant sorti de la maison, s'assit au bord de la mer. • Ce mot se rattache évidemment à l'hindoustani UjJL* baithnâ , que Shakespear dérive du sanscrit upavichta (assis). Pour en revenir à notre passage , on peut supposer qu'il signifie : « quod Khoschnumen se« dens est, lege. » 0^1 oL> epo .^Jüi^y JJ>0U« (Ligne 10, et page 3, lig. i, a a.) . TRADUCTION DANQÜETIL. « Que Sérosch pur, fort, corps obéissant, éclatant de la gloire « d'Ormuzd, me soit favorable, je lui fais Izeschné et Néaesch, je « veux lui plaire, je lui adresse des vœux. » Comme cette prière se représente souvent dans les invocations du Yaçna, nous possédons l'interprétation qu'en a faite Nériosengh; nous nous en servirons dans la discussion de ce passage, sans la Illustrations of thf gramm. parts of th$ Gutarattee .etc. langussges. Bombay, 1 8ob

4o COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. transcrire ici, parce qu’elle reviendra plus tard en son lieu quand nous expliquerons les chapitres du 4 açna où elle se trouve. Nériosengh, dans sa glose, représente le mot rend çraochahé pr çroçasya qui n'en est que la transcription. Il résulte de là que ce mot est un nom propre, celui de l’Ized Sérosch, dont nous rechercherons la signification tout à l’heure. Le mot suivant est traduit par punyâtmanah (celui dont l’Âme est pure), comme acha est rendu par punyam. Le mot achyché est le génitif d’un thème achya qui est dérivé du substantif acha au moyen du suffixe ya. Cet adjectif forme son génitif d’une manière remarquable, admettant c au lieu de a avant la désinence hé. contre l’analogie des noms en a , comme çraochahé. Déjà nous avons reconnu l’existence de cette modification de la voyelle a devenant é dans le mot nivaêdhayêmi ; nous la verrons encore dans yâçnya pour yaçnya (adorandus), dans âyéçé pour ûyaçê (je glorifie). Cette altération que je regarde comme postérieure, est due sans doute à faction de la semi-voyelle y. Le mot takhmahé, qui est mieux lu pr d’autres manuscrits, takhmahé ", est traduit dans Nériosengh, tantôt par balichthasya (très-fort), tantôt pr drïdhasya (solide). Cet adjectif peut, selon toute apprence, se rattacher au sanscrit rfsfï tak (porter, supporter), dont le tombant sur le suffixe ma qui est, en rend, d’un très-fréquent usage, s’est aspiré en vertu de l’action qu’exercent fréquemment les nasales m et n sur les consonnes qui les précèdent. Il faut seulement remarquer, qu’outre des substantifs, ce suffixe ma peut former directement d'un radical verbal un adjectif, comme le suffixe unddi (ma) du sanscrit. Jusqu’ici Nériosengh s’accorde avec Anquetil; il s'en éloigne dans la traduction plus exacte qu’il donne de fanumâthrahê. Anquetil dit corps obéissant, Nériosengh corps des préceptes, ou, à prendre mâthra dans son sens ordinaire, corps de la parole. Mais il faut reconnaître “ Msj. Anq. n" a F, psg. 48; n* 3 S, psg. a6 Digitized by Google

INVOCATION. 4i que cel adjectif est unr compose possessif, et traduire : « celui qui a > la parole pour corps, celui dont la parole est le corps; ■ et peutêtre par extension ; « parole faite corps, incarnée. * Cette interprétation ne saurait être douteuse; car le sens de lanu est bien fixé en zend, c'est le sanscrit lanu et le persan (corps); et celui de mâthia n'est pas moins certain, puisque ce mot rend ne diffère du sanscrit montra que par l'adoption de l'ô qui aime à précéder th et les sifflantes, et par l'aspiration du th laquelle résulte de la rencontre de la dentale et de la liquide r. Toutefois, quelque différente que soit l'interprétation sanscrite de celle d'Anquetil, on trouve dans la glose de Nériosengli, telle qu'elle est reproduite par le n" 3 S des manuscrits de la bibliothèque du Roi, un mot qui peut rendre raison du sens adopté par Anquetil, et qui montre qu'il y a déjà plus de trois siècles les Parses se faisaient la même idée que lui du mot tanumàtlira: c'est l'adjectif bhaktiçila , • celui « dont la vertu est la soumission. • Quant à la manière dont est composé le mol tanumàtlira , il n'est pas inutile de remarquer que, comme dans ahuratkaêcha , la première partie du composé est placée à la forme absolue, sans aucune marque de cas, circonstance qui nécessite la réunion en un seul mot et sans séparation des deux parties composantes. Nous ferons observer en outre que les fragments de Ctésias nous offrent l'exemple d'une formation analogue à celle de tanumàtlira dans un nom propre où entre lanu même. C'est le nom du plus jeune fils de Cyrus, 'l'anuoxarccs , qui fut chargé par son père du gouvernement de la Bactriane : Tcau9%àfic*r Ji w nûnitfy inimn /aiinr Bax^eJuy «. t. a w. Ce nom qui est écrit par Xénophon est évidemment composé du zend tan a (corps), et de xarces, qui n'est autre que le nom de Xercès, dont l'orthographe se rapproche beaucoup de celle des inscriptions de Persépolis (Khchearcha). Si l'on interprétait ces deux mots suivant la loi ordinaire des composés zends , leur réunion " Ctéftias , pag. 65. 1 1 3 , ed. Baelir. i. 6

ht COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. signifierait roi du corps. Mais en considérant Tanuoxarces comme un composé possessif, il peut signifier: « celui qui a le roi pour corps, • dont le roi est le corps. » Le système d'explication que nous proposons pour lanumâlhra doit, selon nous, s'appliquer également à ce mol. Au reste, les deux interprétations, celle de Nériosengh et celle d'Anquelil, s'expliquent également par le caractère de Sérosch . lzed de la parole d'Ormurd , qui la transmet au monde , et la fait respecter sur la terre, parce que lui-même lui obéit le premier. C'est, à ce qu'il semble , la parole elle-même personnifiée , d'après le génie de l'ancienne religion des Parses, qui a individualisé sous une forme et sous un nom propre chacune des grandes conceptions de la philosophie orientale. L'étvmologie du mot çraocha rend également compte de l'idée d'obéissance et de celle de parole. En effet çraocha ne peut appartenir à un autre radical qu'à fro (entendre), qui, en zend, mis à la forme causale, veut dire «faire entendre, • c'est-à-dire proférer, parler, ainsi que nous aurons occasion de le voir plus d'une fois; et d'un autre côté ce radical frn forme en sanscrit un substantif qui signifie en meme temps oreille et obéissance , par suite d'un de ces sens d'extension, si simples à la fois et si expressifs, qui font la beauté des anciens idiomes. La signiGcation d'auditeur est tellement primitive dans le mot çraocha que, même dans l'Iescht consacré à cet lzed , Nériosengh ne s'attachant qu'au sens radical de ce titre , et oubliant en quelque sorte le caractère divin de l'être qui le porte, le remplace par çrûtd (l'auditeur). Nous ne trouvons pas en sanscrit de mot qui corresponde complètement au zend çraocha. En admettant que ao soit le gana de a dans j-rn, on peut supposer un suffixe chu qui donne au radical fru les sens d'auditeur, obéissant. Ce suffixe doit à son tour être ramené au sa sanscrit qui forme, comme on sait, des adjectifs dérivés; le s dental est changé en ch par l'influence de la voyelle o qui le précède. Drisidris, mot qui s'écrit aussi en deux parties dam draos, notamDigitized by Google

signifierait *roi du corps*. Mais en considérant *Tanuoxarces* comme un composé possessif, il peut signifier : « celui qui a le roi pour corps, « dont le roi est le corps. » Le système d'explication que nous proposons pour *tanumāthra* doit, selon nous, s'appliquer également à ce mot.

Au reste, les deux interprétations, celle de Nériosengh et celle d'Anquetil, s'expliquent également par le caractère de Sérosch, Ized de la parole d'Ormuzd, qui la transmet au monde, et la fait respecter sur la terre, parce que lui-même lui obéit le premier. C'est, à ce qu'il semble, la parole elle-même personnifiée, d'après le génie de l'ancienne religion des Parses, qui a individualisé sous une forme et sous un nom propre chacune des grandes conceptions de la philosophie orientale. L'étymologie du mot *çraocha* rend également compte de l'idée d'obéissance et de celle de parole. En effet *çraocha* ne peut appartenir à un autre radical qu'à *çru* (entendre), qui, en zend, mis à la forme causale, veut dire « faire entendre, » c'est-à-dire *proférer, parler*, ainsi que nous aurons occasion de le voir plus d'une fois ; et d'un autre côté ce radical *çru* forme en sanscrit un substantif qui signifie en même temps *oreille* et *obéissance*, par suite d'un de ces sens d'extension, si simples à la fois et si expressifs, qui font la beauté des anciens idiomes. La signification d'*auditeur* est tellement primitive dans le mot *çraocha* que, même dans l'Iescht consacré à cet Ized, Nériosengh ne s'attachant qu'au sens radical de ce titre, et oubliant en quelque sorte le caractère divin de l'être qui le porte, le remplace par *çrótá* (l'auditeur). Nous ne trouvons pas en sanscrit de mot qui corresponde complétement au zend *çraocha*. En admettant que *ao* soit le *guṇa* de *u* dans *çru*, on peut supposer un suffixe *cha* qui donne au radical *çru* les sens d'*auditeur, obéissant*. Ce suffixe doit à son tour être ramené au *sa* sanscrit qui forme, comme on sait, des adjectifs dérivés ; le *s* dental est changé en *ch* par l'influence de la voyelle *o* qui le précède.

Drisidris, mot qui s'écrit aussi en deux parties *darsi draos*, notam-

Digitized by Google

INVOCATION. 43 ment n° 2 F, pag. 49 > et n° 3* S, pag. 26, est très-diversement interprété. Anquetil , le réunissant à l'adjectif dhuiryéhê, hésite entre • tout brillant de la gloire d'Ormuid , » et «dont la gloire « est déployée et royale. • Nériosengh, au contraire, le traduit par un mot sanscrit qui me paraît très-rare, tchamalkdri-çastra. « celui « dont l'épée cause le désordre. » Anquetil , pour trouver dans drisidris le sens, «tout brillant de gloire, > ou «dont la gloire est • déployée,» a rattaché peut-être ce mot au persan (jUü.js (brillant). Quant à l'interprétation de Nériosengh, que l'on peut rendre en français par • celui dont l'épée cause le désordre ou l'étonne* ment, » d'après le sens que le dictionnaire bengali donne au mot tchamatkâra, elle nous suggère une explication qui rend compte d'une manière satisfaisante du mot de notre texte, et qui met dans leur vrai jour les éléments qui le composent. Je remarquerai d'abord que ce mot drisidris ou darsidruus doit être, comme ceux qui le précèdent et le suivent, un génitif sing. masc. Car quoique la désinence aos soit peu commune à ce cas, et que les noms en u prennent le plus souvent d pour or, ou eus ainsi que nous le montrerons bientôt, la terminaison aos qui est l'orthographe rende de la désinence us des noms sanscrits en a , n'est pas tellement rare qu'on ne la trouve encore dans la langue jointe à d'autres mots. Nous citerons par exemple le mot bâzaos, génitif de bàza (bras). Dans cette hypothèse draos sera le génitif d'un nom en a, dru . que je ne trouve pas en sanscrit, mais qui doit appartenir à la même famille que dru* (blesser), lequel forme druna (épée): le dru xend n'est peut-être même autre chose que le grec Mpu. Quoi qu'il en soit de ce dernier rapprochement, le substantif cira appartient à un radical dont la famille est très-étendue en xepd; et le sens de blesser , que nous devons assigner aux mots qui la composent, s'accorde avec la version de Nériosengh, qui donne pour équivalent à ce mot celui d'épée. Le second mot drisi ou darsi, et suivant une troisième lecture que je crois plus correcte darclu, ne peut être autre chose qu'un adjeo6.

h h COMMENTAIRE SLR LE YAÇNA. tif dérivé avec le suffixe i du sanscrit dharcha, qui vient lui-même du radical dhrïch (opprimer, faire violence). Les manuscrits écrivent ce mot tantôt avec un i, tantôt avec un i bref. La première orthographe donnerait lieu de supposer que l'adjectif darchi est un nominatif masculin singulier d'un thème en in. Mais je crois avoir remarqué que ce suffixe est d'un usage assez rare en zend, et que la plupart des mots où la comparaison du sanscrit semble en appeler la présence , sont formés dans l'ancienne langue de l'Arie au moyen du suffixe i bref. A moins donc de supposer que la voyelle finale de darchi a été allongée par l'influence de l'accent modifiant la quantité de la lettre, j'aime mieux conserver la brève qui laisse subsister le suffixe intact et à la forme absolue. Le zend darchi. où nous ne remarquerons plus que l'absence d'aspiration dans le d. un dh n 'étant presque jamais initial en zend , signifiera donc oppresseur ou audacieux , et ce sera le grec ou eytror, car le 9 grec représente, comme on sait, le sanscrit dh. Il résulte de là que si l'on réunit ces deux mots en un composé possessif, nous devrons traduire le zend darchidraos, par « celui qui a une épée audacieuse ou «victorieuse,» et que ce composé reviendra pour le sens, comme pour le son, à l'adjectif poétique grec ". Ahuiryêhé, que l'on rencontre plus souvent écrit âhùiryéhê , est un adjectif dérivé de ahura, avec vrïddlii de la première voyelle du radical , et signifiant « relatif à Ahura (Ormuzd). • Le suffixe formatif •de cet adjectif est ya, dont le génitif est êhê , et non ahâ, comme nous l'avons fait remarquer tout à l'heure. Anquetil traduisant ahura par roi. rend bien cet adjectif par royal; mais l'interprète indien se trompe en mettant le substantif roi ou maitre , au lieu de • relatif " I>c mol t/ru , employé comme substantif, ne se trouve peut-être qu'en composition. Ainsi on le rencontre encore avec l'adjectif khrui (cruel), et Anquetil le rend dans ce cas parréfaf (cruel éclat); interprétation singulière qui semble dériver de la môme source que le tchamatkârin de Nériosengb, avec cette différence que tchanuitktlnn représente pour le traducteur indien le zend darchi. Digitized by Google

 » au roi, ou au maître. » Il s’accorde toutefois avec Auquetil quant au sens fondamental du mot; c'est un rapprochement sur lequel nous aurons occasion de revenir tout à l’heure. Reste khsnaothra , que nous écrirons plus régulièrement khehnaothra , suivi des initiales des noms de prières que nous avons vus ainsi indiqués précédemment. Anquctil, considérant ce mot comme un verbe, traduit : « qu’il me soit favorable. • Mais nous pouvons déjà, par l’analyse que nous avons donnée de klichnaothrdi . reconnaître que khehnaothra est une des formes de ce nom substantif. Ce doit être, selon moi, un nominatif pluriel neutre, car nous verrons plus bas que la désinence plurielle de ce genre est, comme dans le sanscrit des Védas et dans le pâli, un rf long pour les noms dont le thème est en a, et que cette voyelle, en zend, s’abrége le plus souvent à la fin des mots; ce qui explique de la manière la plus satisfaisante les neutres pluriels en grec et en latin, lesquels partent de la forme védique et rende, et non de celle du sanscrit classique *5. Il ne résulte cependant pis de cette analyse un sens différent au fond de celui d’Anquetil, parce que pour rendre compte de ce nominatif nous sommes obligés de sous^-ntendre le verbe substantif, par exemple à l’impératif ou au subjonctif de cette manière : « que les prières qui rendent favorable soient • pour Sérosch, etc. » Aussi Nériosengh, traduisant khehnaothra par ânandakrityâi , me paraît confondre ce mot avec les suivants, qui sont en effet au datif, dans cette prière comme dans celle de la page a du manuscrit lithographié. Mais sa version est plus exacte que celle d’Anquetil, en ce qu’au moins il reconnaît le mot de notre texte pour un substantif. En résumé, je pense que çraochahé, avec les adjectifs qui se rapportent à ce nom, dépend de khehnaothra , et qu’on doit traduire : • que les prières qui rendent favorable soient pour Sérosch, saint, ** Voyez Lassen, lnd. Bill. tom. III, Bopp, G ramm. sanscr. pag. 3a3. Nous repag. y 4- Août'. Joam. asial. tom. III, p. 309. viendrons plus lard sur ce neutre du zend.

 • fort, dont la parole (d’Ormuzd) est le corps, dont l’épée est victo« rieuse, serviteur d’Ahura. • Mais on éprouve quelque embarras pour rattacher & cette prière, qui est complète par elle-même,' les mots annoncés seulement par leurs initiales, et que nous connaissons déjà pour être répétés à la fin de la prière fravardni. 11 n'y a pas de doute que ces mots ne soient au datif, puisque le dernier qui est transcrit intégralement nous offre ce cas. Or, si ces mots que nous avons reconnu être des noms sacramentaux de certaines prières dont plusieurs se retrouvent dans la liturgie, doivent, comme semble l'indiquer leur place, se rattacher à la phrase que nous expliquons, comment se fait-il qu'ils soient à un cas different? Comment de ^ plus expliquer la présence de tjy pour khchnaothràì dans une prière où le mot khchnaolhra joue déjà le rôle principal? Pourrait-on traduire avec quelque espoir d’être arrive au sens véritable : • que les « prières qui rendent favorable soient pour Sérosch... et pour le ■ sacrifice (Yaçna) , l’invocation, la prière qui rend favorable, et la • bénédiction? • C’est cependant le sens le plus naturel que je puisse trouver pour ce passage, qui se représente assez fréquemment dans les textes zends, et où nous devons, selon toute apparence, regarder, ainsi que nous l’avons fait plus haut, les mots yaçndilcha, etc. comme des noms de prières et de parties des textes sacrés ([ue leur importance rend un objet spècial d’adoration. Ainsi, jusqu’à ce qu’on possède l'intelligence complète de cette prière, et de celles du même genre, lesquelles forment incontestablement la partie la plus difficile et la plus obscure des livres attribués à Zoroastre, nous proposerons la traduction suivante : • que les prières qui rendent « favorable soient pour Sérosch, saint, fort, dont la parole est le « corps, dont l’épée est victorieuse, serviteur d’Ahura, et pour le « sacrifice (Yaçna), et pour l'invocation, et pour la prière qui rend • favorable (Khcbnaotbra), et pour la bénédiction. > Digitized by Google

INVOCATION. 47 VI. .miqm .pyùÿt -juji -Àt) -mk»XIZ (Lignes ai — 5 a.) TRADUCTION DANQtlETlL. ■ Dites-moi, ô Djouti, c’est le désir d'Ormuzd (que le chef fasse * des actions pures). Dites au chef de faire des œuvres saintes et « utiles : avertisscz-le de cela. » Le passage que nous venons de transcrire est une des prières les plus célèbres et les plus fréquemment répétées dans les livres des Parse.s. Elle se trouve reproduite, entre autres endroits, à la fin du ni* chapitre du Yaçna, où nous empruntons la glose de Nériosengh, d’après le n" a F, pag. 43, 44, et le n° 3 S, pag. 37, a 8. Nous ne reproduisons pas ici le texte de cette traduction sanscrite, qui sera donnée bientôt en son lieu lorsque nous serons parvenus à l'analyse du in* chapitre du Yaçna. Voici la traduction latine littérale de ce passage : • Qualiter Do« mini cupido, (id est) qualiter Ahufamazdæ desiderium, o Djuti, * pnecipue mihi die actum purum quoque; Râthvi(sic loquitur). Res« ponsum lâcit Djuti : Ita lex : puritate quacumque, præcipue, o pure i animo, præceptum dico: id est, omnem actum purum ita lex « (jubet) facere ut Ahuramazdæ placeat. • En donnant cette traduction presque barbare, je ne prétends pas reproduire d'une manière absolument claire le sens du passage sanscrit; je veux seulement mettre le lecteur à même de vérifier, au moyen d’une interprétation

 très-littérale, la valeur de cette glose obscure, qui peut signifier en français: i Comme est le désir du maître, comme est l'intention « d'Ahuramazda , o Djouti, dis-moi quel acte pur il faut faire (pour • satisfaire Ormuzd); c'est le Raspi(qui parle). Le Djouti répond: « Telle est la loi: par tout acte de pureté quel qu'il soit (on plaît à • Ormuzd), 6 homme dont lame est pure, c'est là le précepte que • je donne; c'est-à-dire, la loi veut qu'on fasse tout acte de pureté • (pour plaire à Ormuzd). » Cette traduction rentre à peu de chose près dans celle que propose Anquctil ; seulement elle indique une autre division logique des propositions, ainsi que la présence d'une espèce de dialogue qu' Anquctil n'exprime pas d'une manière aussi nette. Pour bien comprendre ce dialogue, et nous faire une idée du sens de ce passage difficile, nous remarquerons en premier lieu que cette prière, si souvent répétée dans le Vcndidad-sadé, n'est pas celle (pu porte le nom spécial de Yalhd ahu vairyô, prière que les Parses regardent comme la parole créatrice d'Ormuzd, et qui est composée de vingt et un mots auxquels répondent los vingt et un Nosks ou divisions de l'Avesta. Le fragment qui fait l'objet de notre analyse, ne remplit pas cette condition à laquelle satisfait au contraire la prière que l'on trouve transcrite sous le titre de Yalhâ ahû vairyô, au commencement du volume des Icschts-sadés. Notre fragment, outre qu'il est plus court, contient d'un autre côté des mots qui ne se trouvent pas dans cette prière. Nous n'avons donc ici que des portions de la prière Yalhd ahû vairyô, de ces portions que les textes eux-mêmes appellent bagha, terme zend correspondant au sanscrit bhdga , et par lequel sont désignées, au xix' chapitre du Yaçna, les parties de la prière Yalhd, etc. Ces portions qui, dans l'opinion des Parses, possèdent l'efficacité qu'on attribue au) alhd entier, se trouvent, dans notre passage, ainsi que l'indiquent Nériosengh et la comparaison de la prière elle-même avec ses parties, mêlées à deux membres de phrase qui forment une sorte de dialogue. On comprend que si nous parvenons à entendre Digitized by Google

INVOCATION. 4g ces additions faites au texte primitif de la prière, nous aurons déjà beaucoup avancé l'intelligence de notre passage. Dans l'opinion de Nériosengh , tout ce qui est contenu entre les mots et inclusivement, forme la première partie du dialogue, laquelle est prononcée par le Raspi; c'est au moins de cette manière que je crois pouvoir entendre le mot râthvi, transcription sanscrite du nom du prêtre que les Parses nomment Raspi, d'un des cas indirects du mot ratus, le ministre du prêtre officiant, qui est nomme en zend zaotà, et par les Parses Djouti. 11 me semble que je suis autorisé à regarder la mention du mot râthvi comme celle d'un interlocuteur, et à traduire ce seul mot comme je l'ai fait, ■ c'est le Raspi qui parle; • et ce qui me confirme dans cette interprétation, c'est qu'Anquetil indique que c'est au Raspi à prononcer ce commencement de la prière *®. Après le mot râthvi, Nériosengh nous avertit que le Djouti répond; de sorte que, suivant le scoliaste indien, les mots compris entre athâ et mraotù forment la réponse du second interlocuteur. Notre texte se trouve donc ainsi divisé, dans la pensée de Nériosengh, en deux portions que, pour plus de clarté, nous devons examiner à part et successivement, en comparant sur chacune d'elles la version d'Anquctil à la glose de Nériosengh: Dans la première partie de la prière, Nériosengh et Anquetil s'accordent pour regarder les mots comme empruntés à la prière ainsi nommée d'après son commencement , et tous deux les traduisent de même : • c'est le désir d'Ormuzd, • oit » comme est le désir d'Ormuzd. » Tous deux s'accordent également pour traduire la lin par « dites-moi, Djouti. ■ L'interprétation d'Anquetil a donc pour elle l'opinion de Nériosengh, et de cette comparaison il résulte qu'il y a déjà près de quatre cents ans les Parses entendaient de cette manière cette prière importante. Il ne nous " y.entt Artsta , lom. I, a* pari.. pag.So, note 7. I 7

 reste qu'à vérifier si l'analyse à laquelle nous pouvons soumettre le teste, la confirme ou la contredit. Le premier mot, yathâ, ne peut faire aucune difficulté: eu rend comme en sanscrit il signifie de même que, comme, et a pour corrélatif une conjonction formée du même suffixe thd avec une lettre pronominale indicative la ou a. Le mot suivant, ahù, qui se rencontre rarement dans les textes à un autre cas, mais que nous trouvons quelquefois à l'accusatif, notamment dans le Vispercd, signifie, suivant Nérioscngh , svàmin (maître), suivant Anquetil, ()rmazd; et ces deux interprétations rentrent à peu près l'une dans l'autre, car Ncriosengh ne traduit jamais autrement ahura (Ormuzd) que par svàmin. Quoiqu'à l'accusatif ahù doive se traduire le plus souvent par demeure, monde, ainsi que nous le verrons plus tard, on trouve cependant à ce cas ahàtn signifiant maître *\ et c'en est assez, ce semble, pour justifier une interprétation appuyée sur le témoignage de Nériosengh et d'Anquetil. Il n'est cependant pas facile de rendre compte étymologiquement de ce mot, dans lequel on peut reconnaître le suffixe «. et ah que les règles de permutation des lettres nous autorisent à comparer au sanscrit as (être). Ce suffixe se distingue de l'u bref, voyelle formative d'un fréquent usage, en ce qu'il n'est pas suivi du s dental, signe du nominatif. Le zend ahù, sauf l'allongement de l'u du suffixe, répondrait donc, d'après cette analyse, au sanscrit asu, dont le sens le plus ordinaire est souffle vital, et qui signifie quelquefois pensée, réflexion. Si nous ne trouvons pas ici de trace du sens de maître donné par les Parses à ce mot, cela vient peut-être de la différence du suffixe, bref dans asu (vie), et long dans ahù (maître). Nous remarquerons d'ailleurs plus d'une fois que les mots identiques dans les deux idiomes, et par le son et par l'étymologie, ne se correspondent pas toujours pour le sens, parce que les deux langues se sont partagé en quelque sorte toutes les significa" Vo yei Vendidail tadr lith. png. 84. Digitized by Googl

INVOCATION. 5i t ions possibles d'un meme mot , l’une gardant celle qui est la plus rapprochée du radical, l'autre préférant un sens d’extension. Sans insister même sur la différence de quantité du suffixe, et en supposant que la signification de maître ne soit qu'un sens secondaire, il est permis de conjecturer que le zend ahù veut dire, comme le sanscrit as u, la vie, ou peut-être celui qui est. Dans cette hypothèse, il ne restera plus à expliquer que l'espèce d'anomalie que nous avons remarquée déjà dans nos observations préliminaires, où nous avons fait voir que l’aspirée h doit , suivant l’usage le plus général de la langue zendc , être accompagnée de la nasale g , quand elle est précédée d’un a. Cette anomalie se retrouve également lorsque le mot ahüm est pris dans le sens de monde 48, et elle y est d’autant plus digne d’attention, que les autres cas de ce mot ont, ainsi qu’on le verra plus tard, cette même nasale. On est tenté d’attribuer cette irrégularité à la présence de l’a long, ou bien de supposer, comme nous l’avons indiqué dans nos observations préliminaires, que la racine du mot ahù avec le sens de seigneur, a primitivement un h et non un », et qu’elle peut être ali par exemple, le /.end ahù signifiant » celui qui pénètre. » Sous le rapport de la syntaxe, je ferai remarquer que l’opinion de Nériosengh et celle d’Anquetil quant à la relation de ce mot avec le suivant ne peuvent être soutenues, et que c’est à fort que les Parses considèrent ahù comme le complément au génitif de vairyâ: ahù ne porte aucune marque de génitif, et il est en rapport de concordance avec vairyâ. L’analyse que nous allons donner de ce dernier mot , mettra ce fait dans tout son jour. Les deux interprètes s'accordent encore ici pour le traduire par désir, mais j’avoue que j’ai quelques doutes sur l'exactitude complète de cette interprétation ; non pas que celle que je proposerai doive, en dernière analyse, M On ne s'étonnera pas que le mot ahu qu'il en est exactement de même en sans(cas indir. aÿhu), dérivé du radical

 changer beaucoup au sens général de notre passage, mais c'est que nous avons besoin d'être fixés sur le véritable rôle grammatical et sur l'étymologie de ce mot. Je remarquerai d'abord que vairyd a pour désinence celle d'un substantif ou adjectif masculin au nominatif singulier d'un thème en a, vairya. La dernière syllabe ya paraît être une formative d'adjectif ou de participe en ya; et comme cette formative attire, ainsi que nous aurons lieu de le reconnaître plus d'une fois, un i épenthétique avant la consonne qui précède ya. il nous reste pour radical de ce mot var, qui signifie en sanscrit désirer, obtenir, ou vri (avec guna) , choisir. Toutefois je n'en conclurais pas qu'il faille traduire vairyd par désir, mais plutôt par désirable, ou digne d'être désiré, ou encore chef, principal, en comparant directement le zend vairya au sanscrit varya; car il résulte de l'analyse que nous avons donnée de ce mot que c'est un adjectif. L'opinion que nous avons émise tout à l'heure sur ahù , mot dans lequel on ne peut reconnaître qu'un substantif au nominatif , confirme encore notre hypothèse sur vairyd, qui est nécessairement un adjectif au même cas. Cela posé , si l'on conserve au mot que nous considérons comme un adjectif, le sens radical donné par Anquetil et Nériosengh, c'està-dire par la tradition uniforme des Parses, on pourra traduire: • qualitcr Dominus optandus. » Mais cette traduction ne donne pas un sens très-satisfaisant, et elle ne s'accorde pas bien avec celui que nous sommes autorisés à trouver dans la fin de la prière. En comparant vairyd à fravartini que nous avons précédemment expliqué, et en le rattachant au même radical vri ou vërë, qui ne souffrirait d'autre modification qu'un guna, nous pourrions traduire : « qui doit « être vénéré , respecté, venerandus; • interprétation qui s'accorde avec la suite du discours, telle du moins que nous croyons pouvoir l'entendre. En résumé, ce membre de phrase pourrait, dans notre opinion, se traduire : • comment le Seigneur (Ormuzd) doit-il être « honoré?» Digitized

 Nous venons d’analyser les mots que Nérioscngh et Anquetil s’accordent l’un et l’autre à regarder comme faisant partie de la prière même nommée Yathd, etc. Passons maintenant à la proposition que les deux interprètes regardent également comme une incise, et qu’ils traduisent: « dis- moi, ô Djouti. » Le premier mot zaotâ, que je proposerai de lire avec les plus anciens manuscrits, zaotâ, est le nom zend du prêtre ofliciant don) les Parses ont fait Djouti. Suivant Anquetil, ce mot signifie: • celui • qui (prononce) rapidement; ■ or, dans celte traduction, suggérée ;i Anquetil par scs Destours, la parenthèse indique que le verbe prononcer ne fait pas, à proprement parler, partie du sens du mot zuotd. et qu’il y est comme sous-entendu* restent donc les mots, «celui • qui rapidement, » traduction qui n’explique rien. Nous sommes ainsi autorisés à en chercher une autre qui soit plus conforme au véritable emploi de ce mot dans les textes. Le Djouti est, comme on sait, le prêtre officiant: c’est lui qui prononce une grande partie des invocations et des prières, qui offre en sacrifice la chair des animaux et le jus de la plante Ilaoma (Hom), qui accomplit, avec son ministre, les actes les plus importants de la liturgie; en un mot, c’est le sacrificateur45. Or, zaotâ nous donne, après le retranchement du suffixe tâ, nominatif de tar, qui forme des noms d’agents aussi nombreux en zend qu’en sanscrit, zao . qui est le guna de zu, et que les règles du changement des consonnes en zend et en sanscrit nous montrent comme répondant à hu (sacrifier au feu). C’en est assez, ce semble, pour identifier le zend zaotâ au sanscrit hôtà, et pour traduire zaotâ par sacrificateur. J'ajouterai que nous trouverons une confirmation de cette conjecture dans le mot zaothra , dont les Parses ont fait zour et que je propose d’identifier au sanscrit hûtra. Or, si notre analyse est exacte, zaotâ est un nominatif, et il ne faut pas le traduire, comme An" ZendAvata, tom. II, p*g. 671.

 quctil et Nériosengh le font, par le vocatif; ce cas serait en zend zaotaré , comme ddlare de data. Le verbe qui est en rapport avec ce sujet, sera donc à la troisième personne, non à la seconde comme l'ont pensé les interprètes parses; et en effet, dans la désinence de mrûtèè, nous ne pouvons reconnaître une seconde personne. Mais il faut remarquer que les manuscrits varient sur l'orthographe de ce verbe; le n° a F, entre antres, donne très-fréquemment mrùtë, où je reconnais la désinence fOfù de l'indicatif présent moyen du radical mrù, qui, en zend, répond au sanscrit brü par le changement facile de la labiale douce en la nasale labiale; mrùtë est donc exactement le sanscrit brùtë . D'un autre côté, il se pourrait que la désinence, d'ailleurs rare, , telle que la lit notre manuscrit, fût une forme de la troisième personne de l'impératif, qui ne se trouve pas en sanscrit, où tùm remplit ce rôle, mais qui pourrait s'expliquer par le développement que prennent le plus souvent les terminaisons de l'impératif, comme l'a remarqué M. Bopp M. Nous reconnaîtrons plus tard que, dans la déclinaison, la lettre ^ suivie de gj répond aux syllabes sanscrites ayê ou yâi, au datif des noms féminins en i. Si gj^ pouvait passer quelquefois pour l'équivalent de yâi, ou seulement de âi (voyelle qui, d'ailleurs, est plus souvent représentée en zend par midi), le verbe mrûtèé reviendrait à brûlai, qui n'existe pas, il est vrai, en sanscrit, mais qui, rapproché de la désinence de la première personne de l'impératif, peut paraître moins anomal. On pourrait encore, toujours dans l'hypothèse que è seul ou avec ë représente âi , soupçonner ici l'existence d'un subjonctif, formé de la même manière que celui dont M. Lassen a reconnu l'existence dans sa critique de la grammaire de M, Bopp, et dont la troisième personne plurielle est terminée par la voyelle âi M. Si telle est la désinence au pluriel, ne pourrait-on pas supposer qu'il en est de même au singulier? '* Gramm. sanscr. r. 3l3, not. — " Ind. Bibl. tom. 111, pag- 84

Digitized by Google

Oo INVOCATION. Au reste, si l'on doit reconnaître que l’impératif ou le subjonctif présenteraient un sens plus satisfaisant pour l'ensemble de la phrase, elle reste de même intelligible avec la leçon qui nous donne l’indicatif présent. Cette leçon (mrùlé)e st meme soutenue par les plus anciens manuscrits; l’autre (mrûlèé) nous offre une désinence qui ne se retrouve pas, que je sache, jointe à un grand nombre d’autres verbes; de sorte que je serais tenté de la regarder comme une faute de copiste. Elle vient, selon toute apparence, de la confusion des désinences é et éê , désinences que l’on rencontre concurremment dans les substantifs comme caractéristique des datifs singuliers des noms en i. Les mots qui séparent zaotà de mrûtéé ne présentent aucune difficulté ; les deux interprètes les traduisent également par • à moi; • il faut seulement remarquer la tmèse de J'rà mi mrùtèi, où nous voyons la préposition séparéç du verbe sur lequel elle porte, |>ar le pronom, complément indirect du verbe. La particule frà est le sanscrit pra, dont la labiale est aspirée en send par suite de l’action de la liquide r. On remarquera en outre l’allongement de l’a dans le aend frà, sans doute parce que l’accent du pronom mi se reporte sur le mot fra , et parce que cette addition d’un accent sur Jra entraîne l’allongement de la voyelle. Peut-être aussi frà a-t-il une voyelle longue parce qu’il est le résultat de la fusion de fra avec le préfixe â (vers). La tmèse de la préposition qui tombe sur un verbe, est en elle-même digne de remarque, en ce qu’elle se trouve dans le plus ancien dialecte sanscrit, celui des Védas, ainsi qu’on peut s’en convaincre par les extraits publiés du Kig-Véda, et qu’elle forme un des nombreux traits de ressemblance qui rapprochent l’idiome des Parses du plus ancien dialecte sanscrit 52 . En résumé, après l’analyse que nous venons de donner des deux propositions qui forment la première partie de notre prière, nous pourrons traduire, soit avec l’impératif, soit avec le subjonctif; ■ que le sa“ Hosen. RigvttI; spec. psg. 6. Voy. PAtimi . 1 , 4 , 8a »qq

 • crilicateur (le Djouti) me dise comment le Seigneur doit être > vénéré ; » ou bien : * le sacrificateur me dit comment le Seigneur « doit être vénéré. » Dans la seconde partie de la prière & laquelle nous voici parvenus, Anquetil et Nérioscngh ne distinguent pas aussi nettement qu'ils l'ont lait pour la première ce qui appartient à la prière proprement dite, 1 'allid alui, etc., de ce qui fait le fonds de l'espèce de dialogue qui en divise les parties, et les place, selon toute vraisemblance, dans la bouche des deux interlocuteurs, le Raspi et le Djouti. Anquetil ne paraît pas soupçonner qu'un nouvel interlocuteur reprenne la parole, ce qui semble cependant naturel , puisque dans le commencement de la prière le Djouti est interrogé par le Raspi ; et conséquemment le traducteur met le passage tout entier sur le compte du Raspi, et en fait la suite de la phrase que nous venons de traduire tout à l'heure, I.) glose de Nériosengh est plus précise, et vraisemblablement plus exacte; elle indique entre la première partie de la prière et la seconde que nous examinons maintenant, la présence d'un interlocuteur nouveau, c'est-à-dire une réponse du Djouti. Il y a seulement ceci à remarquer, que dans la pensée de Nériosengh l'indication de la présence du Djouti n'a pas lieu dans le texte même, opinion qui , comme on le verra tout à l'heure, ne peut être contestée. Ainsi, selon le traducteur indien, tout ce qui suit le mot alhd forme la réponse du Djouti. Nous remarquerons d'abord que la régularité du dialogue exige qu'à côté d'une portion de la prière Yathâ ahù , etc. servant de réponse à celle qu'a prononcée le Raspi, se trouve l'indication formelle que c'est là la réponse. Nous avons ensuite dans la comparaison de notre fragment avec la prière ellemême, qui parait copiée en entier au commencement des Ieschtssadés, un moyen sûr de vérifier ce qui appartient en réalité à cette prière, et de constater ici l'intervention ou l'absence d'une phrase étrangère. Or, tous les mots compris entre alhd et hatcha inciuDigitized by Google

 sivement, font partie du Yathd aliù vairyâ; ceux qui suivent ne s'y trouvent pas contenus. Nous sommes donc autorisés à diviser cette seconde partie de la prière en deux fragments, comme nous l'avons fait pour le commencement; l'examen en sera par là rendu plus facile. Ainsi que nous venons de l'indiquer, les mots entre athâ et halcha inclusivement sont une portion du véritable Y athd ahu vairyô. De ces mots, le premier, athâ, est bien en rapport avec yathd de notre première partie; c'est, avec le même sulTixe tliâ, la lettre pronominale indicative a; aussi Nériosengh le traduit-il par évam. La corrélation de athâ avec yathd établit un rapport intime entre cette partie de la prière et la précédente ; et en eflet nous aurons besoin de ce rapport pour rendre complètement compte du texte que nous examinons en ce moment. Le mot ratas est un nominatif avec la désinence s, qui persiste beaucoup plus souvent en zend qu'en sanscrit; c'est le mot dont nous avons vu plus haut le datif. Dans le passage auquel nous faisons allusion, on a pu se convaincre, par le double témoignage de Nériosengh et d'Anquetil, qu'il signifiait maître, chef. Nous savons en outre que le nom donné par les Parses à un des prêtres qui célèbrent l'ofTice du Yaçna est Raspi, et que ce nom est transcrit dans les gloses en caractères du Guzarate râthvi, où l'on ne peut voir qu'une altération de l'un des cas indirects de ratas. Ces deux mots, Raspi et Râthvi, ne sont donc que la transcription moderne du zend ratas; et il en résulte que l'on peut traduire ici les deux mots athâ ratus par « ainsi le maître ou « le Raspi, « et les considérer comme correspondant au râthvi de Nériosengh. Mais dans cette hypothèse les mots athâ ratus devraient être en dehors de la prière , où ils se trouvent cependant compris dans le volume des Ieschts-sadés , et où les appelle la corrélation des mots athâ et yathd. Or, si les mots athâ ratas font en eflTet partie de la prière , on ne doit pas les regarder comme l'indication d'un interlocuteur; il n'est plus permis de les traduire > ainsi parle le Raspi, • I. 8

58 COMMENTAIRE SLR LE YAÇNA. et il faut chercher pour le mot ratut une interprétation nouvelle. Cette interprétation , la glose de Nérioscngh nous la fournit , et le sens qui en résulte me paraît résoudre la difficulté. Nérioscngh traduit ra/as par àdêshah (instruction , précepte) , de sorte que le commencement de notre prière revient à ita /ex, ■ tel est le précepte, la « loi. » On comprend sans peine comment le mot qui signifie précepteur. peut passer à la signification de précepte; et de plus les textes xends eux-memes nous offrent des passages où il est impossible de donner à ce mot une autre valeur. Nous citerons entre autres cette phrase du premier chapitre du Yispered : nwaidayemi ratèus bërëzô hadhaokhdhahë , suivant Anquetil : « j'invoque le grand et le sublime Hadokht { le • xxi' Nosk de l'Avesta);» ce que, selon toute apparence, il faut traduire : «j'invoque la sublime loi Hadokht.* Cette interprétation semble confirmée par la différence de la désinence de mtu dans ce fragment, et du même mot dans les autres textes, où, de l'adernière acception le génitif de ratu est rathwà , formation sur laquelle nous aurons occasion de nous expliquer plus tard, et qui diffère de celle de ratèus. dans la phrase du Yispered. Sans nous occuper en ce moment.de la terminaison eus des génitifs des noms en u, nous pouvons dire que ratèus et rat/iu'û sont deux mots dont certainement l'origine est la même , mais dont l'acception peut être diverse comme est leur forme. Les mots suivants, .gjuap.» usât tchit, ne sont pas très-distinctement traduits dans Anquetil; on y voit bien * des actions pures, « des oeuvres saintes , • mais sa version n'est pas ici assez littérale pour être d'un grand secours. Nérioscngh suit plus fidèlement le texte, dont il reproduit même la forme grammaticale; çmisq* asàt . qu'il faut plus correctement lire achàf, y est rendu par un ablatif, punyât. «par la pureté, par la vertu. • En effet, t est bien Digitized by Google

 en zend la désinence de l'ablatif singulier, désinence devant laquelle l'a des noms dont le thème est terminé par cette voyelle, s'allonge le plus souvent et devient d. A ce mot doit se rattacher la particule ichit, écrite non moins fréquemment avec un a i bref, et qui, en zend comme en sanscrit, et comme quid en latin, donne une signification plus générale et plus étendue au pronom quelle suit. Nérioscngh a, dans sa glose, très-nettement fait comprendre ce que cette particule (qui est, à proprement parler, un pronom neutre dont nous verrons plus tard le nominatif et l'accusatif masculins) ajoute au sens du substantif, en faisant suivre les pronoms yasmât kasmâtch-tchit de cette même particule, en sanscrit Ichit. Mais il est digne de remarque qu'en zend ce monosyllabe se joigne même à un substantif; ce fait annonce un emploi plus étendu et sans doute plus ancien de ce pronom en zend qu'en sanscrit. , Si maintenant nous revenons au mot achat, et que nous cherchions la raison de l'ablatif, nous la trouverons, je crois, dans le rapport que nous avons essayé d'établir entre nos deux propositions. Dans celle que nous examinons actuellement, l'absence d'un verbe nous force de recourir h la précédente où nous voyons vairyâ, que nous avons traduit par « devant être vénéré. * En rapprochant achat de ce dérivé verbal, nous expliquons l'ablatif, et nous traduisons : « comment doit être vcncré le Seigneur : par toute action • vertueuse , par tout acte de pureté. » Seulement entre ces deux parties de la prière, il faut introduire, comme le fait avec raison Nériosengh, l'interprétation des mots athâ ratus , « telle est la loi; • de sorte qu'en réunissant les deux fragments déjà analysés, nous pourrons proposer la traduction suivante avec quelque espoir d'avoir trouvé le sens véritable; « Que le sacrificateur (Djouti) me dise : com■ ment le Seigneur doit être vénéré. — Telle est la loi : par tout « acte de pureté. » Cette construction conforme à la brièveté antique me paraît très-naturelle, et elle me semble ainsi comprise dans la version de Nériosengh. 8.

en zend la désinence de l'ablatif singulier, désinence devant laquelle l'*a* des noms dont le thème est terminé par cette voyelle, s'allonge le plus souvent et devient *â*.

A ce mot doit se rattacher la particule *tchiṭ*, écrite non moins fréquemment avec un ډ *i* bref, et qui, en zend comme en sanscrit, et comme *quid* en latin, donne une signification plus générale et plus étendue au pronom qu'elle suit. Nériosengh a, dans sa glose, très-nettement fait comprendre ce que cette particule (qui est, à proprement parler, un pronom neutre dont nous verrons plus tard le nominatif et l'accusatif masculins) ajoute au sens du substantif, en faisant suivre les pronoms *yasmât kasmâtch-tchit* de cette même particule, en sanscrit *tchit*. Mais il est digne de remarque qu'en zend ce monosyllabe se joigne même à un substantif; ce fait annonce un emploi plus étendu et sans doute plus ancien de ce pronom en zend qu'en sanscrit.

Si maintenant nous revenons au mot *achâṭ*, et que nous cherchions la raison de l'ablatif, nous la trouverons, je crois, dans le rapport que nous avons essayé d'établir entre nos deux propositions. Dans celle que nous examinons actuellement, l'absence d'un verbe nous force de recourir à la précédente où nous voyons *vairyô*, que nous avons traduit par « devant être vénéré. » En rapprochant *achâṭ* de ce dérivé verbal, nous expliquons l'ablatif, et nous traduisons : « comment doit être vénéré le Seigneur : par toute action « vertueuse, par tout acte de pureté. » Seulement entre ces deux parties de la prière, il faut introduire, comme le fait avec raison Nériosengh, l'interprétation des mots *athâ ratus*, « telle est la loi; » de sorte qu'en réunissant les deux fragments déjà analysés, nous pourrons proposer la traduction suivante avec quelque espoir d'avoir trouvé le sens véritable : « Que le sacrificateur (Djouti) me dise : com- « ment le Seigneur doit être vénéré. — Telle est la loi : par tout « acte de pureté. » Cette construction conforme à la brièveté antique me paraît très-naturelle, et elle me semble ainsi comprise dans la version de Nériosengh.

Digitized by Google

6o COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. II nous reste à expliquer le dissyllabe hatcha, qui, dans cette phrase dont le sens est complet à tchit, parait explétif. Dans le plus grand nombre des passages où se trouve cette particule, d'un usage très-fréquent en rend, elle indique le rapport d'éloignement, de séparation, quelquefois même de cause. Elle répond alors aux prépositions latines ex et ab. Le Vendidad proprement dit nous fournit plus de cent passages dans lesquels hatcha ne peut avoir d'autre sens, et la valeur de cette particule doit être alors d'autant moins contestée qu'Anquetil lui-même, d'après les Parscs, l'a presque toujours reconnue. C'est ainsi qu'il traduit très-exactement des phrases comme les suivantes: tanaot hatcha machyêh, « ccorporc ho« minis; » apakhtarât hatcha nmànât, « septentrional! e regione; » thngâim hatcha apat, « à troisgàms de l'eau, etc. • Cela posé, on doit croire que hatcha, qui dans les longues énumérations précède le substantif à l'ablatif (ou même à un autre cas), tandis qu'il le suit plus fréquemment quand le substantif est isolé, on doit croire, dis-je, que hatcha est dans notre texte un exposant surabondant de l'ablatif déjà exprimé par la désinence de achat, ou que c'est une véritable préposition et qu'il répond exactement au français par. Pour moi, la valeur bien connue de l'ablatif m'engage à regarder dans notre phrase hatcha comme explétif. Au reste, que hatcha soit surabondant, ou qu'il soit ici, comme dans presque tous les autres textes, une préposition véritable, sa présence dans la langue atteste un progrès analytique tout à fait digne de remarque. Mais je dois mentionner à cette occasion un autre usage beaucoup plus rare de hatcha, parce qu'on peut avantageusement s'en servir pour remonter jusqu'aux éléments qui composent cette particule. On rencontre quelquefois hatcha entre un substantif et un adjectif au même cas, et réunis par le relatif yat au neutre, notamment dans cette formule : achat hatcha yat vahistâf , qui revient à dire : • par la pureté excellente. » Que cette phrase puisse très-bien s'expliquer en donnant à hatcha le sens de la préposition par, cela est Digitized by Google

INVOCATION. 6t évident. Mais n’est-il pas remarquable que si l'on rétablissait en sanscrit hatcha d’après les lois euphoniques qui nous sont connues, on obtiendrait satcha, c’est-à-dire isque; en d’autres termes, un pronom indicatif vraisemblablement en rapport avec le relatif yal qui le suit? On ne peut en effet s’empêcher de reconnaître dans hatcha, outre la conjonction tcha, le ha monosyllabe pronominal, répondant au sanscrit sa dont il est l’altération. Cette analyse donne pour sens à ce môt et lai, et cela, en admettant que ha ne porte aucune terminaison de cas, ou même qu'il soit au nominatif sans désinence, comme cela a lieu en sanscrit le plus souvent. Cette dernière explication, qui confirme l’opinion de M. Bopp sur le plus ancien état du pronom sa sanscrit “, pourrait paraître susceptible de quelque objection , si l’on ne savait d’ailleurs qu’en zend les mots en composition portent fréquemment la désinence du nominatif masculin, sans que l’esprit doive , en aucune façon , tenir compte de cette désinence. De même encore le relatif yô, yâ, yal est employé fréquemment dans l’unique but de joindre des propositions entre elles, et sans que le lecteur doive faire attention au genre ou au nombre qu’il porte. Si, dans ce cas, on ne considère dans le relatif que sa valeur conjonctive , ne peut-on pas dire de même que dans ha-tchu on n’a en vue que sa valeur indicative, et qu’ainsi hatcha doit répondre à et cela 5* ? Ainsi l’exemple que nous venons de citer s'expliquerait de la manière suivante en latin barbare : « puritate et is (id) « quod excellente, » et sans considération du genre du pronom tant indicatif que relatif. Ajoutons qu’on pourrait encore regarder hatcha 11 Vergleich. Zerglied. dcrsanscr. Sprack. Abhand. III , pag. 5 et sqq. Abband. IV^ pag. i. ,4 Si l'on admet qu'en latin la particule at soit dérivée d'une lettre pronominale a avec la formative du neutre t, la conjonction at-que reviendrait au zend hatcha, dans lempioi que noua signalons. Au reste , il est certain que le atqae latin existe eu zend sous la forme altcha (idque), qui n'est que la réunion du pronom at et de la conjonctive tcha. Le monosyllabe at est le neutre régulier de la lettre pronominale a , qui n’est pure en sanscrit que dans les cas indirects, et dans atlas, forme évidemment composée de deux pronoms , a et dos.

 comme la réunion des deux particules sanscrites ha et tcha. La première n'est le plus souvent qu'explétive dans le sanscrit classique, mais il est déjà permis de conjecturer qu'elle était d'un plus fréquent usage dans le style des Védas. Je ne puis guère trouver à la réunion des deux monosyllabes ha et tcha , d'autre sens que celui d'une conjonction affirmative comme nempe ou certe. Mais je dois faire remarquer qu'il serait plus régulier que le ha sanscrit fût écrit en zend za. Si l'on compare notre fragment du Yathd à la formule achàt hatcha yat vahistâf expliquée tout à l'heure, on voit qu'il n'en diffère que parce que hatcha n'est pas suivi d'un adjectif au même cas que achat, ce qui ferait supposer que les mots -upuo1 -y sont l'abrégé de cette formule. Mais dans la prière que je regarde comme l'original du Yathd ahù vairyâ, il en est exactement de même; de sorte qu'à moins de supposer que cette prière elle-même n'est pas encore complète dans le volume des Ieschts-sadés , il faut admettre nécessairement que les mots achât tchit hatcha forment à eux seuls un sens achevé. Dans cette hypothèse , hatcha considéré comme la réunion du pronom ha et de tcha , doit peut-être se rattacher à tchtt dont il est sans doute destiné à généraliser encore le sens : • puritate • qualihet iliaque. • Mais nous ne devons pas oublier que cette traduction ne peut être proposée qu'au défaut de celle que nous avons adoptée plus haut. Le sens de par, donné à la particule hatcha, rend suffisamment compte de notre phrase. Ce que nous avons voulu faire voir par l'analyse précédente, c'est qu'en s'en tenant à la signification propre des éléments dont se compose hatcha, on arrive à une interprétation, moins facile sans doute et moins satisfaisante, mais qui cependant peut être encore justifiée. 11 resterait à montrer, pour concilier ces deux explications, comment il se peut faire qu'un mot qui signifie ille que , ait été employé par la langue comme préposition avec le sens de ex. ab. Mais j'avoue que je n'ai pu jusqu'à présent trouver la raison de ce fait singulier. Nous voici parvenus à la seconde phrase du dernier fragment de la Digitized by GoogI

 prière, celle que je considère comme ne faisant pas partie intégrante du Yalhâ altû vairyô original , mais comme répondant à la portion dialoguée du commencement. Ici Nériosengh et Anquetil me paaaissent avoir complètement abandonné le texte, et avoir à tort méconnu la distinction nécessaire de cette nouvelle proposition. Quand je ne serais pas autorisé par l'analyse grammaticale & élever des doutes sur l'exactitude de l'interprétation donnée par les Dcstours parses, j'y serais déjà conduit par la différence notable de la traduction d'Anquetil et de celle de Nériosengh. On voit par celle d'Anquetil, qu'il s'est fait une idée peu exacte des rapports grammaticaux de ces mots ei\tre eux; et par celle de Nériosengh, que son point de vue, quoique différent, n'en est pas plus exact. Selon l'usage déjà remarqué, la particule Jrâ est séparée du verbe sur lequel elle porte dans l'ordre logique; elle encadre en quelque sorte la proposition, et sert à la détacher de ce qui précède. La voyelle finale en est allongée, sans doute à cause de l'isolement même de la particule, et comme pour lui donner une consistance quelle n'a pas par elle-même. Le mot suivant, ai)>au^ai asava, que nous trouverons écrit plus souvent achava, est un des cas de l'adjectif dont nous avons déjà vu le datif acltaoné. Anquetil n'en précise pas exactement la forme; sa version est trop libre. Mais Nériosengh se décide, je croîs, à tort pour le vocatif, comme si celui qui parle s'adressait à l'autre interlocuteur en l'appelant « homme vertueux ! » Nous savons que le vocatif de ce mot est achdum, que l'on rencontre si fréquemment dans les questions adressées par Zoroastre à Ormuzd. Nous savons de plus avec une égale certitude, et par de nombreux exemples51, que notre forme actuelle est un nominatif du thème achavan , par le retranchement de la nasale finale du suffixe , sans allongement de l'a, et contrairement à ce qui a lieu en sanscrit, où dans VirptTtii, il» cardé ini». Vemtidad-tadé , p*g. 79. 137 et pat).

 les mots de cette espèce l’allongement de la voyelle compense la suppression de la nasale. Ici la forme zcnde me parait plus moderne, en «ce qu’elle tire la conséquence du principe qui se remarque déjà en sanscrit, et qu’après avoir fait disparaître la nasale du suffixe, elle abrégo le seul élément qui pourrait encore la représenter. Il n’en est pas de même de vidhvâo, où l'on reconnaît' dès l’abord le sanscrit vidvdn, malgré l'allongement irrégulier de l’t du radical et le changement de ân en do. Cette dernière modification do conserve plus entière la désinence primitive. Mais ce qu’il est important de remarquer, c’est qu’elle est à l’égard du sanscrit vdn (rail, ras), dans le même rapport que le va zend d&achava à l’égard du sanscrit vd (rad. van). Ainsi, quand le sanscrit fait disparaître la nasale pour ne conserver qu’un d long, le zend abrège l’a; et quand , au nominatif du suffixe vat , le sanscrit adopte une nasale précédée d’une voyelle longue , le zend qui , dans cette circonstance encore, modifie la finale, fait disparaître cette nasale, mais la remplace par la voyelle o qui se joint à l’a subsistant long. Ainsi, de vdn on a vdo, par un procédé presque analogue à celui que l’on remarque dans quelques langues du midi de l'Europe, où la nasale est remplacée fréquemment par une voyelle dans la prononciation de laquelle persiste encore une nasale sourde. Une particularité qu’il est également important de constater, c’est l’aspiration du dh pour le d non aspiré du sanscrit. Il est bien vrai que les manuscrits ne paraissent pas suivre un système très-rigoureux dans l'emploi des deux dentales d et dh. mais ici la présence du e^ne me semble pas arbitraire, et je crois pouvoir l’expliquer par l'aspiration inhérente au a en zend, qu’il soit figuré par » ou par y/t Enlin, nous remarquerons pour dernière particularité, que le zend allonge l’i du sanscrit vidvdn; ce qui peut venir de ce que cette voyelle étant longue par position, on s’est trouvé naturellement conduit à exprimer par l’écriture sa valeur prosodique. Peut-être « Digitized by Google

les mots de cette espèce l'allongement de la voyelle compense la suppression de la nasale. Ici la forme zende me paraît plus moderne, en ce qu'elle tire la conséquence du principe qui se remarque déjà en sanscrit, et qu'après avoir fait disparaître la nasale du suffixe, elle abrége le seul élément qui pourrait encore la représenter.

Il n'en est pas de même de *vîdhvâo*, où l'on reconnaît dès l'abord le sanscrit *vidván*, malgré l'allongement irrégulier de l'*i* du radical et le changement de *ân* en *âo*. Cette dernière modification *âo* conserve plus entière la désinence primitive. Mais ce qu'il est important de remarquer, c'est qu'elle est à l'égard du sanscrit *vân* (rad. *vas*), dans le même rapport que le *va* zend de *achava* à l'égard du sanscrit *vâ* (rad. *van*). Ainsi, quand le sanscrit fait disparaître la nasale pour ne conserver qu'un *â* long, le zend abrége l'*a;* et quand, au nominatif du suffixe *vas*, le sanscrit adopte une nasale précédée d'une voyelle longue, le zend qui, dans cette circonstance encore, modifie la finale, fait disparaître cette nasale, mais la remplace par la voyelle *o* qui se joint à l'*â* subsistant long. Ainsi, de *ván* on a *vâo*, par un procédé presque analogue à celui que l'on remarque dans quelques langues du midi de l'Europe, où la nasale est remplacée fréquemment par une voyelle dans la prononciation de laquelle persiste encore une nasale sourde. Une particularité qu'il est également important de constater, c'est l'aspiration du *dh* pour le *d* non aspiré du sanscrit. Il est bien vrai que les manuscrits ne paraissent pas suivre un système très-rigoureux dans l'emploi des deux dentales *d* et *dh*, mais ici la présence du ne me semble pas arbitraire, et je crois pouvoir l'expliquer par l'aspiration inhérente au *v* en zend, qu'il soit figuré par » ou par .

Enfin, nous remarquerons pour dernière particularité, que le zend allonge l'*i* du sanscrit *vidván;* ce qui peut venir de ce que cette voyelle étant longue par position, on s'est trouvé naturellement conduit à exprimer par l'écriture sa valeur prosodique. Peut-être

Digitized by Google

 aussi l’allongement de la voyelle du radical vid est-il destiné à compenser, d’une manière irrégulière il est vrai, l'absence du redoublement qui doit se trouver dans ce participe (vidhvâo pour vividhvâo). Il ne nous reste plus à expliquer que JU« , que Nèriosengh traduit par je dis, et Anquetil par avertissez. On ne peut cependant méconnaître ici une troisième personne de l’impératif en fû, la voyelle finale allongée, ainsi que cela est d’usage en zend pour cette voyelle et pour i, avec mrao, guna de mm. selon la règle des verbes sanscrits de la a' classe. Il y a seulement cette différence, que la formation de l’impératif zend est plus régulière que celle du temps correspondant en sanscrit, puisque le radical affecté de guna se joint immédiatement à la désinence, au lieu qu’en sanscrit la réunion ne se fait que par l’intermédiaire d’un i, voyelle de liaison placée entre le radical modifié et la désinence. L’analyse précédente nous autorise donc à traduire la fin de la seconde partie de notre prière : « purus scicns dicat. » En résumé, si nous réunissons les divers fragments du texte, nous les traduirons ainsi littéralement en latin, et en mettant en italique ce qui, dans notre opinion, appartient aux interlocuteurs et ne fait pas partie de la prière originale : « Qua• liter Dominus eolendus sacrificator mihi dicit, — taliter lex : puri• tate qualibet , purus sciens dicat. • Maintenant, dans la bouclie de qui mettrons-nous ces diverses propositions qui, ainsi présentées, nous offrent l’apparence d’un dialogue? Anquetil place toute la prière dans la bouche du flaspi, et ici seulement par exception dans celle du Djouti qui sollicite le prêtre assistant à réciter le Yathâ ahù vairyù, et qui en même temps lui dicte ce qu’il doit dire. Or, les observations que nous avons faites ci-dessus sur la division de notre texte en quatre parties distinctes réfutent suffisamment cette assertion. Nèriosengh approche plus de la vérité en n’attribuant au Raspi que le commencement de la prière jusqu’à taliter; mais il méconnaît la valeur grammaticale de la fin de la seconde partie, en supposant que le Djouti qui la prononce

66 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. s’adresse au Raspi à la seconde personne; car sa traduction revient à ce dialogue : Le Raspi. Quel est le désir du maître, l’intention d'Ahuramaxda? Quelle action pure faut-il faire pour lui plaire? • Le Djouti. Telle est la loi: on plaît à Ahuramazda par toute action pure; ô toi dont l’âme est pure, c’est là le précepte que je donne. Cette manière de traduire la fin du texte vient de ce que les Destours parses se sont mépris sur mraotù, car c’est en partie du sujet qu’on donne à ce verbe que dépend l’intelligence complète de la seconde portion du passage. 11 faut en effet admettre avec les interprètes parses que le Raspi, ou le ministre du prêtre officiant, prononce le commencement de la prière et s’adresse au Djouti : • Que « le Djouti me dise comment doit être vénéré le Seigneur. » Il faut admettre également avec Nériosengh que la fin de la prière contient la réponse du Djouti. Conformément à cette division du texte justifiée par nos analyses, il faut traduire, en plaçant en dehors du dialogue les noms des interlocuteurs, qui n’y sont pas positivement exprimés, mais seulement sous-entendus: Le Raspi. « Comment doit être vénéré le Seigneur, que le Djouti me le « dise. > Le Djouti. • Telle est la loi : par tout acte de pureté; qu’ainsi dise l’homme • pur qui sait. > Digitized by Google

INVOCATION. 67 Maintenant, que veulent dire les mots: «que l'homme pur qui «sait dise?» Est-ce un ordre adressé par le Djouti au Raspi, et cet homme pur est-il le Raspi? Mais dans ce dialogue, si toutefois j'en comprends bien la suite, le Raspi est représenté comme interrogeant le Djouti sur les moyens de vénérer Ormuzd; c'est là ce qui résulte de la première phrase. Avec la seconde commence le rôle du Djouti; car c'est cette phrase qui doit renfermer la réponse à l'interrogation du Raspi. Cette réponse est dans les mots: « telle est « la loi : par tout acte de pureté. » Ce qui suit, « purus sapiens dicat, » ne me parait pas avoir de sens, si l'on n'y voit une invitation qu'adresse le Djouti aux hommes purs et savants comme lui, de répondre à la demande du prêtre assistant. Mais cette invitation est en quelque sorte en dehors de la réponse à la question de savoir « comment Ormuzd doit être vénéré. • C'est comme si le Djouti disait: «à cette demande, que l'homme pur qui sait dise: telle est la • loi ; par la pureté. » Ces mots : « que l'homme pur qui sait dise, » servent donc de cadre à la partie de la prière Yalhâ, etc. qui est , à proprement parler, la réponse à la demande du Raspi. Ils complètent le dialogue commencé par l'interrogation de ce dernier. On pourrait encore supposer que cette phrase n'est dans la bouche d'aucun des deux interlocuteurs. Il faudrait dans cette hypothèse donner au texte frd achava, etc. un nouveau sujet, qui ne fût ni le Raspi, ni le Djouti, mais le fondateur de la loi, comme Zoroastre, ou le Dieu qui l'a révélée, comme Ormuzd. Selon cette nouvelle interprétation, après que le ministre du prêtre officiant a interrogé le Djouti, et qu'il l'a sollicité de lui indiquer comment il faut vénérer le Seigneur, l'auteur de la loi intervient, mais d'une manière générale, et sans être spécialement nommé, pour dicter au Djouti la réponse qu'il doit faire. Conséquemment nous traduirions , en mettant le commencement de notre prière dans la bouche du Raspi, et en faisant de la dernière phrase dont elle se compose un précepte qui est imposé au Djouti en dehors du dialogue : • Que 9

 > le sacrificateur (Djouti) me dise comment doit être vénéré le Sei« gneur, — telle est la loi : par tout acte de pureté. Qu'ainsi réponde * l'homme pur qui sait. » Mais j'avoue que cette manière de diviser le texte me semble moins naturelle que l'interprétation que je viens de proposer. Le parallélisme du dialogue appelle nécessairement dans la réponse du Djouti une phrase qui soit en rapport avec ces paroles du Raspi : « que le Djouti m'e dise. ■ Je dois enfin exposer une troisième interprétation qui consisterait à mettre la prière tout entière dans la bouche d'un seul interlocuteur, et à renverser les rôles, de cette manière : Le Raspi. « Comment doit être vénéré le Seigneur, me dit le Djouti , — telle « est la loi, par tout acte de pureté, qu'ainsi dise l'homme pur qui « sait. » Cette traduction qui nous montre le Raspi faisant la réponse à la demande dont il rappelle lui-même les termes, est, grammaticalement parlant, aussi correcte que celle que nous avons proposée plus haut. Il y a plus, elle a peut-être sur cette dernière, l'avantage de laisser au verbe mrùtè son sens d'indicatif. Mais la glose de Nériosengh qui exprime ici de la manière la plus formelle l'existence ' d'un dialogue dont le Raspi et le Djouti sont les interlocuteurs, m'engage à préférer ma première interprétation. VII. (Lignes 5 b, 6 a.) Les deux premiers mots sont l'abrégé de la prière Achem vôhâ, que nous avons déjà vue et que nous verrons encore très-fréquemDigitized by Google

INVOCATION. 69 ment indiquée de cette manière. Le signe 0, dan» le manuscrit original , indique que la phrase est en abrégé ; d’autres fois et notamment après les mots qui suivent, il marque la lin d’une phrase ou simplement la fin d’un mot. Anquetil traduit les mots 0 pgp_«yu par « on dit trois fois; » c’est la transcription en caractères zends des mots persans ajS" Km. Nous savons que yi est le signe numérique du nombre trois. Le mot pgp devrait être écrit pgp (jp

 ne nous donne pas de verbe qui réponde à ce sujet, que je crois au pluriel; je proposerai donc de suppléer le verbe abstrait à l'impératif : « sint preces quæ, etc. » Le mot ahurahé est le génitif du mot ahura que nous avons déjà vu en composition (ahurajkaéchâ) et dont nous connaissons un adjectif dérivé. Avec mazdâo ce mot forme le nom du premier des sept Amschaspands , d'Ormuzd , qu'on trouve écrit dans les auteurs grecs 'iiçytuLÇiic, ni9ua**f (grand); d'où il résulterait que le nom d'Ormuzd reviendrait à sol magnas M. Je dois ajouter que cette opinion était également celle d'un savant célèbre, M. Saint-Martin, qui, rapprochant ahara du zend hvarë, et hûrô (gén.), le traduisait par lumière, et expliquait l'a ajouté du mot " Burton . At nef. ting. peniae, tub *' ÜAtr

 ahura par une de ces prothèses qui sont fréquentes dans la langue persane, et de même en zend, où l'on trouve jAwpjiM actdra, pour çtâra (astre). M. Bopp, dans la savante critique qu'il a faite des dissertations de MM. Rask et de Bohlen, admet, avec ce dernier, que mazddo est de la même famille que mahat, et qu'il doit signifier grand A. M. Bopp trouve même dans la désinence âo çm du zend une confirmation de cette explication, parce que mazddo lui parait représenter exactement le sanscrit mahat (en composition mahà), l'o final étant la permutation du s signe du nominatif mazdâ-s. De plus, dans ce mot à l'accusatif mazdàm, que le savant critique regarde comme une autre forme de mazdd-m, on retrouve encore le thème mazdâ , qui , en composition et au vocatif, s'abrége en Cette origine adjective du mot n'empêche pas cependant, suivant M. Bopp, que l'on ne doive y reconnaître un substantif; et sous ce rapport, il pense avec M. Rask que ce mot a pu former un nom propre. v Quant à , M. Bopp n'admet pas l'opinion de M. Rask. Il regarde, avec M. de Bohlen, ce mot comme un substantif; seulement il n'adopte pas l'explication de ce dernier, et se demande d'où peut venir l'a* a, qui, dans l'opinion de M. de Bohlen, aurait été ajouté au mot zend qui signifie soleil. Le zend ahura lui jurait être une transformation régulière du sanscrit asara, nom qui désigne une classe entière de mauvais génies , les frères des Souras et des Dêvas (ou dieux), et cette opinion ingénieuse est soutenue j»r cette considération que les Dêvas ou dieux des Indiens étant devenus, dans la mythologie persane, les démons ou génies des ténèbres, il semble naturel que le nom des mauvais génies désigne à son tour la divinité dans le système des Parses. M. Bopp s'appuyant en outre sur des passages où Anquetil traduit ahura par divin, en conclut que ce mot doit se rendre plus régulièrement par Die a. " Jakrb.f wissensch. Kritik , décembre 1 83 1 .

7a COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Avant de discuter ces diverses opinions et de nous fixer sur le sens d'une dénomination aussi importante, il nous reste à exposer le sentiment des Parses, que nous pouvons connaître par une double voie: premièrement par le témoignage d'Anquetil , secondement par celui de'Nériosengh. Anquctil traduit les deux mots ahura mazddo par grand roi, prenant' mazddo pour un adjectif et ahura pour le substantif roi. Nériosengh , quand il n'en transcrit pas simplement l'altération persane hormidjda (Hormizda), les rend par svdmin mahâdjndnin, • le Seigneur ou le maître grandement savant. » Nous aurons plus tard occasion de constater la répétition fréquente de cette manière de traduire les deux mots qui forment le nom du premier des êtres divins appelés Amschaspands. Pour Nériosengh , ahura et muzdào sont deux mots qui gardent, quand ils sont séparés, le sens qu'ils ont quand ils sont réunis. La traduction de ahura par svdmin se reproduit en effet chaque fois que ce mot zend se représente ; d'où il résulte que le sens de seigneur ou maître donné à ahura n'est pas, pour Nériosengh , l'indication vague d'un des attributs de l'être qu'il désigne, mais bien une interprétation qui repose sur la signification virtuelle qu'il croyait devoir attacher à ce mot. L'explication du mot mazddo par grandement savant est même justifiée par un témoignage plus irrécusable encore, celui des textes. Suivant Nériosengh, ce mot est composé; et en effet l'analyse nous permet d'y recônnaître mai et dào. Mais pour que cette analyse ne soit pas inexacte et qu'il y ait réellement deux radicaux dans le mot , il faut que ces deux radicaux se trouvent séparément en zend avec le sens l'un de grand, l'autre de science. Or, nous pouvons affirmer qu'il en est ainsi de maz , par exemple dans un passage du xlv' chapitre du Yaçna, où mazôi magâi est traduit dans Nériosengh par mahatâ mahattvéna , littéralement magna magnitudine °°. Les mots mardi magâi sont au datif, comme on pourra s'en convaincre parla suite " Ms. Anq. n° a F, pag 3i5. Digitized by Goooje

INVOCATION. 73 de nos analyses : or, après le retranchement de la désinence 6i, on a le radical maz qui signifie à lui seul grand; car si la racine qui exprime cette idée était mazdào ou mazdà, ou mazda, on retrouverait sans doute au datif mazôi quelque trace du d. On devrait aussi peut-être rencontrer cette consonne dans les doux superlatifs que nous présentent les textes zends, et qui répondent à des formes sanscrites vieillies. Le premier est mazisla, composé de la désinence sanscrite et grecque ichlha, im (, et du radical maz (en sanscrit malt) , dont le grec a fait /ùyH au positif, et au superlatif pdymt- Le second se trouve au féminin à l'accusatif maçyêhim, qui est bien, comme l'a fait voir M. Bopp dans l'article que nous avons déjà cité plus d'une fois, le sanscrit mahiyasim. Ce superlatif qui n'est pas, au moins que je sache, usité dans le sanscrit classique , l'a été certainement dans le style ancien des Védas. Je le trouve au masculin dans un passage remarquable de l'Oupanichad, appelé Malidnârdyana , du Yadjour-véda, mais dont le mètre (Indravadjra?-) paraît altéré **. «Dans l'onde sans rivage, au milieu de l'univers, par delà le ciel, ■ Pradjàpati plus grand que ce qui est grand repose dans la ma■ trice (d'or). • Le rapprochement du zend maçyêhi suffit pour prouver que le d de mazdào n'appartient pas au radical qui signifie grand. La transformation que la racine zende maz a subie pour former maçyêhi (orthographe que je crois préférable à celle de masyêhi), est suffisamment expliquée par les remarques que nous avons précédemment faites sur le rapport de z et de ç eî. Le z se change en ç 41 Yaéj.ved., Ms. tel. n° 2,c, fol. 163. lions du suffixe féminin iyati soûl toutes Ne faut-il pas lire djyôùmchyaniuam...? (‘gaiement faciles à expliquer. Le suffixe " Vovex ci-dessus Observations sur l'ai- sanscrit perd son (en zend; ou plutôt f, phabet zend , pag. xciv sqq. Les modiüca- voyelle de liaison , n'est pas inséré entre le I. O

de nos analyses : or, après le retranchement de la désinence *ôi*, on a le radical *maz* qui signifie à lui seul *grand;* car si la racine qui exprime cette idée était *mazdâo* ou *mazdâ*, ou *mazda*, on retrouverait sans doute au datif *mazôi* quelque trace du *d*. On devrait aussi peut-être rencontrer cette consonne dans les deux superlatifs que nous présentent les textes zends, et qui répondent à des formes sanscrites vieillies. Le premier est *mazista*, composé de la désinence sanscrite et grecque *ichṭha*, ιστος, et du radical *maz* (en sanscrit *mah*), dont le grec a fait μέγας au positif, et au superlatif μέγιστος. Le second se trouve au féminin à l'accusatif *maçyêhîm*, qui est bien, comme l'a fait voir M. Bopp dans l'article que nous avons déjà cité plus d'une fois, le sanscrit *mahîyasîm*. Ce superlatif qui n'est pas, au moins que je sache, usité dans le sanscrit classique, l'a été certainement dans le style ancien des Védas. Je le trouve au masculin dans un passage remarquable de l'Oupanichad, appelé *Mahânârâyaṇa*, du Yadjour-véda, mais dont le mètre (*Indravadjra?*) paraît altéré [61].

अम्भस्यपारे भुवनस्य मध्ये नाकस्य पृष्ठे महतो महीयान्।
शुक्रेण ज्योतींषि समनुप्रविष्टः प्रजापतिश्चरति गर्भ अन्तः॥

« Dans l'onde sans rivage, au milieu de l'univers, par delà le ciel, « Pradjâpati plus grand que ce qui est grand repose dans la ma- « trice (d'or). » Le rapprochement du zend *maçyêhî* suffit pour prouver que le *d* de *mazdâo* n'appartient pas au radical qui signifie *grand*. La transformation que la racine zende *maz* a subie pour former *maçyêhî* (orthographe que je crois préférable à celle de *masyêhî*), est suffisamment expliquée par les remarques que nous avons précédemment faites sur le rapport de *z* et de *ç* [62]. Le *z* se change en *ç*

[61] *Yadj. ved.*, Ms. tel. n° 2, c, fol. 162. Ne faut-il pas lire *djyôtiṁchyanusam...?*

[62] Voyez ci-dessus Observations sur l'alphabet zend, pag. XCIV sqq. Les modifications du suffixe féminin *îyasî* sont toutes également faciles à expliquer. Le suffixe sanscrit perd son *î* en zend; ou plutôt *î*, voyelle de liaison, n'est pas inséré entre le

Digitized by Google

 devant le suffixe, comme cela se voit encore dans le substantif maçù (grandeur), qui répond au sanscrit mahas. Nous ne trouvons -donc, dans ces deux superlatifs zends, que le radical maç et maz, dont l'un n'est qu'une variante très-peu différente de l'autre. Le d de mazdào n'appartient en aucune manière à maz , qui n'est en réalité autre chose que le radical sanscrit pur mah. On pourrait sans doute avancer, quoiqu'il fût difficile de le prouver, que le d de mazilâo a disparu dans quelques cas indirects et dans les superlatifs que nous venons d'analyser, parce que le suffixe al , dont on pourrait le regarder comme un débris, doit être supprimé en sanscrit dans cette forme du superlatif de mahat. Mais cette objection, qui aurait de la valeur si la syllabe ddo n'avait aucun sens en zend, tombe devant le fait bien prouvé de l'existence de ce mot avec la signification de loi, doctrine, science, exactement comme l'interprète Ncriosengli dans le mot mazdào. Ainsi nous verrons plus tard le mot dàm, acc. sing. fém., avec le sens de loi. Nous trouverons encore hudâo, • qui suit la bonne loi, • de ha (sanscrit sa, bien) et de ddo que nous analyserons plus bas, de même que dujdâo, un des titres d'Ahriman qu'Anquetil traduit « qui suit la mauvaise loi, • et dans lequel nous reconnaissons , avec le mot ddo, le préfixe daj pour dach , identique au sanscrit et au grec dur et «for L'existence du mot ddo en composition , et celle d'un substantif dâ employé isolément, sont donc démontrées par les textes; et, sans nous occuper en ce moment de rapproclicr ce mot de son homophone ddo (acc. ddoghëm)a, qui se suffixe yas et le ihème absolu du mot qu'il doit modifier. L'a midi. il se change en i par suite de l'influence île 1a semi-voyelle y, et le $ devient h. La nasale ÿ ne s'insère pas devant h , quoique cette lettre soit précédée de la voyelle i, parce que l n'est pas primitif dans le suffixe nmd , et qu'il n'est que la transformation d'un a. Ce mot est un de ceux auxquels nous avons fait allusion dans nos Observations préliminaires , pag. cxv. " H y a telle circonstance dans laquelle il est difficile de déterminer quel sens le texte attache ou mot iio Par exemple le mot hudâo (qui donne bien), suivant le thème de 1a déclinaison imparisyllabique , fait au nominatif pluriel hudâoijhi, qui nous donne la forme absolue hudâoÿk (sanscrit . Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.23% accurate

 présente dans quelques composés avec le sens de donateur, nous constaterons que la diphthongae pu, répondant le plus souvent au sanscrit âs, nous donne pour correspondant du zend dâo le sanscrit dâs. Traité d'après les lois de la grammaire sanscrite, qui se sont conservées dans certains cas en zend avec une si remarquable fidélité, dâs, seconde partie d'an composé que nous supposons pour un instant être en sanscrit mahârdâs, sera le nom. sing. masc. d'un de ces noms rares terminés par A qui suivent le thème de la première déclinaison en a bref. Ces noms dérivent immédiatement de radicaux verbaux en â; de sorte qu'en supprimant le s, signe du nominatif, nous sommes conduits au radical dû, qui existe également en zend et en sanscrit avec le sens de donner. Le composé mahâ-dâs, et par suite l'adjectif zend maz-dâo qui n'eii est que la transformation, pourra donc signifier « qui magna dat. * Cette traduction répond déjà trèsbien à un des attributs d'Ormuasd, celui de créateur, et nous savons que dans le langage religieux des Paries, le mot donner est synonyme de créer. Mais elle ne paraît plus s'accorder avec celle de Nériosengb, qui trouve dans le zend mazdâo le sens de mnltiscius. Elle ne rend pas mieux compte des mots hudâo et dujddo, que le témoignage uniforme des Parses traduit par ■ celui dont la loi est • bonne , celui dont la loi est mauvaise. • Nous devons donc chercher encore s'il ne serait pas possible de justifier ta traduction de Nériosengb, et de trouver dans le radical dû le sens de foi ou science. Je remarquerai d'abord que, toute loi et toute science émanant de F intelligence suprême chez les Parses, comme chez les autres nations anciennes de FAsie, la loi peut être appelée nn don de sudàs) et S désinence pour as. Mais comme en zend , ainsi que dans le dialecte des tlas , les noms substantifs dont le thème est en a prennent très-fréquemment, au nominatif pluriel masculin, la désinence âojhà pour le sanscrit d&ah , huddo (qui sait bien) , qui , comme tnazdâo, pourrait, shnf quelques exceptions, suivre la déclinaison des noms en a, fait cependant aussi h*r dâojjhâ, de même que nous voyons yazata (un Ixed) devenir yazatAojkô, et ahnra (seigneur), ahurâotjhô.

 Dieu, et le mot qui, signiGant dans l'origine donner, prend déjà par extension le sens de créer, peut Lien recevoir celui de donner la loi et la science, la promulguer. C'est ainsi que le radical sanscrit dhd (poser) produit, au moyen du préGxe vi, un substantif vidhi signifiant réj/ç. Ce dernier rapprochement suggère même la conjecture que le radical zend dâ, auquel l'analyse nous a conduits tout à l'heure, pourrait bien n'êtrc que le sanscrit dhâ avec la seule différence du dh au d. On a donc le choix entre ces deux radicaux dâ (donner) et dhâ (poser). Enfin, si ces explications paraissaient trop détournées, et que l'on voulût trouver directement dans la syllabe dâ le sens de connaître, qui est resté dans le persan moderne dânâ (savant), et dans le verbe nous rapprocherions le dâ zend de la racine grecque Jk (apprendre). Cette racine se trouve dans l'inusité à l'aoriste et surtout dans le verbe ft-Jd-nu où la suppression de la syllabe de redoublement et de la formative laisse à nu le monosyllabe A auquel je ne crains pas de rattacher le zend dâ dans le sens de savoir. J'explique donc les mots hadâo, dajdâo et mazdâo comme des adjectifs formés du radical dâ avec le signe du nominatif changé en o, et je les traduis par«bene, * male, multum scions. • On remarquera que dans maz-ddo en particulier, l'adjectif maz n'a plus de suffixe, et qu'il est réduit au radical même d'ou il dérive. Nous venons de rendre compte de chacune des parties qui composent le mot mazdâo (mahâdjnânin). Il nous reste, pour terminer ce que nous avons à en dire, à remarquer .qu'il ne diffère pas au génitif du nominatif, de telle sorte que pour expliquer cette particularité on a le choix entre ces deux hypothèses, ou que mazdâo est un génitif d'une formation particulière, ou que ce qualificatif s'est attaché au génitif aharahé, sans que l'on songeât à le faire accorder en cas avec son substantif. J'avoue que cette dernière explication est contredite par tous les exemples où l'on voit ce même mot mazdâo prendre les désinences diverses de l'accusatif et du datif. C'est ainsi Digitized by Google

INVOCATION. 77 qu’on trouve l’accusatif mazdàm et le datif mazdâi , que nous analyserons plus tard. Si mazdào a tous ces cas , d’où vient qu’il manquerait du génitif, et pourquoi se serait-on adressé au nominatif pour le remplacer? J’aime mieux croire que la forme mazdâo est un génitif véritable. J’y trouve la désinence as, laquelle se fondant avec l’a du thème, que je suppose abrégé comme il arrive dans les noms masculins sanscrits en â, fait mazda-as, et en zcnd mazdâo. Si le génitif ressemble au nominatif, ce rapport est purement accidentel. Car les éléments dont se composent ces deux cas sont différents, s se joignant seul dans l’un au thème en â long, et as dans l’autre à la forme en a bref. Il y a, en quelque façon, deux thèmes pour ce mot, l’un en â (nominatif et accusatif), l'autre en a (génitif, datif, vocatif). C'est ce dernier qui figure dans les composés comme mazdayaçna que nous avons analysé plus haut. Nous pouvons avancer maintenant que l'opinion de Nérioscngh est confirmée de la manière la plus satisfaisante, par l’analyse grammaticale et par l’interprétation qu’il nous a été permis de donner de chacun des éléments zends dont se compose mazdâo. Il faut admettre avec Anquetil, et MM. de Bohlen et Bopp, que mazdâo est un adjectif; mais il faut aussi corriger l'interprétation de ces savants et regarder mazdâo comme un adjectif composé. Il est du reste facile de reconnaître, avec M. Rask, que le long emploi de ce mot pour désigner le premier des sept Amschaspands a dû le faire passer à l’état de substantif, notamment dans les composés comme mazdadâta , mazdayaçna (donné par Mazda, adorateur de Mazda). Nous sera-t-il possible d’arriver à la même certitude à l’égard du mot ahura , et la comparaison des diverses opinions des savants que nous avons cités, avec la traduction de Nérioscngh et l'analyse du mot telle que nous allons essayer de la faire, nous mettra-t-elle en état d’adopter en connaissance de cause une des trois interprétations proposées? Nous remarquerons d’abord qu’en donnant, avec Nériosengh,

The text on this page is estimated to be only 24.39% accurate

 le sens de madré, seigneur, ou avec Anquetii celui de roi au mol «Aura, nous admettons une interprétation traditionnelle d'un mot dont nous ne nous rendons pas plus compte que ne le font les Parses eux-mêmes. Or, il se peut faire que le sens de maître ou roi ne soit ici qu'un sens d'extension, et qu'il ne soit pas fondé complètement, ou meme qu'il ne soit fondé en aucune façon, sur la valeur étymologique des éléments qui composent ahura. Parce que l'être qui portait le nom d'akura occupait le rang le plus élevé parmi les Amschaspands , on aura pu s'accoutumer à rattacher à son nom l'idée de la suprême puissance ou de la suprême science, sans avoir aucunement égard à la signification propre de ce nom même. Nous ne pouvons donc définitivement admettre l'une des trois interprétations proposées pour ahura, que quand nous l'aurons vérifiée , autant que cela nous est possible, par t'analyse étymologique. Or, de ces trois interprétations, nous devons convenir que celle de M. Bopp est, au premier abord, la plus satisfaisante. Elle lait directement venir le rend akura du sanscrit asara, qui, lui-même, est le négatif de sara , sans autre modification que le changement très-ordinaire du s sanscrit en h zend. L'objection la plus forte dont cette opinion me paraisse susceptible, c'est que le choix du nom des Asooras , pour désigner le premier des êtres divins vénérés par les Parses, quand déjà celui des Dcvaa est devenu l'appeUaition des mauvais génies, parait trop systématique, et semble annoncer d'une manière trop matérielle pour être fondée en réalité l'opposition de ces deux cultes, celui des Brahmanes et celui des Passes. Je sais bien que cette opposition est déjà démontrée par le sens que les Parses ont donné au mot daéva, dont la signification première est incontestablement celle de Dieu. Ce changement dan» l'acception du mot iLèva , dont il serait si important et dont il sera peufcêtre à jamais impossible de fixer la date, a dû arriver à une époque où les deux religions se séparèrent pour se développer chacune isolément, mai» toutefois dans des localités assez rapprochées pour qu'elles Digitized by Google

 pussent se rencontrer et entrer en lutte l'une contre l'autre Il serait difficile d'admettre que les Perses, ou le peuple chez lequel a pris naissance la religion dont Zoroastre passe pour le révélateur ou le réformateur, n'eurent connaissance du mot daêva que quand ils eurent intérêt à se distinguer des Brahmanes, et qu'ils empruntèrent à leurs adversaires, pour désigner les mauvais génies, un mot qu'ils ne possédaient pas eux-mêmes. L'orthographe même du mot daéva, conforme de tout point au génie de la langue zende, prouve que ce mot appartient à cet idiome, aussi bien qu'à celui des Brahmanes. Or, une fois que l'existence ancienne de daéva en zend est admise, il en résulte nécessairement que le mot a pu avoir même pour les Perses, et avant que leur religion se fût constituée d'une manière indépendante, le sens de Dieu. C'est le fait même de la distinction des idées religieuses des Perses d'avec celles des Brahmanes qui a fait descendre les Dcvas des Indiens du rang qu'ils occupaient dans le Panthéon de ces derniers. Ce serait une explication trop factice que de dire que ce changement a été introduit à dessein et de propos délibéré; que c'est l'œuvre libre d'un réformateur qui , pour assurer son culte nouveau contre les réminiscences de celui qui l'avait précédé, a flétri les dieux d'une religion rivale en les rejetant parmi les ennemis de la lumière et de la pureté. Ce n'est pas que les enseignements de Zoroastre, si c'est à lui qu'est due la dernière forme donnée au magisme, aient été étrangers à " J'espère pouvoir démontrer plus tard que le fonds des anciennes croyances modiques est le même que celui du culte primitif des Brahmanes, tel qu'on peut l'entrevoir dans les fragments si courts que nous possédons des Védas. On verra, dans la suite de ce Commentaire, combien ces deux cultes ont conservé de dénominations et de symboles communs , dont le sens s'est plus ou moins effacé dans l'un ou dans l'autre. L'opposition du magisme contre le brahmanisme n'est donc pas relativement très-ancienne. Elle u'a pas beu du magisme à la rehgion des Védas: mais elle me paraît dirigée en partie contre les développements mythologiques ultérieurs des croyances primitives conservées dans ces anciens livres , développements qui ont donné naissance à la religion polythéistiqui* que résument les Pourânas.

 ce déplacement. Nous voulons dire seulement qu'il a dû avoir lieu d'une manière plus spontanée et moins artificielle; car, pour devenir définitif et prendre place au nombre des croyances populaires, il fallait qu'il partît du peuple lui-même, et que son introduction fût favorisée par une rivalité nationale , vraisemblablement déjà ancienne. Tels sont les motifs qui m'empêchent d'admettre que le mot zend ahura soit le sanscrit asura; et, aux diverses considérations qui me font regarder ce changement comme trop systématique, s'ajoute une remarque d'un ordre inférieur, mais qui est fondée sur une loi à laquelle nous voyons peu d'exceptions : c'est que l'aspirée h, remplaçant le s devanâgari , est ici dans des conditions telles qu'elle doit nécessairement être précédée de la nasale i g; d'où il suit que si le sanscrit asura était passé en zend, il y serait écrit m aghura. Nous avons, il est vrai, déjà reconnu une exception à ce principe dans le mot ahù, que nous comparons au sanscrit asa. Mais nous avons fait remarquer que dans ce mot la voyelle û était longue, et que chaque fois qu'elle redevenait brève, notamment dans les cas indirects de aghu signifiant demeure, monde, la loi du changement de s en gh reprenait en général son empire. Or, dans ahura non plus que dans asura, il n'y a pas de longue, et l'on ne comprend pas pour quelle raison la langue zende, si régulière dans l'application des lois euphoniques qui la caractérisent, s'en serait écartée en ce point. Nous nous trouvons de cette manière ramenés à la traduction des Parscs, telle qu'elle nous est transmise par Nériosengh et Anquctil; mais nous devons avouer qu'il n'est pas aisé de la justifier étymologiquement, et qu'il reste, au moins pour nous, beaucoup d'obscurité sur les éléments dont ce mot est formé. La difficulté n'est pas dans le rôle grammatical qu'il joue, et il importe peu que ce soit un adjectif ou un substantif. Outre que, philosophiquement parlant, le nom propre se confond avèc l'adjectif, nous verrons par plus d'un exemple que les noms des divinités sont chez les Digitized by Google

 Parses fréquemment composés de deux adjectifs dont la réunion forme un qualificatif, qui est rapporté intellectuellement à un sujet vague, comme IVfre par exemple. Le problème est donc purement étymologique, et les questions de cette espèce sont, dans l'absence de tout dictionnaire, d'une solution difficile. Déjà nous avons reconnu que le témoignage d'Anquetil, confirmé par celui de Nériosengli , donnait le sens de roi, ou seulement de maitre, à un mot dont nous avons trouvé que le nominatif et l'accusatif étaient a lui et ahûm. Ce mot peut être l'élément fondamental de ahura, qui en serait un dérivé au moyen du suffixe ra. comme en sanscrit madhura (doux) vient de madhu (miel). Dans cette hypothèse ahura signifierait « relatif au maître, au prince, au • roi, * en d'autres termes, royal; et ce qualificatif aurait été, suivant l'esprit de la religion des Parses, détourné de son emploi d'adjectif pour devenir un nom propre qui, joint à l'adjectif mazddo, signifierait : « l'être royal très-savant, ou le roi très-savant. « Si , sans s'arrêter au sens que nous avons reconnu à ahû, celui de roi ou maitre, on veut remonter à celle de ses acceptions qui semble devoir être primitive, et presser davantage le sens de la racine, en donnant à ahû la signification que la comparaison avec le sanscrit nous a autorisés à lui reconnaître, celle de rie, on pourra traduire ahura par vivant (l'être doué de vie), et cette traduction reproduira un des caractères les plus élevés de l'être que les Parses placent, sous le nom d'Ormuzd, à la tète des Amschaspands , et qu'ils reconnaissent comme le créateur. Quoi qu'il en soit de cette nuance dans la signification du mot d'où nous dérivons ahura, notre interprétation a certainement l'avantage de rendre raison de celle que nous donne la tradition uniforme des Parses. Mais nous devons en même temps convenir quelle ne paraît pas à l'abri de l'objection que nous avons adressée plus haut à celle de M. Bopp. J'y vois cependant la . différence suivante. Pour moi, le zend ahura ne vient pas du sanscrit asu (vie) et du suffixe ra, mais du zend ahu (maître), quelle I. ii

Parses fréquemment composés de deux adjectifs dont la réunion forme un qualificatif, qui est rapporté intellectuellement à un sujet vague, comme l'*être* par exemple. Le problème est donc purement étymologique, et les questions de cette espèce sont, dans l'absence de tout dictionnaire, d'une solution difficile.

Déjà nous avons reconnu que le témoignage d'Anquetil, confirmé par celui de Nériosengh, donnait le sens de *roi*, ou seulement de *maître*, à un mot dont nous avons trouvé que le nominatif et l'accusatif étaient 𐬀𐬵𐬎 *aḫû* et 𐬀𐬵𐬎𐬨𐬀𐬙 *aḫûm*. Ce mot peut être l'élément fondamental de *ahura*, qui en serait un dérivé au moyen du suffixe *ra*, comme en sanscrit *madhura* (doux) vient de *madhu* (miel). Dans cette hypothèse *ahura* signifierait « relatif au maître, au prince, au « roi, » en d'autres termes, *royal;* et ce qualificatif aurait été, suivant l'esprit de la religion des Parses, détourné de son emploi d'adjectif pour devenir un nom propre qui, joint à l'adjectif *mazdâo*, signifierait : « l'être royal très-savant, ou le roi très-savant. » Si, sans s'arrêter au sens que nous avons reconnu à *ahû*, celui de *roi* ou *maître*, on veut remonter à celle de ses acceptions qui semble devoir être primitive, et presser davantage le sens de la racine, en donnant à *ahû* la signification que la comparaison avec le sanscrit nous a autorisés à lui reconnaître, celle de *vie*, on pourra traduire *ahura* par *vivant* (l'être doué de vie), et cette traduction reproduira un des caractères les plus élevés de l'être que les Parses placent, sous le nom d'Ormuzd, à la tête des Amschaspands, et qu'ils reconnaissent comme le créateur. Quoi qu'il en soit de cette nuance dans la signification du mot d'où nous dérivons *ahura*, notre interprétation a certainement l'avantage de rendre raison de celle que nous donne la tradition uniforme des Parses. Mais nous devons en même temps convenir qu'elle ne paraît pas à l'abri de l'objection que nous avons adressée plus haut à celle de M. Bopp. J'y vois cependant la différence suivante. Pour moi, le zend *ahura* ne vient pas du sanscrit *asu* (vie) et du suffixe *ra*, mais du zend *ahû* (maître), quelle

Digitized by Google

 que soit d'ailleurs l’origine de ce dornier mot. C’est peut-être par exception que l’d final, devant lequel h persiste en zend, a été abrégé pour former ahura. Cette conjecture m’est suggérée par l’orthographe de l'adjectif dérivé de ahura, que nous voyons très-fréquemment et, selon toute apparence, plus régulièrement écrit avec un û long, dhùirya. Il semble que le radical soit resté plus pur dans le dérivé que daus le primitif. Il est temps de reprendre la suite de notre passage , dont nous a détournés l’analyse, à laquelle nous devions nous livrer, du nom propre ahuri mazdào. Les mots du texte qui répondent à cette phrase de la traduction d’Anquetil : « qu'il brise Aliriman, «sont: . ■juoii'V tariidhilé aÿrahé mainyèas. Nous y trouvons le nom d’Ahriman, dont nous devrons faire un examen aussi approfondi que celui dont le nom d’Ormuzd vient d’être l’objet. Le premier mot de cette phrase, jy f* tariidhîtê, est bien difficile i expliquer, en ce qu’il ne se rencontre qu’une fois, à ma connaissance, dans le Ycndidad-sadô. Outre que nous manquons ainsi du secours que peuvent fournir des variantes d’écriture, nous sommes privés des moyens de constater, par la comparaison de ses diverses formes, à quelle catégorie grammaticale il appartient, puisque nous ne pouvons l’envisager que sous un seul aspect, celui qu’il a dans notre texte. Le n° 6 S, qui donne ce passage comme introduction au Yaçna, écrit ce mot en deux parties: laraô diti; c’est là l’unique moyen de comparaison que nous trouvions dans les textes, et il ne semble pas, au premier abord, fait pour répandre sur ce mot un grand jour. La première question à résoudre, c’est celle de savoir si ce terme est un mot unique, ou s’il est composé de deux parties, qu’elles soient réunies en un seul tout ou séparées par un point, ainsi que le donne le Yaçna du n° 6 S. Il nous faut voir ce que l’on peut faire de ce mot dans l’une et l’autre de ces hypothèses. A cet effet, nous Digitized by Google

INVOCATION. 83 commencerons par celle qui regarde ce terme comme un mot unique avec une désinence développée. Le sens général de notre passage doit rentrer d'une manière plus ou moins complète dans celui d'Anquctil , et nous devons être presque certains que si le texte renfermé un vœu pour Ormuzd , il doit aussi exprimer une malédiction contre Ahriman. Si nous restons dans les limites du sens adopté par Anquetil , nous ne trouvons dans la langue zende que le radical tur et fur qui , de même qu'en sanscrit, signifie blesser, tuer. Mais il ne paraît pas que ce radical ait rien à faire pour l'explication de notre mot; car nous avons tard ou taraô, et en admettant le radical tur affecté de gana, il faudrait laora et non pas taraô. Que faire ensuite de ^»^QiJdhité ou de diti, suivant la lecture du n" 6 S? Faut-il, comme notre manuscrit lithographié, écrire avec un dh aspiré et un f long, ou comme le n' 6 avec un ^ et un i bref? Dans l'hypothèse où tarôidhi té est un seul mot, il me semble que le («^s'explique par l'habitude où sont les Parses de préférer le dh médial au d. Nous pouvons donc conserver le dh, par respect pour le système orthographique des manuscrits, sauf à rechercher s'il est bien réellement étymologique. La voyelle i qui suit i'o s'explique encore, parce que l'épenthèse d'un i n'a lieu que dans le corps d'un mot. D'où il suit que tarôidhité parait présenter tous les caractères d'un mot organiquement un. Cela posé, on ne peut disconvenir qu'à la première vue tarôidhité n'ait l'aspect d'une deuxième personne de l'impératif tarôidhi , auquel serait joint enciitiqucment le génitif ou le datif té (à toi ou de toi). Mari si la phrase tout entière exprime une suite de vœux favorables pour Ormuzd, et défavorables pour Ahriman, n'est-ce pas plutôt une première personne à laquelle on devrait s'attendre, par exemple : « que je puisse te briser, Ahriman ! • L'emploi de la seconde personne est au contraire difficile à comprendre. D'une autre part, si té n'est pas un cas du pronom, il lait corps avec tarôidhi.

commencerons par celle qui regarde ce terme comme un mot unique avec une désinence développée.

Le sens général de notre passage doit rentrer d'une manière plus ou moins complète dans celui d'Anquetil, et nous devons être presque certains que si le texte renferme un vœu pour Ormuzd, il doit aussi exprimer une malédiction contre Ahriman. Si nous restons dans les limites du sens adopté par Anquetil, nous ne trouvons dans la langue zende que le radical *tur* et *tûr* qui, de même qu'en sanscrit, signifie *blesser, tuer*. Mais il ne paraît pas que ce radical ait rien à faire pour l'explication de notre mot; car nous avons *tarô* ou *taraô*, et en admettant le radical *tur* affecté de *guṇa*, il faudrait *taora* et non pas *taraô*. Que faire ensuite de *idhîté* ou de *diti*, suivant la lecture du n° 6 S? Faut-il, comme notre manuscrit lithographié, écrire avec un *dh* aspiré et un *î* long, ou comme le n° 6 avec un et un *i* bref? Dans l'hypothèse où *tarôidhîté* est un seul mot, il me semble que le s'explique par l'habitude où sont les Parses de préférer le *dh* médial au *d*. Nous pouvons donc conserver le *dh*, par respect pour le système orthographique des manuscrits, sauf à rechercher s'il est bien réellement étymologique. La voyelle *i* qui suit l'*ô* s'explique encore, parce que l'épenthèse d'un *i* n'a lieu que dans le corps d'un mot. D'où il suit que *tarôidhîté* paraît présenter tous les caractères d'un mot organiquement un.

Cela posé, on ne peut disconvenir qu'à la première vue *tarôidhîté* n'ait l'aspect d'une deuxième personne de l'impératif *tarôidhî*, auquel serait joint enclitiquement le génitif ou le datif *tê* (à toi ou de toi). Mais si la phrase tout entière exprime une suite de vœux favorables pour Ormuzd, et défavorables pour Ahriman, n'est-ce pas plutôt une première personne à laquelle on devrait s'attendre, par exemple: « que je puisse te briser, Ahriman! » L'emploi de la seconde personne est au contraire difficile à comprendre. D'une autre part, si *tê* n'est pas un cas du pronom, il fait corps avec *tarôidhî*,

Digitized by Google

 et alors s’élève la question de savoir si ce mot est un verbe ou un substantif. Il est vrai que tè est bien une troisième personne singulière de l’indicatif présent moyen; mais si nous nous reportons au sujet khehnaothra , il nous faut nécessairement un pluriel. Le verbe ainsi exclu, reste le substantif, qui serait ici d'autant mieux à sa place, que le nom d’Ahriman est, comme nous le verrons plus bas, au génitif. Dans cette hypothèse, ê peut être admis comme une désinence de datif d'un nom suivant la déclinaison imparisyllabique. Le retranchement de la désinence nous donnera larôidhit, dans lequel it (dont l’i est allongé sans doute 4 tort) peut être regardé comme un suffixe. Or, comme un i précédé d’une dentale attire un autre i que nous nommons épentbétique , de tarüidhit, après le retranchement du suffixe et de la voyelle appelée par l’épcnthèse, nous avons pour thème tarudh, ou, suivant une autre leçon, taraôd, que nous pouvons poser comme radical du mot taraôdhit ou taraôidit. Si cette analyse est exacte, la forme taraôdli (ou taraodh) devra être regardée comme le guna, appelé par le suffixe it, d’une racine tarudh ou tarad, dont le rapport avec le latin trud-erc (chasser violemment) peut ne pas paraître dénué de vraisemblance. Le zend tarudh, ainsi obtenu par conjecture, ne présente pas, il est vrai, le caractère indispensable pour qu’un mot de la famille des langues à laquelle appartient le zend puisse être déclaré véritablement radical, c’està-dire qu’il n’est pas monosyllabique. Mais , outre que rien n’est plus commun que de voir les mots où entre la liquide r précédée d’une consonne , séparer cette liquide de la consonne par l’intercalation d’une voyelle, nous avons en sanscrit plusieurs exemples de radicaux ainsi développés, soit par des additions de ce genre, soit par des redoublements dont la cause grammaticale est oubliée, de sorte que ces radicaux passent, sous cette forme amplifiée, dans les listes des grammairiens, et prennent rang à côté de racines réellement monosyllabiques. En réunissant ces diverses notions, nous obtiendrons un subsDigitized by Google

INVOCATION. 85 tantif au datif dont le sens reviendra au latin expalsio, à l'allemand vertreibumj , en français expulsion, et par analogie destruction; de sorte que la première partie de notre texte se liera d'une manière assez satisfaisante à celle dont nous expliquons maintenant le premier mot, de cette façon : « preces Ahuram-mazdam propitiantes in ■ Ahrimanis dcstructionem, • phrase dans laquelle il faut, comme on l'a dit précédemment, suppléer le verbe abstrait, et qui doit présenter en français le sens suivant : « que l'on prononce les prières « qui rendent Ormuzd favorable pour la destruction d'Ahriman. » On voit que cette traduction revient au fond à celle d'Anquetil, et cet accord même semble donner à notre explication un certain degré de vraisemblance. Elle est obtenue par une voie analytique , et on serait tenté de la croire à l'abri de toute objection, si l'on avait la certitude qu'il fût permis de former avec le suffixe it des noms abstraits du genre de celui dont nous sommes obligés, dans le cas actuel, de supposer l'existence. Nous venons d'expliquer le mot larôidhhitè dans la première de nos deux hypothèses; et les efforts mêmes que nous avons dû faire pour donner à notre interprétation quelque vraisemblance , suffisent pour montrer de combien de difficultés elle est encore embarrassée. Peut-être arriverons-nous plus près des véritables éléments du mot dans la seconde supposition. En admettant que ce mot se compose de deux parties distinctes, tard diti. soit que ces parties restent séparées par un point, ou que, réunies en un seul mot, elles se joignent par le lien d'un i épenthétique, nous trouvons d'abord tard , qui existe fréquemment dans les textes à l'état isolé. C'est un adverbe qui répond exactement au trans latin. 11 est dérivé du radical tri (traverser), avec un suffixe d'ablatif as, et il est très-curieux en ce qu'il complète une série de prépositions et d'adverbes en as, comme pard, apô, avô, etc., qui se développe beaucoup plus régulièrement en zend qu'en sanscrit, et s'oppose aux autres prépositions à forme locative, comme pari, api, avi, etc. Sans nous occuper en

tantif au datif dont le sens reviendra au latin *expulsio*, à l'allemand *vertreibung*, en français *expulsion*, et par analogie *destruction;* de sorte que la première partie de notre texte se liera d'une manière assez satisfaisante à celle dont nous expliquons maintenant le premier mot, de cette façon : « preces Ahuram-mazdam propitiantes in « Ahrimanis destructionem, » phrase dans laquelle il faut, comme on l'a dit précédemment, suppléer le verbe abstrait, et qui doit présenter en français le sens suivant : « que l'on prononce les prières « qui rendent Ormuzd favorable pour la destruction d'Ahriman. » On voit que cette traduction revient au fond à celle d'Anquetil, et cet accord même semble donner à notre explication un certain degré de vraisemblance. Elle est obtenue par une voie analytique, et on serait tenté de la croire à l'abri de toute objection, si l'on avait la certitude qu'il fût permis de former avec le suffixe *it* des noms abstraits du genre de celui dont nous sommes obligés, dans le cas actuel, de supposer l'existence.

Nous venons d'expliquer le mot *tarôidhhîté* dans la première de nos deux hypothèses; et les efforts mêmes que nous avons dû faire pour donner à notre interprétation quelque vraisemblance, suffisent pour montrer de combien de difficultés elle est encore embarrassée. Peut-être arriverons-nous plus près des véritables éléments du mot dans la seconde supposition. En admettant que ce mot se compose de deux parties distinctes, *taró diti*, soit que ces parties restent séparées par un point, ou que, réunies en un seul mot, elles se joignent par le lien d'un *i* épenthétique, nous trouvons d'abord *taró*, qui existe fréquemment dans les textes à l'état isolé. C'est un adverbe qui répond exactement au *trans* latin. Il est dérivé du radical *trī* (traverser), avec un suffixe d'ablatif *as*, et il est très-curieux en ce qu'il complète une série de prépositions et d'adverbes en *as*, comme *paró*, *apó*, *avó*, etc., qui se développe beaucoup plus régulièrement en zend qu'en sanscrit, et s'oppose aux autres prépositions à forme locative, comme *pari*, *api*, *avi*, etc. Sans nous occuper en

Digitized by Google

86 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. ce moment de cette théorie qui trouvera sa place ailleurs, nous ne nous attacherons qu'au sens de tard, celui de au delà, par delà. Ce n'est pas tout; non-seulement tard, que le n° 6 S sépare du mot suivant, existe dans les textes, mais ce dernier mot lui-mème se trouve aussi à part trois fois dans le Vendidad-sadé, écrit diti, à peu près comme dans le n" 6 S, ou daiti, ou daéiti, et réuni à la préposition paiti Dans ces trois passages Anquetil interprète ce mot comme s'il signifiait « regarder, jeter les yeux sur, » et il a été vraisemblablement guidé dans cette explication par le rapport apparent du mot aend avec le persan (voir). Je ne trouve rien dans le texte où se voit diti et ses diverses orthographes qui contredise formellement l'interprétation d' Anquetil, quoique, à vrai dire, je ne sois pas encore fixé sur le sens complet du passage. Mais ce que je dois dire, c'est que notre Vendidad-sadé lithographié est le seul qui lise ce mot avec un i final. Le n° i F et le n" 2 S le donnent uniformément avec im a, et quatre fois sur six avec un i bref **. Cette observation ne peut toutefois être employée qu'avec réserve pour l'explication de tard diti, parce qu'avec tard, et dans notre texte, diti peut jouer un autre rôle grammatical que dila avec paiti. J'en devais néanmoins faire le rapprochement, parce que c'est la comparaison de toutes ces formes qui m'a conduit à une explication que je crois beaucoup plus vraisemblable que celle que j'ai proposée tout à l'heure. Observant que la lettre dh n'est presque jamais initiale en rend, et que, même dans les mots où elle est radicale, elle a été remplacée par d, tout comme elle s'est substituée à d au milieu d'un mot, je ramène dita et diti à dhita et dhiti. Or, le premier de ces deux mots se présente comme la forme rende régulière du sanscrit lu la , participe parfait passif de dhd , le dJi rend ayant persisté dans des cas où le sanscrit n'en a conservé que l'aspiration k. Et ce qui, sans " VemBdaJ-mti , pag. 467 el 408. p. 434. trois fois. Aucun ms. ne tymele " M» Anq. a* » F, p. 775 et 776; n* a S, Jlt, repoussé du commencement d uo mot. Digitized by Google

ce moment de cette théorie qui trouvera sa place ailleurs, nous ne nous attacherons qu'au sens de *taró*, celui de *au delà, par delà*. Ce n'est pas tout; non-seulement *taró*, que le n° 6 S sépare du mot suivant, existe dans les textes, mais ce dernier mot lui-même se trouve aussi à part trois fois dans le Vendidad-sadé, écrit *diti*, à peu près comme dans le n° 6 S, ou *daiti*, ou *daéiti*, et réuni à la préposition *paiti* [65]. Dans ces trois passages Anquetil interprète ce mot comme s'il signifiait « regarder, jeter les yeux sur, » et il a été vraisemblablement guidé dans cette explication par le rapport apparent du mot zend avec le persan دیدن (voir).

Je ne trouve rien dans le texte où se voit *diti* et ses diverses orthographes qui contredise formellement l'interprétation d'Anquetil, quoique, à vrai dire, je ne sois pas encore fixé sur le sens complet du passage. Mais ce que je dois dire, c'est que notre Vendidad-sadé lithographié est le seul qui lise ce mot avec un *i* final. Le n° 1 F et le n° 2 S le donnent uniformément avec un *a*, et quatre fois sur six avec un *i* bref [66]. Cette observation ne peut toutefois être employée qu'avec réserve pour l'explication de *taró diti*, parce qu'avec *taró*, et dans notre texte, *diti* peut jouer un autre rôle grammatical que *dita* avec *paiti*. J'en devais néanmoins faire le rapprochement, parce que c'est la comparaison de toutes ces formes qui m'a conduit à une explication que je crois beaucoup plus vraisemblable que celle que j'ai proposée tout à l'heure.

Observant que la lettre *dh* n'est presque jamais initiale en zend, et que, même dans les mots où elle est radicale, elle a été remplacée par *d*, tout comme elle s'est substituée à *d* au milieu d'un mot, je ramène *dita* et *diti* à *dhita* et *dhiti*. Or, le premier de ces deux mots se présente comme la forme zende régulière du sanscrit *hita*, participe parfait passif de *dhâ*, le *dh* zend ayant persisté dans des cas où le sanscrit n'en a conservé que l'aspiration *h*. Et ce qui, sans

[65] *Vendîdad-sadé*, pag. 467 et 468.

[66] Ms. Anq. n° 1 F, p. 775 et 776; n° 2 S, p. 434, trois fois. Aucun ms. ne donne le *dh*, repoussé du commencement d'un mot.

Digitized by Google

INVOCATION. 87 doute, est fait pour donner à cette observation quelque valeur, c'est que le sanscrit hita précédé de tiras, forme le composé tirùhita {caché, dérobé, éloigné de la vue). L'adverbe liras n'est certainement pas autre chose que le zend tard (pour taras), et la particule zende est même plus régulière; d'où il suit que taré dhita revenant pour la forme au sanscrit liràhila, doit en avoir aussi le sens et signifier ■ éloigné de la vue. » Le lecteur remarquera que nous retrouvons ici l'idée de voir, à laquelle arrivait déjà Anquetil dans le composé paiti dita, mais selon nous par une mauvaise voie. Avec la préposition paiti, le mot dita a, selon toute apparence, une signification opposée à tara dita; et si ce dernier mot veut dire « dérobé à la vue, » le premier doit se rendre par « présent aux yeux. » Quant à la leçon diti, on peut la faire rentrer dans mon explication, en la considérant comme un substantif en ti avec le sens de -disparition. Toutefois l'i final devrait être suivi de s, signe du nominatif, la construction paraissant exiger ce cas. Si l'on veut garder la leçon du Vendidad-sadé , dite (pour dhité), on aura un neutre pluriel, formé du thème dita et de la désinence (.jointe sans intercalation d'un n, comme dans le pâli tchitlé. Le pluriel répondra même bien au commencement de la prière (khehnaothra) , et tard dité (ou tarôidhité) sera en grec cù «WiVor Il est cependant encore difficile de faire de cet adjectif un substantif abstrait. Il reste donc, comme on voit, quelque obscurité sur la forme grammaticale du mot; mais notre analyse étymologique n'en est pas pour cela ébranlée. Quant à l'interprétation du passage entier, cette nouvelle explication ne la change pas d'une manière notable. 11 faut seulement y voir une double invocation , et le séparer ainsi : * preces Ahuram• mazdam propitiantes ! expulsio Ahrimanisl * J'avoue que je regrette de ne pas trouver ici un datif, ■ pour l'expulsion d'Abriman ; • ou, ce qui jetterait beaucoup plus de clarté encore, une troisième personne plurielle d'un verbe à l'actif ou au moyen, répondant au sanscrit dadhaii et dadhaté, ou sans redoublement dhati, dhaté (avec

 tard, ils font disparaître). Les deux finales de nos deux manuscrits suggéreraient sans doute cette conjecture, mais il faudrait faire subir une forte correction au texte, expédient que l'on doit s’interdire quand il s’agit d’un mot aussi court et aussi rare. Nous venons de dire tout à l’heure que le nom d’Ahriman , ou ce qui, dans notre texte, représente cette dénomination altérée par l’orthographe et la prononciation persane , était au génitif. En effet , le premier mot, uyouj' jxi aijrahé , nous offre la même désinence que ahurahé que nous avons précédemment reconnu pour un génitif. Il n’est pas bien facile de voir quel sens Anquctil attachait à ce mot, et surtout s’il se faisait une idée bien nette de sa forme grammaticale. Les deux mots qui composent le nom d’Ahriman signifient, selon lui, absorbé ou caché dans le crime; et comme il traduit d’une manière analogue çpènlû mainyas, nom sous lequel est souvent désigné Orrnuzd, par absorbé dans F excellence, on doit conclure de ce rapprochement, que pour lui m)}* agra signifiait crime. M. Rask , dans son mémoire déjà cité, regarde agra comme un adjectif, qui a le sens de méchant; et M. Bopp, dans l’article auquel nous avons renvoyé plus d’une fois, adoptant cette explication, se livre sur ce mot à une discussion approfondie d’où il résulte que agra est, ou le mot sanscrit asra (sang ou larme) par la permutation fréquente de s en I g, ou bien l’adjectif ârya (respectable). Enfin, Nériosengh au xxv* chapitre du Yaçna, traduit m)}* agra par dargati, « celui dont la voie « est mauvaise; • dans son opinion, agra est un adjectif dont le sens fondamental revient à méchant. Si nous cherchons maintenant à vérifier par l’étymologie ces diverses interprétations, nous remarquerons d’abord que les textes ne nous fournissent pas beaucoup de secours, puisque ce mot, substantif ou adjectif, ne se rencontre guère qu’avec le suivant mainyus, pour former le nom d’Aliriman. On peut admettre que agra est un adjectif, parce que nous savons déjà que les Parses aiment à composer les Digitized by Google

INVOCATION. 89 noms des êtres supérieurs de qualificatifs. Le rapprochement établi par M. Bopp entre le zend aÿra et le sanscrit asra est certainement très-digne de remarque, et en faisant de aÿra un adjectif avec le sens de sanguinaire, cruel, on satisferait aux conditions de l'étymologie et du sens. Il faut toutefois remarquer que, dans cette hypothèse, on devrait écrire non pas comme notre texte, mais aghra, comme fait le n° 6 S, ainsi que d'autres manuscrits. Ce n'est pas que l'orthographe aÿra ne puisse être appuyée par d'anciens manuscrits, et par une autorité imposante, celle de M. Olshausen, qui rejette le h. Mais c'est que, si la forme première du mol a un s, on peut bien reconnaître que ce s devient h, auquel se joint la nasale, tandis que je ne pense pas que la nasale puisse être directement substituée à î sans l'aspirée. En outre, il semble nécessaire d'admettre une aspiration dans le nom que les textes originaux donnent à Ahriman, puisque cette aspiration existe dans l'altération persane qui en dérive et qu'il semble que le h soit inexplicable dans le dérivé, s'il n'est déjà dans le primitif. Je dois avertir cependant que la liquide r portant en zend une aspiration qui lui est virtuellement inhérente, comme cela est prouvé par l'action de cette liquide sur la consonne qui la précède, ce peut être cette aspiration qui s'est résolue dans l'alteration du persan u-y-*'- L'orthographe de ^ j-u aÿra, ou ailiyjai aÿhra, est donc encore douteuse; du moins je ne vois pas de preuve bien décisive pour que l'on garde ou que l'on rejette la lettre ty. Mais, si l'on admet une aspiration virtuellement attachée à r, ces deux orthographes reviendront à peu près au même, et le choix de l'une ou de l'autre devra peu influer sur le sens primitif du mot. Quant à la seconde explication proposée par M. Bopp , celle qui dérive aÿra du sanscrit ârya (vénérable), outre que je ne vois pas par quel changement de lettres il serait possible de l'expliquer, elle paraît un peu systématique, et il est permis de lui opposer le* I. iî me

 objections que nous adressions tout à l'heure à celle d'aéara, comme dérive d'asura. Il ne faut pas, je crois, chercher dans le zend agra ou aghra, un autre sens que celui de méchant, crael, parce que les notions que toute l'antiquité classique s'accorde à nous transmettre sur les deux principes supérieurs dans la religion des Parscs, nous les montrent comme l'opposition du bien et du mal, de l'être bon et du mauvais, et que cette opposition se retrouve dans celle des titres memes donnés par les textes zends aux deux principes, çpcntâ mainyus (Ormuzd), et aghrô mainyus , ou Ahriman 67 . Si aghra signifie méchant, on peut, avec quelque vraisemblance, le rattacher au même radical que le mot anglais anger (colère); les mots latins angere et angor n'ont sans doute qu'une ressemblance extérieure avec ce mot zend. Nous devons examiner maintenant le second mot qui sert à la formation du nom d' Ahriman, dans notre texte mainyèus, que le n° 6 S, pag. 1, écrit, je crois, à tort Si aghrahâ est un génitif, mainyèus est également à ce cas, et en effet nous reconnaissons la désinence s qui caractérise le génitif des noms de plusieurs déclinaisons en zend comme en sanscrit. La comparaison de ce mot avec les diverses formes sous lesquelles il se présente dans les textes, nous apprend en outre que le thème absolu est mainya, d'où il suit que la désinence reste èus. Cette dési" Ainsi, pour ne citer qu'un Icraüi gnage d'une date ancienne, Aristote, au rapport de Diogène deLaërte [Je Vit. philo i. proam. Il) , nommait , dans le premier livre de son Traité sar la philosophie, les deux principes opposés admis par les Parscs , a'jaÇàf ttùfum et lau'i ifkijutr. Or, puisque dans le nom donné très-fréquemment à Ormuzd (f péiitô mainyus), se retrouve le mot qui forme la seconde partie de celui d'Ahrimsn. et que. comme nous le verrons tout h l'heure , mainrtu doit signifier IVfrc doue d'intelligence, ou Yêtre invisible, ce titre répond bien à l'idée que voulait exprimer Aristote par le mot Csnjfsm, et alors les deux mots j ■pèntô et aghri dont le premier signifie bon, d'après le témoignage d'Anquetil. appuyé de celui de Nériosengh. représentent les deux adjectifs grecs aya°o; et juuaV, et de ce rapprochement ressort une confirmation du sens que nous donnons , avec M. Rask, au mot zend aghra.
Digitized by Google

 nence est remarquable en ce quelle parait formée des mêmes éléments que celle des mots correspondants en sanscrit, mais que ces éléments sont diversement disposés. Dans le génitif sanscrit bhdnAs (bhdnôk) du sanscrit bhdnu, il semble que la voyelle qui termine le thème en soit séparée par l'insertion de l'a bref de aj, qui abandonne sa place, se fond avec u et en entraîne le changement en 'ÎTT <5. En zend le meme déplacement de la voyelle finale du thème a lieu, avec cette seule différence que la voyelle qui s'intercale entre le thème et I'b n'est plus la même, et, ce qui est bien digne de remarque, qu'elle ne se fond j»s avec cet u pour former une autre voyelle. C'est ^ è, qui n'est vraisemblablement dans ce rôle qu'une modification de IV (, dégradation de l'a bref. L'ë ne précédant jamais, au moins régulièrement, d'autre voyelle que l'i appelé par l'épenthèse, on se sert d'une autre forme de l'e, forme dont la destination la plus générale est, à quelques exceptions près, de précéder une voyelle. Les éléments constitutifs de la désinence ds, savoir a (devenant è) et a, plus s, restent donc désunis, d'où il me paraît résulter que cette formation est antérieure à celle où ils sont déjà fondus sous l'influence d'une loi d'euphonie plus rigoureuse. Nous devons, au reste, ajouter en passant que nous ferons la même remarque sur les noms en 1, où nous verrons se répéter ce même déplacement de la voyelle du thème ". Etant posé mainyu comme forme absolue du mol, il ne nous reste plus qu'à en déterminer le-sens. M. Ilask, dans son mémoire déjà cité, l'interprète par esprit, et compare justement à ce mot l'adjectif duchmainyus (méchant), que nous verrons plus tard , et qui est bien, comme le pense ce savant , le grec

9q COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. en zcnd un autre adjectif mainyava . qu'Anquetil traduit par céleste, et qu'il faudrait rendre par intelligent. La comparaison des diverses formes de ce mot tel qu'il nous est donné par les textes, et l'analyse approfondie que nous en ferons successivement à mesure que nous le rencontrerons, m'autorisent à penser que mainyu n'est pas un substantif, mais un adjectif, et à poser comme à peu près démontrées les observations suivantes: 1 * mainyu est, dans le plus grand nombre des passages du Zcnd Avesta, un adjectif; 2' il s'applique à Ormuzd et aux Izeds, aussi bien qu'à Abriman et aux Darvands; 3° il est souvent opposé à l'adjectif signifiant terrestre; 4° Nériosengh le traduisait, il y a plus de trois cents ans, par céleste, ou par invisible. Le sens de céleste n'est pas rigoureusement celui auquel nous sommes conduits en dérivant mainyu de manô (intelligence); mais en réalité la différence entre ces trois acceptions, intelligent, céleste, invisible, est moins grande qu'on ne pourrait le croire. D'après les idées religieuses de tous les anciens peuples, l'intelligence réside dans le ciel ou dans le monde invisible, et il y a un rapport si prochain entre ces deux idées, que le terme qui désigne l'étre intelligent, peut en même temps signifier céleste. Aussi, en proposant de traduire mainyu par doué d' intelligence , je crois donner le sens fondamental du mot, mais je n'exclus en aucune façon celui de céleste, qui peut, dans certains cas, s'accorder mieux avec l'ensemble du discoure. Nous sommes maintenant parvenus aux motsatuo^Mioi haithyâ, etc. dont nous faisons jusqu'à une proposition, à l'examen de laquelle nous allons nous livrer. La première question qui se présente est celle de savoir comment cette proposition se joint à la précédente : « que l'on prononce (ou prononçons) les prières « qui rendent Ormuzd favorable , qu' Abriman disparaisse ! • Anquctil juxta-pose simplement la phrase haithyâ, etc. à la précédente, de cette manière : « qu'il accomplisse publiquement mes « souhaits jusqu'à la résurrection; * ou, sans introduire l'idée de Digitized by Google

résurrection : « que les souhaits que je fais publiquement soient « accomplis ! » Il me semble que le mot qui forme la liaison des deux phrases est *hyaṭ*, pronom qui répond, selon moi, au sanscrit *syat* (cela). Je crois pouvoir regarder *hyaṭ*, ou plutôt la forme primitive dont il n'est qu'une altération, comme la réunion en un seul mot de deux pronoms, d'abord la lettre pronominale *s* sans *a* qui la vocalise, puis *yat* neutre du pronom relatif. Dans cette supposition, qui se prête très-bien au rôle que joue *hyaṭ* dans les textes, où il paraît avec un sens relatif et indicatif tout à la fois, il doit être traduit par *ce qui*, et se rapporter à ce qui précède; savoir, les prières qui rendent favorable Ormuzd, et qui servent à chasser Ahriman. Nous allons trouver en outre, dans la phrase que nous analysons, un adjectif au neutre en rapport avec *hyaṭ*.

Cela posé, nous remarquerons d'abord que cette phrase se trouve répétée à la fin du XLVIII^e^ chapitre du Yaçna, où nous pouvons comparer le texte zend et l'interprétation d'Anquetil avec la glose de Nériosengh : la voici telle que la donne le n° 2 F, pag. 340, et le n° 3 S, pag. 215.

यथा प्रकटकर्म्मिणां योऽभिलाषः प्रकृष्टतरः योऽभिलाषोऽपापानां प्रभूतः स्वामिन् प्रसादं प्रसादपूर्त्तिं देहि प्रवाक्येन जरथुस्त्रो भवामि ॥

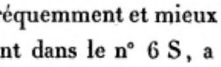
Ce texte signifie littéralement : « sicut aperte agentium quæ cupido « præcipua, (*id est*) quæ cupido in hominibus non peccantibus eximia, « Domine, favorem (*id est*) favoris exsequutionem da; agendi ratione « Zoroaster fio. » Il y a, comme on voit, dans cette traduction bien plus que dans le texte zend : le premier membre de phrase, depuis *sicut* jusqu'à *præcipua*, est la reproduction littérale du texte; le reste est un commentaire explicatif de cette traduction. *Yathâ*, qui n'est pas dans le zend, est introduit dans le sanscrit, pour joindre cette proposition à la précédente. Le mot suivant est un adjectif répondant aux deux mots zends *haithyâ varĕçtām* que Nériosengh interprète « ceux dont les actions sont publiques, c'est-à-dire qui agissent

Digitized by Google

 » au grand jour. » Il nous reste à voir comment il est possible de retrouver en zend le sens de la traduction sanscrite. Le premier de ces deux mots, haithyd, que les manuscrits nous montrent toujours écrit de la même manière, est invariablement traduit dans Nèriosengh comme dans Anquctil, par publiquement. Analysé d'aprè3 les lois de permutation qui nous sont connues, hailliyâ se ramène au sanscrit satyâ, h zend remplaçant le s dévanàgari, i étant intercalé par l'action épenthétique dü y, et th étant aspiré par suite de sa rencontre avec la semi-voyelle y, laquelle possède comme r et r une aspiration qui remonte, quoique moins fréquemment, sur la consonne précédente. Le sanscrit satyd est ou le nominatif singulier féminin de l'adjectif satya (vrai), ou l'instrumental singulier féminin de sati (existante). On peut dire en thèse générale que cette analyse s'applique au zend haithyd. En effet, dans un trèsgrand nombre de passages, le thème dn zend haithyd, quelles que soient ses formes grammaticales (haitliim , verum, haithyâis, veris), répond exactement au sanscrit satya (vrai). Dans d'autres textes (et il n'y en a que trois 70 où le fait soit complètement démontré) , notre mot zend répond au sanscrit sati (existante). L'emploi relativement ' rare de ce terme dans ce dernier sens vient de ce que c'est, comme nous le verrons plus tard, le mot hditi (ou hditi), féminin de hàt (existant), qui représente le sanscrit sati. Le sens que nous avons proposé en second lieu me paraît inadmissible; on verra par l'analyse des mots suivants qu'il serait impossible de s'en servir pour l'explication du passage qui nous occupe. Reste la signification de vrai, et tout me persuade que c'est l'interprétation la plus satisfaisante 71 . ,é Ces texte» se trouvent dans le Vendidud-sade, pag. 83,471 et 53a. 11 L'explication que nous proposons du mot kaithyâ n'empêche pas que M. Bopp , dans l'article qu'il a bien voulu consacrer à la publication du Vendidad-sadé (Jahrb . f. xcisstwch. Kritik, mars i83i), n'ait pu comparer le xend Juiiti (ou haitf) au féminin du participe sat, c'csl-à-dire au sanscrit sati (existante). Nous citons nous-mêmes trois passages du Vendidad où haiti répond au sanscrit sati. Mais il était peut-être nécessaire de faire observer que cette orthographe est beaucoup plus rare que celle de Digitized by

INVOCATION. 9Ô Mais quelle est la forme grammaticale de ce mot? I.’d long zend répond à un grand nombre de désinences sanscrites, entre autres à celle des nominatifs pluriels neutres et à l’instrumental singulier. C'est à cette dernière forme que je crois pouvoir m’arrêter, et , sans expliquer ici l'organisme de cette désinence, que j'analyserai tout à l’heure sur le mot vaçnd , j’admets que haithyd est l’instrumental singulier masculin de haithya (vrai), qui, employé comme substantif, signifie avec vérité', ou, comme adverbe , véritablement. Ce sens n’est pas très-éloigné de celui que les Parscs ont adopté pour ce mot, publiquement. c’est-à-dire , comme agissent les hommes vertueux qui ne déguisent pas leurs actions par le mensonge. Il est tout à fait digne de remarque que, pour expliquer ces mots: « ceux qui agissent au grand « jour, 3 la glose sanscrite ajoute : • les gens de bien, ceux qui ne « pèchent pas; • expression qui confirme de la manière la plus satisfaisante l’explication que nous proposons pour haithyâ, et qui, d’ailleurs, en précisant davantage le sens de public, est tout à fait conforme à la doctrine de Zoroastrc, pour laquelle les ténèbres sont dans un rapport intime avec le niai, comme la lumière avec le bien. Le mot suivant, varëçtâm, fréquemment et mieux écrit avec un dental, notamment dans le n° 6 S, a la désinence qui paraît au premier coup d’œil être celle d’un accusatif singulier féminin, mais qui, en réalité, ne peut être autre que la terminaison du génitif pluriel CjÇ., jointe au thème varésta immédiatement et sans l'addition ordinaire du n intercalé entre l’a du thème et la désinence. Je me crois autorisé par quelques autres mots que nous examinerons plus tard à donner cette analyse de varèstâm. Mais je dois reconnaître que cette forme est beaucoup moins fréquente que celle que nous savons appartenir au zend aussi bien qu’au sanscrit, avec hâiti (ou fuiitî) , véritable féminin du participe présent de as, en zend hdt. Lorsque ce mot est écrit avec un a bref, il est d’ordinaire le représentant du sanscrit satya. D n’est peut-être pas inutile de remarquer que l’adjectif grec *Wf (véritable), dérive de verbe ùfts (je suis) «comme satya , en zend haithya , de as (être).

Mais quelle est la forme grammaticale de ce mot? L'*á* long zend répond à un grand nombre de désinences sanscrites, entre autres à celle des nominatifs pluriels neutres et à l'instrumental singulier. C'est à cette dernière forme que je crois pouvoir m'arrêter, et, sans expliquer ici l'organisme de cette désinence, que j'analyserai tout à l'heure sur le mot *vaçnâ*, j'admets que *haithyâ* est l'instrumental singulier masculin de *haithya* (vrai), qui, employé comme substantif, signifie *avec vérité*, ou, comme adverbe, *véritablement*. Ce sens n'est pas très-éloigné de celui que les Parses ont adopté pour ce mot, *publiquement*, c'est-à-dire, comme agissent les hommes vertueux qui ne déguisent pas leurs actions par le mensonge. Il est tout à fait digne de remarque que, pour expliquer ces mots: « ceux qui agissent au grand « jour, » la glose sanscrite ajoute : « les gens de bien, ceux qui ne « pèchent pas; » expression qui confirme de la manière la plus satisfaisante l'explication que nous proposons pour *haithyâ*, et qui, d'ailleurs, en précisant davantage le sens de *public*, est tout à fait conforme à la doctrine de Zoroastre, pour laquelle les ténèbres sont dans un rapport intime avec le mal, comme la lumière avec le bien.

Le mot suivant, *varĕçtãm*, fréquemment et mieux écrit  avec un dental, notamment dans le n° 6 S, a la désinence qui paraît au premier coup d'œil être celle d'un accusatif singulier féminin, mais qui, en réalité, ne peut être autre que la terminaison du génitif pluriel , jointe au thème *varĕsta* immédiatement et sans l'addition ordinaire du *n* intercalé entre l'*a* du thème et la désinence. Je me crois autorisé par quelques autres mots que nous examinerons plus tard à donner cette analyse de *varĕstãm*. Mais je dois reconnaître que cette forme est beaucoup moins fréquente que celle que nous savons appartenir au zend aussi bien qu'au sanscrit, avec

hâiti (ou *háitî*), véritable féminin du participe présent de *as*, en zend *hât*. Lorsque ce mot est écrit avec un *a* bref, il est d'ordinaire le représentant du sanscrit *satya*. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que l'adjectif grec ἐτός (véritable), dérive du verbe εἰμί (je suis), comme *satya*, en zend *haithya*, de *as* (être).

Digitized by Google

 cette différence toutefois que le zend n'allonge pas l’a du thème devant n. Ainsi on rencontre fréquemment varistanâm du thème varësta, qui a dans les textes le sens d 'action, chose faite. L’existence de la désinence dm, jointe immédiatement au thème des noms en a, nous fournit le moyen de constater une époque, dans la formation delà langue zende, où la déclinaison des substantifs, qu’ils fussent terminés par une voyelle ou par une consonne, se dévclopl»it régulièrement et d'après un principe uniforme. Nous avons déjà vu une preuve de ce fait dans le zend rathw-àm , comparé au sanscrit rilù-n-dm; nous en verrons encore d’autres par la suite. Mais aucune ne me paraît aussi intéressante que celle que nous venons de constater. En effet, il était difficile de retrouver la trace d’un génitif pluriel dans un mot qui se présente avec la désinence d'un accusatif féminin. Il est encore nécessaire de remarquer que cette formation , vraisemblablement antique, se rapproche plus de celle des noms grecs avec leur désinence

INVOCATION. 97 procher de ce radical le mot germanique wcrk et work. dans lequel la gutturale k représente, comme cela se voit souvent, l'aspiration h. La formation du participe varista , dans lequel le ^ z du radical devient^} s (ou fautivement a» f), comme dans le substantif masli (grandeur), de ma; (grand), paraît au premier coup d'œil anomale. Car la syllabe var semble être le guna de viré , et cependant le suffixe du participe ta n'exige pas de guna du radical, au moins en sanscrit. On est tenté de soupçonner que, loin d'être insérée pour faciliter la prononciation du groupe rst , la voyelle brève £ i est un reste de et que c'est par suite de la confusion de «a, qui se prononce comme £ ë, qu'on a écrit varista au lieu de virista, qui pourrait être la forme primitive, quoiqu'à ma connaissance elle ne se présente pas dans les textes. Dans cette hypothèse, l'anomalie d'un guna au participe parfait passif disparaîtrait, et varcsta ne serait qu'une autre orthographe de vërésta. Toutefois, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire subir ce changement au texte, et j'aime mieux admettre que la formation du participe parfait passif des verbes en ërë s'éloigne des règles de la grammaire sanscrite. Je trouve, en efTct, deux autres radicaux en ërë (sanscrit ri), qui changent en or cette syllabe. Ce sont pire ç (interroger) et kcrëch (labourer), qui font au participe parfait pass. parista ou parsta, karista ou karsta, formations qui justifient celle de varista, et qui, en nous montrant ce participe infléchi d'après un autre principe qu'en sanscrit, nous dispensent de recourir à la correction proposée tout à l'heure li. Nous venons d'expliquer la forme grammaticale et l'étymologie de varëst-âm, il nous reste à voir quel peut être le rôle logique de ce mot dans notre proposition. Si varista est un participe employé substantivement, et signifiant action, comme cela sera démontré suffisamment pour d'autres textes dans la suite de notre travail , on est porté à réunir les deux mots haithyd varista, pour en former un " Cela Tient, je crois, de l'attraction de de cri en ar dan» hérita pour bhrîta (porté), rpouri. Caron ne voit pas ce changement m dans gerrpta, Hun prinïil. gnbti 'prendre;, I. t3 Digitized by Google

98 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. adjectif possessif, • ceux dont les actions sont dans la vérité. • Cette explication paraît même confirmée par la glose de Nérioscngh , qui donne en un composé prakatakarmindm * qui agissent ouvertement. • Je ne craindrais pas de la proposer, si je ne voyais la possibilité d'expliquer ce passage sans rien changer à la disposition des textes , c'est-à-dire en laissant les deux mots désunis. Au lieu de regarder varésta comme un adjectif neutre pris substantivement, on doit le considérer comme le participe masc. du pariait du verbe vérvz (faire effort, agir); or, l'on sait que les participes passés des verbes intransitifs n'ont pas nécessairement le sens d'un parfait passif. Nous traduirons donc varësla par « celui qui a agi, > et en le rattachant au mot précédent haithyâ, * ceux qui ont agi, » et par extension, • qui « se conduisent conformément à la vérité. » Les mots que nous venons d'expliquer me paraissent subordonnés au suivant, vaçnd, qu'Anquetil traduit par souhait, et Nériosengh par abhildcha (désir). Ce doit être le sens véritable de ce mot, dans lequel on reconnaît facilement le radical sanscrit et tend vaç (vouloir, désirer). Mais il ne peut être dans le texte zend, comme dans la glose sanscrite, au nominatif, ainsi que semble le prétendre Anquetil. On doit voir dans ce mot un substantif à l'instrumental marqué par l'allongement de l'd, vaçnd , dont le thème sera vaçna, formé du radical vaç avec le suffixe na, comme yaçna (sacrifice), et fraçna (question). Le mot vaçna se retrouve à un autre cas dans le Vendidad , et c'est l'existence de cette dernière forme qui me décide à regarder vaçna comme le thème absolu, plutôt que vaça, qui, d'ailleurs, existe avec le sens de volonté. Pour dériver vaçnd de vaça , et le considérer comme un instrumental, il faudrait supposer que n s'est interposé entre la désinence d caractéristique de l'instrumental, et le radical vaça privé de son a (formatif du substantif). Mais ced est contraire à l'analogie des autres substantifs dans lesquels le zend a conservé n intercalé, comme maëçmana (cum urina) et çrayana (cum perfectione) , formes qui seront expliquées plus tard. On reDigitized by Google

 marquera d'ailleurs que, quand le zend intercale la lettre n entre la désinence et le radical, la désinence d long s’abrége toujours, tandis qu’elle persiste d’ordinaire avec sa quantitc primitive, lorsqu’elle se joint immédiatement au radical, surtout dans la déclinaison imparisyllabique. Je regarde donc vaçnd comme formé du thème vaçna et de la terminaison de l’instrumental d long. Je vois dans ce mot une nouvelle preuve d’un fait que nous avons déjà pu remarquer ; savoir, que les désinences de la déclinaison imparisyllabique se sont, à une certaine époque, appliquées à celle des noms en a, fait qui a son analogue dans celui de l’insertion d’un n entre l’d (abrégé en a) et le thème de noms imparisyllabiques tels que ç ray as, que nous citions tout à l’heure. Ajoutons que l’on pourrait encore rendre compte de vaçnd à l’instrumental, en le considérant comme formé de vaçna, plus de la désinence a (abrégée de d). Mais quand nous analyserons des mots comme kana (a quo) et maêçmana, comparés avec zaolhm (cum zaolhra) et managliâ (cum mente), nous reconnaîtrons trois formes pour l’instrumental zend, d, na et a, et nous verrons que cette dernière paraît dériver plutôt par apocope de la seconde , que par abrégement de la première 74. Si donc vaçnd est bien un instrumental, j’aime mieux attribuer l’existence de son d long final & la n M. Bopp a déjà, dans la seconde édition de sa grammaire sanscrite, attiré l’attention des philologues sur l'instrumental send en a bref, et il en a déduit une explication ingénieuse du gérondif sanscrit en a. (Vojex Gram/n. sanjcr. pag. a5o.) Nous croyons cependant que ce savant est allé un peu loin, quand il a dit que la langue zendc réadmettait pas à l'instrumental singulier le n euphonique qu'insèrent en sanscrit les substantifs masculins et neutres terminés par 1a voyelle a. Comment en effet rendre compte de formes telles que maéçmaiia et quelques autres, si l'on n’y reconnaît pas le na de la première déclinaison sanscrite P Ce qu'il faut dire, selon nous, c'est que le cas de l’insertion du n entre le thème et la désinence est beaucoup plus rare que celui de la suppression de cette lettre. 11 est surtout nécessaire de distinguer soigneusement les noms terminés par une coosonne de ceux qui le sont par une voyelle; les seconds prennent beaucoup plus fréquemment a bref, tandis que le» i3

 présence de la désinence d qui persiste dans plusieurs autres circonstances. Nous avons dit que hyat était en rapport avec un adjectif au neutre; cet adjectif est fërasôtëmëm . écrit dans le n° i F et le n“ 3 S et dans le n° 6 S et dont la véritable orthographe doit être frachôtémëm. Ce mot n’est qu’approximativement traduit par prakrichtatara (principal, éminent), mot que l’interprète indien emploie le plus souvent pour exprimer l’idée de supériorité contenue dans la seule préposition zendc J'ra. Le mot prabhûta du commentaire n'ajoute pas non plus beaucoup au sens; il montre que le scoliaste n’a vu dans ce terme zend que l’idée d’excellence, de supériorité qui, pour nous, est dans la désinence tëmëm. Il n’est pas aussi facile de retrouver dans ce mot l'incise ajoutée par Anquetil, « jusqu’à la résurrection; • le commentaire sanscrit n'en dit absolument rien, et je ne crains pas d’affirmor qu'il n’en est pas question dans le texte. Il est vrai que toutes les fois qu’Anquetil rencontre le mot fraclid avec ses diverses orthographes, soit seul, soit comme ici joint à l'a (lise du superlatif, il le traduit par résurrection, quoique, comme j'essayerai de le prouver à mesure que se présenteront les textes, le sens général se refuse, si ce n’est dans un petit nombre de cas, à cette interprétation. Il en est de même du mot fraçna, qui, selon Anquetil, exprime aussi l’idée de résurrection, tandis que, dans le fait, le vrai sens de ce niot est question. Ces diverses assertions seront prouvées dans la suite de notre Commentaire ,s. Il nous suffira de faire remarquer ici que dans le passage qui nous premiers conservent intacte la désinence sanscrite. Mais ce qu'il faut aussi remarquer, c'est que même les mots de la déclinaison imparisyllabique prennent quelquefois na, comme si leur thème était en a bref. Ainsi maço (grandeur) fait maça-na; çroyô (perfection), çraya-na ; vaÿhô (excellence), c aÿha-na. ü en est de même en p&li où attâ (àtman) fait attanâ , et atténa suivant le thème de la première déclinaison. Ces faits prouvent d'une manière définitive l'existence du n à l’instrumental zend. Tl J'ai discuté tous les textes tends relatifs à la notion de la résurrection , dans un mémoire que je colhpte soumettre prochainement à l'Académie des inscriptions. Digitized by Google

INVOCATION. occupe, Anquetil lui-même ne tenait pas beaucoup à l'idée de résurrection, puisqu'il laisse au lecteur à choisir entre sa première version où cette idée se trouve, et cette seconde : • que les souhaits • que je fais publiquement soient accomplis! » Maintenant que nous avons la liberté de chercher autre part que dans l'idée de résurrection le sens de ce mot, nous ferons remarquer que tëmëm est la désinence du superlatif au neutre (sanscr. tumam), qui laisse à nu le mot frasé, dans d'autres passages frac hé, et plus rarement fraçô : on voit que nous omettons le (ë inséré entre t) et), qui, dût-il subsister, ne change rien au sens du mot. La désinence 6 annonce un nominatif singulier masculin d'un thème en a; et, en effet, nous verrons par la. suite que le suffixe du superlatif se joint très-fréquemment au thème décliné au nominatif, et non à la forme absolue comme en sanscrit: les copistes vont même quelquefois jusqu'à séparer la désinence témëm du mot ainsi infléchi qu'elle affecte. Le thème frasa, fracha ou fraça, comparé dans les divers textes où paraissent ces diverses formes, a, selon moi, le sens de question, prière , et je n'hésite pas à le dériver du radical sanscrit et zend pratchh et përëç, mot dont le p est toujours f en zend, quand il tombe sur r. La seule circonstance qui puisse rester en question est celle de l'orthographe véritable du mot. On ne peut, il est vrai, balancer qu'entre fracha et fraça; car -qj s et Qj_ch se confondent perpétuellement dans les copies que nous possédons, et la prononciation des Parses nous apprend que ay s est uniformément employé pour ^2. c h- Au premier coup d'œil fraça paraît préférable, car le 5. sanscrit de pratchh se change déjà en a» f zend dans l'imparfait përëçat (il demanda), et il en est de même dans fraç-na (question), pour le sanscrit praçna. Dans cette hypothèse, le zend fraça offrirait une analogie bien remarquable avec le latin prec-s, prec-is, puisque dans les langues de l'Europe ancienne le c

fréquemment au H et au J» dévanàgari et zend. Mais la leçon fracha est egalement soutenable; et si l'on a pu admettre le rapprochement que nous avons fait du zend acha (pur) avec le sanscrit atchtchha (transparent); si, de plus; l'on reconnaît l'identité de kacha et du sanscrit katchtchha (bord d'un fleuve) , on n’aura pas de peine à croire que fracha représente exactement le sanscrit pralchh , qui n’est pour moi qu’un radical déjà modifié. Car je n’hésite pas à regarder le zend fracha comme un substantif formé avec le suffixe a d’un radical périç (en sanscrit prilchh), radical modifié par le gana,. mais avec déplacement de r, fracha pour farcha , comme on sait que cela se passe en sanscrit quand le r tombe sur plusieurs consonnes groupées. Au reste , quelque orthographe qu’on adopte , il me paraît hors de doute que le sens de ce mot est demande, prière, et que la réunion de frachâ avec le suffixe du superlatif signifie • ce qui est • le plus un objet de prière. » L'addition de la formative du superlatif à un nom substantif n’a rien qui doive étonner, puisqu'on la voit jointe même à un nom propre, par exemple à celui de Zoroastre; dans les formations de ce genre, le suffixe a une force plus grande peut-être que quand il s’unit à un simple adjectif. Mais la juxta-position du suffixe au mot conservant la marque du nominatif, et le fait de sa séparation fréquente d’avec ce mot, sont des particularités intéressantes qui nous font assister à la formation première du superlatif. Évidemment il y eut une époque où le suffixe tama était envisagé comme un mot à part , exprimant par lui-même la supériorité, l’excès, et ajoutant cette notion au terme que le langage le chargeait de modifier. On le joignait à l'adjectif ou au substantif selon les lois de la composition, système dont la persistance du signe du nominatif est une trace curieuse. Car, comme la composition n’était pas encore réglée en zend par le principe de la fusion intime des parties composantes, l’adhérence du suffixe au substantif ne devait pas être plus grande que celle de deux substantifs se réuDigitized by Googld

INVOCATION. io3 nissant pour former un tout d'après les lois imparfaites de la langue. De ces diverses analyses il résulte que nous pourrons traduire, avec quelque apparence de certitude, la proposition qui nous occupe : « cum veritate agentium quod voto optatissimum ; » ou : « ce qui est < le désir le plus ardent de ceux qui agissent suivant la vérité (ou, • d'après les Parses, publiquement}. • On voit que nous réunissons cette proposition à la précédente en manière d'apposition; nous y sommes autorisés par le pronom neutre hqyit. Cependant, comme le mot frachôtémèm est suivi du substantif neutre achëm (la pureté), on pourrait croire que ce mot achëm fait partie de notre proposition en qualité d'attribut, et que c'est à lui que se rapporte l'adjectif frachôtëmem. Cette disposition changerait assez peu le sens du texte, qui deviendrait : • ce qui est la pureté la plus désirée de ceux qui « agissent conformément à la vérité. » Toutefois cette proposition se lierait alors moins bien i la précédente ; et comme il arrive quelquefois que le mot achëm , qui est le premier de la prière achëm vâhû , est répété lorsqu'on cite en abrégé cette prière , j'aime mieux laisser achëm en dehors de notre proposition, et traduire d'après la première hypothèse, en réunissant les deux parties du texte :• pro* nonçons les prières qui rendent Ormuzd favorable, qu'Ahriman ■ disparaisse, ce qui est le vœu le plus ardent des hommes qui « agissent conformément à la vérité w ! » '* Ce*t un* doute à de» prière» du genre de celle-ci que faisait allusion Plutarque, dans le passage classique sur la religion persane, où il dit, d'après Théopompe, que Zoroastre apprit aux hommes h sacrifier à Onnuzd , pour lui demander tous les biens et pour l'en remercier, comme à A h rira an pour détourner et repousser son influence : t JiJkfy /MÂt t« t vKTttîet Qirtif ij ». 7 St Jï àm'lçpmua «t, mujfyùrwa. (De Is. et Osir. cap. 46.) Anquetil, qui a donné un bon commentaire sur le morceau de Plu* tarque, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions (tom. XXXIV, pag. 376 sqq.) , fait remarquer avec raison (pag. 383) que les Mages n'ont jamais honoré les mauvais génies ; et sous ce rapport il y a peut-être quelque inexactitude dans l'expression de Plutarque. Mais elle nous paraît convenir à de nombreux passages duZend Avesta, et notamment à des prières comme celle de notre texte , où Ormuxd est invoqué et Ahriman proscrit; fts'xieua répond à khehnaothra , et aiml^pinua k tard diié.

io4 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Nous considérons donc le premier achèm comme une répétition emphatique du premier mot de la prière achèm vôhü, que le mot dah.ea lettres rouges (persan), nous annonce devoir être prononcée dix fois. Il en est de même de yathd ahâ vairyô, dont, suivant l'usage des Parscs, les premiers mots seulement sont donnés dans les textes qui en recommandent la récitation. Digitized by Google

Nous considérons donc le premier *achĕm* comme une répétition emphatique du premier mot de la prière *achĕm vôhû*, que le mot دہ *dah*, en lettres rouges (persan ده), nous annonce devoir être prononcée dix fois. Il en est de même de *yathâ ahû vairyô*, dont, suivant l'usage des Parses, les premiers mots seulement sont donnés dans les textes qui en recommandent la récitation.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

COMMENTAIRE SUR LE YACNA. O CHAPITRE I. J» •*t>nsow»”'iW * £^(5>0» 4 •"f'JOOU'f^^A-"^ ■■"f»)ÜOW(«J9)0 Al-Cf-O^ 6 •■«f'jüou'Cft» 4|"6" 5 ••"f'KsevCffd Ans •>»ü'**f*n“ Ans -^güa 4| Ans 7 4o»H^ Acjf* Af»j| f£«* Ans ' (Page 3. lignes i o 4 — 1 8 a.) TRADUCTION DE NERIOSENGH. , favwqrfH FPpfqTfÎT feiôî jfïïfw fHH^îTlfM Fhprî t* sjrçtfÏT îimt wif*w «^iwrfaw «iftM-H sfra^T > rr^Ht ^ foc* î*Tpn 3^ I. 1 4 Digitized by Google

ïTÎCHt =ul^fà : 4 “jfcTR q MlfWtW ^ n*ç4IW «4M 5 TjnqTrl RWTÏÏït ^ MiMlUd ÏÏH^I FT^Hf 6 j-fWHI^I f^5 HUr'Jt{Hl4t M'ffM-it faiô5 33*frfiyHd>l w*i^*i 'jtvH 7 qtswiri Ç5t*ÎT vtidmmn (a*^fatJ>î*T: w*tUlnWd s qts^?T«fr £tT{: I N (M° 1 Fonds, pag. 3 et 3,) TRADCCT10S d’aSQÜETII.. • Je prie et j'invoque le grand Ornmzd, brillant, éclatant de lu• inière, très-parfait, trè%-excllent, très-pur, très-fort, très-intelli• gent, qui a le corps le plus pur, au-dessus de tout ce qui est « saint, qui ne pense que le bien, source de plaisirs, qui me donne • (ce que je possède), qui est fort et agissant, qui nourrit, qui est • souverainement absorbé dans l'excellence ’. ■ Avant d'examiner en détail le texte de ce paragraphe, il est nécessaire de nous fixer sur la dénomination que doivent porter les diverses parties du Yaçna. Anquctil nous apprend que les soixante et douze chapitres dans lesquels est divisé cet ouvrage, ont le titre de Hds. - Le nom de Ild vient, dit-il, du zend hdetim ou hdlanm « (hâitim ou hdtâm). C'est le second mot de la prière qui termine • la plupart des Hâs de l’Izcschné. Elle commence ainsi : lenghé « hdlanm, etc., c'est-à-dire, ceux qui récitent ainsi las Hâs de l’izes« chné. De hdlanm s’est formé had, qui, en parsi, signifie mesure, • borne, et qui doit être distingué de «fat, nom des versets de l’Al• coran’. > L'opinion d' Anquctil parait fondée en raison, et il n’est pas 1 Ztnd Arnla, tom. I, a* partie, p. 81. lyse les variantes lie la traduction d’Ai>quetii Noua donnerons dans le cours de notre ana- ’ Zend Avala, L I, *• partie, p. 73 et 74. Digitized by Google

CHAPITRE I. 107 difficile de comprendre comment l'un des premiers mots d'une prière qui se reproduit à la fin du plus grand nombre des divisions du Yaçna, a pu donner son nom à la plupart de ces divisions elles*mêmes. Cette habitude doit être ancienne; car une portion importante du Yaçna est connue, non-seulement dans la division de la liturgie (que l'on peut soupçonner d'être plus moderne que les textes qui la composent), mais dans ces textes memes, et notamment dans celui du Vispered, sous le titre de Hajlenghdl, en zend haptaijhditi gdtha, c'est-à-dire, • le chant composé de sept hâta. » Après cela, le lecteur peut se demander pourquoi je n'ai pas conservé cette dénomination, et continué, avec Anquctil, de designer les portions du Yaçna par un titre qui paraît depuis si longtemps consacré par les Parses, qu'il figure dans les textes mêmes. C'est que l'emploi du mot Hd est de nature à perpétuer une notion qui, pour être justifiée dans l'origine, n'en est pas moins devenue, par l'extension qu'on lui a donnée, une véritable erreur. Certainement si la prière de laquelle Anquetil a extrait le nom de Hd, avait le sens qu'il lui donne, si le mot zend, quel qu'il soit, ressemblant au terme moderne Hd pouvait avoir cette signification, il Faudrait accepter ce titre sans hésiter, et tout au plus resterait-il à chercher comment le mot original peut présenter ce sens; en d'autres termes, il ne resterait plus qu'à le rattacher à quelque autre mot de l'une ou de plusieurs des langues alliées au zend. Mais je crois pouvoir affirmer qu'il n'en est rien. Le mot zend duquel dérive Hd n'a pas le sens que lui assigne Anquetil, et l'on n'est autorisé à donner ce titre aux parties du Yaçna qu'il désigne, que par un usage analogue à celui qui nous fait appeler pater et aie les prières dont ces mots forment le commencement. L'analyse de ce passage important mettra, je l'espère, cette assertion à l'abri de toute contestation. J'hésite d'autant moins à en faire l'examen en ce moment, que nous devons, avant de passer outre, prendre un parti sur la question relative au titre des chapitres du Yaçna. ié. Digitized by Google

io8 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Le passage dans lequel Anquetil trouve le nom de Hd est emprunte à la fin du quatrième chapitre du Yaçna. On le trouve en entier dans le n° i F, pag. 5o, contre l'habitude des copistes qui n'en transcrivent d'ordinaire que les deux premiers et les trois derniers mots. En voici le texte littéralement copié : yénghé hâtâm âat yaçni paiti vaijhn mazdâo ahuri) vaéthd achât halcha yâoghàmtckd tàçtchd tâoçtchd yaz (yazamaidhê), ce que Nériosengh interprète ainsi: ^ snfarôwT: if* tfflRTT grrfç 3tTÏT (sic) Hfltnf-W: MlfHH: f^5 rfàçft: fl fui rimisî iTfTT: imft (sic) mm rc|ZT?î tjrnt HUmN flfmà'l Irfw rTR ïTTO HiWIfllcftrfM Anquetil traduit : • ceux qui récitent ainsi les Hâs de ITzeschné, « Ormuzd veille sur eux; il les récompensera, soit que ce soient des « hommes ou des femmes, je leur fais Izcschné. » J'avoue qu'il me parait aussi difficile de retrouver dans l'original cette dernière traduction que la première. La glose de Nériosengh est en particulier d'une barbarie extrême , les lois orthographiques du sanscrit y sont ouvertement violées, et il ne serait possible de tirer un sens de çes mots sans suite, qu'en leur faisant subir des corrections pour lesquelles on n'a même pas de base fixe s. La version de Nériosengh ne peut donc servir ici (et nous verrons qu'il en est de même dans un très-grand nombre de passages) que comme d'un vocabulaire, quelquefois double, en ce que la traduction proprement dite est d'ordinaire suivie d'une glose, annoncée par la présence du mot kila (c'est-à-dire). Cette glose s'éloigne quelquefois, et d'autres fois se rapproche de la traduction d' Anquetil, pour laquelle elle fournit un moyen de contrôle. L'analyse du passage assez difficile où il s'agit de vérifier l'existence du mot //« va nous donner un exemple du genre de secours qu'on peut trouver dans cette traduction, d'ailleurs si incorrecte. ' Ce texte devant se représenter bien- remets k ce moment le relevé des variantes tôt, à la fin du iv* chapitre du Yaçna, je et des fautes de la glose de Nériosengh. Digitized by Google

Le passage dans lequel Anquetil trouve le nom de *Hâ* est emprunté à la fin du quatrième chapitre du Yaçna. On le trouve en entier dans le n° 2 F, pag. 50, contre l'habitude des copistes qui n'en transcrivent d'ordinaire que les deux premiers et les trois derniers mots. En voici le texte littéralement copié : *yênghê hâtâm âaṭ yaçnê paiti vaŋhô mazdâo ahurô vaêthâ achâṭ hatcha yâoŋhâmtchâ tâçtchâ tâoçtchâ yaz* (*yazamaidhê*), ce que Nériosengh interprète ainsi :

ये वर्तमानेभ्यः एवं इज़िस्न्या उपरि उत्तमे (sic) **महाज्ञानिनः स्वामिनः किल इज़िम्नीः होर्म्मिज़्दस्यार्थे प्रचुराः कुर्वन्ति चेतरि** (sic) **पुण्यात् यत् किंचित् पुण्यं प्रसाद्दानं होर्म्मिज़्दो वेत्ति समवायकान् तान् ताश्च आराधये नस्त्रीआकृतीन् अमिशास्यितान् ।।**

Anquetil traduit : « ceux qui récitent ainsi les Hâs de l'Izeschné, « Ormuzd veille sur eux; il les récompensera, soit que ce soient des « hommes ou des femmes, je leur fais Izeschné. » J'avoue qu'il me paraît aussi difficile de retrouver dans l'original cette dernière traduction que la première. La glose de Nériosengh est en particulier d'une barbarie extrême, les lois orthographiques du sanscrit y sont ouvertement violées, et il ne serait possible de tirer un sens de ces mots sans suite, qu'en leur faisant subir des corrections pour lesquelles on n'a même pas de base fixe [3]. La version de Nériosengh ne peut donc servir ici (et nous verrons qu'il en est de même dans un très-grand nombre de passages) que comme d'un vocabulaire, quelquefois double, en ce que la traduction proprement dite est d'ordinaire suivie d'une glose, annoncée par la présence du mot *kila* (c'est-à-dire). Cette glose s'éloigne quelquefois, et d'autres fois se rapproche de la traduction d'Anquetil, pour laquelle elle fournit un moyen de contrôle. L'analyse du passage assez difficile où il s'agit de vérifier l'existence du mot *Hâ* va nous donner un exemple du genre de secours qu'on peut trouver dans cette traduction, d'ailleurs si incorrecte.

[3] Ce texte devant se représenter bientôt, à la fin du IV^e^ chapitre du Yaçna, je remets à ce moment le relevé des variantes et des fautes de la glose de Nériosengh.

Digitized by Google

CHAPITRE I. 109 Je remarquerai d’abord que le mot qui fait l’objet principal de notre recherche, hâtâm, est traduit dans Nériosengh par vartamdnêbhyah (à ceux qui se trouvent, qui existent); indication très-importante, en ce qu’elle suggère la conjecture que hâtâm pourrait bien ne pas être, comme on est tenté de le penser au premier coup d’œil, un acc. sing. léminin. Si ce mot n'est pas à ce dernier cas, il ne peut être qu’un gén. plur. d’un nom ou adjectif en t, et déjà nous avons cru devoir le citer en cette qualité dans une note relative aux permutations de la sifflante dentale en zend *. L’examen comparé des passages du Vendidad-sadé où se trouve le terme hâtâm , nous autorise à le traduire par existentium (en sanscrit satâm). Il ne diffère du participe présent du verbe as en sanscrit, que par l’allongement de ïâ dont nous avons parlé dans la note à laquelle nous avons renvoyé tout à l’heure. Les mots yaçnê et paiti ne peuvent faire difficulté; l’un est le locatif sing. deyaçna (dans le sacrifice5), et l’autre l’altération du sanscrit prati (vers), altération qui place cette préposition zende exactement au même degré, à l’égard de la forme primitive, que le pâli pati; seulement dans le zend paiti nous remarquons l’i épenthétique, appelé par une loi propre à l'ancienne langue des Parses. MazdAo ahun sont également connus, ce sont les deux parties du nom d’Ormuzd au nom. masc. sing. qui ont été expliquées tout à l'heure en détail. La seule remarque nouvelle à laquelle ils donnent lieu ici , c’est qu'ils sont déplacés, l'usage ordinaire mettant le premier le nom d’Ahura. Ce déplacement a cela de remarquable, qu’il nous indique une époque où le nom d’Ormuzd était pris, comme il doit l’être réellement, pour une expression composée, formée d’un substantif et d’un adjectif. * G-dessus, Observ. sur tAlph. zend, en é par l'influence du y. Cependant je croia pag. exil, noie 65. que l’orthographe régulière de yaçna doit * Le mot yaçnê est , dans cette prière porter un a, et je réserve l'emploi de la ainsi que dan» l eyénjhê mê, etc. qui n’en voyelle ê pour d’autres dérivés de cette ra* est qu’une variante , écrit très-fréquemment cine, comme yéçnya et yitii (ou yêstê.) Je disyéçnê, l'a radical de yaz ayant été changé tingue ainsi le part.yJfnya du subst. yaprui.
Digitized by Google

Je remarquerai d'abord que le mot qui fait l'objet principal de notre recherche, *hâtãm*, est traduit dans Nériosengh par *vartamânêbhyah* (à ceux qui se trouvent, qui existent); indication très-importante, en ce qu'elle suggère la conjecture que *hâtãm* pourrait bien ne pas être, comme on est tenté de le penser au premier coup d'œil, un acc. sing. féminin. Si ce mot n'est pas à ce dernier cas, il ne peut être qu'un gén. plur. d'un nom ou adjectif en *t*, et déjà nous avons cru devoir le citer en cette qualité dans une note relative aux permutations de la sifflante dentale en zend [4]. L'examen comparé des passages du Vendidad-sadé où se trouve le terme *hâtãm*, nous autorise à le traduire par *existentium* (en sanscrit *satãm*). Il ne diffère du participe présent du verbe *as* en sanscrit, que par l'allongement de l'*â* dont nous avons parlé dans la note à laquelle nous avons renvoyé tout à l'heure.

Les mots *yaçnê* et *paiti* ne peuvent faire difficulté; l'un est le locatif sing. de *yaçna* (dans le sacrifice [5]), et l'autre l'altération du sanscrit *prati* (vers), altération qui place cette préposition zende exactement au même degré, à l'égard de la forme primitive, que le pali *pati;* seulement dans le zend *paiti* nous remarquons l'*i* épenthétique, appelé par une loi propre à l'ancienne langue des Parses. *Mazdâo ahurô* sont également connus, ce sont les deux parties du nom d'Ormuzd au nom. masc. sing. qui ont été expliquées tout à l'heure en détail. La seule remarque nouvelle à laquelle ils donnent lieu ici, c'est qu'ils sont déplacés, l'usage ordinaire mettant le premier le nom d'Ahura. Ce déplacement a cela de remarquable, qu'il nous indique une époque où le nom d'Ormuzd était pris, comme il doit l'être réellement, pour une expression composée, formée d'un substantif et d'un adjectif.

[4] Ci-dessus, *Observ. sur l'Alph. zend*, pag. CXII, note 45.

[5] Le mot *yaçnê* est, dans cette prière ainsi que dans le *yênghê mê*, etc. qui n'en est qu'une variante, écrit très-fréquemment *yêçnê*, l'*a* radical de *yaz* ayant été changé en *é* par l'influence du *y*. Cependant je crois que l'orthographe régulière de *yaçna* doit porter un *a*, et je réserve l'emploi de la voyelle *é* pour d'autres dérivés de cette racine, comme *yêçnya* et *yêsti* (ou *yêstê*.) Je distingue ainsi le part. *yêçnya* du subst. *yaçna*.

Digitized by Google

1 10 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Restent yénghé vaghâ et vaithâ; j'omets à dessein yénghé, qui sera mieux compris lorsque nous le rapprocherons de ydoghàm. Le dernier de ces trois mots, vaétkd, se trouve, dans une prière où est répétée la plus grande partie de celle que nous analysons, écrit soit vaidd, soit vaêdha, leçons desquelles jo crois pouvoir conclure que la véritable orthographe est vaêda, qui serait en sanscrit le parfait de vid (connaître), véda (novit). La préposition paiti. détachée de ce verbe par une tinèse très-fréquente en zend, s'y rapporte cependant, et je me ligure quelle doit faire subir au sens du radical vid une modification importante. Remarquons que Nériosengh fournit, dans la fin de sa glose, une preuve de l'exactitude de cette interprétation. On y lit : « quodeunque purum favoris donum Hormiz* das novit; * glose qui se réfère, il est vrai , au mot achdf, mais qui nous montre que le souvenir de l'idée de connaître s'était conservé dans la version pehlvie qu'a suivie Nériosengh. Après vaêda je place vaghâ, terme qui a pour moi une grande importance, en ce qu'il achève de mettre dans tout son jour la véritable étymologie d'un mot qui joue un rôle capital dans les textes zends, de même que dans les croyances des Parses. Analysé d'après les lois dont j'ai depuis longtemps indiqué l'existence en zend, et dont on trouve le résumé dans les Observations préliminaires sur l'alphabet, vaghâ revient à une forme sanscrite vasas , l'dzend représentant le sanscrit as à la fin d'un mot, et agh remplaçant la même syllabe lorsqu'elle est médiale. Je crois pouvoir affirmer que le mot vaghâ n'a pas ici la désinence d'un nominatif masculin d'un nom dont le thème est en a, car je le trouve invariablement joint d des mots comme ddtêm c t mat , dont le dernier particulièrement ne peut être qu'un neutre, soit au nominatif, soit à l'accusatif. C'est donc un nom neutre dont nous avons ici à la fois le thème , et le nominatif ou l'accusatif. Comme le verbe, que nous avons conjecturé être paiti vaêda, a pour sujet mazddo ahurâ , il faut de toute nécessité admettre que vaghâ est un accusatif, et il ne reste plus qu'à en déDigitized by Google

« terminer le sens à l'aide des moyens que nous fournit l'étymologie. Rapproché du sanscrit vomis, le mot rend pourrait passer pour avoir la signification de vêtement (sanscrit visas). Mais cette interprétation ne donne pas un sens qui s'accorde avec celui des autres mots de notre texte, et elle ne sert pas davantage à l'intelligence des autres passages où figure vaghô. Si , au contraire , abandonnant lés diverses significations que prend le radical sanscrit vas (vêtir, habiter) dans ses divers dérivés, nous nous adressons exclusivement à la langue zende, nous reconnaîtrons que ce même radical, avec une acception nouvelle et à peu près oubliée du sanscrit, y forme un nombre très-considérable de mots, tous importants par leur valeur mythologique. Nous y trouvons d'abord vaghu, qu'Anquetil traduit à peu près invariablement parrain!, ctNériosengh par excellent. Nous devons voir dans ce mot ce même radical vaijh , et sous sa forme première vas, plus le suffixe a, de sorte que le lendvaijhu est, sauf le sens, le sanscrit voju. Ce même radical, changeant s en h sans faire précéder l'aspiration d'une nasale, forme encore l'adjectif vôhu (à la forme absolue), qui a le même sens que varjhu. Mais l'a du radical y a subi une modification importante; il s'est changé en 6 par suite de l'action assimilatrice du v, action analogue à celle du y sur la voyelle a qui vient à le suivre. La même modification et de la sifflante et de la voyelle radicale se trouve dans le substantif vôhâ (les biens) au neutre pluriel, lequel dérive du même radical, et qui en même temps se rapproche du sanscrit vasa (chose, richesse); coïncidence remarquable, et qui donne à la théorie par laquelle nous rattachons ce mot et tous ceux qui lui ressemblent au radical vas, toute la vraisemblance désirable *. C'est encore vas, modifié en va h par le * M. Bopp (Granun. taïucr. pag. 3a3) a déjà fait le rapprochement du tend viha et du sanscrit valu; mais U est facile de voir que nous sommes arrivés à ce résultat par une autre voie, et que. dans notre explication, il fait partie d'une théorie dont no parait pas l'Être occupé M. Bopp. Ce savant pense que le changement de l'a radical en d eat dé à l'action ut imitatrice de l'a final , laquelle remonte sur la syllabe précédente .

The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate

lia COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. génie de la langue zende, que l’on reconnaît dans l’adjectif vahya (excellent), que nous donne fréquemment le Vendidad-sadé, et dans le mot célèbre vahista, qu’Ànquetil traduit bien par excellent. et que nous analyserons tout à l’heure, au commencement du texte qui fait l’objet de ce paragraphe. Je dis qu’Anquetil traduit bien ce mot par excellent ; car en premier lieu Nérioscngh lui donne souvent cette signification, et ensuite les lois que j’ai établies pour le changement de la sifflante et il cite en preuve les datifs et génitifs atkuruni et athurunô du thème atkarvan. La preuve ne me parait pas concluante ; car, dans les mots cité#, l’épen thèse appelle devant le r une voyelle identiquement semblable à celle qui le suit (u-ru) , tandis que dans véka.la voyelle qui remplace a est bien une modification de l'a, mais non a lui- même. Notre explication parait rendre compte du fait d'une manière plus directe ; elle attribue au v une action sur la voyelle qui la suit, analogue à celle qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître au y. Elle explique entre autres la permutation du radical sanscrit vatch en vôtch, comme nous ferons voir que l'écrit le zend. Elle s'étend plus loin encore, et montre comment le bahu sanscrit a pu devenir en singhalais bolu 5 (beaucoup). Ajoutons . pour le dire en passant , que ce dernier adjectif, que les grammairiens indiens dérivent d'un radical bah (croître), peut bien n’être que le sanscrit vota lui-même, sous une forme déjà altérée selon le génie de la langue zende (l'ûÀ-a, bak-u). Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur l'argument que tire M. Bopp du nom de l'Alhorné. L'orthographe qu'il choisit n'est pas la meilleure; car, dans les cas indirects, les manuscrits anciens donnent athaaran-é,-â, etc. Gela doit être, si, comme je le pense, le thème est identique au sanscrit atkarvan , rapprochement curieux sur lequel nous reviendrons plus tard. M. Bopp supprime l'a de a thaumni , et il croit que l'a le remplace ; mais l'a est ici épenlhétique , tandis que l'a appartient au thème ; les deux voyelles doivent être écrites. Ces diverses assertions seront mises plus tard dans tout leur jour, et l'analyse détaillée que nous donnerons de ce mot important, fera voir qu'il faut, pour en apprécier les formes variées à leur juste valeur, apporter une grande attention à l'orthographe et à 1a comparaison des manuscrits. Par eiemple, M. Bopp écrit indiïïércmment avec un a bref, et le thème atkarvan , et sa contraction âthrava, qu’il lit athrava. Mais il ne dit pas que . quand le thème par la métathese perd l’a qui

précédait r, la première voyelle du radical, fa initial, attire cet a, et qu'ainsi l'on écrit âthrava au nom. , tandis que l'a reste bref au gén. athaaranâ. Cette espèce d’équilibre qui s'établit entre le commencement et le milieu du mot , doit être remarqué. Quelque opinion qu'on s'en forme, il faut le reconnaître, et nous ne voyons pas de raison pour changer la leçon des manuscrits.
Digitized by Google I

CHAPITRE 1. 1 13 dentale sanscrite en zend, me permettent de ramener vahista à sa forme première, celle d'un superlatif, vasista, ou en sanscrit vasichtha. Je parlerai tout à l'heure, sur le texte, de ce rapprochement remarquable à tant d'égards; je me contente pour le moment de chercher à déterminer le radical, et, par suite, la signification commune de ces divers mots, vaijhâ, vagha, vôhu, vahyd, vahista. Or, le rapprochement de ces cinq termes, interprétés par les lois euphoniques exposées au commencement de ce travail, nous donne (après la suppression des désinences ou suffixes u, à, ya, ista) -les radicaux vagh et v ah, qui reviennent également à vas. monosyllabe auquel il faut reconnaître le sens de bon ou de bonté , ce qui résulte de la signification d'excellent donnée uniformément au superlatif vahista, et de celle de très-bon, attribuée par Nérioscngh à vagha. Le radical vas doit donc signifier bon ou bonté, sens qu'il n'a plus en sanscrit, mais qui se retrouve encore dans le persan *j où le b remplace le v zend, et où le h est le reste de l'ancien gh. Si, comme je le crois, cette analyse est exacte, nous devrons regarder le vmghô de notre texte comme un substantif signifiant'» ce qui est bien, le bien. » En le rapprochant du verbe paiti vaeda, et en supposant à ce verbe la signification d 'annoncer, faire connaître, que, avec la préposition prati, le sanscrit vid prend au causatif, nous traduirons : « Ahura-mazda deciaravit bonum , » c'est-à-dire, « Ormuzd. a enseigné le bien. » Quant h yênghé, c'est une forme du pronom relatif au nominatif pluriel, remarquable en ce qu'elle contient un pronom indicatif qui en constitue la seconde partie. En d'autres termes, yênghé zend paraît répondre au sanscrit yé-sé, en prenant sé pour la syllabe pronominale sa au nominatif pluriel. M. Bopp est le premier qui ait fait connaître cette analyse du zend yênghé, dans les savantes additions qu'il a jointes à la seconde partie de sa grammaire sanscrite1. Je dois dire, ?

Gramm. jarwer. pag. 337. M. Bopp y changé en jjhê. On verra pour

dentale sanscrite en zend, me permettent de ramener *vahista* à sa forme première, celle d'un superlatif, *vasista,* ou en sanscrit *vasichṭha.* Je parlerai tout à l'heure, sur le texte, de ce rapprochement remarquable à tant d'égards; je me contente pour le moment de chercher à déterminer le radical, et, par suite, la signification commune de ces divers mots, *vaŋ̃hô, vaŋ̃hu, vôhu, vahyâ, vahista.* Or, le rapprochement de ces cinq termes, interprétés par les lois euphoniques exposées au commencement de ce travail, nous donne (après la suppression des désinences ou suffixes *u, ô, ya, ista*) les radicaux *vaŋ̃h* et *vah,* qui reviennent également à *vas,* monosyllabe auquel il faut reconnaître le sens de *bon* ou de *bonté,* ce qui résulte de la signification d'*excellent* donnée uniformément au superlatif *vahista,* et de celle de *très-bon,* attribuée par Nériosengh à *vaŋ̃hu.* Le radical *vas* doit donc signifier *bon* ou *bonté,* sens qu'il n'a plus en sanscrit, mais qui se retrouve encore dans le persan بس où le *b* remplace le *v* zend, et où le *h* est le reste de l'ancien *ŋ̃h.* Si, comme je le crois, cette analyse est exacte, nous devrons regarder le *vaŋ̃hô* de notre texte comme un substantif signifiant « ce qui est bien, le bien. » En le rapprochant du verbe *paiti vaéda,* et en supposant à ce verbe la signification d'*annoncer, faire connaître,* que, avec la préposition *prati,* le sanscrit *vid* prend au causatif, nous traduirons : « Ahura-mazda declaravit bonum, » c'est-à-dire, « Ormuzd a enseigné le bien. »

Quant à *yéŋ̃hé,* c'est une forme du pronom relatif au nominatif pluriel, remarquable en ce qu'elle contient un pronom indicatif qui en constitue la seconde partie. En d'autres termes, *yéŋ̃hé* zend paraît répondre au sanscrit *yé-sé,* en prenant *sé* pour la syllabe pronominale *sa* au nominatif pluriel. M. Bopp est le premier qui ait fait connaître cette analyse du zend *yéŋ̃hé,* dans les savantes additions qu'il a jointes à la seconde partie de sa grammaire sanscrite[7]. Je dois dire,

[7] *Gramm. sanscr.* pag. 327. M. Bopp y considère *yéŋ̃hé* comme formé de *yé,* pronom relatif déjà au nominatif, et de *sé* changé en *ŋ̃hé.* On verra pour quel motif nous croyons pouvoir nous éloigner en partie de son sentiment.

Digitized by Google

ni COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. toutefois, que j’étais déjà arrivé de mon côté à une interprétation analogue, fondé, t" sur la connaissance des permutations euphoniques de la sifflante dentale en zend (permutations dont j’ai indiqué, il y a déjà longtemps, le principe); a" sur l’existence d’un nombre très-considérable de formes de la syllabe pronominale sa, notamment hé, hôi, hâ, him, his; 3* enfin, sur cette considération que le même mot qui, étant initial, s’écrit hé, doit, lorsqu’il devient médial et est précédé d’une voyelle, s'écrire ghé. Je diffère seulement de M. Bopp en ce que je trouve cette orthographe de yé-ghé pour yé-sé en contradiction avec le principe que j’ai posé; savoir, que â n’est jamais suivi d’un s dental , conséquemment que s ne peut pas devenir gh après la voyelle è. On pourrait sans doute lever cette contradiction en supposant que notre principe ne reçoit pas son application dans les circonstances, d’ailleurs fort rares, où deux mots sont réunis en un. Mais j’aime mieux croire que la forme primitive de yénghé , comme nominatif pluriel de ya, est yasé , et que le premier é zend est le substitut et le développement de la voyelle a, ainsi qu’on le remarque dans plusieurs mots dont il a déjà été parlé ci-dessus. Le relatif (comme dans les formes attiques m» et o*w

CHAPITRE I. no zend , à un nom féminin, celui de la femme impudique , de laquelle il est dit : yénijhé fra Jravaili manô yalhd awarim vdlô cliûlëm . « celle ■ dont le cœur va toujours, comme un nuage chassé par le vent *. • Tous les mots que nous venons d'expliquer forment une première proposition, dont la disposition a cela de remarquable, que le rapport qui l'unit à la proposition principale tâçlchd, tâoçlchd yaz est exprimé irrégulièrement. Le mot qui fait le lien de ces deux propositions est yênghê. qu'il serait plus naturel de voir au génitif en rapport avec hdtâm, terme qui doit être traduit dans le sens d'un datif, ainsi que la syntaxe le veut le plus souvent en zend aussi bien qu'en sanscrit. Littéralement rendue, la phrase signifie en latin barbare: • quicunque existentium tune in sacrificio bonum multiscius Ahura • declaravit per puritatem, et quarumeunque (feminarum existentium • tune, etc.), illosque basque adoramus9. »I1 est évident que les deux premiers mots représentent cette expression quibus illis existentibus. Mais il est d'autant plus facile de comprendre l'espèce d'irrégularité de construction qui se trouve dans cette phrase, que la tournure zende revient à cette forme qui nous est familière : « tous les êtres exis■ tants auxquels le tout savant Ahura a enseigné alors dans le sa« crifice (ou le Yaçna) le bien par la pureté (c'est-à-dire, a enseigné • que le bien s'obtenait dans le sacrifice par la pureté)... nous leur < adressons un sacrifice. » Entre ces deux propositions s'en place une troisième qui répond à tdoçtchâ (illasque), comme la première répond à tàftchâ. Cette proposition, qui, dans le style souvent si elliptique du Zend Avesta, n'est exprimée que par un mot, est annoncée par ydoqhàmtchâ, qui est au génitif pluriel féminin, beaucoup plus régulièrement que le yénghc masculin du commencement. Il ' Venduiad-sadè , pag. 48. Ma. Anq. n° a F, pag. 101. Peut-être, dnna ce cm, faudrait-il lire yainjhê; mais cette correction n'est pas autorisée par les manuscrits. En grec d'ailleurs owu se dit aussi pour nemoç. * J'omets à dessein de parier ici du mol âat (alors), pour ne pas prolonger cette discussion préliminaire. 0 a vraisemblablement ici un sens plus élevé, celui de « ja« dis , à l'origine des choses. ■ 1 5.

zend, à un nom féminin, celui de la femme impudique, de laquelle il est dit: *yĕñghé fra fravaiti manó yathâ awarĕm vâtó châtĕm*, « celle « dont le cœur va toujours, comme un nuage chassé par le vent [8]. »

Tous les mots que nous venons d'expliquer forment une première proposition, dont la disposition a cela de remarquable, que le rapport qui l'unit à la proposition principale *tãçtchâ, tâoçtchâ yaz.....* est exprimé irrégulièrement. Le mot qui fait le lien de ces deux propositions est *yéñghé*, qu'il serait plus naturel de voir au génitif en rapport avec *hâtãm*, terme qui doit être traduit dans le sens d'un datif, ainsi que la syntaxe le veut le plus souvent en zend aussi bien qu'en sanscrit. Littéralement rendue, la phrase signifie en latin barbare: « quicunque existentium tunc in sacrificio bonum multiscius Ahura « declaravit per puritatem, et quarumcunque (feminarum existentium « tunc, etc.), illosque hasque adoramus [9]. » Il est évident que les deux premiers mots représentent cette expression *quibus illis existentibus*. Mais il est d'autant plus facile de comprendre l'espèce d'irrégularité de construction qui se trouve dans cette phrase, que la tournure zende revient à cette forme qui nous est familière: « tous les êtres exis- « tants auxquels le tout savant Ahura a enseigné alors dans le sa- « crifice (ou le Yaçna) le bien par la pureté (c'est-à-dire, a enseigné « que le bien s'obtenait dans le sacrifice par la pureté)... nous leur « adressons un sacrifice. » Entre ces deux propositions s'en place une troisième qui répond à *tâoçtchâ* (illasque), comme la première répond à *tãçtchâ*. Cette proposition, qui, dans le style souvent si elliptique du Zend Avesta, n'est exprimée que par un mot, est annoncée par *yâoŋhãmtchâ*, qui est au génitif pluriel féminin, beaucoup plus régulièrement que le *yéñghé* masculin du commencement. Il

[8] *Vendidad-sadé*, pag. 48. Ms. Anq. n° 2 F, pag. 101. Peut-être, dans ce cas, faudrait-il lire *yainghé*; mais cette correction n'est pas autorisée par les manuscrits. En grec d'ailleurs ὄπυ se dit aussi pour ἥπατος.

[9] J'omets à dessein de parler ici du mot *daṭ* (alors), pour ne pas prolonger cette discussion préliminaire. Il a vraisemblablement ici un sens plus élevé, celui de « ja- « dis, à l'origine des choses. »

Digitized by Google

1 1 6 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. faut y rétablir, après yâoghâmtchd [et quaram pour et quibas), la phrase entière qui suit ydnjjhc . en mettant sans doute hâiàm au féminin (hditinàm). Les mots tâçtchâ. tâoçtchd, que nous examinerons plus tard sous le point de vue grammatical, nous feraient déjà par euxmêmes soupçonner qu'il s'agit d'êtres des deux sexes, quand même la glose de Nériosengh n'ajouterait pas encore cette indication précieuse; savoir, que cette prière se rapporte aux Amschaspands, dont les uns sont mâles et les autres femelles. Nous pouvons donc, d'après cette analyse, traduire de la manière suivante : • tous les êtres mâles » et femelles à qui le tout savant Aliura a enseigné alors que le bien « s'obtenait dans le sacrifice par la pureté, nous leur adressons le • sacrifice. » Si tel est bien le sens de notre passage , on peut considérer cette prière, malgré sa brièveté, comme un des textes les plus remarquables du Zend Avesta. Elle résume en peu de mots les principales idées sur lesquelles repose la partie morale du système religieux de Zoroastre : le bien ou la sainteté [vaghô); le sacrifice (yaçna), considéré comme le moyen d'y parvenir; et la pureté (acha), indiquée comme la condition nécessaire pour pouvoir célébrer le sacrifice et en obtenir les résultats. Elle nous conserve, en outre, la trace d'une notion qui occupe certainement moins de place dans les livres des Parscs que dans ceux des Brahmanes , mais qui n'est cependant pas entièrement étrangère aux premiers. Nous y voyons, en effet, Aliura enseignant aux Amschaspands que le sacrifice est la voie de la sainteté; et l'Ormutd des Parscs y paraît, comme le Pouroucha indien, l'instituteur du sacrifice. Cette notion , dont le mythe de Kaiomorts est une des expressions les plus complètes, a pris, dans la prière de notre texte, la couleur morale qui distingue d'une manière si tranchée l'ancienne croyance des Parses de celle des Hindous. Le lecteur est maintenant.cn état d'apprécier jusqu'à quel point il est permis d'appeler lias les divisions ou les portions de textes qui forment l'ensemble du Yaçna. On voit que, pour répondre à cette quesDigitized by Google

CHAPITRE I. 117 tion, il y a plusieurs distinctions à faire. S’agit-il de savoir si lesParses ont pu désigner ces portions par l’un des premiers mots de l’une des prières qui y figure le plus souvent? L’affirmative n'est pas douteuse. S’agit-il de reconnaître quel est le mot qui a fourni les cléments de la dénomination de Hd? C’est, dans la prière que nous venons d’expliquer, le terme hdlàm. Enfin, s'agit-il de savoir si le mot hdta a le sens de division, chapitre, ou, comme semble le croire Anquetil , de terme, limite? La négative n’est pas plus douteuse; car, quand même je n’aurais pas fait ressortir dafis tous ses détails le sens véritable d’un texte que sa précision rend certainement obscur, on peut dès à présent affirmer qu’Anquelil n’en a pas donné une interprétation exacte ,0. Le terme qui fait l’objet principal de la discussion signifie , sans aucun doute , de ceux qui existent. C’est un point que nous aurons occasion de démontrer de nouveau chaque fois que hdtàm se représentera. Nous pouvons maintenant passer à l'examen du texte du Yaçna lui-même. Je l’ai divisé en petites phrases auxquelles correspondent " Je n’en suis pas moins convaincu que l'interprétation donnée par Anquetil repose sur un texte ancien , et qu elle a pour elle l’autorité des Parses. Noua verrons, notamment quand nous serons parvenus au xxi* chapitre du Yaçna , que les Parses ont un commentaire en rend de la prière y4n§hê hâtâm, commentaire dans lequel se trouvent les éléments du sens d' Anquetil. L'existence de commentaires de cette espèce (et il j en a plus d'un dans le Yaçna), est une particularité très-curieuse pour 1a critique des portions qui nous restent des livres attribués à Zoroastre , et elle donne déjà à penser que ces diverses portions n’ont pas été rédigées à la même époque. La manière dont sont composées ces gloses , souvent très-développées , me parait devoir changer ce soupçon en certitude. On voit qu'elles consistent en phrases empruntées, selon toute apparence, à d’autres parties des textes, et rattachées au passage à expliquer par un rapport qu'il n'est pas toujours aisé de saisir. Le sens qui résulte de la combinaison de ces gloses avec le texte est d’ordinaire moins élevé et beaucoup plus pratique que celui que l’on peut trouver directement dans la prière primitive. Je dois avertir que, dans la discussion qui précède, je n’ai fait aucun usage du commentaire sur le yinyhê fui tant donné dans le xxi* chapitre du Yaçna. On verra, par l'analyse de ce chapitre, jusqu’à quel point il était possible d’en tirer des lumières pour résoudre les difficultés de notre texte.

tion, il y a plusieurs distinctions à faire. S'agit-il de savoir si les Parses ont pu désigner ces portions par l'un des premiers mots de l'une des prières qui y figure le plus souvent? L'affirmative n'est pas douteuse. S'agit-il de reconnaître quel est le mot qui a fourni les élèments de la dénomination de *Hâ?* C'est, dans la prière que nous venons d'expliquer, le terme *hâtãm.* Enfin, s'agit-il de savoir si le mot *hâta* a le sens de *division, chapitre,* ou, comme semble le croire Anquetil, de *terme, limite?* La négative n'est pas plus douteuse; car, quand même je n'aurais pas fait ressortir dans tous ses détails le sens véritable d'un texte que sa précision rend certainement obscur, on peut dès à présent affirmer qu'Anquetil n'en a pas donné une interprétation exacte [10]. Le terme qui fait l'objet principal de la discussion signifie, sans aucun doute, *de ceux qui existent.* C'est un point que nous aurons occasion de démontrer de nouveau chaque fois que *hâtãm* se représentera.

Nous pouvons maintenant passer à l'examen du texte du Yaçna lui-même. Je l'ai divisé en petites phrases auxquelles correspondent

[10] Je n'en suis pas moins convaincu que l'interprétation donnée par Anquetil repose sur un texte ancien, et qu'elle a pour elle l'autorité des Parses. Nous verrons, notamment quand nous serons parvenus au XXI^e^ chapitre du Yaçna, que les Parses ont un commentaire en zend de la prière *yênghê hâtãm,* commentaire dans lequel se trouvent les éléments du sens d'Anquetil. L'existence de commentaires de cette espèce (et il y en a plus d'un dans le Yaçna), est une particularité très-curieuse pour la critique des portions qui nous restent des livres attribués à Zoroastre, et elle donne déjà à penser que ces diverses portions n'ont pas été rédigées à la même époque. La manière dont sont composées ces gloses, souvent très-développées, me paraît devoir changer ce soupçon en certitude. On voit qu'elles consistent en phrases empruntées, selon toute apparence, à d'autres parties des textes, et rattachées au passage à expliquer par un rapport qu'il n'est pas toujours aisé de saisir. Le sens qui résulte de la combinaison de ces gloses avec le texte est d'ordinaire moins élevé et beaucoup plus pratique que celui que l'on peut trouver directement dans la prière primitive. Je dois avertir que, dans la discussion qui précède, je n'ai fait aucun usage du commentaire sur le *yênghê hâtãm* donné dans le XXI^e^ chapitre du Yaçna. On verra, par l'analyse de ce chapitre, jusqu'à quel point il était possible d'en tirer des lumières pour résoudre les difficultés de notre texte.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.17% accurate

1 1 8 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. les numéros de la version de Nériosengh, afin de rendre l'analyse du passage entier plus facile. L’exemple de cette division du texte en nombreux paragraphes nous est donné par les copies du Yaçna zend et sanscrii; elle y est même poussée plus loin que nous ne l’avons fait. Je dois également avertir que j’ai reproduit la glose de Nériorengh telle qu’elle est transcrite par les manuscrits, et notamment par le plus ancien, le n° a du Fonds d’Anquetil : je n’ai rien changé • à l’orthographe ; seulement je me suis permis de corriger quelques fautes trop grossières que j’ai indiquées dans une note Mais pour 11 Quoique la glose de Nériosengh soit certainement le texte sanscrit le plus incorrect et le plus barbare qui soit encore parvenu en Europe, l'importance des données qu'elle fournit pour l’explication du texte zend est trop considérable pour qu’il ne soit pas nécessaire de la reproduire teüe que la donnent les manuscrits que nous en possédons. On m'excusera donc de ne pas lui avoir fait subir les corrections dont elle a besoin , je ne dis pas pour devenir du sanscrit classique, cela est impossible à moins de changements radicaux dans les termes et dans les tournures, mais pour être ramenée aux lois les plut vulgaires de l'euphonie. Les personnes qui croient qu'on en peut tirer quelques lumières pour l'intelligence du texte du Yaçna, me sauront peut-être gré d'avoir rassemblé, dans une note sur chacun des paragraplies dont cette version se compose, les variantes, même les plus fautives, qu'on y remarque. (jet inventaire d’erreurs , souvent si grossières, est sans doute bien fastidieux. Mais on peut se dispenser de le lire, ainsi que la glose etle même. dont les indications essentielles reparaissent toujours dans ma discussion du texte zend. Je ne puis trop répéter, pour les philologues dont une violation aussi flagrante des lois de la grammaire sanscrite pourrait allumer l’indignation, que cette traduction a été faite sur le polilvi per un Parsc qui ne savait le sanscrit que très-médiocrement , et qu’on ne doit pas juger ce travail , précieux pour nous, avec les idées qu’on apporterait à l’examen d’un texte sanscrit réputé classique. Combien peu de légendes pouraniques, telles que les Mâkàtmyas , et sou veut les Pourânas eux-mêmes, pourraient résister à l’examen sévère de critiques comme les Schlegel et les Lassen I Le u° 3 S a sampurnaytbni kili, fautes que ne donne pas le n° □ F. Le n° 3 S donne «ÿisru .et le n® a a eu aussi cette leçon dans le principe; il donne en meme temps, après le groupe sni, un â long et le

signe de IV de cette manière m . Cda est bien peu intelligible ; nous avons cependant conservé la leçon idjUni, mot qui ne porte aucune marque de cas , mais que le tradifcteur a considéré comme un accusatif fém. sing. avec lequel il a mis en rapport l'adjectif tampârnâift. Nous verrons dans d'autres textes le nom de YIzeschné mis au pluriel Digitized by Google

 que je me crusse autorise à faire ces corrections, il a fallu que la faute fût parfaitement visible , et qu'il ne restât pas la moindre obscurité sur le sens du mot; autrement j'ai dû laisser subsister la leçon des manuscrits, sauf à la critiquer, si le cas l'exigeait. 1. Le premier mot de notre texte, nivaéidhayêmi , est lu dans le n* 6 S, p. 1 , j »jj . et dans les n" a F et 3 S, Cette dernière orthographe me paraît préférable à celle du texte Le n" 3 a, dans tampûrnâm, l'd long du féminin d'une main moderne ; cl le n® 3, toujours fautivement . Vu bref. Le n° 5 a djnâ/hninam. Les deux manuscrits ont çuddhimaiaii), çrîmatam , mahutararh. Le n® 3 seul a sûndarataram... darsanêna. Le n® a a kâryanyâyâi sans visarga, et le n® 3 kâryanàyâi. Je lis sakalèvaratamam au lieu de sukalivartamam du n® a , et sâkalivartamaih du n®3. Le mdme manuscrit donne agâni, et les deux ont anarapa avec o bref : les mots y étant divisés, je les ai laissés dans cet état. Le n® 3 a pntdMnam , nous suivons le n® a . Le n® 3 a panyadja , ce que nous lisons punyêna , nous n'osons dire avec le n® a , car IV qui a été surajouté après coup sur punyana, a été effacé par une main plus moderne encore. Le n® 3 donne tut , et une main récente a corrigé de la même manière le n® a , qui avait antérieurement tan. Au lieu à'uttamadjnânt, le n® a a attamarh djnâni,et le n® 3 nttamam djnâtiiiu; la correction était aussi nécessaire que facile. La faute vient de ce que le traducteur oubliant que cette énumération des qualités d'Ormiud doit être à l'accusatif, a voulu mettre ce mot et les suivants au nominatif. Nous avons du le suivre, quoiqu'il U rigueur il faille djnâninam. Les deux manuscrits donnent en deux mots tat vyûpâ.... nous avons observé plus exactement la loi d'euphonie. Le p® 3 donne encore avec un i bref le deuxième djnânini, ainsi que ânandi; nous suivous le u® a . Les deux manuscrits donnent avec un i bref abhipsîta mais le n® a avait anciennement lï long, qui a été mal corrigé et remplacé par un i bref au-dessus de la ligne. Le n® 3 lit yi ausmâ/ îi, le n® i yô asmiSn; si on lit jV, il faut supprimer l'a suivant, et le remplacer par une apostrophe, ce que nous avons fait. Le n® a avait primitivement tutnân, une main moderne a placé au-dessus de cette lettre un a, et les deux lectures, la bonne et la mauvaise , sont passées dans la copie du n® 3. C'est une triste preuve de l'inattention du copiste auquel est du le n®3. Les deux manuscrits ont ghata. . nous rétablissons IV de 1s forme causale. Le n® a donne tanubibam, le n® 3 anabibum. Je ne connais pas ces deux mots , à moins qu'il ne faille lire tanunbhu/û (corpore solidum.) Les

deux manuscrits ont yah arddaçyôbhyo ; mais une main récente a, dans le n® a, remplacé le premier 6 par un è, correction nécessaire ; j'y ajoute celle de la suppression de l'a initiai après le changement de yah en yd, et le rétablissement de Jri pour rddat cette manière bizarre de représenter le ri étant très-commune dans nos deux manuscrits.

 lithographié qui fait l'objet de cette discussion , comme à celle du n° 6 S. Je ne pense pas, en effet, que, dans nivaêdhaycmi (où l'on reconnaît immédiatement le sanscrit nivédaydmi), le second é doive être, comme le premier, précédé d'un a bref. Dans vaédh-ayé-mi , vaédh est le radical vid affecté de gana; c'est le sanscrit vêd avec la seule différence du g^dh pour le 3 d, permutation qui vient peutêtre primitivement d'une erreur des copistes, et qui se trouve régularisée en quelque sorte par l'habitude où ils sont d'employer au milieu des mots le dh beaucoup plus fréquemment que le d. Mais dans les syllabes ayc, l'c représente un à long sanscrit, par suite d'une modification de lettres propre aux verbes où figure y. Peut-être cet ê est-il dû à l'influence secrète de fépenthèse, émi, pour d-t-imi. Cependant j'aimerais mieux l'attribuer à la même cause que le changement d'un a bref en é après y, changement dont nous avons plus d'une fois constaté l'existence. Celui d'un d en é est certainement beaucoup plus rare; mais il peut exister en zend concurremment avec celui d'un a bref. Car ce changement consistant, selon moi, dans l'insertion d'un i avec lequel a se fond en é. la fusion peut s'opérer, comme on sait, que la voyelle a soit brève ou qu'elle soit longue. La permutation de la voyelle d en d se montre -d'ailleurs de la manière la plus visible en sanscrit, où M. Bopp s'est attaché à l'expliquer, et où il a pu, dans bien des cas, y voir le résultat d'une sorte d'attraction exercée par une lettre analogue i i, notamment par y Au reste, quelle qu'en soit la cause, ce que nous venons de dire suffit pour justifier l'opinion que nous avancions en commençant sur l'orthographe de ce mot. C'est émi qu'il faut écrire, comme le veulent deux manuscrits, parce que & est dû à une autre cause que le gana. La différence d'orthographe des deux parties de ce mot est donc une des nombreuses confirmations du principe posé dans les Observations préliminaires sur l'alphabet zend; savoir, que aé représente le plus souvent le gana sanscrit. " G m mm miucr. r. 471, el surtout r. 6î6.

Digitized

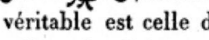
lithographié qui fait l'objet de cette discussion, comme à celle du n° 6 S. Je ne pense pas, en effet, que, dans *nivaêdhayêmi* (où l'on reconnaît immédiatement le sanscrit *nivédayâmi*), le second *ê* doive être, comme le premier, précédé d'un *a* bref. Dans *vaêdh-ayê-mi*, *vaêdh* est le radical *vid* affecté de *guṇa;* c'est le sanscrit *véd* avec la seule différence du 𐬛 *dh* pour le 𐬙 *d*, permutation qui vient peut-être primitivement d'une erreur des copistes, et qui se trouve régularisée en quelque sorte par l'habitude où ils sont d'employer au milieu des mots le *dh* beaucoup plus fréquemment que le *d*. Mais dans les syllabes *ayê*, l'*ê* représente un *â* long sanscrit, par suite d'une modification de lettres propre aux verbes où figure *y*. Peut-être cet *ê* est-il dû à l'influence secrète de l'épenthèse, *êmi*, pour *â+imi*. Cependant j'aimerais mieux l'attribuer à la même cause que le changement d'un *a* bref en *ê* après *y*, changement dont nous avons plus d'une fois constaté l'existence. Celui d'un *â* en *ê* est certainement beaucoup plus rare; mais il peut exister en zend concurremment avec celui d'un *a* bref. Car ce changement consistant, selon moi, dans l'insertion d'un *i* avec lequel *a* se fond en *ê*, la fusion peut s'opérer, comme on sait, que la voyelle *a* soit brève ou qu'elle soit longue. La permutation de la voyelle *â* en *ê* se montre d'ailleurs de la manière la plus visible en sanscrit, où M. Bopp s'est attaché à l'expliquer, et où il a pu, dans bien des cas, y voir le résultat d'une sorte d'attraction exercée par une lettre analogue à *i*, notamment par *y* [12]. Au reste, quelle qu'en soit la cause, ce que nous venons de dire suffit pour justifier l'opinion que nous avancions en commençant sur l'orthographe de ce mot. C'est *êmi* qu'il faut écrire, comme le veulent deux manuscrits, parce que *ê* est dû à une autre cause que le *guṇa*. La différence d'orthographe des deux parties de ce mot est donc une des nombreuses confirmations du principe posé dans les Observations préliminaires sur l'alphabet zend; savoir, que *aê* représente le plus souvent l'*ê guṇa* sanscrit.

[12] *Gramm. sanscr.* r. 471, et surtout r. 626.

Digitized by Google

I 2 1 CHAPITRE I. Quant au sens de notre verbe nivaédhayémi, dont les autres particularités, comme le préfixe ni et la désinence mi, n'ont pas besoin de plus ample explication, à cause de leur ressemblance avec le verbe sanscrit correspondant, nous le traduirons, avec Nériosengb-, par j'invoque ou j'appelle; traduction qui ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Anquetil , je prie, mais qui est vraisemblablement plus près du sens du radical vid, & la forme causale, et précédé du préfixe ni. Le second verbe, hahkdiryémi , est lu, dans le n" 6 S et le n" 2 F, et dans le n° 3 S, De ces deux leçons, la véritable est celle des deux premiers manuscrits. Ce verbe est en effet à la dixième classe; nous devons donc y trouver, comme dans le mot analysé tout à l'heure, ayémi. La caractéristique de cette classe est, pour le verbe An (zend kërë), un vriddhi , ainsi que nous pourrons le reconnaître plus tard; nous aurons donc Adr plutôt que kar. Ainsi kdrayémi zend reviendra au sanscrit kdrayâmi (je fais faire). Avec la préposition hah qui représente sam en sanscrit, h remplaçant s, et n le son nasal tombant sur une consonne, ce verbe prend en zend, selon Anquetil, l'acception de j'invoque, selon Nériosengb , j'accomplis. Mais la glose sanscrite précise un peu plus le sens de ce dernier verbe , et donne à entendre qu'il s'agit de l'accomplissement du sacrifice, ou de la célébration du Yaçna en l'honneur d'Ormuzd. C'est du moins là le sens que je crois pouvoir donner à ces mots, dont l'interprétation littérale est : « Idjisni absolutam fa« cio. » L'acception dans laquelle je crois pouvoir les prendre, me paraît résulter du rapprochement du mot nimanlraydmi (j'invoque). Il semble en effet qu'après l'idée d'invocation, celle qui se présente le plus naturellement, c'est celle de célébration des ceremonies destinées à honorer le dieu qu'on invoque. Le mot suivant, dathusô, est écrit de même dans nos trois autres manuscrits. Je n'hésite cependant pas à penser que la véritable orthographe doit être dathuchô, la voyelle a agissant sur la sifflante de la même manière en zend qu'en sanscrit. Ce mot qui est le géI. 1 6

Quant au sens de notre verbe *nivaédhayémi*, dont les autres particularités, comme le préfixe *ni* et la désinence *mi*, n'ont pas besoin de plus ample explication, à cause de leur ressemblance avec le verbe sanscrit correspondant, nous le traduirons, avec Nériosengh, par *j'invoque* ou *j'appelle;* traduction qui ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Anquetil, *je prie*, mais qui est vraisemblablement plus près du sens du radical *vid*, à la forme causale, et précédé du préfixe *ni*.

Le second verbe, *hañkâiryémi*, est lu, dans le n° 6 S et le n° 2 F,  , et dans le n° 3 S, . De ces deux leçons, la véritable est celle des deux premiers manuscrits. Ce verbe est en effet à la dixième classe; nous devons donc y trouver, comme dans le mot analysé tout à l'heure, *ayémi*. La caractéristique de cette classe est, pour le verbe *krĭ* (zend *kĕrĕ*), un *vrĭddhi*, ainsi que nous pourrons le reconnaître plus tard; nous aurons donc *kâr* plutôt que *kar*. Ainsi *kârayémi* zend reviendra au sanscrit *kârayâmi* (je fais faire). Avec la préposition *hañ* qui représente *sam* en sanscrit, *h* remplaçant *s*, et *ñ* le son nasal tombant sur une consonne, ce verbe prend en zend, selon Anquetil, l'acception de *j'invoque*, selon Nériosengh, *j'accomplis*. Mais la glose sanscrite précise un peu plus le sens de ce dernier verbe, et donne à entendre qu'il s'agit de l'accomplissement du sacrifice, ou de la célébration du Yaçna en l'honneur d'Ormuzd. C'est du moins là le sens que je crois pouvoir donner à ces mots, dont l'interprétation littérale est : « *Idjisni* absolutam fa- « cio. » L'acception dans laquelle je crois pouvoir les prendre, me paraît résulter du rapprochement du mot *nimantrayâmi* (j'invoque). Il semble en effet qu'après l'idée d'invocation, celle qui se présente le plus naturellement, c'est celle de célébration des cérémonies destinées à honorer le dieu qu'on invoque.

Le mot suivant, *dathusó*, est écrit de même dans nos trois autres manuscrits. Je n'hésite cependant pas à penser que la véritable orthographe doit être *dathuchô*, la voyelle *u* agissant sur la sifflante de la même manière en zend qu'en sanscrit. Ce mot qui est le gé-

Digitized by Google

las COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. nitif singulier d’un adjectif dont nous croyons que le thème est ddtar. présente plusieurs particularités remarquables ls. Si, dans cette supposition, nous le comparons au sanscrit datas, nous trouvons que, comme ce dernier, c’est un changement anomal du thème ddtar. C'est là un trait de ressemblance qui prouve l’intime rapport des langues zende et sanscrite. Mais la différence se montre dans l’abrégement de la voyelle a, voyelle qui reste longue en sanscrit, dans l’aspiration du th, et dans l’addition d’un 6, qui donne à ce génitif une voyelle de plus qu’au mot sanscrit ddtas. Je crois d’abord qu'on peut expliquer l’aspiration du th en la regardant comme le résultat de l'action d’un r qui a disparu, ainsi que M. Bopp conjecture que le fait a eu lieu dans le sanscrit pitah pour pitruh. La forme tende dathachô, pour le sanscrit ddtas, me semble conGrmer d’une manière très-heureuse la conjecture de cet habile philologue ; car le sanscrit Ira ne peut être en tend autre chose que tkra. En écrivant dathachô, le tend a, d’un côté, obéi à la loi qui, en sanscrit, a supprimé le r, et il a, de l’autre, conservé plus fidèlement que le sanscrit la trace de cette liquide , élément intégrant du suffixe tri (en zend térë). Ajoutons que cette analyse peut, jusqu’à un certain point, justifier l’abrégement de l’d du radical dd; car dans le mot suivi du suffixe entier dd-thruchô, la voyelle du radical, déjà longue naturellement, le devenait encore par position. On a donc pu cesser d’écrire la voyelle longue , puisque les consonnes qui la suivaient devaient lui donner cette quantité; et cette habitude une fois prise s’est perpétuée, lors même que la cause qui l’avait introduite eut disparu. Enfin , pour expliquer la voyelle finale " Nous verrons qu'il existe en zend ira radical dath, qui a exactement le même sens que le sanscrit et le zend dà { donner, créer). On pourrait donc supposer que dathachô vient de ce radical , au moyen d’un suffixe as (uch), ici au génitif. Mais ce qui m'empêche d'admettre cette étymologie, c’est qu'on ne trouve pas dans le Y endidad d'autre cas de ce mot dathas , tandis que ddtar se montre sous un grand nombre de formes , et qu’il se complète avec dathachô t exactement comme le sanscrit dàtrl avec dâtuk Digitized by Google

 qui représente un as sanscrit, on peut conjecturer que c’est une nouvelle désinence de génitif surajoutée au mot dalhas, déjà au génitif; procédé de formation qui, sans doute, annonce la barbarie, et, si je puis m’exprimer ainsi, l’hésitation de la langue, mais dont nous retrouverons par la suite d’autres exemples non moins curieux et plus reconnaissables encore. Nous passons les deux mots ahurahê mazddo, analysés dans le vin* paragraphe de l'Invocation, pour arriver à l’adjectif raivatâ, orthographe fautive qu'il faut remplacer par raêvatô que donnent uniformément tous les autres manuscrits. Anquetii traduit ce mot par brillant, ou en note par libéral, et Nériosengh par pur. C’est bien le génitif d’un nom dont le thème est en at, raêv-at, lequel, en sanscrit, serait révat. Mais la signification de ce dernier mot, participe présent de rêv (aller), ne s’accorde pas avec celle que les Parses attribuent à leur adjectif raévat. Nous n’avons aucune raison de soupçonner les Parses d'inexactitude, et nous pouvons, si nous admettons leur traduction comme valable, ranger le zend raev et le sanscrit fév au nombre de ces mots identiques pour le son dans les deux langues, mais différents quant à la signification. Nous devons en outre remarquer, qu’avec le développement de sa voyelle, le radical rêv présuppose une racine antérieure sans guna, par exemple riv, qui a pu réunir les deux sens que se sont partagés les deux radicaux zend et sanscrit. Les observations précédentes partent de l’hypothèse que raévat est le participe présent de ruée. Mais l’existence du mot zend raya auquel Anquetii donne le sens de splendeur, nous permet de rapprocher ces deux mots, et d’y voir un radical rué avec le suffixe val, et non plus la racine raév avec at. Le mot raya est la résolution régulière de raê , auquel vient se joindre le suffixe a; et c’est ce mot, moins le suffixe a, qui est entier dans raé-vat. Il faut supposer n ou ri, comme radical primitif de la syllabe raê; et en effet on doit croire qu’il a pu exister en sanscrit une racine avec ce sens, car ■ 6.

i a 4 COMMENTAIRE SCR LE YAÇNA. Wilson donne au substantif ri, entre autres significations, celle de splendeur. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on trouve dans le sanscrit ancien des Védas le mot rêvât même, employé dans une acception différente, mais qui présente un curieux rapport avec un des sens qu'Anquetil donne au rend raévat , celui de libéral. Cet adjectif prenant un autre suffixe, mal, joint au radical ré par le moyen d'un i, voyelle de liaison, se change en rayimat, auquel les gloses sur Pânini donnent pour synonyme puchtivarddhana, « qui augmente la nourriture w. ■ Le mot rêvât se trouve dans cet exemple cité par le scoliaste : TTf % faST: * que celui qui donne la nourriture vienne vers nous autres « hommes. » Bhattôdjidîkchita, dans son traité connu sous le nom de Siddhânlakdumudi , ne donne pas l'exemple que nous avons extrait des gloses sur la règle de Pânini; il se contente de rapprocher rêvât et rayimat, de cette manière : : K II semble résulter de ce texte que ces deux adjectifs sont synonymes, que tous deux veulent dire : • qui augmente la prospérité , » qu'ils dérivent du substantif rdi (richesse) changé en ré , mais que la résolution de ré en ray devant i . voyelle de liaison qui précède le suffixe, est limitée à l'emploi du suffixe mat. Ces deux dernières propositions sont établies de la manièfe la plus positive par les gloses de la règle précitée de Pânini, où rayi est donné comme le substitut de rdi. L'existence du sanscrit rayimat répondant à rêvât a cela d'intéressant, que, traité d'après les lois de la langue zende, ce mot reviendrait i raêmat, sans i voyelle de liaison. Or, c'est exactement cette forme (raémënl) qui, dans l'idiomtf dérivé du zend qu'Anquetil nomme pazend, remplace l'ancien raévat. Pour n'en citer ici qu'un exemple, nous transcrirons le commencement du Néacsch du soleil, " Pânini, VI, i, 37. Sidjk. Kâitm. pag. hho. tel que le donne le n° 3 S, pag. 282 : .gayyiqtb çtâém jbàêam dddhdr hàmièzda raémêiif; ce Digitized by Google

CHAPITRE I. ia5 qu’Anquetil traduit: «je vous prie et je relève votre gloire, Ormuzd, « juste juge, éclatant de gloire. » Il serait plus exact de dire : «je «loue, j’invoque le créateur Hormëzda resplendissant;» car ces mots dont quelques-uns ont déjà pris la forme du persan moderne, seraient en zend est très-curieux de rencontrer, dans un dialecte qui a fait de si nombreux emprunts à l'ancienne langue de l'Ane, une forme qui ne se retrouve plus dans cette dernière langue, à en juger du moins par les textes que nous en possédons. Ces deux mots, raévat et raémënt (lequel part des cas indirects de raèmat), nous représentent exactement les deux adjectifs sanscrits rêvât et rayimat, qui sont dérivés de râi (richesse) 15. R résulte des observations précédentes qu’on peut présenter deux traductions et trois explications étymologiques du zend raévat. i” Le mot raévat est le participe présent d’un radical raév, primitivement riv, auquel Anquetil donne le sens de resplendir. Cette racine signifie en sanscrit aller. Mais il n’est pas inutile de remarquer, qu’on trouve en sanscrit un nom propre, celui du cinquième Manou du Kalpa actuel, Rdivata ou Révanta, que Wilson regarde comme fils 11 Ce n’est pas le seul rapprochement philologique que pourrait fournir ce dialecte, mélange singulier de formes persanes et de mots rends à peine modifiés. Un des traits les plus remarquables qui le distinguent, c'est qu'on y trouvequelquefois des formes plus voisines du sanscrit qu'en send même. Ainsi le mot bahil (il devient) semble partir d'un radical qui , comme le péli bhàti, conserve encore le h qui a dispan) dans le rend bavaiti. Le bah al pazend est certainement plus altéré sous le rapport de la désinence: mais il est remarquable qu'il ait gardé le h primitif qui a été séparé du b radical par un a bref intercalé. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les motifs qui m'engagent à regarder ce dialecte comme ayant existé réellement dans une des provinces de l'empire persan au temps des Sasaanides. Si cet idiome était un mélange factice de mots empruntés aux textes rends, on n’y retrouverait pas des formes telles que même ht et bahnj , (ormes qu'on ne qrée pas à plaisir, et qui suffiraient seules pour prouver l’originalité du dialecte qui les possède. J'aurai peut-être plus tard une occasion plus directe de m’occuper de celte langue et des textes où l'on en peut puiser la connaissance. — Au lieu de jbâtam du texte cité, il faut peut-être lira jbâim.

 lu soleil **. Cette parenté permet de supposer que le radical rév a pu avoir anciennement en sanscrit la même signification qu'en zend. a* Le mot raévat est un adjectif possessif formé du substantif raé avec le suffixe val, et dans ce cas il peut avoir deux sens, selon celui qu'on adopte pour le primitif raé. Si raé est le guna de ri, qui signifie en sanscrit splendeur, et qui se retrouve encore avec un guna résolu dans le zend raya (éclat), raévat signifiera brillant. Si ruée st le même mot que le sanscrit rdi (richesse), qui, avec les suffixes val et mat, devient ré (sauf à se résoudre en ay devant mat), l'adjectif raévat pourra signifier riche. Mais il vaudra mieux lui donner le sens de libéral que lui reconnaît Anquetil , et que suggère la comparaison du sanscrit rayimat avec notre mot zend. L'adjectif qui suit celui que nous venons d'expliquer, est de la même déclinaison et au même cas. Le manuscrit lithographié l'écrit qarënaguhatô ; les n" a F,'p. a, et 3 S, p. 1, ; et le n°6 S, p. 1 (mais d'une main moderne, la page primitive ayant été déchirée), Cette dernière orthographe est trop évidemment fautive pour que nous nous y arrêtions un seul instant. Celle de qarënaghatâ se laisse analyser de la manière suivante : atô est le suffixe at au génitif, et qarenagh la forme absolue d'un substantif dont le nominatif et l'accusatif sont qarënô, auquel Anquetil attribue invariablement le sens d'éclat ; Nériosengh le traduit par bonheur ou beauté. Cette explication nous donne un adjectif, selon Anquetil , « éclatant « de lumière, » sur le sens duquel il ne peut s'élever aucun doute. Je ferai toutefois remarquer que , le suffixe at formant à peu près exclusivement des participes d'un radical verbal, plutôt que des dérivés d'un substantif, on aimerait à trouver dans l'adjectif que " C'est d'après M. Wilson que nous écrivons Révanla. Le code de Manou (1 , 6a) cl le Bh&gavaU Pourâna (VIII, 5, 1 sqq.) écrivent Hâivata. Ce dernier ouvrage considère ce Manou comme frère de Tamasa cl d'Outlama et comme fils de Priyavrala. (Conf.VIU, 1,23) Le titre de fils du Soleil doit , ce me semble, être réservé pour le septième Manou, Vaiv as va ta (fils deVivasvat), nommé aussi Râivata Digitized by Google

CHAPITRE I. ia7 nous expliquons une autre formative que al. J'en vois la trace dans la leçon du manuscrit lithographié , que je crois pouvoir conserver pour cette raison. En effet, qarcnagahatâ garde un u qui s’est intercalé entre le g et 1 c A, mais qui appartient, à proprement parler, au suffixe. Si on le déplace et qu'on le reporte auprès de la syllabe à laquelle il a été enlevé par une règle d’euphonie dont nous retrouverons plus tard d’autres applications, on aura qarènaÿh-uatâ , ou plutôt qarènaqh-vatô , l’u ne pouvant pas plus en zend qu’en sanscrit précéder la voyelle a, sans se changer en v. Si l’on a une voyelle a dans l’intérieur du mot qari-narjuhatô , c’est que le v du suffixe val abandonnant la voyelle qui le rend consonne, retourne & son élément primitif, ce que sa position entre deux consonnes rend indispensable. Je regarde donc cet adjectif comme formé du suffixe val joint, moyennant un changement propre à la langue zende, au substantif qarénaijh. Quant à ce substantif lui-même, les lois de permutation des lettres sanscrites dans leur passage en zend, établies depuis longtemps, nous permettent d’y voir aÿh pour le sanscrit as, ê scheva, qui doit ne pas exister en sanscrit, et qar pour svar. Il faut seulement admettre un«uffixe nas, que je ne trouve pas en sanscrit, mais que l’on peut concevoir dans le même rapport avec le suffixe ordinaire na, que as l’est avec a. Le monosyllabe svar, que nous trouverons plus tard sous la forme de hvarë (soleil), doit être une modification et comme une sorte de guna du sanscrit sur (briller); de sorte que le substantif qarënasjh, formé des éléments svar-nas, devra signifier splendeur 17 . Si le mot sanscrit svarna (or) n’était pas aussi évidemment la contraction de su-varna « qui a une belle couleur, » on " Le groupe initial du latin spl-tnJor offre un rapport singulier arec le aanacrit rear.dans lequel a aérait changé en p comme dans te and açpa, et r en t, lettre qui n ao est que l'adoucissement. Nous r» prétendons pas dire cependant que spl et svar soient le même radical. " La contraction de m-turna en narra a son analogue en rend , où kvartia (bonne action) est fermé de ha et de vanta par

i a8 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. aimerait à y voir le meme mot, moins la variante du suffixe, que le zend qarènâ, ou, à la forme absolue, et après le changement de s en §h devant une voyelle, qarënagh. a . Les deux mots de la phrase n" a sont écrits dans notre texte maziçtahétcha vahiçtahétcha. Le n° 3 S donne mieux, selon nous, avec deux sifflantes dentales soutenues par le I, .Mfyjiyjtp . Le n° a F écrit le premier mot avec ce même -nj s ainsi que le second; mais il lit à tort par suite de la confusion fréquente des lettres J et». Le n" 6 S écrit d'une manière tout à fait barbare Ces deux adjectifs, importants à divers. titres, sont bien entendus dans Anquctil et dans Nériosengh. Anquctil traduit le premier par • très-parfait, » et Nériosengh par «très-grand, » ce qui est plus exact. Sa glose donne même à entendre qu'il s'agit ici de la grandeur physique, « maxi• mumque, scilicet corpore. » Le mot est en effet l'adjectif maz (grand), avec le suffixe du superlatif ista. On remarquera que le t de ce suffixe n'est pas plus aspiré en zend que celui du radical slâ (se tenir debout), dont je crois que la formative du superlatif dérive, comme on sait que celle du comparatif vient de tri (traverser). Le second adjectif, que nous lisons avec le n° 3 S vahistahé, signifie, selon Anquetil, • très-bon, excellent;» et selon Nériosengh, « plus éminent. • La glose sanscrite paraît indiquer qu'il s'agit ici de la valeur morale, de l'excellence des perfections intérieures; du moins je crois pouvoir l'entendre de cette manière, * qui l'emporte extre« ment en importance, en prix. * L'adjectif vahista est un des mots las plus fréquemment usités dans le Zend Avesta , parce que , outre sa signification propre, la manière dont on l'emploie d'ordinaire lui a donné une valeur d'extension, sous laquelle il est à peu près exun sandhi qui absorbe In voyelle dans le commencement du mot . parait être la consonne. Cette contraction , qui altère moderne Digitized by Google

CHAPITRE I. ia9 clusivcment connu aujourd'hui des Parscs les plus habiles. Avec le substantif ahâ (monde), il désigne la demeure d'Ormuzd et des bienheureux, le paradis, que les Persans nomment Béhescht, ce qui revient, à proprement parler, à la demeure excellente. On voit déjà ici un exemple intéressant de la manière dont les titres, formés primitivement de simples adjectifs, finissent par donner naissance à des noms propres, que la tradition recueille et consacre, et dont l'ignorance oublie bientôt la valeur première. Le sens d 'excellent, qu'Anquctil donne à ce mot, ne peut être douteux, car j'y vois, après le retranchement du suffixe du superlatif ista, le radical v ah (vas), que nous savons être le persan (bon). Avec la désinence du superlatif, le mot vahista renforçant en b la .semivoyelle v. est à peu près identique au mot germanique best (le meilleur.) Déjà nous avons indiqué l'existence de ce radical vah, qui a une famille si étendue en zend, et auquel nous devons reconnaître le sens de bon. Nous avons vu vah-ya (excellent), vagh-6 (excellence), vaijh-a (bon), mots dans lesquels la suppression du t g, justifiée par des lois euphoniques connues , donne le monosyllabe vah, que nous rapprochons, non pas du sanscrit vah (porter) qui est en zend vaz, mais de vas (habiter). On ne trouve pas, il est vrai, parmi les sens de vas, celui d 'être bon ; et, de tous les mots sanscrits qui en dérivent , il n'y a 1" que vasa (dans le sens de richesse) qui ait une analogie bien marquée avec le zend vôhù (les biens), lequel se tire de vah, et a" que la forme causale du radical vas, qui prend, selon Wilson et les textes , la signification d'éfre affectionné. Ce n'est donc pas uniquement sur ces analogies que je me fonde pour avancer que le vah zend doit se ramener à un vas, primitif à son égard. Il serait sans doute satisfaisant de retrouver en sanscrit ce vas avec le sens que le zend a donné à vah. Mais si l'on ne peut y parvenir, les lois euphoniques qui appuient ce rapprochement n'en sont pas pour cela ébranlées. Ce mot doit seulement être rangé au nombre de ceux qui sont identiques dans les deux langues pour le son, mais qui ne I. 17

clusivement connu aujourd'hui des Parses les plus habiles. Avec le substantif *ahû* (monde), il désigne la demeure d'Ormuzd et des bienheureux, le paradis, que les Persans nomment *Béhescht*, ce qui revient, à proprement parler, à la *demeure excellente*. On voit déjà ici un exemple intéressant de la manière dont les titres, formés primitivement de simples adjectifs, finissent par donner naissance à des noms propres, que la tradition recueille et consacre, et dont l'ignorance oublie bientôt la valeur première.

Le sens d'*excellent*, qu'Anquetil donne à ce mot, ne peut être douteux, car j'y vois, après le retranchement du suffixe du superlatif *ista*, le radical *vah* (*vas*), que nous savons être le persan وه (bon). Avec la désinence du superlatif, le mot *vahista* renforçant en *b* la semi-voyelle *v*, est à peu près identique au mot germanique *best* (le meilleur.) Déjà nous avons indiqué l'existence de ce radical *vah*, qui a une famille si étendue en zend, et auquel nous devons reconnaître le sens de *bon*. Nous avons vu *vah-ya* (excellent), *vaĝh-ó* (excellence), *vaĝh-a* (bon), mots dans lesquels la suppression du ز *ĝ*, justifiée par des lois euphoniques connues, donne le monosyllabe *vah*, que nous rapprochons, non pas du sanscrit *vah* (porter) qui est en zend *vaz*, mais de *vas* (habiter). On ne trouve pas, il est vrai, parmi les sens de *vas*, celui d'*être bon;* et, de tous les mots sanscrits qui en dérivent, il n'y a 1° que *vasu* (dans le sens de *richesse*) qui ait une analogie bien marquée avec le zend *vôhû* (les biens), lequel se tire de *vah*, et 2° que la forme causale du radical *vas*, qui prend, selon Wilson et les textes, la signification d'*être affectionné*. Ce n'est donc pas uniquement sur ces analogies que je me fonde pour avancer que le *vah* zend doit se ramener à un *vas*, primitif à son égard. Il serait sans doute satisfaisant de retrouver en sanscrit ce *vas* avec le sens que le zend a donné à *vah*. Mais si l'on ne peut y parvenir, les lois euphoniques qui appuient ce rapprochement n'en sont pas pour cela ébranlées. Ce mot doit seulement être rangé au nombre de ceux qui sont identiques dans les deux langues pour le son, mais qui ne

Digitized by Google

 s'y trouvent pas, au moins dans leur état actuel , avec le même sens. Je crois cependant reconnaître une trace curieuse du radical t'as en sanscrit, dans un mot qui reproduit lettre pour lettre la forme qu'aurait chez tes Brahmanes le rend valusla, s'il y existait. C'est le nom du très-ancien sage Vasichtha, l'un des Ërahmâdicas, et aussi l'un des sept Ricliis dont la réunion forme , dans l'astronomie mythologique des Brahmanes, la constellation de la grande Ourse. Si l'on cherche en sanscrit l'origine de ce nom propre, on ne trouve que des explications insuffisantes; de sorte qu'il reste démontré qu'il est à peu près inintelligible dans l'état actuel de la langue sanscrite, et qu'on ne peut, avec le seul secours de cet idiome, rendre compte du titre sous lequel est connu un des personnages les plus célèbres qui figurent dans les livres religieux des Brahmanes. Tout devient facile, au contraire, si l'on s'adresse à la langue zende. Nous y trouvons vahista, qui nous donne le sanscrit vasichtha, sans aucune autre altération que les changements de lettres justifiés par le génie particulier de chacun de ces deux idiomes. Le nom de cet ancien sage est ainsi expliqué; on doit le traduire par i celui qui est excellent, » et sa valeur est retrouvée dans la forme modifiée qu'en a gardée une langue voisine. C'est, pour le dire en passant, un reste précieux d'une haute antiquité ; car le mot sanscrit vasichtha nous reporte & une époque anterieure à la séparation des deux idiomes, dont le premier l'a conservé intact sans le comprendre, et dont l'autre a continué de l'entendre en l'altérant. L'importance du rôle que joue le sage Vasichtha dans la mythologie, la place élevée qu'il occupe dans les cieux , ce sont là autant de notions qui doivent remonter au berceau des croyances indiennes; et il est intéressant de voir le personnage qui les exprime donner plus tard son nom au paradis des sectateurs de Zoroastre. Ajoutons que, sous un point de vue plus secondaire, notre rapprochement du sanscrit vasichtha et du zend vahista se recommande encore aux yeux dos philologues, en ce qu'il fournit à la critique une Digitized

CHAPITRE 1. ■ 3 1 réponse précise à la question de savoir s'il faut écrire le nom propre du personnage dont nous parlons, =if«» ou =tfïiy. Les manuscrits varient beaucoup en ce point; mais tous les doutes sont levés si l'on admet notre explication. Car, comme il n'y a qu'un fl s qui puisse se changer en ty h rend, il faut reconnaître que la forme primitive de laquelle part vakisla, doit s'écrire en sanscrit t lasichtlia, et non avec un ç palatal , lequel persisterait en zend. 3. La phrase qui est marquée n°3 commence par l'adjectif çraéçtahêtclia, que les deux Yaçna zend-sanscrits écrivent bien avec un ay dental g}o,jq«-'0)0^J9 ■ tandis que le n* 6 S lit fautivement .uipasg).» Mfi. La ressemblance de ce mot avec le sanscrit çréchtha est trop évidente pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter. Il est bon toutefois de remarquer que le principe que nous avons posé au commencement de ce travail sur l'identité du zend aê et du sanscrit é, reçoit de l'étymologie de ce mot une confirmation nouvelle. Je n'hésite pas, en effet, à rattacher le superlatif çraésta au mot fraye (perfection), que nous verrons plus tard dans les textes au nominatif et à l'instrumental. Or, (ray-ô répond à un sanscrit (rayas qui n'existe pas, il est vrai, mais que les lois euphoniques nous permettent de regarder comme la résolution de çré devant le suffixe as. Le zend f roy-é, de même que le sanscrit pay-as (lait), nous montre la syllabe ay précédant une voyelle. La syllabe ay doit donc, dans la première de ces deux langues, venir des mêmes éléments que dans la seconde, c'est-à-dire d'un é. Par là le radical du substantif f ray-ci se trouve ramené à çraè , élément du superlatif çraé (-sta), auquel la formative sta se joint immédiatement sans la voyelle de liaison i, qui ne me semble pas appartenir primitivement au suffixe. Mais ce radical çraé ne peut être lui-même que secondaire; il faut y voir le guna de çrt, mot très-connu en sanscrit avec le sens de prospérité, beauté, et en général de perfection due à la nature ou au hasard. Je n'ai pas rencontré fri à part en zend ; mais il est '7

 Æ bien reconnaissable dans l'adjectif çrira (fortuné), adjectif formé de fri avec le suffixe ra. En résumé, le substantif fri (prospérité) me paraît donner naissance i tous ces mots: i°fri-rn (fortuné); a* f ray-é (perfection), avec un gana appelé par- le suffixe as, et résolu devant la voyelle de ce suffixe; 3* çraé-sta (parfait), avec un gtma qui reste sans changement devant la formative du superlatif sta. Ici, comme on voit, le zend jette le plus grand jour sur un mot sanscrit, çréchtha, que les Brahmanes n'expliquent qu'imparfaitement quand ils le dérivent de ç ra ou de pré, et dont aucune grammaire européenne n'a encore essayé l'analyse. Quant au sens que les Parses donnent à cet adjectif, il s'accorde très-bien avec les rapprochements que nous venons de faire. Anquelil le traduit par très-pur; il vaudrait peut-être mieux dire très-parfait. Mais Nériosengh conserve, À ce qu'il semble, une trace curieuse de l'une des significations de çréchtha (rad. fri) dans sa traduction qui signifie > très-beau à la vue.» L'adjectif suivant, lu dans le manuscrit lithographié khraôjdiçtahétcha, est écrit, dans l'addition faite d'une main récente au n° 6 S, ifèsnyÿ , leçon excessivement fautive ; dans le n° 3 S , jnW*M*T* *0 **jtb ** où le second j> a pour i i est seul fautif; enfin, dans le n* a F, ô> , ce que je crois être la véritable orthographe. Premièrement on y voit entière et sans altération la désinence ista, écrite avec le -nj dental , selon l'usage des anciens manuscrits; et secondement l'o du thème khraojda y est bref, comme dans le n* 3 S et dans les meilleures copies. Selon Anquetil , cet adjectif signifie très-fort; selon Nériosengh, excessif, oppressif Ce dernier sens doit revenir à celui d' Anquetil , car la glose sanscrite ajoute pour le déterminer kdryanjdjdih, mot après lequel nous plaçons un visarga que ne donne pas le n* a F, en abandonnant la lecture du n" 3 S, , qui ne nous paraît qu'une faute de copiste. Ce composé, qui signifie littéralement « actionum proprietatibus , » ou ■ par les choses propres à l'action , » paraît destiné à modifier la Digitized by Google

bien reconnaissable dans l'adjectif *çrîra* (fortuné), adjectif formé de *çrî* avec le suffixe *ra*. En résumé, le substantif *çrî* (prospérité) me paraît donner naissance à tous ces mots: 1° *çrî-ra* (fortuné); 2° *çray-ô* (perfection), avec un *guṇa* appelé par le suffixe *as*, et résolu devant la voyelle de ce suffixe; 3° *çraê-sta* (parfait), avec un *guṇa* qui reste sans changement devant la formative du superlatif *sta*. Ici, comme on voit, le zend jette le plus grand jour sur un mot sanscrit, *çrêchṭha*, que les Brahmanes n'expliquent qu'imparfaitement quand ils le dérivent de *çra* ou de *çrê*, et dont aucune grammaire européenne n'a encore essayé l'analyse. Quant au sens que les Parses donnent à cet adjectif, il s'accorde très-bien avec les rapprochements que nous venons de faire. Anquetil le traduit par *très-pur;* il vaudrait peut-être mieux dire *très-parfait*. Mais Nériosengh conserve, à ce qu'il semble, une trace curieuse de l'une des significations de *çrêchṭha* (rad. *çrî*) dans sa traduction qui signifie « très-beau à la vue. »

L'adjectif suivant, lu dans le manuscrit lithographié *khraôjdiçta-hêtcha*, est écrit, dans l'addition faite d'une main récente au n° 6 S, 𐬵𐬭𐬀𐬎𐬎𐬌𐬎𐬌𐬎𐬌

CHAPITRE I. 1 33 valeur de l’adjectif gddhata ra, et à lui donner le sens de « énergique • dans l’accomplissement de l’action. > Au reste, la signification d’oppreuif, donnée par Nériosengh, s’accorde assez avec celle que suggère l’étymologie du mot. Après le retranchement de la formative ista, il nous reste khraojd, qui se retrouve en zend dans d’autres mots, mais en petit nombre. Ce radical doit avoir perdu, devant le suffixe ista du superlatif, la voyelle a qui en faisait un adjectif, khraojda. Si nous admettons que ao soit l’expression zende du gu. na appelé par le suffixe a, nous ramènerons ce mot à khrujd, c’est-à-dire à un radical terminé en d, comme mijd-a.yaojd-a et pazd-a. Nous avons déjà essayé d’analyser deux de ces mots difficiles, en nous appuyant sur la comparaison du j zend avec le ch sanscrit. Nous avons émis la conjecture que da, dont la dentale paraît faire partie du radical mtj, yaoj, etc., doit n’être qu’un reste de la racine dà qu’on peut considérer comme ayant tantôt la signification active, tantôt la signification passive. C’est ainsi que dans mîj-da (récompense), comme nous avons essayé de l’expliquer, da ne peut guère avoir d'autre sens que celui d’un participe parfait passif^» donné en récom• pense. • Mais il faut admettre aussi que da signifie gai donne (comme à la fin d’un grand nombre de composés sanscrits) dans le verbe pazda, «frapper à coups de pieds,» où nous voyons un exempte intéressant du changement du d radical de pad (pied) en la lettre plus douce z devant la dentale d, tant la langue zende repousse l’accumulation en un groupe de deux consonnes semblables. Si nous appliquons ces principes de décomposition à khraoj-da, nous trouverons après la suppression de da, reste du radical dd (donner), khraoj ou khruj, monosyllabe dans lequel la finale j peut être la permutation de diverses lettres. Elle peut se ramener d’abord à une sifflante ch , de la même façon que dajddo revient à duch-dào. On obtient ainsi le radical khrach, qui n’est, selon- toute apparence, qu'une modification de la racine khruç, le ç primitif passant au ch devant une dentale (comme le sanscrit krâchtu, chacal, de kruç), et ce

 ch se changeant ensuite en j dans sa rencontre avec la sonnante d. Le radical khruç existe d'ailleurs en zend, où il suit le thème de la quatrième classe. Mais, ou il faut admettre que ce radical a eu d'autres significations que celle de crier, ou l'on doit convenir que la traduction qui résulte de cette analyse, ■ ciamores dans, • est assez peu satisfaisante. Si, d'un autre côté, l'on se reporte à l'analyse que nous proposons pour pazda, dans lequel z représente un d, ou même un dh , selon l'orthographe du mot padh assez fréquente en zend, on ramènera khruj à khradh, en sanscrit krudh (colère). La différence du z au j ne peut pas faire difficulté, puisque j après i, u, o, répond à une sifflante (ch), differente de celle que remplace z après a, savoir s, et que de plus il faut supposer, pour comprendre ce changement de d en z et en j, que la dentale simple ou aspirée passe par les sifflantes j et cA , de cette manière pad-da , pas-da , paz-da , et khraodh-da . kraoch-da, khmoj-da. Ce changement d'une dentale radicale en s devant une autre dentale, changement que nous avons indiqué dans nos Observations préliminaires, se jjyésenter* quelquefois en zend, où il nous aidera à expliquer divers mots difficiles. 11 nous suffira, quant à présent, de remarquer qu'il se voit également en latin où est vient d'un verbe ed-ere dont le radical est terminé par une consonne dentale qui, au lieu de persister devant la dentale t de la désinence, se change en la sifflante $. Ajoutons toutefois que dans pazrda, par exemple, le zend a non-seulement remplacé la dentale par une sifflante , mais encore choisi la sifflante la plus douce de toutes celles qui peuvent précéder la dentale d. Si les observations précédentes sont fondées, le zend khraojda peut répondre non-seulement à un composé sanscrit kradh-da , que l'on pourrait traduire par irum dans, c'est-à-dire, « violent , emporté, » mais encore à l'adjectif kruddha (irrité). Cette dernière explication me paraît toutefois moins vraisemblable que la première. Car, pour qu'on dût l'admettre, il faudrait que les règles relatives à la formaDigitized by Google

 tion des participes parfaits du passif fussent exactement les mêmes en zend qu'en sanscrit. Or, c’est ce qu’on ne peut affirmer. En zend (comme en grec), l’action du suffixe ta s’exerce sans partage sur la consonne finale du radical , tandis qu’en sanscrit cette consonne ellemême réagit dans un grand nombre de cas sur le suffixe ta. Pour comprendre la différence du zend et du sanscrit en ce point, il suffit de comparer le participe parfait passif rapta dans la première de ces deux langues avec rabdha dans la seconde. Ces deux formes viennent également du radical rabh (en zend raf)\ mais il y a cette différence importante, qu’en zend l'action euphonique des consonnes dans leur rencontre mutuelle part exclusivement de la dernière pour remonter sur la première , suivant le principe général et primitif des modifications des lettres. Je crois pouvoir conclure de ces observations, que le zend khraoj-da n’est pas formé du radical khrudh avec le suffixe ta. Je ne vois pas, dans les faits qui me sont connus, de raison du changement de ta en da ; et je suis fondé i penser que si khrudh existait en zend avec un participe parfait passif, ce participe serait khrus-ta. Ajoutons que le guna de khrudh en khraoj, guna dont j’avoue que j'ignore la cause, est tout à fait inexplicable dans l’hypothèse que khraojda serait un participe parfait passif. Nous traduirons donc l’adjectif khraoj-da par violent, emporté; mais il sera vraisemblablement nécessaire d’admettre une légère modification dans le sens de cet adjectif, car on ne concevrait pas aisément que les Parses eussent regardé la colère comme un des attributs d’Ormuzd. Le mot khraoj, dont je propose d’écrire la forme primitive khrudh, comme en sanscrit, doit signifier ce mouvement passionné et violent que développe la force dan? celui qui veut agir, mouvement qui peut très-bien être attribué au Dieu suprême d’une religion où domine l'idée de la lutte de deux principes opposés. C’est, selon toute apparence, dans son opposition avec Ahriman qu’Ormuzd est appelé violent, en même temps qu’on le nomme parfait lorsqu’on l’envisage en lui-même et dans la plénitude de

tion des participes parfaits du passif fussent exactement les mêmes en zend qu'en sanscrit. Or, c'est ce qu'on ne peut affirmer. En zend (comme en grec), l'action du suffixe *ta* s'exerce sans partage sur la consonne finale du radical, tandis qu'en sanscrit cette consonne elle-même réagit dans un grand nombre de cas sur le suffixe *ta*. Pour comprendre la différence du zend et du sanscrit en ce point, il suffit de comparer le participe parfait passif *rapta* dans la première de ces deux langues avec *rabdha* dans la seconde. Ces deux formes viennent également du radical *rabh* (en zend *raf*); mais il y a cette différence importante, qu'en zend l'action euphonique des consonnes dans leur rencontre mutuelle part exclusivement de la dernière pour remonter sur la première, suivant le principe général et primitif des modifications des lettres. Je crois pouvoir conclure de ces observations, que le zend *khraoj-da* n'est pas formé du radical *khrudh* avec le suffixe *ta*. Je ne vois pas, dans les faits qui me sont connus, de raison du changement de *ta* en *da;* et je suis fondé à penser que si *khrudh* existait en zend avec un participe parfait passif, ce participe serait *khrus-ta*. Ajoutons que le *guṇa* de *khrudh* en *khraoj, guṇa* dont j'avoue que j'ignore la cause, est tout à fait inexplicable dans l'hypothèse que *khraojda* serait un participe parfait passif.

Nous traduirons donc l'adjectif *khraoj-da* par *violent, emporté;* mais il sera vraisemblablement nécessaire d'admettre une légère modification dans le sens de cet adjectif, car on ne concevrait pas aisément que les Parses eussent regardé la colère comme un des attributs d'Ormuzd. Le mot *khraoj,* dont je propose d'écrire la forme primitive *khrudh,* comme en sanscrit, doit signifier ce mouvement passionné et violent que développe la force dans celui qui veut agir, mouvement qui peut très-bien être attribué au Dieu suprême d'une religion où domine l'idée de la lutte de deux principes opposés. C'est, selon toute apparence, dans son opposition avec Ahriman qu'Ormuzd est appelé *violent,* en même temps qu'on le nomme *parfait* lorsqu'on l'envisage en lui-même et dans la plénitude de

Digitized by Google

1 36 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. ses attributs divins, ceux de créateur, de lumineux et d'intelligent. 4- Le mot suivant, qui est lu dans le manuscrit lithographié khrathwiçtahétcha , l'est dans le n°.6 S, pag. a, et beaucoup mieux dans les deux Yaçna zend- sanscrits, ce qui est la véritable orthographe. Nériosengh et Anquetil s'accordent pour traduire cet adjectif par « très-intelligent. » Nous y trouvons en effet, après le retranchement de la formative ista, le mot khrathw, dont la semi-voyelle finale doit retourner à son clément voyelle, ce qui nous donne khratha. Ce n'est pas encore là la forme primitive du mot; car ih doit être ramené à t, l'aspiration de la dentale résultant de sa rencontre avec le w, et devant cesser aussitôt que' cette semi-voyelle perd l'aspiration qui la rendait consonne pour redevenir voyelle. Nous arrivons ainsi au thème khratu, et nous savons en effet que, dans les textes zends, khratu a le sens d'intclligence: c'est, moins les voyelles, le persan Nous n'en citerons qu'un exemple emprunté au Vispered, dans lequel on voit clairement que le t non aspiré est radical dans ce mot : .j0q.Mi6^*r0 khratâm vif pâ vidhvdoghëm ya-zamaidhê , « nous adorons l'intelligence qui sait tout • Le sanscrit nous donne pour correspondant de ce mot, kratu sans kh, parce que, chez les Brahmanes, le r n'aspire pas la consonne qui le précède; mais ce mot ne signifie que sacrifice, ou bien il sert de nom propre à l'un des sept Richis. L'étymologie que les grammairiens indiens en donnent, kri (faire), avec le suffixe ta, va très-bien au sens de sacrifice, mais elle rend peut-être moins complètement compte de celui d 'intelligence. On n'en doit pas moins regarder les deux mots khratu et kratu comme identiques, et on peut supposer qu'à une époque ancienne le radical kri avait la double signification de faire et de comprendre. C'est sans doute de ce même radical que partent w Vendidad-sadè , pag. 3g5* Digitized by Google

CHAPITRE I. i37 les mots xtitu et cemo. avec l'addition d'une nasale qui fait passer la racine kri dans la cinquième des classes reconnues par les grammairiens indiens, comme nous verrons que le fait a lieu pour le rend kéré dans le sens de faire. Le mot suivant, hukërëftëmahêtcha, est lu par les trois autres manuscrits ; seulement une main moderne a, dans le n° 6 S, mis ha au lieu de kë. dont le manuscrit garde la trace ancienne. Anquetil traduit ce mot par « qui a le corps le plus pur, » et Nériosengh par «qui a un très-beau corps,» et, comme si cette traduction n'était pas suffisamment claire, il y ajoute une glose dont le sens est « que ses membres sont bien proportionnés. » Cette explication, prise dans la traduction pehlvie du Yaçna, fait voir combien cette dernière était détaillée; et nous y trouvons en môme temps un motif de supposer qu'elle a été rédigée à une époque où les descriptions et les expressions du texte zend étaient prises tout à fait au propre, et dans leur sens le plus matériel. Quant à la forme même de notre adjectif, nous y voyons, après le retranchement du suffixe du superlatif, le mot hukërëp, ou, suivant notre manuscrit, hukërëf. Ce mot est formé de Aa (bien) et de kërëp (dont nous examinerons plus tard une autre orthographe, këhrp) qui signifie corps; c'est évidemment le latin corpus. La leçon hakcrëp doit être la meilleure, car le p ne peut pas s'aspirer devant I. Mais celle du manuscrit lithographié est jusqu'à un certain point explicable, en ce qu'on y peut voir la trace d'une habitude des Persans qui aiment le f devant t, ou un souvenir de l'influence du s, signe du nominatif, qui subsiste d'ordinaire même devant le suffixe du superlatif, et qui n'aura pu être supprimé ici sans laisser une marque de son ancienne existence. Comparé au sanscrit, le zend kërëp ou këhrp doit revenir à knp, comme vëhrka (loup) est ramené à vrika. Mais je ne vois en sanscrit que les mots karpara (crâne) et kripita (ventre), qui présentent ur# analogie, encore assez éloignée, avec le nom du corps en zend. Toutefois ces trois mots I. 18

1 38 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. peuvent appartenir à un radical commun krip, dont il paraît que le sanscrit n'a pas conservé toutes les significations. 5. Le premier mot de cette portion du texte nous est déjà connu. Tous les manuscrits lisent bien, excepte le n* 6 S déchiré en cet endroit, ce mot achât, qui signifie * par la pureté. » Le n° 6 S est le seul qui réunisse en un seul mot > ce que les deux Yaçna zend-sanscrits séparent en deux, comme le manuscrit lithographié. Anquetil traduit : • au-dessus de tout ce qui est saint. > Nériosengh donne : < éminent en pureté, > ce qui est plus prés du texte; seulement sa glose, qui me paraît signifier < le corps qui vient d Or> muzd (c'est-à-dire le corps d'Ormuzd) est le plus grand en pureté, • semble rapporter ce nouvel attribut d'Ormuzd au précédent article, où il est question de son corps, ce que je ne crois pas exact. Après avoir retranché du mot apanôtëmahé la formative du superlatif, nous trouvons apanô avec une désinence de nominatif singulier masculin. Je n'ai encore rencontré ce mot dans le Vendidad que joint à ce suffixe, et avec le radical std formant un composé apanasla. qu' Anquetil traduit par • qui est sur (la terre)20. • La notion de la terre qui n'est pas dans le mot étant supprimée, il reste • qui est sur, • sens qui revient à celui de au-dessus, qu' Anquetil attribue au superlatif. Si apana-sta peut signifier « qui se tient au-dessus, » apana est ou un adverbe, ou un adjectif signifiant élevé. Je ne trouve pas en sanscrit son analogue; mais le mot me paraît formé de la préposition apa avec le suffixe na. qui transforme la préposition en adjectif, de la même manière qu'eh sanscrit purd (autrefois) lait l'adjectif purâna. 11 est vrai que les diverses significations de la particule sanscrite apa s'accordent peu avec le sens qu'Anquetil et Ncriosengh attribuent au zend apana. On peut trouver la trace de l'une de ces significations dans le composé apanasta, qui, dans le passage du xx'fargard auquel j'ai Convoyé, peut être traduit ; ■ ex adverso stans (qui ** Vendidad-sadé , pag- £99 . init Digitized by Google

CHAPITRE I. t3g « est contraire). » Mais cette notion, non plus que celle de différence et d'éloignement, ne rend pas suffisamment compte de notre mot au superlatif, et j'aime mieux supposer qu'à la particule apa s'est attachée l'idée de sur, au-dessus, idée qui est contraire à celle qu'exprime le plus souvent cette préposition. On sait que les mots de cette espèce se prêtent quelquefois à l'indication simultanée de deux rapports exactement opposés l'un à l'autre. 6. Le premier mot de cette phrase, hudhâomanô, est lu dans tous les manuscrits de la même manière, avec cette seule exception que le n° 3 S , pag. a , sépare kudhâo de manô par un point. Anquctil traduit ce mot par « qui ne pense que le bien , » et Nériosengh par « qui con« naît ce qu'il y a de meilleur, ou le bien. • Ces deux interprétations s'accordent très-bien avec ce que nous savons des éléments dont se compose ce mot. Nous y voyons manô, génitif d'un suffixe man, et hudliâo, mot dans lequel le d radical a été changé en dh par suite de l'habitude où sont les copistes de préférer le dh au d, quand il s'agit d'écrire au milieu d'un mot la dentale douce. Le mot hudhâo est un adjectif que nous reverrons plus tard avec le sens de « qui a une « bonne science. • Comme mazdâo que nous avons précédemment analysé, il peut être ou au nominatif ou au génitif. Mais il semble que le suffixe manô se soit ajouté au mot revêtu de la désinence de l'un de ces deux cas, pour indiquer avec précision qu'il est pris dans le sens du génitif. Cette précaution, inutile avec mazdâo quand il accompagne ahurahé, devient nécessaire ici pour hadhaô , qui est trèséloigné de son substantif. On pourrait encore supposer que manô représente le manas sanscrit , et traduire notre mot comme un composé : * dont l'esprit possède la bonne science; • mais il faudrait managhô au génitif, et non manô au nominatif s*. J'aime mieux admettre ** Le rapprochement de manô gàn. d'un suffixe et de manô {esprit), donne à penser que le suffixe et le substantif peuvent avoir, dans certains cas . la même origine. l8.

>4o COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. ici l'addition d’un suffixe à un mot déjà infléchi (procédé dont la formation des composés zcnds nous offre l’analogue), que d’introduire un mot au nominatif au milieu de cette série dont les termes sont à un autre cas. Le mot suivant , vâurarafnaghâ, est lu exactement de même dans tous les manuscrits. Le n” 3 S seul met un point après vâara , et le n" 6 S, pag. 2 , suit peut-être aussi cette méthode de diviser le mot , mais la page du manuscrit est trop fatiguée pour qu’on puisse rien affirmer à çet égard. Anquetil traduit ce mot par « source de • plaisirs, » ou par « comblé de plaisirs. • Nériosengh le rend par un composé signifiant «qui a le bonheur à souhait,» ce qui revient à la seconde traduction d’Anquetil, » comblé de plaisirs, » et il ajoute une glose barbare dont le sens est « qu’il comble les autres du bon« heur qu’ils désirent, » ce qui revient à la première inteqirétation d’Anquelil. Notre adjectif est évidemment un composé possessif, formé de vûaru (beaucoup), sens qu'a ce mot dans un grand nombre de passages, et de rafnaghâ (gén. de rafnâ). Le mot vôuru a une telle ressemblance avec l’adjectif zend pùaru, que je soupçonne que c’est le même terme , modifié seulement par l’adoucissement du p en v. Il est bien vrai que Nériosengh ne favorise pas ce rapprochement, et qu’il joint à l’idée de plaisir exprimée par le mot suivant (rafnaghâ), celle de désir. Or, en partant de cette donnée, on peut détacher de ixiura le suffixe u, qui entraîne avec lui lu épenthétique , ce qui laisse vâr, monosyllabe dans lequel û peut n’être que le substitut d’un a sanscrit. Ramené à var, ce radical peut prendre les significations de choix et de désir. Toutefois, je préfère la première explication, qui s'accorde mieux avec les diverses situations de ce mot, lequel ne se rencontre guère que comme première partie d’un composé possessif. Remarquons que cet adjectif ne porte pas de caractéristique de cas, et qu'en conséquence il se joint immédiatement au substantif qu’il modifie, au lieu d’en être séparé par un point. Digitized by Google

CHAPITRE I. « 4 1 Ce substantif est le génitif d’un nom en nas, formative changée en naÿh devant la désinence du génitif 6. Quand on a retranché de raf-nagk-â la marque du génitif et le suffixe , on obtient le radical raf, qui me paraît identique au sanscrit rabh, par le changement du bh en f La racine sanscrite rabh a, comme on sait, le sens de se réjouir, sens qu’elle garde dans quelques-uns de ses dérivés , comme rabhasa (joie); c’en est assez, ce me semble, pour nous autoriser à rapprocher l’un de l’autre ces deux monosyllabes raf et rabh. Nous ajouterons que le changement du bh sanscrit en f zend, qui se remarque dans d’autres cas encore, est vraisemblablement ici favorisé par la présence du n du suffixe. Mais, quelle qu’en soit la cause, on y voit une nouvelle preuve de l'analogie du zend et du grec dans certains détails de la théorie des lettres. On sait en elfet que le H bha sanscrit devient souvent f en grec. Or, outre divers changements qu’il subit en passant en zend, le bh dévanâgari devient encore / comme en grec. S’il en fallait une autre preuve, nous comparerions au sanscrit nâbhi (nombril) le zend najédhra, qui sera expliqué plus bas, et le grec 7. La dernière division de notre texte se compose de courtes propositions formées d’un sujet et d’un verbe; le sujet commun de ces propositions est yd pour le sanscrit y ah , qui se rapporte à Ormuzd. Ce fait, établi par Anquetil et par Nériosengh, ne peut être douteux. Le mot suivant nô, pour le sanscrit nah , est également le pronom de la première personne à l’accusatif pluriel. Nériosengh reconnaît la véritable valeur de ce mot, mais Anquetil le prend à tort pour un singulier (qui me donne les biens, etc.). Nous verrons dans le cours de notre travail se reproduire cette confusion qu’Anquetil fait du singulier avec le pluriel des pronoms. Les manuscrils écrivent tous uniformément le mot dadha de la môme manière; seulement le n” 2 F, pag. 3 , oubliant les points après yô et nô , réunit ces trois mots en un seul. Le mot dadha, que l'on reconnaîtrait pour

Ce substantif est le génitif d'un nom en *nas*, formative changée en *naŋh* devant la désinence du génitif *ó*. Quand on a retranché de *raf-naŋh-ó* la marque du génitif et le suffixe, on obtient le radical *raf*, qui me paraît identique au sanscrit *rabh*, par le changement du *bh* en *f*. La racine sanscrite *raḅh* a, comme on sait, le sens de *se réjouir*, sens qu'elle garde dans quelques-uns de ses dérivés, comme *rabhasa* (joie); c'en est assez, ce me semble, pour nous autoriser à rapprocher l'un de l'autre ces deux monosyllabes *raf* et *rabh*. Nous ajouterons que le changement du *bh* sanscrit en *f* zend, qui se remarque dans d'autres cas encore, est vraisemblablement ici favorisé par la présence du *n* du suffixe. Mais, quelle qu'en soit la cause, on y voit une nouvelle preuve de l'analogie du zend et du grec dans certains détails de la théorie des lettres. On sait en effet que le भ *bha* sanscrit devient souvent φ en grec. Or, outre divers changements qu'il subit en passant en zend, le *bh* dévanâgari devient encore *f* comme en grec. S'il en fallait une autre preuve, nous comparerions au sanscrit *nâbhi* (nombril) le zend *nafĕdhra*, qui sera expliqué plus bas, et le grec ὀμφαλός.

7. La dernière division de notre texte se compose de courtes propositions formées d'un sujet et d'un verbe; le sujet commun de ces propositions est *yó* pour le sanscrit *yah*, qui se rapporte à Ormuzd. Ce fait, établi par Anquetil et par Nériosengh, ne peut être douteux. Le mot suivant *nô*, pour le sanscrit *nah*, est également le pronom de la première personne à l'accusatif pluriel. Nériosengh reconnaît la véritable valeur de ce mot, mais Anquetil le prend à tort pour un singulier (qui *me* donne les biens, etc.). Nous verrons dans le cours de notre travail se reproduire cette confusion qu'Anquetil fait du singulier avec le pluriel des pronoms. Les manuscrits écrivent tous uniformément le mot *dadha* de la même manière; seulement le n° 2 F, pag. 3, oubliant les points après *yó* et *nó*, réunit ces trois mots en un seul. Le mot *dadha*, que l'on reconnaîtrait pour

Digitized by Google

 le sanscrit dadâ u, quand bien même Nériosengh ne nous en avertirait pas, est plutôt le parfait du verbe dd {donner}, pour les Parses créer, que celui de dhâ (poser, établir), qui pourrait prendre aussi le sens de créer, par extension. Nous savons en effet que les copistes préfèrent comme lettre médiale le dh au d. Le parfait dadha, avec son redoublement, et sa brève pour désir nence, est intéressant en oe qu'il se prête à deux explications qui, toutes deux, éclairent la grammaire zende. En premier lieu, on peut croire que, dans cette troisième personne du parfait, la désinence a fait disparaître l'd long du radical, qui se trouve dansdd/a, dditya, dûlarv , etc. , et qu'elle se substitue & sa place. Cette formation peut même passer pour ancienne, en ce qu'elle fait rentrer le radical dâ, quoique terminé par une voyelle longue , dans l'analogie des verbes terminés par une consonne, et qu'elle traite ce verbe d'après les lois générales de la conjugaison du parfait. Secondement (et cette interprétation me paraît plus vraisemblable), dadha peut être l'abrégement de dadhâu, par la suppression de l'élément u de la diphthongue, d a devenant d, comme nous verrons que le lait a lieu pour mazdào , au nominatif même mazdd, et cet a final se contractant encore en un u bref. Les trois mots de notre phrase signifieront donc littéralement «qui nous a donnés, » c'est-à-dire criés. Le mot suivant, tatas , lu de même dans le n° a F, est écrit dans le n‘ 3 S , et mieux encore dans le n* 6 S. il faut en effet à ce verbe sa désinence a; et nous savons qu'un ay i dental n'est jamais précédé d'un a en zend sans se changer en u* A. Anquetil traduit ou plutôt paraphrase ce verbe par « qui est fort • et agissant. • Nériosengh le rend à peu près de même par un verbe sanscrit signifiant • agir avec énergie; • mais il en précise davantage le sens en le conjuguant à la dixième classe , littéralement en latin « qui coagmentavit. > Ces deux acceptions me paraissent également justifiées par les textes, où nous voyons ce radical et plusieurs de ses dérivés avec les sens suivants: « agir avec énergie, organiser, disDigitized by Google

CHAPITRE I. 1 43 • poser. » II est vraisemblable qu'il faut suppléer le complément nci . « qui nous a organisés, formés, • idée qui précise davantage et détermine celle de création, exprimée d'une manière générale par la proposition yô nô dadha. Lorsqu'on a retranché du parfait tatacha le redoublement et la désinence ta et a, on obtient le radical tach, que je crois le même que le sanscrit takch (façonner), et vraisemblablement que le grec m'ai » (disposer). L'identité de ces deux radicaux paraît surtout dans les dérivés qu'ils forment de part et d'autre. Car comme le kch perd sa gutturale en sanscrit, le radical takch est réduit à tach . de même qu'en zend. Ce passage du kch au ch a lieu, comme nous le verrons, en zend même, notamment dans le mot fravachi (Férouer) , que je n'hésite pas & rattacher au radical zend et germanique vakhs. Ce rapport m'a suggéré pendant quelque temps la conjecture que le mot takhma, que nous avons vu au paragraphe v de l'Invocation, pourrait aussi appartenir au radical takch, dont le ch aurait disparu pour ne laisser subsister que la gutturale. Mais comme on trouve en sanscrit un radical tak, dont on n'a pas besoin de forcer beaucoup le sens pour le rattacher au zend takhma, j'aime mieux laisser séparés ces deux radicaux tach et tak, jusqu'à ce qu'on découvre un mot qui en montre plus clairement l'identité. La proposition suivante nous donne encore un verbe , tathmyi1 . que lisent de même les deux Yaçna zend-sanscrits , et que le n° fi S écrit jt)t> Cette leçon me paraît fautive en ce que nous avons besoin dans ce texte d'un verbe et non du génitif singulier d'un adjectif en ya, forme que semble présenter le mot donné par le n° 6. L'accord de trois manuscrits , et surtout la facilité avec laquelle s'explique leur leçon, me paraissent lui assurer toute la certitude désirable. Le verbe tnihruyê a la désinence d'une troisième personne du singulier du parfait moyen, ê. Cette désinence me semble ne se joindre ici au radical que par l'intermédiaire d'un i , voyelle de liaison qui se change en y devant é. L'insertion de cette lettre est très-fréquente eu tend après une voyelle u et d, ainsi que l'a re

1 44 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. marqué M. Bopp pour le verbe rnrùyé (je dis) et pour dayê (deux) Mais ce savant philologue n'a pas énuméré tous les cas où se montre ce fait, qui se reproduit dans le dialecte des Védas", et il a notamment omis d'en constater l'existence après les voyelles 6 et ao dans plusieurs cas d'un adjectif dérivé de mainyu, dont la déclinaison reçoit de la connaissance de cette règle une grande lumière. Je pense aussi que c'est plutôt la voyelle i que l'on insère pour la changer ensuite en y; au moins savons-nous d'une manière certaine que la lettre i joue, comme voyelle de liaison, un très-grand rôle dans les formations grammaticales, surtout dans celles des verbes. L'emploi d'une lettre intercalée a ici un résultat remarquable, et qui prouve bien l'analogie intime de la conjugaison 'zende avec celle du sanscrit. Cette lettre me paraît destinée à conserver entière la voyelle du radical a devant la désinence â, désinence qui, suivant la théorie de M. Bopp, étant grave, ne doit pas être précédée d'une augmentation du radical. Changer la voyelle a en v devant ê, selon la loi euphonique, eût occasionné une accumulation de lettres tuthrv-ê , que l'on n'eût pu prononcer que très-difficilement. Développer comme en sanscrit l'a du radical en av, c'eût été apporter une certaine modification à la racine. Le radical subsiste au contraire intact au moyen de l'insertion de la semi-voyelle y , et en ce point le zend me paraît rester plus fidèle que le sanscrit à la loi de la conjugaison des verbes comme sta , brû , et le zend 1 Ara. Après le retranchement de la désinence et de la lettre intercalée, il nous reste luthru dont le redoublement est régulièrement formé, comme en sanscrit, de la première consonne et de la première voyelle du radical. La racine ihru, que nous obtenons ainsi par l'analyse, a , selon Anquetil, le sens de nourrir, selon Nériosengh, celui de pro" Gramm uuucr. pàg. 3a8. On peut et d'autre* mot* que nous verrons ailleurs, ajouter encore frrçtayc , qui ouvre le Ven- " Vov. les scolies *ur Pânini. VU, t . didadsadé, de çlu (louer), tanuyi (au cité par Laasen, Intl. bibi lom. III, pag. -jà. corps) pour tanave qu'on ne trouve pas, et par Bopp. Gramm. sanscr. pag. 3a i. Digitfzed by Google

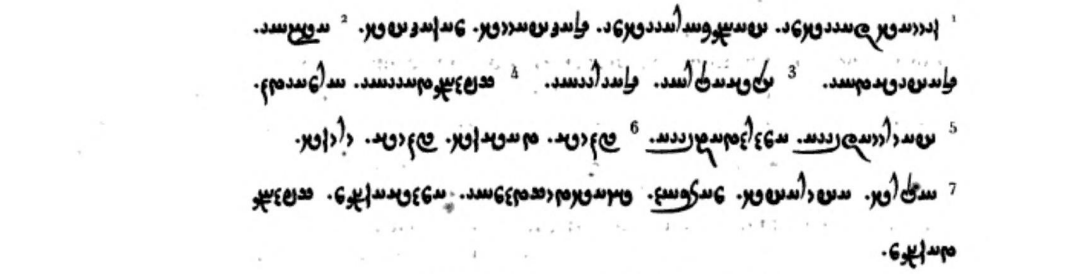
CHAPITRE I. .45 léger. Je ne trouve en sanscrit aucun radical qui réponde à ce verbe 7,end. L'idée de protéger est, dans la langue des Parses connue dans celle des Brahmanes, exprimée par la racine thrâ et Ird (pour Irai), qui n'a qu'un rapport très-éloigné avec thru. Je crois que cette racine, qui d'ailleurs est très-rare en zend, doit être rangée au nombre de celles qui appartiennent exclusivement à la langue de l'Ane. On verra par la suite combien le nombre de ces racines est borné. Peut-être même pourrait-on rapprocher ihra du grec Enfin, la dernière partie du paragraphe est formée de deux adjectifs , que les deux Yaçna zend-sanscrits lisent de même , tandis que le n° 6 S a fautivement Ce dernier manuscrit est le seul qui réunisse en un même mot la fonnative du superlatif avec l'adjectif çpéiitô , infléchi au nominatif selon l'usage le plus ordinaire de la langue zendc. Nous avons déjà vu ces deux mots , le premier au génitif dans le 'Vin® paragraphe de l'Invocation, le second dans une note sur nos Observations préliminaires, où nous avons essayé de Te rattacher de loin au sanscrit. Ici, tous deux sont au nominatif singulier masculin, et le second est de plus au superlatif. Le premier, mainyas, a la désinence s, caractéristique du nominatif, comme darft rat us; nous avons déjà dit que ce mot signifiait dans le principe intelligent. Le second a, dans Anquetil, le sens d'excellent. Au reste, l'interprétation que donne ce savant ne paraît pas prouver qu'il se soit fait une idée bien nette de ces deux mots. La paraphrase : • qui « est souverainement absorbé dans l'excellence, » ne présente pas les éléments d'une analyse précise. Nériosengh traduit mainyas par un sens d'extension : « le plus grand des êtres invisibles , » pour dire, des êtres diviqs. Enfin, M. Rask est plus près du sens, quand il adopte « spiritus excellentissimus 14 ; » seulement nous ne croyons pas que mainyas soit un substantif. Après l'analyse successive que nous venons de donner de toutes les parties de notre premier paragraphe, nous pourrons présenter " Ueber dai Aller, elc. pag. 35. I. 1 9

i4 6 COMMENTAIRE SLR LE YAÇNA. la traduction suivante comme fondée sur la connaissance du sens des mots et de leur forme , telle du moins qu'il nous a été possible de l'obtenir: « J'invoque et je célèbre le créateur Aliura-mazda , lumineux, res« plendissant, très-grand et très-bon, très-parfait et très-énergique, ■ très-intelligent et très-beau, éminent en pureté, qui possède la • bonne science, source de plaisir, lui qui nous a créés, qui nous « a formés, qui nous a nourris, lui le plus accompli des êtres intel• ligents. » II. -JO** A »>>■*» 7 . • . .. , ;• i / 1 : TRADUCTION DE KÉRIOSENGR. . n'j»iqrfH ani/rei tp^nnfit , MH WH qfit 3 B^HHWIH OTtHHWIljHl nfit i WilfHiHIHH w tfezftcrôj 5 fl fa 5.1 AH W H ^ W tlfH ufa iiiHwM ïiTTt HHwjrftHi trôf 6 ftrcr^ UnjwH 7 33^31 faUw

la traduction suivante comme fondée sur la connaissance du sens des mots et de leur forme, telle du moins qu'il nous a été possible de l'obtenir :

« J'invoque et je célèbre le créateur Ahura-mazda, lumineux, res-
« plendissant, très-grand et très-bon, très-parfait et très-énergique,
« très-intelligent et très-beau, éminent en pureté, qui possède la
« bonne science, source de plaisir, lui qui nous a créés, qui nous
« a formés, qui nous a nourris, lui le plus accompli des êtres intel-
« ligents. »

II.



(Lignes 18 *b*, 19; et pag. 4, lig. 1 — 3 *a*.)

TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

1 निमन्त्रयामि संपूर्णयामि ग्वह्मननामानं अमरं गवां पशूनां पतिं 2 अश्वह्रि-
स्तनामानं अमरं अग्नीनां पतिं 3 सह्रेवरनामानं अमरं सप्तधातूनां पतिं
4 स्पिंहारमहनामानं अमरं पृथ्वीपतिं 5 अविर्ठाहनामानं अमरं अपां पतिं अमि-
र्ठाहनामानं अमरं वनस्पतीनां पतिं 6 गोस्तनुं गोरात्मानं 7 अग्निं होर्म्मिज्ञस्य

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

CHAPITRE I. 147 HHiMiinM ^hV^IT 4dl s fwd ftfsi md fûT: Utr^lctad 1^ çïtSKCT ^ ÿïlldW II “ (Ms. Anq. n° a F, p»g. 3 et 4.) TRADUCTION D ANQVET1L. " Je prie et j’invoque Balmian, Ardibehescht, Schahriver, Sapan■ domad , Khordad, Amerdad, Goschoroun qui a soin des troupeaux, • le Feu d’Ormuzd, le plus agissant des Amschaspands*. ■ Ce paragraphe contient l'énumération des noms des Amschaspands, avec ceux de deux autres ’* vari antes de la traduction DE NÉMOSKRGtl. Les deux manuscrits oublient le n de nmantmyAmi. Le n® a lit le nom de Raliman gvuhmamana , et le n® 3 gvahmana; mai» dans le n° a le second m n’étant pas terminé, doit être supprime comme il l est dan» le n° 3. Le n° a avait nâmndmànam , ce qu a transcrit le n® 3 ; une main moderne a effacé la syllabe fautive mnd , et a rétabli la vraie leçon. Le n° 3 écrit fautivement paçanâin avec un u bref, agnindm avec un i bref, dhdtundm avec un a bref; le n° a n'a de ces faute» que la dernière. Après le nom spuiulâramada , le n° a avait primitivement htîmnim, au féminin ; cette leçon a été changée en ndmdnam en rapport avec amararû. I

 rôle élevé dans la doctrine de Zoroastre. Il est curieux en ce qu'il nous montre les Amschaspands rangés en quelque façon suivant l'ordre de leur Importance relative, au-dessous d'Ormuzd, qui est cité et invoqué à part à cause de son caractère de créateur. La glose de Nériosengh donne aussi sur chacun de ces êtres , dont nous trouverons que les titres sont significatifs, des détails qu'il est nécessaire de connaître. i . Cette phrase dans le manuscrit lithographié commence par le mot eg}w»jj suivi d'un point vide qui indique une abréviation. Le n° 3 S , pag. a , et le n° 6 S , pag. 2 , écrivent en toutes lettres les mots nivaêdhayêmi, hahkârayêmi, avec l'orthographe que nous croyons être la meilleure; le n° 2 F a seul L'être invoqué en ces termes est Bahman, dont le nom au datif est écrit de la même manière , vaghavé managhê, par tous les manuscrits à l'exception du n" 6 S, qui lit en un seul mot orthographe rare et remarquable, qui nous montre la désinence ê prenant la voyelle a prothétique en redevenant médiale, soit par l'influence de l'accent, soit parce que é médial peut passer pour un guna. Anquetil traduit les deux mots qui composent ce titre par < sainte * disposition du cœur. » Nériosengh les transcrit de manière à se rapprocher le plus qu'il lui est possible du nom parsi Bahman, altération des deux mots rends. Il est remarquable cependant, qu'au lieu de se servir directement du b, il emploie le groupe gv, Gvahmana, selon la lecture du n" 3 S, lecture qui se reproduira plus tard. Cette orthographe conserve encore quelque chose du v primitif, uni à une gutturale qui, comme on sait, remplace fréquemment le v et le w. Il y a tout lieu de croire qu'elle est ancienne; car Hydc nous apprend que les Parses appellent Ghuâd , ou Govâd, le vingt-deuxième jour du mois, nommé en persan bâd, du zend vâta (vent) C'est même par des combinaisons comme celle que " Detxt. ni. Pen. pag. a63, édit. 1760.
Digitized by Google

CHAPITRE I. i4g nous présente cette orthographe , que l’on peut sûrement passer du g au b, ainsi que le propose M. Bopp, en rapprochant le sanscrit gâ du grec âtuiu Nous ferons observer, en outre , que les Grecs ont connu, mais dans des temps assez modernes, le nom de Bahman sous sa forme parsie , et qu’ils l’ont transcrit et même encore d’une manière plus altérée ïittfuù w. Le premier des deux mots qui forment le nom de Bahman, est l’adjectif vaghu, au datif avec la désinence ê, devant laquelle la voyelle finale du thème, prenant un gana, se résout en av (vagho-t-é =vaghavé). Nous savons déjà à quel radical rattacher cet adjectif; la suppression de l’a formatif nous donne le monosyllabe vaÿh qui se ramène à vah, dont l’origine première est vas. Anquetil voit dans ce mot l’idée de sainteté : celle de bonté est peut-être plus près du sens: au moins s’accorde-t-elle mieux avec les emplois divers des nombreux dérivés que forme le radical vas. Le substantif managhê est bien le datif de manô, forme absolue, devant une voyelle manaijh; il signifie en zend comme en sanscrit, esprit, coeur, pensée. Nous traduirons donc le nom de Bahman par « le bon cœur, » en conservant toutefois dans notre interprétation définitive la transcription parsie , qui est devenue un nom propre que l’on ne peut supprimer maintenant sans porter le désordre dans le système religieux des Parses. Ce qu’il faut toutefois ne pas oublier, c’est que ce titre a été significatif au propre, et qu’il a désigné * la bonté de cœur ou la bienveil* lance , » avant de devenir un mot que les Parses répètent le plus souvent sans y voir les notions qu’il devrait réveiller. Nériosengh, qui, comme nous l’avons déjà remarqué, se contente de transcrire le nom parsi, donne en revanche, sur les attributs de cet être, une indication qui est confirmée par d’autres textes relatifs à Bahman. 11 le nomme « l’immortel, le maître de la vache et des troupeaux. • Or, on sait que quelques passages du Zend Avesta attribuent à Bah" Bopp, Gloa. saluer, pag.aoi; l’auteur ” Burto», AtAfara «(. /inj. ptri. p 58 rapproche le sanscrit yd du grec /HSmpi. et aoo

 inan la protection de» bestiaux Le titre d'immortel, que Nériosengh donne à Bahman, répond à sa qualité d'Amschaspand , le mot sanscrit amara représentant, pour le scoliaste indien, le zund amvcha, qui sera expliqué plus bas. C'est par un titre analogue, celui de dieu, Si«V, que Plutarque désigne les six Amschaspands. Le premier est pour lui ■ le dieu de la bienveillance, • Wm'at, définition qui s'accorde d'un^manière remarquable avec l'interprétation que l'autorité des Parses et l'analyse grammaticale nous suggèrent- pour vagliu ma rt 6 5I. r . • * t- t ' ' r h a. Le second titre est celui du troisième Amschaspand (ou du second, en omettant Onnuzd), que les Parses nomment, d'après la transcription peblvie, Ârdibcheschl. Les deux manuscrits du Yaçna accompagnés de la traduction sanscrite lisent les deux mots zends exactement comme notre lithographie. Le n° 6 S seul donne fautivement en deux parties jj*>(**ü Ces deux mots, qui sont au datif singulier masculin, ont été expliqués déjà plus haut, acha, au in* paragraphe de l'Invocation, et vahiita au premier paragraphe du Yaçna , que nous analysons en ce moment. Anquetil les traduit par • saint et excellent; » il est plus exact de dire • la pureté excellente; • car, de ces deux mots, l'un est un substantif et l'autre un adjectif. Comme pour le précédent Amschaspand, Nériosengh, au lieu de ilonner le sens de son nom, se contente de le transcrire en caractères dévanâgaris. Mais sa transcription reproduit ici fidèlement l'orthographe zende, tandis que, pour le nom de Bahman, il s'était arrêté à l'altération pehlvie, et n'était pas remonté jusqu'à l'original. La glose dont il accompagne ce titre signifie « l'immortel, le maître • des feux. • Cette indication est encore confirmée par quelques textes zends, où l' Amschaspand Ardibehescht est envisagé comme en rapport avec le feu ou avec des êtres qui y ont eux-mêmes quel** Zend Airs ta, tom. I, a* part pag i34 M De h. et Osir. c. 47. Anquetil, lifèm. et 417, tom. II , pag. C9 et 77. de f. Acad, des inscr. tom. XXXIV, pag. 3g3. Digitized by Google

CHAPITRE I. 1 5 ■ que rapport “. Selon Plutarque, le second des dieux créés par Ormuzd était celui de la vérité, «auJiw; et Anquetil n’hésite pas à reconnaître, à cette définition, l’Amscbaspand Ardibehescht ou ■ la . pureté excellente » On ne peut cependant s’empêcher de remarquer que l'expression de Plutarque est un peu vague , et qu’elle ne désigne qu’imparfaitement le troisième des Amschaspands. Mais on doit convenir aussi d’un autre côté que le mot acha est très-général , et que l’idée de vérité peut être renfermée dans celle de pureté ou de sainteté que, d’accord avec la tradition des Parses, nous attribuons à ce mot. < 3. Le troisième titre est celui du quatrième Amschaspand, Schahnver selon les Parses. Tous les manuscrits. lisent de même ces deux mots zends qui sont un substantif et un adjectif au datif singulier masculin. Anquetil les traduit par * désir du roi, et désir royal, « c’est-à-dire, puissant roi; • ce n’est pas là une traduction bien précise. Nériosengh se. contente de transcrire l’altération parsie de ces deux mots, et ne nous donne aucune lumière sur leur sens primitif. Le premier est le datif de khsathra (ou khehathra), signifiant roi; nous le retrouverons plus tard dans des passages on sa valeur ne peut être douteuse. C’est exactement le sanscrit kchattra (guerrier), avec la différence très-légère de l’aspiration du th rend pour le t sanscrit. Le mot suivant, vairyâi, est encore un datif; c’est le même adjectif dont nous avons trouvé le nominatif dans le vt* paragraphe de l’Invocation. Nous avons déjà dit que les Parses attachaient à ce mot l’idée de désir, et l’on a vu que cette notion s'expliquait si on le dérivait du radical var (désirer). Mais l’identité du rend vairya et du sanscrit varya nous a engagés à regarder le premier de ces deux mots comme venant de vri, au même titre , quoique avec un autre sens , que le second, et comme également irrégulier, en ce qu'au lieu M Zend Avesta , tom. O, pag. 69 et 77. Mèm. de VAcad. des irucr. tom. XXXIV, M Voy. De Js. et Otir. hoc. cit . Anquetil, pag. 39a.

«5a COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. d’un vriddhi, devant le suffixe ya, la racine ne subit qu'un guna. Ici je serais moins éloigné d’admettre le sens de désir pour expliquer le titre de khchathra vairya, qui peut signifier • le roi désirable, » ou, en donnant au zcnd vairya le sens que prend d’ordinaire le sanscrit varya , «l'excellent roi. • On peut choisir entre cette dernière traduction et la suivante , » le roi qui doit être vénéré ; » car l’une et l'autre est justifiée par l’analyse grammaticale, et nous ne trouvons rien dans les attributions de l’Amschaspand Schahriver, qui se rapporte plus exclusivement à la première qu’à la seconde. La glose de Nériosengh nous apprend que cet être divin est • le maître «les sept « métaux. » Or, le Zend Avesta nous fournit des textes qui reconnaissent à Schahriver le caractère d’un dieu sous la garde duquel sont les richesses enfouies dans la terre “. C’est, jusqu’à un certain point, une divinité analogue au Kouvêra indien; et ce qu’il y a de singulier, c’est que, non-seulement le caractère d’un puissant roi est commun à Kouvêra et à Schahriver, mais encore la seconde partie du nom du dieu des richesses, dans la mythologie brahmanique, présente une analogie frappante avec la seconde partie du titre de l'Amschaspand bactrien. Dans le mot Kuvéra , les syllabes vêra ne sont pas fort éloignées du zend vairya. Mais ce ne peut être pour nous un motif de renoncer à l’explication que les grammairiens indiens donnent du nom de Kavéra (celui dont le corps est difforme). Le rapprochement que l’on peut établir entre les noms de ces deux personnages mythologiques est vraisemblablement dû au hasard. Quant au rapport de l’Amschaspand Schahriver avec les noms de génies que nous a transmis Plutarque, il n’est pas aisé à déterminer, parce que les expressions que nous a conservées cet auteur ont, à peu d’exceptions près, une signification trop vague. Anquetil n’hésite cependant pas à regarder Schahriver comme le génie de l’équité, t vtCfMeu “. Les seuls arguments qui nous paraissent donner quelque “ Zend Avest». tom. II , pag. i53. i54 ” Delt.elOiir. c. 47- Anquetil . A/cm et 317. lie l'Acad. du iiucr, loin. XXXIV. png. 3()3 Digitized by Googjf ,

d'un *vriddhi*, devant le suffixe *ya*, la racine ne subit qu'un *guṇa*. Ici je serais moins éloigné d'admettre le sens de *désir* pour expliquer le titre de *khchathra vairya*, qui peut signifier « le roi désirable, » ou, en donnant au zend *vairya* le sens que prend d'ordinaire le sanscrit *varya*, « l'excellent roi. » On peut choisir entre cette dernière traduction et la suivante, « le roi qui doit être vénéré; » car l'une et l'autre est justifiée par l'analyse grammaticale, et nous ne trouvons rien dans les attributions de l'Amschaspand Schahriver, qui se rapporte plus exclusivement à la première qu'à la seconde. La glose de Nériosengh nous apprend que cet être divin est « le maître des sept « métaux. » Or, le Zend Avesta nous fournit des textes qui reconnaissent à Schahriver le caractère d'un dieu sous la garde duquel sont les richesses enfouies dans la terre [34]. C'est, jusqu'à un certain point, une divinité analogue au Kouvêra indien; et ce qu'il y a de singulier, c'est que, non-seulement le caractère d'un puissant roi est commun à Kouvêra et à Schahriver, mais encore la seconde partie du nom du dieu des richesses, dans la mythologie brahmanique, présente une analogie frappante avec la seconde partie du titre de l'Amschaspand bactrien. Dans le mot *Kuvêra*, les syllabes *vêra* ne sont pas fort éloignées du zend *vairya*. Mais ce ne peut être pour nous un motif de renoncer à l'explication que les grammairiens indiens donnent du nom de *Kuvêra* (celui dont le corps est difforme). Le rapprochement que l'on peut établir entre les noms de ces deux personnages mythologiques est vraisemblablement dû au hasard.

Quant au rapport de l'Amschaspand Schahriver avec les noms de génies que nous a transmis Plutarque, il n'est pas aisé à déterminer, parce que les expressions que nous a conservées cet auteur ont, à peu d'exceptions près, une signification trop vague. Anquetil n'hésite cependant pas à regarder Schahriver comme le génie de l'équité, εὐνομίας [35]. Les seuls arguments qui nous paraissent donner quelque

[34] Zend Avesta, tom. II, pag. 153, 154 et 317.

[35] *De Is. et Osir.* c. 47. Anquetil, *Mém. de l'Acad. des inscr.* tom. XXXIV, pag. 393.

Digitized by Google

* CHAPITRE I. ' 1 53 poids à cette opinion, c’est que le génie de l’équité occupe dans la classification de Plutarque la même place que Schahriver dans notre texte , et que cet Amschaspand a pour coopérateur un Ized nommé vôhakhchathra . « le bon roi. ■ Or, de toutes les vertus qui font le bon roi , l'équité est sans contredit la première. Si l'on pouvait admettre que la classification de Plutarque n’est pas très-rigoureuse , on serait tenté de conjecturer que Schahriver est le génie que cet écrivain appelle le dieu des richesses. Ce que les textes zends et la glose de Nériosengh nous apprennent de cet Amschaspand pourrait donner quelque vraisemblance à ce dernier rapprochement. 4. Les deux mots suivants forment le nom propre de l’Amschaspand que les Parscs appellent Sapandomad. Le premier est lu comme dans notre lithographie par le n° a F et par le n” 6 S. Le n” 3 lit seul La seconde partie de ce nom propre est écrite par les trois manuscrits précités , ce que l’accord des plus anciennes copies et la connaissance de la véritable désinence des datifs de quelques noms en i, nous doit faire admettre pour l’orthographe véritable. Anquetil traduit ce nom propre par « disposition « de coeur excellente et d’esclave, c'est-à-dire humble et soumise. ■ Nériosengh se contente d’en transcrire l'altération pehlvie. De ces deux mots, celui pour lequel nous avons le plus de moyens d'interprétation est çpéntayâi, dont la forme absolue , çpënta, nous est connue avec le sens d 'excellent. Ici nous devons trouver un datif du féminin; car, en premier lieu, ârmaiti se présente dans les textes avec ce genre, et ce mot est réellement ici au datif (drmailèé). Mais quelle en sera l’orthographe ? Sera-ce çpëhtayâi ou çpôntaydo ? Les manuscrits varient beaucoup sur ce point, et les désinences ayài et ayâo sont d’ordinaire confondues par les copistes. Mais une comparaison attentive des combinaisons de ces désinences avec les autres mots qui les accompagnent, me permet d’affirmer que ayâo étant spécialement affecté au génitif féminin, et par exI. 20

1 54 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. tension seulement au datif, aydi doit être la désinence propre du datif de ce meme genre. Nous ne parlons en ce moment que des féminins d'un thème en a, catégorie à laquelle appartient çpénta; nous verrons plus tard quelles modifications subissent les finales des autres thèmes dans leur rencontre avec la voyelle de la désinence. Ce que nous devons remarquer en ce moment, c'est le rapport du féminin çpihlayâi avec le masculin çpëntâi. Si ton admet , ce qui nous semble plus que vraisemblable , que di représente de part et d'autre un vriddhi sanscrit, au masculin la dipbthougue se joindra immédiatement au thème du mot, tandis qu'au féminin elle ne s'y ajoutera qu'après que le radical, augmenté en é, se sera résolu en ay devant la désinence. Il nous semble du moins qu'on peut appliquer ici la belle théorie de M. Bopp sur la formation de l'instrumental féminin d'un thème en a, théorie qui nous servira plus tard pour rendre compte d'autres faits analogues de la langue zende Dans ce dernier idiome, le datif féminin ne diffère que par une nuance légère du datif sanscrit, qui prend ây (âi), et non ay (c), devant la désinence. s Nous venons de dire que ârmaitèc était un datif féminin; mais comment en rendre compte ? Evidemment la comparaison seule du datif zend et du datif sanscrit n'est ici que d'un faible secours; car ce ne serait pas donner une explication complète que de dire que èê représente le ayè sanscrit. Le rapprochement des diverses terminaisons zendes des noms en i au datif fournit, ce semble, plus de lumières. Déjà nous avons reconnu une terminaison en ayaê devant tcha pour les substantifs qui nous occupent, ou, pour mieux dire, nous avons vu, selon La théorie de M. Bopp, la voyelle finale du thème subir un .gana, lequel se résout devant le de la désinence. Nous pouvons dire en ce moment que cette terminaison ayaê ne se trouve jamais que devant la copulative tcha ; et cela doit être, car nous savons que tcha jouit de la propriété de conserver entières '* Gnunm. sanscr'r. ia5.
Digitized by Google

 les désinences, qui s'altèrent et qui sont apocopées quand elles ne sont plus immédiatement suivies de cette particule. Or, l'altération que subit la désinence ayaé est son retour à èé, que nous donne àrmaitèc. Ce fait, qui est resté longtemps obscur pour moi, est mis hors de doute par l'existence dans le Ycndidad de mots qui ont à la fois et ayaé et èé, selon qu'ils sont suivis ou non de la copulative tcha. C'est, entre autres, le substantif paitisldtéé, qui se trouve ainsi seul plus de trente fois, et qui s'écrit dans deux passages pailistâtayaêtcha il. Nous devons donc admettre l'identité de ces deux désinences ayaé et èé, et il ne nous reste plus qu'à rechercher laquelle est antérieure k l'autre. On comprend bien d'abord comment l'a pénultième de ayaé a dû disparaître quand la désinence est devenue finale, car aê n'est jamais employé à la fin d'un mot. La suppression de l'a laisse ayé , comme en sanscrit, de sorte que le signe ^ è de èé doit représenter ay de ay-é. Mais ay n'est qu'un guna résolu; de sorte que ^ est ici le substitut d'un é guna non résolu, et que la désinence èé se présente sous une forme plus primitive que ay-é. Je ne me dissimule pas que l'on est obligé d'admettre ici un nouvel emploi de la voyelle ^ è, que nous savons déjà remplacer un a sanscrit dans les désinences des génitifs en èus; mais, d'un autre côté, je1' ne vois pas comment on pourrait se refuser à la conséquence qui résulte du rapprochement de ay-é et de èé employés dans les mômes mots. 11 est même indispensable de supposer l'existence de l'élément f dans la voyelle car, sans cela, l't de armaitèé serait inexplicable. Il y a plus, le rapprochement de èé et de èus, et par-dessus tout, l'analyse de ce qui se passe dans la désinence dis, suggèrent pour la terminaison èus une nouvelle explication , qui rentre dans celle que nous donnons de èé. Nous avons dit plus haut, sur mainyèas, que cette désinence èas représentait un 6s sanscrit, et qu'en conséquence le é devait y jouer le ” Vcndidadtade , pag. 5/47 ao. Digitized by Google

 même rôle que l’a dans âs; et nous avons pu croire que, dans ce cas, ^ è n’était qu’une variété de l’autre £ é rend, que nous reconnaissons pour le substitut naturel de l’a dévanâgari passant au son de J’e bref. C’est là une explication qui a pour elle i° la très-grande ressemblance des formes £ et a” le fait beaucoup plus important que les éléments qui composent les désinences grammaticales en rend restent souvent désunis. Mais si, au lieu d'être une dégradation de l’a de la désinence âs (aus), la voyelle é en était une sorte de développement, ne faudrait-il pas reconnaître à cet è une valeur plus rapprochée de celle de jy é? Admettons pour un instant la supposition que, dans èus, le signe ^ è soit le développement d’un a. Pour qu’un a devienne è, il faut nécessairement que 1 clément i s’y attache et fasse corps avec lui , tout de même qu’un a ne peut devenir ô qu’en se joignant à l’élément u. Aussi observe-t-on, suivant cette hypothèse, un parallélisme bien remarquable entre les modifications des génitifs zends des noms en a et celles des noms en i. Les premiers ont êas pour le sanscrit âs, les seconds dis pour le sanscrit es; en d’autres termes, les voyelles i et a finales du thème restant intactes, l’a, qui devait se fondre avec elles, s’augmente devant a en é, devant i en ô, de sorte que mainyèus revient en quelque façon À mainyai-us, et patôis (du maître j à patau-is. On remarquera que l’augmentation de l'a se fait à l’aide de la voyelle la plus dissemblable à celle qui suit et qui reste entière. Dans ârmaitèé, il est vrai, ^ è ne s’oppose pas d’une manière aussi tranchée à la finale yj é. Toutefois, je ne vois pas là une objection contre le rapprochement que je viens de faire , puisque l’é de ârmaitèé n’est pas dû à la combinaison d’un a avec un i appelé en quelque sorte du dehors, mais bien à la contraction d’un a et d’un i qui existe dans la désinence développée ay-ê. Ce que nous voulons montrer en ce moment, c’est qu’il est possible de concilier les deux emplois de i° dans èas, 2° dans èê, en supposant que dans la première désinence è peut être l’augmentation d’un a au moyen d’un i, comme dans la seconde il est dû à la fusion des éléDigitized by Google

• CHAPITRE I. i57 ments ay de la terminaison ay-ê, ou à la modification de Pi du thème. Au reste, quelle que soit l'analyse que l'on donne de la désinence èè comparée à ayê, et quelque opinion que l'on adopte sur le rapport du signe ^ i, qui y joue un rôle, avec le môme signe dans èus, le fait qui nous importe le plus, savoir la valeur grammaticale de la terminaison , n'en est pas moins constaté. Nous savons que c'est un datif, comme nous avons reconnu que èus est un génitif; la diversité des explications auxquelles ces formes peuvent donner lieu ne change rien au sens que nous leur avons assigné. Le thème qui subsiste après qu'on a retranché la désinence èê, est ârmaiti, mot ayant la forme d'un féminin d'un thème en al, participe ou adjectif. Le premier i est attiré par le second, et, en les supprimant tous les deux, nous avons ârmal, et pour radical ârm. Si, au contraire, on admet que le suffixe soit mat, on aura le radical âr-mat. Anquetil et Ncrioscngh s'accordent pour traduire ce mot par soumis, même dans le cas où il ne figure pas comme seconde partie du nom de l'Amschaspand Sapandomad. C'est une interprétation que nous devons accepter, telle que la tradition nous l'a transmise, avec le regret toutefois de ne pouvoir la vérifier. Le mot est en effet seul de son espèce dans le Vendidad-sadé : on ne rencontre dans cet ouvrage ni substantif, ni verbe qui en dérive ou qui s'y rattache. La langue sanscrite ne m'offre pas plus de secours, et ce n'est que dans les dialectes germaniques que je trouve arm (pauvre), qui n'a, selon toute apparence, qu'un rapport accidentel avec notre mot zend, et qui, d'ailleurs, n'a pas le même sens. En résumé, il faudra traduire, avec les Parscs, le nom de Sapandomad , par « celle qui est sainte et soumise. » Sapndomad, ou, comme l'appellent encore lesParses, Espendarmad, en respectant davantage l'orthographe primitive des deux mots zends, est, d'après d'autres textes, l'Ized ou le génie de la terre. Nériosengh l'appelle de même « la maîtresse de la terre. ■ Anquetil pense que c'est de cet Amschaspand que Plutarque voulait prier Digitized by Google

ments *ay* de la terminaison *ay-ê*, ou à la modification de l'*i* du thème.

Au reste, quelle que soit l'analyse que l'on donne de la désinence 𐬎𐬀𐬌 *èê* comparée à *ayê*, et quelque opinion que l'on adopte sur le rapport du signe 𐬌 *è*, qui y joue un rôle, avec le même signe dans 𐬎𐬁𐬌 *èus*, le fait qui nous importe le plus, savoir la valeur grammaticale de la terminaison, n'en est pas moins constaté. Nous savons que c'est un datif, comme nous avons reconnu que *èus* est un génitif; la diversité des explications auxquelles ces formes peuvent donner lieu ne change rien au sens que nous leur avons assigné.

Le thème qui subsiste après qu'on a retranché la désinence *èê*, est *ârmaiti*, mot ayant la forme d'un féminin d'un thème en *at*, participe ou adjectif. Le premier *i* est attiré par le second, et, en les supprimant tous les deux, nous avons *ârmat*, et pour radical *ârm*. Si, au contraire, on admet que le suffixe soit *mat*, on aura le radical *âr-mat*. Anquetil et Nériosengh s'accordent pour traduire ce mot par *soumis*, même dans le cas où il ne figure pas comme seconde partie du nom de l'Amschaspand Sapandomad. C'est une interprétation que nous devons accepter, telle que la tradition nous l'a transmise, avec le regret toutefois de ne pouvoir la vérifier. Le mot est en effet seul de son espèce dans le Vendidad-sadé : on ne rencontre dans cet ouvrage ni substantif, ni verbe qui en dérive ou qui s'y rattache. La langue sanscrite ne m'offre pas plus de secours, et ce n'est que dans les dialectes germaniques que je trouve *arm* (pauvre), qui n'a, selon toute apparence, qu'un rapport accidentel avec notre mot zend, et qui, d'ailleurs, n'a pas le même sens. En résumé, il faudra traduire, avec les Parses, le nom de Sapandomad, par « celle qui est sainte et soumise. »

Sapandomad, ou, comme l'appellent encore les Parses, *Espendarmad*, en respectant davantage l'orthographe primitive des deux mots zends, est, d'après d'autres textes, l'Ized ou le génie de la terre. Nériosengh l'appelle de même « la maîtresse de la terre. » Anquetil pense que c'est de cet Amschaspand que Plutarque voulait parler

Digitized by Google

1 58 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. quand il nommait le quatrième des êtres créés parOrmuzd, le génie de la sagesse M. On doit convenir que cette désignation est un peu vague. Les idées de soumission et de libéralité sont celles qui dominent dans le caractère de Sapandomad , à ne le considérer toutefois que sous le point de vue exclusivement moral. 5. Ce paragraphe nous donne les noms du cinquième et du sixième Amschaspand, Khordad et Atner

CHAPITRE 1. îàg l'idce du duel a été suggérée en partie par la vue de ces objets doubles, comme aussi c’est aux noms qui les désignent que le duel reste le plus longtemps attaché dans les langues qui l’ont perdu d’ailleurs; 3" enfin, sur ce que Nériosengh a reconnu lui-niéme que ces deux génies formaient un couple qui ne se séparait jamais, puisque dans un passage remarquable du xxxiv' chapitre du ïaçna , sa version les appelle dvitayam x. Je n’en conclurais pas que Nériosengh a reconnu la valeur de la désinence bya, mais je dois avouer que c’est la comparaison de passages tels que celui que je viens de citer avec les noms de quelques parties du corps humain portant cette désinence, qui m’a donné la véritable signification d’une terminaison que j’ai, pendant quelque temps, regardée comme une variété de byah, parce que dans un grand nombre de cas elle se confond avec cette dernière. 11 est d’ailleurs remarquable que, devant tcha, cette terminaison bya ne devient jamais byaç , ce qui devrait avoir lieu si bya était Uapocope de bhyas, ou de bhyô (sanscrit). La seule modification qu’elle subisse, c’est l’allongement de l’a final, la désinence devenant byd- Ce changement qui a lieu même sans que tcha suive la désinence, me semble rapprocher davantage le zend byâ et bya du sanscrit byi-m. Ces deux terminaisons ne di (Icrent plus l’une de l’autre que par la présence ou l’absence de la nasale labiale finale, que nous verrons également supprimée dans un autre cas analogue. Or, cette suppression me parait être une marque de postériorité; du moins je n’ai pas de raison de supposer que la désinence du datif duel ait été d’abord bya, qui se serait plus tard augmenté, et aurait formé bhydm. La véritable désinence se trouve d’ailleurs en zend même, dams le mot brvafbyàm (superciliomm) , qui est employé quatre fois dans le Vendidad-sadé. line autre particularité non moins digne de remarque, c’est la lecture du manuscrit n° 6 S, qui sépare la désinence du radical par un point. Nous verrons cette orthographe se reproduire par la suite " U» Anq n° a F. pag. a 48.

 et s'appliquer même aux désinences byô, byaç-tcha, et bis, biçlcha, du datif et de l'instrumental pluriel. J'examinerai plus tard jusqui quel point cette orthographe peut passer pour une faute de copiste ou pour un fait appartenant à l'ancien état de la langue, lorsque les désinences n'étaient pas encore intimement unies au thème qu'elles étaient destinées à modifier. Dans l'état d'imperfection où se trouvent nos manuscrits zends, il est, pour quelques cas, difficile de décider avec leur seul secours, la question de savoir s'il faut suivre de préférence la leçon des copies où la désinence est immédiatement liée au radical. Mais ce que je puis affirmer, c'est que cette séparation de la désinence d'avec le thème absolu du mot n'est pas usitée pour toutes les déclinaisons , et qu'il y a des substantifs qui n'en offrent jamais d'exemple. Il faudra voir jusqu'à quel point cette distinction nécessaire peut jeter du jour sur la question. Nous remarquerons dès à présent, pour haarvatbya . que, même lorsque la désinence bya se joint immédiatement au thème, il n'y a pas lieirsà l'épenthèse d'un i attiré par la semi-voyelle y de bya. Cela vient ici de l'accumulation des deux consonnes / et b, au delà desquelles l'action de y ne peut se faire sentir. Quand on a retranché la désinence bya, on obtient, pour thème du mot dont les Parses ont fait en l'altérant le nom propre Khordad, haunadh, haorvat, haourvat, hurvat. Aucune de ces leçons ne me paraît complètement irréprochable , et je me crois autorisé , par la comparaison des autres cas de ce mot, à lire haurvat. J'y trouve d'abord haarva, qui ne peut être autre chose que le sanscrit sarva (tout), l'a qui précède r étant attiré par le v qui suit la liquide. Les lois du changement des lettres que nous avons établies, et le témoignage de Nériosengh , ne laissent aucun doute à cet égard. La version sanscrite du Yaçna traduit en effet,, dans un passage du xvii' chapitre, le nom de l'Amschaspand Khordad par sarvapratchâra, ce qui signifie : « celui qui produit tout ". » " Mss. Anq n° a F, pag. 1 36. Digitized by Google

CHAPITRE I. 1 6 1 La lettre /, qui subsiste après le retranchement de haurva, peut passer au premier coup d'œil pour la formative at; mais l'addition de ce suffixe à l'adjectif haurva (tout) ne donne ni un mot régulier, ni un sens satisfaisant. Ici encore la comparaison des autres cas de ce mot doit nous aider à découvrir la forme primitive. Or nous' trouvons haurvatdtém et haurvatàlô, mots dans lesquels le retranchement de ëm et de à laisse voir haarvatât, c'est-à-dire haurva, plus le même monosyllabe que nous reconnaissons, sauf l'allongement de la voyelle, dans amëretatbya. Si ce rapprochement est fondé, le datif duel que nous examinons en ce moment est une forme altérée , puisque la syllabe df en a disparu , et qu'ainsi le mot a subi une modification très-forte. Cette modification vient-elle du fait des copistes, ou du long usage de ce terme comme nom propre? Cela est assez difficile à décider; cependant l'accord des manuscrits donne plus de vraisemblance à la seconde hypothèse. Si la comparaison des mots amérèlalbya , haurvaldlû et haurvalbya nous permet d'affirmer que ce dernier n'est qu'une altération de celui qui le précède, elle donne lieu, d'un autre côté, à la question de savoir quelle est l'orthographe régulière de ce monosyllabe la t ou tdf, que nous trouvons écrit tantôt avec une brève, tantôt avec une longue, et cela non-seulement dans les mots précités, où la différence de amëré et de haurva pourrait suggérer l'idée que les suffixes diffèrent, mais encore dans les divers cas du même mot, notamment dans amërëtdt-ém et dans amërëtat-bya. Je n'hésite pas pour ma part à regarder l'allongement de la voyelle comme régulier, et l'abrégement de cette même voyelle comme une altération qui, faisant passer tût par tat, rend plus facile à comprendre la substitution de haarval au primitif hatirvatàt. Nous verrons tout à l'heure que l'explication que nous proposerons de ce monosyllabe, confirme d'une manière satisfaisante l'opinion que nous suggère la comparaison des cas divers des mots dans la formation desquels entre tût. Ce monosyllabe se retrouve encore en composition avec l'adjectif I. 1 1

La lettre *ṭ*, qui subsiste après le retranchement de *haurva*, peut passer au premier coup d'œil pour la formative *at;* mais l'addition de ce suffixe à l'adjectif *haurva* (tout) ne donne ni un mot régulier, ni un sens satisfaisant. Ici encore la comparaison des autres cas de ce mot doit nous aider à découvrir la forme primitive. Or nous trouvons *haurvatâtĕm* et *haurvatâtó*, mots dans lesquels le retranchement de *ĕm* et de *ó* laisse voir *haurvatât*, c'est-à-dire *haurva*, plus le même monosyllabe que nous reconnaissons, sauf l'allongement de la voyelle, dans *amĕrĕtaṭbya*. Si ce rapprochement est fondé, le datif duel que nous examinons en ce moment est une forme altérée, puisque la syllabe *âṭ* en a disparu, et qu'ainsi le mot a subi une modification très-forte. Cette modification vient-elle du fait des copistes, ou du long usage de ce terme comme nom propre? Cela est assez difficile à décider; cependant l'accord des manuscrits donne plus de vraisemblance à la seconde hypothèse. Si la comparaison des mots *amĕrĕtaṭbya*, *haurvatâtó* et *haurvaṭbya* nous permet d'affirmer que ce dernier n'est qu'une altération de celui qui le précède, elle donne lieu, d'un autre côté, à la question de savoir quelle est l'orthographe régulière de ce monosyllabe *taṭ* ou *tâṭ*, que nous trouvons écrit tantôt avec une brève, tantôt avec une longue, et cela non-seulement dans les mots précités, où la différence de *amĕrĕ* et de *haurva* pourrait suggérer l'idée que les suffixes diffèrent, mais encore dans les divers cas du même mot, notamment dans *amĕrĕtât-ĕm* et dans *amĕrĕtaṭ-bya*. Je n'hésite pas pour ma part à regarder l'allongement de la voyelle comme régulier, et l'abrégement de cette même voyelle comme une altération qui, faisant passer *tâṭ* par *taṭ*, rend plus facile à comprendre la substitution de *haurvaṭ* au primitif *haurvatâṭ*. Nous verrons tout à l'heure que l'explication que nous proposerons de ce monosyllabe, confirme d'une manière satisfaisante l'opinion que nous suggère la comparaison des cas divers des mots dans la formation desquels entre *tâṭ*.

Ce monosyllabe se retrouve encore en composition avec l'adjectif

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.26% accurate

.6a COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. paourva , avec upara et avec asla. Nériosengh alors le traduit par pravritti (action), ce qui n'est pas fort éloigné du sens de pratchara, dans sarvapratchâra (celui qui fait arriver tout, ou qui produit tout). La traduction d'Anquetil, quelque diffuse qu'elle soit, renferme aussi les éléments de cette interprétation. Anquetil traduit kaurvaf (pour haurvatât) y par « ce qui fait aller (c'est-à-dire qui conserve) « l'âme (la vie) en bon état u. ■ Pour trouver tous ces mots dans le zend haurvaJ, le traducteur a dû vraisemblablement être guidé par l'analyse suivante : hau , hua, hu, selon les diverses orthographes des manuscrits, lui aura paru être la particule ha (bien); de là les mots : « en bon état; •» et le reste du mot aura offert à ses yeux quelque analogie avec urun (acc. urvdncm), âme. 11 est vrai qu'on ne voit pas dans sa traduction d'où viennent les mots « qui fait « aller. * Mais cette interprétation, qu'Anquetil tenait certainement des Parses, n'en offre pas moins une coïncidence digne d'être remarquée avec celle de Nériosengh. Nous nous croyons autorisés à en ** Zend dvesta, loin. I, 1* part. pag. 8i, note 10. M. (le Bolilen . dans sa dissertation souvent citée [De oritj. hng. zend . |>. £$) , a justement critique celte explication comme obscure: cependant elle peut paraître, en partie du moins, fondée sur la valeur propre des éléments dont se compose le mot primitif dont Khordad est une altération. Maintenant que fou commit ce primitif, il faut abandonner les deux autres explications proposées par M. de Boltlâu, l'une qui cou* siste à tirer Kliortlttd du persan T et l'autre à en faire la transcription du sanscrit sùrfubUnh . • ex sole natu». > Cette dernière interprétation a déjà été critiquée par M. Poil, dans l'introduction de sou ouvrage intitulé Etymologische Fortchungen , etc. introd. pag. xliv. L'élément principal du nom de Khordad ne pouvait échapper ù M. Bopp , qui au lieu de s'arrêter aux transcriptions persanes, a examiné la forme zende primitive pour l'expliquer. Selon ce savant, le nom de Khordad , en tend haurvatât , signifie, à ce qu'il parait , la tota Uiè (gantheit). Mais il semble ne fonder cette explication que sur la première partie du mot haurva (tout), et il ne s'explique ni sur la nature ni sur la signification du suflixe qui entre dans la composition de ce mot (/ trgieich. Gramm. pag. *j3y à la note, et pag. à la note). 11 est certain qu'en admettant, comme nous le proposerons tout à l'heure, l'identité du suffixe tend idl avec le sanscrit tàti, et avec le latin et le grec tut et wr, oi» pourrait faire de haurvatât un

substantif abstrait signifiant le tout. Je crois néanmoins pouvoir persister dans l'interprétation que je développe ici. Digitized by

63 CHAPITRE I. conclure que tâl est ou un suffixe, ou peut-être même un radical verbal signifiant qui cfficit, idée qu'indique assez clairement Nériosengh par le terme action. Ce mot que nous pouvons écrire tdt, ou tdt , le y t n'étant ici que le substitut de p t. ne se retrouve, il est vrai, au moins A ma connaissance, dans aucune des langues alliées au zend, et nous serions ainsi dans l'impossibilité de soumettre l'interprétation que nous en donnons à cette épreuve dernière et presque infaillible de la comparaison des idiomes de la même famille, si Pânini ne nous avait conservé, dans ses axiomes, le souvenir d'un suffixe usité dans le langage des Védas, suffixe qui offre avec le zend tdt une ressemblance frappante. Ce suffixe, que j'ai d'abord trouvé dans le mot sanscrit, donné par Wilson, (îiqnifft çivatdti , « qui procure le bonheur, . est le dissyllabe tdti qui paraît avoir été anciennement d'un plus fréquent usage que dans le sanscrit moderne. PAnini rapporte en effet, comme applicables au langage védique, trois règles relatives aux divers emplois de ce suffixe, qui porte le nom de Hlfdèj tâtil a. Ce suffixe est pris d'abord pléonastiquement avec Pté sarva et TR déva, ainsi que le veut cette règle H=ti=dci filfrlcj et que l'expriment les exemples fHrilfd: : sarvatâtih, dèratdtih, mots que le commentaire de cette règle présente comme devant être pris svârthc, c'est-àdire, sans que l'addition du suffixe ajoute rien au sens du primitif. Avec les mots fîT3 çiva , 5HJ çam et üfj'é arickta, lesquels expriment l'idée de bonheur, sans doute avec quelques nuances légères, le suffixe tâtil (tdti) se prend dans le sens de êfi^karé, c'est-à-dire , » qui produit, qui fait; * de sorte que, selon les propres paroles du commentateur, fïWrtlfd ; est synonyme de fVTW&t « qui produit le « bonheur. » Enfin, avec les mêmes mots, ce suffixe s'emploie dans le sens de bhdvé, c'est-à-dire qu'il forme un mot exprimant l'état on la notion abstraite de la chose indiquée par le primitif au•* Pânini, IV, iv, rr. i4a. i43, lit». a i . Digitized by Google

conclure que *tâṭ* est ou un suffixe, ou peut-être même un radical verbal signifiant *qui efficit*, idée qu'indique assez clairement Nériosengh par le terme *action*. Ce mot que nous pouvons écrire 𐬞𐬀𐬙 *tâṭ*, ou 𐬞𐬀𐬙𐬎 *tâṭ*, le 𐬙 *ṭ* n'étant ici que le substitut de 𐬎 *t*, ne se retrouve, il est vrai, au moins à ma connaissance, dans aucune des langues alliées au zend, et nous serions ainsi dans l'impossibilité de soumettre l'interprétation que nous en donnons à cette épreuve dernière et presque infaillible de la comparaison des idiomes de la même famille, si Pâṇini ne nous avait conservé, dans ses axiomes, le souvenir d'un suffixe usité dans le langage des Védas, suffixe qui offre avec le zend *tâṭ* une ressemblance frappante.

Ce suffixe, que j'ai d'abord trouvé dans le mot sanscrit, donné par Wilson, शिवताति *çivatâti*, « qui procure le bonheur, » est le dissyllabe *tâti* qui paraît avoir été anciennement d'un plus fréquent usage que dans le sanscrit moderne. Pâṇini rapporte en effet, comme applicables au langage védique, trois règles relatives aux divers emplois de ce suffixe, qui porte le nom de तातिल् *tâtil* [92]. Ce suffixe est pris d'abord pléonastiquement avec सर्व *sarva* et देव *déva*, ainsi que le veut cette règle सर्वदेवात् तातिल् et que l'expriment les exemples सर्वताति: देवताति: *sarvatâtih*, *dévatâtih*, mots que le commentaire de cette règle présente comme devant être pris स्वार्थे *svârthé*, c'est-à-dire, sans que l'addition du suffixe ajoute rien au sens du primitif. Avec les mots शिव *çiva*, शम् *çam* et अरिष्ट *arichṭa*, lesquels expriment l'idée de *bonheur*, sans doute avec quelques nuances légères, le suffixe *tâtil* (*tâti*) se prend dans le sens de करे *karé*, c'est-à-dire, « qui produit, qui fait; » de sorte que, selon les propres paroles du commentateur, शिवताति: est synonyme de शिवस्य कर: « qui produit le « bonheur. » Enfin, avec les mêmes mots, ce suffixe s'emploie dans le sens de भावे *bhâvé*, c'est-à-dire qu'il forme un mot exprimant l'état ou la notion abstraite de la chose indiquée par le primitif au-

[92] Pâṇini, IV, IV, rr. 142, 143, 144.

Digitized by Google

1 64 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. quel il est joint. Ainsi, selon le commentateur, fiiqn i Tu : çivatütih est le synonyme de ftiqUi : > étal de bonheur ou félicité. • Or, il suffit de rapprocher le tâti des Védas du tdt 7.cnd , pour se convaincre de l'identité fondamentale de ces deux suffixes. La dernière des significations que Pânini reconnaît à tâti permet même d'y rapporter le suffixe grec et latin m (nom. ™r) et tat (nom. tas). En latin et en grec, le suffixe est, comme en zend, terminé par une consonne; en sanscrit au contraire, il porte une voyelle de plus, et comme un second suffixe qui nous le présente sous une forme plus développée. En admettant que tôt ait en zend la signification que la règle 1 43 de Pânini attribue au sanscrit tâti, et en faisant l'application de cette signification à ce suffixe joint à haurva, nous lui donnerons le sens de produire ; et haurvatdt, qui est le nom de Khordad, se traduira par « qui produit tout. » Cette traduction s'accorde bien avec ce que nous apprennent et la glose de Ncrioscngh , et plusieurs autres textes du Zend Avcsta. Nériosengh après avoir transcrit, en omettant toute aspiration, haurvatdt en avirdâda, orthographe également admise par les Parses, ajoute cette explication : « l'immortel, le maître des eaux. * Or, le Zend Avesta nous apprend que Khordad fait couler l'eau sur la terre, et même ce génie est, dans un passage, identifié à l'eau L'expression • celui qui produit tout, • est une dénomination convenable pour le génie sous la garde duquel est placé l'élément qui joue un si grand rôle dans toutes les philosophies orientales, comme principe fécondant de la nature. Quant au nom que Plutarque donne à cet Amschaspand, il ne s'accorde que d'une manière peu directe avec la signification que nous avons déduite de l'analyse précédente. Le cinquième génie, créé par Ormuzd, est, selon lui, le dieu de la richesse, im»'»/ **. Anquetil ne s'arrête pas à relever la différence qui se trouve entre cette indication de Plutarque et l'interprétation qu'il pro" Zend Avesta, t. Il, p. 69 (dans un et écrit en pazend) ; 1. 1, 3e part. pag. io3. morceau consacré à l'invocation de R api tan " De ls. et Osir. c. 47. Digitized by Google

 pose pour le nom de Khordad, et il affirme, sans la discuter, l'identité de ces deux génies Nous devons dire que cette différence est moins grande, si l'on admet notre traduction; car entre l'être » qui produit tout » et qui , selon le Zcnd Avcsta , donne les biens à l'homme, et « le dieu de la richesse, » il y a certainement un rapport qui aura pu paraître suffisant pour autoriser cette dernière dénomination. L'explication que nous avons donnée de haurvatbya s'applique en partie au nom suivant amërëlatbya. La lecture uniforme des manuscrits ne laisse aucun doute sur la véritable orthographe de ce mot, dans lequel il faut voir, en retranchant la désinence bya , la forme absolue amcrëtaf pour amcrctdt. La seconde partie de ce mot a été analysée sur haarvatât. Le monosyllabe tât subit en effet, dans les divers cas de amcrëldt, les mêmes modifications que dans le nom de Khordad; et il devient, notamment & l'accusatif, tâtëm, • qui pro* duit. ■ la suppression de tât nous donne amërë, en sanscrit amrï, c'est-à-dire a privatif, et le radical mri (mourir). En supposant que l'emploi d'un radical verbal non infléchi, comme première partie d'un composé , soit régulier en zend , le mot amërëtdt signifiera littéralement * celui qui fait non mourir, • c'est-à-dire • qui donne l'immor« talité, » sens qui se trouve positivement dans la glose de Nériosengh, lequel traduit amërëtdtëm par amrityupratchdram . « ce qui fait « arriver l'immortalité « Mais je ne crois pas que l'on puisse ainsi employer, comme première partie d'un mot, un radical pur qui n'est encore entré dans aucune catégorie grammaticale; ou plutôt je ne pense pas que le suffixe tôt, qui n'est autre chose que le sanscrit tdti, puisse être joint à un autre mot qu'à un substantif ou à un adjectif. Or, comme amërë ne présente à lui seul l'apparence ni d'un substantif, ni d'un adjectif, je soupçonne qu'il faut lire ici amërcta, dont la dernière syllabe ta aura pu disparaître, " Anquehl , Mèm. de l'Acad. des < ruer. tom. XXXIV, pag. 3g3. — " M» Anq. n° a F, pag. 1 36.

1 66 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. comme nous avons vu que cela avait lieu dans haarvat pour haarvatdj. Ce retranchement me paraît d'autant plus facile à comprendre que le mot entier présenterait une accumulation considérable de l , améréiatât. Cette conjecture est justifiée par une leçon, rares! est vrai , mais qui est donnée par un bon manuscrit, le n° a F, qui , dans le passage auquel nous avons tout à l'heure emprunté la traduction de Nériosengh, lit amèrétatdtém , exactement comme nous pensons que le mot a dû être écrit dans le principe. 11 résulte de là que nous pourrons traduire régulièrement amërëtât (pour amërùta-ldt) , par • celui qui rend immortel, • ou vraisemblablement dans un sens moins relevé, « celui (ou ce qui) empêche la mort.» Anquetil est donc exact quand il rend ce mot par . qui fait aller (c'est-à-dirc , ■ paraître en abondance) les fruits, » ou par «qui donne l'immorta■ lité • seulement sa première traduction n'est guère qu'une paraphrase un peu vague. Le mot fruit ne se trouve pas dans le mot rend original; mais il est, si je puis m'exprimer ainsi, dans le rôle meme et dans les fonctions de l'Amschaspand Amerdad, que plusieurs textes nous montrent comme donnant les arbres et les fruits, et les protégeant **. Nériosengh nomme aussi Amerdad « l'immortel , le « maître des arbres. • Amerdad étant le dernier des Amschaspands, c'est à lui que devra répondre le génie que Plutarque appelle «*i «le a*A«f * J«'«r *' Zemt Avenu, loua. I, a' part. pag. 8a, note - i. Je ne crois pas ce|iendant avec M. de Bohten (De oruj. hmj. tend. pag. àg) que te mot rend que nous expliquons en ce moment soit le sanscrit amritam dâtâ. On voit, par notre analyse, de quels éléments est composé le primitif xend dont les Parles ont fait Amerdad. M. Pott [Etymologischc Foruhaiyen, introd. p. xxxvtil) remarque justement que le nom rend Amerdad n'offre, avec le sanscrit amaradatta , qu'une ressemblance accidentelle. M. llopp (i ërgteich Grau im. pag. a3g et aux notes) traduit le nom d' Amerdad par l'immortalité ; mais il ne s'occupe pas du suffixe qui entre dans la formation de ce mot, non plus que ries diverse? questions auxquelles l'étymologie do ce nom propre nous a paru devoir donner lieu. " Zend A testa , tom. 11, pag. 70 et 97 (dans deux fragments écrits en pareml : . comparer le Boundehesch , pag 36a. Digitized by Google

comme nous avons vu que cela avait lieu dans *haurvaṭ* pour *haurvatâṭ*. Ce retranchement me paraît d'autant plus facile à comprendre que le mot entier présenterait une accumulation considérable de *t*, *amĕrĕtatâṭ*. Cette conjecture est justifiée par une leçon, rare il est vrai, mais qui est donnée par un bon manuscrit, le n° 2 F, qui, dans le passage auquel nous avons tout à l'heure emprunté la traduction de Nériosengh, lit *amĕrĕtatâtĕm*, exactement comme nous pensons que le mot a dû être écrit dans le principe. Il résulte de là que nous pourrons traduire régulièrement *amĕrĕtâṭ* (pour *amĕrĕta-tâṭ*), par « celui qui rend immortel, » ou vraisemblablement dans un sens moins relevé, « celui (ou ce qui) empêche la mort. » Anquetil est donc exact quand il rend ce mot par « qui fait aller (c'est-à-dire, « paraître en abondance) les fruits, » ou par « qui donne l'immorta- « lité [47]; » seulement sa première traduction n'est guère qu'une paraphrase un peu vague. Le mot *fruit* ne se trouve pas dans le mot zend original; mais il est, si je puis m'exprimer ainsi, dans le rôle même et dans les fonctions de l'Amschaspand Amerdad, que plusieurs textes nous montrent comme donnant les arbres et les fruits, et les protégeant [48]. Nériosengh nomme aussi Amerdad « l'immortel, le « maître des arbres. »

Amerdad étant le dernier des Amschaspands, c'est à lui que devra répondre le génie que Plutarque appelle τῶν ἐπὶ πῖς καλοῖς ἰδέων

[47] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part. pag. 82, note 1. Je ne crois pas cependant avec M. de Bohlen (*De orig. ling. zend.* pag. 49) que le mot zend que nous expliquons en ce moment soit le sanscrit *amṛitaṁ dâtâ*. On voit, par notre analyse, de quels éléments est composé le primitif zend dont les Parses ont fait *Amerdad*. M. Pott (*Etymologische Forschungen*, introd. p. XXXVIII) remarque justement que le nom zend *Amerdad* n'offre, avec le sanscrit *amaradatta*, qu'une ressemblance accidentelle. M. Bopp (*Vergleich. Gramm.* pag. 239 et 247 aux notes) traduit le nom d'*Amerdad* par *l'immortalité*; mais il ne s'occupe pas du suffixe qui entre dans la formation de ce mot, non plus que des diverses questions auxquelles l'étymologie de ce nom propre nous a paru devoir donner lieu.

[48] *Zend Avesta*, tom. II, pag. 70 et 97 (dans deux fragments écrits en pazend); comparez le Boundehesch, pag. 362.

Digitized by Google

CHAPITRE I. 167 Ajmuejw, désignation assez vague qui paraît signiüer « l'artisan des * choses agréables qui ont un but honnête w. » Anquetil , sans s'arrêter à cette difficulté, rapproche sans hésiter le texte de Plutarque du nom d'Amerdad. Mais j'avoue que ce rapprochement même me parait peu favorable à son opinion; et si Plutarque a voulu désigner l'Amschaspand que les Parses nomment Amerdad, il faut convenir, ou que les documents auxquels il a puisé étaient peu exacts, ou (ce qui est moins vraisemblable) qu'il ne les a pas parfaitement compris. Nous ne ferons plus, après cette analyse, qu'une remarque qui tombe également sur l'un et sur l'autre des noms expliqués dans ce paragraphe. C'est qu'il ne faut pas conclure de la présence de la désinence bya employée comme caractéristique de chacun de ces mots, qu'il y a deux Khordad et deux Amerdad. Le duel porte sur la réunion de ces deux Antschaspands, et non sur chacun d'eux en particulier. C'est comme si le texte disait: «à ces deux êtres, celui • qui produit tout, et celui qui donne la vie. < Quant au genre de ces mots, ce n'est pas ici qu'il pourrait être déterminé, puisque la désinence bya est, comme le sanscrit bhyâm, commune au masculin et au féminin. Mais nous pouvons déjà dire que nous trouverons plus tard les mots haurvalâf et amirëldt (pour amérctatât) joints à des adjectifs masculins et d'autres fois à des adjectifs féminins. Il me parait permis de conclure de là que ces mots ont primitivement les deux genres; conclusion qui me semble appuyée par l'explication que j'ai donnée de ces noms, qui, avant de devenir des titres de génies, sont de véritables adjectifs. La détermination précise du genre qu'ils prennent quand ils deviennent noms propres, n'est pas très-facile, à cause du nombre assez borné d'exemples que les textes nous fournissent. Cependant je pense que, en tant que titres des génies Khordad et Amerdad, les mots zends haurvalâf et amené tât sont plutôt féminins que masculins; et je me fonde en ce point sur " Dell. et Oar. c. 47.

 l’existence d'autres mots formés avec le suffixe ldi qui sont féminins. Si anlât par exemple, qui est le nom zend du génie nommé par les Tarses Aschlâd, est féminin, l'analogie doit nous porter à admettre que haurvatât et amcrèt&l sont du même genre. 6. Tous les manuscrits lisent ce passage de la même manière, è l’exception du n° 3 S, pag. a, qui écrit taçnê , au lieu de tasnê, et du n° 6 S qui lit jjaajbqo laçni. Le n" 3 S emploie deux fois et le n° a une, dans le mot gèus, le m g, forme rare, au lieu du (jj_. Nériosengh traduit plus exactement ce passage qu'Anquetil; ces quatre mots signifient en effet : * au corps du taureau, à l'âme « du taureau. » En traduisant par « Goschoroun qui a soin des trou« peaux, » Anquetil ne fait que transcrire, suivant la coutume des Parscs, les mots zends gèus urunê, et il attribue au mot taçnê un sens que le radical d’où il dérive peut vraisemblablement avoir, mais qui ne parait pas donner la traduction véritable de taçnê. Ce dernier mot est le datif singulier d’un thème dont nous verrons l’accusatif tachâném, et qui, conséquemment, doit être lachan. 11 suit exactement la déclinaison du sanscrit rûdjan (roi), et la formative an perd son a dans les mêmes cas que ce dernier substantif; de lâ vient que le suffixe au datif est réduit à né qui se joint immédiatement au radical tac/i. Je suis tenté de croire qu’il faut lire ce mot taçnê avec le n” 3 S et en partie le n° 6 S, et je vois dans l'emploi du ay s pour le » ç , si fréquent devant n , un nouvel exemple de la confusion de ces deux lettres. Ce qu'il y a de certain, c’est que nous trouverons bientôt tachâncm, orthographe dont l’exactitude ne peut être contestée, puisque tasânëm serait impossible en zend, et que si tas était le radical de ce mot, il faudrait taghànèm. Nous avons vu au commencement de ce chapitre que la langue zende possède une racine tach qui a le sens de faire, ou plutôt de composer. Avec le suffixe an, ce radical forme un substantif lachan qui prend le sens de corps, par suite d’une analogie semblable à celle qu'on remarque dans la dériD.igitized by Google

 vation du substantif sanscrit saihhanana (corps) , littéralement compages, lequel est formé de sam (cum) et de han (verberarc). Nous ne nous arrêterons pas à expliquer le génitif gèas (du taureau) de gâus au nominatif; nous avons suffisamment parlé de ce mot, qui répond au sanscrit gôs. Le dernier mot de notre paragraphe, urané, que le seul n° 6 S lit j|>^> uruni, est le datif d'un mot dont l'accusatif est urvâném, et dont le thème doit être urvan. Quoique je ne trouve pas en sanscrit d'autre analogue de ce substantif que aras (poitrine), que l'on tire d'une racine peu commune ur et du suffixe as M, je crois cependant que le mot zend qui nous occupe est dérivé d'un radical ur avec le suffixe van. Je déduis l'existence de ce suffixe de l'accusatif ur-vdn-ém, où il s'augmente régulièrement; et quant à la signification à! âme que les Parses attribuent à ce mot , j'observe d'un côté, quelle est justifiée par celle du persan yljy qui n'est qu'une altération très-légère du zend urvan, et de l'autre, que le même radical qui en sanscrit a donné naissance au mot uras (poitrine), peut avoir produit en zend un mot désignant l'àmc ou le coeur. On remarquera que le suffixe van, perdant son a, se contracte en un, au moyen du retour de la semi-voyelle v à son élément voyelle, sans doute par un principe analogue à celui qui supprime l'a du suffixe an dans lachan. et en fait au datif laçné, comme nous avons proposé tout à l'heure de l'écrire. Le datif étant un des cas que M. Bopp nomme faibles, le suffixe doit s'y présenter sous sa forme la plus abrégée; il faut pour cela qu'il perde une partie des éléments qui le composent, et, parmi ces éléments, celui qui doit être sacrifié sera plutôt la voyelle médiale que la semi-voyelle initiale, qui donne en quelque sorte son nom au suffixe. 7. Le premier mot de cet article, âthrë, est lu l

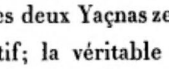
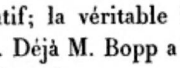
 suivant ahurahé. Les autres copies du Yaçna ont âthré , au datif, d'un thème dont le nominatif est âtars, et l'accusatif dtarém. Ce mot peut être présenté comme un des appuis les plus solides de notre théorie sur l'aspiration d'une consonne et particulièrement d'une dentale, lorsqu'elle vient à rencontrer la liquide r. En effet, tant que le t reste éloigné de la liquide, au nominatif et à l'accusatif par exemple, il ne s'aspire pas. Mais si la suppression de la voyelle a, suppression qui est régulière pour les cas faibles , rapproche le r du t, de manière que de âtar on ait âlr, le / s'aspire nécessairement. Je regarde dlar comme la forme absolue de ce mot qui suit le thème de la déclinaison imparisyllabique, et dont j'ai proposé, à la fin de la note R, une double explication. Je dois dire qu'aucune de ces explications ne me satisfait complètement, et que la véritable étymologie de âtar (feu) est encore obscure pour moi. Je passe les mots bien connus ahurahé mazdào, ■ de Ahuramazda , • pour arriver à l'adjectif yaëtuçlëmâi qui modifie le datif dthrê. Le n* a F, p. 4, et le n" 3 S, le lisent et le n* 6 S qegj uyç La première de ces deux leçons est, selon toute apparence, la meilleure; car nous devons voir dans les deux dernières syllabes tëmâi, que donnent trois manuscrits, le suffixe du superlatif ténia : d'où il résulte que le tumâi du n* 6 est fautif. Nériosengh et Anquetil s'accordent de. plus à trouver ici un superlatif. Le commencement du mot est écrit par trois copies du Yaçna yactas, sauf la variante de la sifflante finale que notre Vcndidad-sadé remplace, sans doute à tort, parla palatale» ç; le n° 6 seul écrit yaétis. Il me semble plus sûr de suivre la leçon donnée par le plus grand nombre des manuscrits, d'autant plus que nous pouvons reconnaître dans yaêtus le suffixe tas qui forme fréquemment des substantifs désignant des agents, tandis que le suffixe tis du n" 6 S indique plus souvent des états. Or, que nous devions trouver ici un nom d'agent, c'est ce ^ dont le témoignage d'Anquctil et celui de Nériosengh ne nous permettent pas de douter. Anquetil traduit ce mot par « le plus agisDigitized by Google

CHAPITRE I. .71 * sant , ■ Nériosengh par un terme sanscrit dont le sens propre doit être * celui qui vient le plus à la rencontre. • En suivant cette dernière indication , il semble qu'on peut retrouver dans le yaêtus zend , le ydlu, et au nominatif yâtus, du sanscrit. Ce mot se rencontre déjà en zend avec la signification de magicien ; de sorte que si l'on admettait que yaêtus n'est encore que le même mot, la modification du radical pourrait être regardée comme destinée à distinguer l'une de l'autre les deux acceptions, yaêtus (celui qui va), etydfos (magicien). Mais cette modification elle-même donne lieu à une difficulté qu'il est plus aisé d'indiquer que de résoudre; c'est que si yâtu doit changer sa première voyelle sous l'influence de la semivoyelle y. cette voyelle doit devenir é et non aê, groupe que nous réservons, sauf quelques exceptions, pour exprimer IV guna sanscrit. La seule explication qui puisse rendre compte de la présence de aê pour é , c'est la disposition où sont naturellement les copistes de regarder tous les ê médiaux comme devant être précédés d'un a. L'orthographe yaêtus serait donc, dans celte hypothèse, une faute peut-être ancienne des copistes; et ce qui me confirmerait dans cette opinion, c'est qu'on trouve dans le Vispcred le mot, assez rare, qui nous occupe, écrit yêtaslimâi, sans la voyelle a M. En admettant donc que yêtus, comme je propose de l'écrire, soit la modification du sanscrit yâln, et en le joignant avec la caractéristique du nominatif au suffixe te nui 1 (datif de tëma) , nous aurons un adjectif signifiant « celui qui va ou qui vient le plus. » Cette interprétation ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Anquetil , « le plus « agissant; » peut-être le mot rapide serait-il plus exact. Nériosengh ajoute l'idée de rencontre, ce qui fait penser à un passage des Védas où il est dit que le feu s'avance à la rencontre du voyageur qui regagne sa maison. Il ne paraît pas cependant que cette idée se soit présentée aux commentateurs pchlvis du Yaçna; car leur glose, que Nériosengh a traduite , semble signifier : • le feu d'Ahuramazda , 11 Ms. Aoq. n° 3 F, pag. 44. 22. v

Digitized by Google

i72 commentaire sur le yaçna. « celui des maîtres immortels qui se présente le plus, parce qu'il a « deux symboles, l'un pour ce monde, l'autre pour le monde supé« rieur; savoir, le charbon (sans doute le feu) et la lumière. » C'est évidemment à la double l'orme sous laquelle il se manifeste, le feu et la lumière, que les Parses ont attribué le choix de l'épithète par laquelle le texte désigne ici l'élément igné. C'est parce qu'il paraît deux fois dans l'univers qu'on a pu dire que, de tous les Amschaspands, c'était celui qui se présentait le plus, qui venait le plus à la rencontre , sans doute de l'homme. Cette glose me semble déterminer assez heureusement la signification du zend yétustema; ce n'est pas seulement ■ celui qui est le plus rapide » qu'il faut entendre, mais bien • celui qui arrive le plus tôt en présence de l'homme. • Les deux mots suivants amësanâm çpëntanâm forment, comme on sait, le nom propre des Amschaspands, nom qui n'est que la transcription des mots zends, dont le sens est, selon Anquetil. « immor■ tels excellents. • Nériosengh traduit le premier de ces deux mots par immortel, et le second quelquefois par maître, quelquefois par excellent. Les deux Yaçnas zend-sanscrits lisent ce mot ce qui est fautif; la véritable leçon est celle du n° 6 S améchanâm. Déjà M. Bopp a proposé une explication ingénieuse de ce mot qu'il rend par « non connivcns, > en le comparant au sanscrit amicha **. Mais en admettant que le radical mich , seul et non précédé de ni, signifie connivcrc. et qu'on en puisse former avec l'« négatif un substantif sans guna, ce ne serait pas, selon moi, une raison suffisante pour reconnaître l'identité du zend amëcha et du sanscrit amicha. Je vois contre ce rapprochement Une objection grave; c'est que la voyelle i du sanscrit ne se change jamais en ë dans la langue zende. I.a voyelle ë , dans les mots communs au zend et au sanscrit, n'est que l'adoucissement de la voyelle a, passant au son de e bref. Or, en suivant ce principe, nous ramènerons amccha à sa forme primitive amacha; et il ne restera plus à déterminer, pour retrouM Veryleich. Gramm. pag. a44♦ Digitized by Google

« celui des maîtres immortels qui se présente le plus, parce qu'il a « deux symboles, l'un pour ce monde, l'autre pour le monde supé- « rieur; savoir, le charbon (sans doute le feu) et la lumière. » C'est évidemment à la double forme sous laquelle il se manifeste, le feu et la lumière, que les Parses ont attribué le choix de l'épithète par laquelle le texte désigne ici l'élément igné. C'est parce qu'il paraît deux fois dans l'univers qu'on a pu dire que, de tous les Amschaspands, c'était celui qui se présentait le plus, qui venait le plus à la rencontre, sans doute de l'homme. Cette glose me semble déterminer assez heureusement la signification du zend *yêtustĕma;* ce n'est pas seulement « celui qui est le plus rapide » qu'il faut entendre, mais bien « celui qui arrive le plus tôt en présence de l'homme. »

Les deux mots suivants *amĕsanām çpĕñtanām* forment, comme on sait, le nom propre des Amschaspands, nom qui n'est que la transcription des mots zends, dont le sens est, selon Anquetil, « immor- « tels excellents. » Nériosengh traduit le premier de ces deux mots par *immortel,* et le second quelquefois par *maître,* quelquefois par *excellent.* Les deux Yaçnas zend-sanscrits lisent ce mot  , ce qui est fautif; la véritable leçon est celle du n° 6 S  *amĕchanām.* Déjà M. Bopp a proposé une explication ingénieuse de ce mot qu'il rend par « non connivens, » en le comparant au sanscrit *amicha* [52]. Mais en admettant que le radical *mich,* seul et non précédé de *ni,* signifie *connivere,* et qu'on en puisse former avec l'*a* négatif un substantif sans *guṇa,* ce ne serait pas, selon moi, une raison suffisante pour reconnaître l'identité du zend *amĕcha* et du sanscrit *amicha.* Je vois contre ce rapprochement une objection grave; c'est que la voyelle *i* du sanscrit ne se change jamais en *ĕ* dans la langue zende. La voyelle *ĕ,* dans les mots communs au zend et au sanscrit, n'est que l'adoucissement de la voyelle *a,* passant au son de *e* bref.

Or, en suivant ce principe, nous ramènerons *amĕcha* à sa forme primitive *amacha;* et il ne restera plus à déterminer, pour retrou-

[52] *Vergleich. Gramm.* pag. 244.

Digitized by Google

CHAPITRE I. * i73 ver le correspondant sanscrit de ce mot, que la consonne ou le groupe de consonnes auquel est substitué le rend ch. Parmi les lettres que représente cette sifflante est le groupe Ichtchh qui, rétabli dans amacha, nous donne amalchlchha. c'est-à-dire la forme pâlie du sanscrit amartya (immortel). Le témoignage de Nériosengb qui attribue ce sens au mot rend que nous examinons, joint à la considération que quelques termes de la langue religieuse des Parses ont subi des altérations très-considcrables, me paraît appuyer cette explication. Elle s'était déjà présentée à l'auteur d'un article critique sur un mémoire de M. Erskinc de Bombay, article inséré dans le Quarterly oriental Magazine de Calcutta 55, et dont je n'ai eu connaissance que depuis peu de temps. Mais, tout en l'adoptant avec l'auteur précité , je ne puis en tirer la conséquence que le rend est une langue forgée de mots indiens de tous les âges. Au reste, je ne disconviens pas que l'explication de M. Bopp n'offre au premier abord quelque chose de plus philosophique. On n'est pas obligé pour l'admettre de recourir à un mot d'une formation aussi moderne que amatchlchha ; mais cet avantage ne compense pas à mes yeux l'inconvénient qu'il y aurait à supposer pour le mot amécha un changement de lettres qui serait peut-être unique dans la langue. Un autre rapprochement, dû également à M. Bopp, est celui que ce savant a établi entre le rend çpëhta et le mot lithuanien szventa J'avoue «pic, si j'eusse connu ce mot, je n'aurais pas essayé, comme je l'ai fait ci-dessus, de retrouver le rend çpëhta dans la langue sanscrite M. Cependant l'analogie si frappante de ces deux idiomes, le sanscrit et le zend, et ce fait bien constaté qu'il y a très-peu de mots dans cette dernière langue «pii ne puissent se retrouver en sanscrit, sinon avec le même sens, au moins avec une forme analogue, justifient jusqu'à un certain point le rapprochement que j'ai proposé; et je pense encore que si le zend çpëhta a en sanscrit son M Quart, orient. Mag. juin i8a4, p. i84- ** Voye* ci-dessus, Obterv. sur l'aiphub. 14 Vergleich. Gramm. pag. 20. zend, pag. xcvi.

ver le correspondant sanscrit de ce mot, que la consonne ou le groupe de consonnes auquel est substitué le zend *ch*. Parmi les lettres que représente cette sifflante est le groupe *tchtchh* qui, rétabli dans *amacha*, nous donne *amatchtchha*, c'est-à-dire la forme pâlie du sanscrit *amartya* (immortel). Le témoignage de Nériosengh qui attribue ce sens au mot zend que nous examinons, joint à la considération que quelques termes de la langue religieuse des Parses ont subi des altérations très-considérables, me paraît appuyer cette explication. Elle s'était déjà présentée à l'auteur d'un article critique sur un mémoire de M. Erskine de Bombay, article inséré dans le *Quarterly oriental Magazine* de Calcutta [53], et dont je n'ai eu connaissance que depuis peu de temps. Mais, tout en l'adoptant avec l'auteur précité, je ne puis en tirer la conséquence que le zend est une langue forgée de mots indiens de tous les âges. Au reste, je ne disconviens pas que l'explication de M. Bopp n'offre au premier abord quelque chose de plus philosophique. On n'est pas obligé pour l'admettre de recourir à un mot d'une formation aussi moderne que *amatchtchha;* mais cet avantage ne compense pas à mes yeux l'inconvénient qu'il y aurait à supposer pour le mot *amĕcha* un changement de lettres qui serait peut-être unique dans la langue.

Un autre rapprochement, dû également à M. Bopp, est celui que ce savant a établi entre le zend *çpĕñta* et le mot lithuanien *szventa* [54]. J'avoue que, si j'eusse connu ce mot, je n'aurais pas essayé, comme je l'ai fait ci-dessus, de retrouver le zend *çpĕñta* dans la langue sanscrite [55]. Cependant l'analogie si frappante de ces deux idiomes, le sanscrit et le zend, et ce fait bien constaté qu'il y a très-peu de mots dans cette dernière langue qui ne puissent se retrouver en sanscrit, sinon avec le même sens, au moins avec une forme analogue, justifient jusqu'à un certain point le rapprochement que j'ai proposé; et je pense encore que si le zend *çpĕñta* a en sanscrit son

[53] *Quart. orient. Mag.* juin 1824, p. 184.
[54] *Vergleich. Gramm.* pag. 20.
[55] Voyez ci-dessus, *Observ. sur l'alphab. zend*, pag. XCVI.

Digitized by Google

 analogue, ce n’est sans doute que la syllabe ç va du monosyllabe çvas, dans le sens de bénédiction. Il ne nous reste plus, pour terminer ce que nous avons à dire de ce paragraphe, qu’à résumer les interprétations que nous avons proposées pour chacun des articles qui le compbsent, et qu’à en donner ainsi la traduction suivie et complète. • J’invoque et je célèbre Bahman (la bienveillance)5*; Ardibc• hescht (la pureté excellente); Schahriver (le roi désirable) **; Sapandomad (celle qui est sainte et soumise); Kbordad et Amerdad • (celle qui produit tout, et celle qui donne la vie); le corps du • taureau, l’âme du taureau; le feu d’Ahuramazda, le plus rapide « des saints immortels. » * J ‘ai oublié de faire remarquer on analysant les mots wujhavê manaÿhé , qui reviennent au sanscrit v usumanas, que ces deu,x mots existaient , chez les Brahmanes , ainsi réunis pour former un nom propre, celui de l'ammanas, sous lequel est connu un roi cité par les Védas (Colebrookc, Ai ta t. Bes. tom. \1II, pag. 385, éd. Cale.). Cest donc à vasamanat qu'il faut comparer le zend vâku manô t et non à bdhuman (qui serait en zend bdzuman) , comme l'a proposé M. de Bolilen dans sa dissertation De orig. hntj. zend. pag. 48. M. Pott (Etym. Fonch. introd. pag. xlv) a déjà relevé cette erreur qu'avait commise aussi Sir J. Malcolm. Le même auteur a rapproché du mot Bahman plusieurs noms propres persans , tels que Vonones , Aman et quelques autres, à l'aide de procédés qui ne sont peut-être pas toujours aussi fondés que hardis. Voyez au reste ces rapprochements dans l'introduction qui ouvre son travail déjà cité. (Etym. Fonchung. introd. pag. xlu.) lT Je n’ignore pas combien cette traduction est vague , mais on devra aussi convenir que notre langue n'est pas celle qui se prête le mieux à la traduction des mots si complexes et si compréhensifs du sanscrit ou du zend. Je ne crois pas que vairya, dans le mot khehathra vairya , signiüe vénérable ; j'aime mieux lui attribuer le sens du sanscrit varya employé dans l’acception de • ce • lui auquel il faut s'adresser pour en obte• nir l'objet de ses désirs. » Peut-être ce sens doit-il s'appliquer également au vairyé de la prière yathâ ahu, etc. Cette interprétation changerait d'une manière peu sensible la traduction que nous avons proposée plus haut ; elle lui donnerait seulement un peu plus de précision. C'est comme si le texte disait : « comment le seigneur doit-il être • abordé pour qu’on obtienne sa faveur ? • Digitized by Google

CHAPITRE I. >75 III. •JtîttftW •H3W*,ty)J‘ -Hî|W^** (Ligne) 3 6 — 5.) TRADUCTION D ANQUETIL. • Je prie et j'invoque le Vendidad donné à Zoroastre, saint, pur ■ et grand w. • Ce paragraphe , ainsi que l’a fait remarquer Anquetil , n’appartient pas au Yaçna proprement dit. Il renferme, selon les Parses, la mention du Vendidad; et comme tel, il ne se trouve dans aucun exemplaire du Yaçna. Nous sommes donc ici privés du secours des variantes que pourraient nous fournir les trois autres manuscrits qui contiennent la liturgie des Parses. Cependant comme ce passage se répété fréquemment dans notre Vcndidad-sadé, nous pouvons corriger avec certitude les inexactitudes légères qu’on remarque dans ce passage tel qu’il est donné ici. Le mot hadhadâtâi doit être divisé en deux, et ackaônê doit être lu avec un o bref, •jolies.-"Nous avons déjà rencontré ce passage au paragraphe III de l’Invocation w, et nous avons essayé de montrer que si les Parses avaient pu, par la suite des temps, s’accoutumer à y voir le nom du Vendidad, le texte ne devait guère avoir primitivement d’autre signiiicau Zend Avesta , 1. 1, a' part pag. 8a. — M Voye* ci-dessus , Invocation, pag. 10 sqq.

The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate

176 commentaire sur le yaçna. tion que celle que nous avons proposée. Conformement à l'analyse donnée ci-dessus, nous traduirons : • J'invoque, je célèbre celui qui est donné en ce monde, donné « contre les Dévas, Zoroastre pur, maître de pureté. ■ IV. "U»)'>o>'u'*U> (Ligne» 6,7 a.) TRADCCTÎON DE üéftIOSENGII. fHM^?TTfn Hqufmfa ijoqMÇVi l fïïl srç mzmt ill^Wd JT-ij TTMM-HW1 II ilU((Mfi'«ZTT qtii|1^4l qU4|J]= (ï n « (Ms. Anq. n° a F, pag. U et 8.) TRADUCTION DANQÜETIL. « Je prie et j'invoque les Gâhs saints et grands, Oschen saint, pur « et grand 6l. ■ W VARIANTES DE LA TRADUCTION De KÉRIOSENGH. Les deux Yaçnas tend -sanscrits lisent avec un anusvâra, nimamtrayâmi. Le n° 3 S écrit tampurvrmtyâmi au lieu de tampûrnayâmi ; le n° a double le n sous le r. Il faut ahâni pour ahxu que les mss. ont peut-être mis pour ahnah , en regardant le mot ahan comme roasc. Il n'est pas aisé de reconnaître si les copistes ont employé pour la demiere syllabe de gurun la voyelle brève ou longue. Le n* a écrit tanidhâyâh et uxmdhAyânt ; nous suivons le n* 3- Les deux mss. ont amtah. Le n* 3 a sakyatê ; nous suivons le n* a. Le n* 3 a gamtu et le n* a gamtum; nous rétablissons gantum. Le n* 3, pag. 5, lit imiAinâmnî punydtmani punyagurwri ; nous suivons le n* a F, pag. 8. " Zend /Irrita, tom. I , a* part. pag. 8a. Digitized by Google

CHAPITRE I. 177 La traduction de Nérioscngh , telle qu'elle se trouve dans les manuscrits, ne comprend pas la totalité de celle d'Anquetil, parce que le Vendidad-sadé, dont nous suivons le texte, insère ici la mention du Gâh Oschen qui ne se trouve pas à cette place dans le Yaçna proprement dit. Un commentaire consacré spécialement à cet ouvrage aurait certainement pu omettre les passages qui n'en font pas, à proprement parler, partie intégrante. Mais comme ces passages sont en petit nombre, et que d'ailleurs ils se retrouvent dans le Yaçna même à d'autres places, nous avons cru devoir les comprendre dans notre analyse. Nous avons donc interverti l'ordre des Yaçnas zend-sanscrits, et au lieu d'attendre, pour donner la traduction de Nériosengli, que la mention du Gâh Oschen se présentât dans les Yaçnas zend-sanscrits, nous l'avons placée ici, saufà indiquer plus tard l'endroit où elle se trouve dans les Yaçnas non mêlés avec le Vendidad. Nous avons expliqué déjà le premier mot de ce texte, et nous avons fait voir en quoi différaient l'une de l'autre les interprétations de Nériosengh et d'Anquetil". Ce mot, que le n" 6 S seul lit , est ici au datif pluriel, caractérisé par la désinence byô devant laquelle i s'ajoute parce qu'il est appelé par le y de la désinence. L'a du thème açnya s'augmente en ê comme en sanscrit, avec cette différence qu'en zend on l'écrit aê, soit que, comme le pense M. Bopp, quand la voyelle ê est médiale, elle prenne un a prosthétique, soit que, comme j'inclinerais à le croire, l'é médial ait été de bonne heure confondu dans l'orthographe avec IV véritablement guna, qui d'ordinaire n'est que médial et initial. Quant à l'origine de cet ê , écrit en zend aê, M. Bopp l'attribue à l'influence rétroactive , si je puis m'exprimer ainsi , de la semi-voyelle contenue dans la désinence byô. Mais cette influence s'est déjà manifestée en zend par l'insertion de la voyelle i, et il semble difficile de s'expliquer comment elle a pu agir encore sur l'a final de la forme absolue " Voyei ci-dessus , Invocation, $ IN, pag 33 I. a3

Digitized by Google

La traduction de Nériosengh, telle qu'elle se trouve dans les manuscrits, ne comprend pas la totalité de celle d'Anquetil, parce que le Vendidad-sadé, dont nous suivons le texte, insère ici la mention du Gâh Oschen qui ne se trouve pas à cette place dans le Yaçna proprement dit. Un commentaire consacré spécialement à cet ouvrage aurait certainement pu omettre les passages qui n'en font pas, à proprement parler, partie intégrante. Mais comme ces passages sont en petit nombre, et que d'ailleurs ils se retrouvent dans le Yaçna même à d'autres places, nous avons cru devoir les comprendre dans notre analyse. Nous avons donc interverti l'ordre des Yaçnas zend-sanscrits, et au lieu d'attendre, pour donner la traduction de Nériosengh, que la mention du Gâh Oschen se présentât dans les Yaçnas zend-sanscrits, nous l'avons placée ici, sauf à indiquer plus tard l'endroit où elle se trouve dans les Yaçnas non mêlés avec le Vendidad.

Nous avons expliqué déjà le premier mot de ce texte, et nous avons fait voir en quoi différaient l'une de l'autre les interprétations de Nériosengh et d'Anquetil[62]. Ce mot, que le n° 6 S seul lit 𐬀𐬞𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀, est ici au datif pluriel, caractérisé par la désinence *byô* devant laquelle *i* s'ajoute parce qu'il est appelé par le *y* de la désinence. L'*a* du thème *açnya* s'augmente en *ê* comme en sanscrit, avec cette différence qu'en zend on l'écrit *aê*, soit que, comme le pense M. Bopp, quand la voyelle *é* est médiale, elle prenne un *a* prosthétique, soit que, comme j'inclinerais à le croire, l'*é* médial ait été de bonne heure confondu dans l'orthographe avec l'*é* véritablement *guṇa*, qui d'ordinaire n'est que médial et initial. Quant à l'origine de cet *é*, écrit en zend *aê*, M. Bopp l'attribue à l'influence rétroactive, si je puis m'exprimer ainsi, de la semi-voyelle contenue dans la désinence *byô*. Mais cette influence s'est déjà manifestée en zend par l'insertion de la voyelle *i*, et il semble difficile de s'expliquer comment elle a pu agir encore sur l'*a* final de la forme absolue

[62] Voyez ci-dessus, *Invocation*, § III, pag. 33.

Digitized by Google

 Pour comprendre ce double effet de l'action du y, il faut admettre que le changement de la voyelle a en é (zend aé) est antérieur à l'insertion de la voyelle i devant byâ. En effet, il est permis de supposer que l'épenthèse de l'i, dont on ne trouve en sanscrit que de faibles traces, est postérieure en zend à la séparation des idiomes ariens, ou que du moins elle n'a été appliquée aussi uniformément à la langue zende que depuis celte séparation. 11 est bon de remarquer que cette augmentation de l'a du thème en é devant la désinence byô, ne porte pas indifféremment sur tous les a, car nous verrons des mots formés avec le suffixe van perdre leur nasale finale, et se trouver ainsi terminés en a, sans que pour cela cet a devienne aé; c'est ainsi que nous avons achavabyô au lieu de achavaéibyô. On serait tenté d'en conclure qu'il faut attribuer une autre origine à la présence de é (zend aé) dans les noms dont le thème se termine en a. Cette voyelle appartient peut-être à la désinence êbyas (zend aêibyd) propre aux noms en a, et cette désinence n'est vraisemblablement que le datif êbyas, de ayam. Je ne voudrais pas cependant affirmer, d'après ce seul fait, que le pronom tout entier est venu se joindre au thème pour lui servir de désinence. Car tout en reconnaissant que les pronoms ont une part considérable dans la formation des désinences des noms substantifs , on doit remarquer que ces mots subissent, pour être réduits à l'état de simples terminaisons, des changements qui les altèrent quelquefois d'une manière très-forte. Quelque opinion que l'on admette sur \'é (zend aé) du datif, le sens de ce mot me paraît être celui que donne Anquetil, mais qu'il exprime d'une manière peu claire par Gdh, sans doute avec le sens de temps. Nériosengh se sert du mot jour; ce serait plutôt parties du jour qu'il faudrait dire. Mais sa traduction hésite entre le sens de jour et celui de saihdhyd, qu'il faut regarder ici comme la désignation des périodes dans lesquelles est divisé le jour. Nériosengh accompagne sa traduction d'une glose peu correcte sous le rapport Digitized by Google

CHAPITRE I. 179 de la syntaxe, et dont le sensparaît être : • ce qui peut arriver d'une • division du jour à une autre division, cela a lieu par sa puis« sance;.-» en d'autres termes sans doute : • les événements qui se • passent dans l'intervalle d'une portion du jour à une autre, sont • à la disposition du génie qui préside à cette partie de la journée. • Cette glose, qui n'ajoute rien au sens du passage, fait cependant voir que les noms des portions du jour que nous allons passer en revue , ont été personnifiés par les Parses et sont devenus des génies et des êtres considérés comme existants, au même titre que les Amschaspands et que les Izeds. Au mot açnyaéibyô se -rapporte ratukyô que tous les manuscrits lisent de même, mais que le seul n° 6 S réunit à tort au mot qui le précède, achahé, lu dans le seul n* 1 F On reconnaît facilement dans ratabyô le datif pluriel du mot rata, déjà expliqué; on doit seulement remarquer ici que la semi-voyelle du suffixe byô n'attire pas devant elle l'i épenthétique, circonstance que nous verrons se reproduire au datif pluriel de tous les noms en a. Nous examinerons dans une note spéciale les faits analogues à celui que nous indiquons en ce moment, faits qui limitent d'une manière remarquable l'application de la loi de l'épenthèse de l'i devant b suivi d'un i ou d'un y. Le nom de la période invoquée ici, nom qui se représente rarement dans le Yaçna proprement dit, est écrit diversement: par le n° 6 S, p. 4; et aui|^uijuo> par les nM a F, p. 8, et 3 S, p. 5. Je ne doute pas que la première syllabe ne doive s'écrire ucha, la sifflante dentale étant impossible après u et devant a. La syllabe hé n'est pas aussi certainement établie; les manuscrits cependant la lisent le plus souvent de cette manière. Mais il ne peut y avoir le moindre doute sur la finale ndi qui porte la caractéristique d'un nom masculin dont le thème est en a, achahéna , ou selon d'autres, uchahina. Je n'hésite pas à reconnaître, dans la partie fondamentale de ce mot, le sanscrit achat, qui désigne la fin de la nuit et î3.

180 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. le commencement du jour, rapprochement qui me paraît démontré par ce fait même, que, selon les Parses, le Gâh Oschen commence à minuit et se termine à la pointe du jour. Nériosengh exprime trèsclairement cette idée par la glose suivante : ■ période de la seconde • partie de la nuit. » Je trouve en outre en zend le sanscrit uchas lui-même, et cela dans un passage consacré à l'invocation du génie Oschen. Ce passage fait partie du volume des leschts; je le donne sans rien retrancher de ce qui s'y trouve : -Cffyoïy •"££>> •-•JtîÇ",6^")*© .piyvQl» " 6 Anquetii traduit ainsi ce texte : • Je fais Izeschné à Oschen, saint, ■ pur et grand. Je fais Izeschné à ceux qui sont purs. Je fais Izeschné > à (Oschen) élevé64. » Sans m'arrêter à indiquer les inexactitudes évidentes de cette traduction, j'interprète immédiatement ceux des mots de ce texte qui peuvent servir à l'explication de celui qui nous occupe. Le premier, que je lis avec un £ch, quoique le manuscrit donne un ay qui me parait fautif à moins qu'on ne lui assigne la valeur de ch, est l'accusatif de achahenâi dont il est en ce moment question. L'analogie que présente ce mot avec uchâm , le premier terme de la seconde invocation, est trop évidente pour ne pas être immédiatement reconnue. Mais en même temps il faut admettre celle du zend uchâm avec le sanscrit '3^T uchd. le nom de l'au« rore. Anquetii traduit ce mot, joint à l'adjectif çrirûm, par « ceux qui « sont purs; • cette version est inexacte, il faut dire : « nous adres« sons notre hommage à la belle aurore, ou à l'aurore fortunée. » Car le mot zend, que le manuscrit lit à tort, selon moi, asàm, est l'accusatif de uchâ qui doit avoir le même sens qu'en sanscrit. Fnlin C(l)*Jfu>{22.> uchâoijhém, objet de la troisième invocation, est l'accusatif d'un mot dont le thème serait uchas , et qui présente, avec les deux termes précités, un rapport évident. Pour trouver que ce rap" Ml. Anq. n* 3 S, pag. 417. — " Zend Aveita, tom. U, pag. 1 1 1.

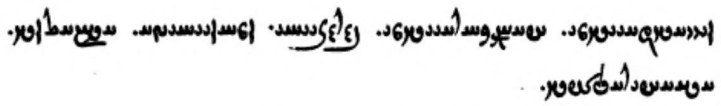
Digitized by Google

 port est aussi frappant que je le suppose, il faut écrire ce mot comme je le fais, et non, selon le manuscrit, avec un sa f, qui me paraît fautif en cet endroit. Ànquetil traduit ce mot par élevé. en sous-entendant Oschen; et il est facile de voir qu'il a été conduit à cette interprétation par le sens qu'il était dans l'habitude de donner à uç. Cette opinion n'en est pas moins erronée; et uchdoghcm, qui serait en sanscrit uchâsam, nous donne le thème o chas, qui existe en sanscrit lettre pour lettre avec le sens de aurore. La seule différence que je remarque, c'est qu'en sanscrit 3M*i uchas est neutre, tandis que le zend uchâoghèm suppose nécessairement un thème masculin, ou, comme je le crois plutôt, féminin. Or, ce thème uchas, en admettant même que, à cause de la diplithongue pu do, il faille l'écrire uchas, n'en est pas moins le primitif d'où dérive le zend achahéna ou bien a chahina, h l'aide d'un suffixe êna ou ina. Quoique les manuscrits donnent plus souvent la première de ces deux orthographes que la seconde, c'est cependant cette dernière que je préférerais, parce que nous rencontrerons bientôt plusieurs noms d'une formation analogue où l'on doit reconnaître, de l'aveu des manuscrits, que le suffixe est ina. L'on doit même remarquer qu'on aimerait à retrouver ici le suffixe ina (par i long), qui, comme on sait, se joint d'ordinaire à des mots qui désignent quelque portion du temps. Mais on peut toujours avancer que uchahina pour achasina est à uchas primitif, comme le sanscrit 3WW uchasya est au même uchas. Quelque usage que la liturgie ait pu faire de ce nom comme titre d'un génie particulier, il ne peut avoir été dans le principe autre chose qu'un dérivé de uchas, ni avoir d'autre sens que celui de « relatif au point du jour, » ou peut-être • qui confine au point du jour. * Le sens précis de ce mot, dont la forme première est un adjectif, dépend de celui de uchas; et il faut admettre sans doute que la langue zendc a voulu établir quelque différence entre uchas et uchd. Cette différence ne me paraît pas facile à saisir en sanscrit; en zend,

 quoique aussi peu claire , elle semble cependant ressortir du rôle assigné au génie nommé Oschcn. Il est en effet permis de supposer que b chahina est le dieu qui préside à la portion de la nuit qui commence à minuit et s'arrête à la pointe du jour. Le mot a chas est ou cette portion de la nuit elle-même , ou la première apparition de la lumière. Peut-être que uchd est l'aurore plus avancée. Ou la personnification elle-même de l'aurore, personnification qui joue un si grand rôle dans l'ancienne poésie des Védas et dont les Parses auront perdu le souvenir. Mais quand même nous n'aurions pas saisi la véritable nuance qui distingue achas de uchd, l'existence du premier de ces deux mots en rend, et le rapport qu'il présente avec uchahina, n'en sont pas moins prouvés; et c'est le point que nous voulions établir pour arriver à l'explication de achahina, employé comme nom du génie Oschen. Ajoutons, pour terminer cette analyse, qu'au lieu de asahê du Vendidad-sadé, il faut lire, comme dans un très-grand nombre d'autres passages, achahê. Le n* 3 et le n* 6 S lisent, comme notre Vendidad-sadé, ; et le premier de ces deux manuscrits joint à tort ce mot au suivant, qu'il lit par erreur Le n" a F a seul la bonne orthographe, hjo*-**^-**- Le n° 6 S lit encore par suite de la confusion ordinaire de j i avec jy ê. Les deux autres Yaçnas ont la véritable lecture. En réunissant les observations précédentes et en insérant dans notre version le mot génies, pour montrer que les Parses ont personnifié les objets de cette invocation, nous traduirons: • J'invoque, je célèbre les parties du jour, (génies) maîtres de « pureté, Oschen (Uchahina) pur, maître de pureté.
• Digitized by Google

CHAPITRE I. 1 83 V. (Ligne» 76—9 «•) TRADUCTION DE NIvRIOSP.NCH. mjDkrfà RVnitfV a ot mt AHl^uIvawi: aH^iffoO ot a mt-mmI irnaft 1 ot M-jàHj ma HetiiRuft à hmr-üiqHiHfMmdn; 11 HHHHufl' a tjuaita>ff qua^Ti or mp^f iî^tbtt gf^frTg ma R^ifon 11 » (Ms. Anq. n* a F, pag. 8 et 9.) “ VARIANTES DE LA TRADUCTION DE IfÉlUOSENGD. Le mot nxmamtrayâmi est toujours écrit avec un anusvÀra par les deux manuscrits. Len" 3 S écrit samparn.... avec un u bref. Le n* 3 a birédjanâmnî et uçâhina ; le n" a avait primitivement cette dernière leçon qui a été corrigée après coup et en partie , car il reste encore uçéhina : seulement la sifflante t paraît avoir précédé ç. Je rétablis après samdhyâyâh le visarga que ne donne aucuu des deux manuscrits ; le n* 3 a samdhyârhyâ. Les deux mss. ont ïamakâryini. Les deux mss. ont *atchayânt je lis tam. . . . pour obtenir un sens. Le n* 3 a très-fautivement ihyâriinyânâmgavrinkDutyati. Le n* a a satkûryint, et le n* 3 satkArni. Le n* 3 a nagaram ; nous suivons le n* a. Les deux mss. oublient , comme cela se voit fréquemment , le ih aspiré de chtMtArah; le n* 3 n’a même à la rigueur que adhichâtâraJu Le n* 3 a iwmânanûmni, et le n* a namârhRanAmnîm. Le n* 3 lit par erreur punyàtmani punyagarvi. Le n° 3 a par erreur machyêchu au lieu de manachyécha. Je lis vriiticha au lieu de vartticha que donnent les deux mss. ; mais , outre qu’on aperçoit sous le v la trace de la voyelle rit, on pourra remarquer que cette voyelle est représentée d’une manière très*

V.



(Lignes 7 *b* — 9 *a*.)

TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

निमन्त्रयामि संपूर्णयामि बिरेञ्चनाम्नीं च या समं उसह्मिनसंध्याया: समकारिणी या च संचयान् धान्यानां प्रवर्द्धयति। या मनुष्येषु मध्ये सत्कारिणी ये नगरन्यायानामधिष्ठाता:॥ नमाननाम्नीं च पुण्यात्मनीं पुण्यगुर्वीं। या मनुष्येषु गृहाम्नार्थवृत्तिषु मध्ये सत्कारिणी॥ [55]

(Ms. Anq. n° 2 F, pag. 8 et 9.)

[55] VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

Le mot *nimañtrayâmi* est toujours écrit avec un anusvâra par les deux manuscrits. Le n° 3 S écrit *sañparṇ*.... avec un *u* bref. Le n° 3 a *birêdjanâmnî* et *uçôhina* ; le n° 2 avait primitivement cette dernière leçon qui a été corrigée après coup et en partie, car il reste encore *uçéhina* : seulement la sifflante *s* paraît avoir précédé *ç*. Je rétablis après *samdhyâyâh* le visarga que ne donne aucun des deux manuscrits ; le n° 3 a *samdhyâñyâ*. Les deux mss. ont *samakâryiṇî*. Les deux mss. ont *satchayân*, je lis *sañ*.... pour obtenir un sens. Le n° 3 a très-fautivement *dhyâñnyânâñgavrîrddhayati*. Le n° 2 a *satkâryiṇî*, et le n° 3 *satkârṇi*. Le n° 3 a *nagaraṁ* ; nous suivons le n° 2. Les deux mss. oublient, comme cela se voit fréquemment, le *ṭh* aspiré de *chṭhâtârah* ; le n° 3 n'a même à la rigueur que *adhichâtârah*. Le n° 3 a *namânanâmnî*, et le n° 2 *namâñnanâmnîm*. Le n° 3 lit par erreur *puṇyâtmani puṇyagurvi*. Le n° 3 a par erreur *machyéchu* au lieu de *manuchyéchu*. Je lis *vṛîttichu* au lieu de *varttichu* que donnent les deux mss. ; mais, outre qu'on aperçoit sous le *v* la trace de la voyelle *rî*, on pourra remarquer que cette voyelle est représentée d'une manière très-

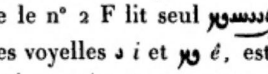
Digitized by Google

DANQL'ETIL. « Je le prie et l'invoque, (lui) qui rend les lieux grands, (et qui « est) saint, pur et grand66. » Anquetil réunit, comme on voit, l'invocation présente à celle qui précède, par la raison que les Parses pensent que chacun des génies sous la garde desquels est une portion quelconque de la durée, a un certain nombre d'assesseurs, qu'ils nomment hamkdrs, c'est-à-dire, comme l'entend bien Anquetil, coopérateurs *\ Aussi Nériosengh, au lieu de traduire les mots bërëzyâi nmdnyditcha, se contente-t-il de les transcrire, en les accompagnant d'une explication qui rentre jusqu'à un certain point dans les idées que nous donne Anquetil sur ces assesseurs d'Oschen. Pour joindre ce paragraphe au précédent, et le faire rapporter à Oschen, génie sous la garde duquel est la seconde portion de la nuit jusqu'au lever du soleil , Anquetil est obligé d'ajouter lui dans sa traduction. Mais ce rapport peut être exprimé parda forme même des mots bërëzyâi, etc. qui sont des adjectifs. Il y a tout lieu de croire que ces termes expriment des attributs que l'on regardait comme propres au génie nommé Oschen, et que c'est pour avoir été invoqués à part à cause de leur importance, que ces attributs ont fini par passer eux-mêmes pour des génies assesseurs d'Oschen. Ici, comme en plusieurs autres circonstances, la personnification de simples qualités paraît n'dtrc que secondaire, et postérieure à l'institution primitive du culte, dont il est souvent possible irrégulière dans nos deux nus. , qui se ser* grihâ'trarvrtrttichu. Le n* a écrit le dernier vent le plus souvent, pour l'exprimer, de la motM/Jcdmnf; nous suivons le n* 3. Bgure du répha supérieur. Au lieu de grihd- ** Zend Avtsta , tom. I . a* part. pag. nnârthavrittichu , le n° a avait primitivement Ibid. pag. 8a , note 6. Digïtized by Google

CHAPITRE I. 1 85 de retrouver la pensée première dans le sens même des mots qui l'expriment. Une autre remarque que nous devons faire sur la traduction d'Anquetil , c'est que ce savant réunit en une seule expression les deux mots de notre texte « qui rend les lieux grands. » Si je fais cette observation, c'est surtout pour mettre le lecteur à même d'apprécier le genre de secours que l'on peut trouver dans la version que les Parses ont communiquée à Anquctil. Les mots grand et lieu se retrouvent plus ou moins implicitement dans le texte zend; mais ils ne sont pas présentés , dans la traduction française , exactement sous le même point de vue que dans l'original , lequel n'est en conséquence reproduit qu'imparfaitement par la version d'Anquetil. Le premier mot, bërëzyâi, que le n* a F lit seul , par suite de la confusion fréquente des voyelles j i et mj ê, est le datif d'un thème bërëzya. Ce thème, qui se présente comme un adjectif formé au moyen du suffixe ya, dérive de bërëz, un des radicaux les plus riches de la langue zende. Ce radical signifie primitivement croître, s'augmenter, et je n'hésite pas à le regarder comme identique, pour le sens comme pour la forme, au radical sanscrit vrth (croître). J'ai montré autre part que c'est de cette racine que dérive l'adjectif bérëzat, qui est devenu le nom de la montagne Bordj, et qui n'est autre chose que le sanscrit vrihat M. 11 faut remarquer qu'Anquetil avait le sentiment de la valeur primitive du radical auquel se rattache bërëzya, quand il traduisait « qui rend grand, • et que cette valeur était connue avec non moins de précision par Nériosengh, qui, M Joum. des Sav. octobre i833t p. 599 sqq. Je rappelle ici les observations que j'ai faites dans ce journal, parce qu'un étymologiste ingénieux , M. Poil. [Etym. Forsch introd. pag. lxxvi) admet comme un fait établi l'identité du xend béréz avec le radical pajTScril brâdj, telle que la propose M. Bopp I. (Vergleich . Gramm . pag, 127), et parce qu'il cherche même i l'appuyer de preuves nouvelles empruntées à U langue pouchtou. Les mob breshnu et brekhna (éclair) peuvent se rattacher au radical sanscrit brâdj. sans que pour cela le xend béréz soit ce radical lui-méme. a4

de retrouver la pensée première dans le sens même des mots qui l'expriment.

Une autre remarque que nous devons faire sur la traduction d'Anquetil, c'est que ce savant réunit en une seule expression les deux mots de notre texte « qui rend les lieux grands. » Si je fais cette observation, c'est surtout pour mettre le lecteur à même d'apprécier le genre de secours que l'on peut trouver dans la version que les Parses ont communiquée à Anquetil. Les mots *grand* et *lieu* se retrouvent plus ou moins implicitement dans le texte zend; mais ils ne sont pas présentés, dans la traduction française, exactement sous le même point de vue que dans l'original, lequel n'est en conséquence reproduit qu'imparfaitement par la version d'Anquetil.

Le premier mot, *bĕrĕzyâi*, que le n° 2 F lit seul  , par suite de la confusion fréquente des voyelles ى *i* et ېر *ê*, est le datif d'un thème *bĕrĕzya*. Ce thème, qui se présente comme un adjectif formé au moyen du suffixe *ya*, dérive de *bĕrĕz*, un des radicaux les plus riches de la langue zende. Ce radical signifie primitivement *croître, s'augmenter*, et je n'hésite pas à le regarder comme identique, pour le sens comme pour la forme, au radical sanscrit *vrĭh* (croître). J'ai montré autre part que c'est de cette racine que dérive l'adjectif *bĕrĕzaṭ*, qui est devenu le nom de la montagne Bordj, et qui n'est autre chose que le sanscrit *vrĭhat*[68]. Il faut remarquer qu'Anquetil avait le sentiment de la valeur primitive du radical auquel se rattache *bĕrĕzya*, quand il traduisait « qui rend grand, » et que cette valeur était connue avec non moins de précision par Nériosengh, qui,

[68] *Journ. des Sav.* octobre 1833, p. 599 sqq. Je rappelle ici les observations que j'ai faites dans ce journal, parce qu'un étymologiste ingénieux, M. Pott. (*Etym. Forsch.* introd. pag. LXXVI) admet comme un fait établi l'identité du zend *bĕrĕz* avec le radical sanscrit *brâdj*, telle que la propose M. Bopp (*Vergleich. Gramm.* pag. 127), et parce qu'il cherche même à l'appuyer de preuves nouvelles empruntées à la langue pouchtou. Les mots *breshna* et *brekhna* (éclair) peuvent se rattacher au radical sanscrit *brâdj*, sans que pour cela le zend *bĕrĕz* soit ce radical lui-même.

Digitized by Google

1 86 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. après avoir transcrit comme un nom propre bérézyâi, qu'il transforme en Birédja . ajoute , pour faire connaître ses attributs : « celle ■ qui est coopératrice de la partie du jour nommée usahina (Osohen), • et qui augmente les provisions de grains , qui fait le bien au < milieu des hommes qui dirigent le gouvernement des villes. » Il faut convenir que le sens propre de bërëzya peut paraître perdu dans cette glose diffuse; toutefois on y observe le mot pravardhayati (il fait croître), qui répond à la notion que nous donne Anquetil. Je ne suis cependant pas convaincu que l'adjectif bërëzya ait le sens causal que lui attribuent les Parses; ce mot me paraît plutôt devoir être rangé au nombre de ces adjectifs d'un caractère très-varié qui sont formés au moyen du suffixe si productif ya. J'aimerais mieux lui donner le sens de • croissant, qui augmente, » ou même de * grand, élevé, » comme à l'adjectif bérézai ; car j'ai peine à croire que la notion du causatif puisse être contenue dans la racine pure avec la simple addition du suffixe ya. Il me semble que, pour que celte idée fût exprimée, il faudrait que le radical fût affecté de guna ou de vriddhi. Au reste, il y a tout lieu de supposer que les détails de la glose de Nériosengh ont été ajoutés au texte zend à une époque où la simplicité de l'original ne suffisait déjà plus aux interprètes charges de l'expliquer. Le second mot, nmânyditcha, est lu ai(uAuuaja>i(a)) par le seul n° 6 S, p. 4; l'accord des autres manuscrits, et le retour fréquent du mol nmdna, d'où dérive nmànyâi, me persuadent que c'est de cette manière qu'il faut lire cet adjectif. Au même 'cas que le précédent, ce mot est également un adjectif formé avec le suffixe ya, de nmdna, signifiant selon Anquetil, lieu, et selon Nériosengh, maison. Je dis selon Nériosengh, en m'appuyant sur d'autres passages que nous verrons plus tard; car, ici comme plus haut, le traducteur indien voit dans le mot nmdnya un nom propre. La glose dont "il fait suivre ce mot n'en détermine pas l'acception d'une manière très-précise; elle signifie seulement : • celle qui fait du bien au Digitized by Google

après avoir transcrit comme un nom propre *bĕrĕzyâi*, qu'il transforme en *Birédja*, ajoute, pour faire connaître ses attributs : « celle « qui est coopératrice de la partie du jour nommée *usakina* (Oschen), « et qui augmente les provisions de grains, qui fait le bien au « milieu des hommes qui dirigent le gouvernement des villes. » Il faut convenir que le sens propre de *bĕrĕzya* peut paraître perdu dans cette glose diffuse; toutefois on y observe le mot *pravardhayati* (il fait croître), qui répond à la notion que nous donne Anquetil. Je ne suis cependant pas convaincu que l'adjectif *bĕrĕzya* ait le sens causal que lui attribuent les Parses; ce mot me paraît plutôt devoir être rangé au nombre de ces adjectifs d'un caractère très-varié qui sont formés au moyen du suffixe si productif *ya*. J'aimerais mieux lui donner le sens de « croissant, qui augmente, » ou même de « grand, élevé, » comme à l'adjectif *bĕrĕzaṭ;* car j'ai peine à croire que la notion du causatif puisse être contenue dans la racine pure avec la simple addition du suffixe *ya*. Il me semble que, pour que cette idée fût exprimée, il faudrait que le radical fût affecté de *guṇa* ou de *vṛiddhi*. Au reste, il y a tout lieu de supposer que les détails de la glose de Nériosengh ont été ajoutés au texte zend à une époque où la simplicité de l'original ne suffisait déjà plus aux interprètes chargés de l'expliquer.

Le second mot, *nmânyâitcha*, est lu [illegible] par le seul n° 6 S, p. 4; l'accord des autres manuscrits, et le retour fréquent du mot *nmâna*, d'où dérive *nmânyâi*, me persuadent que c'est de cette manière qu'il faut lire cet adjectif. Au même cas que le précédent, ce mot est également un adjectif formé avec le suffixe *ya*, de *nmâna*, signifiant selon Anquetil, *lieu*, et selon Nériosengh, *maison*. Je dis selon Nériosengh, en m'appuyant sur d'autres passages que nous verrons plus tard; car, ici comme plus haut, le traducteur indien voit dans le mot *nmânya* un nom propre. La glose dont il fait suivre ce mot n'en détermine pas l'acception d'une manière très-précise; elle signifie seulement : « celle qui fait du bien au

Digitized by Google

CHAPITRE I. 187 ■ milieu de» hommes qui ont des occupations, des richesses, de « la nourriture, des maisons. » On comprend qu'une traduction du genre de celle que donne ici Nérioscngh doit laisser sur le texte une grande obscurité. Elle ne nous apprend pas, en effet, dans quel sens il faut entendre l'adjectif nmdnya, qui, à ne considérer que la manière dont il est formé, doit signifier littéralement * rela« tif aux maisons. » Quant aux mots qui suivent et qui reviennent à la lin de chacune des invocations du Yaçna , tous les manuscrits lisent asahê au lieu de achahé. Le seul n" 6 S donne et enjoignant ce dernier mot à asahê, comme le fait le Vendidad-sadé. L'analyse que nous venons de donner des seuls termes véritablement importants de ce texte, nous a mis, ce me semble, en possession de leur étymologie , et du sens propre des éléments qui les composent. Mais ce n'est pas assez pour donner une traduction précise de ce passage; car nous sommes encore en doute sur la question de savoir si par bérizya il faut entendre simplement élevé, ou * qui croît, » par allusion au lever du soleil, et nous ne savons pas davantage ce que peut signifier ■ relatif aux maisons. » Est-ce • qui pénètre dans les maisons, • nu • qui a l'inspection des mai« sons? • Nous sommes, à l'égard de ces mots, dans la même position > que celui qui, privé de tout secours pour apprendre le français, et ne possédant de cette langue que quelques pages éparses, aurait fini, à lorce de labeur, par reconnaître que comprendre est composé d'un préfixe exprimant l'idée de arec, et du verbe prendre, mais qui resterait hors d'état de déterminer dans quelle acception doit être pris ce composé, en d'autres ternies, s'il est employé au propre comme synonyme de contenir, embrasser, ou au figuré et dans son sens métaphysique. La difficulté que nous venons d'indiquer ne s'est que trop souvent présentée à nous dans l'explication des textes que nous nous sommes imposé la lâche d'interpréter. Ici elle m'oblige de ne proposer qu'avec une grande réserve la traduction a4

The text on this page is estimated to be only 29.26% accurate

1 88 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. suivante , qui reproduit la signification radicale des mots , mais qui n’exprime peut-être pas leur sens relatif ou d’extension. « J'invoque , je célèbre celui qui est élevé et qui protège les rnai* sons, pur, maître de pureté. » VI. »i^M> *“ajja> -u^l) .MftStMp .(i (Lignes 9 b— la.) TRADUCTION DE NÉFIIOSENGO. i fHM-xtMllH tiydÎMtTH TtTST tpqirMPl tTfWSft^ frïïfM' ^TTt «L&mfrf l s ^ ffàï (Ms. Anq. n* 2 F, pag. 9.) •* VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRI06BNGH Le» deux m»s. écrivent toujours ninuuh Avec anusvâra. Le n* 3 a purn avec u bref; le n* 2 double le n sous le r. Au lieu de çrAçam que donne distinctement le n* 2 , le n* 3 a un moi confusément écrit qu'on peut lire Ata ou peut-être çrdsa. Le même ms. lit mal dtmanâm avec le second a bref et le dernier long , de môme tilarh pour çîlam , vndhrida pour vnddhidam , bkusarhbhuténh , çrtUa âdêsapati. Je remarquerai, sur ces deux derniers mots, que j'ai suivi la leçon du n* 2 ; mais je soupçonne que cette leçon est moderne et que de plus anciens mss. auraient le nominatif. En effet, on voit clairement dans le ms- 1a trace d’un visarga effacé

CHAPITRE I. 89 TRADUCTION d'aKQÜÏTIL. « Je prie et j’invoque Sérosch pur, saint, victorieux, qui donne * l’abondance au monde. (Je prie) Raschné-râst et Aschtâd, qui don« nent l’abondance au monde et le remplissent de fruits ,0. » i . Les mots qui composent cette invocation , que nous divisons en deux articles pour plus de clarté, sont au génitif et non au datif comme ceux du paragraphe précédent. En zend, comme en sanscrit, ces deux cas se permutent fréquemment, et le génitif sert très-souvent de cas d’attribution. Nous connaissons déjà çraosahê que lisent de même les deux Yaçnas zend-sanscrits ; le n° 6 S a seul la bonne leçon, mji-ujy çraochahê. Le mot suivant était primitivement écrit dans notreVendidad-sadé, jy osiché ; une main plus moderne voulant compléter le « y, a inséré un > u pour un a i. Ce mot est lu^yui^yaauayai dans le n° a F, dans le n° 3 S, et ■“ dans le n” 6 S : cette dernière leçon est la seule bonne; car ce mot est un adjectif en ya dont le génitif est yêhê pour yahé, la voyelle a étant changée en é par l’influence, déjà constatée, de la semi-voyelle précédente. Le thème de cet adjectif, très-fréquemment employé, est dérivé du substantif acha (pureté). après çrAça ; c'est après coup que l'on a superposé un anusvâra k çrâça et à âdêçapati qui n était pas suivi de visarga. Celte observation est confirmée par la suite du texte relatif à Raschné-râst ; le mot raçnak est mis au nominatif, comme indication d'une glose. En effet , il est naturel qu'après avoir traduit le texte, le commentateur reprenne au nominatif pour dire : « Çrôça est « le maître de l'instruction. • Le n* 3 a raçna sudda. Je suis le n* a, en lisant toutefois çaddha au lieu de tuddha . Les deux mas. écrivent rasnah la seconde fois que ce mot se présente ; j’ai régularisé cette orthographe- Le n* 3 a tatyapaù, et le n* a ajoute un anusvâra final ; j’ai rétabli le nominatif. Le n* 3 a encore vrtdhrida bhusambkutêh , et pour le dernier mot bkasambhûtê ; le n* a oublie de même le visarga final. 79 Zend Avesta, tom. I, a* part. pag. 8a.

1 90 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. au moyen du suffixe ya n. C’est un des nombreux adjectifs auxquels ce nom a donne naissance, et qu’Anquetil, comme Nériosengh, traduit à peu près indifféremment par saint, pur. Si les Parses euxmêmes ne mettent pas plus de précision dans l'interprétation de ce mot, et s’ils ne cherchent pas davantage à le distinguer de achavan déjà expliqué, et de achivatô que nous allons voir tout à l'heure, on nous excusera de n’avoir pu , avec les secours bornés que nous possédons , arriver à la détermination rigoureuse de tous ces mots. Le mot suivant, dans les deux Yaçnas zend-sanscrits, et dans le n° 6 S , est mieux lu par notre Vcndidad-sadé lithographié, achivatô; j’y vois, après le retranchement du suffixe vatô (au gén.), le substantif achi que nous rencontrerons plus tard, et qui peut signifier sainteté. Ce substantif, dont la finale serait longue en sanscrit, est le féminin de achu qui a dû être primitivement un adjectif, avant d’être pris substantivement. Le mot de notre texte doit donc signifier * doué de sainteté, » ou, en admettant la traduction de Nériosengh , « dont la vertu est la soumission. > Le mot suivant vërëthrâdjanâ, que le n” 6 S seul divise en deux mots est traduit dans Nériosengh et dans Anquetil par victorieux. On y reconnaît le mot djanô, génitif de djan, forme absolue de l’adjectif signifiant occisor, et qui n’est que le radical zernl zan pour le sanscrit han. Le mot qui précède djanô ne peut être autre chose que le sanscrit vritra (ennemi), car le ère zend n’est que le ri indien, et l'aspiration du th s’explique par la présence de la liquide r. C’est aussi de cette manière que M. Bopp entend vërèthraghna , atitre adjectif qui a le même sens, et où le radical han a seulement subi, comme nous le verrons tout à l’heure, une modification très-fréquente en sanscrit; savoir, la contraction de han en ghn-a ,s. Une autorité comme celle de M. Bopp est bien faite pour me confirmer dans une explication à laquelle les lois que j’ai établies pour le changement du ri en ërë, et du t en th devant r, donnaient 11 Voyez ci-dcsaua . Invocation, pag. 4o. — ” Salas, èd. i83a, pag. ao3, aoà. Digitized by Google

CHAPITRE I. 191 déjà, à mes yeux, un très-haut degré de certitude. Nous traduirons donc vëréthrddjanô par « du victorieux; » mais il faudra en même temps remarquer que le mot vërëthra est , dans ce composé , écrit avec un d long qu'on ne trouve pas dans vërëthraghna. Il y a tout lieu de supposer que cet â long est dû à la présence de l'accent qui tombait à cette place , et qui y était appelé par le dissyllabe djanô. Les deux mots suivants frâdat gacthahê sont lus de même par tous les manuscrits, excepté le premier que le n° 6 S écrit , tout en le séparant du mot suivant par un point. Quoique ainsi désunis, ils doivent être regardés comme ne formant qu'un composé dont la dernière partie seule porte la désinence du génitif hé. Le thème qui reste après la suppression de la terminaison est frâdat gaétha, signifiant, selon Anquetil , «qui donne l'abondance au « monde; » selon Nériosengh, «qui augmente la production de la * terre. > Ce thème parait être celui d'un composé possessif dans lequel le substantif est, selon la règle, placé le second, mais qui présente cependant, à ne considérer que les principes de la grammaire indienne, une irrégularité notable. Commençons par le substantif gaétha; ce mot n'est pas primitivement un masculin, comme on pourrait le supposer en ne voyant que cette forme. On le trouve à part dans les textes avec des désinences qui ne permettent pas de douter qu'il ne soit féminin. Il y a peu de mots zends qui soient aussi diversement écrits, et conséquemment aussi difficiles à expliquer; ainsi on trouve à la fois dans les textes gaétha, gaitha, gaêthya, gaéitltya, et d'autres formes plus fautives encore. A mesure que nous avancerons dans notre analyse, nous aurons à distinguer les formes véritablement existantes des fautes si communes des copistes. Nous pouvons déjà dire que la leçon que présentent le plus souvent les manuscrits est gaétha. auquel Anquetil et Nériosengh donnent le sens de monde ou de terre, sens dont le premier est justifié par celui du persan moderne Digitized by Google

déjà, à mes yeux, un très-haut degré de certitude. Nous traduirons donc *vĕrĕthrâdjanô* par « du victorieux; » mais il faudra en même temps remarquer que le mot *vĕrĕthra* est, dans ce composé, écrit avec un *â* long qu'on ne trouve pas dans *vĕrĕthraghna*. Il y a tout lieu de supposer que cet *â* long est dû à la présence de l'accent qui tombait à cette place, et qui y était appelé par le dissyllabe *djanô*.

Les deux mots suivants *frâdaṭ gaêthahé* sont lus de même par tous les manuscrits, excepté le premier que le n° 6 S écrit فراسوسپ, tout en le séparant du mot suivant par un point. Quoique ainsi désunis, ils doivent être regardés comme ne formant qu'un composé dont la dernière partie seule porte la désinence du génitif *hé*. Le thème qui reste après la suppression de la terminaison est *frâdaṭ gaêtha*, signifiant, selon Anquetil, « qui donne l'abondance au « monde; » selon Nériosengh, « qui augmente la production de la « terre. » Ce thème paraît être celui d'un composé possessif dans lequel le substantif est, selon la règle, placé le second, mais qui présente cependant, à ne considérer que les principes de la grammaire indienne, une irrégularité notable.

Commençons par le substantif *gaêtha;* ce mot n'est pas primitivement un masculin, comme on pourrait le supposer en ne voyant que cette forme. On le trouve à part dans les textes avec des désinences qui ne permettent pas de douter qu'il ne soit féminin. Il y a peu de mots zends qui soient aussi diversement écrits, et conséquemment aussi difficiles à expliquer; ainsi on trouve à la fois dans les textes *gaêtha, gaitha, gaêthya, gaêithya,* et d'autres formes plus fautives encore. A mesure que nous avancerons dans notre analyse, nous aurons à distinguer les formes véritablement existantes des fautes si communes des copistes. Nous pouvons déjà dire que la leçon que présentent le plus souvent les manuscrits est *gaêtha*, auquel Anquetil et Nériosengh donnent le sens de *monde* ou de *terre*, sens dont le premier est justifié par celui du persan moderne گیتی,

Digitized by Google

 qui n’est autre chose que le zend gaétha. Je n’ai pu jusqu’ici expliquer d’une manière complètement satisfaisante ce mot difficile. En premier lieu je soupçonne, plutôt que je ne puis démontrer, qu’il est avec le sanscrit djagat (monde, terre) dans le même rapport que le parfait ténitha avec tatantha. Supposons en effet que le redoublement de djagat disparaisse , la voyelle u de gat devra s’augmenter en ê. Mais, même en admettant le rapport de ces deux mots, il faudrait examiner si un c ainsi obtenu par la contraction du radical, doit, en zend, être traite comme un é guna, c’est-à-dire écrit aé. Il faudrait surtout expliquer pourquoi le th de gaêtha est aspiré, orthographe sur l’exactitude de laquelle l’accord des manuscrits ne permet aucun doute. Or, ce sont là des particularités dont le rapport que nous cherchons à établir entre gaétha et djagat ne rend, il faut l’avouer, aucunement compte ; et il faut conséquemment reconnaître que cette circonstance doit inspirer des doutes sur la valeur du rapprochement proposé. D’une autre part, il se pourrait faire que gaétha, avec la voyelle aé, fût un substantif formé d’un radical gaé, ou primitivement gi, radical dont nous trouvons déjà un dérivé dans gdim pour gayam (acc.) qui signifie pas. Il est vrai que, pour que cette dérivation fût parfaitement irréprochable, il faudrait que l’on pût constater l'existence d’un suffixe tlia servant à former des substantifs féminins. Il est vraisemblable que ce suffixe a existé avec ce genre; car la formative sanscrite tha, ordinairement masculine, prend aussi le neutre quelquefois. Enfin, dans gaêtha, ainsi divisé gaé-tha , la première syllabe pourrait n’êtrc que le guna de gi , modification de dji pour djiv (vivre), que nous reconnaissons dans gaya (corps). Le substantif gaêtha qui , selon Nériosengli , signifie la terre , mais vraisemblablement dans une acception plus étendue et plus rapprochée de celle de monde que zêm, signifierait * le monde en tant que doué • de vie, la demeure de la vie. * C’est par une conception analogue quoique opposée , que , dans les Védas, le monde des hommes se Digitized by Google

CHAPITRE I. i93 nomme mara ou «ce qui est mortel, » par exemple dans YAilarêya. Le mot gaétha, dont la signification est certaine, quoique l'étymologie en soit encore obscure , est précédé de frâdat , où l'on reconnaît à la première vue les éléments fra et dâ. Si l'on s'attachait rigoureusement aux lois de la composition des mots en sanscrit, il faudrait que frâdat fût un participe parfait passif, de sorte que la réunion de ce participe avec gaétha produirait un composé ayant le sens de * fertilitatc donatum mundum habens. ■ Mais frâdat ne nous annonce en aucune manière un passif, et il n'est pas facile de comprendre comment le véritable participe parfait passif data n'aurait pas été conservé dans cette circonstance. J'aime mieux regarder frâdat comme un participe présent à la forme absolue, avec retranchement du redoublement da, redoublement qui du reste est usité à peu près aussi régulièrement en zend qu'en sanscrit pour le radical dâ. Le retranchement de la syllabe de redoublement a son analogue dans la suppression de la syllabe ta du mot amiretatât, qui devient amërëtâ /. On peut supposer encore, quoique cette supposition me semble moins vraisemblable, que dat est le résultat de l'abrégement de dâ en da, monosyllabe qui a pris un t final, comme cela se voit en sanscrit dans gai, de gam. L'allongement de l'd dans frd est dû, soit à ce que l'accent a porté sur cette partie du mot, soit à ce que dans frâ sont fondues les deux prépositions fra et <1. En admettant que le préfixe fra indique l'intensité, l'augmentation, ce que nous établirons plus tard par de nombreux exemples, nous pourrons traduire frâdat. qui représente pour nous frâdadat , par « qui donne avec abondance, ■ ou même avec Anquetil, « qui donne l'abondance ‘ i . » ” C'est , scion toule apparence, frâdat 011 fradiita qui a donné naissance aux noms propres roèdes, persans cl par thés, que l'on rencontre fréquemment dans les anciens auteurs. comme Phrahates (Just. I. XLI , c. 5)* Phraatcs (Tac. Ann. 1. U ,c. i), noms qui ne I. sont que l'altération légère de Phradates que l'on trouve dans le Av-nç de Xénopbon (Ages. 1. II, c* aG) et d'autres auteurs. Voyez les nombreuses formes de ce mot rassemblées par M. Pott (Etym. Forsch. introd. pag AU il 1 q5

nomme *mara* ou « ce qui est mortel, » par exemple dans l'*Aitaréya*.

Le mot *gaêtha*, dont la signification est certaine, quoique l'étymologie en soit encore obscure, est précédé de *frâdaṭ*, où l'on reconnaît à la première vue les éléments *fra* et *dâ*. Si l'on s'attachait rigoureusement aux lois de la composition des mots en sanscrit, il faudrait que *frâdaṭ* fût un participe parfait passif, de sorte que la réunion de ce participe avec *gaêtha* produirait un composé ayant le sens de « fertilitate donatum mundum habens. » Mais *frâdaṭ* ne nous annonce en aucune manière un passif, et il n'est pas facile de comprendre comment le véritable participe parfait passif *dâta* n'aurait pas été conservé dans cette circonstance. J'aime mieux regarder *frâdaṭ* comme un participe présent à la forme absolue, avec retranchement du redoublement *da*, redoublement qui du reste est usité à peu près aussi régulièrement en zend qu'en sanscrit pour le radical *dâ*. Le retranchement de la syllabe de redoublement a son analogue dans la suppression de la syllabe *ta* du mot *amĕrĕtatâṭ*, qui devient *amĕrĕtâṭ*. On peut supposer encore, quoique cette supposition me semble moins vraisemblable, que *daṭ* est le résultat de l'abrégement de *dâ* en *da*, monosyllabe qui a pris un *ṭ* final, comme cela se voit en sanscrit dans *gat*, de *gam*. L'allongement de l'*â* dans *frâ* est dû, soit à ce que l'accent a porté sur cette partie du mot, soit à ce que dans *frâ* sont fondues les deux prépositions *fra* et *â*. En admettant que le préfixe *fra* indique l'intensité, l'augmentation, ce que nous établirons plus tard par de nombreux exemples, nous pourrons traduire *frâdaṭ*, qui représente pour nous *frâdadaṭ*, par « qui donne avec abondance, » ou même avec Anquetil, « qui donne l'abondance [75]. »

[75] C'est, selon toute apparence, *frâdaṭ* ou *fradâta* qui a donné naissance aux noms propres mèdes, persans et parthes, que l'on rencontre fréquemment dans les anciens auteurs, comme *Phrahates* (Just. l. XLI, c. 5), *Phraates* (Tac. *Ann.* l. II, c. 1), noms qui ne sont que l'altération légère de *Phradates* que l'on trouve dans le Ὑπραδάτης de Xénophon (*Ages.* l. II, c. 26) et d'autres auteurs. Voyez les nombreuses formes de ce mot rassemblées par M. Pott (*Etym. Forsch.* introd. pag. XLIII).

Digitized by Google

194 commentaire sur le yaçna. Ce participe frûdat est mis à la forme absolue pour qu'il puisse se joindre en composition avec le mot gaêtha; mais le mode de cette composition, loin de ressembler aux bahuvrihi indiens, ne peut s'expliquer que par l'analogie de ces composes si fréquents en grec, où un verbe, conservant sa nature et son action sans la manifester, précède son complément direct auquel il s'unit, comme et les nombreux comjtosés où est pour Cette classe de composés est inconnue en sanscrit et les nombreuses analogies qu'on remarque entre cette dernière langue et le zend pourraient faire croire quelle n'est pas connue davantage de l'ancien idiome de l'Arie. Cependant les rapports non moins frappants qui existent entre le zend et le grec, et, par-dessus tout, la facilité avec laquelle on explique le composé frâdat gaêlha , si l'on consent à admettre qu'un radical verbal puisse, en zend, précéder en composition le mot qui lui sert de régime, tout cela me parait donner quelque vraisemblance à mon explication, qui d'ailleurs n'est que la démonstration scientifique et la vérification de celle d'Anquetil. a . Le premier mot de cet article est lu dans tous les autres manuscrits avec un 6 long, ce qui est nécessaire, parce que l'o bref ne précède i que quand cette dernière voyelle est épenthétique. Le n° a F a et les n“ 6 et 3 S ce qui est sans doute la véritable orthographe. Anquetil, réunissant ce mot au suivant, en donne cette traduction : « qui fait arriver (paraître) la justice, » ce qui est plutôt une paraphrase qu'une interprétation littérale. NéM Les seuls faits analogues que présente le sanscrit , se trouvent dans les composés avyayfbhAva , comme par exemple dans le Je Manu (I, 7), qui signifie « supérieur aux organes des sens . > et dans lequel le préfixe ati, précédant mdnya , exerce sur lui son action. Cest ce que le commentateur fait bien comprendre, quand il résout ce composé de la manière suivante : 11 (Voy. Ma nasamhit. loin. 1, pag. ta, éd. Cale. i83o; conf. Pinini , Il , 1 , 5 sqq.) » Digitized by Google

CHAPITRE I. i gâ riosengb ne nous éclaire pas davantage , puisqu'il ne fait que transcrire, en le modifiant un peu, le mot rrifndis, et qu'il se contente de le faire suivre des mots « maître de la vérité. ■ Il résulte cependant de ces indications , que les idées do justice et de droiture sont celles qu'expriment raçnôis razistahê, et l'analyse que nous pouvons donner de ces mots mêmes confirme cette opinion d'une manière complète. Le premier mot, raçnôis, a la désinence d'un nom dont le thème serait en i, comme patois, de paiti. Il n'en est rien cependant, et le thème de ce mot est certainement raçnu. Or, raçnu devrait faire au génitif raçnêus, et c'est une particularité remarquable de la déclinaison de ce mot, qu'il emprunte ce seul cas au thème des substantifs en i. Quand même nous ne remarquerions pas cette même irrégularité dans d'autres substantifs, il nous suffirait, pour acquérir la certitude que ce nom suit un double thème, l'un en u et l'autre en i, de comparer les formes suivantes, raçnus, raçnûm, raçnavé et raçnôis. On peut même admettre que les formes (si toutefois il y en a d'autres que ce génitif) qui sont empruntées au thème raçni, sont irrégulières, et que le véritable nom de l'Ized que les Parses appellent Raschné-râst , et qu'ils regardent comme le génie de la droiture, est Haçnu. Dans ce mot, le suffixe me paraît être nu et non çna, ou, comme il faudrait l'écrire en sanscrit, chnu. Je me fonde sur l'analyse du mot suivant, razistahê, qui, lorsqu'on en détache la caractéristique du superlatif ista, se réduit au radical raz, auquel le raç de raç-na doit être identique; car nous savons que z tombant sur n se change en ç, par exemple dans y a çna , de yaz. Ce radical raz n'est certainement autre chose que celui qui est écrit irez, irez- a (droit). C'est la racine sanscrite ridj (être droit), celle à laquelle nous avons rattaché le zend êrëch (vrai ou vérité); et la modification que subit le radical ridj (modification qu'on pourrait appeler un gu na irrégulier), est la même que celle qui du sanscrit rit u a fait le zend ratu. Si cette analyse est exacte , nous pourrons citer les diverses formes de ce mot comme un exemple intéressant a5.

riosengh ne nous éclaire pas davantage, puisqu'il ne fait que transcrire, en le modifiant un peu, le mot *raçnôis*, et qu'il se contente de le faire suivre des mots « maître de la vérité. » Il résulte cependant de ces indications, que les idées de *justice* et de *droiture* sont celles qu'expriment *raçnôis razistahê*, et l'analyse que nous pouvons donner de ces mots mêmes confirme cette opinion d'une manière complète.

Le premier mot, *raçnôis*, a la désinence d'un nom dont le thème serait en *i*, comme *patôis*, de *paiti*. Il n'en est rien cependant, et le thème de ce mot est certainement *raçnu*. Or, *raçnu* devrait faire au génitif *raçnèus*, et c'est une particularité remarquable de la déclinaison de ce mot, qu'il emprunte ce seul cas au thème des substantifs en *i*. Quand même nous ne remarquerions pas cette même irrégularité dans d'autres substantifs, il nous suffirait, pour acquérir la certitude que ce nom suit un double thème, l'un en *u* et l'autre en *i*, de comparer les formes suivantes, *raçnus*, *raçnûm*, *raçnavê* et *raçnôis*. On peut même admettre que les formes (si toutefois il y en a d'autres que ce génitif) qui sont empruntées au thème *raçni*, sont irrégulières, et que le véritable nom de l'Ized que les Parses appellent *Raschné-rást*, et qu'ils regardent comme le génie de la droiture, est *Raçnu*. Dans ce mot, le suffixe me paraît être *nu* et non *çnu*, ou, comme il faudrait l'écrire en sanscrit, *chṇu*. Je me fonde sur l'analyse du mot suivant, *razistahê*, qui, lorsqu'on en détache la caractéristique du superlatif *ista*, se réduit au radical *raz*, auquel le *raç* de *raç-nu* doit être identique; car nous savons que *z* tombant sur *n* se change en *ç*, par exemple dans *yaçna*, de *yaz*. Ce radical *raz* n'est certainement autre chose que celui qui est écrit *ĕrĕz*, *ĕrĕz-u* (droit). C'est la racine sanscrite *rĭdj* (être droit), celle à laquelle nous avons rattaché le zend *ĕrĕch* (vrai ou vérité); et la modification que subit le radical *rĭdj* (modification qu'on pourrait appeler un *guṇa* irrégulier), est la même que celle qui du sanscrit *rĭtu* a fait le zend *ratu*. Si cette analyse est exacte, nous pourrons citer les diverses formes de ce mot comme un exemple intéressant

Digitized by Google

 des modifications des sifflantes dont nous avons posé les principes dans nos remarques préliminaires sur l'alpliabet zend. Je dis des sifflantes, car une fois le dj de ridja changé en z, il est devenu une sifflante douce , et a été soumis dès lors aux règles de permutation qui régissent les sifflantes. Nous pouvons toujours regarder rùçna comme un adjectif de la même formation que le sanscrit trasnu (timide), et le traduire par véridique. Le mot suivant, ijtf&yjfj) razistahé, d'après les trois autres manuscrits du Yaçna , leçon qui est plus exacte que celle de notre Vendidad-sadé, appartient au même radical; c'est le superlatif d'un adjectif dont le thème est ërëzu. Nériosengh le traduit par pur; il serait vraisemblablement plus exact de dire * le plus véridique, ou • le plus juste. • Je crois avoir démontré d'une manière définitive que le superlatif razista appartient en effet au thème ëtëzu, lorsque j'ai récemment établi que le principe général de la formation des superlatifs en zend consiste dans le retranchement de la voyelle finale du primitif devant le suffixe du superlatif ista ". Je dois, pour ménager l'espace, m'abstenir de reproduire ici tous les détails de cette discussion; il me suffira de rappeler, pour les personnes qui ne seraient pas à même de consulter le recueil de la Société asiatique , que le zend raziila se retrouve dans le sanscrit védique sous la forme de ffjre radjichlha, et que Pânini, auquel nous devons la connaissance de ce fait, remarque que le changement du ri primitif en ra est facultatif, et conséquemment que l'on peut dire rîdjichlha ou radjichfha ™. Ici encore, le zend se rapproche plus du sanscrit des Yédas que du sanscrit classique; car une autre règle de Pânini " exclut positivement r'idju du nombre des mots qui substituent ra au ri primitif, dans le sanscrit postérieur à celui des Védas. A la désignation de la droiture et de la justice dont les Parses ont fait un nom propre, parce qu'ils ont personnifié ces vertus ellcs" Koav. Je um anal t. XIII. p. 63 »qq " IUJ. VI, 4, 161. Le mot ritÿu csl cx" Pânini, VI, 4. 1 6i cln par l'expression halâjéh.

Digitized by Google

CHAPITRE I. 197 mêmes sous lg nom de Raschné-rdst, est jointe, selon eux, celle d'un autre Iz'ed qu'ils appellent Aschtdd, et qui passe pour l'ized de l'abondance. Son nom, séparé dans notre Vendidad-sadé en deux mots, est écrit dans les deux Yaçnas zend-sanscrits et dans le n° 6 S. Anquctil traduit ce mot par • qui > fait aller les désirs (qui les remplit), • et N'ériosengh se contente de le remplacer par âstâda, c'est-à-dire par l'alteration parsie du zend anlâtaçtcha, ou plutôt arstât. Nous pouvons déjà reconnaître, dans la fin de ce mot, tâtaçtcha, le génitif (suivi de la particule tcha) du suffixe tôt, que nous avons examiné en détail dans un des précédents paragraphes. Nous avons établi que ce suffixe ajoute, au dérivé dont il fait partie, la notion de faire, produire, notion que nous trouvons plus ou moins clairement exprimée dans les explications ou dans les paraphrases que donne Anquetil de ces mots mêmes. Mais, en même temps, nous avons fait voir qu'en sanscrit ce suffixe sert à former des noms substantifs abstraits, et nous pouvons dire ici que l'analogie nous autorise à donner la même valeur au suffixe tdt du zend. Quant au commencement du mot, an (car le témoignage des manuscrits prouve que celte leçon est préférable à celle du Vendidad-sadé araf), on peut y voir une nouvelle modification du radical ërëch, avec un guna régulier. En effet ars se retrouve dans archukhdha (dit avec vérité), mot où la dure ch (ou, selon quelques manuscrits, j) n'a pas même été changée en j devant la voyelle n. Dans cette hypothèse, arstdt, au génitif arsldtd, et, devant tcha, arstâtaçtcha , signifiera «celle qui est véridique, ou la vérité. «Celte explication offre même l'avantage de rendre compte du rapport de cet Izcd avec- celui de la justice et de la droiture. Cependant je n'ose affirmer sans réserve que cette interprétation soit la véritable; je regrette de la voir s'éloigner autant de celle qu'Anquetil a reçue des Parses; et les idées de • remplir les désirs, de procurer J'abon• dance, » qui se rattachent au nom de cet Ized, me font soupçonner Digitized by Google

mêmes sous le nom de *Raschné-râst*, est jointe, selon eux, celle d'un autre Ized qu'ils appellent *Aschtâd*, et qui passe pour l'Ized de l'abondance. Son nom, séparé dans notre Vendidad-sadé en deux mots, est écrit dans les deux Yaçnas zend-sanscrits 𐬀𐬭𐬎𐬀𐬙𐬀𐬛𐬀, et 𐬀𐬭𐬎𐬀𐬙𐬀𐬛𐬀 dans le n° 6 S. Anquetil traduit ce mot par « qui « fait aller les désirs (qui les remplit), » et Nériosengh se contente de le remplacer par *âstâda*, c'est-à-dire par l'altération parsie du zend *arstâtaçtcha*, ou plutôt *arstâṭ*. Nous pouvons déjà reconnaître, dans la fin de ce mot, *tâtaçtcha*, le génitif (suivi de la particule *tcha*) du suffixe *tâṭ*, que nous avons examiné en détail dans un des précédents paragraphes. Nous avons établi que ce suffixe ajoute, au dérivé dont il fait partie, la notion de *faire, produire*, notion que nous trouvons plus ou moins clairement exprimée dans les explications ou dans les paraphrases que donne Anquetil de ces mots mêmes. Mais, en même temps, nous avons fait voir qu'en sanscrit ce suffixe sert à former des noms substantifs abstraits, et nous pouvons dire ici que l'analogie nous autorise à donner la même valeur au suffixe *tâṭ* du zend.

Quant au commencement du mot, *ars* (car le témoignage des manuscrits prouve que cette leçon est préférable à celle du Vendidad-sadé *araç*), on peut y voir une nouvelle modification du radical *ĕrĕch*, avec un *guṇa* régulier. En effet *ars* se retrouve dans *archukhdha* (dit avec vérité), mot où la dure *ch* (ou, selon quelques manuscrits, *s*) n'a pas même été changée en *j* devant la voyelle *u*. Dans cette hypothèse, *arstâṭ*, au génitif *arstâtô*, et, devant *tcha*, *arstâtaçtcha*, signifiera « celle qui est véridique, ou la vérité. » Cette explication offre même l'avantage de rendre compte du rapport de cet Ized avec celui de la justice et de la droiture. Cependant je n'ose affirmer sans réserve que cette interprétation soit la véritable; je regrette de la voir s'éloigner autant de celle qu'Anquetil a reçue des Parses; et les idées de « remplir les désirs, de procurer l'abon- « dance, » qui se rattachent au nom de cet Ized, me font soupçonner

Digitized by Google

198 commentaire sur le yaçna. que le zend ars peut dériver du radical sanscrit ridh (s'augmenter), changé en ardh, puis en an, par suite de l'influence de la dentale de tôt sur le dh final, ou qu'il peut venir encore de la racine ridj ou ardj (gagner), dont le dj, changé en z, est dès lors entraîné naturellement à devenir s ou ç. Je dois dire toutefois que je n'ai pas encore trouvé à part ni dans un autre composé un mot comme an ou arch (dérivé de ridj ou ridh), qui ait le sens d'augmentation, gain, tandis que l'existence du mot ars, avec le sens de vrai, est assez visible dans archukhdha. En passant au mot suivant, nous ferons remarquer que celui que nous venons d'expliquer, comme presque tous ceux qui sont formés avec le suffixe tdf, est du féminin. C'est ce que démontre suffisamment la désinence de l'adjectif composé .*uM que les deux Yaçnas zcnd-sanscrits lisent mieux fwiMu

CHAPITRE I. 199 avec un guna, à moins de supposer qu'en rend ce radical suit le thème de la sixième classe et qu'il ne prend pas de gana. Ensuite le radical vrïdh est essentiellement neutre; ce n'est qu'à la forme causale qu'il reçoit la valeur d'un verbe actif; d'où il résulte que, dans notre composé vërëdat (ou varëdat) gaétha, on ne pourra pas traduire, « qui augmente la terre , • pour dire « qui augmente la fé« condité de la terre, » mais, en suivant les règles des adjectifs possessifs indiens, «qui crescentem terram habet. • Or, quoique cette explication n'ait en elle-même rien d'impossible, je préférerais trouver dans varëdat ou vërëdat un sens actif comme celui qu'il faut reconnaître au mot frâdat, et à ddat que nous verrons ailleurs; et il me semblerait plus satisfaisant d'admettre que ces deux composés , si voisins l'un de l'autre et si semblables, même extérieurement, sont formés d'après la même analogie. C'est cependant, je le répète, ce qui ne peut avoir lieu que si nous donnons à varëdat ou vërëdal un sens actif, supposition que contredit l'existence , dans la langue zende, du radical vrïdh avec la conjugaison causale et le sens actif. Les difficultés qui restent encore, en admettant que varëdat soit ' le participe présent de vrïdh , en zend vërëd (mot que, pour le dire en passant, il serait naturel de trouver écrit avec un dh), me font soupçonner que varëdat n'est pas un mot unique, mais un composé comme frâdat. La seconde partie de ce composé est dat, comme dans frâdat; la première, varë, peut être identique au sanscrit v ara (présent, objet d'un désir), dont le second a s'est adouci en ë. Le composé qui résulte de la réunion de ces deux mots reviendrait au sanscrit varada (dona dans), bienfaiteur. Ce mot, dont la valeur est active, sc joindrait à gaétha, comme le fait frâdat, et l'on traduirait varëdat gaétha par « qui donne des présents ou des trésors au « monde, • interprétation qui ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Ànquetil : « qui remplissent le monde de fruits. • C'est au lecteur qu'il appartient de décider si cette seconde analyse est préférable ou inférieure à la première , qui consiste à prendre varëdat comme Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.87% accurate

200 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. participe présent du verbe vridh (croître), dans un sens actif. Après l'analyse qui précède des deux articles qui composent notre paragraphe, nous pourrons en donner la traduction suivante : « J'invoque, je célèbre Séroscb (Çraoclia), saint, doué de sainteté, «victorieux, qui donne l'abondance au monde, Raschnê (Raçnu), • très-juste, et Aschtâd (Arstât), celle qui donne au monde l'abon■ dance, qui donne au monde les biens. » VII. ' •)o)WrO-M (Lignes >3, i4 a.) THADCCTIO!» DE NÉRIOSF.NGH. Ry ufarfa] trm:îr«it MOiri^=hi ijwqjjijY h ,i (Ms. Anq. n" a F, pag. 4) TRADUCTION DANQCETIL. « Je prie et j'invoque (le Gâh) Hâvan, saint, pur et grand 19 . ■ 11 VARIANTES DE LA TRADUCTION DE KÉB10SENGI1. J avertis d'abord que je met** entre crochets les deux premiers mots de cette traduction , parce qu'ils ne se trouvent dans aucun des deux ms». L'invocation du Gâh Hâvan fait partie de l'invention générale des Gàhs que nous avons donnée ci-dessus an $ IV. Elle remplace, dans les mss. du Yaçna proprement dit » le uom du Gâh Osciien ; et de même que, dans le \ eiulidutisadé, ce nom n'est précédé d'aucune formule d'invocation spéciale , celui de Hâvan ne l'est pas davantage dans le Yaçna Le il* 3 p. 3 lit nâmni prâtnsa mtihyâm punyàtmakâ punyagurvi. Ce sont des fautes qu i! est facile de corriger. ^ Zend A va ta , tom. 1, a' part. pag. 8a Digitized

301 CHAPITRE I. Le seul mot de ce paragraphe qui nous soit inconnu est hâvancé, que le n° 6 S, pag. 3, lit seul hâvanèi. Anquetil et Nérioscngh ne nous apprennent rien sur la signification propre de ce nom; l'un et l'autre ne nous font connaître que le rôle du génie qui le porte. Si nous enlevons la désinence èé, que nous avons déjà vue dans ârmaitèâ (thème ârmaiti), nous aurons,. pour forme absolue, Aavani, qui suit, à ce qu'il me paraît, la déclinaison des noms féminins en i (nomin. «) Le suffixe que l'on peut trouver dans ce mot doit être ou ani, qui est assez rare en sanscrit , mais qui sert à former des noms féminins abstraits, comme djanani (production), ou ani, féminin de ana. En retranchant ani de Adrani, nous avons hdv, qui semble n'êtrc que hâ a (vriddhi de Au), résolu en A de devant la voyelle initiale du sulîixc ani. Or, hdv serait en sanscrit idc, et nous trouvons en effet que dans cette langue le radical su (selon les listes indiennes chù) donne naissance à des dérivés qui désignent ou le soleil ou des divisions du temps. Ce sont, entre autres, savitri, l'un des noms les plus relevés du soleil, et tâvana, mot qui désigne, à proprement parler, une division naturelle du temps réglée sur les mouvements apparents de cet astre ". Le mot sava signifie même soleil, et il est possible que l'adjectif sâvana ne soit qu'un dérivé de sava , et qu'il signifie primitivement solaire. Il résulte de ces rapprochements, que si le zend hâvani doit être rattaché au radical sanscrit su (produire), il peut se prêter à une double explication : ou ani, de hàv-ani, est le suffixe qui forme des noms abstraits, et hdvani signifiera production. et désignera, selon toute apparence, la naissance du jour; ou ani n'est qu'une modification du sanscrit ani (féminin de ana), et hdvani, répondant à sâvani, signifiera solaire, et désignera la période marquée par l'apparition du soleil. Ce qui me fait pencher en faveur de celte seconde explication, c'est que le Gâh Hâvan embrasse la période qui s'écoule depuis le lever du soleil jusqu'à midi; d'où il ** Voyez ci-dessous , Noies et éclaircisse - Wilson, Sanscr. Diction, v* Sârana, ments , p. cxJ , note 19. • mois de trente jours solaires. ■ I. ^ 26

Le seul mot de ce paragraphe qui nous soit inconnu est *hâvanèê*, que le n° 6 S, pag. 2, lit seul 𐬵𐬀𐬎𐬀𐬥𐬌 *hâvanèi*. Anquetil et Nériosengh ne nous apprennent rien sur la signification propre de ce nom; l'un et l'autre ne nous font connaître que le rôle du génie qui le porte. Si nous enlevons la désinence *èê*, que nous avons déjà vue dans *ârmaitèê* (thème *ârmaiti*), nous aurons, pour forme absolue, *hâvani*, qui suit, à ce qu'il me paraît, la déclinaison des noms féminins en *i* (nomin. *is*) [80]. Le suffixe que l'on peut trouver dans ce mot doit être ou *ani*, qui est assez rare en sanscrit, mais qui sert à former des noms féminins abstraits, comme *djanani* (production), ou *anî*, féminin de *ana*. En retranchant *ani* de *hâvani*, nous avons *hâv*, qui semble n'être que *hâu* (*vriddhi* de *hu*), résolu en *hâv* devant la voyelle initiale du suffixe *ani*. Or, *hâv* serait en sanscrit *sâv*, et nous trouvons en effet que dans cette langue le radical *sû* (selon les listes indiennes *chû*) donne naissance à des dérivés qui désignent ou le soleil ou des divisions du temps. Ce sont, entre autres, *savitri*, l'un des noms les plus relevés du soleil, et *sâvana*, mot qui désigne, à proprement parler, une division naturelle du temps réglée sur les mouvements apparents de cet astre [81]. Le mot *sava* signifie même *soleil*, et il est possible que l'adjectif *sâvana* ne soit qu'un dérivé de *sava*, et qu'il signifie primitivement *solaire*. Il résulte de ces rapprochements, que si le zend *hâvani* doit être rattaché au radical sanscrit *sû* (produire), il peut se prêter à une double explication : ou *ani*, de *hâv-ani*, est le suffixe qui forme des noms abstraits, et *hâvani* signifiera *production*, et désignera, selon toute apparence, la naissance du jour; ou *ani* n'est qu'une modification du sanscrit *anî* (féminin de *ana*), et *hâvani*, répondant à *sâvanî*, signifiera *solaire*, et désignera la période marquée par l'apparition du soleil. Ce qui me fait pencher en faveur de cette seconde explication, c'est que le Gâh Hâvan embrasse la période qui s'écoule depuis le lever du soleil jusqu'à midi; d'où il

[80] Voyez ci-dessous, *Notes et éclaircissements*, p. cxl, note 19.

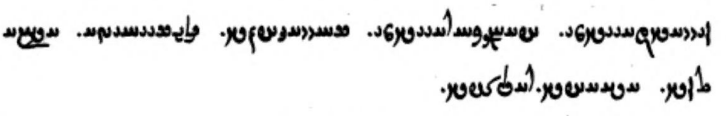
[81] Wilson, *Sanscr. Diction.* v° *Sâvana*, « mois de trente jours solaires. »

Digitized by Google

 résulte qu’on peut la nommer par excellence solaire. C’est ensuite que le Gâh Oschcn, qui précédé Hàvan, tire son nom (si toutefois l’analyse que nous en avons donnée plus haut est exacte) d'un mot qui désigne spécialement l’aurore , le point du jour. Or, si hdvani signifiait la production du jour, il eu résulterait que deux divisions voisines du jour naturel porteraient à peu près le même nom , l’une aurore, l’autre naissance du jour. Dans notre seconde explication, au contraire, le Gâh Oschen, ou la période qui s’écoule depuis minuit jusqu’à l’aurore, reçoit son nom du terme auquel elle aboutit; tandis que le Gâh Ilâvan, ou la période qui commence au matin et s’arrête à midi, tire son nom de l’astre qui parait et s’élève pendant celte partie du jour. Les autres mots de ce texte sont écrits dans les trois manuscrits du Yaçna avec les variantes ordinaires : achaônê est lu ce qui est la véritable lecture, par les trois autres manuscrits; les mêmes copies donnent asahé comme notre Vendidad-sadé, leçon qu’il faut remplacer par achahê. Le n" 6 S lit seul Les observations précédentes ont eu seulement pour but de préciser la signification de hdvani; car, puisque ce mot est employé comme nom propre par lesParses, la traduction que nous proposons pour ce paragraphe ne peut que reproduire ce nom comme tel, et conséquemment elle ne doit différer de celle d'Anquetil que pour les mots, d’ailleurs déjà connus, qui servent d’épithètes à Hàvan. Ainsi, en admettant que nous ayons bien fait de regarder hdvani comme un substantif féminin , nous devrons laisser au masculin, comme dans le texte zend, les mots « pur, maître de pureté, • parce que nous sous-entendons ici, comme au paragraphe III, le mot génie, et nous traduirons : • J’invoque, je célèbre Hàvan (Hâvani), pur, maître de pureté. » Digitized by Google

CHAPITRE I. îo3 VIII. •fOUféd.pOUtJVM { Lignes 1 4 f> . 1 f> a.) TRADUCTION DE NKRIOSENGH. fn n i im h yrîmfH h i^ti i tft ? i m ti h h ’^n i ^ i : h m i f(»f i afT ^ qy J ifH ngf u=* II =0 ffMIHÏ ^ îpap^fl m MHÙiy 4f4/,y rr?ZT Hr=tilf(uf| JHHUfriy II “ (Ms. Anq. n* a F, pag. 4-) TRADUCTION d'aNQUETIL. « Je le prie et l'invoque (lui) qui fait du bien aux rues (et qui « est) saint, pur et grand **. • VARIANTES DE LA TRADUCTION DE N^RIOSENCR. Le n* 3 S oublie l'anusvâra dans ie mot sâgaagha, transcription du mot rend çâvaÿheé. D lit nâmni tchâyâ au lieu de tcha yâ; cette dernière faute vient de ce que le copiste a pris la barre qui sépare les mots sanscrits destinés k représenter le texte, de la glose qui les accompagne, pour une marque d‘d long. Le n* a F lit tamakâryintm, et le n* 3 S samakârytnti ; nous avons rétabli le nominatif. Le même ms. a yutkâni, pmvrtrddhayati , visinâmni , punyagurv i, manachyésara mAvêdêchu, sakârryirni. Les fautes du n# 3 ont existé, en partie du moins , dans le n* a F, mais elles ont été corrigées par une main moderne; le mot môbêdichu était écrit mâivadi ; et sakârryint a reçu entre les lignes l'addition d'un t quiescent. M Zend Attesta, tom. I, a* part, pag, 8a. 26.

VIII.



(Lignes 14 *b*, 15 *a*.)

TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

निमन्त्रयामि संपूर्णयामि सागुत्रंघनाम्नीं च। या समं हागुत्रनसंघ्याया: समकारिणी या च यूथानि गवां प्रवर्द्धयति॥ वीसिनाम्नीं च पुण्यात्मकां पुण्यगुर्वीं। या मनुष्येषु मोबेढ़ेषु मध्ये सत्कारिणी उत्तमपतिषु॥ [82]

(Ms. Anq. n° 2 F, pag. 4.)

TRADUCTION D'ANQUETIL.

« Je le prie et l'invoque (lui) qui fait du bien aux rues (et qui « est) saint, pur et grand [83]. »

[82] VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

Le n° 3 S oublie l'anusvâra dans le mot *sâguagha*, transcription du mot zend *çâvaŋhèé*. Il lit *nâmni tchâyâ* au lieu de *tcha yâ*; cette dernière faute vient de ce que le copiste a pris la barre qui sépare les mots sanscrits destinés à représenter le texte, de la glose qui les accompagne, pour une marque d'*â* long. Le n° 2 F lit *samakâryiṇîm*, et le n° 3 S *samakâryirṇi*; nous avons rétabli le nominatif. Le même ms. a *yuthâni, pravṛirddhayati, visinâmni, punyagurvi, manuchyêsura môvêdêchu, sakârryirṇi*. Les fautes du n° 3 ont existé, en partie du moins, dans le n° 2 F, mais elles ont été corrigées par une main moderne; le mot *môbêdêchu* était écrit *môivadi*; et *sakârryiṇî* a reçu entre les lignes l'addition d'un *t* quiescent.

[83] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part. pag. 82.

Digitized by Google

aoA COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Nous trouvons ici deux mots qui passent aux yeux des Parses pour les noms de deux coopérateurs de Ilàvan. C'est ainsi que nous avons vu, au paragraphe V, deux assesseurs d'Oschcn. Nériosengh suit l'opinion de ceux qui personnifient les attributs que désignent ces mots; Anquetil, au contraire, les traduit comme de simples épithètes, et les fait rapporter à Hâvan, au mbycn de l'addition du pronom lui. Le premier de ces deux mots est lu «s# dans le seul n" 3 S, pag. 3; et quoique cette leçon ne soit soutenue par aucun autre manuscrit, je soupçonne que c'est la véritable, parce que nous trouverons ce mot à l'accusatif, fâvaghim, lequel nous donne un thème çdvagh, et non çdvaghi, comme il serait nécessaire de l'avoir, si le datif de ce mot était réellement çâvaghèi. Je crois que c'est le voisinage de çdvaghê et de hâvanèê qui a porté le copiste i donner au premier la terminaison du second. Quoi qu'il en soit de la désinence èé qui nous donne un thème en i, ou de é qui nous en donne un terminé par une consonne, Nériosengh, qui considère tous ces mots comme des féminins, plutôt peut-être parce que le nom sanscrit des divisions du jour est féminin, que par suite d'une observation bien exacte du genre des termes originaux, Nériosengh, dis-je, regarde çdvagh comme le génie coopérateur de Hâvan, et sa glose signifie ■ celle qui fait croître les > troupeaux de bœufs. > Réunissant ce mot au suivant, Anquetil l'interprète par ■ celui qui fait du bien aux rues. • Il résulte de là que çdvagh signifie • celui qui augmente ou qui fait du bien ; • et dans le fait, le mot zend qui a le plus de rapport avec celui qui nous occupe est çavù (pour faeaj) qu' Anquetil traduit par bien, et Nériosengh par lâbha (gain). Mais d'où vient que, dans le çâvagk-é de notre texte, la voyelle du radical est longue? Elle ne l'est dans aucun des cas de çavâ (bien), et cette considération me paraît suffisante pour nous faire reconnaître que si ces deux mots peuvent appartenir à la même racine, ils ne sont cependant pas un seul et meme mot. En supposant que çav soit le radical commun de ces deux Digitized by Google

Nous trouvons ici deux mots qui passent aux yeux des Parses pour les noms de deux coopérateurs de Hâvan. C'est ainsi que nous avons vu, au paragraphe V, deux assesseurs d'Oschen. Nériosengh suit l'opinion de ceux qui personnifient les attributs que désignent ces mots; Anquetil, au contraire, les traduit comme de simples épithètes, et les fait rapporter à Hâvan, au moyen de l'addition du pronom *lui*. Le premier de ces deux mots est lu dans le seul n° 3 S, pag. 3; et quoique cette leçon ne soit soutenue par aucun autre manuscrit, je soupçonne que c'est la véritable, parce que nous trouverons ce mot à l'accusatif, *çâvaĝhĕm*, lequel nous donne un thème *çâvaĝh*, et non *çâvaĝhi*, comme il serait nécessaire de l'avoir, si le datif de ce mot était réellement *çâvaĝhêê*. Je crois que c'est le voisinage de *çâvaĝhê* et de *hâvanèê* qui a porté le copiste à donner au premier la terminaison du second.

Quoi qu'il en soit de la désinence *èê* qui nous donne un thème en *i*, ou de *ê* qui nous en donne un terminé par une consonne, Nériosengh, qui considère tous ces mots comme des féminins, plutôt peut-être parce que le nom sanscrit des divisions du jour est féminin, que par suite d'une observation bien exacte du genre des termes originaux, Nériosengh, dis-je, regarde *çâvaĝh* comme le génie coopérateur de Hâvan, et sa glose signifie « celle qui fait croître les « troupeaux de bœufs. » Réunissant ce mot au suivant, Anquetil l'interprète par « celui qui fait du bien aux rues. » Il résulte de là que *çâvaĝh* signifie « celui qui augmente ou qui fait du bien; » et dans le fait, le mot zend qui a le plus de rapport avec celui qui nous occupe est *çavó* (pour *çavas*) qu'Anquetil traduit par *bien*, et Nériosengh par *lâbha* (gain). Mais d'où vient que, dans le *çâvaĝh-ê* de notre texte, la voyelle du radical est longue? Elle ne l'est dans aucun des cas de *çavó* (bien), et cette considération me paraît suffisante pour nous faire reconnaître que si ces deux mots peuvent appartenir à la même racine, ils ne sont cependant pas un seul et même mot. En supposant que *çav* soit le radical commun de ces deux

Digitized by Google

 substantifs, on ne trouvera en sanscrit que çav, radical fort rare, auquel les listes brahmaniques donnent le sens de « aller, changer. » Mais, outre que ce rapprochement n'explique rien, il est naturel de supposer que çav-6 et çâv-agh viennent plutôt d'un radical çu par un guna et par un vriddhi, que d'une racine çav. Or, on trouve dans le Yendidad un verbe à forme causale qui est écrit tantôt çâvay, tantôt châvay, et qu Anquetil traduit par enflammer. Les traductions d'Anquctil ne sont pas assez exactes pour qu'on doive s'arrêter sans plus ample examen à la signification qu'il propose: et comme il ne traduit ce verbe par enflammer que dans des passages où il est question du feu, on peut supposer que le sens du radical doit être plutôt faire croître. Cela posé, -cette idée se rapproche de celle d'augmenter, que semble donner Nériosengh au mot çavaghé, lorsqu'il fait de ce mot le nom d'un génie qui augmente les troupeaux de boeufs. En partant de ces notions, on se trouve naturellement conduit à reconnaître , comme radical commun de ces deux orthographes , le sanscrit TJ chù (engendrer, produire, gr. nia). Les manuscrits qui lisent châvayôil me paraissent conserver l'orthographe primitive, celle de la racine; ceux au contraire qui remplacent ch par ç, ont substitué à ch unc sifflante as ç qui commence bien plus fréquemment les mots zends. C'est à l'aide de cette substitution que je rattache çavô (bien) et ç dvagh-é, qui nous occupe, au même radical que celui du verbe châvay. On demandera peut-être pourquoi, si çavô, çâvaghc et châvay viennent de chù, la sifflante ch, qui devient régulièrement s en sanscrit dans les divers dérivés de ce radical, ne s'est pas changée en h zend, comme nous avons vu que le fait avait lieu dans hdvani. Cette objection, qui a certainement beaucoup de poids, serait sans réplique s'il était établi que le zend et le sanscrit sont, sur tous les points, la contre-épreuve l'un de l'autre. Mais si l'on est forcé de reconnaître que, bien que partant d'un fonds commun, ces deux langues se sont développées d'une manière

substantifs, on ne trouvera en sanscrit que *çav*, radical fort rare, auquel les listes brahmaniques donnent le sens de « aller, changer. » Mais, outre que ce rapprochement n'explique rien, il est naturel de supposer que *çav-ô* et *çâv-aĝh* viennent plutôt d'un radical *çu* par un *guṇa* et par un *vṛĭddhi*, que d'une racine *çav*. Or, on trouve dans le Vendidad un verbe à forme causale qui est écrit tantôt *çâvay*, tantôt *châvay*, et qu'Anquetil traduit par *enflammer*. Les traductions d'Anquetil ne sont pas assez exactes pour qu'on doive s'arrêter sans plus ample examen à la signification qu'il propose; et comme il ne traduit ce verbe par *enflammer* que dans des passages où il est question du feu, on peut supposer que le sens du radical doit être plutôt *faire croître*. Cela posé, cette idée se rapproche de celle d'*augmenter*, que semble donner Nériosengh au mot *çavaĝhê*, lorsqu'il fait de ce mot le nom d'un génie qui augmente les troupeaux de bœufs.

En partant de ces notions, on se trouve naturellement conduit à reconnaître, comme radical commun de ces deux orthographes, le sanscrit च् *chû* (engendrer, produire, gr. κύω). Les manuscrits qui lisent *châvayóiṭ* me paraissent conserver l'orthographe primitive, celle de la racine; ceux au contraire qui remplacent *ch* par *ç*, ont substitué à 𐬙 *ch* une sifflante 𐬰 *ç* qui commence bien plus fréquemment les mots zends. C'est à l'aide de cette substitution que je rattache *çavô* (bien) et *çâvaĝh-ê*, qui nous occupe, au même radical que celui du verbe *châvay*. On demandera peut-être pourquoi, si *çavô*, *çâvaĝhê* et *châvay* viennent de *chû*, la sifflante *ch*, qui devient régulièrement *s* en sanscrit dans les divers dérivés de ce radical, ne s'est pas changée en *h* zend, comme nous avons vu que le fait avait lieu dans *hâvani*. Cette objection, qui a certainement beaucoup de poids, serait sans réplique s'il était établi que le zend et le sanscrit sont, sur tous les points, la contre-épreuve l'un de l'autre. Mais si l'on est forcé de reconnaître que, bien que partant d'un fonds commun, ces deux langues se sont développées d'une manière

Digitized by Google

 indépendante l’une de l’autre et d’après des principes qui leur sont entièrement propres, on aura moins de peine à supposer que le radical chu (engendrer) ait pu, en zend, tantôt changer sa sifflante ch en un s capable de devenir h, tantôt conserver cette sifflante ellemême, puis la remplacer par une autre sifflante dont l’usage, au commencement d’un mot, est beaucoup plus fréquent. Ainsi, dans cette hypothèse, si at ç se trouve dans des dérivés de chu, au lieu de h . c’est que f est le substitut d'une lettre qui ne pouvait devenir h. La signification du radical chû et celle que les Parses assignent d’un commun accord au substantif çavô, comparées entre elles, peuvent fournir une objection plus sérieuse; car les idées d'enjenr/rer et de bien paraissent, au premier coup d’œil, assez éloignées l’une de l'autre. Elles se tiennent cependant par l’idée de produit, et il semble en effet que ce soit cette idée qui s’attache principalement au zend çavà; car, quand on dit par exemple « le bien donné de Mazda, « et quand Nériosengh traduit cette expression par le mot sanscrit lâbha (gain, profit), on peut croire que les mots bien et gain désignent tous les produits qui font la richesse de l’homme, et qu’il doit à la protection de Mazda. Quoi qu'il en soit de l'hypothèse par laquelle nous avons essayé de rattacher le zend çavd au radical sanscrit chû, nous remarquerons que ce mode d’explication s’applique plus facilement encore au mot qui nous occupe en ce moment, à çdvaghé , de çdvagh, pour sâv-as. En effet çdvagh, de chû, peut signifier « le générateur, le pro« ducteur; » et ce nom donné à un génie coopérateur de Hivan, c’est-à-dire de la divinité qui préside à la portion du jour pendant laquelle le soleil s’élève sur l'horizon, rappelle les épithètes de savitrï ou sâvitra données au soleil par les plus anciens monuments brahmaniques. Le vriddhi de la voyelle radicale indique peut-être que çdvagh vient de la forme causale de chù, et qu’il signifie non plus le générateur, mais • celui qui fait engendrer, fécondant. • Il Digitized by Google

CHAPITRE I. ao7 semble meme qu’ou trouve une iaible trace de ce sens dans la glose de Nériosengh. Le mot suivant, viçyditcha, est lu de celte manière par le n* 3 S; les deux autres manuscrits du Yaçna donnent fautivement tifi , le ^ i remplaçant par erreur le jj y. Anquetil diffère de Nériosengh dans l’interprctation de ce mot; le premier y trouve l’idée de rue, le second celle d'homme; mais nous savons par d’autres passages que cette dernière idée n'est pas toujours celle que Nériosengh attache au substantif qui est le véritable primitif de viçydi. Le mot viçydi est un datif qui est plutôt masculin que féminin, parce que, s’il était de ce dernier genre, nous aurions viçyayâi, de même que nous avons çpëntaydi au féminin, et, au masculin, çpënlâi. Cette observation préliminaire me paraît décider du genre de çdvaÿhc; car comme viçydi est rattaché à ce mot par la copule tcha , et que la réunion de ces deux adjectifs exprime deux attributs que les Parses vont jusqu’à personnifier, ces attributs doivent avoir le même genre l'un que l’autre, celui de leur sujet, quel qu’il soit. Or, le genre de çdvaghê pouvant être à la rigueur aussi bien le masculin que le féminin, tandis que celui de viçydi est bien déterminé, c’est le genre de ce dernier adjectif qui doit servir à préciser celui de l’autre. J’appelle viçydi un adjectif au datif, parce que j’y vois évidemment le suffixe ya que nous avons constaté dans nmânya (relatif aux maisons). Le retranchement de ce suffixe nous donne le substantif vif, qu' Anquetil traduit invariablement par rue, sens qui fait penser au latin viens Nériosengh rend d’ordinaire ce mot par vdsa (habitation). Cette traduction est vraisemblablement plus exacte que celle d’Anquetil; et nous verrons plus tard que la glose de Nériosengh, eu “ J'ai déjà dit quelque chose de ce mot sous la forme do vtji (ci-dessus , Obscn\ sur CAIph. zend, pag. exil); mais duu un postscriptum joint aux Obscrv. sur la Gramm. comp. de Al Dopp, i833, in- -V. j'ai établi que la véritable forme est vfç (mot qui vient de eip, entrer). Au reste . ce sujet sera repris plus lard en détail.

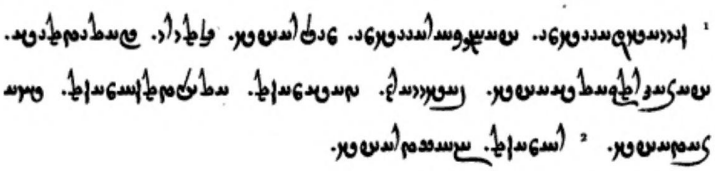
 fixant le nombre de couples d'hommes et d'animaux qui forment un viç (hameau?), donne un haut degré de probabilité à cette explication , sur laquelle le retour prochain du mot viç nous donnera occasion de revenir. On peut donc renoncer à la traduction que donne Anquctil (rue), pour adopter celle de Nériosengh. Il est vrai que, dans le passage qui nous occupe, la version sanscrite n'ofïre pas de traces du sens que nous venons d'indiquer; après avoir transcrit le zend viçyâi en caractères dévanâgaris (visi-nàmniih), Nériosengh ajoute: «celle qui fait le bien au milieu des hommes Mobeds, cx« cellents maîtres. » Il me paraît résulter de cette glose que le traducteur indien, ou plutôt que la version pehlvie qu'il a suivie, a regardé le mot viçya comme signifiant, non pas « relatif aux habitations, • mais «relatif aux hommes,* et quelle a précisé cette notion des hommes en y ajoutant le mot Mobed. Or, il existe peut-être en zend, comme cela se voit en sanscrit, un mot viç ou plutôt viç avec le sens d'homme; du moins j'ai essayé d'expliquer ainsi le mot viç, dans le composé viç harëzanêm, « création d'hommes*1. • Il se pourrait même que viç (si toutefois il existe avec le sens d'homme) fût distingué de viç (habitation), et que la marque même de cette distinction fût la différence de quantité dans la voyelle. Je crois doncpouvoir m'en tenir à l'interprétation que Nériosengh donne ordinairement de viç, interprétation qui rentre d'ailleurs plus dans celle d'Anquctil que dans celle que semble offrir la glose sanscrite relative à notre passage. Pour terminer ces remarques, je ferai observer que le n"6 S lit par erreur et wfijsw , ce que les deux autres Yaçnas lisent mieux achaonê et ralhwé. Tous les manuscrits ont asahê , ce que je n'hésite pas à regarder comme une faute pour achahê. Enfin nous traduirons ce paragraphe, en partie d'après Anquctil, en partie d'après l'analyse que nous venons d'en faire. ** Voyet c i-des&oiis , Notes et éclaircissements , note R. pag~cij. Digitized by Google t -VN ,

CHAPITRE I. 209 • J’invoque, je célèbre celui qui donne ia fécondité et qui pro■ tége les hameaux, pur, maître de pureté. • IX. ■H3iyd(a3i>jM)u 4»|ai{j«i1 ’ -joowfa»^ (Lignes i5 b — 18 o.) TRADUCTION DE NéRIOSENGH. • Pi»i»eiMi(H tiyifimfit lH%

(fa^ifarittu4ri^^ldé

« J'invoque, je célèbre celui qui donne la fécondité et qui pro-
« tége les hameaux, pur, maître de pureté. »

IX.



(Lignes 15 *b* — 18 *a*.)

TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

[1] निमन्त्रयामि संपूर्णयामि मिहिं निवासिताऽण्यं सहस्रकर्णं दशसहस्रलोचनं उक्तना-
मानं इन्द्रं किल नाम अनया दीन्या उक्तमास्ते ॥ [2] आनन्दं निर्भयत्वं आस्वादं च।
स इन्द्रस्य ये मनुष्याः खाद्यस्य स्वादं जानन्ति ॥ [a]

(Ms. Anq. n° 2 F, pag. 5.)

TRADUCTION D'ANQUETIL.

« Je prie et j'invoque Mithra qui rend fertiles les terres incultes,

[a] VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

Les deux manuscrits écrivent toujours *nimañtr....*; le n° 2 seul double le *ṇ* sous le *r*. Le même ms. a *mahiraṁ*; nous suivons le n° 3 S. Ce dernier oublie la marque de l'accusatif dans *nivâsitâraṇya*; il a fautivement *sasrakaraṇaṁ*, *dasasasra....*, *aktâ-ndmânaṁ*. Le n° 2 avait primitivement cette faute, qui a été corrigée par une main moderne. Le n° 3 écrit *iadjdaṁ*, de cette ma-

Digitized by Google

 « qui a mille oreilles, dix mille yeux, appelé Izcd. le prie Rames* chné K! i;’t rom *T. > i. Ce paragraphe contient plusieurs des attributs de Mithra, l’une des divinités les plus célèbres entre celles qui sont invoquées dans le Zend Avesta. Les manuscrits ne présentent aucune variante pour son nom, et l’uniformité d’orthographe de ce mot est à mes yeux une preuve que la voyelle i peut être médiale en zend, sans être précédée de la voyelle a; d’où je conclus que quand ou trouve ai, c’est pour une raison qu’il est toujours possible d’expliquer. La comparaison de l’orthographe de ce mot avec celle que nous ont transmise les Grecs et les Romains, mïï&l; et Mithra, fournit encore un argument de quelque valeur en faveur de l'authenticité de la langue zende. Car quand les anciens écrivaient uniformément, à l’exception peut-être d'Ilérodote, le nom de Mithra par un th, c’est qu’ils l’empruntaient soit directement au zend, soit au moins à un idiome qui connaissait , comme le zend , la loi de l’aspiration du t devant la semi-voyelle r. Ce n’est certainement pas le sanscrit Mitra , divinité dont les attributs ne s'accordent pas complètement avec ceux du persan Mithra, qui eût pu donner aux anciens l'idée de cette orthographe. Le mot suivant, ou le premier des attributs qui caractérisent Mithra selon notre texte, est composé de deux parties principales, dont la seconde peut encore sc subdiviser, comme nous l’indiquerons tout à l’heure. L’une est vouru, que tous les manuscrits lisent ainsi, et qu’ils séparent du mot suivant par un point, excepté toutenier© JT î il lit dityâ pour dinyâ Le même ms. a ânanuia, et le n" a F ânaiixiurii. Le o*3 lit sa bdjadasyâamanuchyû , svâda ; tous deux ont d/dnumft.Co passage, tel qu'il est donné ici, est inintelligible; mais il s'éclaircit par une autre glose qui porte sur le nom du même lied, et que nous verrons plus bas : sa adnçyarupt yasya prubhàvât manuckyâ , etc. Je rétablis le viaarga qu'omettent les deux Yaçnas dans le mot manuchyâh , n Zend Avesta, tom, I, a* part. pag. 8a. Digitized by Google

CHAPITRE L an fois le n° 3 S. Je dis tous les manuscrits en y comprenant le n" 6 S, quoiqu'une main moderne ait écrit sur la marge la syllabe r6 (etfnj). Ce mot est séparé par un point, en vertn île la méthode que suivent les copistes, surtout quand un composé est un peu long. Les mots qui, dans les traductions d'Anquetil et de Nériosengh, répondent/ à vàuru, sont fertiles et habité, significations qui, vu les autres éléments du composé, ne sont pas trop éloignées l'une de l'autre. Nous avons déjà proposé plus haut de traduire cet adjectif par nombreux, abondant, et l'interprétation actuelle donnée par Nériosengh appuie jusqu'à un certain point notre hypothèse. Cependant je n'ai rien trouvé depuis qui lui donne toute la certitude désirable. Le mot suivant, ou plutôt la seconde partie de ce composé (puisque vôaru doit ici se réunir ait terme qui le suit), est diversement écrit dans les manuscrits du Yaçna. Le n" 6 S et le n" '± F ont et le n" 3 S . La comparaison des passages où se représente cet adjectif, m'autorise à l'écrire gaoyaotdis ou gaoyôtâis, avec une accumulation de voyelles presque barbare, mais que cependant l'on peut expliquer par les habitudes de la langue zende. Et d'abord la désinence tâis est le génitif d'un mot en ti. Ici ce mot, se rapportant à mithrahf (au génitif), sera masculin comme lui. La syllabe pénultième yao réunie à tâis, dont le thème est ti, nous donnera yao-ti, et au nominatif yaoitis ou yôitis. On ne peut méconnaître ici le radical yu (joindre), et dans yaoiti ou yôiti le sanscrit yuti ou yùti (faction de joindre). Seulement, on se demande pourquoi le sulfixe ti, qui en sanscrit n'exige jamais de guna de la voyelle du radical , en nécessite un en zend. Cette observation m'engagerait à préférer la leçon yôki à yaoiti, qui se présente avec le ao, guna dé a (yu), si je n'éprouvais le même embarras pour expliquer la présence de l'o au lieu de IV du radical. Quoi qu'il en soit de cette difficulté, qui paraîtra moins considérable si l'on fait attention que l'application de la loi du guna se remarque en zend dans des cas où le sanscrit l'ignore, je 37.

 crois que le zend yaoili ou yàiti répond au sanscrit yûti, et qu'il signifie réunion, puis, dans le composé dont il s'agit, couple; car le mot gao n'est sans doute que le sanscrit gâ (bœuf), et gaoyaoili doit être le sanscrit goyûti (pâtre). On peut traduire ce mot par « qui a de « nombreux couples de bœufs, » interprétation qui me semble confirmée par le passage de Julius Firmicus où Mithra est nommé boum abactor Je dois faire remarquer toutefois que cette explication, malgré sa grande vraisemblance, a contre elle de n'être soutenue ni par Anquctil ni par Nériosengh. Les deux interprètes s'accordent dans le même sens; caria traduction d'Anquetil, «qui rend « fertiles les terres incultes, • rentre aisément dans celle de Nériosengh , ■ celui par qui les déserts sont peuplés. » Sans doute la culture et la population des terres incultes ne sont qu'un souvenir et comme une image du texte où nous croyons pouvoir trouver des couples de bœufs. Cependant j'aimerais à voir la traduction que me suggère l'analyse grammaticale s'accorder plus directement avec celle d'Anquetil. Heureusement ce désaccord ne se renouvelle pas à l'occasion des épilbètes suivantes. Ce que notre Vcndidad-sadé lithographié réunit en un seul mot liazagrôghaosahê , est séparé par les autres manuscrits. Le n° 2 F lit i , le n° 3 S , et le n" 6 S 5?^ VJ- Cette dernière leçon me paraît préférable, en ce que j y vois ■t)1# jArqui représente le sanscrit srde sahasra (mille). Il est remarquable que le mot zend hazaghrô porte la désinence d'un nominatif singulier masculin, comme si c'était un substantif. On ne peut cependant le considérer ici que comme un adjectif en composition avec gaochahé; et c'est justement ce qui rend plus digne d'attention l'existence de la terminaison du nominatif singulier masculin : car les adjectifs qui se joignent à des substantifs pour former des composés déterminatifs, s'unissent en général presque aussi intimement " De Error prof. ni. 1. 1, c. 5. Digitized by Google

CHAPITRE I. ai3 en tend qu'en sanscrit au nom qu’ils modifient, c’cst-à-dirc qu’ils se présentent sous leur forme absolue. L’emploi de la désinence ô dans l’adjectif hazaghra, ainsi que dans quelques autres adjectifs que nous rencontrerons par la suite, vient sans doute de l'habitude, prise de bonne heure par la langue' de mettre au nominatif les noms en a, lorsqu’ils forment la première partie d’un composé. L’analogie a entraîné l’usage de cette désinence, même pour le cas où la première partie du composé est un adjectif. Le substantif avec lequel hazaghrô entre en composition est lu par le n" 3 S, jy t>i.u par le n" a F, et par le n° 6 S. Sauf la suppression fautive de h devant é, cette dernière leçon est la meilleure. Ce mot signifie oreille; c’est le persan Déjà nous avons essayé de le rattacher au radical sanscrit ghuch*0; nous n’avons pu trouver jusqu’ici d’explication plus satisfaisante de ce mot, et nous ajouterons même que la leçon ghaosahê, avec le gh aspiré, vient à l’appui de notre hypothèse, puisque la gutturale y est encore aspirée comme dans le sanscrit ghuch. Il est bon toutefois de remarquer que cette orthographe est beaucoup plus rare que celle qui montre ce mot écrit avec un g; le passage qui nous occupe est jusqu'ici le seul, dans tout le Vendidad-sadé, où je l’aie remarqué. En résumé, de hazaghrô, pour hazaghra , réuni à gaochahê, nous ferons un composé possessif signifiant, comme le pensent Nériosengh et Anquetil, ■ qui a mille oreilles. » L’adjectif suivant est encore composé de deux parties : l’une baêvari, que tous les manuscrits lisent de même, à l’exception du n” 6 S qui a ; et l'autre Ichasmanô , que le n* 3 S écrit W"C- Le premier mot signiiie , d’après le témoignage uniforme de Nériosengh et d’ Anquetil, dix mille; c’est le parsi mais je n’ai pu jusqu’ici trouver en sanscrit l’analogue de ce mot. Au contraire '* Voy. ci-dessus , Observ. sur VA Iph. zend, commise à l’endroit cité. M. de Bohlen. dans pag. eu. Je profite de cette occasion pour ré- sa dissertation {De Orig. ling. zend. p. à), parer une omission involontaire que j'ai avait déjà fait ce rapprochement.

a 1 4 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. tchasmanô, qu’il est vraisemblablement plus correct d’écrire Ichachmanri ou tchaçmanô , ne me parait autre chose que le sanscrit tchakchus , sauf la différence du suffixe; c'est incontestablement le persan En retranchant le suffixe manâ qui est ici au génitif, nous obtenons Ichaç, et avec la sifflante radicale, ichach, monosyllabe dans lequel le ch rend représente le kch sanscrit, de sorte que Ichach est identique à tchakch (dire). Si le mot qui désigne l 'mil dérive, d’après le témoignage des grammairiens, d’un radical signifiant dire, c’est vraisemblablement par une analogie du même genre que celle qui, en sanscrit et en grec , rattache à une même racine les deux idées de lumière et de parole™. Remarquons que la déclinaison du mot Ichaçman suit celle des mots sanscrits qui ne contractent pas leur suffixe en mnô, etc., parce que cette contraction occasionnerait une accumulation trop considérable de consonnes. Ce fait doit être rapproché de taçnr. que noua avons analysé ci-dessus au paragraphe U , et où nous avons pu nous convaincre, quoique M. Bopp pense le contraire, que le zend suit, au moins dam la déclinaison des noms on an, la règle de contraction qu’applique régulièrement le sanscrit. Ce qu’il faut dire, c’est qu’il ne paraît pas que cette règle soit aussi rigoureusement observée en zend que dans la langue sacrée des Brahmanes, comme nous le constaterons tout à l’heure. Au reste , en réunissant en un composé les deux mots baêvarè tchaçmanô . nous en ferons un adjectif possessif qu’il faudra traduire, avec Nériosengh et Anquetil, par « qui a dix mille yeux. • Ce que notre Vendidad lithographié lit en un seul mot, est joint de même dans le n°6 S, mais la première partie de ce mot jusqu'à nômô est due à une main moderne qui a restauré d’une manière malheureuse plusieurs mots que le temps avait effacés. Les n" a F et 3 S séparent en deux mots la séparation des parties qui composent un mol est en effet plus fré“ A. G. de Sclilcgel, Iml. Bilholh. tom. U. p«g. abi stp; Digitized by Google

Anquetil s’accordent pour rattacher cette épithète au mot suivant, yazatahê, que tous les manuscrits lisent de la même manière; et ils traduisent, l’un « appelé « faed, » l’autre (à ce qu’il me semble) • dont le nom est dit Iadj« da, ■ avec cette glose : * c’est-à-dire que son nom est dit (ainsi?) par ■ cette loi (la loi d’Ormuzd). » Je crois que cette interprétation peut être conservée, et je me fonde sur les observations suivantes. Les deux mots aokhlô nâmanô semblent si exactement répondre à uktanâmânam de la glose de Nériosengh, qu’on est aisément conduit à les rogarder comme un mot composé de nâman (nom) et de aokhtu (dit), et signifiant • celui dont le nom est dit. > Quant à la forme grammaticale, il faut remarquer le génitif nâmanô, qui devrait être en sanscrit nâmnô. C’est un des faits auxquels nous faisions allusion tout à l'heure, quand nous indiquions que la suppression de l’a du suffixe n'a pas aussi régulièrement lieu en zend qu'en sanscrit, et qu’elle ne s'opère jas chaque fois quelle est possible. Rien en effet n’empêcherait de dire ici ndmnâ , comme' on le voit même dans quelques passages rares 51 . Si donc la langue zende a gardé intact le suffixe dans ce substantif, ainsi que dans quelques autres, c’est que la conservation complète de cet élément si important du nom est dans le génie de la langue, qui , sous ce rapport, me paraît plus analogique et partant plus ancienne que le sanscrit. L’adjectif auquel s’unit ce substantif nâman donne lieu à une difficulté grave. On se demande pourquoi ce mot s’écrit aokhtô et non ukhlô, comme nous le voyons dans d’autres passages où le participe ukhta (dit) est employé isolément. M. Bopp, qui a eu occasion de citer ce mot pour prouver que nâmanô, en composition, ne contractait pas la voyelle du suffixe, comme cela se voit en sanscrit, tranche la difficulté en admettant que, dans aokhtô (nomin. en composition), le premier o, qui est bref, est pour le sanscrit a, et que * On le trouve entre autre* dans un pas- tement semblable à celui que nous examisage du Vendidad-*adé , p. 9 1 , qui est exac- nons en ce moment.

quente que leur réunion. Nériosengh et Anquetil s'accordent pour rattacher cette épithète au mot suivant, *yazatahé*, que tous les manuscrits lisent de la même manière; et ils traduisent, l'un « appelé « Ized, » l'autre (à ce qu'il me semble) « dont le nom est dit Iadj- « da, » avec cette glose : « c'est-à-dire que son nom est dit (ainsi?) par « cette loi (la loi d'Ormuzd). » Je crois que cette interprétation peut être conservée, et je me fonde sur les observations suivantes. Les deux mots *aokhtó nâmanô* semblent si exactement répondre à *ukta-nâmânam* de la glose de Nériosengh, qu'on est aisément conduit à les regarder comme un mot composé de *nâman* (nom) et de *aokhta* (dit), et signifiant « celui dont le nom est dit. » Quant à la forme grammaticale, il faut remarquer le génitif *nâmanô*, qui devrait être en sanscrit *nâmnô*. C'est un des faits auxquels nous faisions allusion tout à l'heure, quand nous indiquions que la suppression de l'*a* du suffixe n'a pas aussi régulièrement lieu en zend qu'en sanscrit, et qu'elle ne s'opère pas chaque fois qu'elle est possible. Rien en effet n'empêcherait de dire ici *nâmnô*, comme on le voit même dans quelques passages rares [91]. Si donc la langue zende a gardé intact le suffixe dans ce substantif, ainsi que dans quelques autres, c'est que la conservation complète de cet élément si important du nom est dans le génie de la langue, qui, sous ce rapport, me paraît plus analogique et partant plus ancienne que le sanscrit.

L'adjectif auquel s'unit ce substantif *nâman* donne lieu à une difficulté grave. On se demande pourquoi ce mot s'écrit *aokhtó* et non *ukhtó*, comme nous le voyons dans d'autres passages où le participe *ukhta* (dit) est employé isolément. M. Bopp, qui a eu occasion de citer ce mot pour prouver que *nâmanô*, en composition, ne contractait pas la voyelle du suffixe, comme cela se voit en sanscrit, tranche la difficulté en admettant que, dans *aokhtó* (nomin. en composition), le premier *o*, qui est bref, est pour le sanscrit *u*, et que

[91] On le trouve entre autres dans un passage du Vendidad-sadé, p. 91, qui est exactement semblable à celui que nous examinons en ce moment.

Digitized by Google

V.. ■x 1 6 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. l'a qui précède cet o, est l'a connu sous le nom d'a privatif; et il conclut de cette analyse que le mot aokhlô nâmanô signifie «qui « a des noms sans nombre • Mais pour que cette explication fût valable, il faudrait prouver, ce qui, du moins pour moi, est assez douteux, que l'a privatif est réellement a et non an. En admettant mémo que l'a dit privatif fût originellement a et non an, nous croyons pouvoir avancer que cet exemple de son emploi sans n devant une voyelle serait unique en zend. Il faudrait ensuite établir par des exemples plus concluants que ne l'a fait, selon moi, M. Bopp, que l'o bref zend représente l'a sanscrit dans a — okhta, pour a — akla. Ces diverses considérations rendent à mes yeux l'explication précédente peu admissible, et la difficulté que fait naître l'orthographe de aokhtô me paraît subsister tout entière. La solution que je vais proposer ne satisfera peut-être pas davantage le lecteur; je dois cependant l'exposer, ne fût-ce que pour épuiser les explications possibles auxquelles ce mot donne lieu, et pour ouvrir la voie à des recherches plus heureuses. Si, comme je continue à le penser, le ao zend représente I'd sanscrit initial et médial, et primitivement l'd guna, nous pourrons chercher ici une modification de la voyelle u, ou au moins une imitation de cette modification. Dans cette hypothèse, aokhta répondrait à ôkla sanscrit; mais quelle sera la cause de ce changement de u en 6? En sanscrit, ôkla pourrait tout aussi bien résulter de a -+- ukta que de à ukta , c'est-à-dire soit d'un guna, soit de la fusion du préfixe d avec le participe ukta; mais nous devons dire qu'on n'aurait pas d'exemple de ce dernier fait, car il ne paraît pas que le radical vatch se joigne à d (vers). Et quant au zend aokhta , il serait toujours douteux que ao vienne de d- t-u; car dans cette dernière langue, le système des combinaisons des voyelles est assez simple pour que les deux voyelles & et u restent juxtaposées sans se confondre. Nous sommes donc ramenés à comparer le zend aokhta au sanscrit a-*-ukta, ou à ukta frappé " t ergleich. Gramm. pag. 208 el 209, note 3. Digitized by Google

l'*a* qui précède cet *o*, est l'*a* connu sous le nom d'*a* privatif; et il conclut de cette analyse que le mot *aokhtô nâmanô* signifie « qui « a des noms sans nombre[92]. » Mais pour que cette explication fût valable, il faudrait prouver, ce qui, du moins pour moi, est assez douteux, que l'*a* privatif est réellement *a* et non *an*. En admettant même que l'*a* dit privatif fût originellement *a* et non *an*, nous croyons pouvoir avancer que cet exemple de son emploi sans *n* devant une voyelle serait unique en zend. Il faudrait ensuite établir par des exemples plus concluants que ne l'a fait, selon moi, M. Bopp, que l'*o* bref zend représente l'*u* sanscrit dans *a—okhta*, pour *a — akta*. Ces diverses considérations rendent à mes yeux l'explication précédente peu admissible, et la difficulté que fait naître l'orthographe de *aokhtô* me paraît subsister tout entière. La solution que je vais proposer ne satisfera peut-être pas davantage le lecteur; je dois cependant l'exposer, ne fût-ce que pour épuiser les explications possibles auxquelles ce mot donne lieu, et pour ouvrir la voie à des recherches plus heureuses.

Si, comme je continue à le penser, le *ao* zend représente l'*ô* sanscrit initial et médial, et primitivement l'*ô guṇa*, nous pourrons chercher ici une modification de la voyelle *u*, ou au moins une imitation de cette modification. Dans cette hypothèse, *aokhta* répondrait à *ôkta* sanscrit; mais quelle sera la cause de ce changement de *u* en *ô*? En sanscrit, *ôkta* pourrait tout aussi bien résulter de *a* + *ukta* que de *â* + *ukta*, c'est-à-dire soit d'un *guṇa*, soit de la fusion du préfixe *â* avec le participe *ukta;* mais nous devons dire qu'on n'aurait pas d'exemple de ce dernier fait, car il ne paraît pas que le radical *vatch* se joigne à *â* (vers). Et quant au zend *aokhta*, il serait toujours douteux que *ao* vienne de *â* + *u;* car dans cette dernière langue, le système des combinaisons des voyelles est assez simple pour que les deux voyelles *â* et *u* restent juxtaposées sans se confondre. Nous sommes donc ramenés à comparer le zend *aokhta* au sanscrit *a* + *ṇkta*, ou à *ukta* frappé

[92] *Vergleich. Gramm.* pag. 208 et 209, note 3.

Digitized by Google

CHAPITRE I. a,7 de guna. Or, je remarque que aokhta, et avec la désinence du nominatif aokhtô (comme ci-dessus hazaghrô), n'est employé, à ma connaissance, que quand le participe ukhta forme la première partie d'un composé, et je crois pouvoir conclure de ce fait que c'est sa position dans un composé qui entraîne cette modification de la voyelle initiale. Si cette conséquence est admise, ne peut-on pas supposer que le changement de u en ao a pour but de caractériser cette espèce de composé possessif qui résulte de la réunion de ukhta et de nâman? Il semble, en effet, que si l'on se contentait de juxtaposer ces deux mots, il en résulterait un composé déterminatif signifiant • nom dit ou prononcé. » Mais pour faire passer cet adjectif dans la classe des bahuvrihi, et lui donner le sens de « celui qui a « le nom dit ou appelé, » on a pu vouloir ünir intimement les deux parties composantes, et marquer la première d'un signe qui ne permît pas de la séparer de la seconde, et qui indiquât clairement que ce composé se rapporte à un sujet qui possède la qualité exprimée par les éléments dont est formé l'adjectif. Je ne me rappelle pas, il est vrai, d'avoir vu en sanscrit une composition de ce genre (si ce n'est peut-être celle des dérivés comme sdrvabhâuma, « souverain de toute la terre»), et ce n'est, conséquemment, qu'avec défiance que je dois proposer l'explication de ce fait obscur. Ce sera au lecteur à décider si elle peut se soutenir contre celle de M. Bopp. Au reste, quelque opinion qu'on ait sur le changement de ukhta en aokhta, il me paraît difficile d'assigner à ce composé une autre signification que celle que lui donnent Anquetil et Nériosengh, celle d'un composé possessif, « qui a le nom dit. » Il me paraît également permis de considérer yazalahé comme indiquant ce nom même, et de traduire, • dont le nom est dit Ized. » Certainement rien ne prouve que la réunion de ces deux mots soit absolument indispensable, et on peut bien traduire en les séparant, • Mit lira — dont le • nom est prononcé (invoqué) Ized. » Mais je ferai remarquer que l'expression aokhtô nâman ne se trouve jamais dans le Vendidad-sadé •I. 38
Digitized by Google

de *guṇa*. Or, je remarque que *aokhta*, et avec la désinence du nominatif *aokhtô* (comme ci-dessus *hazaĝhrô*), n'est employé, à ma connaissance, que quand le participe *ukhta* forme la première partie d'un composé, et je crois pouvoir conclure de ce fait que c'est sa position dans un composé qui entraîne cette modification de la voyelle initiale. Si cette conséquence est admise, ne peut-on pas supposer que le changement de *u* en *ao* a pour but de caractériser cette espèce de composé possessif qui résulte de la réunion de *ukhta* et de *nâman?* Il semble, en effet, que si l'on se contentait de juxtaposer ces deux mots, il en résulterait un composé déterminatif signifiant « nom dit ou prononcé. » Mais pour faire passer cet adjectif dans la classe des *bahuvrîhi*, et lui donner le sens de « celui qui a « le nom dit ou appelé, » on a pu vouloir unir intimement les deux parties composantes, et marquer la première d'un signe qui ne permît pas de la séparer de la seconde, et qui indiquât clairement que ce composé se rapporte à un sujet qui possède la qualité exprimée par les éléments dont est formé l'adjectif. Je ne me rappelle pas, il est vrai, d'avoir vu en sanscrit une composition de ce genre (si ce n'est peut-être celle des dérivés comme *sârvabhâuma*, « souverain de toute la terre »), et ce n'est, conséquemment, qu'avec défiance que je dois proposer l'explication de ce fait obscur. Ce sera au lecteur à décider si elle peut se soutenir contre celle de M. Bopp.

Au reste, quelque opinion qu'on ait sur le changement de *ukhta* en *aokhta*, il me paraît difficile d'assigner à ce composé une autre signification que celle que lui donnent Anquetil et Nériosengh, celle d'un composé possessif, « qui a le nom dit. » Il me paraît également permis de considérer *yazatahê* comme indiquant ce nom même, et de traduire, « dont le nom est dit Ized. » Certainement rien ne prouve que la réunion de ces deux mots soit absolument indispensable, et on peut bien traduire en les séparant, « Mithra.... dont le « nom est prononcé (invoqué) Ized. » Mais je ferai remarquer que l'expression *aokhtô nâman* ne se trouve jamais dans le Vendidad-sadé

Digitized by Google

 qu’avec le mot yazata (à quelque casque soit employé ce mot), et qu’elle semble former une locution consacrée pour exprimer qu’un être a reçu le nom d'Ized. Je n’ai rencontré jusqu’ici qu’une fois cette expression aokhto n aman avec un autre mot que yazata , dans la partie encore inédite du Zend Avcsta ; c’est avec le mot yaçna , et le sens général m’a paru exiger qu’on le traduisit par « le sacrifice où mon « nom est prononcé **, » Mais cette traduction n’est qu’une nuance légère de celle que je propose en ce moment, et elle présuppose toujours l’emploi de aokhto ndman , comme adjectif possessif. On comprend d’ailleurs que les mots aokhtô nâmana yaçna peuvent également se traduire, • avec ce qui est nommé yaçna. * En un inot, le substantif yazatahé, ou le nom même que le texte veut indiquer comme appartenant à Mithra, me paraît joint i aokhtù ndmanô par apposition, comme quand on dit en latin, • Cæsar appellatus est im* perator, * ou comme on dirait en allemand , « der so genannte laed. » Ce nom est, comme on sait, celui des génies du second ordre qui, dans le système tliéologique des Parses, prennent rang immédiatement après les Amschaspands ; mais il s’applique également aux Amschaspands eux-mêmes, et désigne, à proprement parler, tous les êtres auxquels s’adresse l'adoration des hommes. L’étymologie de yazata , qui’ vient évidemment de yaz, en sanscrit yatlj (offrir le sacrifice), explique suffisamment la grande extension que les textes donnent à l'emploi de ce titre'1*. Je ne crois pas que ce mot soit le participe parfait passif de yaz, car nous savons par d’autres passages que le participe de ce verbe est yaçta, mot qui est plus régulièrement formé que le sanscrit ichta. Dans yazata, il faut reconnaître la racine yaz, sans doute avec un suffixe ata, qui peut être le ata que les grammairiens indiens nomment atatch; mais je ne puis préciser exactement la signification que ce suffixe ajoute au ■ Vom ci-des»ous, Notei et éclamiuc- pag. i?) a déjà vu que va -a ta venait de ments, note P, pag. Ixxiv. j«uÿ. .Nous n'aions pas besoin de remarquer " M. de Bohlen (De Orig. ting. zend. quo le parsi lied n'en est que l'altération.

CHAPITRE I. a 19 radical. Est-ce celle de « digne du sacrifice et du culte,» ou «qui » est un objet d'adoration?» Cela me paraît asscs vraisemblable; je remarquerai, toutefois, que l'idée de « digne du sacrifice » serait exprimée plus régulièrement et d'une manière plus analogique par un mot formé avec le suffixe ya , que par un terme où entre un suffixe dont le sens est jusqu'à présent aussi peu déterminé que celui de ata. 1. Ce second article contient le nom de l'Ized du bien-être, nom qu'Anquetil , d'après l'autorité des Parses , se contente de transcrire Rameschné Kkârom, et qu'il traduit par «plaisir désirable, ou qui « donne le plaisir désirable M. > La première partie de ce nom est lue de la même manière par tous les manuscrits, la seconde l'est comme dans le Vendidad-sadé par les n" 2 F et 3 S; le seul n" 6 S, p. 3, lit De ces deux mots, le premier est traduit dans la glose de Nériosengh par bonheur, sécurité; le second par » faction de «manger, ou de percevoir par le goût. » Seulement, pour qu'on ne prenne pas ces mots au propre, mais dans leur sens mythologique et comme des personnifications d'un être invoqué dans la liturgie, le commentaire ajoute cette pbrasc : « c'est un être invisible, par la • puissance duquel les hommes connaissent le goût de la nourri« ture, » r.'est-à-dire , sans doute, « obtiennent leur nourriture » Le premier mot, rcbnand, a la désinence du gén. d'un mot en an; et dans le fait nous trouvons le nom do cet Ized dans d'autres passages, et notamment à l'accusatif, rama, forme qui ne peut partir que du thème râman. Ce thème, à son tour, ne peut être formé que des suffixes an ou man. Dans la première de ces deux hypothèses, nous en ferons un substantif dérivé du radical ram, et signifiant plaisir. satisfaction. Mais il faudra remarquer que cette formation n'est w Z end Avala, tom. 1 , a* port. pag. 82 , glose de Nérioaengh est justifié par la uote note 1a. qui contient les variantes de cette glose. ** Le sens que nous donnons ici à la Voy. ci-dessus, même paragraphe, uote 86. 28.

radical. Est-ce celle de « digne du sacrifice et du culte, » ou « qui « est un objet d'adoration? » Cela me paraît assez vraisemblable; je remarquerai, toutefois, que l'idée de « digne du sacrifice » serait exprimée plus régulièrement et d'une manière plus analogique par un mot formé avec le suffixe *ya*, que par un terme où entre un suffixe dont le sens est jusqu'à présent aussi peu déterminé que celui de *ata*.

2. Ce second article contient le nom de l'Ized du bien-être, nom qu'Anquetil, d'après l'autorité des Parses, se contente de transcrire *Rameschné Khârom*, et qu'il traduit par « plaisir désirable, ou qui « donne le plaisir désirable [95]. » La première partie de ce nom est lue de la même manière par tous les manuscrits, la seconde l'est comme dans le Vendidad-sadé par les nos 2 F et 3 S; le seul n° 6 S, p. 3, lit سرسیدم اسرور. De ces deux mots, le premier est traduit dans la glose de Nériosengh par *bonheur, sécurité;* le second par « l'action de « manger, ou de percevoir par le goût. » Seulement, pour qu'on ne prenne pas ces mots au propre, mais dans leur sens mythologique et comme des personnifications d'un être invoqué dans la liturgie, le commentaire ajoute cette phrase : « c'est un être invisible, par la « puissance duquel les hommes connaissent le goût de la nourri- « ture, » c'est-à-dire, sans doute, « obtiennent leur nourriture [96]. »

Le premier mot, *râmanô*, a la désinence du gén. d'un mot en *an;* et dans le fait nous trouvons le nom de cet Ized dans d'autres passages, et notamment à l'accusatif, *râma*, forme qui ne peut partir que du thème *râman*. Ce thème, à son tour, ne peut être formé que des suffixes *an* ou *man*. Dans la première de ces deux hypothèses, nous en ferons un substantif dérivé du radical *ram*, et signifiant *plaisir, satisfaction*. Mais il faudra remarquer que cette formation n'est

[95] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part. pag. 82, note 12.

[96] Le sens que nous donnons ici à la glose de Nériosengh est justifié par la note qui contient les variantes de cette glose. Voy. ci-dessus, même paragraphe, note 86.

Digitized by Google

 pas parfaitement conforme aux lois de la dérivation du sanscrit, car an n'cxigc pas, dans cette langue, le vriddhi de la première voyelle du radical; ram, en supposant qu'il se joignît au suffixe an, ferait raman et non rûman, comme en zend. Cependant, comme en sanscrit on trouve quelques radicaux qui, avec ce suffixe, prennent un gana, il se pourrait que le zend eût remplacé, pour la racine ram, ce gana par un vriddlii, particularité que je crois avoir remarquée dans quelques autres dérivés. Une autre irrégularité de1 raman, c'est que le suffixe an, en sanscrit, ne forme d'ordinaire que des noms d'agents qui sont masculins; d'où il résulterait que puisque rama est au neutre, on doit le regarder comme un adjectif en rapport avec qâçtrahé, dont le genre véritable est le neutre. Je persiste cependant À considérer raman comme "un substantif, en me fondant sur un autre passage du Yaçna où ce mot est employé seul, et traduit dans Nériosengh par plaisir n. Or, si râman est un substantif neutre, notre seconde hypothèse sur la nature du suffixe qui sert h le former acquerra une assez grande vraisemblance. Seulement, pour tirer râman de ram et de man, il faudra supposer qu'en zend ce suffixe exige vriddhi, au lieu du gana qu'on trouve fréquemment en sanscrit dans les noms neutres qui en sont formés, et on devra admettre qu'une des deux nasales, celle du radical ou celle du suffixe , est tombée devant l'autre, en vertu du principe qu'en zend la même consonne n'est jamais écrite deux fois de suite. Le rôle du mot suivant, qâçtrahé, est bien plus facile à déterminer que celui de râman, et il n'est pas permis d'hésiter entre l'adjectif et le substantif. Après avoir retranché la caractéristique du génitif, qui nous avertit que le thème du nom dont il s'agit est en a, nous obtenons qâçtra, dans lequel tra ne peut être que le suffixe sanscrit tra, écrit ailleurs en zend //ira. Si le I n'est pas aspiré dans qâçtra, c'est qu'il est précédé d'une sifflante qui arrête l'action de la lettre r. Le retranchement de ce suffixe tra donne qdç, que je n'hésite pas & " \ cndiiad sudt , p»g. 3o5; Yaçna , ch. xxxv, ms. Anq. n*a F, p»g. ï53. Digitized by Google

CHAPITRE I. 2 2 1 regarder comme le sanscritîsnj svâd (goûter), le yi De la réunion de ce mot avec celui que nous avons analysé tout à l'heure, il résultera une expression signifiant • le plaisir qui consiste ■ dans l'action de goûter, » c'est-à-dire, « le plaisir du goût; » le mot qâçlrahê étant joint par apposition à râmanô, littéralement « le plai■ sir goût. < Si au contraire on préfère voir dans râmanô un adjectif, on le fera rapporter au mot qâçtrahê , et l'on traduira : « le goût « agréable. • Quelque interprétation , au reste, qu'on adopte: (et l'on voit que celles que nous proposons rentrent à peu près l'une dans l'autre), on doit reconnaître que • le plaisir du goût * est considéré par les Parses comme un Ized dont le rôle est d'être le coopérateur de Mithra, considéré comme gardien des troupeaux. On pourrait croire, au premier coup d'œil, que ces deux mots râmanô qâçtralié sont des épithètes de Mithra, puisqu'ils sont immédiatement joints à l'invocation relative à ce génie supérieur, et qu'ils semblent suivre sans interruption les épithètes caractéristiques de ce dieu. Mais, outre que les mots aokhtô nâmanô yazatahé paraissent clore l'invocation de Mithra, le témoignage des Parses sur la valeur my

 thologique des mois râmanô qdçlrahé est trop positif, et en même temps trop facile à justifier, pour qu'il soit permis de douter que par râma qâçtra on doive entendre ou « le plaisir du goût , * ou bien le plaisir que l'on trouve à manger de bons aliments, plaisir que les anciens peuples de l'Arie, dans la simplicité d'une religion primitive, ont idéalisé, ou plutôt ont rapporté à un génie spécial, charge de le donner aux mortels. Après l'analyse que nous venons de faire de ce paragraphe, nous le traduirons de la manière suivante, en réunissant les deux articles qui le composent : « J'invoque, je célèbre Mithra qui multiplie les couples de bœufs, • qui a mille oreilles, dix mille yeux, appelé du nom d'Ized; [j'in• voque, je célèbre] Ramcschné Khàrom (le plaisir du goût). • X. jou* (Lignes 18 i, 19 a.) TRADUCTION DE NÉRIOSENGH. H'ijufqifôi qvmjcff « » (Ms. Anq. n° a F, pag. 5.) ** VARIANTES DE LA TRADUCTION DF. NÉRIOSENGn. Les deui nias écrivent toujours mmamtrayâmi avec un anusvâra. Le n° 3 a fautivement samparna. . . le n* a F double le n sous la liquide r. Le n* 3 S lit rapithvtattâmni madhvAmknah mdhytl panyâtmant punyagum. Il suffit de citer ces leçon* pour foire voir combien elles sont fautive». Digitized by Google

CHAPITRE I. 223 TRADUCTION d’aNQBETIL. • Je prie et j’invoque (le Gàh) Rapitan, saint, pur et grand » La portion du jour invoquée sous le nom de Rapitan, selon la prononciation parsie, commence à midi et dure jusqu'à trois heures du soir. C’est également, selon Nériosengh , le samdhyâ du milieu du jour. Ce nom est écrit dans le n* 6 S, pag. 3 ; Auij dans le n° 2 F , pag. 5; et dam le n° 3 S, pag. 3 : je conclus de la comparaison de ces variantes, ainsi que de celle des autres passages où se trouve ce titre, qu’il faut l’écrire rapi... et non rapt. Du reste, cette question de pure orthographe aurait plus d’intérêt si nous savions le sens propre de ce mot. Je n’ai jusqu’à ce moment trouvé dans 1a langue aucun autre terme qui me permit d'en déterminer le sens. On peut sans doute croire que le thème rapithwina, dont nous avons ici le datif singulier, est un adjectif formé, comme uchahina (si toutefois l'on admet cette variante), avec le sullixe ina. En effet, on trouve dans un autre passage duVendidad proprement dit, au second fargard, le mot rapithwàm qui nous donne une forme primitive , si on la compare à rapithwina 10°. Il n’est pas aisé de reconnaître d’après la traduction d’Anquotil (« le « pays auquel préside Rapitan »), quel est le rôle grammatical de rapithwàm. Expliqué par le seul secours de l'analyse, rapithwàm est l’accusatif singulier d’un thème, vraisemblablement féminin, rapithwa, qui, à en juger par le sens du contexte, doit signifier le midi. Dans ce thème, rapi est-il le radical, et thwa la formative? Cela est vraisemblable; mais comment le suffixe thwa, sans doute pour le sanscrit tva, peut-il former un nom qui a l’apparence d’un féminin? Ce sont là des questions que l’absence de moyens de comparaison me met, quant à présent, hors d’état de résoudre. Je ne puis cepenn Zend Avesta , tom. I, 2* part. pag. 8a. — ,0* Vendidad-sadc, pag. 137 et 138

 dant m’empêcher de remarquer le rapport que présente le mot zend rapt (en supposant que ce soit là l’origine de rapilhwa) avec le sanscrit ravi (soleil). Peut-être ces deux mots ne sont-ils que des orthographes diverses d'un seul et même terme. D’un autre côté, nous verrons par la suite que le radical sanscrit rabh (se réjouir) est devenu en zend rap, par la substitution de la sourde non aspirée à la sonnante aspirée; mais je ne vois pas clairement le rapport qui peut exister entre un radical signifiant se réjouir, et le génie du midi, si ce n’est peut-être celui qui se trouve entre div et divan (jour). Quant aux autres mots qui composent ce paragraphe, le premier, achaonê , est lu de cette manière dans le n° 3 S, avec un)» d long, dans le n° a F, et dans le n° 6 S. Ce dernier manuscrit lit seul correctement mo 1 •**#?•**, au I*ou de asalté que donnent les trois autres copies; mais il a incorrectement Au reste, en attendant que nous puissions déterminer avec plus de précision le sens du mot rapithwina, nous traduirons avec Anquetil ce paragraphe de la manière suivante : «J’invoque, je célèbre Rapitan (Rapithwina. le milieu du jour), ■ pur, maître de pureté. « XI. •joodo-^ qyjlMigyj» (Ligne 19 &;et pag. 5. iig. i,n.| TRADUCTION DE NÉRIOSENCH, faM«dqifn gppfarfH pftfofimwqt : ftn^tfjufi art Digitized by Google

CHAPITRE I. 2j5 zjmfa i**rt tr^rtrni aahi &i ^ m *r^zrç n^ïnà twiif

च यूथानि पशूनां प्रवर्द्धयति॥ जंदनाम्नीं च पुण्यात्मनीं पुण्यगुर्वीं या मनुष्येषु गुरुषु मध्ये सत्कारिणी॥ [101]

(Ms. Anq. n° 2 F, pag. 5.)

TRADUCTION D'ANQUETIL.

« Je le prie et l'invoque (lui) qui donne tout dans les villes, (et qui « est) saint, pur et grand [102]. »

Le premier mot de ce paragraphe, que le seul n° 6 S lit 𐬀𐬵𐬎𐬎𐬀𐬌𐬎, a déjà été expliqué au paragraphe VI. Il est en composition avec le mot suïvant, qui est diversement lu dans les divers manuscrits, 𐬀𐬵𐬎𐬎𐬀𐬌𐬎𐬌𐬎𐬀 dans le n° 2 F et dans le n° 3 S, et 𐬀𐬵𐬎𐬎𐬀𐬌𐬎 dans le n° 6 S. Ce mot porte la désinence du datif que nous reconnaissons dans les mots de ce passage, avec lesquels il est en rapport. De ces diverses leçons, la dernière est évidemment la plus fautive, par cela même qu'elle n'a pas de désinence. Mais on peut hésiter

[101] VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

Les deux manuscrits écrivent avec anusvâra *nimañtrayâmi*. Le n° 3 lit toujours *sañpurṇ* avec un *u* bref; le n° 2 double le *ṇ* sous le *r*. Le n° 3 S a *phrédadâranámnî sañdhyâñ*; le n° 2 F avait aussi anciennement ce dernier mot, mais une main moderne l'a effacé comme inutile. Le n° 3 oublie donc *psu* du n° 2. Le n° 3 a fautivement *rathwini sañdhyâñyâ*; le n° 2 avait aussi primitivement ce second anusvâra, qui est fautif. Aucun des deux mss. ne donne le visarga, signe du gén. que je rétablis. Le n° 2 F avait anciennement *samakâryêchu*; au-dessus de la dernière syllabe de ce mot, une main moderne a écrit *ṇi*, ce qui donne *samakâryêṇi*, lecture très-fautive. Le n° 3 est ici confus, on peut y lire *samakarṇi* ou même *samakârṇê*. Le même ms. a *yathâni paçanâñ*; en revanche il lit *pravarddhayati*, mieux que le n° 2 F, qui a *pravarddhayiti*. Le n° 3 a *djadanâmnî puṇyâtmani puṇyagurvi*; j'ajoute un anusvâra au *puṇyâtmanî* du n° 2 F. Le n° 3 S a *manuchéchu* et *satkâryiṇi*; et le n° 2 F, *satkâryiṇî*.

[102] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part. pag. 82.

Digitized by Google

 entre fsavé et fsaovê; car ces deux leçons sont également justifiables. Dans l'une, av est le résultat de la résolution de ao devant ê; dans l'autre, ao reste sans altération, mais c'est parce que v s'insère comme lettre de liaison entre ao et la désinence ê. Celte dernière orthographe est en particulier très-intéressante, en ce quelle semble rappeler la distinction qui existe en sanscrit entre les noms en ü monosyllabiques, et les mêmes noms lorsqu'ils sont polysyllabiques. Nous avons déjà vu, par le mot vaghavé, que le datif des substantifs dont le thème est terminé par u bref souffre, en zend comme en sanscrit , un gu na qui se résout en at> devant la voyelle désinentielle é. Les mots comme rathwé, tanuyé et d'autres présentent, il est vrai, quelques exceptions à ce principe; mais il ne s'applique pas moins dans un assez grand nombre de cas pour qu'on puisse le dire commun au zend et au sanscrit. Qu'arrivera-t-il, au contraire, si le thème du mot est en ti long, si ce thème est un monosyllabe, et qu'il soit employé comme seconde partie d'un mot composé? La voyelle finale du thème souffre un guna qui se résout devant é , ou qui subsiste sans altération, grâce à l'insertion de la semi-voyelle v. C'est l'insertion même de cette lettre qui me paraît rappeler ce qui arrive uniformément à tous les monosyllabes sanscrits end, lorsqu'ils sont isolés, et seulement à ceux dont la voyelle est précédée de deux consonnes, lorsqu'ils sont employés à la lin d'un mot compose. En effet, entre fsaovê du zend fsù, et druvê du sanscrit dru, il y a cette différence, que la voyelle finale du thème a déjà subi en zend guna, tandis qu'elle ne le subit pas en sanscrit; et il y a d'autre part cette ressemblance, que le guna s'est joint à la voyelle de la désinence au moyen de la semi-voyelle v dont l'élément fondamental est a, de même que la voyelle du thème dm s'est résolue en un devant é. 11 me semble que le v de fsaovê n'est pas exactement une lettre de liaison au même titre que le y de lanuye, et qu'il sort plus virtuellement, et plus organiquement, sijepuis m'exprimer ainsi, de la voyelle radicale du mot. Dansysai'é au contraire, la règle générale est suivie, et Digitized by Google

, CHAPITRE I. 227 c’est un point où Je zend diffère assez du sanscrit pour qu’il soit nécessaire de le remarquer. Nous aurons occasion de reproduire plus tard cette observation sur le génitif fsavà , dans lequel l’zî radical a également été changé en ao par le guna 1M. Au reste , en avançant que le thème auquel se rapporte ce datif est terminé par un ù long, je fais une supposition en faveur de laquelle je ne puis alléguer qu’une seule preuve, c’est l’analogie du mot zend fsaov-é avec le sanscrit suvê , analogie que je remarque ailleurs entre le radical feh a et le sanscrit sâ , et , selon les grammairiens indiens, chu 1M. Si, comme je le pense, ce n’est pas à tort que ces deux radicaux ont été rapprochés l’un de l’autre , on peut admettre que le substantif su, qui dérive de la racine sanscrite su (ou su), a son analogue dans le zend fsû , dérivé du radical fehu. Nous serons également conduits à reconnaître que ce mot doit s’écrire avec un ftÿ ch, et non avec un xy s, comme le donnent nos trois manuscrits, non-seulement parce que le participe présent fehuyâç est ainsi lu à peu près uniformément par les anciens manuscrits, mais parce que nous rencontrons quelquefois divers cas du mot fsû écrits fehù. Si cette opinion est fondée, fchû aura le sens du sanscrit su (action d’engendrer, production); et réuni au mot frddat (auquel nous conserverons le sens de qui donne abondamment . qui répand), ce substantif formera un adjectif composé signifiant, « celui qui répand la génération. » Ncriosengh , (pii considère ce paragraphe comme consacré à l’invocation d'un génie coopérateur de Rapitan, transcrit, sans le traduire, le mot dont nous essayons de donner en ce moment l’explication, et le considère comme un nom propre. Mais la glose dont il l’accompagne et qui peut se traduire par, • ce génie qui fait croître les trou« peaux de bestiaux, » rappelle d’une manière assez directe un être 1 M. Bopp, dans sa Grammaire compa- le sanscrit bhuvé, nous .semblent mériter rative, n'a pas cru devoir parler de» formes d'ètrc prises en considération. comme fsavê et fsaovê, formes qui, ccpen- m Voyez ci-dessous, Notes et éclaircisse dant , par l'analogie qu'elles présentent avec ment », uole R , pag. cxxvij. a9*
Digitized by Google

 auquel on attribue le pouvoir de répandre la fécondité. Si, comme le témoignage des Parses nous porte à le croire, ce titre doit, ainsi que chacun de ceux qui suivent les noms des Gâhs ou divisions du jour, se rapporter à ces divisions elles-mêmes, on trouvera sans doute que ce caractère de fécondant , et de propagateur de la production , convient bien au génie sous la protection duquel est placée la partie du jour pendant laquelle le soleil, ce dieu que les Brahmanes appellent le générateur, domine sans partage. Ce ne serait pas une objection sérieuse que de dire, d'un côté, que le radical chu ou chu prend ainsi trois formes en rend (car nous y rattachons déjà hdvani, çâvagh, et en ce moment fchu), et de l'autre, qu'il en résulte une répétition trop fréquente des mêmes attributs. En effet, nous savons que quelques racines se présentent en zend sous des formes assez diverses; et de plus, la reproduction fréquente des mêmes épithètes, ou d'épithètes analogues, quand il s'agit d'un caractère aussi primitif et aussi simple que celui de générateur, en parlant du soleil, n'a rien qui doive étonner. Le second mot, zantumûitcha, est lu de la même manière dans tous les manuscrits du Yaçna, à cette différence près que le n° 6 S sépare en deux mots division fautive sans doute, mais qui nous apprendrait toujours, si nous pouvions l'ignorer, quels sont les éléments dont se compose ce mol. En supprimant la copule tcha, monosyllabe enclitique joint au mot qui le précède, nous obtenons le datif d'un thème en a, zantuma, mol que nous rencontrerons ailleurs et que nous reconnaîtrons pour un adjectif. Cet adjectif est dérivé, au moyen du suffixe ma, du nom substantif zahtu, auquel Anquctil et, jusqu'à un certain point, Nériosengh donnent le sens de ville ou bourg. Si je restreins ainsi cette assertion quant à ce qui regarde Nériosengh, c'est que ce dernier ou la glose pehlvic, en limitant à trente le nombre des couples d'hommes et d'animaux dont se compose un zantu, ne dit pas précisément qu'il s'agisse d'une ville, et que même le traducteur se contente de transcrire presque Digitized by Google

 complètement le mot zahlu , comme il le fait dans ce paragraphe môme, djamda (rend). Il faut dire cependant que parmi les noms donnés dans le Zend Avesta aux diverses réunions d'hommes, depuis la maison jusqu'à la province, le troisième degré est occupé par le zahlu, et que ce degré peut répondre à ce que nous appelons bourcj , ou peut-être ville. Au reste, nous ferons voir plus tard, en examinant le passage où se trouvent réunies ces diverses dénominations, quelles conséquences on en peut tirer pour l'état de l'Aric au moment où ont été rédigés les fragments de prières qui nous ont été conservés sous le titre de Zend dm/a. Quant à présent, nous adopterons le sens de ville donné à zahtu par Anqnetil, en remarquant que le zend zahtu est exactement le sanscrit djanta (être vivant), et que ce mot qui désigne les hommes d'une manière très-générale, a pu naturellement servir à dénommer les grandes réunions d'hommes. Mais dans zahtuma, nous devons voir plus que le mot ville , puisque zahluma est un dérivé de zahtu. Ce mot est un adjectif comme nmânya et vtçya que nous avons vus dans les précédents paragraphes; et si nous avons pu traduire ces deux mots par « qui protège les maisons , les • habitations, » zahluma devra se rendre par « qui protège les villes. • Ici la glose de Nériosengh, qui signifie « la divinité nommée Djamda « qui fait le bien au milieu des hommes grands, » est trop vague et trop inexacte pour être d'aucun secours. Les trois autres mots qui terminent ce paragraphe sont lus dans le n° a F et dans le n" 3 S de la meme manière que dans notre Vendidad-sadé lithographié, dont nous reproduisons le texte. Le seul n“ 6 S lit et par suite de la confusion fréquente, dans ce manuscrit , des lettres a i et é. Après l'analyse que nous venons de donner de ce paragraphe, nous le traduirons de la manière suivante : « J'invoque, je célèbre celui qui répand la génération, et qui pro■ tége les villes, pur, maître de pureté. »

CHAPITRE 1. a3 1 n' 6 S seul ajoute puthra. Ce mot, qui ne peut être que le vocatif de pathrti (fils), me parait ici interpolé, et emprunté aux nombreux passages où le feu est invoque sous le nom de Jils d'Ormuzd, et au vocatif. Il est évident que si le texte de notre paragraphe devait indiquer d'une manière aussi précise le rapport du feu à Ormuzd, le mot puthra eût été mis au génitif, puthrahê. Le copiste du n" 3 S avait commencé & transcrire ce mot; mais il s'est arrêté aux trois lettres , qui sont surmontées de trois points , signes qui indiquent qu'elles doivent être elfacées. Les deux mots achahé vahistahê, qui signifient « de la pureté excel« lente , « forment le nom propre de l'Amschaspand que les Parses nomment, d'après la transcription pelilvie, Ardibehesclit. Le mot vahista a été suffisamment expliqué ci-dessus; je dois seulement •ajouter aux détails que j'ai donnés sur ce mot, que vahista est le superlatif de vaÿhu, et que le rapprochement que j'ai cherché à établir entre ce mot zend et le sanscrit vasichtha est pleinement confirmé par l'existence du mot qfîttj vasichtha, cité sur une règle de Pânini comme superlatif de vasumat (riche)10'. Il est digne de remarque qu'ici Nériosengh, au lieu de reproduire la transcription pehlvie de ces deux mots, et de les considérer comme un nom propre, les traduit par «la pureté excellente,» exactement comme nous pouvons le faire nous-mêmes. Nous ajouterons encore sur le mot dthmçtcha , que c'est le génitif de âtars (nomin.), la désinence ô du génitif étant rappelée à ses éléments primitifs as devant tcha, et l'a de âtar étant supprimé dans les cas faibles, de sorte que la liquide r, tombant immédiatement sur le t, force cette dernière lettre à devenir th. En résumé, nous traduirons avec Anquetil : * J'invoque , je célèbre Ardibehcscht (la pureté excellente) et le » feu d'Ahuramazda. » IM Pânini , VI, 4 * i63. Voyez ce que jai ton». XII , pag. 56 sqq. Je citerai plus tard dit à ce sujet dans le iVouv. Joum. asiat. un passage des Védas où se trouve ce moL

n° 6 S seul ajoute 𐬯𐬀𐬎𐬎𐬀 *puthra*. Ce mot, qui ne peut être que le vocatif de *puthrô* (fils), me paraît ici interpolé, et emprunté aux nombreux passages où le feu est invoqué sous le nom de *fils d'Ormuzd*, et au vocatif. Il est évident que si le texte de notre paragraphe devait indiquer d'une manière aussi précise le rapport du feu à Ormuzd, le mot *puthra* eût été mis au génitif, *puthrahê*. Le copiste du n° 3 S avait commencé à transcrire ce mot; mais il s'est arrêté aux trois lettres 𐬯𐬀𐬎, qui sont surmontées de trois points, signes qui indiquent qu'elles doivent être effacées.

Les deux mots *achahê vahistahê*, qui signifient « de la pureté excel-« lente, » forment le nom propre de l'Amschaspand que les Parses nomment, d'après la transcription pehlvie, *Ardibehescht*. Le mot *vahista* a été suffisamment expliqué ci-dessus; je dois seulement ajouter aux détails que j'ai donnés sur ce mot, que *vahista* est le superlatif de *vaŋhu*, et que le rapprochement que j'ai cherché à établir entre ce mot zend et le sanscrit *vasichṭha* est pleinement confirmé par l'existence du mot वसिष्ठ *vasichṭha*, cité sur une règle de Pâṇini comme superlatif de *vasumat* (riche)[107]. Il est digne de remarque qu'ici Nériosengh, au lieu de reproduire la transcription pehlvie de ces deux mots, et de les considérer comme un nom propre, les traduit par « la pureté excellente, » exactement comme nous pouvons le faire nous-mêmes. Nous ajouterons encore sur le mot *âthraçtcha*, que c'est le génitif de *âtars* (nomin.), la désinence *ô* du génitif étant rappelée à ses éléments primitifs *as* devant *tcha*, et l'*a* de *âtar* étant supprimé dans les cas *faibles*, de sorte que la liquide *r*, tombant immédiatement sur le *t*, force cette dernière lettre à devenir *th*. En résumé, nous traduirons avec Anquetil:

« J'invoque, je célèbre Ardibehescht (la pureté excellente) et le « feu d'Ahuramazda. »

[107] Pâṇini, VI, 4, 163. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans le *Nouv. Journ. asiat.* tom. XII, pag. 56 sqq. Je citerai plus tard un passage des Védas où se trouve ce mot.

Digitized by Google

(Lignes 4 b, 5 a.) TRADUCTION DE NERIOSENGH. HM-dmlH HyufarfM iîfl^iiHIWl H^JT qu^Jjcff H m (Ms. Anq. n* a F, pag. C.) TRADUCTION DANQÜETIL. « Je prie et j’invoque (le Gâh) Osiren , saint , pur et grand ,M. » Ce paragraphe donne le nom de la seconde partie du jour, selon la définition de la glose de Nériosengh , de celle qui , d’après Anquetil, commence à trois heures du soir, et se termine au coucher du soleil. Ce nom, que les manuscrits lisent diversement, est le seul VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH. Les deux mss. écrivent encore ici aimant t ray dmi avec un anusvàra. Le n° 3 S a fau tivement tarît para rn. Le môme ms. lit udjira nanâmnî apura mhna tadhyâth punyâtmani punyagumi. Dans le n° a F, manuscrit qui est supérieur pour la correction au n* 3 , n de tampûnxa est doublé sous le r; le nom du Gâh Osiren était primitivement écrit udjiinaranâmntm ; une main moderne a effacé le ra , et replacé cette voyelle audessus de la voyelle i bref qui a été effacée. ,M Zend Avcsta , tom. I , a* part. pag. 83 et la note i . Digitized

 a33 de ce paragraphe qui nous soit jusqu'ici inconnu. Il est lu comme dans le Vendidad-sadé lithographié par les deux Yaçnas zend-sanscrits; le n" 6 S donne seul Celte leçon est évidemment inférieure à celle des trois autres manuscrits, laquelle est justifiée encore par d'autres passages. Je ne crois pas qu'Anquetil ait donné le sens de ce mot, où nous reconnaissons le meme suffixe ina que nous avons déjà vu dans ucItaJuna et rapithwina. Ce suffixe une fois retranché, nous trouvons le mot uzayéir, ou plutôt uzayér, car 17 pénultième a été attiré par 17 du suffixe. Il est en même temps nécessaire de rétablir à la fin de ce mot la voyelle a, qui doit en faire un substantif a zayèrar dans lequel je crois reconnaître le préfixe uz et le mot ayèra. Le préfixe az est le sanscrit ut, comme nous l'avons plus d'une fois remarqué; il signifie en haut. Le mot ayêra n'est peut-être qu'une autre orthographe de ayara. auquel nous avons précédemment donné le sens de jour; le second a de ayant a été changé en é, vraisemblablement par l'action de la semi-voyelle y qui le précède : seulement, l'i qui suit n'est peut-être pas étranger à ce changement, car on ne le remarque pas dans le primitif ayara. Réuni au préfixe uz, ce mot signifiera «la partie supérieure (ou, « comme dit Nériosengh, postérieure) du jour; « et, avec le suffixe ma , il en résultera un adjectif ayant le sens de, « qui est relatif à la « partie postérieure du jour. » Le mot zend u zayéirina rappelle, par les éléments dont il est formé, le sanscrit ifï,H uddina , qui signifie • le milieu du jour. > Les trois derniers mots de ce paragraphe sont lus comme dans le Vendidad-sadé par le n° 2 F et par le n° 3 S; le seul n" 6 S lit et Nous traduirons donc ce texte comme Anquetil, en ajoutant à sa version la signification précise du nom de l'être qui y est invoqué : ■ J'invoque, je célèbre Osircn (Uzayèirina, la partie postérieure du • jour), pur, maître de pureté. • I 3o Digitized by Google

de ce paragraphe qui nous soit jusqu'ici inconnu. Il est lu comme dans le Vendidad-sadé lithographié par les deux Yaçnas zend-sanscrits; le n° 6 S donne seul ﻱﺩﺍﺳﺩ. Cette leçon est évidemment inférieure à celle des trois autres manuscrits, laquelle est justifiée encore par d'autres passages. Je ne crois pas qu'Anquetil ait donné le sens de ce mot, où nous reconnaissons le même suffixe *ina* que nous avons déjà vu dans *uchahina* et *rapithwina*. Ce suffixe une fois retranché, nous trouvons le mot *uzayêir*, ou plutôt *uzayêr*, car l'*i* pénultième a été attiré par l'*i* du suffixe. Il est en même temps nécessaire de rétablir à la fin de ce mot la voyelle *a*, qui doit en faire un substantif *uzayêra*, dans lequel je crois reconnaître le préfixe *uz* et le mot *ayêra*. Le préfixe *uz* est le sanscrit *ut*, comme nous l'avons plus d'une fois remarqué; il signifie *en haut*. Le mot *ayêra* n'est peut-être qu'une autre orthographe de *ayara*, auquel nous avons précédemment donné le sens de *jour;* le second *a* de *ayara* a été changé en *ê*, vraisemblablement par l'action de la semi-voyelle *y* qui le précède : seulement, l'*i* qui suit n'est peut-être pas étranger à ce changement, car on ne le remarque pas dans le primitif *ayara*. Réuni au préfixe *uz*, ce mot signifiera « la partie supérieure (ou, « comme dit Nériosengh, postérieure) du jour; » et, avec le suffixe *ina*, il en résultera un adjectif ayant le sens de, « qui est relatif à la « partie postérieure du jour. » Le mot zend *uzayêirina* rappelle, par les éléments dont il est formé, le sanscrit उद्दिन *uddina*, qui signifie « le milieu du jour. »

Les trois derniers mots de ce paragraphe sont lus comme dans le Vendidad-sadé par le n° 2 F et par le n° 3 S; le seul n° 6 S lit ﺩﻭﺳﺳﻁﺍﺩ et ﺍﺳﻁﻛﻭﺩ. Nous traduirons donc ce texte comme Anquetil, en ajoutant à sa version la signification précise du nom de l'être qui y est invoqué :

« J'invoque, je célèbre Osiren (Uzayêirina, la partie postérieure du « jour), pur, maître de pureté. »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.94% accurate

j34 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. XIV. •jüo/é^ (Lignes 5 6, 6.) TRADUCTION DE NERIOSENGII. ÛyJiqifH =? 1 ZTT HH ? îlI»fHVZn^U : foft m ffinfrr stttptt iraiqfri i~%TTtfi =? ijn^MT i m trqÈm *nà HStirftyfl in u^ifîwf =r (sic) i »• (Ms. Anq. n'îF, pag. 6.) VARIANTES DE I.A TRADUCTION DE NÉRI06ENGB. Les deux mss. écrivent toujours nimam traydmi avec un anosvâra. Le n* 3 donne samparna. . . . avec un u bref, cl le n* a F double le n sous r. Le n* 3 écrit tira avec un i bref. Le nom du Gâh Oairen était primitivement écrit dans le n* a udjainari nom ; une main moderne a changé la voyelle i en r, ajouté un r supérieur sur le na , et eff.tcé, quoique par un trait assez léger, les syllabes ri nain. Le n* 3 reproduit ce mol d'une manière bien confuse, udjainasni , si toutefois je lis bien le signe que je regarde comme un na. Le mot suivant est lu dans le même ms. tadhydmyd ; j'ajoute le visarga du génitif que ne donne aucun des manuscrits. Le n* a F lit samakdryini , et le nF 3 S suit la même orthographe, sauf la dernière voyelle qu'il donne brève. Le n* 3 lit avec un u bref vo//idni, et pravnrddhati ; le n® a avait primitivement pravardtlhiyati. Le n° 3 lit très-irrégulièrement ndmni, punyâtmani, ...gurvi, rnanuchêchu , sutkâyini; ce dernier mot est écrit comme de coutume dans le n® a , salkàryinî. Il n'est pas facile de distinguer si le n® 3 lit ya ou yê; le signe de la voyelle é représentée par la barre perpendiculaire qui précède la lettre, n'est pas assez nettement tracé pour qu'on puisse supposer que le copiste a voulu écrire yé , comme le n® a F. Il est évident que le copiste n'a pas compris ce passage , car il ne Digitized

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

CHAPITRE I. 235 TRADUCTION d'aNQUETIL. \ « Je le prie et l’invoque (lui) qui multiplie dans les provinces les • êtres animés, (et qui est) saint , pur et grand lu. » Le premier mot de ce texte est lu, dans le seul n* 6 S, qui ne le sépare pas du mot suivant par un point, un' ^ L? jja.u W V ■ 11 est en composition avec virdi, que tous les manuscrits lisent de la même résulte aucun sens des lettres qu’il a placées comme au hasard les unes à côté des autres. Le mot suivant est lu jara. . . quoiqu'il faille certainement para , ainsi que le veut le n° a. Cepassage.au reste, n’est pas fort clairement présenté par le n° a , et l’état dans lequel se trouve ce manuscrit , qui est déjà ancien , ne nous permet que des conjectures sur les derniers mots de cette glose. Je l’ai reproduite textuellement d’après le n” 3 ; mais le n° 3 donne bhayâpa; la syllabe yâ a été retranscrite sur la ligne par une main plus moderne, quoiqu'elle fut primitivement assez claire. La leçon bhayâpa ne fait aucun sens ; et il est probable que c'est parce que ce mot u’a pas été compris, qu'on l'a remplacé par bhaydya, datif de bhaya. Mais il serait possible qu’il fallut lire bhiyâ à l'instrumental de bhi La lettre suivante na sera la négation non. Dans le n* a F le dernier mot est écrit nâpalayd . mais le pa a été effacé |«»r une main moderne, et à la base de Yà long de ndf est placé un signe de renvoi à la lettre ou à la syllabe qui doit remplacer le pa et peut-être l'd long de nd. La correction dont ce signe uous indique l’existence devait sc trouver à la marge du manuscrit. Malheureusement la partie de cette marge qui correspond au renvoi a été détruite par les vers, de sorte qu’il est impossible d’y découvrir aucune trace de la correction qui a du y être consignée. Guidé par les indications, d’ailleurs asseï vagues, du n* 3 S, je soupçonne qu'il faut voir ici un temps du radical bhi (craindre). Les syllabes babkayâ ne sont pas très-éloignées du parfait bibhâya; et ce qui semble confirmer ce rapprochement , c’est que le n*3, qui nous donne cette orthographe, met le relatif ya au singulier, quoique à la vérité il omette le visarga du nominatif. Comme ce relatif sc rapporte au mot manu chyécha qui est au pluriel , si nous devons supposer ici un parfait de bhi, ce doit être bibhyuh au pluriel. Je proposerai donc de corriger ce texte de la manière suivante : yê pamJôkinâih bhiyâ na bibhyah, et de le traduire : • ceux qui n’ont pas tremblé par «crainte des êtres du monde supérieur.* Nous verrons, au reste, par l'analyse du texte, qu’il n’y a

rien de cette glose dans l’original zend. 111 Zend Aves la, tom. I, part, pag.83. 3o.

 manière. Anquetil , tout en confondant la traduction de ce terme avec celle du mot suivant ddqyumâitcha , nous permet cependant de découvrir qu'il attache à vira (ici au datif vlrâi) la signification dVfre animé. Ce sens un peu vague est précisé davantage par la glose de Nériosengh, qui, après avoir transcrit comme s'ils étaient le nom propre d'un génie coopérateur d'Osiren , les mots zends mêmes qui nous occupent, ajoute cette explication: «c'est la divinité coopéra■ trice d'Osiren, celle qui augmente les troupes des hommes. » D'après celte interprétation, vira signilicra homme, et il sera identique au sanscrit vira (héros), pris dans une acception moins relevée quedans le sanscrit classique , et ramené peut-être plus près du sens de la racine vira (être fort), et de celui du dérivé virya (force et semence). Je crois même que la signification de mâle est l'acception propre du zend vira, et je me fonde sur ce que, d'une part, Nériosengh traduit fréquemment ce mot par nara (homme) opposé à ndri (femme), et sur ce que, de l'autre, vira est assez souvent joint en composition au mot paça (bestiaux), mot avec lequel il ne peut guère signifier que « le mile d'un animal domestique. * En admettant pour frâdat , dont la valeur propre est » qui donne abondamment, » la traduction d' Anquetil, «qui multiplie, • frâdat virai signifiera «celui qui mul« tipiie les hommes. • Nous n'ajouterons cependant pas avec Anquetil : « dans les pro« vinccs, ■ pour traduire ddqyumditcha. Ce mot, que tous les manuscrits lisent de la même manière, est au même cas que frâdat virdi, avec lequel il est mis en rapport par la particule copulalive te ha. En en retranchant le suffixe ma (ici au datif mai), il nous restera ddqyu qui ne diffère du mot daqyu (province) que par l'allongement de la première voyelle. Cette modification de la voyelle, qui n'est autre chose qu'un vriddhi, est due sans doute au suffixe de dérivation ma. 11 est seulement nécessaire de remarquer que ce suffixe n'exerce une telle action sur la première voyelle du radical, qu'autant qu'elle est brève, c'est-à-dire qu'autant quelle est encore susDigitized

manière. Anquetil, tout en confondant la traduction de ce terme avec celle du mot suivant *dâqyumâitcha*, nous permet cependant de découvrir qu'il attache à *vîra* (ici au datif *vîrâi*) la signification d'*être animé*. Ce sens un peu vague est précisé davantage par la glose de Nériosengh, qui, après avoir transcrit comme s'ils étaient le nom propre d'un génie coopérateur d'Osiren, les mots zends mêmes qui nous occupent, ajoute cette explication: « c'est la divinité coopéra-« trice d'Osiren, celle qui augmente les troupes des hommes. » D'après cette interprétation, *vîra* signifiera *homme*, et il sera identique au sanscrit *vîra* (héros), pris dans une acception moins relevée que dans le sanscrit classique, et ramené peut-être plus près du sens de la racine *vîra* (être fort), et de celui du dérivé *vîrya* (force et semence). Je crois même que la signification de *mâle* est l'acception propre du zend *vîra*, et je me fonde sur ce que, d'une part, Nériosengh traduit fréquemment ce mot par *nara* (homme) opposé à *nârî* (femme), et sur ce que, de l'autre, *vîra* est assez souvent joint en composition au mot *paçu* (bestiaux), mot avec lequel il ne peut guère signifier que « le mâle d'un animal domestique. » En admettant pour *frâdaṭ*, dont la valeur propre est « qui donne abondamment, » la traduction d'Anquetil, « qui multiplie, » *frâdaṭ vîrâi* signifiera « celui qui mul-« tiplie les hommes. »

Nous n'ajouterons cependant pas avec Anquetil: « dans les pro-« vinces, » pour traduire *dâqyumâitcha*. Ce mot, que tous les manuscrits lisent de la même manière, est au même cas que *frâdaṭ vîrâi*, avec lequel il est mis en rapport par la particule copulative *tcha*. En en retranchant le suffixe *ma* (ici au datif *mâi*), il nous restera *dâqyu* qui ne diffère du mot *daqyu* (province) que par l'allongement de la première voyelle. Cette modification de la voyelle, qui n'est autre chose qu'un *vṛiddhi*, est due sans doute au suffixe de dérivation *ma*. Il est seulement nécessaire de remarquer que ce suffixe n'exerce une telle action sur la première voyelle du radical, qu'autant qu'elle est brève, c'est-à-dire qu'autant qu'elle est encore sus-

Digitized by Google

CHAPITRE I. a37 ccptihlc d’une modification tendant à l’augmenter. Dans zanlama, du paragraphe XI, la voyelle a n’a pas subi une modification pareille: c’est sans doute parce que la voyelle précédant la nasale n, s’incline tellement sur cette nasale quelle semble faire corps avec elle, et que jçh an son nasal à la voyelle a est le plus haut degré d’augmentation auquel a puisse parvenir, puisque à représente d’ordinaire (à l'exception peut-être de quelques mots) un a long dévanâgari avec lequel se fond le son nasal. Au reste, adoptant pour ddqyuma le mode d’interprétation suivi pour zanlama , nous le traduirons par < celui qui protège les pro« vinces. » Le sens de province donné au primitif daqya est établi par un grand nombre de passages, et même par l’autorité de Nériosengh, quoique ici sa glose n’offre, au moins selon moi, aucune trace du sens du texte. Nous n’y trouvons qu’une transcription fort abrégée du mot zend qui s’est altéré en dché , transcription qui nous apprend que le g s’est changé dans la prononciation parsie en h. Le reste de la version de Nériosengh signifie (pourvu toutefois qu’on adopte les corrections qu’il m’a paru nécessaire de lui faire subir), « celle qui fait le bien au milieu des hommes qui • n’ont pas tremblé par crainte des êtres célestes. » Quant aux diverses formes du zend daqya, et à l’analogie de ce mot avec le sanscrit dasyu, je renvoie le lecteur à ce que j’ai dit à ce sujet dans les Notes et éclaircissements joints à ce volume m. Les derniers mots de notre paragraphe présentent les variantes ordinaires. Le Vcndidad lithographié lit fautivement achaoni, ainsi que le n° 6 S, qui confond d’ordinaire J i avec «j ê à la fin d’un mot. Les deux Yaçnas zend-sanscrits ont régulièrement Tous les manuscrits ont asaliâ; c’est qu’il faut lire. Le seul n“ C a Jü/’ôij 5 ; les trois autres lisent ralhwé. En résumé , nous pourrons traduire ce paragraphe de la manière suivante : m Voyez ci-dessous , Notes et éclaircissements , note Q , pag. lxxxix sqq. représente en quelque façon £ à; or, l’addition du

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

a38 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. • J’invoque, je célèbre celui qui multiplie les hommes, et qui • protège les provinces, pur, maître de pureté. ■ XV. u»ü» (Lignes 7, 8 a.) TRADUCTION DE NÉRIOSENGH. ftru^ïTTfn ^ RTfwr 5mf pfenul ctuii '^ra) *TT: tJ3î*TR fatfçs» £ I ITrtRTcJ ^Tftî: VW WÙ tjtl MHWWId; ’t irt jiok*i TTfÿZFtJZf *Tt*J t WT HW : ÇÎEÎÎT jTPTît H »jhah *Tâî7HT: H "• (Ms Anq. n* a F. pag. 6 el 7.) 1 VARIANTE DE LA TRADUCTION DE NÉRIfKCNGIl. Le» deux mas. écrivent mmam . . . avec un anuavâra , el le n* 3 lit samparnayâmi ; le na a double n sous r. Le n° 3 oublie l’anu* svàra de nâbhim el de apârii. Le n* a lit bardjdjasulmt , el le na 3 seulcincnl rdjdjasvthni ; j'ai rétabli la voyelle a dans le mol burdjdja, transcription du mot parsi /iordj. Le n* 3 écrit avec i, slrinâm. Le n* a avait primitivement mdlasthâihruuh , le sth étant représenté . selon les habitudes des copistes de l'Inde occidentale, par stchh; mais une main moderne a effacé le premier anusvàra. Le n* 3 S suit la leçon ancienne sans la corriger. Les deux ms», écrivent nirmalâmgam , ils placent également un trait simple de séparation après êltumât; je le supprime comme inutile. Je rétablis d'un autre côté le vi* sargade ruibhih, signe qu'omettent les deux mss. devant 1. Le mot rram est très-confusément écrit dans le n* 3; il semble qn’on doive lire nyaih; je suis le ua 3. Le n* 3 a

Digitized by Google

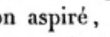
The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

CHAPITRE I. 3.3g TRADUCTION D'ANQUETtL. < Je prie et j’invoque le Bordj donné d’Ormmd, ce nombril des * eaux. (Je prie) l'eau donnée d’Ormuzd n*. • Le premier mot de ce paragraphe, que tous nos manuscrits lisent delà même manière, est un des termes qui se représentent le plus souvent et sous les formes les plus variées dans les portions qui nous restent du Zend Avesta. C'est un adjectif, ou plus exactement un participe au génitif, dont la forme absolue bërëzal représente le sanscrit vrihat (large, grand) uî. Ce rapprochement fondé sur l’identité bidjam par un i bref; dans les deux mss., ce mot est suivi d’un trait simple de séparation que je supprime comme inutile. Le n* 3 omet le relatif yêna qui cependant est nécessaire, et il surmonte Ta initia) de açvdh de la figure de IV et d'un anusvàra. Les deux mss. écrivent amamdasya et suihdaratarû avec un anusvàra , et le n* 3 emploie même l'a long. Tous deux ont également dj ayant té. Le n* a a àpaçlcha, et le n* 3 a âyaçtcha, par suite de la confusion de y avec p. m Zend Avesta , tom. I , i* part. pag. 83. m Voyez ci-dessus, $ V et la note 68. (Test avec raison, je crois, que M. Pott (Etym. Fonehung. introd. pag. lxxyi) rattache au radical zend berèz le nom propre Barzenles et Barzaentes de Quinle-Curce {1. VI, c. 6, cl 1. VIII, c. i3), que Ion trouve écrit BV^***7^ dans Arrien (Exped . Alex. 1. III, c. a i et 2 5), et B^pnttnç (ibid. 1. 111, c. 8). C'est bien, comme le pense le philologue précité, le participe rend bérïzaüt, qui, ajouterons- nous, se présente tantôt sous la forme augmentée de la nasale, tantôt sous sa (orme radicale pure. En rappelant l'altération que le peblvi fait subir au mot zend que nous venons de citer, altération qu'Anquelil transcrit Bourzin , et dont les Parses donnent certainement une fausse étymologie (Zend Avesta , tom. I, a" part, pag. 4’J) « M. Pott a donné une grande vraisemblance à l'opinion qu'il expose sur le rapport des noms persans où se trouve Barzan , avec le zend bérëzan . Nous remorquerons que ce rapprochement, auquel nous étions déjà arrivés de notre côté, paraîtra presque évident, si l'on se rappelle le datif pluriel du zend bcrézaf, qui est bèrezun-byâ. Voici, au reste, quelques-uns des noms anciens, dont plusieurs ont été cités par M. Pott, qui me paraissent se prêter à cette explication : B^>£orttf (Atriau. Exped. Alex. 1. IV, c. 7 ; Diod. 1. II, c. î) , et en composition, (Clés. Pars. cap. lvii et Lxxifi; Baehr, pag. aoà et ai6; Atriau. Exped. Alex. 1. III, c. 8: Plut. Vit. Artaxerx. c. xii ; Curt. I. VI, c. 6) ; Aexo£Vr*"a ((Xenoph. Cyrop. 1. VIII, c. 8;

 du zcnd ërë et du sanscrit ri, et sur la permutation si facile du v en 6 (permutation qui a lieu de même en sanscrit où vrih, croître, forme Brahman), peut être également appuyé de l'autorité des Parses, qui traduisent le mot bérëzat par élevé. C'est ainsi qu'Anquetil a proposé comme variante à, sa traduction : • ce nombril élevé d'où * Ormuzd (fait couler) les eaux 115. » Ce n'est là qu'une paraphrase sans doute, mais cette paraphrase a le mérite «l'être plus près du texte que la version adoptée par Anquetil, et de nous montrer, avec la signification véritable de bérëzat. l'origine du nom propre de la montagne Bordj , nom «pii n'est que la transcription de l'adjectif bérëzat. Mais si bérëzat signifie élevé, et qu'en même temps il désigne la montagne élevée par excellence, ou le Bordj, lequel de ces deux sens, du sens propre ou du figuré, adopterons-nous dans notre traduction? C'est une question à laquelle il ne sera possible de répondre que quand tous les mots de notre texte auront été analysés; car alors seulement il sera facile de reconnaître à la«juelle de ces deux interprétations se prêtent les autres mots de celte phrase. Après bërëzatô, notre Vendidad-sadé donne ahurahi, orthographe fautive que corrigent le n* G S et le n' a F, en lisant au génitif de ahura. Le n° 3 S donne par erreur le thème non décliné «Kou). Anquetil traduit ce mot par • donné d'Orniuzd, » tandis que Nériosengh, plus fidèle à son interprétation de ahura, le réunit Arri»n. Esprit. Alex. 1. III, c. S et 18), cl (A mon. Exped. Alex. 1. III, c. -a 3 } ; (ibid. 1. III, c. a 1 ; Curt. 1. III , c. 7, 9 et pas».} ; M<9fcpBfyfjbnc (Diod. I. XVII, c. ai, ei la note de Wewelmg; Plut. Vit. Lucull. c. xxv). Remarquons encore qu'Arricn (Exped. Alex. 1. 111. c. ai) nomme le même satrape que Quinte- Curce appelle Earzaentes. Peut-être le ' Apn&cLtlunç d'Hérodote (1. VII, c. a) n'est-il qu'une altération de Ap7t£>eLfÇkr*(ou peut-être même AcaiÇetfÇcuHç. Au reste, M. Poil a observé que le xend r érëthmzan (réduit à var-zan) pouvait également rendre compte de res mots. Mais si, comme je le pense, on doit plutôt les rattacher a bérëzat , il faudra toujours donner à ce mot la signification de grand, élevé, comme nous en avertissons dans la note G8 citée tout à l'heure. m Zend Avesta, toin. I, a' part. pag. 83 , note 3. Digitized by Googl

L’opinion d'Anquetil me semble inadmissible, parce que pour exprimer « donné d'Ormuzd, « le texte eût dû dire ahuradàlahc, ou âhuirychê. Nériosengb, au contraire, me paraît reconnaître le véritable caractère du mot ahara, qui est sans doute primitivement un adjectif de la classe de ceux qui passent très-aisément dans la catégorie des substantifs, comme le mot souverain, par exemple. Ici ahura ne peut désigner Ormuzd, ni donné d'Ormuzd; mais il doit être un qualificatif ayant le sens de supérieur, ou peut-être de divin, comme l’a conjecturé M. Rask, et se rapportant à celui des mots de ce texte que l’analyse nous fera reconnaître pour un substantif. Ce substantif est najédhrà, que le n° 6 S lit comme notre Vendidad-sadé , tandis que les deux 4açnas zend-sanscrits l’écrivent avec un d non aspiré , j. La rareté des formes de ce mot laisse encore, au moins pour moi, quelque obscurité dans l’analyse qu’on en peut faire. En premier lieu, je ne trouve pas ailleurs ce cas, nafèdlirô, qui ne peut être, vu les mots qui l’environnent, autre chose qu’un génitif. La désinence de ce cas est 6 pour le sanscrit as : quand on l’a retranchée , on obtient nafëdhr, ou , scion toute apparence , nafedhar; car nous savons par l’exemple du gén. âthrô (du feu), que les thèmes en ar perdent leur a au génitif et aux autres cas faibles, et qu’alors le r final du thème se joint immédiatement è la consonne que vocalisait primitivement l’a. L’analogie que présente nafidhrô avec âthrô, que je viens de citer, m’a fait croire, pendant quelque temps, que nafedhar, thème supposé de nafédhrô, était un composé de naf (qu’on verra plus bas) et de dhar, forme déclinable du rad. dhrï, à la fin d’un composé; de sorte que la réunion de ces deux mots, signifiant l’un nombril, et l’autre qui contient, aurait pu se traduire par «qui contient, ou qui garde le nombril. » Mais parmi les autres formes de ce mot qui se rencontrent dans les textes , je n’en ai trouvé aucune qui pût se rapporter à ce thème nafedhar. Ensuite nous obtenons ainsi un adjectif, et non un substantif; 1. 3 1

à *běrězaṭ*, et traduit « le seigneur Bordj. » L'opinion d'Anquetil me semble inadmissible, parce que pour exprimer « donné d'Ormuzd, » le texte eût dû dire *ahuradâtahê*, ou *âhuiryêhé*. Nériosengh, au contraire, me paraît reconnaître le véritable caractère du mot *ahura*, qui est sans doute primitivement un adjectif de la classe de ceux qui passent très-aisément dans la catégorie des substantifs, comme le mot *souverain*, par exemple. Ici *ahura* ne peut désigner Ormuzd, ni donné d'Ormuzd; mais il doit être un qualificatif ayant le sens de *supérieur*, ou peut-être de *divin*, comme l'a conjecturé M. Rask, et se rapportant à celui des mots de ce texte que l'analyse nous fera reconnaître pour un substantif.

Ce substantif est *nafĕdhrô*, que le n° 6 S lit comme notre Vendidad-sadé, tandis que les deux Yaçnas zend-sanscrits l'écrivent avec un *d* non aspiré,  . La rareté des formes de ce mot laisse encore, au moins pour moi, quelque obscurité dans l'analyse qu'on en peut faire. En premier lieu, je ne trouve pas ailleurs ce cas, *nafĕdhrô*, qui ne peut être, vu les mots qui l'environnent, autre chose qu'un génitif. La désinence de ce cas est *ô* pour le sanscrit *as* : quand on l'a retranchée, on obtient *nafĕdhr*, ou, selon toute apparence, *nafĕdhar*; car nous savons par l'exemple du gén. *âthrô* (du feu), que les thèmes en *ar* perdent leur *a* au génitif et aux autres cas faibles, et qu'alors le *r* final du thème se joint immédiatement à la consonne que vocalisait primitivement l'*a*. L'analogie que présente *nafĕdhrô* avec *âthrô*, que je viens de citer, m'a fait croire, pendant quelque temps, que *nafĕdhar*, thème supposé de *nafĕdhrô*, était un composé de *naf* (qu'on verra plus bas) et de *dhar*, forme déclinable du rad. *dhrĭ*, à la fin d'un composé; de sorte que la réunion de ces deux mots, signifiant l'un *nombril*, et l'autre *qui contient*, aurait pu se traduire par « qui contient, ou qui garde le nombril. » Mais parmi les autres formes de ce mot qui se rencontrent dans les textes, je n'en ai trouvé aucune qui pût se rapporter à ce thème *nafĕdhar*. Ensuite nous obtenons ainsi un adjectif, et non un substantif;

Digitized by Google

 et il est cependant nécessaire que nous trouvions, dans notre paragraphe, un mot de cette dernière espèce, si, comme tout nous porte à le croire, bérëzalô et ahurahc sont des adjectifs. Cette dernière considération m'engage à rapprocher nafëdhrô de naptàrëm, que nous trouverons plus tard dans un texte du lxxii' chapitre du Yaçna avec le mot apàm (des eaux), et qu'Anquetil traduit par «l'eau qui coule (du Bordj). * Le mot que nous citons, naptàrëm, est l'accusatif sing. masc. d'un thème naptar (nomin. naplâ) qui, comparé au sanscrit, revient à naptû (thème naptri), petit-fils. Mais sans nous arrêter à cette signilication, sur laquelle nous reviendrons plus bas, on peut supposer que nafëdhrô est le génitif de naptar, à pour as étant la désinence régulière au génitif des noms terminés par une consonne, et se joignant au mot naptar, d'après l'analogie de dlar (feu), c'est-à-dire par la suppression de l'a. Le th qui doit remplacer le t de tar (devenu thrû) aura été changé en dit, et se sera joint à la sourde du radical nap au moyen d'un ë scheva, qui n'empèche pas l'action du dh do s'exercer sur le p et de l'aspirer en /. Je n'ignore pas qu'on peut objecter contre cette explication le changement même du th en dh, et demander pourquoi la langue zende, qui ne repousse pas le groupe fl, n'a pas toléré fthr, qui n'en diffère que par l'addition de la liquide r. J'avoue que je n'ai d'autre réponse à cette objection que le fait souvent observé du changement de t en dh, changement qui s'explique, jusqu'à un certain point, par les lois ordinaires de l'altération des lettres, lesquelles nous montrent en général la douce se substituant à la dure. Or, ce changement se rencontre assez fréquemment en zend, et dans des mots assez clairs, pour qu'on puisse l'admettre comme une explication, au moins plausible, de l'irrégularité que présente nafëdhrô pour nafthrô. Dans le cours des observations précédentes, j'ai supposé que le radical d'où dérivait nafcdhrô était nap. C'est en effet à ce monosyllabe que se ramènent sans exception les formes variées qui le Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.68% accurate

CHAPITRE I. M3 reproduisent d’une manière plus ou moins fidèle. De ces formes, nous venons de citer plus haut nap-tâ, nap-târcm et najcdhrô . qui, s’il vient d’un autre thème que naptar, n’en est pas moins dérivé de nap. 11 en est d’autres, comme naft-6 (nom. et voc.), naf-su (locatif), et nap-âtvm (accusatif), où le même monosyllabe se reconnaît clairement, et où l'aspiration du p en f a sa raison dans des lois euphoniques

propres au zend m. Nous pourrions encore citer le féminin >

reproduisent d'une manière plus ou moins fidèle. De ces formes, nous venons de citer plus haut *nap-tâ*, *nap-târĕm* et *nafĕdhrô*, qui, s'il vient d'un autre thème que *naptar*, n'en est pas moins dérivé de *nap*. Il en est d'autres, comme *nap-ô* (nom. et voc.), *naf-su* (locatif), et *nap-âtĕm* (accusatif), où le même monosyllabe se reconnaît clairement, et où l'aspiration du *p* en *f* a sa raison dans des lois euphoniques propres au zend [117]. Nous pourrions encore citer le féminin

[117] De tous ces mots, celui qu'il paraît le plus difficile de ramener au thème qui nous occupe, est *napâtĕm*; mais la comparaison des passages où il se trouve avec d'autres textes où paraissent les formes *nafĕdhrô*, *nafsu*, etc., me permet d'avancer que le rapprochement proposé pour *napâtĕm* n'est pas forcé. Il se trouve encore confirmé, quoique indirectement, par une règle curieuse de Pâṇini où l'existence de *napât*, comme synonyme de *naptṛi* (petit-fils), est, ce me semble, établie d'une manière positive. Voici cette règle qui fait partie de celles qui sont relatives aux divers suffixes *taddhita*, et qui se trouve au livre IV, chap. 2, r. 27 :

अपोनप्त्रपांनप्तृभ्यां घः ॥ अपोनप्तृ अपांनप्तृ इत्येताभ्यां घः स्यात्। अपोनप्तात् दैवता अस्य। अपोनप्त्रियं॥ अपांनप्तात् दैवता अस्य। अपांनप्त्रियं ॥

Ce qui signifie que le suffixe *gha* (c'est-à-dire *iya*) est employé par les mots *apônaptṛi* et *apâṁnaptṛi*, pour former un dérivé qui est *apônaptriya* et *apâṁnaptriya*. Or, pour expliquer le sens de cet adjectif, la glose ajoute, faisant allusion sans doute à un sacrifice, « ce dont la divinité est *apônapât* ou *apâṁnapât*. » Et comme la règle de Pâṇini nomme la divinité en question *apônaptṛi* ou *apâṁnaptṛi*, il en résulte que *apônapât* et *apâṁnapât* sont, d'après le témoignage du commentateur, synonymes des mots donnés par Pâṇini. Bhattôdji Dîkchita, dans son *Siddhânta Kâumudî* (pag. 142 r°), reproduit cette règle après quelques retranchements, et en l'accompagnant, d'un autre côté, d'une glose et d'un exemple où *apônapât* et *apâṁnapât* paraissent au datif. Il me semble inutile de reproduire ici le court commentaire de Bhattôdji, parce que si on le comparait avec le *Bhâchya* relatif à la règle précitée de Pâṇini qui se trouve dans l'édition de Calcutta (tom. I, pag. 424, l. 3), il en résulterait une discussion étrangère à l'objet de cette note, et dans laquelle Bhattôdji pourrait ne pas avoir l'avantage sur l'auteur du *Bhâchya*. Au reste, rien ne nous apprend quelle est cette divinité nommée *le petit-fils de l'eau* ou *des eaux*. Je ne trouve que le nom *Apâṁvatsa* donné, selon Colebrooke (*Asiat. Res.* tom. IX, pag. 354, 355, éd. Calc.), à quelques étoiles de la constellation de la Vierge, et que M. Haughton, dans son grand Dictionnaire sanscrit, traduit exactement par « the offspring of « the waters; » je conjecture seulement que ce mot doit être écrit *apâṁvatsa* avec le pre-

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.87% accurate

a/i4 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. napti et quelques-uns de scs cas, qui tous reviennent à nap, quel que soit le suffixe ou la désinence qui modifie ce radical. Sans insister en ce moment sur l'analogie vraiment remarquable que présentent quelques-unes de ces formes avec le latin nepos , nepotem, neptis, analogie qui ressortira mieux de l'analyse spéciale de chacun des mots précités, nous dirons que des suffixes nombreux semblent s'être réunis pour diversifier ce radical , et en déguiser jusqu'à mier a bref, el non tlpdmcaUa, comme le donne le savant précité ; car à moins que le nom de cette constellation ne soit un dérivé patronymique, on ne peut expliquer rallongement de la voyelle initiale. Il est probable qu'on veut désigner par apànaptU, Budha, til» de Tchandra (Lunus) , ordinairement cité sou» le nom de Abdja (fds de l'eau). Brahma , en tant que sorti de l'œuf d'or, peut être également, quoique moins exactement que Budha , appelé pctit-Jilt des eaux. Quoi qu i! en soit , Forster qui, dan» sa Grammaire (pag. 644)* cite apânaptri et upâinnaptrî , ne donne pas le sens de ces mots. Maintenant , si l'on sc rappelle l'étymologie , très -certainement forcée , que donnent les Brahmanes du mot naptri (na pal), on s'étonnera moins que napât qui, selon cette hypothèse étymologique, ne diffère de naptri (pic par le suffixe, soit cité comme synonyme de ce dernier mol. L'existence de napât en xend avec le sens d'umédici», u* est certainement pas favorable à la dérivation proposée par les Brahmanes ; mais sans m'occuper ici de critiquer celle étymologie , je ne veux tirer de la règle de Pànini que cette conséquence, savoir, que napti t et naptri sont synonymes en sanscrit, et que, par analogie, la même chose peut avoir lieu en zend, quel que soit d'ailleurs le sens que les textes écrits dans cette langue assignent aux mob napât et napâ. Il est assez singulier que I on trouve en zend, comme en sanscrit , la même combinaison de ces deux mob , ap au génitif, et napât. Celte composition désignerait-elle dans les deux langues un seul et même dieu ? Cela ne parait pas être, au moins dans l'état de nos connaissance» ; mais qui 9ait si les Védas ne nous donneront pas quelques lumière» nouvelles sur cette divinité ? Quand on pense combien on trouve déjà, dans le peu qu'on connaît de ces livres antiques , .d'éclaircissements sur la langue zende et sur le» livres qui nous l'ont conservée, on regrette vivement qu'il ne sc soit pas encore trouvé un éditeur pour une partie de ce» livres, ou au moins pour le Ni rukta (Dictionnaire des mots védiques), à Londres

surtout oii l’on peut réunir tous les genres de secours pour un travail de cette nature. Il est peut-être permis à celui qui, dans lcaeul désir de tenter quelque chose d'utile au progrès des études orientales, n*a pas craint d’entreprendre l'interprétation des livres «ends sans le précieux secours de» Yédas, el de s'exposer ainsi à bien des chances d’erreur, d’exprimer un regret qui sera partagé par tous les amis de la littérature el de la philosophie indiennes. Digitized by Google

CHAPITRE I. a45 un certain point l'orthographe primitive et véritable. Une autre particularité de cette racine, c'est qu'elle se prête à deux significations très-distinctes l'une de l'autre, celle de petit-fils et celle de nombril. Ces deux sens ne se partagent pas régulièrement les formes diverses que l'on rencontre dans les textes, de sorte que nap avec tel suffixe veuille dire petit-fils, et nombril avec tel autre. Loin de là, les mêmes formes se prêtent à peu près également à ces deux significations : et par exemple, en même temps que napta et napld signifient petit-fils, ils désignent à l'accusatif (naptârëm) le nombril; et d'une autre part, le locatif nafsu, que nous rencontrons dans le Yaçna avec le sens de nombril, semble ne pouvoir se rattacher à un autre thème qu'à celui de nap, ou au moins napô, qui a certainement l'acception de petitfils. Pour dire comment ces deux sens peuvent sortir de la même racine, il faudrait savoir précisément quelle est la valeur propre du monosyllabe nap. On en trouverait peut-être la raison dans le rapport qu'on aura cru apercevoir entre l'idée de descendance, et le rôle que joue le nombril, ou plutôt le conduit qui y vient aboutir, dans l'acte de la nutrition du fœtus Quoi qu'il en soit de celte hypothèse, le même fait paraît .exister également en sanscrit où le substantif nâbki (nombril) signifie aussi , selon Wilson , race , famille. Les idées de race, de famille, sont assez rapprochées de celle de pctit-Jils pour qu'on puisse dire qu'en sanscrit, comme en zend, les notions de descendance et de nombril s'expriment par la même racine. En poursuivant cette analogie, et en remarquant que la forme primitive du radical zend qui signifie à la ,w On peut supposer que le nom propre NiÇ*7nç conservé par Arrien (Expcd. Alex. 1. I, c. ia). peut se rattacher à ce radical . et qu'il n'est autre chose que le mot zend qui fait a l'accusatif napàt-êm. Le changement de la voyelle a en i ne me parait pas devoir faire dillkulté; car on le trouve déjà dans plusieurs mots zends mêmes comparés au sanscrit. On autre nom propre. Nabdatcs, conservé par Ammien Marcellin , et rapproché par M. Pott (Elynu Fonchung. introd pag. xi.iv) du nom de la déesse babylonienne N abo, Neho t doit plutôt se traduire: • ex umbilico natus,* ou peut-être par «donné du ciel (Aeria), • en rattachant nab au sanscrit nabhas.

 fois petit-fils et nombril, est nap , nous sera-t-il permis de ramener à une même origine nap-tri et ndbh-i sanscrits? L'étymologie que donnent les grammairiens indiens de ces deux mots est certainement obscure; et la comparaison du zend, qui jette quelquefois sur d'anciennes formes indiennes de si grandes lumières, autorise la philologie à penser qu'un radical unique est caché sous ces deux mots, nap-tri et nâbh-i. Le nombre des mots sanscrits qui partent du monosyllabe nabh est assez considérable, et on peut admettre ce monosyllabe comme la forme première de nap-tri dont la labiale a perdu son aspiration, et s'est changée en p devant le suffixe tri, changement qui est, je l'avoue, contraire aux règles de l'euphonie indienne, mais qui est tout à fait régulier en zend. Le zend, qui n'a pas de bh aspiré, aura conservé la forme nap, au lieu de nabh, et le /ou labiale aspirée n'aura paru, pour représenter le bh primitif, que dans les circonstances qui, selon les règles de l'euphonie zende, exigent l'aspiration de la labiale. C'est l'identité des mots zends nap-â, nap-td , naf-édhriS, qui m'a suggéré cette analyse des termes sanscrits ndbhi et naplri. Mais le plus ou le moins de valeur des observations que nous avons faites à l'occasion de ces formes zendes, ne dépend que d'une manière indirecte de cette analyse. Si l'on continue, comme on peut le faire, à regarder les mots sanscrits naplri et nàblii comme appartenant à des racines tout à fait distinctes, on pourra, sans doute, dire des formes zendes où se trouve / quelles partent du sanscrit nâbhi, et de celles qui ont p qu'elles correspondent à naplri. Mais comme l'aspiration ou la non-aspiration de la labiale ne sert pas en zend à différencier les significations de ce mot, il faudra reconnaître que nap signifie aussi bien nombril que petit-fils, et la conséquence de ce l'ait sera que ces deux idées sont exprimées en zend par le même radical. C'est lin résultat auquel je crois pouvoir m'arrêter avec confiance; il me paraîtrait trop difficile d'admettre que l'unité du radical qui désigne ces deux idées à la fois, est purement accidenDigitized by C

 telle et due à la confusion des deux mots sanscrits nâbhi et naptri. La nature de la voyelle, qui est brève dans les deux substantifs zcnds, ou plutôt qui reste brève dans chacune des acceptions que prend ce substantif unique, me semble encore un nouvel argument en faveur de mon opinion. Nous avons dit que le thème, quel qu'il soit, de nafcdhrâ signifie nombril; cette traduction est confirmée de la manière la plus positive par la version de Nérioscngh, qui se sert toujours du mot sanscrit nâbhi. Mais il faut s'entendre sur l'acception propre de ce mot, qui, joint à apâm. nous donne l'expression peu claire, « nombril ■ des eaux. » Nériosengh remplace ces mots, qu'il a dû adopter pour l'exactitude complète de sa traduction, par cette version plus intelligible, « lieu de l'origine des eaux, source des eaux. • Nous pouvons conclure de là qu'il faut entendre ici nafcdhrâ dans le sens du latin umbo et du grec mots qu'il n'est pas impossible d'ailleurs de rattacher au sanscrit nâbhi. Il est en clfet très-facile de comprendre que l'on ait pu se représenter une montagne de laquelle sortent les eaux, sous la forme d'une proéminence, comme celle que désignent les mots que nous venons de citer. Cette remarque doit être prise en considération , parce que si l'on s'en tenait trop strictement aux termes de la glose de Nériosengh, on pourrait en conclure que na~ fëdhrâ doit être traduit par source. Or, cette version serait inexacte, puisque ce dernier mot, si nous ne nous trompons pas sur son étymologie, doit indiquer une hauteur, une élévation considérée comme la source des eaux. Au reste, la glose de Ncriosengh qui est ici très-diffuse, renferme des indications curieuses dont je ne trouve pas de trace dans la traduction d'Anquetil. Après avoir donné une version très-littérale des quatre premiers mots du texte zend, le traducteur indien ajoute : « Le souverain Bordj , Ized des femmes , dont la nature est l'eau , • c'est-à-dire qu'il en est la pure source. Il est le nombril même des « eaux , parce que c'est de lui que sort la source de l'eau nommée

telle et due à la confusion des deux mots sanscrits *nâbhi* et *naptṛi*. La nature de la voyelle, qui est brève dans les deux substantifs zends, ou plutôt qui reste brève dans chacune des acceptions que prend ce substantif unique, me semble encore un nouvel argument en faveur de mon opinion.

Nous avons dit que le thème, quel qu'il soit, de *nafĕdhrô* signifie *nombril;* cette traduction est confirmée de la manière la plus positive par la version de Nériosengh, qui se sert toujours du mot sanscrit *nâbhi*. Mais il faut s'entendre sur l'acception propre de ce mot, qui, joint à *apām*, nous donne l'expression peu claire, « nombril « des eaux. » Nériosengh remplace ces mots, qu'il a dû adopter pour l'exactitude complète de sa traduction, par cette version plus intelligible, « lieu de l'origine des eaux, source des eaux. » Nous pouvons conclure de là qu'il faut entendre ici *nafĕdhrô* dans le sens du latin *umbo* et du grec ὀμφαλός, mots qu'il n'est pas impossible d'ailleurs de rattacher au sanscrit *nâbhi*. Il est en effet très-facile de comprendre que l'on ait pu se représenter une montagne de laquelle sortent les eaux, sous la forme d'une proéminence, comme celle que désignent les mots que nous venons de citer. Cette remarque doit être prise en considération, parce que si l'on s'en tenait trop strictement aux termes de la glose de Nériosengh, on pourrait en conclure que *nafĕdhrô* doit être traduit par *source*. Or, cette version serait inexacte, puisque ce dernier mot, si nous ne nous trompons pas sur son étymologie, doit indiquer une hauteur, une élévation considérée comme la source des eaux.

Au reste, la glose de Nériosengh qui est ici très-diffuse, renferme des indications curieuses dont je ne trouve pas de trace dans la traduction d'Anquetil. Après avoir donné une version très-littérale des quatre premiers mots du texte zend, le traducteur indien ajoute : « Le souverain Bordj, Ized des femmes, dont la nature est l'eau, « c'est-à-dire qu'il en est la pure source. Il est le nombril même des « eaux, parce que c'est de lui que sort la source de l'eau nommée

Digitized by Google

 * Aruamda qui produit les plus beaux chevaux.» Il y a, dans ce commentaire, quelques détails qui ne se retrouvent pas aussi expressément énoncés dans d'autres parties du Zend Avesta, quoiqu'ils rentrent dans l'esprit des doctrines qui forment le fonds de ces livres, par exemple, la dénomination de « Izcd des femmes» donnée A la montagne Bordj. Cela se rapporte à cette notion que l'on trouve exprimée à chaque page du Zend Avesta, que l'eau est le grand principe fécondant de la nature. La montagne qui la renferme, et qui est un objet de culte, peut être appelée le génie des femmes, dans une religion où chacun des êtres qui composent l'univers visible a son type et son génie dans le monde supérieur. C'est encore un fait dont ne parle pas le Zend Avesta, que le Bordj est la source de l'eau Aruamda. Mais quelle est cette eau ou cette rivière ? La source la plus célèbre et la plus fréquemment invoquée , est celle que les Parses nomment Ardouisour, en zend Ardvi çûra. Le mot Aruaihda de la glose do Nérioscngh ne peut passer pour une altération du nom d'Ardoaisoar; il est difficile d'y voir un autre mot que Arvand, orthographe ancienne du nom que les Persans écrivent aujourd'hui Elvcnd et Ervcnd. Ce dernier fait est établi par Anquetil qui, traduisant un texte pazend emprunté à l'Afrin des sept Amschaspands, et dans lequel se trouve le mot Arvand, ajoute à la marge : > l'Alvartd près d'IIamadan m. » Dans ce texte ainsi conçu : , le nom que Nériosengh lit Aruamda (ou mieux Arvanda), est écrit Vrvanda 130 , orthographe remarquable et qui rappelle celle que les anciens nous ont conservée pour le nom de cette montagne, Orvnles. Mais la glose de Nériosengh indique positivement que ce mot Arvanda est le nom d'une rivière et non celui d'une montagne ; or, on ne connaît pas d'autre rivière de ce nom que le fleuve célèbre de la Cœlésyrie, que les anciens appellent Orontes. Faudra-t-il aller chercher en Syrie l'eau Arvanda de Nériosengh? Je ne le pense pas, "* Zend A testa , (om. Il , pag. 78. — Ms. Anq. n* 3 S. pag. 377. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate

CHAPITRE I. 249 et Pidentité des deux noms ne me paraît pas une raison suffisante pour nous faire abandonner les pays si anciennement habites par la race arienne» et où le témoignage des Parses place la grande chaîne de montagnes à laquelle a été appliquée la dénomination de berëzat (élevé). Il ne me semble pas plus permis de retrouver l 'Arvanda de Nérioscngh dans l'Oronte de Syrie , que l'Ecbatane médique dans TEcbatanc syrienne I21. Si donc nous ne devons pas abandonner les lieux qui furent le centre de la domination persane, ce sera au nom de la montagne Arvand de l'Afrin des sept Amschaspands , de TElvcnd moderne, de TOronte des anciens, que nous devrons comparer Y Arvanda de Nériosengb. Nous ne pouvons pas oublier, il est vrai, que P Arvand de l'Afrin est une montagne, tandis que Y Arvanda de Nériosengb est une rivière , ou tout au moins une eau courante plus ou moins considérable. Mais il est permis de conjecturer que les eaux qui sortaient de cette montagne, anciennement célèbre, lui ont emprunté leur nom, et quon a pu nommer « eau Arvanda » l'eau qui s'échappait du mont Arvand. Cette conjecture acquerra plus de vraisemblance encore, si l'on se rappelle la célébrité dont jouit en Orient le mont Elvend, célébrité qu'il doit à scs eaux, à ses mines et à scs productions végétales ,:W. 1,1 II n'en est pas moins vraisemblable que lo nom de TOronte de Syrie est d'origine persane- Zonaras (1. XIII, c. 8), qui écrit ce mot Oppotnç, rapporte que ce fleuve fut ainsi nomme parce qu'Oroafe, iils de Camhy»e,s'v était noyé. Strabon (1. XVI, c. a: Tzscliuck. tom. VI, pag. 3o8) avait dit antérieurement qu'il reçut ce nom de celui qui y construisit un pont. Pnusanias (I. VIII, c. a 9) rapporte que d'après le témoignage de l'oracle do Qaros, Oronte , dont le cadavre fui trouvé dans le lit de cette rivière, était un Indien. (Conf. Eustath. ad Dyon. Perieg. v. 919) Voyez à ce sujet ManI. nert , Geogr. der Griech, tom. VI, pag. 446* ,M kinneir, Geogr. Mem. pag. 126. Les détails donnés par Kinneir sont vraisemblablement empruntés à Oiter (Voyage en Turgaïc et en Perte, tom. I, pag. 181 et 182) , qui lui-même les a recueillis en partie dans les géographes orientaux. Il nomme cette montagne Ervend ou Elvend. Voyez cependant un voyageur moderne, Olivier, qui a trouvé que TFJvend ne méritait pas la réputation dont il jouit dans l'Orient (Voy. dans ïemp. Ottom. tom. III, pag. 33, éd. in-4*). On voit sur la carte de Rennell (Geogr. of western Aiia) une rivière Elvend. 3a

et l'identité des deux noms ne me paraît pas une raison suffisante pour nous faire abandonner les pays si anciennement habités par la race arienne, et où le témoignage des Parses place la grande chaîne de montagnes à laquelle a été appliquée la dénomination de *bĕrĕzaṭ* (élevé). Il ne me semble pas plus permis de retrouver l'*Arvanda* de Nériosengh dans l'Oronte de Syrie, que l'Ecbatane médique dans l'Ecbatane syrienne [121]. Si donc nous ne devons pas abandonner les lieux qui furent le centre de la domination persane, ce sera au nom de la montagne Arvand de l'Afrin des sept Amschaspands, de l'Elvend moderne, de l'Oronte des anciens, que nous devrons comparer l'*Arvanda* de Nériosengh. Nous ne pouvons pas oublier, il est vrai, que l'Arvand de l'Afrin est une montagne, tandis que l'*Arvanda* de Nériosengh est une rivière, ou tout au moins une eau courante plus ou moins considérable. Mais il est permis de conjecturer que les eaux qui sortaient de cette montagne, anciennement célèbre, lui ont emprunté leur nom, et qu'on a pu nommer « eau *Arvanda* » l'eau qui s'échappait du mont Arvand. Cette conjecture acquerra plus de vraisemblance encore, si l'on se rappelle la célébrité dont jouit en Orient le mont Elvend, célébrité qu'il doit à ses eaux, à ses mines et à ses productions végétales [122].

[121] Il n'en est pas moins vraisemblable que le nom de l'Oronte de Syrie est d'origine persane. Zonaras (l. XIII, c. 8), qui écrit ce mot Ὀρόντης, rapporte que ce fleuve fut ainsi nommé parce qu'*Oronte*, fils de Cambyse, s'y était noyé. Strabon (l. XVI, c. 2; Tzschuck. tom. VI, pag. 308) avait dit antérieurement qu'il reçut ce nom de celui qui y construisit un pont. Pausanias (l. VIII, c. 29) rapporte que d'après le témoignage de l'oracle de Claros, *Oronte*, dont le cadavre fut trouvé dans le lit de cette rivière, était un Indien. (Conf. Eustath. ad Dyon. Perieg. v. 919.) Voyez à ce sujet Mannert, *Geogr. der Griech.* tom. VI, pag. 446.

[122] Kinneir, *Geogr. Mem.* pag. 126. Les détails donnés par Kinneir sont vraisemblablement empruntés à Otter (*Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 181 et 182), qui lui-même les a recueillis en partie dans les géographes orientaux. Il nomme cette montagne *Ervend* ou *Elvend*. Voyez cependant un voyageur moderne, Olivier, qui a trouvé que l'Elvend ne méritait pas la réputation dont il jouit dans l'Orient (*Voy. dans l'emp. Ottom.* tom. III, pag. 33, éd. in-4°). On voit sur la carte de Rennell (*Geogr. of western Asia*) une rivière Elvend.

Digitized by Google

 Il reste cependant encore une grave difficulté, c'est celle qui résulte de cet énoncé positif de la glose de Nériosengh, que le Bordj est la source de l'eau nommée Arvanda. L'eau Arvanda ne peut être, d'après ce texte, qu'une rivière à laquelle le Bordj donne naissance; or, si cette rivière vient du Bordj, le rapport que nous avons cherché à établir entre son nom et celui de l'Arvand près d'ilamadan, no repose plus sur aucune base. Cette difficulté perdra peutêtre de son importance si l'on fait attention que le système géologique des Parscs, exposé dans le Boundchcsch avec des détails curieux, mais quj tous ne sont pas également intelligibles, rattache au Bordj toutes les montagnes qui couvrent la surface de la terre, et place sur le sommet du Bordj lui-même la source Ardouisour, d'où se répandent toutes les eaux qui arrosent, sous des noms divers, le monde connu des anciens Persans123. Si c'est une opinion établie (ainsi qu'il est permis de le croire d'après la traduction du Boundehcsch faite par Anquctil), qu'une source commune alimente tous les fleuves, et que cette source réside sur le mont le plus élevé du globe, celui qui est appelé la haute montagne par excellence, on sera moins étonné de voir la glose pehlvie, conservée en sanscrit par Nériosengh, dériver du Bordj l'èau qui coule du mont Arvand (le moderne Elvend), et qui en reçoit son nom. En soumettant ces observations au lecteur, nous nous sommes proposé de concilier cette indication de la glose de Nériosengh avec d'autres renseignements contenus dans le Zend Avesta; mais, à vrai dire, cette discussion n'est qu'une digression incidente, puisque la mention du nom de l'eau Arvanda n'est pas dans le texte zend de notre paragraphe. Nous serions également dispensés de rechercher si l'orthogra mot aurait employé avec açpa, ou même sans ce substantif, pour désigner un cheval rapide; IU Zend Avala, ton). II , pag, 36a , 364 , 369 et 37 *>■ quelle est en zend la forme de ce mot Arvanda, pazende, arvanda, ne nous conduisait au val, qui est le primitif. C'est un adjectif fréquenum Digitized by Google

CHAPITRE I. a 5 1 et j’ai déjà montré que ce mot est le sanscrit arvan, qui prend presque tous scs cas d'un thème arvat. Ce mot, que Wilson nous indique comme pouvant s'écrire aussi arban, dérive du radical arb (aller), ce qui rend compte, d’une manière satisfaisante, de la signification de cheval donnée uniformément à arvan dans les Védas, et à aurvat, avec l'n épenthétique, en zend. Son acception primitive est en efTet celle d’un participe signifiant « allant, qui court. » Or, ce nom peut également se donner à l’eau qui coule d’une montagne, et ainsi se trouve justifiée la dénomination d’eau Arvamla conservée par Nérioscngh. Je serais même disposé à croire que ce participe aurvat est le nom primitif de la rivière dont les anciens, notamment Pline et Strabon121, ont fait Oe?amf, Oroatis. Ce nom se ramène en effet au zend aurvat, thème sans nasale, qui est peut-être ici au féminin (aurvaiti). Cette ressemblance ne m’a pas cependant paru être suffisante pour m’engager à identifier l'eau Arvanda de Nériosengh avec l’Oroa/ij de Pline. Ce qui me semble. s’opposer à cette identification, c'est que le traducteur parsi rattache, jusqu’à un certain point, l'eau Arvanda à la montagne dite Bordj. Or, les lieux où coule VOroatis sont trop éloignés de ceux où la tradition uniforme des Parses place la chaîne du Bordj, pour qu’on puisse croire que Nériosengh a voulu désigner par Arvanda ce que les anciens nommaient Oroatis. Après tout, j’avouerai qu’il n’est pas aisé d’expliquer comment le mot aurvat, qui s’applique si convenablement à une rivière , a pu être en même temps le nom d’une montagne, à moins que de supposer à la racine arv le sens de ■ s’élever, aller en haut, » ce qui justifierait, jusqu’àuncertain point, l’emploi d’au ira/ comme nom de montagne ,2J. '** Sir al). |. XV, c. 3;T»cbuck. t. VI, pag. 196 cl ao3; Win. 1. VI. c. 28 (a5); Ptol. 1. VI , c. 3; A mm. Marccll- 1. XXIII, pag. 3 72, Valea. ed. 1681. 1,1 II se peut d'ailleurs que la montagne Ervend ait reçu ce nom d’un personnage célèbre ainsi appelé , comme nous avons vu que quelques auteurs le supposaient pour !c fleuve Oronte de Syrie. Il est certain que le nom d 'Oronte a été d’un fréquent usage chez les anciens Persans , et qu’on en trouve des traces nombreuses chez les écrivains 3a.

The text on this page is estimated to be only 24.21% accurate

a 5a COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Je reviens maintenant au texte zerul de ce paragraphe qui , interprété littéralement, signifie : « invoco, cclcbro elalum supremum umbi« lictim aquarum. » Je dis littéralement, car rien dans ce texte ne prouve que berizatû , que nous rendons par elalum, soit employé comme nom propre du Rordj. C'est l'opinion de Nériosengli que bërèzatô signifie liordj; mais les Parses sont dans l'usage de voir le grecs. Ainsi Hérodote parie d'un 'Apvdr/k{ (1. IV, c. i65 sqq.), qui me parait n'ètre aulrc chose que le 'Arvanda de l'Afrin des Amschaspands. Ce qui me confirme dans CC .rapprochement, c'est l'orthographe d'Hésychius, 'A £pctKfn(, qui démontre clairement que le mot primitif a été prononcé Arouande et non Arjande, ainsi que les interprètes d'IIérodotc croient devoir le transcrire-Lu leçon d'Hésychius nous rappelle, et en même temps confirme, l'explication que nous avons donnée du nom 'Oçpttmç. Le mot Orontes se trouve souvent employé comme nom d'homme : 'Ogyrwf (Clés. Per*. c. lvii; Boehr, pog. ao4; Xenoph. Anab. I. I, c. 8; Strab. 1. XI, c. i3; Tzschuck. Ion. IV, pag. 597 ; Aman. Exped. Alex. 1. III , c. 8 ; 1. Il , c. 5 ; DiotL L XV, c. 10 et pass.). 11 forme la première partie du nom propre Oçym&aLTnç (Expert. Alex. I. Il , c. 5) , où f&ar*ç n'est, selon toute apparence, autre chose que le /.end paiti , que je crois reconnaître encore dans bazos ou bazes qui termine un si grand nombre de noms propres persans. On pourrait supposer, au premier abord , que le nom de OptéJmç (Strab. 1. XV, c. 1 ; Tzschuck. tom. VI, pag. 81 ; Diod. 1. XXXIX . c. 56 ; I. XL, c. 12 sqq.), YOrodet des Romains (Cic. ad J'am. 1. XV, cp. j 1, Plin. I. VI, c. 18 (16)» Solin. c. 48; Just. I. XLII, c. 4, etc.) appartient primitivement à ce même mot tend anrvat j sans la nasale des cas forts du suffixe, et qu'il en est de même de O gj>/7 n(dans Hérodote (1. 111 , c. îao et sqq.), qui présente une altération analogue a celle d'Oroatis que nous rattachons à aurvat, au féminin en i. Ces diverses altérations devront même d'autant moins surprendre que l'on connaît «ne aulrc modification de ce nom, écrit par Plutarque (fil. Crau. c. XViti) et par Appien {Bell. Parth.) 'Tpâ è* *r, tandis que le témoignage unanime des autres auteurs est pour Orodet. Nous devons reconnaître toutefois que l'orthographe de Plutarque, et l'addition de l'esprit rude au nom linrodet , semblent nous éloigner de aurvaf, et nous rapprocher au contraire de huraodha , • qui a une • bonne croissance. • Dans celte dernière supposition

, il faudrait distinguer deux mots dans les noms que nous venons de rapjK>rter ; Orontes serait le zend aurvat, aurvaut, amant ; Orodej et Hurodcs seraient le composé huraodha. Ce dernier mol est asseï fréquent dans le Zend Avcsta pour qu'on puisse croire.qu'il est devenu nom propre. Au reste, il parait que le nom de EU vend, Ervcnd, Arvand, a été aussi employé comme nom propre dans le Mazaodéron , et cela presque de nos jours. Sir YV. O11seley (Traveh, etc. tom. III, App. ix, pag. 571) cite un Attend Div, nom qui u'est autre que celui de Arvand. Digitized by Google

Je reviens maintenant au texte zend de ce paragraphe qui, interprété littéralement, signifie : « *invoco, celebro elatum supremum umbi-* « *licum aquarum.* » Je dis littéralement, car rien dans ce texte ne prouve que *běrězatô*, que nous rendons par *elatum*, soit employé comme nom propre du Bordj. C'est l'opinion de Nériosengh que *běrězatô* signifie *Bordj;* mais les Parses sont dans l'usage de voir le

grecs. Ainsi Hérodote parle d'un Ἀρυάνδης (l. IV, c. 165 sqq.), qui me paraît n'être autre chose que le *Arvañda* de l'Afrin des Amschaspands. Ce qui me confirme dans ce rapprochement, c'est l'orthographe d'Hésychius, Ἀρθάνδης, qui démontre clairement que le mot primitif a été prononcé *Arouande* et non *Aryande*, ainsi que les interprètes d'Hérodote croient devoir le transcrire. La leçon d'Hésychius nous rappelle, et en même temps confirme, l'explication que nous avons donnée du nom Ὀρόντης. Le mot *Orontes* se trouve souvent employé comme nom d'homme : Ὀρόντης (Ctes. *Pers.* c. LVII ; Baehr, pag. 204 ; Xenoph. *Anab.* l. I, c. 8 ; Strab. l. XI, c. 13 ; Tzschuck. tom. IV, pag. 597 ; Arrian. *Exped. Alex.* l. III, c. 8 ; l. II, c. 5 ; Diod. l. XV, c. 10 et pass.). Il forme la première partie du nom propre Ὀρόντοβάτης (*Exped. Alex.* l. II, c. 5), où βατης n'est, selon toute apparence, autre chose que le zend *paiti*, que je crois reconnaître encore dans *bazos* ou *bazes* qui termine un si grand nombre de noms propres persans. On pourrait supposer, au premier abord, que le nom de Ὀρώδης (Strab. l. XV, c. 1 ; Tzschuck. tom. VI, pag. 81 ; Diod. l. XXXIX, c. 56 ; l. XL, c. 12 sqq.), l'*Orodes* des Romains (Cic. *ad fam.* l. XV, ep. 21 ; Plin. l. VI, c. 18 (16) ; Solin. c. 48 ; Just. l. XLII, c. 4, etc.) appartient primitivement à ce même mot zend *aurvaṭ*, sans la nasale des cas forts du suffixe, et qu'il en est de même de Ὀρόϊτης dans Hérodote (l. III, c. 120 et sqq.), qui présente une altération analogue à celle d'*Oroatis* que nous rattachons à *aurvaṭ*, au féminin en *i*. Ces diverses altérations devront même d'autant moins surprendre que l'on connaît une autre modification de ce nom, écrit par Plutarque (*Vit. Crass.* c. XVIII) et par Appien (*Bell. Parth.*) Ὑρώδης, tandis que le témoignage unanime des autres auteurs est pour *Orodes*. Nous devons reconnaître toutefois que l'orthographe de Plutarque, et l'addition de l'esprit rude au nom *Hurodes*, semblent nous éloigner de *aurvaṭ*, et nous rapprocher au contraire de *huraodha*, « qui a une « bonne croissance. » Dans cette dernière supposition, il faudrait distinguer deux mots dans les noms que nous venons de rapporter ; *Orontes* serait le zend *aurvaṭ, aurvañt, arvant ; Orodes* et *Hurodes* seraient le composé *huraodha*. Ce dernier mot est assez fréquent dans le Zend Avesta pour qu'on puisse croire qu'il est devenu nom propre. Au reste, il paraît que le nom de *Elvend, Ervend, Arvand*, a été aussi employé comme nom propre dans le Mazandéran, et cela presque de nos jours. Sir W. Ouseley (*Travels*, etc. tom. III, App. IX, pag. 571) cite un الوند ديو *Alvend Div*, nom qui n'est autre que celui de *Arvand*.

Digitized by Google

CHAPITRE I. a 53 nom propre de ccttc montagne partout où se présente l’adjectif Itéré zaf , et nous devons nous tenir en garde contre leur propension bien connue à pcrsonniGcr des attributs ou de simples épithètes. Ici, comme nafëdhrô peut passer pour le substantif de notre proposition, je ne pense pas qu'il y ait lieu à prendre l’adjectif birézatô pour un nom propre : j’aime mieux réserver cette acception du mot pour le cas où bërëzat est accompagné du substantif gain (montagne); car, d’un autre côté, nous ne devons pas porter le soin de tout traduire jusqu’à soutenir que, par les mots bërëzat et gain, les Parses ont voulu simplement dire « une montagne élevée, » et qu’ils n'ont pas eu l’intention de désigner, d’une manière plus ou moins positive, une certaine montagne à laquelle le nom de Bordj a été plus tard spécialement affecté. Ce n’est pas que je prétende que la montagne ainsi nommée n’a été, depuis les premiers temps de l’établissement du culte de Zoroastre, autre chose que la chaîne appelée aujourd'hui Elbourz. ha position de la montagne à laquelle s’appliquait cette dénomination un peu vague, a pu changer en même temps que les causes qui ont , à diverses époques , fait prédominer telle ou telle branche de la famille arienne. Il y a aujourd'hui plus d’un Elbourz en Perse, ce qui montre que, dans les temps anciens aussi, ce nom a pu se déplacer et se transporter dans des provinces très-distantes les unes des autres. Dire quelle montagne les textes zends entendent désigner par bërëzat et gairi, c’est une chose fort difficile, pour ne pas dire impossible. La détermination exacte de ce point ne pourra résulter que de la comparaison attentive de tous les textes où il est parlé du Bordj, et peut-être aussi d’une révision nouvelle du Boundehesch. NÎais ce que l’on peut regarder dès à présent comme établi , c’est que les termes du Zcnd Avesta, interprétés dans leur sens propre, signifient seulement « la montagne élevée; » que cette expression sc présente trop souvent, et dans des passages trop importants, pour qu’on puisse croire qu’elle ne désigne

 pas une certaine montagne à laquelle le Parsc adresse son hommage; qu'enfin, pour les Persans modernes, cette montagne est la chaîne actuelle de l'Elhourz. Entre cette dernière proposition et celles qui la précèdent, il n'y a d'autre' lien que la tradition des Parses. Si ce lien était réel (comme cela peut être au moins en partie), et si les textes zends, par les mots « la haute montagne, • avaient voulu désigner la même chaîne que les Persans modernes , il faudrait en conclure que ces textes ont été écrits dans les provinces les plus occidentales de l'empire persan. Mais tant que l'on n'aura pas d'autre autorité que la tradition des Parses pour admettre l'identité du bërèzat gain du Zend Avcsta et de IT.lbourz actuel, il sera toujours permis de supposer que les mots bërëzat gain ont pu, dans le principe, désigner une autre chaîne, et qu'ils n'ont été appliqués que plus tard h celle qui porte spécialement aujourd'hui le nom d 'Elboarz. Une autre observation qui n'aura pas échappé au lecteur, c'est que, parmi les noms de montagnes que les anciens ont connus dans l'empire persan, et dont plusieurs doivent être d'origine persane, comme Niphaies (que l'on croit grec), Orontet (Arvand), Pamadret (Paru-adri?), il n'y en a aucun, du moins & ma connaissance, qui réponde au zend bërëzat gain. C'est une nouvelle preuve, ce me semble, que ce nom était, dans l'origine, une appellation générale qui pouvait désigner tout mont élevé, sans cependant indiquer d'une manière particulière une montagne spéciale. Les remarques précédentes étaient nécessaires pour justifier la traduction que je crois devoir adopter pour le paragraphe qui nous occupe , et en même temps pour concilier cette traduction avec la glose de Nériosengh. Quand je crois qu'il est convenable de traduire dans son sens primitif bërëzalô, c'est-à-dire d'en faire un adjectif et non pas le nom propre Bordj, je ne veux pas dire que ce mot ne puisse désigner le Bordj même ; je pense seulement que le nom de cette montagne n'est pas positivement exprimé ici. Mais le texte, en parlant de la hauteur d'où s'échappent les eaux, a sans Digitized by Google

pas une certaine montagne à laquelle le Parse adresse son hommage; qu'enfin, pour les Persans modernes, cette montagne est la chaîne actuelle de l'Elbourz. Entre cette dernière proposition et celles qui la précèdent, il n'y a d'autre lien que la tradition des Parses. Si ce lien était réel (comme cela peut être au moins en partie), et si les textes zends, par les mots « la haute montagne, » avaient voulu désigner la même chaîne que les Persans modernes, il faudrait en conclure que ces textes ont été écrits dans les provinces les plus occidentales de l'empire persan. Mais tant que l'on n'aura pas d'autre autorité que la tradition des Parses pour admettre l'identité du *bĕrĕzaṭ gairi* du Zend Avesta et de l'Elbourz actuel, il sera toujours permis de supposer que les mots *bĕrĕzaṭ gairi* ont pu, dans le principe, désigner une autre chaîne, et qu'ils n'ont été appliqués que plus tard à celle qui porte spécialement aujourd'hui le nom d'*Elbourz*. Une autre observation qui n'aura pas échappé au lecteur, c'est que, parmi les noms de montagnes que les anciens ont connus dans l'empire persan, et dont plusieurs doivent être d'origine persane, comme *Niphates* (que l'on croit grec), *Orontes* (Arvand), *Paruadres* (Paru-adri?), il n'y en a aucun, du moins à ma connaissance, qui réponde au zend *bĕrĕzaṭ gairi*. C'est une nouvelle preuve, ce me semble, que ce nom était, dans l'origine, une appellation générale qui pouvait désigner tout mont élevé, sans cependant indiquer d'une manière particulière une montagne spéciale.

Les remarques précédentes étaient nécessaires pour justifier la traduction que je crois devoir adopter pour le paragraphe qui nous occupe, et en même temps pour concilier cette traduction avec la glose de Nériosengh. Quand je crois qu'il est convenable de traduire dans son sens primitif *bĕrĕzatô*, c'est-à-dire d'en faire un adjectif et non pas le nom propre *Bordj*, je ne veux pas dire que ce mot ne puisse désigner le Bordj même; je pense seulement que le nom de cette montagne n'est pas positivement exprimé ici. Mais le texte, en parlant de la hauteur d'où s'échappent les eaux, a sans

Digitized by Google

 a55 doute voulu indiquer une montagne particulière ; et comme d'autres textes nous apprennent que la source de toutes les eaux est la source Ardouisour, et que cette source est placée sur le Bordj, tout nous invite à croire que c'est à cette dernière montagne que se raj>porte, en dernière analyse, la description de notre texte. Il ne nous reste plus, pour compléter l'examen de ce paragraphe, qu'à expliquer les deux derniers mots qui le terminent. Le premier, apaçlcha, que tous les manuscrits lisent de la même manière, est le génitif du nom substantif ap (eau), lequel ne diffère du sanscrit ap , qui a le même sens, que parce que le mot zend se décline au singulier. Il est même possible que ce substantif ait eu aussi en sanscrit les trois nombres; du moins avons-nous déjà trouvé ap au génitif singulier dans le composé apùnaptri, et je remarque que Forster, sans doute d'après Vôpadêva ou ses commentateurs, décline ap au singulier. Au reste, la déclinaison du ap zend se développe conformément aux règles de l'analogie indienne. C'est du radical que vient le génitif ap-açtcha, dont le sens est « et de l'eau. » Les deux mots mazda dhdtaydo sont lus et séparés ainsi par un point dans le n° 3 S; mais le n* a F, pag. 7, lit en un seul mot , et le n° 6 S n'aspire pas le d de ddtaydo, Cette dernière orthographe me parait la meilleure, car la 'dentale douce de ddtaydo ne peut être virtuellement aspirée ; si elle est ainsi écrite dans trois manuscrits, cela vient de l'habitude où sont les copistes de substituer ordinairement le dh au d, quand cette lettre est médiale. Au reste , ce mot est un composé adjectif se rapportant à apaçtcha; la désinence est aydo , pour le sanscrit dyds, la voyelle finale du thème ddta souffrant en zend un guna, tandis qu'en sanscrit elle prend un vriddhi. Réuni au mot qu'il modifie, cet adjectif signifie « de l'eau donnée par Mazda. • Après l'analyse précédente, nous pourrons traduire comme il suit notre paragraphe, en conservant à chacun des mots qui le composent sa signification propre :

a56 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. «J’invoque, je célèbre le haut, le divin sommet, source des » eaux, et l’eau donnée par Mazda. • XVI. U£gJU .AUUiM ■fOO/é^ •)ot)'-*uü" •jol^ (Lignes 8 6 — 10 a.) TRADUCTION DE NERJOSENGH. fïTO^TTfïT tipMH ïnf%m^Er ^ *tthï tj4rt^rmat^TOrTijUq(|=ff H •» (Ms. Anq. n* a F, pag. 7.) TRADUCTION d’aNQCETIL. « Je prie et j’invoque (le Gâh) Evcsroutrcn, (qui veille) sur la vie « (des êtres animés, et qui est) saint, pur et grand WT. » Ce texte est consacré à l’invocation du génie sous la protection duquel est placée la portion de la nuit qui s’étend depuis le coucher du soleil jusqu’à minuit. Anquctil le nomme avec les Parses Eves routren ; Nériosengh transcrit son nom d’une manière plus conforme 1,4 VARIANTES DE LA TRADUCTION DF. KÉRIOSENCa. Les deux ms», écrivent mnwmfrayd/w avec un anusvâra ; le n° 3 S lit toujours u bref au lieu de u long, et le n0 a F double le n sous r. Lo n° 3 écrit avec u bref aibiçrarthama. Le n° 3 donne nâmnt, ce qui est fautif; le même manuscrit lit encore râga au lieu de rdtra , et le» deux dernier» mots aussi fautivement qu'à l’ordinaire, punyàtmani punyagurri. l” Zend Avetta, loin. I, ae part, pag.83. - Digitized by Google

CHAPITRE I. a57 à l'orthographe zende, aibiçrûrlliama. Le mot du texte original est lu comme dans le Vendidad-sadé par le n" 3 S; le n° 6 S allonge le troisième f, mais cet i est le résultat d'une correction moderne, et le manuscrit avait primitivement tuiÇjli Miyjîu comme le n° a F. Le thème de ce mot, ici au datif, est aiwiçrûlhrima, ou bien aiwiçrûlhrama, orthographe qui me parait préférable à la précédente. Le retranchement de ma, suffixe qui fait de ce mot un adjectif comme zahlnma, dûi/yuma, examinés plus haut, nous donne aiwiçrûlhra , qui est sans doute un substantif formé de aiwi , de çrû et de thra. Mais le sens qui doit ressortir de ces éléments n'est pas facile à déterminer. Si ihra est le suffixe de ce mot aiwiçrûlhra , on se demandera pourquoi ce suffixe n'a pas affecté d'un guna le radical çrû, qui sans doute est le sanscrit fro. Cette déviation de la règle est ici d'autant plus remarquable qu'on trouve çraolhra, qu'Anquetil traduit par ■ l'action de prononcer, ■ mais qui signifie plutôt « l'action ■ d'entendre. • On peut encore hésiter sur la nature propre du mot aiwi, qui se prête à deux explications : l'une qui consiste à le regarder comme la réunion de l'a privatif et du préfixe vi, avec l'insertion de l'i épenthétique ; l'autre qui considère aiwi comme- la modification du préfixe sanscrit ahhi, le bh dévanâgari devenant quelquefois u> en zend. Dans le premier cas, aiwiçrûlhra signifiera peut-être» l'absence « d'audition , » et désignera le temps pendant lequel on n'entend pas la lecture des écritures sacrées, par opposition au Gâh Oschen, qui suit immédiatement celui dont nous nous occupons en ce moment; mais j'avoue que cette explication me paraît tirée d'un peu trop loin. Dans la seconde hypothèse, l'addition du préfixe aiwi, pour le sanscrit abhi, donnera peut-être au radical çru, « entendre, » et par suite « obéir, » l'idée de veiller, littéralement « entendre au-dessus, » notion qui s'accorde bieu avec le rôle du génie Evesroutrcn, et dont nous retrouvons l'analogue dans le mot suivant, aibigaydi , tel que l'interprète Anquelil. 11 restera toutefois à expliquer pourquoi abhi a été I. 33 Digitized by Google

à l'orthographe zende, *aibiçrârthama*. Le mot du texte original est lu comme dans le Vendidad-sadé par le n° 3 S; le n° 6 S allonge le troisième *i*, 𐬀𐬌𐬯𐬌𐬰𐬀𐬙𐬆𐬥𐬀; mais cet *i* est le résultat d'une correction moderne, et le manuscrit avait primitivement 𐬀𐬌𐬯𐬌𐬰𐬀𐬙𐬀𐬥𐬀 comme le n° 2 F. Le thème de ce mot, ici au datif, est *aiwiçrâthrima*, ou bien *aiwiçrâthrama*, orthographe qui me paraît préférable à la précédente. Le retranchement de *ma*, suffixe qui fait de ce mot un adjectif comme *zañtuma*, *dâqyuma*, examinés plus haut, nous donne *aiwiçrâthra*, qui est sans doute un substantif formé de *aiwi*, de *çrâ* et de *thra*. Mais le sens qui doit ressortir de ces éléments n'est pas facile à déterminer. Si *thra* est le suffixe de ce mot *aiwiçrâthra*, on se demandera pourquoi ce suffixe n'a pas affecté d'un *guṇa* le radical *çrâ*, qui sans doute est le sanscrit *çru*. Cette déviation de la règle est ici d'autant plus remarquable qu'on trouve *çraothra*, qu'Anquetil traduit par « l'action de prononcer, » mais qui signifie plutôt « l'action « d'entendre. »

On peut encore hésiter sur la nature propre du mot *aiwi*, qui se prête à deux explications : l'une qui consiste à le regarder comme la réunion de l'*a* privatif et du préfixe *vi*, avec l'insertion de l'*i* épenthétique; l'autre qui considère *aiwi* comme la modification du préfixe sanscrit *abhi*, le *bh* dévanâgari devenant quelquefois *w* en zend. Dans le premier cas, *aiwiçrâthra* signifiera peut-être « l'absence « d'audition, » et désignera le temps pendant lequel on n'entend pas la lecture des écritures sacrées, par opposition au Gâh Oschen, qui suit immédiatement celui dont nous nous occupons en ce moment; mais j'avoue que cette explication me paraît tirée d'un peu trop loin. Dans la seconde hypothèse, l'addition du préfixe *aiwi*, pour le sanscrit *abhi*, donnera peut-être au radical *çru*, « entendre, » et par suite « obéir, » l'idée de *veiller*, littéralement « entendre au-dessus, » notion qui s'accorde bien avec le rôle du génie Evesroutren, et dont nous retrouvons l'analogue dans le mot suivant, *aibigayâi*, tel que l'interprète Anquetil. Il restera toutefois à expliquer pourquoi *abhi* a été

Digitized by Google

 écrit aiwi dans aimç.rùlhrama et aibi dans le mot suivant. Cependant quoique le sanscrit abhi s'écrive ordinairement aibi en zend, je trouve que aiwi peut, dans certains mots, s'expliquer d'une manière satisfaisante comme le substitut de abhi. Je m'arrête donc à la dernière explication, qui consiste à supposer que aiwiçrùlhra exprime une idée analogue à celle de vigilance, quoique l'absence de guna dans ç ni laisse encore subsister de l'obscurité dans l'interprétation d'un mot que sa rareté rend d'ailleurs difficile. Le ternie suivant est lu dans le seul n° 6 S; c'est évidemment une erreur de copiste. Le n° a F lit asuujjjigjijja» , en faisant suivre le mot aibigayâi (lequel est ici bien orthographié) de la voyelle a» a; il semble que le copiste ait voulu écrire la copule tcha, qui cependant ne se trouve dans aucun manuscrit. 11 faut lire, comme dans les trois autres Yaçnas, aibigayâi, datif de aibigaya , mot dont la signification me paraît donnée dans la traduction un peu diffuse d'Anquetil, « qui veille sur la vie des êtres animés. » L'idée de vigilance se trouve dans aibi, et celle de vie dans guya, que nous verrons avec ce sens, et que nous regardons comme un substantif dérivé de gi pour tljiv , ainsi que nous l'exposons plus bas dans une note 1!t. Nous pourrons donc traduire aibigayâi par « celui qui veille ■ sur la vie. » Quant aux autres mots de ce paragraphe, le n° 3 S lit, comme notre Vendidad-sadé, achaoni; le n°a F a fautivement et len° 6 S Tous les manuscrits ont asabé; il est plus exact de lire Le seul n'Ca pour rathwé. De l'analyse précédente résultera la traduction qui suit : « J'invoque, je célèbre Evcsroutrcn (Aiwiçrûtlirama) , celui qui « veille sur la vie, pur, maître de pureté. » Voyez ci-dessous , Notes et éclaircissements , note Q, pag. lxxxvij , note 8Digitized by Google

écrit *aiwi* dans *aiwiçrûthrama* et *aibi* dans le mot suivant. Cependant quoique le sanscrit *abhi* s'écrive ordinairement *aibi* en zend, je trouve que *aiwi* peut, dans certains mots, s'expliquer d'une manière satisfaisante comme le substitut de *abhi*. Je m'arrête donc à la dernière explication, qui consiste à supposer que *aiwiçrûthra* exprime une idée analogue à celle de *vigilance*, quoique l'absence de *guṇa* dans *çrû* laisse encore subsister de l'obscurité dans l'interprétation d'un mot que sa rareté rend d'ailleurs difficile.

Le terme suivant est lu dans le seul n° 6 S; c'est évidemment une erreur de copiste. Le n° 2 F lit , en faisant suivre le mot *aibigayâi* (lequel est ici bien orthographié) de la voyelle *a;* il semble que le copiste ait voulu écrire la copule *tcha*, qui cependant ne se trouve dans aucun manuscrit. Il faut lire, comme dans les trois autres Yaçnas, *aibigayâi*, datif de *aibigaya*, mot dont la signification me paraît donnée dans la traduction un peu diffuse d'Anquetil, « qui veille sur la vie des êtres animés. » L'idée de *vigilance* se trouve dans *aibi*, et celle de *vie* dans *gaya*, que nous verrons avec ce sens, et que nous regardons comme un substantif dérivé de *gî* pour *djîv*, ainsi que nous l'exposons plus bas dans une note [128]. Nous pourrons donc traduire *aibigayâi* par « celui qui veille « sur la vie. »

Quant aux autres mots de ce paragraphe, le n° 3 S lit, comme notre Vendidad-sadé, *achaonê;* le n° 2 F a fautivement , et le n° 6 S . Tous les manuscrits ont *asahé;* il est plus exact de lire . Le seul n° 6 a pour *rathwê*. De l'analyse précédente résultera la traduction qui suit :

« J'invoque, je célèbre Evesroutren (Aiwiçrûthrama), celui qui « veille sur la vie, pur, maître de pureté. »

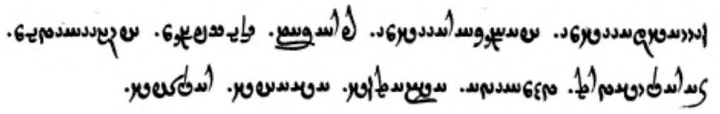
[128] Voyez ci-dessous, *Notes et éclaircissements*, note Q, pag. lxxxvij, note 8.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

CHAPITRE I. a59 XVII. •SJ£4)asi'4? .JifljJXuqyyjj)») •5?V-H3) (^-"^ (Lignes 10 b — 12 a.) TRADUCTION DE NERIOSENGH. /, I lÿift iJI ,g *rü* junkjÎuuhmï^ h >** (Ms. Anq. n* 2 F, pag. y.) 1 VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH. Les deux mss. écrivent nimanitrnyâmi avecan anusvâra; le n* 3 S seul ne double pas le n sous r. La manière dont les mss. transcrivent, dans ce passage, le mot zend/rrh/a/, est une preuve du peu de rigueur et d'uniformité de l'orthographe pehlvie, que Nériosengh parait suivre exactement. C'est ainsi que ce même mot était écrit plus haut phréhadadâra. Je lis hûdjivaçn! avec le n° 2 , et en rétablissant l'orthographe ancienne dont on retrouve très-aisément la trace dans le manuscrit. Une main plus moderne a placé un ô après la syllabe hû, sans doute pour changer celle syllabe en hâ; et comme cette correction n'était plus très-claire, on a ajouté au-dessus du groupe corrigé la syllabe hà elle-mémc. Cette syllabe est destinée à représenter le hu zeud, et elle nous offre un exemple rare de l'adoption, dans la glose de Nériosengh , de la prononciation des Parscs, reproduite fidèlement par Anquctil. 11 est singulier que le n° 3 S ait introduit dans ce mot la syllabe que le n° 2 ne place qu'en interligne. Se méprenant en outre sur la valeur de In syllabe hû, qu'il a lue hn , à cause de 1a ressemblance assez grande de ces deux signes , le copiste a écrit ce mot hnohddjivaçni , ce qui pourrait faire croire que le ms. n° 3 nété transcrit d'après le n° a par un écrivain qui ne comprenait rien au texte. Le n® 3 lit aviçruthrima avec un u 33.

XVII.



(Lignes 10 *b*—12 *a*.)

TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

निमन्त्रयामि संपूर्णयामि फ्रेल्दास्लविस्पळ्ळीवश्रीनाम्नीं च। या समं अविश्रुथि-
मसंध्याया: समकारिणी च। मूलं फलं सर्वं प्रवर्द्धयति॥ ज्ञाथुस्त्रोतेमनाम्नीं च पुण्या
त्मनीं पुण्यगुर्वीं। या मनुष्येषु मोवेदेषु मध्ये सत्कारिणी आचार्याणामाचोरेषु॥ [129]

(Ms. Anq. n° 2 F, pag. 7.)

[129] VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

Les deux mss. écrivent *nimañtrayâmi* avec un anusvâra; le n° 3 S seul ne double pas le *ṇ* sous *r*. La manière dont les mss. transcrivent, dans ce passage, le mot zend *frâdaṭ*, est une preuve du peu de rigueur et d'uniformité de l'orthographe pehlvie, que Nériosengh paraît suivre exactement. C'est ainsi que ce même mot était écrit plus haut *phréhadadâra*. Je lis *hâdjîvaçnî* avec le n° 2, et en rétablissant l'orthographe ancienne dont on retrouve très-aisément la trace dans le manuscrit. Une main plus moderne a placé un *ô* après la syllabe *hâ*, sans doute pour changer cette syllabe en *hô*; et comme cette correction n'était plus très-claire, on a ajouté au-dessus du groupe corrigé la syllabe *hô* elle-même. Cette syllabe est destinée à représenter le *hu* zend, et elle nous offre un exemple rare de l'adoption, dans la glose de Nériosengh, de la prononciation des Parses, reproduite fidèlement par Anquetil. Il est singulier que le n° 3 S ait introduit dans ce mot la syllabe que le n° 2 ne place qu'en interligne. Se méprenant en outre sur la valeur de la syllabe *hâ*, qu'il a lue *hn*, à cause de la ressemblance assez grande de ces deux signes, le copiste a écrit ce mot *hnôhôdjîvaçni*, ce qui pourrait faire croire que le ms. n° 3 a été transcrit d'après le n° 2 par un écrivain qui ne comprenait rien au texte. Le n° 3 lit *aviçruthrima* avec un *u*

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.05% accurate

a6o COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. TRADUCTION d'aNQÜETIL. • Je le prie et l'invoque (lui) qui donne l'abondance à tous ceux ■ qui vivent bien selon (la loi de) Zoroastrc, (et qui est) saint, pur « et grand lw. » Le premier mot de ce paragraphe offre ici une particularité remarquable; c'est que les mots avec lesquels il est en composition, au lieu de porter la désinence du datif ou celle du génitif qui sont consacrées pour ces invocations, ont celle de l'accusatif. Il me semble que la raison de ce fait est dans la manière |>articulière dont on envisage le composé de frâdat. Dans les paragraphes où figure ce verbe , il n'est joint qu'à un seul mot pour former un composé de la même espèce que ceux qui sont si fréquents en grec, comme AM'IWpac. Dans ce cas, le second mot qui est réellement le complébref, nous suivons le n® 2. J'ajoute de plus, après uundhyAyâh , un visarga que ne donne aucun des deux manuscrits. n® 2 donne smakâryint , et le n° 3 smukâryini ; je lis sama au lieu de sma qui est évidemment fautif. Au lieu de pkatam, le n® 3 lit pulan i ; et pour pmvarddhayati , prarvadh raya ti , à cause du déplacement facile de la liquide r. Le n® 3 lit les mots suivants: djaralhuçtrâtémundm nf, puriyàtmani putiyagurvi. Le n® 3 lit mdtadèchu, nous suivons le n° 2. Le n® 2 lit tatkâryaut , et le n® 3 satkâryani; la correction était aussi facile que nécessaire. Je lis en outre âtchdréchu, avec deux A, quoique les deux mss. donnent le second bref. Je dois faire remarquer de plus , qu'au lieu du mot môbêdèchu, le n® 2 avait primitivement une accumulation de lettres fort peu intelligibles , au moins pour moi , lettres qui ont été effacées par une main moderne. Voici ce que je crois pouvoir lire de ces lettres qui me paraissent représenter le mot Mobcd ; je reprends la première syllabe de ce mot , laquelle n'a pas été effacée par le copiste: mâimuddnumâimavadècha. Le n° 3, qui est plus récent que le n* a , soit qu'il ait copié ce dernier manuscrit , soit qu'il en ait suivi un autre qui n'avait que le mot mâvêdcchu, ne donne aucune trace de ces lettres. 11 faut ajouterencorequele mot âtchâréchu était lu dans le principe par le n* 2, âtcharyéchu ; mais le signe qui marque un â et qui se place au-dessus de la ligne, quand ect â long a élc oublié, indiquait déjà la correction que nous avons faite. U est vrai qu'une main moderne, en effaçant le groupe ryi pour y substituer rê, a également fait disparaitre Yâ long ajouté sur tcha. Le n* 3 S ne porte aucune trace de

ces corrections. ** Zend Avcsta, tom. 1 , 2* part. pag. 83. Digitized by Google

TRADUCTION D'ANQUETIL.

« Je le prie et l'invoque (lui) qui donne l'abondance à tous ceux « qui vivent bien selon (la loi de) Zoroastre, (et qui est) saint, pur « et grand [150]. »

Le premier mot de ce paragraphe offre ici une particularité remarquable; c'est que les mots avec lesquels il est en composition, au lieu de porter la désinence du datif ou celle du génitif qui sont consacrées pour ces invocations, ont celle de l'accusatif. Il me semble que la raison de ce fait est dans la manière particulière dont on envisage le composé de *frâdaṭ*. Dans les paragraphes où figure ce verbe, il n'est joint qu'à un seul mot pour former un composé de la même espèce que ceux qui sont si fréquents en grec, comme Ἀλέξανδρος. Dans ce cas, le second mot qui est réellement le complé-

bref, nous suivons le n° 2. J'ajoute de plus, après *saṁdhyâyâh*, un visarga que ne donne aucun des deux manuscrits. Le n° 2 donne *smakâryiṇî*, et le n° 3 *smakâryiṇi*; je lis *sama* au lieu de *sma* qui est évidemment fautif. Au lieu de *phalaṁ*, le n° 3 lit *pulaṁ*; et pour *pravarddhayati*, *prarvadhrayati*, à cause du déplacement facile de la liquide *r*. Le n° 3 lit les mots suivants: *djarathuçtrôtêmanâmnî*, *puṇyâtmani puṇyagurvi*. Le n° 3 lit *môvadêchu*, nous suivons le n° 2. Le n° 2 lit *satkâryaṇî*, et le n° 3 *satkâryaṇi*; la correction était aussi facile que nécessaire. Je lis en outre *âtchârêchu*, avec deux *â*, quoique les deux mss. donnent le second bref. Je dois faire remarquer de plus, qu'au lieu du mot *môbêdêchu*, le n° 2 avait primitivement une accumulation de lettres fort peu intelligibles, au moins pour moi, lettres qui ont été effacées par une main moderne. Voici ce que je crois pouvoir lire de ces lettres qui me paraissent représenter le mot *Mobed;* je reprends la première syllabe de ce mot, laquelle n'a pas été effacée par le copiste: *môimadânumôimavadêchu*. Le n° 3, qui est plus récent que le n° 2, soit qu'il ait copié ce dernier manuscrit, soit qu'il en ait suivi un autre qui n'avait que le mot *môvêdêchu*, ne donne aucune trace de ces lettres. Il faut ajouter encore que le mot *âtchârêchu* était lu dans le principe par le n° 2, *âtcharyêchu;* mais le signe qui marque un *â* et qui se place au-dessus de la ligne, quand cet *â* long a été oublié, indiquait déjà la correction que nous avons faite. Il est vrai qu'une main moderne, en effaçant le groupe *ryé* pour y substituer *rê*, a également fait disparaître l'*â* long ajouté sur *tcha*. Le n° 3 S ne porte aucune trace de ces corrections.

[150] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part. pag. 83.

Digitized by Google

CHAPITRE I. a6i ment direct de Jrâdat, porte, parce qu'il est en composition, non pas la désinence qu'il devrait avoir comme complément, mais celle que devrait porter Jrâdat, s'il était isolé. En d'autres termes., et pour rendre ceci sensible par un exemple, de Jrâdat et de vira (qui multiplie les hommes) on a un adjectif qui peut passer successivement par toutes les formes ‚Jrüdai-virâ .Jrddat-virém , J rddat-virà i , etc. Cette variation des désinences qui tombe sur vira, sans changer le rapport constant de vira avec le mot Jrâdat (rapport qui reste toujours celui d'un complément direct à l'égard de son verbe), cette variation, dis-je, vient de la condition particulière du composé où figure vira. Dans celui qui nous occupe, au contraire, les mots que régit Jrâdat prennent la marque de l'accusatif, comme s'ils n'étaient pas en composition, et Jrâdat ne prend pas celle du génitif ou celle du datif, comme si les mots qui le suivent devaient la recevoir; anomalie remarquable, et dont je ne me rappelle pas d'avoir vu l'analogue en sanscrit. C'est comme si (en supposant qu'en grec, au lieu de « qui supporte la fatigue, » on pût dire et au datif ftftnAvnV«) on disjoignait ces diverses parties de la manière suivante : fi ^ «xOi W>«, fi/Fi seul étant à une forme absolue, dénué de tout exposant de rapport, comme doit l'être, en général, la première partie d'un mot composé; enfin aucun de ces termes ne portant la désinence du datif, qui est nécessaire ici pour achever le rôle syntaxique du mot, comme dans wmiu-mr*?. Mais ce qui n'est pas moins singulier, c'est que, selon la lecture uniforme des trois autres manuscrits du Yaçna, un seul des deux mots avec lesquels Jrâdat est en composition, prend la désinence de l'accusatif, que nous voyons, d'après le Vcndidad-sadé, jointe à viçpâm et à hudjyâitim. Ce mot est l'adjectif viçpâm, qui conserve la marque du rapport qu'il soutient avec Jrâdat, tandis que le mot suivant la perd pour recevoir celle du datif. Ainsi, pour suivre la comparaison que nous établissions tout à l'heure entre notre mot zend et le grec supposé ftfimxvntK , la lecture des trois manuscrits du

ment direct de *frâdaṭ*, porte, parce qu'il est en composition, non pas la désinence qu'il devrait avoir comme complément, mais celle que devrait porter *frâdaṭ*, s'il était isolé. En d'autres termes, et pour rendre ceci sensible par un exemple, de *frâdaṭ* et de *vîra* (qui multiplie les hommes) on a un adjectif qui peut passer successivement par toutes les formes, *frâdaṭ-vîrô*, *frâdaṭ-vîrĕm*, *frâdaṭ-vîrâi*, etc. Cette variation des désinences qui tombe sur *vîra*, sans changer le rapport constant de *vîra* avec le mot *frâdaṭ* (rapport qui reste toujours celui d'un complément direct à l'égard de son verbe), cette variation, dis-je, vient de la condition particulière du composé où figure *vîra*. Dans celui qui nous occupe, au contraire, les mots que régit *frâdaṭ* prennent la marque de l'accusatif, comme s'ils n'étaient pas en composition, et *frâdaṭ* ne prend pas celle du génitif ou celle du datif, comme si les mots qui le suivent devaient la recevoir; anomalie remarquable, et dont je ne me rappelle pas d'avoir vu l'analogue en sanscrit. C'est comme si (en supposant qu'en grec, au lieu de φερέπονος, « qui supporte la fatigue, » on pût dire φερεπολύπονος, et au datif φερεπολυπόνῳ) on disjoignait ces diverses parties de la manière suivante: φερε πολὺν πόνον, φερε seul étant à une forme absolue, dénué de tout exposant de rapport, comme doit l'être, en général, la première partie d'un mot composé; enfin aucun de ces termes ne portant la désinence du datif, qui est nécessaire ici pour achever le rôle syntaxique du mot, comme dans φερεπολυπόνῳ.

Mais ce qui n'est pas moins singulier, c'est que, selon la lecture uniforme des trois autres manuscrits du Yaçna, un seul des deux mots avec lesquels *frâdaṭ* est en composition, prend la désinence de l'accusatif, que nous voyons, d'après le Vendidad-sadé, jointe à *vîçpãm* et à *hudjyâitîm*. Ce mot est l'adjectif *vîçpãm*, qui conserve la marque du rapport qu'il soutient avec *frâdaṭ*, tandis que le mot suivant la perd pour recevoir celle du datif. Ainsi, pour suivre la comparaison que nous établissions tout à l'heure entre notre mot zend et le grec supposé φερεπολύπονος, la lecture des trois manuscrits du

Digitized by Google

a6a COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Yaçna revient à çtft ms» W>«. Ici, la désinence du datif est placée comme elle doit l'être à la fin du dernier des mots composants, pour constituer l'unité du composé que vient briser d'une autre part l'insertion de la caractéristique de l'accusatif, qui se joint à et marque le rapport de ce mot à ftp. En résumé, de ces deux mots viçpa et liadjyâili, le premier subit l'influence de frâdal, tandis qu'il devrait être à la forme absolue, et le second obéit à la loi des composés de celte espèce en prenant la caractéristique du datif. C'est, sans contredit, une composition fort bizarre; mais je pense que l'accord des manuscrits doit, malgré la singularité du fait, nous la faire préférer à celle que donne le Vendidad-sadé, et que nous représentons par çtn mkù> w», Je soupçonne que la leçon du Vendidad-sadé a été introduite ici par imitation d'un passage analogue qui se lit au second chapitre du Yaçna, et où la désinence de l'accusatif est employée, parce que le compose est lui-même à l'accusatif, en tant que complément direct d'un verbe. La facilité avec laquelle s'explique un composé comme fift mw Wiof, quoique en tant que composé il soit très-imparfait , aura fait passer le copiste sur la difficulté qui résulte de l'absence de la caractéristique du datif, et sur l'anomalie très-grave que présente l'emploi d'un mot duquel on ne peut pas dire s'il est à l'accusatif ou au datif. Au reste, si l'on pense qu'il faille lire, comme dans le Vendidad-sadé, frâdal viçpâm hudjyàitim , on devra toujours reconnaître que la composition de ce mot est bien grossière , et qu'il y a loin de là au système si savamment perfectionné des composés sanscrits; mais, il ne faut pas l'oublier, le zend s'est ici, comme dans beaucoup d'autres circonstances, arrêté aux premiers essais, tandis que le sanscrit a fait du principe de la composition des mots les applications les plus variées et les plus heureuses. Après ces observations préliminaires, nous serons plus en état de passer à l'analyse des mots dont se compose notre texte. Nous remarquerons d'abord que le n* 3 S ajoute le verbe J { ju ru) o> , Digitized by Google

CHAPITRE I. a63 ou le second mot qui ouvre chacune des invocations du premier chapitre du Yaçna. Dans les autres manuscrits, et dans les autres passages de ce meme n” 3 S, les termes de l'invocation ne sont jamais indiqués qu’en abrégé par les cinq lettres suivies d’un point, ou)-"»-1) ; nous rétablissons le mot entier en tète de chacun de nos paragraphes. Le mot qui suit, frâdat, est lu par le seul n” 6 S; nous avons déjà remarqué que celte orthographe est adoptée à peu près uniformément par ce manuscrit. L’adjectif viçpâm est écrit de même dans tous les manuscrits; il porte, comme nous l’avons remarqué tout à l’heure, la caractéristique de l'accusatif, quoique, suivant les lois de la composition, il dût être à la forme absolue. Le mot huiljyâilim est lu dans le n" a F, dans le n“ 6 S, et dans le n* 3 S. Cette dernière orthographe est certainement, au moins quant à la finale, préférable aux deux autres. En effet, êé est la désinence d’un nom féminin en i, et la voyelle i qui précède le I semble attirée par l’action qu’exerce la voyelle ^ è, dont l’élément fondamental est un i. Quant à la lettre z ou dj, quoique dans ce passage trois manuscrits s’accordent à donner z, contre le Vendidad-sadé qui donne dj , je ne doute pas que cette lettre dj ne doive être préférée, parce que, sur trente-deux orthographes de ce mot que nous fournit la comparaison des manuscrits du Y açna et du Yendidad, le mot hudjyâili est écrit vingt-deux fois avec la palatale dj , et dix fois seulement avec z. Ajoutons que cette dernière orthographe est suivie presque exclusivement par un des manuscrits les plus modernes. Cela posé, hudjyâitèê au datif, ou bien hudjyâitim à l’accusatif, nous donnera pour thème hudjyâili, mot dans lequel ti est le suffixe, djyâ le radical, et hu le préfixe sanscrit su. qui ajoute au sens du substantif djyâiti la signification de bien. Le radical djyâ ne peut être qu’une transformation du sanscrit djtv (vivre), que la langue zende nous présente avec des orthographes assez variées, selon que la voyelle

s64 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. i, ou la semi-voyelle v, vient à disparaître. La modification que subit la racine djiv pour faire le zend djyâ , me paraît très-remarquable, en ce qu'elle rappelle celle qui a lieu dans le radical sanscrit div, formant le substantif £TÎ dyô, au nominatif ÇJT: dyâuh (ciel). On sait que ce mot résulte, i" du retour du v final i la voyelle u qui en est l'élément fondamental , puis de l'augmentation de cet u en ô et en du; a" du changement de la voyelle i médiale en sa semi-voyelle correspondante y, changement nécessité par la position nouvelle de cet i radical devant la voyelle 6. On sait encore que, dans quelques composés dvandva, dydu (du nominatif) devient i lyâv-à (peut-être pour dydvdu), et que la semi-voyelle de dyâv ellemême disparaît à l'accusatif dyàm, pour ne laisser subsister que l'd. Or, ce qui se passe dans div me paraît avoir lieu pour djiv devenant djyâ. Car, supposons que d soit le reste de la diphthonguc sanscrite du. comme cela se voit dans dyâm de dyâuh, et comme (sans parler du sanscrit védique) nous en trouvons d'assez nombreux exemples en zend; la voyelle d remplacera le v de djiv (devenu djyâu), et le y (de djyd) sera le substitut naturel de la voyelle médiale i; seulement ce qui est assez remarquable, c'est qu'une pareille modification du radical ait lieu devant le suffixe fi. La signification bien déterminée du radical djiv, et de plus le témoignage de la glose de Nérioscngh, nous donnent la valeur exacte du mot que nous venons d'analyser. Il doit signifier littéralement « bonne vie, » ou ■ moyen de bien vivre;* et en effet, Nérioscngh fait du mot Jrddat viçpàm hudjyâilèé, qu'il transcrit fréhêdaddraharavisf>ahùdjivaçni, le nom propre d'un génie coopératcur d'Evesroutren qui, selon sa glose, * fait croître toutes les racines et tous les • fruits,» c'est-à-dire, fournit à l'homme les moyens de soutenir son existence. Il est singulier que la traduction sanscrite représente, ou plutôt transcrive le zend hudjydili par hùdjivaçni. C'est l'orthographe pchlvic que l'on reconnaît à la désinence açni, lue dans Anquetil tschnè, et qui offre cette particularité curieuse, que Digitized by Google

i, ou la semi-voyelle *v*, vient à disparaître. La modification que subit la racine *djîv* pour faire le zend *djyâ*, me paraît très-remarquable, en ce qu'elle rappelle celle qui a lieu dans le radical sanscrit दिव् *div*, formant le substantif द्यो *dyó*, au nominatif द्यौः: *dyâuh* (ciel). On sait que ce mot résulte, 1° du retour du *v* final à la voyelle *u* qui en est l'élément fondamental, puis de l'augmentation de cet *u* en *ó* et en *áu*; 2° du changement de la voyelle *i* médiale en sa semi-voyelle correspondante *y*, changement nécessité par la position nouvelle de cet *i* radical devant la voyelle *ó*. On sait encore que, dans quelques composés *dvandva*, *dyâu* (du nominatif) devient *dyâv-á* (peut-être pour *dyávâu*), et que la semi-voyelle de *dyâv* elle-même disparaît à l'accusatif *dyâm*, pour ne laisser subsister que l'*â*. Or, ce qui se passe dans *div* me paraît avoir lieu pour *djîv* devenant *djyâ*. Car, supposons que *á* soit le reste de la diphthongue sanscrite *âu*, comme cela se voit dans *dyâm* de *dyâuh*, et comme (sans parler du sanscrit védique) nous en trouvons d'assez nombreux exemples en zend; la voyelle *á* remplacera le *v* de *djîv* (devenu *djyâu*), et le *y* (de *djyâ*) sera le substitut naturel de la voyelle médiale *î;* seulement ce qui est assez remarquable, c'est qu'une pareille modification du radical ait lieu devant le suffixe *ti*.

La signification bien déterminée du radical *djîv*, et de plus le témoignage de la glose de Nériosengh, nous donnent la valeur exacte du mot que nous venons d'analyser. Il doit signifier littéralement « bonne vie, » ou « moyen de bien vivre; » et en effet, Nériosengh fait du mot *frádaṭ viçpãm hudjyáitèê*, qu'il transcrit *frêhédadâraharavispahûdjîvaçnî*, le nom propre d'un génie coopérateur d'Evesroutren qui, selon sa glose, « fait croître toutes les racines et tous les « fruits, » c'est-à-dire, fournit à l'homme les moyens de soutenir son existence. Il est singulier que la traduction sanscrite représente, ou plutôt transcrive le zend *hudjyâiti* par *hûdjîvaçnî*. C'est l'orthographe pehlvie que l'on reconnaît à la désinence *açnî*, lue dans Anquetil *eschné*, et qui offre cette particularité curieuse, que

Digitized by Google

CHAPITRE I. 265 le radical djiv y est moins altéré que dans le zend hudjyâiti. Nous pourrons donc traduire avec conGance les trois mots réunis en un composé, que nous venons d'examiner successivement, par « celui « qui augmente tous les moyens de bien vivre. » Le mot suivant, zarathuslhrô tèmâitcha, est lu de la même manière dans le n° a F et dans le n‘ 6 S; le n° 3 S lit seul par erreur jtqaaju , en isolant à tort la désinence du suflixe du superlatif léma. Anquetil qui s'est mépris, à ce qu'il me semble, sur le sens de hudjyâiti, auquel il paraît donner une signification morale, réunit certainement mal le mot zaralhustn i lëmdi à hudjyâiti, de cette manière : « ceux qui vivent bien selon (la loi de) Zoroastrc. » Nériosengh en fait, au contraire, un nom propre, qu'il transcrit exactement. Anquetil me paraît avoir exprimé le sens général; je diffère seulement de son opinion, en ce que je fais de zaratliustrd temâi un titre à part, qui signiGe littéralement « à celui qui est le « plus Zoroastre , • c'est-à-dire ■ qui se rapproche le plus de Zoroas« tre, » sans doute en suivant ses préceptes, comme le pense Anquetil. On ne trouvera rien d'anomal à l'emploi du suffixe du superlatif avec un nom propre; ce nom propre devient en effet comme le titre d'une perfection de laquelle l'homme peut plus ou moins se rapprocher. Zoroastre est, sous le rapport de la Gdélité à la loi d'Ormuzd , un terme de comparaison pour les autres hommes. Nériosengh ne précise pas beaucoup le sens de ce titre, quand il ajoute: • divinité qui au milieu des hommes Mobeds exécute bien les • préceptes des maîtres. • Cependant cette glose, si j'ai raison de la traduire ainsi, rentre encore dans le sens que donne Anquetil à zarathustrâ te ma. On serait peut-être tenté de conclure de la présence du nom de Zoroastre que ce texte ne peut dater que d'une époque postérieure à celle de ce législateur, en supposant qu'il ait existé au temps où le place Anquetil; et je crois qu'on a déjà tiré argument de passages de ce genre pour avancer qu'ils ne pouvaient être attriL 34 Digitized by Google

le radical *djîv* y est moins altéré que dans le zend *hudjyâiti*. Nous pourrons donc traduire avec confiance les trois mots réunis en un composé, que nous venons d'examiner successivement, par « celui « qui augmente tous les moyens de bien vivre. »

Le mot suivant, *zarathusthrô tĕmâitcha*, est lu de la même manière dans le n° 2 F et dans le n° 6 S; le n° 3 S lit seul par erreur سدسم .ﻉﻉﻡﻁﻡﻡﻭﺩﺩﺳﻟﺳ, en isolant à tort la désinence du suffixe du superlatif *tĕma*. Anquetil qui s'est mépris, à ce qu'il me semble, sur le sens de *hudjyâiti*, auquel il paraît donner une signification morale, réunit certainement mal le mot *zarathustrô tĕmâi* à *hudjyâiti*, de cette manière : « ceux qui vivent bien selon (la loi de) Zoroastre. » Nériosengh en fait, au contraire, un nom propre, qu'il transcrit exactement. Anquetil me paraît avoir exprimé le sens général; je diffère seulement de son opinion, en ce que je fais de *zarathustrô tĕmâi* un titre à part, qui signifie littéralement « à celui qui est le « plus Zoroastre, » c'est-à-dire « qui se rapproche le plus de Zoroas- « tre, » sans doute en suivant ses préceptes, comme le pense Anquetil. On ne trouvera rien d'anomal à l'emploi du suffixe du superlatif avec un nom propre; ce nom propre devient en effet comme le titre d'une perfection de laquelle l'homme peut plus ou moins se rapprocher. Zoroastre est, sous le rapport de la fidélité à la loi d'Ormuzd, un terme de comparaison pour les autres hommes. Nériosengh ne précise pas beaucoup le sens de ce titre, quand il ajoute : « divinité qui au milieu des hommes Mobeds exécute bien les « préceptes des maîtres. » Cependant cette glose, si j'ai raison de la traduire ainsi, rentre encore dans le sens que donne Anquetil à *zarathustrô tĕma*.

On serait peut-être tenté de conclure de la présence du nom de Zoroastre que ce texte ne peut dater que d'une époque postérieure à celle de ce législateur, en supposant qu'il ait existé au temps où le place Anquetil; et je crois qu'on a déjà tiré argument de passages de ce genre pour avancer qu'ils ne pouvaient être attri-

Digitized by Google

J’avoue que je ne suis pas complètement convaincu de la justesse de la conclusion que fournit cette remarque; car il n’est pas rare de voir les écrivains de l'Orient se nommer euxmêmes i la troisième personne, et tous les passages où leur nom se présente ainsi ne doivent pas être , pour cette seule raison , repoussés comme modernes. L’incohérence et le peu de liaison des paragraphes dont se compose le chapitre du Yaçna qui nous occupe en ce moment , seraient à mes yeux une preuve plus concluante de la postériorité relative de cette portion de ce livre, et je serais disposé à la regarder comme formée de fragments de textes pris à d'autres ouvrages, si je n’espérais que cette incohérence qui nous choque, paraîtra moins sensible à mesure que nous pénétrerons davantage dans le sens des textes zends, et qu’au lieu de les envisager isolément, comme nous sommes obligés de le faire, nous pourrons les embrasser d’un coup d’œil et saisir entre eux des rapports qui maintenant nous échappent. Ce n’est pas ici le lieu de développer ce point de vue auquel nous consacrerons une dissertation spéciale. Nous nous proposons de faire voir dans cette dissertation, qu’à l’exception de quelques articles, les paragraphes qui composent ce premier chapitre du Yaçna sont plus systématiquement rangés qu’on n’est tenté de le croire au premier coup d’œil; quant à l’ancienneté des textes qui, comme celui-ci, servent dans la liturgie, elle doit égaler celle des premiers ouvrages qui contiennent les fondements de la religion; car l’établissement de la liturgie suit, en général, d’assez près celui du culte. Pour terminer ce paragraphe, il ne nous reste plus qu’à relever les variantes que présentent les manuscrits pour les mots qui font la formule finale. Le n° 3 lit exactement au lieu de acharné du Vcndidad-sadé, de du n° a F, et do jjlajiggjt du n° 6 S. Tous les manuscrits lisent a sa lie comme notre lithographie, l’orthographe véritable est acliahê. Le n“ 6 S lit seul nyfQjJ. En résumé, nous traduirons ce paragraphe de la manière suivante : Digitized by Google

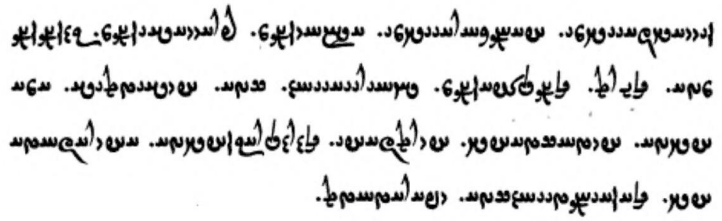
The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

CHAPITRE I. 567 «J’invoque, je célèbre celui qui multiplie les moyens de bien «vivre, et celui qui se rapproche le plus de Zoroastre, pur, maître • de pureté. • XVIII. 41(41 .4yjJ»JttJ4y>ül .4I(UX . (l»U44*4j1j4U)qj .(^4 -4>fü(.Jt>)4»t»> .7yüi4)j6âj4U(«>t>t .4iyjjyy) .^qOJ4l(«4|)4)JJ) .4»j«JS{4UJJ(O^J4tj4)l^ (Lignes n b — 17 a.) TRADUCTION DE NÉRIOSENGH. : ii(mi vr «nrr^n^rt h èwdHiuif Hiftfa-

HT U AiffIffoT ^ H'

« J'invoque, je célèbre celui qui multiplie les moyens de bien « vivre, et celui qui se rapproche le plus de Zoroastre, pur, maître « de pureté. »

XVIII.



(Lignes 12 *b*—17 *a*.)

TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

निमन्त्रयामि संपूर्णयामि मुक्तात्मनां वृद्धी : नारीणां च नरसंघानां ॥ संवत्सराणां च सुजीविनां ॥ उत्साहिनं च सुघटितं शुभोहितं ॥ विजयं च होर्म्मिश्छत्तं ॥ टालनां च या उपरिप्रवृत्ता । चरुसमं ईश्वजटं ॥ [131]

(Ms. Anq. n° 2 F, pag. 8.)

[131] VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

Les deux mss. écrivent avec un anusvâra *nimañtrayâmi*; le n° 3 lit *saparṇa*. Le n° 2 double *ṇa* sous *r*. Le même manuscrit avait primitivement *muktânâm*; une main moderne a ajouté sur la ligne le groupe *tma*. Le n° 3 S copie très-incorrectement ce mot et lit *muktâtpanâ*. Il écrit aussi fautivement *vriddhih nâriṇâ tcha rasañdhyânâm*. A l'égard de ce dernier mot, nous ferons observer que nous suivons l'ancienne leçon du n° 2, et non celle qu'une main moderne a voulu faire prévaloir en introduisant un *i*, *narasiñghânâm*. D'un autre côté, on peut soup-

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

DÀNQUETIL. « Je prie et j'invoque les purs Ferouers qui sont femelles, assem■ Liée (toujours) vivante, qui veille avec soin sur les Gâhanbars. «(Je prie) le grand, le vif, le très-pur Bcliram, donné d'Ormuzd, * très-vigilant, et qui parcourt (tout ce qui existe) ls2. • Ce paragraphe comprend sous une même invocation des êtres assez différents, mais entre lesquels il est évident que les Parses voient quelques rapports. Le premier mot de ce texte est lu achâanâm par le n° 3 S, comme dans le Vendidad-sadé; les n0* 6 S, et a F, çonner qu'à la place de la syllabe gkA qui a été tracée au-dessus de la ligue, le premier copiste avait écrit liâ , qui a été effacé depuis. Après ce mot ,* je place le double signe de division, comme dans les mss.. parce que ce qui forme pour nous un paragraphe unique réuni sous la même invocation, est divisé, dans les copies du Yaçna, en cinq petits articles. Le n° a F lit sudjMnîm, peutêtre sudjîvanlm , car une main moderne a commencé à effacer le second f; je suis le n® 3. Les deux mss., au-dessus de la syllabe nam du mot a tsâhinam , placent le signe d'un à long oublié, comme s'il fallait lire ntsâJuitdm. Je supprime cet û que n'avait pas écrit le copiste du n°a, et qu'une main moderne a ajouté. Le n' 3 lit tâghatitam , je suis le n° a. Il lit aussi tubkâditêin ; je corrige cette orthographe d'après le n* a , tout en remarquant que ce mot était primitivement écrit subhâditam. Le n“ 3 oublie le r de hôrmmtdjda, Le même ms. lit tAlanam ; je suis le n*a qui fait de ce mol un féminin, comme le texte xend. Mais les deux mss. sont fautifs, quand ils lisent, le n° a, upanprarrttyâ, et le n* 3 , upartvratyâ ; je soupçonne qu'il faut lire uparipravrïttd , et j'ai corrigé le texte en conséquence. Je ne comprends pas le mot suivant, tchaha, selon le n* 3 et selon le n* a, mais après correction, car ce manuscrit portait primitivement vraka ou vaha. Un anusvàra surmonte 1a première de ces deux syllabes ; mais il semble avoir été aussi tél abandonné que commencé. Une main moderne a mis un visarga au-dessus de la ligne après ha , de sorte qu'on pourrait lire vrahah ou vrumhah. Est-ce une transcription altérée du parsi Dchram . qui , selon les Parses, est invoqué daus le texte xend de notre paragraphe? Nous verrons au chap. n du Yaçna que le nom de Dehram est cité dans la glose de Nérioscngh qui correspond à ce passage. On traduirait , d'après cette hypothèse , « l'Ixed semblable à Bchram. • Le n® 3 lit le nom à'Ized, iyadjarhdam. “* Zend Aveita , tom. 1, a* part. pag. 83. Digitized by Google

TRADUCTION D'ANQUETIL.

« Je prie et j'invoque les purs Ferouers qui sont femelles, assem-
« blée (toujours) vivante, qui veille avec soin sur les Gâhanbars.
« (Je prie) le grand, le vif, le très-pur Behram, donné d'Ormuzd,
« très-vigilant, et qui parcourt (tout ce qui existe) [132]. »

Ce paragraphe comprend sous une même invocation des êtres assez différents, mais entre lesquels il est évident que les Parses voient quelques rapports. Le premier mot de ce texte est lu *achâunãm* par le n° 3 S, comme dans le Vendidad-sadé; les n^os^ 6 S, et 2 F,

çonner qu'à la place de la syllabe *ghâ* qui a été tracée au-dessus de la ligne, le premier copiste avait écrit *hâ*, qui a été effacé depuis. Après ce mot, je place le double signe de division, comme dans les mss., parce que ce qui forme pour nous un paragraphe unique réuni sous la même invocation, est divisé, dans les copies du Yaçna, en cinq petits articles. Le n° 2 F lit *sudjîvînîñ*, peut-être *sudjîvanîñ*, car une main moderne a commencé à effacer le second *î*; je suis le n° 3. Les deux mss., au-dessus de la syllabe *nañ* du mot *utsâhinañ*, placent le signe d'un *â* long oublié, comme s'il fallait lire *utsâhinâñ*. Je supprime cet *â* que n'avait pas écrit le copiste du n° 2, et qu'une main moderne a ajouté. Le n° 3 lit *sâghaṭitañ*, je suis le n° 2. Il lit aussi *subhôditêñ*; je corrige cette orthographe d'après le n° 2, tout en remarquant que ce mot était primitivement écrit *subhôditañ*. Le n° 3 oublie le *r* de *hôrmmidjda*. Le même ms. lit *ṭâlanañ*; je suis le n° 2 qui fait de ce mot un féminin, comme le texte zend. Mais les deux mss. sont fautifs, quand ils lisent, le n° 2, *uparipravrityâ*, et le n° 3, *uparîvratyâ*; je soupçonne qu'il faut lire *uparipravrîttâ*, et j'ai corrigé le texte en conséquence. Je ne comprends pas le mot suivant, *tchaha*, selon le n° 3 et selon le n° 2, mais après correction, car ce manuscrit portait primitivement *vraha* ou *vaha*. Un anusvâra surmonte la première de ces deux syllabes; mais il semble avoir été aussitôt abandonné que commencé. Une main moderne a mis un visarga au-dessus de la ligne après *ha*, de sorte qu'on pourrait lire *vrahah* ou *vraṁhah*. Est-ce une transcription altérée du parsi *Behram*, qui, selon les Parses, est invoqué dans le texte zend de notre paragraphe? Nous verrons au chap. II du Yaçna que le nom de Behram est cité dans la glose de Nériosengh qui correspond à ce passage. On traduirait, d'après cette hypothèse, « l'Ized semblable à Behram. » Le n° 3 lit le nom d'*Ized*, *iyadjaṁdaṁ*.

[132] *Zend Avesta*, tom. I, 2^e^ part. pag. 83.

Digitized by Google

CHAPITRE 1. , ' 269 pag. 8 , lisent . en substituant pu do à >j*i du. Cette dernière orthographe, du, est préférable, parce qu'da représente ava, tandis qu'do n'est d'ordinaire que la permutation d'ds. La diphthongue (tu du, à cause de la ressemblance de prononciation qu'offrent ces voyelles. Si je dis que la leçon achâanâm est préférable à celle de achâonâm, parce que, dans du, nous devons retrouver ava, c'est qu'en effet achavanâm serait le génitif pluriel régulier de achavan, génitif dont la syllabe pénultième se contracte et devient du. Cette orthographe achâunâm me paraît tellement le résultat de la contraction, que l'on trouve fréquemment dans les manuscrits achaonâm, qui n'est encore qu'une contraction du même genre, ao représentant ava, par suite du déplacement du second « et du retour de v à son élément voyelle u . qui se fond avec l'a déplacé, tandis que dans du, l'a final de ava s'est réuni avec l'a initial pour former un d long, et laisser à part la voyelle > u, élément de v. Ce mot signifie * des purs, • au masculin parorum : remarque d'autant plus nécessaire ici , qu'il ne faut pas , comme Anquetil , établir entre cet adjectif et le mot suivant un rapport de concordance; car ce mot, que nous allons examiner, est au féminin, tandis qu'acÀdtmàm est bien évidemment masculin. Le mot qui suit est lu comme dans le Vendidad-sadé par le n° 6 S et par le n° 3 S; le seul n'sF lit avec un ch, fravachinâm, correction qui me paraît nécessaire. C'est le génitif pluriel d'un nom féminin en i,fravaclti, dont les Parses ont fait le nom propre Ferouer. La désinence âm est jointe au thème terminé par ta voyelle i, au moyen de la lettre n, et sans allongement de la voyelle. C'est le contraire de ce qui a lieu en sanscrit, où la voyelle s'allonge devant le n intercalé; mais en cela, le zend ne fait qu'appliquer aux noms en i (et nous verrons plus tard aux noms en a), le principe que nous avons constaté en analysant le génitif d'un nom Digitized by Google

pag. 8, lisent 𐬀𐬵𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌, en substituant 𐬎𐬌 *âo* à 𐬎𐬍 *âu*. Cette dernière orthographe, *âu*, est préférable, parce qu'*âu* représente *ava*, tandis qu'*âo* n'est d'ordinaire que la permutation d'*âs*. La diphthongue 𐬎𐬌, lorsqu'elle est médiale, paraît n'être souvent qu'une variante de *âu*, introduite par l'inattention des copistes qui ont confondu 𐬎𐬌 *âo* et 𐬎𐬍 *âu*, à cause de la ressemblance de prononciation qu'offrent ces voyelles. Si je dis que la leçon *achâunãm* est préférable à celle de *achâonãm*, parce que, dans *âu*, nous devons retrouver *ava*, c'est qu'en effet *achavanãm* serait le génitif pluriel régulier de *achavan*, génitif dont la syllabe pénultième se contracte et devient *âu*. Cette orthographe *achâunãm* me paraît tellement le résultat de la contraction, que l'on trouve fréquemment dans les manuscrits 𐬀𐬵𐬎𐬀𐬵𐬌𐬎𐬀𐬌 *achaonãm*, qui n'est encore qu'une contraction du même genre, 𐬵𐬌 *ao* représentant *ava*, par suite du déplacement du second *a* et du retour de *v* à son élément voyelle *u*, qui se fond avec l'*a* déplacé, tandis que dans *âu*, l'*a* final de *ava* s'est réuni avec l'*a* initial pour former un *â* long, et laisser à part la voyelle 𐬍 *u*, élément de *v*. Ce mot signifie « des purs, » au masculin *purorum :* remarque d'autant plus nécessaire ici, qu'il ne faut pas, comme Anquetil, établir entre cet adjectif et le mot suivant un rapport de concordance; car ce mot, que nous allons examiner, est au féminin, tandis qu'*achâunãm* est bien évidemment masculin.

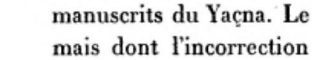
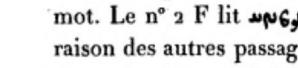
Le mot qui suit est lu comme dans le Vendidad-sadé par le n° 6 S et par le n° 3 S; le seul n° 2 F lit avec un *ch*, 𐬐𐬀𐬎𐬀𐬵𐬎𐬀𐬌𐬎𐬀𐬌 *fravachinãm*, correction qui me paraît nécessaire. C'est le génitif pluriel d'un nom féminin en *i*, *fravachi*, dont les Parses ont fait le nom propre *Ferouer*. La désinence *ãm* est jointe au thème terminé par la voyelle *i*, au moyen de la lettre *n*, et sans allongement de la voyelle. C'est le contraire de ce qui a lieu en sanscrit, où la voyelle s'allonge devant le *n* intercalé; mais en cela, le zend ne fait qu'appliquer aux noms en *i* (et nous verrons plus tard aux noms en *u*), le principe que nous avons constaté en analysant le génitif d'un nom

Digitized by Google

I 2 70 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. en a, savoir, que la voyelle finale du thème reste sans altération devant la désinence nâm. Quant au sens du terme fravachi, on sait que par Feroaer les Parses entendent le type divin de chacun des êtres doués d'intelligence, son idàe dans la pensée d'Ormuzd, le génie supérieur qui l'inspire et veille sur lui. Ce sens est établi tout à la fois par la tradition et par les textes. Aussi de tous les mots zends que Nériosengli , il y a trois cents ans, avait à traduire en sanscrit, il n'en est peut-être aucun qu'il dût plus religieusement conserver, parce que ce mot désigne un être que les Parses invoquent sans penser au sens propre du nom qu'ils lui donnent, et ensuite parce que la mythologie indienne ne lui offrait aucun personnage correspondant qu'il pût mettre à sa place. Loin de là, fravachi ne se trouve pas une seule fois dans la glose de Nériosengh, il y est toujours remplacé par le mot vriddhi (prospérité, succès). La phrase de notre texte est une des nombreuses preuves de ce que nous avançons. En faul-il conclure que, pour Nériosengh, le mot fravachi ne comprenait pas toutes les idées qu'il réveille ordinairement dans l'esprit d'un Parse? Je ne le pense pas, et il ne me semble pas ini|>ossiblc de rendre raison du choix qu'il a fait du mot vriddhi, au lieu de transcrire simplement fravachi, suivant sa méthode ordinaire. Rien n'empêche d'admettre qu'il ait donné au sanscrit vriddhi une signification spéciale, qui devait approcher beaucoup de celle du ternie zend. Cette supposition deviendra presque une certitude, si l'on recherche quelle valeur peut avoir fravachi. Ce mot est formé, selon moi, de /fa, préfixe indiquant l'élévation, la supériorité, et du substantif vachi, du radical va ch , qui sans doute a du rapport avec la racine germanique wachscn (goth. vahsja), croître, augmenter. Cette racine se trouve en zend écrite tantôt vakhs (vakhch), tantôt vach, ou vas par suite d'un adoucissement de prononciation qui fait disparaître la gutturale pour ne laisser subsister que la sifflante. Nous la rencontrerons plus tard, soit dans des composés, soit isolément et emDigitized by Google

CHAPITRE I. a7 1 ployéc comme verbe. Il me suffit pour le moment de constater l'existence de ce radical vakhch ou vach, avec le sens de croître , et d'y rattacher le substantif fravachi (Ferouer). Or, si Nérioscngh a, de lui-même ou à l'exemple des Parses ses devanciers, interprété ce mot d'après une analyse conforme A celle que nous venons de donner, on s'étonnera moins qu'il n'ait trouvé d'équivalent à fravachi que dans le sanscrit vriddhi. Mais nous devons toujours supposer qu'il attachait à ce mot une valeur un peu différente de celle que lui assigne le sanscrit classique , et qu'ainsi vriddhi devait comprendre les idées de supériorité, de gloire, dans le sens religieux, de manière qu'un terme dont la valeur propre est succès, pût désigner le type idéal de chaque être, ou, dans la mythologie des Parses, cette classe de génies bienfaisants qui dispensent le bonheur aux hommes vertueux, dont ils sont eux-mèmes la glorieuse apothéose. Remarquons d'ailleurs qu'il faut qu'un sens analogue se soit attaché à la réunion des éléments fra et vahlts, et qu'il est nécessaire d'étendre un peu leur signification propre pour trouver dans les mots « croître en avant » une expression aussi relevée que celle de Ferouer. Il semble même que les anciens monuments de l'art persan, et en |iarticulier ceux de Persépolis, nous offrent l'image sensible de cette idée et la justification de notre analyse, dans la figure même du Ferouer qui se lient toujours au-dessus de celle du roi, s'élève et croit (vakhs) pour ainsi dire au-dessus de lui, et le représente dans la région supérieure {fra), tel qu'il existe dans la région inférieure. Le mot suivant, ghénânâmtcha , est lu diversement dans les quatre manuscrits du Yaçna. Le n° 6 a leçon très-fautive, mais dont l'incorrection n'appartient peut-être pas tout entière à l'ancien copiste, car une main moderne a évidemment surchargé ce mot. Le n" a F lit et le n" 3 S *»p> .f ^.ujj^JLa comparaison des autres passages où se rencontre ce substantif, m'autorise à penser que sa véritable orthographe est (jhcnânâm (en détachant

ployée comme verbe. Il me suffit pour le moment de constater l'existence de ce radical *vakhch* ou *vach*, avec le sens de *croître*, et d'y rattacher le substantif *fravachi* (Ferouer). Or, si Nériosengh a, de lui-même ou à l'exemple des Parses ses devanciers, interprété ce mot d'après une analyse conforme à celle que nous venons de donner, on s'étonnera moins qu'il n'ait trouvé d'équivalent à *fravachi* que dans le sanscrit *vriddhi*. Mais nous devons toujours supposer qu'il attachait à ce mot une valeur un peu différente de celle que lui assigne le sanscrit classique, et qu'ainsi *vriddhi* devait comprendre les idées de supériorité, de gloire, dans le sens religieux, de manière qu'un terme dont la valeur propre est *succès*, pût désigner le type idéal de chaque être, ou, dans la mythologie des Parses, cette classe de génies bienfaisants qui dispensent le bonheur aux hommes vertueux, dont ils sont eux-mêmes la glorieuse apothéose. Remarquons d'ailleurs qu'il faut qu'un sens analogue se soit attaché à la réunion des éléments *fra* et *vakhs*, et qu'il est nécessaire d'étendre un peu leur signification propre pour trouver dans les mots « croître en avant » une expression aussi relevée que celle de *Ferouer*. Il semble même que les anciens monuments de l'art persan, et en particulier ceux de Persépolis, nous offrent l'image sensible de cette idée et la justification de notre analyse, dans la figure même du Ferouer qui se tient toujours au-dessus de celle du roi, s'élève et *croît* (*vakhs*) pour ainsi dire au-dessus de lui, et le représente dans la région supérieure (*fra*), tel qu'il existe dans la région inférieure.

Le mot suivant, *ghĕnānāmtcha*, est lu diversement dans les quatre manuscrits du Yaçna. Le n° 6 a  , leçon très-fautive, mais dont l'incorrection n'appartient peut-être pas tout entière à l'ancien copiste, car une main moderne a évidemment surchargé ce mot. Le n° 2 F lit  et le n° 3 S . La comparaison des autres passages où se rencontre ce substantif, m'autorise à penser que sa véritable orthographe est *ghĕnânām* (en détachant

Digitized by Google

 la particule enclitique Icha). Le mot ghcnànâm est écrit sans é, ghndnâm, par le n" a , sans doute à cause du peu de valeur de la voyelle è. Il ne me parait pas facile de retrouver en sanscrit, sinon la forme, au moins le sens de ce mot. Pour la forme, le zend ghéndnâm , dont le thème absolu est ghcnâ (ou ghcna), peut répondre ou à ghana, « solide, » et aussi • heureux, * ou à V ghna (qui tue). Dans la première supposition , la voyelle zende (è est le substitut de l'a bref dévanâgari; dans la seconde, c'est un simple scheva introduit entre gh et n pour faciliter la prononciation de ce groupe qui , au commencement d'un mot, ne se laisse pas aisément articuler. L'orthographe ghënd présuppose donc ghnâ, que nous trouvons d'ailleurs ici même dans d'autres manuscrits, et dont ghcnâ n'est sans doute qu'une forme adoucie, et conséquemment moderne. Mais je ne vois pas bien quel rapport peut exister entre l'idée de Jemme qu'Anquetil et Nériosengh trouvent dans le zend ghcnâ, et celles qu'expriment les deux mots sanscrits que nous venons de citer, et qui tous deux dérivent du radical han (frapper). Peutêtre faut-il recourir à la racine sanscrite ^pq ghan (briller); ce qu'il y a de certain, c'est que nous voyons en persan le mot yj (femme), dans lequel le j est exactement le substitut zend du h dévanâgari. On doit remarquer encore que le slave jena, et peut-être aussi le grec y/nl doivent être identiques au zend ghcnâ. Le sens de ce mot ne peut d'ailleurs être douteux , il doit se traduire : • et des « femmes. * C'est un génitif pluriel dont la formation est remarquable, en ce que nous y trouvons la trace de la voyelle longue d, qui distingue le thème des substantifs féminins en a. Ainsi, de ghcnâ. forme absolue régulière, qui au nominatif s'abrége souvent en a (ghcna), on a au génitif pluriel ghvnânim, exactement comme en sanscrit dans les mots correspondants. Cette formation est d'autant plus digne d'attention que la règle générale des génitils pluriels des noms en a (que cette voyelle soit brève ou longue), est que l'a final du thème doit être bref. Mais je soupçonne qu'il n'en est Digitized by Google

 ainsi que dans les substantifs polysyllabiques, et que les monosyllabes au contraire, qui en zend conservent en général plus entiers tous leurs éléments, parce qu'ils ont moins à perdre, échappent à cette règle. Autrement, si ghënâ était dissyllabique connue hizvâ , ou trissyllabiquc comme ndirikd, on ne comprendrait pas pourquoi ce mot ghënâ ferait son génitif d'après un autre principe que les substantifs précités 1M. Je lire de ce fait la conséquence que ghënâ est primitivement un monosyllabe , que la voyelle é n'y est qu'un scheva, et que ce mot représente plutôt ghna que ghana. Le substantif que nous venons d'analyser ne doit pas se traduire, comme le veut Anquetil, par «qui sont femelles; » et quoique fravachinâm soit du féminin, on ne doit pas faire rapporter ghënànâm à ce mot, parce que ce dernier terme est suivi de tcha, qui nous annonce un objet nouveau d'invocation. Tout au plus pourrait-on dire, en subordonnant ghëndnâmlcha à fravachinàm, «les Ferouers « des hommes purs et des femmes. » Mais nous verrons au second chapitre du Yaçna ce même paragraphe, dont tous les mots sont à un autre cas, et nous reconnaîtrons que lo mot ghënâ ne peut être considéré comme subordonné à fravachinàm , mais qu'il l'est aux verbes qui dominent tout le paragraphe. A ghënànâm se rapporte viré vâthwanâm , que le n" 6 S lit en deux mots comme notre Vcndidad-sadé. Le n° i F et le n° 3 S réunissent viré à vâthwanâm , à moins que le point qui doit séparer ces deux mots ne soit confondu avec le trait inférieur do la voyelle ô, ce qu'il est permis de conjecturer d'après le n° 3 S. C'est un adjectif composé de virô (forme absolue vira) et de vâthwa, qui a la désinence d'un génitif pluriel, lequel doit être féminin, quoique l'd long ne soit pas conservé devant le n intercalé. Anquetil traduit la réunion de ces deux mots par «assemblée (toujours) vivante,» en donnant à virô le sens général d'c'fre animé, qu'il lui attribue ISI On trouve cependant aussi ghèrtanûm 1res manuscrits ont , dans les mêmes pasavec a bref, comme nAirikanûm ; mais d'au- sage» , ghénânôm. I. 35

ainsi que dans les substantifs polysyllabiques, et que les monosyllabes au contraire, qui en zend conservent en général plus entiers tous leurs éléments, parce qu'ils ont moins à perdre, échappent à cette règle. Autrement, si *ghĕnâ* était dissyllabique comme *hizvâ*, ou trissyllabique comme *nâirikâ*, on ne comprendrait pas pourquoi ce mot *ghĕnâ* ferait son génitif d'après un autre principe que les substantifs précités [155]. Je tire de ce fait la conséquence que *ghĕnâ* est primitivement un monosyllabe, que la voyelle *ĕ* n'y est qu'un *scheva*, et que ce mot représente plutôt *ghna* que *ghana*.

Le substantif que nous venons d'analyser ne doit pas se traduire, comme le veut Anquetil, par « qui sont femelles; » et quoique *fravachinām* soit du féminin, on ne doit pas faire rapporter *ghĕnânām* à ce mot, parce que ce dernier terme est suivi de *tcha*, qui nous annonce un objet nouveau d'invocation. Tout au plus pourrait-on dire, en subordonnant *ghĕnânāmtcha* à *fravachinām*, « les Ferouers « des hommes purs et des femmes. » Mais nous verrons au second chapitre du Yaçna ce même paragraphe, dont tous les mots sont à un autre cas, et nous reconnaîtrons que le mot *ghĕnâ* ne peut être considéré comme subordonné à *fravachinām*, mais qu'il l'est aux verbes qui dominent tout le paragraphe.

A *ghĕnânām* se rapporte *vîrô vāthwanām*, que le n° 6 S lit en deux mots comme notre Vendidad-sadé. Le n° 2 F et le n° 3 S réunissent *vîrô* à *vāthwanām*, à moins que le point qui doit séparer ces deux mots ne soit confondu avec le trait inférieur de la voyelle ⸢ *ô*, ce qu'il est permis de conjecturer d'après le n° 3 S. C'est un adjectif composé de *vîrô* (forme absolue *vîra*) et de *vāthwa*, qui a la désinence d'un génitif pluriel, lequel doit être féminin, quoique l'*â* long ne soit pas conservé devant le *n* intercalé. Anquetil traduit la réunion de ces deux mots par « assemblée (toujours) vivante, » en donnant à *vîrô* le sens général d'*être animé*, qu'il lui attribue

[155] On trouve cependant aussi *ghĕnanām* avec *a* bref, comme *nâirikanām*; mais d'autres manuscrits ont, dans les mêmes passages, *ghĕnânām*.

Digitized by Google

 dans un précédent paragraphe. Nériosengh, assignant à virô la signification que nous avons indiquée plus haut, traduit : « assem* blée d'hommes. » Le premier de ces deux mots, virô, ne peut faire difficulté, nous l'avons ci-dessus comparé au sanscrit vira. Le second, vâlhwanâm, dont la forme absolue est vâlhwa, a, selon Anquetil et Nériosengh, le sens d'assemblée. C'est une interprétation qui repose à peu près uniquement sur le témoignage des Parses, car je ne trouve pas que l'analyse étymologique la confirme d'une manière complètement satisfaisante. Nous reconnaissons dans ce mot un suffixe lim a , pour le sanscrit tvn , et vâ qui doit représenter sans doute le radical zend et sansorit van. Nous avons en effet déjà remarqué que la syllabe an, tombant sur th, se contracte d'ordinaire en £ à , par exemple dans màthra pour man-tlira. Mais l'emploi du suffixe thwa fait ici difficulté; car thwa est , sans doute comme le sanscrit tva , un suffixe taihlhita qui, comme tel, ne peut se joindre à un radical pur ; il faut que le mot qui reçoit ce suffixe appartienne déjà à une catégorie grammaticale quelconque. Devrons-nous admettre que, contre l'usage du sanscrit, le suffixe thwa (ordinairement laddhila) existe aussi en zend dans la classe des suffixes lait, ou bien que thwa est une altération de tlira , altération qui sera passée de la prononciation dans l'orthographe? Quoique ce changement de r en w dans thwa pour thra puisse au premier coup d'oui paraître surprenant , il ne m'en semble pas moins admissible en zend; car on ne trouve pas seulement vâ avec le suffixe thwa, maison a aussi màthwa, qui ne peut pas prendre d'autre sens que celui de parole, et qui se trouve ainsi identique à màthra. Quelque explication que l'on adopte pour màthwa, il faudra l'étendre à vâlhwa. L'existence du premier de ces deux mots justifie déjà, si elle ne l'explique pas complètement, celle du second. En admettant que nous soyons en droit de rattacher le mot vâlhwa au radical van (protéger, garder), nous devrions traduire ce Digitized by Google

CHAPITRE I. 276 substantif par garde , comme on traduit màthwa par parole. Le sens de qardc , protection, me parait anterieur à celui d 'assemblée; ou du moins, comme je n'ai pas le moyen de vérifier cette dernière acception, je m'arrête à celle que fournit le radical van, et il me semble que de l'idcc de garde on a pu passer à celle de gardiens ou d'assemblée, de réunion destinée à garder et à protéger. L'adjectif viré vâthwanâm peut donc signifier « qui ont une garde d'hommes, « plutôt que «qui ont une réunion d'hommes, • comme le pense Nériosengb. Mais que faut-il précisément entendre par ces femmes • qui «ont une garde d'hommes?» Anquctil, en faisant rapporter l'idée de femmes aux Ferouers, qui sont en réalité des génies femelles, échappe à cette difficulté. Cependant nous avons vu que ghëndnâmtcha est séparé de fravachinâm par cette même particule tcha qui l'accompagne. Au reste, il est possible qu'il ne faille pas attacher une grande importance à cette épithète, et qu'elle n'ait d'autre but que d'indiquer le rapport des femmes avec les hommes. Dans cette hypothèse, l'adjectif viré vâthwanâm signifierait « qui ont les « hommes pour protection, » ou « que protègent les hommes. » On pourrait sans doute encore , en étendant un peu l'acception de ce mot, traduire: • les femmes qui sont comme une garde d'hommes. » Mais la première explication me paraît plus vraisemblable parce qu'elle est plus simple. 11 est probable d'ailleurs, quelque sens qu'on adopte, que les femmes invoquées ici sont celles dont le souvenir est consacré par leur vertu et par leur sainteté. Le mot suivant, yâiryaydo çtchd, est séparé à tort en deux parties par le Vcndidad-sadé; les autres manuscrits lisent diversement ce mot : le n" G S, ; le n* 2 F, ; et le n° 3 S, I,a leçon du Vcndidad-sadé, sauf la séparation de la syllabe çtchd, me parait préférable à toutes celles que nous venons de citer, car aydoçtcha est la désinence du génitif d'un thème en d (féminin) , désinence dans laquelle la sifflante finale primitive reparaît devant tcha, quoiqu'elle ait été déjà fondue en do avec fri qui 35.

 la précède. Nous devons donc supposer au génitif yâiryayâo le thème yâirya, dans lequel la voyelle i est attirée par l'épcnthèse qu'exerce la semi-voyelle y. Ce thème est exactement celui auquel nous avons été conduits plus haut par l'analyse de yâiryanàm ; et, comme ci-dessus, Anquetil le traduit par le mot parsi Gâhanbar 1M. Il n'eu est pas de même dans la glose de Nérioscngh, car ici et dans les autres passages où yâirya se montre au singulier, le traducteur indien remplace ce mot par samvatsam (année), tandis qu'il réserve le titre de Gülianbar pour les cas où yâirya est au pluriel. J'ignore jusqu'à quel point cette distinction est fondée; mais ce que l'étymologie me paraît établir, c'est que yâirya est un mot à forme d'adjectif dérivé de ydrè (année), et signifiant primitivement • annuel, relatif à l'année,» quelles que soient les interprétations diverses auxquelles son changement de nombre et de genre a pu donner lieu. Le mot suivant, que tous les manuscrits lisent ici de la même manière, husitôis, n'est pas traduit très-clairement par Anquetil, qui le confond avec le précédent , comme il suit : « qui veillent bien « sur les Gàhanbars. • Nérioscngh ne l'entend pas partout d'une manière uniforme, car il le considère ici comme un adjectif signifiant « bien vivants; • ou, en admettant que l'on puisse lire , ainsi que nous l'avons proposé dans nos variantes, il en fait un substantif qui signifie vraisemblablement • la bonne vie. • Dans un passage du second chapitre du Yaçna semblable à celui qui nous occupe, Nériosengli le rend par un substantif abstrait dont le sens est • l'état de celui qui a une bonne demeure. » Le seul moyen de sortir du vague de ces interprétations incohérentes, c'est de rechercher quels sont les éléments constitutifs de ce mot. Nous y reconnaissons d'abord le préfixe hu, que Nériosengh reproduit exactement chaque fois que se représente le zerul husiti avec ses diverses formes; ce suffixe retranché, il reste sitâis. génitif de sili. Quoique '** Voyei ci -dessus , Invocation , pag. 36. Digitized by Googlej

la précède. Nous devons donc supposer au génitif *yâiryayâo* le thème *yâirya*, dans lequel la voyelle *i* est attirée par l'épenthèse qu'exerce la semi-voyelle *y*. Ce thème est exactement celui auquel nous avons été conduits plus haut par l'analyse de *yâiryanãm;* et, comme ci-dessus, Anquetil le traduit par le mot parsi *Gâhanbar* [154]. Il n'en est pas de même dans la glose de Nériosengh, car ici et dans les autres passages où *yâirya* se montre au singulier, le traducteur indien remplace ce mot par *saṁvatsara* (année), tandis qu'il réserve le titre de *Gâhanbar* pour les cas où *yâirya* est au pluriel. J'ignore jusqu'à quel point cette distinction est fondée; mais ce que l'étymologie me paraît établir, c'est que *yâirya* est un mot à forme d'adjectif dérivé de *yârĕ* (année), et signifiant primitivement « annuel, relatif à l'année, » quelles que soient les interprétations diverses auxquelles son changement de nombre et de genre a pu donner lieu.

Le mot suivant, que tous les manuscrits lisent ici de la même manière, *husitôis,* n'est pas traduit très-clairement par Anquetil, qui le confond avec le précédent, comme il suit : « qui veillent bien « sur les Gâhanbars. » Nériosengh ne l'entend pas partout d'une manière uniforme, car il le considère ici comme un adjectif signifiant « bien vivants; » ou, en admettant que l'on puisse lire सुजीवनीं, ainsi que nous l'avons proposé dans nos variantes, il en fait un substantif qui signifie vraisemblablement « la bonne vie. » Dans un passage du second chapitre du Yaçna semblable à celui qui nous occupe, Nériosengh le rend par un substantif abstrait dont le sens est « l'état de celui qui a une bonne demeure. » Le seul moyen de sortir du vague de ces interprétations incohérentes, c'est de rechercher quels sont les éléments constitutifs de ce mot. Nous y reconnaissons d'abord le préfixe *hu*, que Nériosengh reproduit exactement chaque fois que se représente le zend *husiti* avec ses diverses formes; ce suffixe retranché, il reste *sitôis*, génitif de *siti*. Quoique

[154] Voyez ci-dessus, *Invocation*, pag. 36.

Digitized by Google

CHAPITRE I. a77 les manuscrits donnent généralement ce mot avec un .sy s dental, je pense que l'orthographe primitive doit avoir un ch, comme on le voit par un passage du Yaçna, conservé par le plus ancien de nos manuscrits 1M. D'une part, en effet, le s dental du mot hasiti est dans les conditions nécessaires pour devenir ch; et d'autre part , je crois qu'on peut identifier chili avec le sanscrit fèflrt kchiti (terre et demeure). Déjà nous avons plus d'une fois constaté en zend la substitution d'un ch au sanscrit kch par le retranchement de la gutturale; ici le fait me semble d'autant moins douteux que Nériosengh traduit quelquefois le mot qui nous occupe par « la bonne habitation. ■ Nous pourrons donc admettre que les Parses ont attribué à ce terme zend le sens d'habitation (ou de terre), et que ce sens est confirmé par l'analyse étymologique qui nous donne le radical Jjsg pour 1%, et le suffixe ti. Mais il faut avouer que cette explication nous avance peu quant au sens definitif de ces deux mots, ydiryayâoçlcha huchitâis. Que faut-il entendre par « annui boni domieilii? * La question que nous nous adressons ici, nous la reproduirons dans d'autres passages où se rencontre ce substantif, notamment dans ceux où il est joint au nom de Babman, comme aussi dans un texte où le même radical iftp est employé en qualité de verbe , et où Nériosengh continue à le traduire par habiter ,M. I^a première question qui se présente est celle de savoir si yâirya doit être pris ici dans un sens d'extension, c'est-à-dire comme substantif signifiant Gàhanlar, ou s'il faut en faire un adjectif, comme l'indique la forme grammaticale. Dans le premier cas, huchitâis sera Ms. Anq, n° 6 S, pag, a5ï; dans ce passage , le mot chili se trouve trois fois et en composition avec les mots hu, rdmd et darcyhâ. lM Le radical sanscrit kchi s'écrit en tend iki lorsqu'il est verbe et qu'il n'est précédé d'aucun préfixe qui se joigne immédiatement à lui. Ce changement du k ch en i k par le déplacement de la sitUante , se retrouve encore dans quelques autres mots tends, quoique, à vrai dire, il ne soit pas très-commun.

j78 commentaire sur le yaçna. un adjectif possessif, et l'on traduira littéralement, « le Gâlianbar, « qui a de bonnes habitations. » Mais cette traduction est fort obscure, et rien dans la suite de notre passage ne paraît de nature à l'éclaircir. Les Gâhanbars, au les six fêtes destinées A commémorer les six époques de la création, seront tout A l'heure invoqués successivement chacun par leur nom; et il est permis dès lors de se demander pourquoi il est ici question du Gâlianbar, au singulier. On ne peut s'expliquer cette invocation spéciale, qu'en supposant que le texte a voulu désigner ici le Gâlianbar dans lequel on se trouve. Quant à l'adjectif «qui a de bonnes habitations,» il me paraît tout à fait inintelligible, si l'on n'en étend pas le sens de cette manière : « favorable aux maisons. » Mais, je le répète, cette traduction n'est pas fort satisfaisante; et si tel est bien le sens du texte, il faut supposer qu'il cache une allusion à quelque particularité relative aux Gâhanbars, qui m'est jusqu'à présent inconnue. Dans le second cas, c'est-à-dire, si ydirya doit être pris comme un adjectif, le mol apn/yipi signifiera «une bonne habitation;» mais les mots • une bonne habitation annuelle » n'olfrcnt pas à l'esprit un sens intelligible, et quelque vague que soit la première interprétation, elle me parait encore préférable A celte dernière. La difficulté réside probablement dans le sens qu'il faut attacher à • bonue demeure, » ou « bonne terre, » qu'on le prenne comme un substantif ou comme un adjectif. Les moyens de comparaison dont je puis disposer jusqu'à ce moment, me laissent hors d'état de préciser davantage le sens de ce passage difficile. Les mots suivants ont tous été rattachés par Anquclil au nom de Behram; mais nous allons voir que Nériosengh en comprend autrement les rapports, et que son opinion se trouvera justifiée par l'analyse du texte. Il faut remarquer d'abord que le premier mot, amahclcha, est joint à la copule enclitique Icha. laquelle nous indique la présence d'un objet nouveau d'invocation; il en faut dire autant de vcrëthraglinahétcha et de vanainlyâoçlcha. La particule Digitized by Google

un adjectif possessif, et l'on traduira littéralement, « le Gâhanbar, « qui a de bonnes habitations. » Mais cette traduction est fort obscure, et rien dans la suite de notre passage ne paraît de nature à l'éclaircir. Les Gâhanbars, ou les six fêtes destinées à commémorer les six époques de la création, seront tout à l'heure invoqués successivement chacun par leur nom; et il est permis dès lors de se demander pourquoi il est ici question du Gâhanbar, au singulier. On ne peut s'expliquer cette invocation spéciale, qu'en supposant que le texte a voulu désigner ici le Gâhanbar dans lequel on se trouve. Quant à l'adjectif « qui a de bonnes habitations, » il me paraît tout à fait inintelligible, si l'on n'en étend pas le sens de cette manière : « favorable aux maisons. » Mais, je le répète, cette traduction n'est pas fort satisfaisante; et si tel est bien le sens du texte, il faut supposer qu'il cache une allusion à quelque particularité relative aux Gâhanbars, qui m'est jusqu'à présent inconnue. Dans le second cas, c'est-à-dire, si *yâirya* doit être pris comme un adjectif, le mot 𐬬𐬀𐬨𐬌𐬭𐬌𐬌𐬀 signifiera « une bonne habitation; » mais les mots « une bonne habitation annuelle » n'offrent pas à l'esprit un sens intelligible, et quelque vague que soit la première interprétation, elle me paraît encore préférable à cette dernière. La difficulté réside probablement dans le sens qu'il faut attacher à 𐬬𐬀𐬨𐬌𐬭𐬌𐬌𐬀, « bonne demeure, » ou « bonne terre, » qu'on le prenne comme un substantif ou comme un adjectif. Les moyens de comparaison dont je puis disposer jusqu'à ce moment, me laissent hors d'état de préciser davantage le sens de ce passage difficile.

Les mots suivants ont tous été rattachés par Anquetil au nom de Behram; mais nous allons voir que Nériosengh en comprend autrement les rapports, et que son opinion se trouvera justifiée par l'analyse du texte. Il faut remarquer d'abord que le premier mot, *amahêtcha,* est joint à la copule enclitique *tcha,* laquelle nous indique la présence d'un objet nouveau d'invocation; il en faut dire autant de *vĕrĕthraghṇahêtcha* et de *vanaiñtyâoçtcha.* La particule

Digitized by Google

CHAPITRE 1. a7y tcha réunit donc sous un mcmc verbe trois objets différents d’invocation; et c'est d’après la présence ou l’absence de cette particule que nous devrons diviser ou réunir les mots qui composent la fin de notre paragraphe. Le mot que nous venons de citer tout à l’heure est lu dans le n” 3 S comme dans notre Vendidad-sadé; le n" a F écrit par erreur et le n° 6 S, pag. 4. , avec une aspiration initiale qui ne se trouve pas dans les autres manuscrits, peut-être parce que le temps l’a effacée de la prononciation , et par suite de l’orthographe du mot. Anquctil le traduit par grand, Nérioscngh par persévérant , actif. Je ne connais en sanscrit d'autre mot identique à ama (thème de amahé), que celui qui signifie «qui n'est pas mûr,* et la racine am n’a pas de signification qui nous conduise à celle d'actif: nous ne devons donc l’adopter que d’après l’autorité de Nérioscngh , en attendant que quelque rapprochement nouveau nous fournisse les moyens de la confirmer ou de la rectifier. Mais il faudra, ce me semble, nous éloigner de l’opinion de Nérioscngh , en ce sens que ama doit plutôt être considéré ici comme un substantif, ou au moins comme un adjectif employé substantivement, que comme un véritable adjectif. Je remarquerai d’abord que l'on rencontre dans les textes (et cela beaucoup plus souvent que ama lui-même) un dérivé adjectif de ce mot, amavat, que Nériosengh traduit également par actif, c’est-à-dire » doué d’activité. • On doit déjà conclure de là que le primitif ama peut être pris comme un substantif signifiant » activité, effort. * Nous verrons ensuite, au neuvième chapitre du Yaçna, le mot ama employé comme substantif neutre avec le sens d'énergie. Aussi, sans nier que ama soit étymologiquement un adjectif, nous pourrons, si la comparaison des autres mots de la phrase nous y conduit, en faire ici un substantif avec la signification d 'énergie ou d’activité. Après amaliêtcha, vient hatdçlalié, que les n°* a F et 6 S écrivent avec un s, juüinpa-qjjuqoity. Anquctil le traduit par vif, Nériosengh par • bien fait, bien composé, • littéralement, apte compactas. Cette

tcha réunit donc sous un même verbe trois objets différents d'invocation; et c'est d'après la présence ou l'absence de cette particule que nous devrons diviser ou réunir les mots qui composent la fin de notre paragraphe. Le mot que nous venons de citer tout à l'heure est lu dans le n° 3 S comme dans notre Vendidad-sadé; le n° 2 F écrit par erreur 𐬀𐬨𐬀𐬵𐬀𐬌, et le n° 6 S, pag. 4, 𐬀𐬨𐬀𐬵𐬀𐬌𐬌, avec une aspiration initiale qui ne se trouve pas dans les autres manuscrits, peut-être parce que le temps l'a effacée de la prononciation, et par suite de l'orthographe du mot. Anquetil le traduit par *grand*, Nériosengh par *persévérant, actif.* Je ne connais en sanscrit d'autre mot identique à *ama* (thème de *amahé*), que celui qui signifie « qui n'est pas mûr, » et la racine *am* n'a pas de signification qui nous conduise à celle d'*actif :* nous ne devons donc l'adopter que d'après l'autorité de Nériosengh, en attendant que quelque rapprochement nouveau nous fournisse les moyens de la confirmer ou de la rectifier. Mais il faudra, ce me semble, nous éloigner de l'opinion de Nériosengh, en ce sens que *ama* doit plutôt être considéré ici comme un substantif, ou au moins comme un adjectif employé substantivement, que comme un véritable adjectif. Je remarquerai d'abord que l'on rencontre dans les textes (et cela beaucoup plus souvent que *ama* lui-même) un dérivé adjectif de ce mot, *amavaṭ*, que Nériosengh traduit également par *actif*, c'est-à-dire « doué d'activité. » On doit déjà conclure de là que le primitif *ama* peut être pris comme un substantif signifiant « activité, effort. » Nous verrons ensuite, au neuvième chapitre du Yaçna, le mot *ama* employé comme substantif neutre avec le sens d'*énergie*. Aussi, sans nier que *ama* soit étymologiquement un adjectif, nous pourrons, si la comparaison des autres mots de la phrase nous y conduit, en faire ici un substantif avec la signification d'*énergie* ou d'*activité*.

Après *amahétcha*, vient *hatâçtahé*, que les n^os^ 2 F et 6 S écrivent avec un 𐬯 *s*, 𐬵𐬀𐬎𐬀𐬯𐬀𐬵𐬀𐬌𐬌. Anquetil le traduit par *vif*, Nériosengh par « bien fait, bien composé, » littéralement, *apte compactus*. Cette

Digitized by Google

 interprétation est vraisemblablement préférable à celle d'Anquetil; car, après le retranchement du préfixe hu (bien), il reste lâçtahé, dont le thème lâfla peut passer pour le participe parfait passif du radical lach, que nous avons déjà rencontré avec le sens de comporte re , ordinare, et dont un dérivé, tachait , signifie corps. La seule particularité que je ne comprenne pas , c'est l'allongement de la voyelle dans tâçta, si ce mot dérive du radical tas. Il est vrai que nous verrons plus bas, dans un passage analogue du second chapitre du Yaçna, ce même mot écrit uniformément par tous les manuscrits avec un a bref, ce qui nous donne tafta identique au sanscrit tachta, comme tach l'est à ffrf takch. C'est peut-être cette dernière orthographe qu'il faudrait adopter; cependant je n'oserais proposer cette correction qu'avec réserve, parce que l'orthographe tâçta est beaucoup plus fréquente que celle de taçta. Les manuscrits lisent très-régulièrement le mot qui vient ensuite, et que le Vendidad-sadé écrit harôdhahi. La véritable est haraodhahi , que donnent de concert les trois Yaçnas. Anquetil traduit ce mot par tres-pur, Nériosengh par • qui • s'est heureusement élevé. » Cette interprétation est encore préférable à celle d'Anquetil; car huraodha, thème de haraodhahê , est composé de hu (bien) et de raodlta, qui n'est pas, il est vrai, un participe, mais qu'on doit regarder comme un substantif dérivé du radical rudh (croître) au moyen du suffixe a, qui exige le guna de la voyelle de la racine. Ce substantif doit répondre au sanscrit râha (ascension), comme le zend rudh répond à ruh, et il doit avoir la signification de «croissance, élévation, » d'où l'adjectif huraodha , « qui a une bonne croissance, • ou, comme l'entend Nériosengh , « qui s'est heureusement élevé. « Après l'analyse des trois mots dont nous formerons un article distinct de celui qui se rapporte à Bchram, il reste à déterminer quel être désigne le texte par ces épithètes : « celui qui est actif, • bien constitué, dont la croissance est heureuse. » Mais la glose orthographe Digitized by Google

CHAPITRE I. a8i de Nérioscngh ne nous fournit à ce sujet aucune indication; Anquetil n’cn peut donner davantage,, puisqu'il fait, des mots que nous venons d’analyser, des épithètes de Bchrara. Nous verrons dans d’autres chapitres du Yaçna que, de ces épithètes, la dernière est attribuée à llom et à Sérosch. L'un de ces deux génies est-il ici invoque? Si cela est ainsi, auquel des deux s’adresse l’invocation? C’est un point que je suis hors d'état de déterminer d’une manière positive. J’aime mieux supposer même que ce texte ne s’adresse à aucun des deux Izcds que je viens de citer, et je le regarde comme consacré à l'invocation de l’énergie ou de l'activité, comme le suivant l’est à celle de la victoire. Ainsi que j’ai tout à l’heure proposé de le faire, amalié (ce qui est énergique ou actif], employé substantivement, signifiera f énergie. Les autres adjectifs, huldçtuhf , huraodhahê, devront se rapporter à l'énergie. 11 faudra sans doute les prendre au propre, et traduire hutàçta par • hien * constitué, • et huraodha par « qui a une taille élevée ; • en un mot, le paragraphe qui nous occupe pourra signifier « l’énergie avec une • bonne constitution, avec une taille élevée. » Ce sont là les attributs du guerrier, et l’indication en est, à ce qu’il me semble, placée convenablement auprès du texte consacré à la victoire. Le nom de la victoire est bien lu dans les n™ a F et 3 S, î Vcndidad-sadé oublie par erreur l’a de ghnahé, et le n“ 6 S emploie le au lieu du g, o $ {lf ; au reste, ce mot est assez confusément tracé dans le manuscrit, parce qu’il a été surchargé par une main moderne. Anqucti! remplace à peu près uniformément le zend vërilhratjhna par le nom de Bchram , qui en est le représentant parsi 111 ; Nérioscngh, au contraire, se L'altération qu'a subie le mol vèrethraghnu pour devenir Behram, serait difficile à comprendre, si l'on ne connaissait pas les formes intermédiaires que M. de Saey a rassemblées dans scs Mémoires sur I. diverses antiquités de la Perse, png. i83, comme l ara/mi/i, Vararani-s, \rarunès,()uaranes, liararanès, Gororanes, etc. M. Pott {Etym. Forsch. pag. LXV) a très-bien fait voir que cette altération du tend r éréthra36

de Nériosengh ne nous fournit à ce sujet aucune indication; Anquetil n'en peut donner davantage, puisqu'il fait, des mots que nous venons d'analyser, des épithètes de Behram. Nous verrons dans d'autres chapitres du Yaçna que, de ces épithètes, la dernière est attribuée à Hom et à Sérosch. L'un de ces deux génies est-il ici invoqué? Si cela est ainsi, auquel des deux s'adresse l'invocation? C'est un point que je suis hors d'état de déterminer d'une manière positive. J'aime mieux supposer même que ce texte ne s'adresse à aucun des deux Izeds que je viens de citer, et je le regarde comme consacré à l'invocation de l'énergie ou de l'activité, comme le suivant l'est à celle de la victoire. Ainsi que j'ai tout à l'heure proposé de le faire, *amahê* (ce qui est énergique ou actif), employé substantivement, signifiera *l'énergie*. Les autres adjectifs, *hutâçtahê*, *huraodhahê*, devront se rapporter à l'énergie. Il faudra sans doute les prendre au propre, et traduire *hutâçta* par « bien « constitué, » et *huraodha* par « qui a une taille élevée; » en un mot, le paragraphe qui nous occupe pourra signifier « l'énergie avec une « bonne constitution, avec une taille élevée. » Ce sont là les attributs du guerrier, et l'indication en est, à ce qu'il me semble, placée convenablement auprès du texte consacré à la victoire.

Le nom de la victoire est bien lu dans les n^os^ 2 F et 3 S, 𐬬𐬀𐬵𐬀𐬵𐬌𐬹𐬀𐬨𐬀 𐬨𐬀𐬵𐬀𐬵𐬌𐬹𐬀𐬨𐬀 ; le Vendidad-sadé oublie par erreur l'*a* de *ghnahê*, et le n° 6 S emploie le 𐬹 au lieu du 𐬀 ; au reste, ce mot est assez confusément tracé dans le manuscrit, parce qu'il a été surchargé par une main moderne. Anquetil remplace à peu près uniformément le zend *vĕrĕthraghna* par le nom de *Behram*, qui en est le représentant parsi [137]; Nériosengh, au contraire, se

[137] L'altération qu'a subie le mot *vĕrĕthraghna* pour devenir *Behram*, serait difficile à comprendre, si l'on ne connaissait pas les formes intermédiaires que M. de Sacy a rassemblées dans ses *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 183, comme *Varahran*, *Vararanès*, *Varanès*, *Ouaranès*, *Bararanès*, *Gororanes*, etc. M. Pott (*Etym. Forsch.* pag. LXV) a très-bien fait voir que cette altération du zend *vĕrĕthra-*

Digitized by Google

a8a COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. sert presque toujours de vidjaya (victoire), ce qui est le sens véritable du mot zend. Je n'en conclurai pas cependant que c'est un substantif; je le regarde plutôt comme un adjectif employé substantivement, car le zend vërëthraghna, dont la déclinaison suit le thème des noms en a, signifie, à proprement parler, «celui qui « tue l'ennemi , » et au neutre , « ce qui tue l'ennemi , * ou » la vio« loire » Ce mot est composé de vérêthi-a (ennemi), en sanscrit vrtlra , et de ghna, contraction du radical han (tuer). Nous trouvons ce radical sous sa forme véritablement zende, zan ou djan, dans l'adjectif vërélhrddjan; la contraction que subit la racine pour devenir en zend même ghna, n'en est que plus remarquable, en ce quelle ne peut partir des formes djan et zan, et qu'elle vient directement, comme en sanscrit, d'un radical dont la première consonne est l'aspirée h. Le monosyllabe ghna (dans vëréIhraglina), qui se tire directement de han, remonte donc à letat le plus ancien de la langue zende, car il est antérieur aux modifications qu'a subies cette racine pour devenir djan et zan. L'épithète qui caractérise la victoire est ahuradlidlahè , que le n“ 3 S lit comme le Vendidad-sadc; le n" a F préfère le d non aspiré, , et le n° 6 S suit cette orthographe , avec cette seule différence, qu'il sépare par un point les deux parties de ce mot composé. 11 signifie « donné d'Ahura, » et se rapporte à la victoire. Les deux derniers mots de notre paragraphe forment encore un article distinct, annoncé par la particule icha, qui suit le mot vanaintyâaç, que le Vendidad-sadé lit seul correctement. Le n® 6 S et le n® 3 S, pag. 5, ont , et le n® a F jjfiajpbu Cette dernière orthographe est en particulier très-fautive , en ce que la voyelle i qui précède le n n'a rien qui l'explique, et qu'ainsi elle doit nécessairement disparaître, comme on le voit dans yhna était fort ancienne en Perse, puisqu'elle les noms propres et se trouve déjà donnée par Hérodote dans mots dont le sens est «donné de Behram. » Digitized by Googl

CHAPITRE I. ï83 l’orthographe vanantayâoçlha. Mais cette leçon même me paraît inférieure à celle du Vendidad-sadè, parce que les deux syllabes finales ayûoç, qui reviennent au sanscrit ayâs, ne peuvent être que le génitif d’un thème en a, tandis que la comparaison de quelques autres formes de ce mot, et notamment de vanaintim, annonce nécessairement un thème en i (f). Cela posé, la désinence propre au génitif de ces thèmes est âo (sanscr. dx), désinence devant laquelle l'f linal se change en la semi-voyelle y. De vanaiiiti nous devons donc avoir vanaintydo, l’y attirant la voyelle i devant h , et la sifflante caractéristique de cette désinence reparaissant devant tcha, quoiqu’elle ait etc déjà changée en do par suite de sa fusion avec d. Quant à la signification de ce thème vanaiiiti, qui nous conduit à un masculin vanaiit et vanat, lequel existe en effet en zend, il n’est pas difficile de justifier celle de vigilant que propose Anquctil, car elle ne s’éloigne fias de la signilication de secourir, protéger, qui appartient au radical sanscrit strj van, et qui convient à un grand nombre de passages zends où se rencontre ce radical , notamment au mot vàtliwa expliqué tout à l’heure. Nériosengh, ici comme dans deux autres textes du Yaçna, traduit vanaiiiti par un mot qui n'est pas sanscrit, ou du moins qui ne se trouve pas dans le lexique de Wilson : c'est tdland (à l’accusatif tdlandm), ternie vraisemblablement emprunté à l’un des dialectes de l’ouest de l’Inde, comme le guzarati ou le mahratte, mais dont j’ignore, quant à présent, la signification précise. On pourrait sans doute regarder ce mot comme un dérivé du radical tal (être troublé); je ne vois pas cependant comment ce sens pourrait s’accorder avec la signification bien déterminée de notre mot zend. Le mot suivant, uparatdtô, est rendu dans Anquctil par : « qui « parcourt (tout ce qui existe). » Nériosengh me paraît être plus près du sens, quoique, comme je l’ai déjà fait remarquer dans la note relative à sa glose *M, son texte soit grammaticalement insoutenable. Voyez ci-tlcssu J , même paragraphe . note 1 3 1 36.

 Mais le mot uparipravrilli , ou bien aparipravritta , n'en est pas moins une traduction plus exacte de uparatdlô, génitif d'un thème uparatât, dans lequel «para paraît répondre au sanscrit upari, et où tôt, suffixe qui nous est déjà connu, représente le sanscrit pravrilla, • occupé, qui agit. ■ Il n’est pas facile toutefois de saisir le sens que Nériosengh attachait au mot uparatdlô; et, en supposant que la traduction sanscrite qu’il donne do ce terme signifie « qui agit au-des« sus, » on peut admettre que chacun des éléments composants de uparatalô est à peu près représenté, mais on ne peut affirmer que le sens total qui en résulte le soit également. Nous remarquerons d’abord que la réunion du suffixe ldi avec upara pourrait paraître anomale, si l’on considérait upara comme une préposition; c’est au contraire un adjectifqui signifie supérieur, placé au-dessus, comme antara signifie intérieur, et J)ji fratara {■*&■*&

 périeur), que nous rencontrerons plus tard employé par les testes dans trois cas différents au moins (le nomiu., l'acc. et i'abl.), et que ce suffixe signifie en cet endroit : ■ qui fait, qui agit, • comme le suppose Nériosengb, il faudra traduire uparalàf par ■ qui rend supé« rieur. » Je doute cependant qu'il en soit ainsi, et j'aime mieux attribuer au suffixe lût les diverses acceptions du sanscrit lâli. Or, en lui assignant la dernière, celle que l'axiome de Pânini, cité ci-dessus11®, exprime par le tenue grammatical Hrè, uparalnt devra être le substantif abstrait dérivé de l'adjectif a para, et il devra se traduire par supériorité. Dans cette hypothèse, vanuintydo sera l'adjectif, et, réuni au mot que nous venons d'analyser, il donnera ce sens : « la supériorité « protectrice. » On pourrait objecter que, par sa fonne même, uparatdtô peut aussi bien être un adjectif qu'un substantif, et qu'il n'y a pas de raison suffisante pour lui attribuer ici le second de ces deux rôles. Mais nous verrons plus tard, dans le Vispcred, un passage où il est à peu près impossible de donner à uparatûtô une autre valeur que celle d'un substantif; et l'analogie de ce passage avec celui qui nous occupe me paraît assez grande pour justifier mon opinion1*1. Après l'analyse que nous avons donnée de notre paragraphe, nous en proposerons la traduction suivante; on a vu quels motifs nous pouvions avoir encore de conserver des doutes sur la parfaite exactitude de deux ou trois mots. ■ J'invoque, je célèbre les Ferouers des saints et les femmes qui « ont les hommes pour protecteurs; et le Gâbanbar favorable aux « maisons; et l'énergie avec une bonne constitution, avec une taille ■ élevée; et la victoire (Bchram) donnée par Ahura, et la supério« rité protectrice. » "* Voyei ci-dessus .SH, note 43. p. i 66. Ce mol, que nous regardons comme IM Yrndulad- ladé , pag. 91; ms. Anq. un substantif, est précédé , dans te passage n" 3 F. pag. 33 ; n* 5 S, pag. 5g3; n*5F, du Vispcred, de paourvatitô (l'antériorité) .

The text on this page is estimated to be only 22.01% accurate

a86 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. XIX.)(*J ■)Ot\s£^ ■foo‘’uii3M -Wy (Ligne» 17 4— 19 a) TRADUCTION DE HÉMOSENGH. Mn^mm ^nifaîfa ïtihpi qTnrnyq 5i>tRht4 iTn^qiît jt: *j\wq irww! n [ttspt «|fei*fmTÿï ■Srrôi ÿrfjr dv^TTRiu '*' (Ms. Anq. n° 3 F, pag. 9.) VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉMOSENGII. U» deux manuscrits donnent toujours avec un anusvûra nimathfra. Ise n# 2 double le n sous r; le n° 3 écrit minpaniayâmi. Le même ms. oublie le virâma de mâtàn. Tous deux ont ru au lieu de ru dans

CHAPITRE I. 287 TRADUCTION D’aNQLRTIL. • Je prie et j’invoque les mois saints et grands, la (nouvelle) • lune (qui est comme) en elle-même, (et qui est) sainte, pure et ■ grande » Avant de commencer l’analyse de ce paragraphe, nous remarquerons que les Yaçnas zend-sanscrits le font précéder de l’invocation du génie nomme Oschen, comme nous l’avons déjà observé au commencement du paragraphe IV de ce chapitre. La moitié du paragraphe IV et les paragraphes V et VI en entier se trouvent donc places ici, parce que, au lieu de commencer, comme le Vendidadsadé, l’énumération des Gâhs par Oschen, le Yaçna proprement dit part de Hàvan. Nous n’avons plus à nous occuper de ces paragraphes, puisque nous avons suivi l’ordre du Vendidad-sadé et que nous les avons examines dans l’endroit où ce livre nous les donne. Nous dirons seulement que l’invocation d’Oschcn est, dans le Yaçna, précédée de la formule ordinaire abréviation connue des verbes qui ouvrent chacun de ces paragraphes. Cette formule est rendue fïïst zi: vrVm drlHUI il Le n° a F Ut utmamasya ; tuais le groupe tta, placé dans l'interligne au-dessus de tmu, indique la correction que suit le n" 3. On désirerait conoaitre le sens que Nériosengh attachait à ces paroles : jxintchakasya , etc. , • qui mont. s qai primi optinu. » On voit clairement qu’il «‘agit ici des éléments, car la scolic do la marge supérieure signifie, « les « éléments dont Ia terre est le premier ; * et celle delà marge latérale, «la terre est le • premier élément excellent. • Il suit de là que paiitchaka pourrait se rapporter à la réunion des cinq éléments, s’il s'agissait ici du système indien ; mais comme les Partes ne reconnaissent, du moins aujourd'hui, que quatre éléments , on ne peut pas croire que panlchaka puisse avoir ce sens. Ces gloses , et les mots obscurs de la version de Nériosengh qui s’y rapportent, (ont allusion sans doute âquelque détail des opinions persanes dont la trace m’a échappé jusqu'à présent. Au reste, nous trouverons dans le paragraphe suivant une indication analogue. ,u Zaad Avata, loin. I, a* part. pag. 83.

TRADUCTION D'ANQUETIL.

« Je prie et j'invoque les mois saints et grands, la (nouvelle) « lune (qui est comme) en elle-même, (et qui est) sainte, pure et « grande [143]. »

Avant de commencer l'analyse de ce paragraphe, nous remarquerons que les Yaçnas zend-sanscrits le font précéder de l'invocation du génie nommé *Oschen*, comme nous l'avons déjà observé au commencement du paragraphe IV de ce chapitre. La moitié du paragraphe IV et les paragraphes V et VI en entier se trouvent donc placés ici, parce que, au lieu de commencer, comme le Vendidad-sadé, l'énumération des Gâhs par Oschen, le Yaçna proprement dit part de Hâvan. Nous n'avons plus à nous occuper de ces paragraphes, puisque nous avons suivi l'ordre du Vendidad-sadé et que nous les avons examinés dans l'endroit où ce livre nous les donne. Nous dirons seulement que l'invocation d'Oschen est, dans le Yaçna, précédée de la formule ordinaire 𐬀𐬵𐬌𐬌𐬀, abréviation connue des verbes qui ouvrent chacun de ces paragraphes. Cette formule est rendue

तत्वं उत्तमप्रथमप्रथिपंचकस्य यः आद्यस्य उत्तमस्य ॥

Le n° 2 F lit *utmamasya*; mais le groupe *tta*, placé dans l'interligne au-dessus de *tma*, indique la correction que suit le n° 3. On désirerait connaître le sens que Nériosengh attachait à ces paroles : *pantchakasya*, etc., « *quinionis qui primi optimi.* » On voit clairement qu'il s'agit ici des éléments, car la scolie de la marge supérieure signifie, « les « éléments dont la terre est le premier ; » et celle de la marge latérale, « la terre est le « premier élément excellent. » Il suit de là que *pañtchaka* pourrait se rapporter à la réunion des cinq éléments, s'il s'agissait ici du système indien ; mais comme les Parses ne reconnaissent, du moins aujourd'hui, que quatre éléments, on ne peut pas croire que *pañtchaka* puisse avoir ce sens. Ces gloses, et les mots obscurs de la version de Nériosengh qui s'y rapportent, font allusion sans doute à quelque détail des opinions persanes dont la trace m'a échappé jusqu'à présent. Au reste, nous trouverons dans le paragraphe suivant une indication analogue.

[143] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part. pag. 83.

Digitized by Google

 dans Nériosengh par f'W^ZTTTR > / ' > t i fn , mots dont le second est écrit fautivement dans Je n“ 3 S sampurnaydmi, orthographe que nous avons rencontrée plus d'une fois. Les trois premiers mots de ce texte nous sont connus; ils signifient : • aux mois maîtres de pureté. » Ils sont lus de la même manière par tous les manuscrits. Cependant la véritable orthographe d'asnhë est achahé. Les éléments du mot qui suit se sont également déjà présentés dans notre analyse. Lus comme dans notre Vendidad-sadc par le n” 6 S, pag. 4. les mots anlarë mdoghâi sont réunis en un seul par les deux Yaçnas zend-sanscrils. Anquetil les traduit d'une manière bizarre, en ce qu'il exprime trop matériellement la signification du mot anlarë, qui n'est que le sanscrit anlara, sauf le changement de a remplacé par ë devant le m suivant. Nériosengh, et sans doute la glose pchlvic qu'il imite, n'ont fait que reproduire, de la manière la plus exacte qu'il leur a été possible, les éléments du mot zend. Le sens de ce composé n'en est pas moins clair; il ne peut signifier que « la nouvelle lune, » c'est-à-dire : • luna ■ interior, » pour dire « la lune cachée. » C'est le datif d'un nom masculin dont le thème est en a, et qui serait en sanscrit anlaramdsa, si antara entrait ainsi en composition avec le substantif nias. Quoi qu'il en soit, comme on a, ainsi qu'on le verra dans le paragraphe suivant, përënô mdoghâi, et que ce mot zend répond au sanscrit pùrnamâsa, il est permis de dire que le zend anlarcmâogha est formé de la même manière. Seulement, en sanscrit, les mots qui désignent les diverses phases de la lune sont des féminins en /, comme pârnamâsl. Je ne crois pas que ce composé, en zend, pas plus qu'en sanscrit, soit formé, comme l'entendent les Brahmanes, d'un adjectif avec le mot musa (mois). C'est plutôt, à ce qu'il me semble, mâs (lune), qui est remplacé par ntûsa, comme lamas l'est par lamasa, par exemple, à la fin d'un composé déterminatif. L'adjectif achaoni, lu de la même manière dans le n” 6 S, doit s'écrire au contraire achaonc, comme dans les deux Yaçnas zendDigitized by Google

dans Nériosengh par निमंत्रयामि संपूर्णयामि, mots dont le second est écrit fautivement dans le n° 3 S *saṁpurṇayámi*, orthographe que nous avons rencontrée plus d'une fois.

Les trois premiers mots de ce texte nous sont connus; ils signifient : « aux mois maîtres de pureté. » Ils sont lus de la même manière par tous les manuscrits. Cependant la véritable orthographe d'*asahé* est 𐬀𐬯𐬎𐬯𐬎 *achahé*. Les éléments du mot qui suit se sont également déjà présentés dans notre analyse. Lus comme dans notre Vendidad-sadé par le n° 6 S, pag. 4, les mots *añtarĕ mâoğhâi* sont réunis en un seul par les deux Yaçnas zend-sanscrits. Anquetil les traduit d'une manière bizarre, en ce qu'il exprime trop matériellement la signification du mot *añtarĕ*, qui n'est que le sanscrit *antara*, sauf le changement de *a* remplacé par *ĕ* devant le *m* suivant. Nériosengh, et sans doute la glose pehlvie qu'il imite, n'ont fait que reproduire, de la manière la plus exacte qu'il leur a été possible, les éléments du mot zend. Le sens de ce composé n'en est pas moins clair; il ne peut signifier que « la nouvelle lune, » c'est-à-dire : « luna « interior, » pour dire « la lune cachée. » C'est le datif d'un nom masculin dont le thème est en *a*, et qui serait en sanscrit *antaramâsa*, si *antara* entrait ainsi en composition avec le substantif *mâs*. Quoi qu'il en soit, comme on a, ainsi qu'on le verra dans le paragraphe suivant, *pĕrĕnô mâoğhâi*, et que ce mot zend répond au sanscrit *pûrṇamâsa*, il est permis de dire que le zend *antarĕmâoğha* est formé de la même manière. Seulement, en sanscrit, les mots qui désignent les diverses phases de la lune sont des féminins en *î*, comme *pûrṇamâsî*. Je ne crois pas que ce composé, en zend, pas plus qu'en sanscrit, soit formé, comme l'entendent les Brahmanes, d'un adjectif avec le mot *mâsa* (mois). C'est plutôt, à ce qu'il me semble, *mâs* (lune), qui est remplacé par *mâsa*, comme *tamas* l'est par *tamasa*, par exemple, à la fin d'un composé déterminatif.

L'adjectif *achaoni*, lu de la même manière dans le n° 6 S, doit s'écrire au contraire *achaonê*, comme dans les deux Yaçnas zend-

Digitized by Google

CHAPITRE I. î89 sanscrits. Le suivant, asahê, que donnent tous les manuscrits, doit être remplacé par achahé ; ralhwé n'est lu fautivement , ou peut-être même 04) . que par le n° 6 S. Au reste, les observations précédentes confirment, dans les points les plus importants, la version d'Anquctil, que nous corrigeons cependant de la manière suivante : « J'invoque, je célèbre les mois, maîtres de pureté; la nouvelle « lune, (génie) pur, maître de pureté. » XX. -Cfi.- "“1“ (Ligne 19 i; et pag. 6. lignes 1, a a.) TRADUCTION DE NÉIUOSENGH. I (H RtJuN'-ï fdiîbrlâ feffaFï SrtHtet u^t=neci drtHtd H [fidlti sTçjî drtH î [îfïfW ^ïT3tT*T] H (Ms. Ancj. n* a F, pag. 1 o.) VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉIUOSENGH. Les deux mss. écrivent toujours aima/»fr.„. avec un anusvâra. Le n° a double le n sous le r; le n° 3 a fautivement tampurnayâmi. Le même lit lamparnatcha : nous 1. suivons le n* a qui donne tarïipûrnnatcfuim draiîi. Après ce mot , le n° a portait primitivement, autant du moins qu'on peut le découvrir sous la rature, vtsphatathariitcha puityâtmakam punyagurnm. Ces mots ont été effacés, puis récrits plus tard à la marge avec quelques fautes, et réintégrés dans le 37

The text on this page is estimated to be only 25.05% accurate

COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA 290 TBADDCTION

d’aNQUETIL. ■ Je prie et j’invoque la pleine lune, qui fait tout naître (et qui • est) sainte, pure et grande ’**. • Déjà, dans le paragraphe précédent, nous avons déterminé le cas et le mode de formation du mot përinâ mdojjhdi; il ne nous texte au moyen d’un renvoi, Noua renierquerons ici la môme addition que celle qui est déjà indiquée dans le paragraphe précèdent, où nous ne différons du n® a que pour l’orthographe de pamtchakasya. A l'indication des mots second et troisième répondent les paroles qui se trouvent à la marge, et que nous avons insérées entre çrochets. On y voit bien , comme je l’ai dit dans le paragraphe précèdent, qu'il s’agit ici des (déments, l'eau et le feu, placés immédiatement après la terre- Mais quel rapport celle indicatiun a-t-elle avec notre texte? (Test ce que je suis encore hors d'état de décider. Quant aux variantes de ce texte, le n® 3 lit par erreur gurûm (nous suivons le n* 3) ; dvitiyam pour dvittyam, tntiyam pour tntiyam. La lecture du n° 3 est si confuse que je crois devoir transcrire en entier tout le passage : équfa nfaoaifj,fo Trm fçfifSfiJçïl 'JUMIoHlH | cf^srw: ^ n: Urré qfrlA(rT H Tout ceci est bien barbare et ne mériterait pas 1a peine d’étre copié, si nous n’y devions trouver la preuve de l'ignorance ou au moins de l’inattention du copiste auquel on doit le n* 3 S. Celte rédaction si confuse et si peu intelligible, formée, comme elle l’est, de mots sans orthographe et même de parties de mots, vient certainement de ce que le copiste a mêlé , sans les comprendre , les gloses qui se trouvaient à la marge d'un manuscrit plus ancien, avec le texte même destiné à représenter l’original. On serait presque tenté de croire que c’est le n® 3 qui a servi de modèle au n° 3 ; car en se reportant au premier de ces deux exemplaires, et en admettant qu’on ait pu se méprendre sur la place où il faut mettre les textes rappelé» par un renvoi , on obtiendrait une rédaction semblable à celle du n® 3. La dernière syllabe té parait non moins évidemment empruntée au n* a , car c’est la seule partie du mot tèdjah qu’ait conservée la marge, rognée en cet endroit. Cette dernière particularité me parait une preuve assez forte que le 11® 3 F n’a pas été complètement inconnu du copiste du u° 3, si toutefois ce n'a pas été l’original même qu’il a suivi. m Zend Avetla, ton». I, a* part. pag. 83. Digitized by Google

CHAPITRE 1. agi reste plus ici qu’à faire remarquer la régularité du participe pérénd, nominatif du thème pérëna que nous trouverons plus tard employé dans les textes soit seul , soit avec d’autres mots. Si , comme il est permis de le croire, pérëna répond au sanscrit pûrna, il devra dériver du même radical; et entre la forme rende et la forme sanscrite, l'élément commun sera le suffixe na pour la. Mais la première devra passer pour plus régulière que la seconde, puisqu'elle conserve sans altération la voyelle radicale ërë pour le ri sanscrit. Il est vrai que l'on rapporte le participe pûrna à la racine pn; mais la différence de la brève à la longue ne peut faire difficulté ici, puisque le rend écrivant le son ri pr ërë ne paraît pas avoir connu de différence de quantité pour cette vocalisation de la liquide r. Peut-on savoir même si cette distinction de quantité n’appartient pas en propre au système indien, et si elle ne s’y est pas développée depuis la séparation du sanscrit d’avec le groupe primitif des langues auxquelles il se rattache par son origine? Le mot suivant où le Yendidad-sadé insère à tort un a, et qu’il faut lire viçpatathâitcha avec les trois autres manuscrits du Yaçna , est matériellement transcrit par la glose de Nériosengh, avec la modification légère, et d’ailleurs assez rare, de l'a zend changé en é. Anquetil trouve dans ce mot le sens de ■ qui fait tout naître;» et dans le fait, vtçpa (tout) est subordonné à lalhûi, datif d’un thème tatha, ce qui rend déjà compte d’une partie de la signification attribuée par Anquetil à ce mot. Quant à tatha, je ne me rappelle pas de l’avoir rencontré soit à part , soit en composition avec d’autres mots. Il vient certainement d’un radical verbal, mais il n’est pas facile de déterminer quel est ce radical. En regardant la voyelle finale du mot comme un suffixe, nous aurons pour racine lath ; et comme on ne trouve pas en sanscrit cette racine , on pourra supposer que c’est une modification de rTJ lad dans le sens de briller; mais cet exemple de la substitution du b th au 3 da dévanâgari serait peut-être unique, et c’est pour moi 37. Digitized by Google

reste plus ici qu'à faire remarquer la régularité du participe *pĕrĕnô*, nominatif du thème *pĕrĕna* que nous trouverons plus tard employé dans les textes soit seul, soit avec d'autres mots. Si, comme il est permis de le croire, *pĕrĕna* répond au sanscrit *pûrṇa*, il devra dériver du même radical; et entre la forme zende et la forme sanscrite, l'élément commun sera le suffixe *na* pour *ta*. Mais la première devra passer pour plus régulière que la seconde, puisqu'elle conserve sans altération la voyelle radicale *ĕrĕ* pour le *ri* sanscrit. Il est vrai que l'on rapporte le participe *pûrṇa* à la racine पॄ *prī;* mais la différence de la brève à la longue ne peut faire difficulté ici, puisque le zend écrivant le son *ri* par *ĕrĕ* ne paraît pas avoir connu de différence de quantité pour cette vocalisation de la liquide *r*. Peut-on savoir même si cette distinction de quantité n'appartient pas en propre au système indien, et si elle ne s'y est pas développée depuis la séparation du sanscrit d'avec le groupe primitif des langues auxquelles il se rattache par son origine?

Le mot suivant où le Vendidad-sadé insère à tort un *a*, et qu'il faut lire 𐬬𐬀𐬎𐬀𐬙𐬀𐬀𐬌𐬕𐬀 *viçpatathâitcha* avec les trois autres manuscrits du Yaçna, est matériellement transcrit par la glose de Nériosengh, avec la modification légère, et d'ailleurs assez rare, de l'*a* zend changé en *ê*. Anquetil trouve dans ce mot le sens de « qui fait tout naître; » et dans le fait, *viçpa* (tout) est subordonné à *tathâi*, datif d'un thème *tatha*, ce qui rend déjà compte d'une partie de la signification attribuée par Anquetil à ce mot. Quant à *tatha*, je ne me rappelle pas de l'avoir rencontré soit à part, soit en composition avec d'autres mots. Il vient certainement d'un radical verbal, mais il n'est pas facile de déterminer quel est ce radical. En regardant la voyelle finale du mot comme un suffixe, nous aurons pour racine *tath;* et comme on ne trouve pas en sanscrit cette racine, on pourra supposer que c'est une modification de तड् *taḍ* dans le sens de *briller;* mais cet exemple de la substitution du 𐬞 *th* au ड *ḍa* dévanâgari serait peut-être unique, et c'est pour moi

Digitized by Google

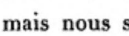
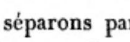
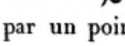
 un motif de n’attacher aucune valeur à ce rapprochement, qui d’ailleurs ne donnerait pas une traduction satisfaisante. D’un autre côté, j’ai déjà remarqué autre part qu’on peut constater dans quelques radicaux verbaux de la langue zende l’addition d’une dentale qui n’appartient pas primitivement à la racine et M. Bopp a aussi fait la même remarque à l'occasion des radicaux zends çmidh et dâtli va. Si l’on appliquait ici cette observation, lath reviendrait à ta, ou même à td, car nous verrons que très-fréquemment le radical zend ddth s’abrége en dath. Nous ne trouvons pas, à vrai dire, en sanscrit de racine comme td; on peut néanmoins supposer que tâ se rattache au radical tan (étendre), car nous connaissons quelques dérivés, et entre autres cTTffr tdti (descendance , bis), où le radical tan a compensé la suppression de la nasale par l’allongement de la voyelle. Rien n’est plus flottant, en effet, que les nasales à la fin d'une racine; et de même que gam a pour correspondant gd, on peut croire que tan a eu aussi td. Ajoutons qu’en grec le verbe niVa perd assez souvent sa nasale pour qu’on croie que le véritable radical est -m; et quant à l’addition du th au zend ta (pour fd), on peut dire qu’elle se trouve même en grec, où (filer) n’est autre chose que u'&> avec l’addition pareille d’un 8, consonne correspondant en général au

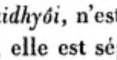
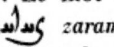
 a93 affirmer qu'il se joint au radical tan, et que (comme il faut le supposer en zend) la nasale finale de la racine disparaît devant le suffixe. Mais la suppression de la nasale n'aurait par elle-même rien de surprenant , puisqu'on la remarque pour le radical tan joint aux suffixes ta, tavat, tvâ et ti us, et il ne s'agirait que d'étendre au suffixe lha (qui n'est peut-être ici que ta, comme nous le dirons plus bas) la règle relative au retranchement de la nasale. Quoi qu'il en soit de cette difficulté, c'est à cette dernière explication que je m'arrête, fondé sur la signification métaphorique de créer que l'on peut donner au radical tan, et sur l'autorité d'Anquetil qui avait reçu des Parses cette traduction : « qui fait tout naître, • |>our l'adjectif viçpatatha, en sanscrit viçvatata. Quant à la particule conjonctive tcha qui suit cet adjectif, je ne pense pas quelle soit destinée à marquer la présence d'un nouvel objet d'invocation-; elle unit seulement l'idée de « qui produit tout » avec le sujet de la lune dans son plein ; c'est comme si l'on disait : « la lune pleine « et qui fait tout naître; • elle est destinée à marquer d'une manière plus précise un rapport que nous verrons plus d'une fois indiqué entre la lune (dépositaire des germes) et la production des choses, sur laquelle les Parses lui attribuent une influence directe. J'ai cru, d'après cette analyse, pouvoir négliger cette particule dans ma traduction. Les autres mots de notre texte présentent les variantes ordinaires. Le n" 6 S lit et il faut lire achaonê comme dans les deux Yaçnas zend-sanscrits : le J» ô de notre Vcndidadsadé me paraît fautif. Les manuscrits que nous venons de citer lisent avec notre Vcndidad-sadé asahc ; c'est achahê qu'il faut écrire avec le n° 6 S. Au reste, nous traduirons, en conservant en grande partie l'interprétation d'Anquetil : • J'invoque, je célèbre la pleine lune qui fait tout naître, (génie) « pur, maître de pureté. » " Pinini, VI, i, 3-;.

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. *g4 XXI. •JOü/O^ .4mqui(TRADUCTION DE NÉH10SE.NGB. MM^AllfH JTÇ3T?R gpgui^q i ïfimt ^TT^mr^ h nM'^i^ninW ijuziw4 «jw$ i M '" (Ms. Anq. n* a F. pag. 10.) TRADUCTION DANQUETIL. « J'invoque et je célèbre les Gâhanbars saints et grands, Me- dïozercm.... (qui est) saint, pur et grand ,M. » "* VARIANTES DE LA TRADUCTION DE RÉRIOSENGH. Les deux premiers mots formant l'invocation sont écrits comme au paragraplie précédent par les deux manuscrits. Le n° 3, p. 6 , oublie le viràma après le n final de GaliambArân. Le n* a a yurumn, et le n* 3 aussi fautivement gurum. Ce dernier ms. répète deux fois par erreur samaya. U lit samutchtchayâl au lieu de samutchtchayân : le n* a parait, au premier coup d'œil, suggérer cette lecture. Le n° 3 lit fautivement jrrc/jpndm , nous suivons le n* a. Le n* 3 omet le commencement du nom du Gâlianbar, il n'en donne que djartimanàmanum ; le n* a a aussi ruUnanam , nous rétablissons l'4 long. Le n* 3 oublie le signe de l'accusatif aprè.» panyâtmakarh ; il écrit encore âkâsasya. Le u*a avait primitivement yhanakâlam ; une main moderne a mis audessus de la ligne un petit 7 la à j>eine re connaissable. Or, le n* 3 écrit également ghana, moins la correction intetiinéairc ; ce qui pourrait fournir une nouvelle preuve qu'il a été copié sur le n* a et avaut que la correction eût été faite. ,l# Zend Avala, tom. I, a* part. pag. 84 Digitized by Google

CHAPITRE I. j95 Ce paragraphe et les six autres qui vont le suivre ne se trouvent ni à cette place, ni rédigés en ces termes, dans le Vendidad-sadé lithographié; mais ils font partie du Yaçna proprement dit, et, à ce titre, nous avons dû les rétablir dans notre Commentaire. On peut les comparer au premier chapitre du Vispered, qui commence à la page 6 du Vendidad-sadé lithographié. C'est à ce premier chapitre que j'ai emprunté la traduction d'Anquetil donnée ici; les points indiquent que les paragraphes du Vispercd ont subi quelques suppressions; et, en effet, l'invocation des génies qui va suivre n'est qu'en abrégé dans le Yaçna , comme Anquetil l'a fait remarquer lui-mêm'e 1M. Nous n'avons donc eu, pour établir le texte de ce paragraphe, que les trois manuscrits du Yaçna , et nous n'avons pu nous servir du Vendidadsadé que d'une manière partielle. D'un autre côté, n'étant pas astreints, comme nous le sommes par notre plan pour les autres parties du Yaçna, à suivre un manuscrit que nous prenons pour base, mais dont nous critiquons les leçons, nous avons directement établi le texte de nos paragraphes tel que la comparaison des manuscrits nous autorise à le lire. Nous écrivons donc acltahê avec le n" 6 S, au lieu de des deux autres Yaçnas; mais nous séparons par un point jappai) et jyui «gga>, ce que ne fait pas le n° 6 S. Le seul mot de ce paragraphe qui nous soit inconnu, le nom du Gâhanbar invoqué, se compose de deux parties dont la première, maidhyôi, n'est lue maidltyô (au nominatif) que dans le n" 3 S; elle est séparée par un point de zarcmayâi, excepté dans le n" a F. Le mot qui forme la seconde partie du composé est lu ammj zaramayâi dans le n* 6 S. Cette leçon ne diffère de celle qui est le plus généralement adoptée, que par l'emploi de la voyelle i pour a , dont elle n'est souvent qu'une dégradation. ,M Zend Avesta, loin. 1 , 2* part. pag. 84, noie i. Digitized by Google

Ce paragraphe et les six autres qui vont le suivre ne se trouvent ni à cette place, ni rédigés en ces termes, dans le Vendidad-sadé lithographié; mais ils font partie du Yaçna proprement dit, et, à ce titre, nous avons dû les rétablir dans notre Commentaire. On peut les comparer au premier chapitre du Vispered, qui commence à la page 6 du Vendidad-sadé lithographié. C'est à ce premier chapitre que j'ai emprunté la traduction d'Anquetil donnée ici; les points indiquent que les paragraphes du Vispered ont subi quelques suppressions; et, en effet, l'invocation des génies qui va suivre n'est qu'en abrégé dans le Yaçna, comme Anquetil l'a fait remarquer lui-même [151]. Nous n'avons donc eu, pour établir le texte de ce paragraphe, que les trois manuscrits du Yaçna, et nous n'avons pu nous servir du Vendidad-sadé que d'une manière partielle. D'un autre côté, n'étant pas astreints, comme nous le sommes par notre plan pour les autres parties du Yaçna, à suivre un manuscrit que nous prenons pour base, mais dont nous critiquons les leçons, nous avons directement établi le texte de nos paragraphes tel que la comparaison des manuscrits nous autorise à le lire. Nous écrivons donc *achahé* avec le n° 6 S, au lieu de  des deux autres Yaçnas; mais nous séparons par un point  et  , ce que ne fait pas le n° 6 S.

Le seul mot de ce paragraphe qui nous soit inconnu, le nom du Gâhanbar invoqué, se compose de deux parties dont la première, *maidhyôi*, n'est lue  *maidhyô* (au nominatif) que dans le n° 3 S; elle est séparée par un point de *zarĕmayâi*, excepté dans le n° 2 F. Le mot qui forme la seconde partie du composé est lu  *zaramayâi* dans le n° 6 S. Cette leçon ne diffère de celle qui est le plus généralement adoptée, que par l'emploi de la voyelle *ĕ* pour *a*, dont elle n'est souvent qu'une dégradation.

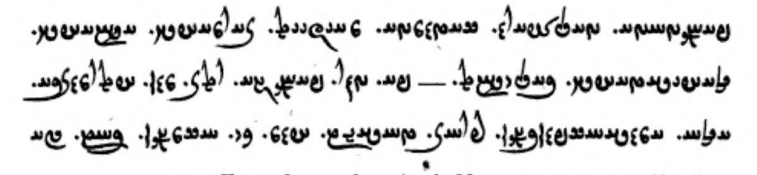
[151] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part. pag. 84, note 1.

Digitized by Google

296 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Ici, c'est à l'étymologie de déterminer si £ est scheva, ou bien s'il représente a; car, dans le premier cas, le thème primitif serait zarémaya pour zarmaya; dans le second, il serait zaramaya. La réunion de ces deux mots dont les Parses ont fait un nom propre, se prête, selon Anquetil, à deux sens très-différents l'un de l'autre; il les traduit, en effet, par « grand et d'or, » ou par «qui adoucit, qui affaiblit ,5Î. » Rien dans le rôle de ce génie n'offre le moindre rapport avec la signification qu' Anquetil donne de son nom, si ce n'est que les mots * qui. adoucit • semblent se rapporter à un autre emploi du mot Medïozerem, lequel désigne aussi, au rapport des Parses, une espèce d'huile qui sert de breuvage aux bienheureux; c'est môme de ce dernier emploi du mot que les Parses dérivent le nom donné au Gêhanbar 155. Nous ne trouvons pas plus de secours dans la glose de Nérioscngh, qui détermine seulement le rôle cosmogonique de Medïozerem; car après avoir défini d'une manière générale les Gâhanhars, par « les réunions des temps , les époques de la création des choses « créées, » il ajoute que Medïozerem est l'époque de la création de l'éther. Cette donnée s'accorde parfaitement avec celles de l'Afrin du Gâhanbar, morceau écrit en pazend, et entremêlé de quelques citations de l'Avcsta. Voici la partie de cet Afrin qui se rapporte le plus directement au nom qui nous occupe; elle commence par la citation tronquée d'un texte zend, qui donne le nombre de jours que comprend la période désignée par le nom de Gâhanbar Medïozerem. •YO •)£« t ,M Zend Avesta , tom. II. pag. 8a, note 3. lices des Manuscrits , pag. xv ; loin. II, p. 39^. *w Zend Avala, tom. I, a* part., Ao- note 4

Ici, c'est à l'étymologie de déterminer si *ĕ* est *scheva*, ou bien s'il représente *a;* car, dans le premier cas, le thème primitif serait *zarĕmaya* pour *zarmaya;* dans le second, il serait *zaramaya.*

La réunion de ces deux mots dont les Parses ont fait un nom propre, se prête, selon Anquetil, à deux sens très-différents l'un de l'autre; il les traduit, en effet, par « grand et d'or, » ou par « qui adoucit, qui affaiblit [152]. » Rien dans le rôle de ce génie n'offre le moindre rapport avec la signification qu'Anquetil donne de son nom, si ce n'est que les mots « qui adoucit » semblent se rapporter à un autre emploi du mot *Mediozerem*, lequel désigne aussi, au rapport des Parses, une espèce d'huile qui sert de breuvage aux bienheureux; c'est même de ce dernier emploi du mot que les Parses dérivent le nom donné au Gâhanbar [153]. Nous ne trouvons pas plus de secours dans la glose de Nériosengh, qui détermine seulement le rôle cosmogonique de Mediozerem; car après avoir défini d'une manière générale les Gâhanbars, par « les réunions des temps, les époques de la création des choses « créées, » il ajoute que Mediozerem est l'époque de la création de l'éther. Cette donnée s'accorde parfaitement avec celles de l'Afrin du Gâhanbar, morceau écrit en pazend, et entremêlé de quelques citations de l'Avesta. Voici la partie de cet Afrin qui se rapporte le plus directement au nom qui nous occupe; elle commence par la citation tronquée d'un texte zend, qui donne le nombre de jours que comprend la période désignée par le nom de *Gâhanbar Mediozerem.*



[152] *Zend Avesta*, tom. II, pag. 82, note 3.

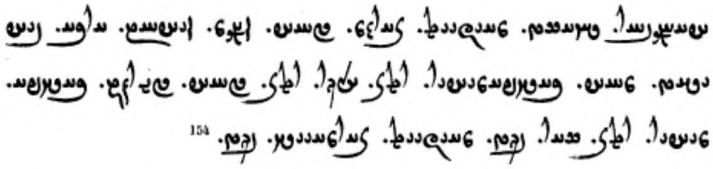
[153] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part., *Notices des Manuscrits*, pag. xv; tom. II, p. 394, note 4.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.96% accurate

CHAPITRE I. 597 * tyjj -4>1 jujj .çoajju^y ••"«^5 -ï^' ^01 •o»"Qi_^y .W^ejjü^ -ty^e t“njJ 151 .£*) .jyjiuÇ^ .j«£t XüijÇ Ce passage est traduit de la manière suivante par Anquctil : < (Au • bout de) quarante-cinq (jours est le Gibanbar) Medïoierem, (dans « le mois) Ardibehescbt, (du jour Kliorscbid au jour) Dèe (pé-mchcr). « En quarante-cinq jours, moi Ormuzd, avec les Amscbaspands, j'ai u* Ms. Anq. n* 3 S, pag. 38a. Le ms. lit tchithward, je rétablis tchalhtrarc que je crois plus correct. Je lis de même dathuchâ, au lieu de daihtuô du manuscrit. Je ne m'éloigne encore de la lecture du n“ 3 qu'en deux points : i* en lisant tchèr au lieu de tchèU (quarante), le aeod ne possédant pas ce caractère U que le pazend imite du pehlvi ; 3° en lisant bût et non bât , les copistes employant indilTércmmenl à la fui des mots t ou /;enfm, en séparant le dernier but par un point du mot précédent sarmayê. Le n° 4 F. pag. a5i, autre manuscrit qui contient les lesrhts, s'accorde avec le n“ 3 S d'une manière remarquable : il réunit en un mot les deux parties des noms d 'Ardîbchescht et de Ducpumihir, la seconde fois que ce mot se présente. Il lit encore ma idhydi. Au reste, le seul mot de ce texte qui mérite attention, est tchathwarcça tem , que l'on trouve uniformément écrit de cette manière, soit en deux mots, soit en un. Comparé nu sanscrit, le mol tchathware, dans lequel IV final est tcheva, offre quelque intérêt en ce qu’il suit plutôt l'analogie des formes qui. comme le latin quatuor et le gothique fidI. vôr, développent le thème tchatur, Le zend n’a pas tchatur pur; il n'a que tchathuarè, qui , dans la déclinaison , devient régulièrement tchathicArâ (nom. plur. masc.), et tchathru, qui sert concurremment avec tchathware dans les composés, mais qui est souvent employé à part, et qui répond alors au thème tchatur. On voit claire ment que tchathru n’est autre chose que tchatur, dont la voyelle est déplacée, de sorte que la liquide r tombe sur la dentale, cl la force de se changer en aspirée. Ainsi , en même temps que l'on trouve dans les textes tchathware zaÿhra (quadrupède), on voit tchathrutchachma (qui a quatre yeux), tchathrugaocha (qui a quatre oreilles) , tekathramâhya (de quatre mois), et tchathnulaça (quatorzième). Mais je ne me souviens pas d'avoir vu tchathruçata pour quurante. Le mol thehatur se développe devant fata.iion pas autant toutefois qu’en sanscrit, où tcha tvâri... se présenté sous la forme d’un pluriel neutre. Le «end ne connaît pas non plus l'insertion de la nasale

qui, dans ce nom de nombre, ainsi que dans quelque» autres, précède le çata (çat) final. 38



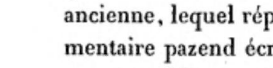
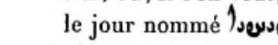
Ce passage est traduit de la manière suivante par Anquetil : « (Au « bout de) quarante-cinq (jours est le Gâhanbar) Mediozerem, (dans « le mois) Ardibehescht, (du jour Khorschid au jour) Dée (pé-meher). « En quarante-cinq jours, moi Ormuzd, avec les Amschaspands, j'ai

[154] Ms. Anq. n° 3 S, pag. 382. Le ms. lit *tchithwarĕ*, je rétablis *tchathwarĕ* que je crois plus correct. Je lis de même *dathuchô*, au lieu de *dathusô* du manuscrit. Je ne m'éloigne encore de la lecture du n° 3 qu'en deux points : 1° en lisant *tchèr* au lieu de *tchèll* (quarante), le zend ne possédant pas ce caractère *ll* que le pazend imite du pehlvi ; 2° en lisant *bât* et non *bâṭ*, les copistes employant indifféremment à la fin des mots *ṭ* ou *t* ; enfin, en séparant le dernier *bât* par un point du mot précédent *zarmayê*. Le n° 4 F, pag. 251, autre manuscrit qui contient les Ieschts, s'accorde avec le n° 3 S d'une manière remarquable : il réunit en un mot les deux parties des noms d'*Ardibehescht* et de *Daépamihir*, la seconde fois que ce mot se présente. Il lit encore *maidhyôi*. Au reste, le seul mot de ce texte qui mérite attention, est *tchathwarĕçatĕm*, que l'on trouve uniformément écrit de cette manière, soit en deux mots, soit en un. Comparé au sanscrit, le mot *tchathwarĕ*, dans lequel l'*ĕ* final est *scheva*, offre quelque intérêt en ce qu'il suit plutôt l'analogie des formes qui, comme le latin *quatuor* et le gothique *fidvór*, développent le thème *tchatur*. Le zend n'a pas *tchatur* pur ; il n'a que *tchathwarĕ*, qui, dans la déclinaison, devient régulièrement *tchathwârô* (nom. plur. masc.), et *tchathru*, qui sert concurremment avec *tchathwarĕ* dans les composés, mais qui est souvent employé à part, et qui répond alors au thème *tchatur*. On voit clairement que *tchathru* n'est autre chose que *tchatur*, dont la voyelle est déplacée, de sorte que la liquide *r* tombe sur la dentale, et la force de se changer en aspirée. Ainsi, en même temps que l'on trouve dans les textes *tchathwarĕzaŋhra* (quadrupède), on voit *tchathrutchachma* (qui a quatre yeux), *tchathrugaocha* (qui a quatre oreilles), *tchathrumâhya* (de quatre mois), et *tchathrudaça* (quatorzième). Mais je ne me souviens pas d'avoir vu *tchathruçata* pour *quarante*. Le mot *thchatur* se développe devant *çata*, non pas autant toutefois qu'en sanscrit, où *tchatvâri*... se présente sous la forme d'un pluriel neutre. Le zend ne connaît pas non plus l'insertion de la nasale qui, dans ce nom de nombre, ainsi que dans quelques autres, précède le *çata* (çat) final.

Digitized by Google

 « bien travaillé : j’ai donné le ciel; j'ai ensuite célébré le Gâhanbar155, « et lui ai donné le nom de G.lli Medîozerem. Dans le mois Ardi* behescht, prenant du jour Dée pé-mehcr au jour Kborscbid (du « i5 au 1 1), le jour Dée pé-meherà la lin, c’est le Medîozerem lis. » Il appartient aux personnes familiarisées avec les dialectes modernes de la Perse de déterminer si Anquctil a, comme je le crois, fidèlement traduit les phrases pazendes, ainsi qu’il les nomme, de ce passage. Cependant il est encore, même dans ces phrases, assez de traces de zend pour que nous soyons excusables de les avoir citées dans un travail spécialement consacré à l'ancienne langue de l’Arie. Le commencement de ce morceau est évidemment emprunté à un texte zend ; mais la source n’en est pas indiquée, et le texte lui-même n’est pas complet. Littéralement rendu en latin, il signifie : « quin« que et quadraginta Maidhyozarmæ puritatis excellente creatoris. » La tradition conservée dans le commentaire pazend nous apprend qu’ici Acliavahista est le nom du second mois de l’année persane ancienne, lequel répond au mois d’avril, selon Ilyde, et que le commentaire pazend écrit ço-iyjyu) Arda b i Inst. Le titre de créateur, ou, si l’on veut, de donateur, désigne, selon la même autorité, le jour nommé Daépa mihir, ou, comme l'écrit Anquctil, Dée pè-meher. Ce mot signifie • le créateur sur Millira, ou qui » précède Mithra. • 11 est facile de reconnaître que, pour trouver ces désignations diverses dans le texte zend précité, il est absolument besoin d'avoir recours à la tradition; car le texte lui-même ne donne qu'une série de mots mis au génitif, et dont le sens est tel que nous i’avons exli* Anquctil écrit invariablement Gdhan bar, le mot que les fragment» pazend» qui composent le second volume du Zend Avesta, lisent, comme on le voit par le texte précité , Gahanbàr. S’il faut en croire Hydc, l'orthographe véritable devrait être GâlidnW r, c'est-à-dire lemporam vices. Voyez les remarques qu’il a faites à ce sujet, Vet. Per$. liehy. etc. pag. 16a, ed. 1760. On trouve souvent dans les lest lits pazend» Gèhbdr et Gahbâr. m Zend Avesta, tom. Il, pag. 8a Digitized by Google

« bien travaillé : j'ai donné le ciel; j'ai ensuite célébré le Gâhanbar[155], « et lui ai donné le nom de Gâh Medïozerem. Dans le mois Ardi- « behescht, prenant du jour Dée pé-meher au jour Khorschid (du « 15 au 11), le jour Dée pé-meher à la fin, c'est le Medïozerem[156]. »

Il appartient aux personnes familiarisées avec les dialectes modernes de la Perse de déterminer si Anquetil a, comme je le crois, fidèlement traduit les phrases pazendes, ainsi qu'il les nomme, de ce passage. Cependant il est encore, même dans ces phrases, assez de traces de zend pour que nous soyons excusables de les avoir citées dans un travail spécialement consacré à l'ancienne langue de l'Arie. Le commencement de ce morceau est évidemment emprunté à un texte zend; mais la source n'en est pas indiquée, et le texte lui-même n'est pas complet. Littéralement rendu en latin, il signifie : « quin- « que et quadraginta Maidhyozarmæ puritatis excellentis creatoris. » La tradition conservée dans le commentaire pazend nous apprend qu'ici *Achavahista* est le nom du second mois de l'année persane ancienne, lequel répond au mois d'avril, selon Hyde, et que le commentaire pazend écrit  *Arda bihist*. Le titre de *créateur*, ou, si l'on veut, de *donateur*, désigne, selon la même autorité, le jour nommé  *Daépamihir*, ou, comme l'écrit Anquetil, *Dée pé-meher*. Ce mot signifie « le créateur sur Mithra, ou qui « précède Mithra. »

Il est facile de reconnaître que, pour trouver ces désignations diverses dans le texte zend précité, il est absolument besoin d'avoir recours à la tradition; car le texte lui-même ne donne qu'une série de mots mis au génitif, et dont le sens est tel que nous l'avons ex-

[155] Anquetil écrit invariablement *Gâhanbar*, le mot que les fragments pazends qui composent le second volume du Zend Avesta, lisent, comme on le voit par le texte précité, *Gahanbâr*. S'il faut en croire Hyde, l'orthographe véritable devrait être *Gâhânbâr*, c'est-à-dire *temporum vices*. Voyez les remarques qu'il a faites à ce sujet, *Vet. Pers. Relig.* etc. pag. 162, ed. 1760. On trouve souvent dans les Iesthts pazends *Gehbâr* et *Gahbâr*.

[156] *Zend Avesta*, tom. II, pag. 82.

Digitized by Google

CHAPITRE I. a99 prime. Le commentaire pazend détermine encore de quelle manière il faut entendre le nombre de quarante-cinq du texte. Ce sont des jours, d'une part; et de l'autre, ce nombre indique une durée. Anquetil a proposé, pour le verbe gfo1 g), une autre interprétation en note : « je me suis donné la peine d'agir, ou j'ai « opéré beaucoup, avec grandeur151. » Nous reconnaissons dans Idsit une forme dérivée du radical zend las, pour le sanscrit lakch, dont il a déjà été parlé plus haut; nous avons proposé de rattacher à ce radical lakch (devenu lach), le grec TiGtu : il vaudrait mieux y rapporter Tiirçoi, d'où TtKrur , qui a exactement le même sens que le sanscrit lakchan. La création du ciel est bien clairement indiquée dans notre fragment pazend, comme dans la glose de Nérioscngh qui a donné lieu à cette digression : évidemment ces renseignements divers sont puisés aux mêmes sources. Quant au nom même du génie qui nous occupe, la comparaison du texte do l'Afrin du Gâhanbar avec celui de notre Yaçna donne lieu à une question que nous devons examiner ici. Nous avons vu ' que, selon le Yaçna, le nom de Medïozercm avait l'apparence d'un dérivé, formé du suffixe ya . maidhyôi zarcma-yài. Dans le texte de l'Afrin précité, au contraire, ce même nom se montre sous une forme primitive maidhyà zarma-hê. Il ne s'agit pas en ce moment de l'orthographe maidhyâi ou maidhyô; ce point sera examiné tout à l'heure. Ce que uous voulons constater ici, c'est que la seconde partie du nom zend de Medïozerem est, selon l'Afrin, zarma, selon le Yaçna, zarémaya. Or cette remarque, que n'a pas faite Anquctil, a quelque importance dans la question qui nous occupe; car il peut en résulter que le Gâhanbar dit Medïozercm porte deux noms dans les textes zends. Ne serait-il pas possible de saisir une différence dans l'emploi de ces deux noms? La différence ne peut-elle pas venir du double rôle assigné aux Gâhanbars par Anquetil, qui en ce point ne fait que suivre la tradition des Parses? Par le mot Gdhanw Zend Avtsta, loin. U, pag. 8a , note 4 38.

 bar les Parscs désignent, en effet, 1“ les six époques pendant lesquelles Ormuzd a créé le monde; a“ six fêles de cinq jours chacune, instituées par Djemschid en mémoire de ces six époques. Anquetil, dans son Zcnd Avcsta, n’a pas indiqué suffisamment cette distinction; et quoiqu’il connût très-bien la différence que nous venons de rappeler, il n’a pas éprouvé le besoin de déterminer d’une manière précise, dans chaque passage donné, s’il s’agit de l’époque cosmogonique et divine, ou de la période humaine qui la représente dans l’année, et qui est destinée à en célébrer le souvenir. 11 résulte de là beaucoup de vague, et même de la confusion dans ses énoncés; mais je ne crois pas que la faute vienne de lui seul : elle me paraît également appartenir aux Parscs. Les textes du Zcnd Avesta, relatifs aux Gâhanbars, sont d’ailleurs trop peu nombreux pour qu’on puisse toujours, par la comparaison des divers passages, arriver à déterminer s'ils veulent parler de tel ou tel Gihanbar, considéré comme l’une des époques de la création (hypothèse qui me paraît de beaucoup la plus vraisemblable), ou comme l’une des fêtes commémoratives de la période correspondante pendant laquelle Ormuzd a créé. Nous n’avons pas l’avantage de posséder, pour la totalité du Zcnd Avesta, un commentaire comme celui de Nériosengh, commentaire qui, malgré ses imperfections, contient tant de renseignements précieux, et qui nous apprend, entre autres choses, qu’ici le ydirya mçtidliyài zarcmaya désigne l’une des époques de la création des choses, et en particulier celle de la création de l’éther ou du ciel. Les textes cependant devraient fournir les moyens de sortir de cette difficulté, et l’on désirerait trouver une distinction entre les Gâhanbars désignant les époques du monde, et les Gâhanbars indiquant les fêtes destinées à célébrer ces époques. Si le passage précité de l'Afrin du Gâhanbar n’est pas altéré, la solution pourrait se trouver dans la comparaison de ce texte avec celui du Yaçna. Le premier nous donne maidhyû zarma comme le nom de la période penDigitized by Google

bar les Parses désignent, en effet, 1° les six époques pendant lesquelles Ormuzd a créé le monde; 2° six fêtes de cinq jours chacune, instituées par Djemschid en mémoire de ces six époques. Anquetil, dans son Zend Avesta, n'a pas indiqué suffisamment cette distinction; et quoiqu'il connût très-bien la différence que nous venons de rappeler, il n'a pas éprouvé le besoin de déterminer d'une manière précise, dans chaque passage donné, s'il s'agit de l'époque cosmogonique et divine, ou de la période humaine qui la représente dans l'année, et qui est destinée à en célébrer le souvenir. Il résulte de là beaucoup de vague, et même de la confusion dans ses énoncés; mais je ne crois pas que la faute vienne de lui seul: elle me paraît également appartenir aux Parses. Les textes du Zend Avesta, relatifs aux Gâhanbars, sont d'ailleurs trop peu nombreux pour qu'on puisse toujours, par la comparaison des divers passages, arriver à déterminer s'ils veulent parler de tel ou tel Gâhanbar, considéré comme l'une des époques de la création (hypothèse qui me paraît de beaucoup la plus vraisemblable), ou comme l'une des fêtes commémoratives de la période correspondante pendant laquelle Ormuzd a créé. Nous n'avons pas l'avantage de posséder, pour la totalité du Zend Avesta, un commentaire comme celui de Nériosengh, commentaire qui, malgré ses imperfections, contient tant de renseignements précieux, et qui nous apprend, entre autres choses, qu'ici le *yâirya maidhyôi zarĕmaya* désigne l'une des époques de la création des choses, et en particulier celle de la création de l'éther ou du ciel.

Les textes cependant devraient fournir les moyens de sortir de cette difficulté, et l'on désirerait trouver une distinction entre les Gâhanbars désignant les époques du monde, et les Gâhanbars indiquant les fêtes destinées à célébrer ces époques. Si le passage précité de l'Afrin du Gâhanbar n'est pas altéré, la solution pourrait se trouver dans la comparaison de ce texte avec celui du Yaçna. Le premier nous donne *maidhyó zarma* comme le nom de la période pen-

Digitized by Google

CHAPITRE I. 3oi dant laquelle Ormuzd créa le ciel. Cette période, comme toutes celles de la même espèce, doit être contenue dans une année de trois cent soixante-cinq jours, et sa durée est de quarante-cinq jours. S'il faut en croire l'interprète parsc du texte zend que nous avons cité, le mot vahislahé désigne ici, comme nous l'avons dit tout à l'heure, le mois Ardibehescht ou le second mois de l'année persane, et le terme des quarante-cinq jours est marqué par le mot dathuchô, pris comme nom du quinzième jour de chacun des mois persans. Certainement nous ne pouvons affirmer que l'interprète parse n'ait point forcé ici le sens des mots zends qu'il cite. On peut dire cependant que son explication paraît très-plausible, et il y a tout lieu de croire que dans le texte original où il a trouvé ces mots, il était question, i° de la détermination de la durée de la période dite maidhyâ zarma; a" du nom même de cette période; 3" des noms du mois et du jour auxquels aboutit cette période. Si les mots zends précités avaient été, au moins quant à leur application, choisis et rassemblés d'une manière systématique par l'auteur de l'Afrin du Gâhanbar, on ne comprendrait plus pourquoi ces mots sont donnés au génitif; la forme désinentiellc qu'ils ont gardée au milieu d'un texte qui se distingue par l'absence presque complète de désinences, est à mes yeux une preuve assez forte de leur originalité. La conclusion que je crois pouvoir tirer de ces remarques, c'est que cette indication du nom zend du Gâhanbar Medïozercm n'est pas de la même date que le morceau pazend qui nous l'a conservée; qu'elle est antérieure à la rédaction de ce morceau; conséquemment, enfin, que les textes zends ont dû contenir des renseignements sur les six époques de la création et sur les périodes qui les représentent dans l'année. Cette observation peut ne pas paraître inutile, si l'on se rappelle que l'on chercherait peut-être vainement dans le Zend Avesta d'autres indications sur la forme ancienne de l'année persane. Or, les données qui constituent de fonds du présent paragraphe et des cinq autres qui le suivent, contiennent quelques-uns

dant laquelle Ormuzd créa le ciel. Cette période, comme toutes celles de la même espèce, doit être contenue dans une année de trois cent soixante-cinq jours, et sa durée est de quarante-cinq jours. S'il faut en croire l'interprète parse du texte zend que nous avons cité, le mot *vahistahé* désigne ici, comme nous l'avons dit tout à l'heure, le mois Ardibehescht ou le second mois de l'année persane, et le terme des quarante-cinq jours est marqué par le mot *dathuchô*, pris comme nom du quinzième jour de chacun des mois persans. Certainement nous ne pouvons affirmer que l'interprète parse n'ait point forcé ici le sens des mots zends qu'il cite. On peut dire cependant que son explication paraît très-plausible, et il y a tout lieu de croire que dans le texte original où il a trouvé ces mots, il était question, 1° de la détermination de la durée de la période dite *maidhyô zarma;* 2° du nom même de cette période; 3° des noms du mois et du jour auxquels aboutit cette période. Si les mots zends précités avaient été, au moins quant à leur application, choisis et rassemblés d'une manière systématique par l'auteur de l'Afrin du Gâhanbar, on ne comprendrait plus pourquoi ces mots sont donnés au génitif; la forme désinentielle qu'ils ont gardée au milieu d'un texte qui se distingue par l'absence presque complète de désinences, est à mes yeux une preuve assez forte de leur originalité.

La conclusion que je crois pouvoir tirer de ces remarques, c'est que cette indication du nom zend du Gâhanbar Mediozerem n'est pas de la même date que le morceau pazend qui nous l'a conservée; qu'elle est antérieure à la rédaction de ce morceau; conséquemment, enfin, que les textes zends ont dû contenir des renseignements sur les six époques de la création et sur les périodes qui les représentent dans l'année. Cette observation peut ne pas paraître inutile, si l'on se rappelle que l'on chercherait peut-être vainement dans le Zend Avesta d'autres indications sur la forme ancienne de l'année persane. Or, les données qui constituent le fonds du présent paragraphe et des cinq autres qui le suivent, contiennent quelques-uns

Digitized by Google

 des éléments de cette année, extraits, comme nous le supposons, des livres zends eux-mêmes, et conservés dans la langue de ces livres. La réunion des Gàhanbars forme une année de trois cent soixante-cinq jours. L'examen des six textes relatifs à ces époques nous donne, pour six mois, les mêmes noms que ceux que leur assignent les Parses. On y voit encore que chacun des jours du mois portait le nom d'un génie, qui marquait la place de ce jour dans le mois même. Enfin l'existence des cinq Gâlhâs indique, comme nous le verrons, celle des cinq jours épagomènes. Si le nom de maidhyà zarma est, selon l'Afrin, celui de la période pendant laquelle les Parses pensent qu'Ormuzd créa le ciel, on pourrait supposer que celui de maidhyôi zarimaya sert à désigner la fête de cinq jours consacrée au souvenir de cette période; car maidhyôi zarimaya est un adjectif régulièrement dérivé du premier nom, et dont le sens est : ■ relatif à Mcdïozerem. » Je n'ignore pas qu'on peut dire contre cette supposition, qu'elle est aussi inconnue à Nérioscngh qu'à Anquetil, et que c'est un seul et même terme générique, yàirya (primitivement annuel), qui désigne en zend et la période de la création, et la fête de cinq jours destinée à la célébrer. Mais si les Tarses ont pu se contenter du nom de yâirya pour désigner en général l'ensemble de ces périodes divines et de celles qui les représentent dans l'année, il n'est pas pour cela démontré que la même chose ait eu lieu pour le nom spécial de chacune des six époques, et le rapprochement des formes zarimaya et zarma donne un certain degré de vraisemblance à la précédente explication. J'avoue toutefois que je voudrais, pour l'admettre définitivement, trouver dans un plus grand nombre de textes l'orthographe zarcma opposée à celle de zarimaya. Jusqu'ici la première de ces deux formes est de beaucoup la plus rare, et son authenticité n'est pas assez solidement établie pour qu'on puisse croire, sans restriction, à son existence dans la langue zcndc. Aussi devra-t-on, dans le cas où l'interprétation proposée ne serait pas admise, regarder la forme zarmahi comme

 une corruption de zarmayihê, qui serait l'orthographe régulière; et comme il n'est pas aisé de rendre compte d'une altération aussi forte par les lois de la langue zende seule, on sera conduit à supposer que zarmahê a etc formé après coup du pazend zarëm . descendant luimême du zend zarcmaya, k l'accusatif zarémaêm. J'ajouterai qu'il faudra étendre cette supposition à deux autres passages du Vispcred où le mot zarama, ou bien zaréma, est donné sans aucune marque de dérivation 1M. Aux difficultés que nous venons d'exposer se joint celle que présente l'explication étymologique de ce mot. La question de savoir s'il faut lire maiilhyô (médius), ou maidhyâi (in medio), dépend du sens qu'on devra attacher à zarëmayâi ; elle est d'ailleurs peu importante. Mais ce sens lui-même n'est pas aisé à découvrir: la comparaison du zend avec le sanscrit ne nous apprend rien sur le mot zarma, en supposant que ce mot existe. Quant à zarcmaya, ou peut le comparer au sanscrit harmya (palais); toutefois il devient nécessaire de su[>poser que l'orthographe primitive de notre mot zend est zarémya, et que la syllabe aya est le résultat d'une erreur des copistes. La réunion des deux mots maidhyâi zarémya doit former un adjectif possessif signifiant ; • qui a sa demeure au milieu; • mais ce sens est trop vague pour être admis en l'absence d'autres preuves. Si zarémaya est, comme je le crois, la forme véritable et primitive de m Vendidad-tadi , psg. 16 et y3. Je crois utile d'ajouter ici quelques-unes des orthographes du nom de Medïoterem, que l'on rencontre dans divers fragments tends ou paient! s , tels que l'Afergan du Gâlianbar, morceau qui se trouve dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Je le rencontre au même cas que dans notre texte , dans les mss. suivants : maidhyô zaramayahê, n" 4 F. p. 1 85 , et n" 3 S, p. 353 ; maidhyô zaramayêhè, n" 4 F, p. 188, et n' 3 S. p. 353 cl 354 ; maidhyô zarëmayihi , n* 4 S, p. 73, n* t5 S. loi. a4o. et n* 5 F, pag. 60; maidhyôi zanmayêhi , n" i5 S, loi. a4l maidhyô zarmayéhê , a" i5 S, fol. a4i C* et v*. le même mol est écrit, à l'accusatif, maidhyô zarrniaêm , n* 4 S, pag. 70, et n* i5 S, fol. a4a r*. maidhyô zararnem , n* 3 S, p. 353, et n" 4 F, p. 186 ; mai rftjH zarémém, n0 i5 S, fol. a 4a r*; ma idliyâi zarémaêm , n* 5 F, pag. 57. La comparaison de ccs variantes montre suffisamment que les manuscrits préfèrent l'orthographe zaramaya.

une corruption de *zarmayêhê*, qui serait l'orthographe régulière; et comme il n'est pas aisé de rendre compte d'une altération aussi forte par les lois de la langue zende seule, on sera conduit à supposer que *zarmahê* a été formé après coup du pazend *zarĕm*, descendant lui-même du zend *zarĕmaya*, à l'accusatif *zarĕmaêm*. J'ajouterai qu'il faudra étendre cette supposition à deux autres passages du Vispered où le mot *zarama*, ou bien *zarĕma*, est donné sans aucune marque de dérivation[158].

Aux difficultés que nous venons d'exposer se joint celle que présente l'explication étymologique de ce mot. La question de savoir s'il faut lire *maidhyô* (medius), ou *maidhyôi* (in medio), dépend du sens qu'on devra attacher à *zarĕmayâi*; elle est d'ailleurs peu importante. Mais ce sens lui-même n'est pas aisé à découvrir: la comparaison du zend avec le sanscrit ne nous apprend rien sur le mot *zarma*, en supposant que ce mot existe. Quant à *zarĕmaya*, on peut le comparer au sanscrit हर्म्य *harmya* (palais); toutefois il devient nécessaire de supposer que l'orthographe primitive de notre mot zend est *zarĕmya*, et que la syllabe *aya* est le résultat d'une erreur des copistes. La réunion des deux mots *maidhyôi zarĕmya* doit former un adjectif possessif signifiant : « qui a sa demeure au milieu; » mais ce sens est trop vague pour être admis en l'absence d'autres preuves. Si *zarĕmaya* est, comme je le crois, la forme véritable et primitive de

[158] *Vendidad-sadé*, pag. 16 et 73. Je crois utile d'ajouter ici quelques-unes des orthographes du nom de Mediozerem, que l'on rencontre dans divers fragments zends ou pazends, tels que l'Afergan du Gâhanbar, morceau qui se trouve dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Je le rencontre au même cas que dans notre texte, dans les mss. suivants : *maidhyô zaramayahê*, n° 4 F, p. 185, et n° 3 S, p. 353; *maidhyô zaramayêhê*, n° 4 F, p. 188, et n° 3 S, p. 353 et 354; *maidhyô zarĕmayêhê*, n° 4 S, p. 73, n° 15 S, fol. 240, et n° 5 F, pag. 60; *maidhyôi zarĕmayêhê*, n° 15 S, fol. 241 *v°*; *maidhyô zarmayêhê*, n° 15 S, fol. 241 *r°* et *v°*. Le même mot est écrit, à l'accusatif, *maidhyô zarĕmaêm*, n° 4 S, pag. 70, et n° 15 S, fol. 242 *r°*; *maidhyô zaramĕm*, n° 3 S, p. 353, et n° 4 F, p. 186; *maidhyô zarĕmĕm*, n° 15 S, fol. 242 *r°*; *maidhyôi zarĕmaêm*, n° 5 F, pag. 57. La comparaison de ces variantes montre suffisamment que les manuscrits préfèrent l'orthographe *zaramaya*.

Digitized by Google

 ce mot, il est permis de conjecturer que IV qui précède m est le substitut d'un a changé par l'action bien connue de la nasale. Alors on aura zaramaya, formé de znra (or), dont le radical est zar qui fait déjà zairi, et de maya, qui est peut-être le suffixe sanscrit signifiant fait de, et on traduira cet adjectif par aurcus. Quant aux interprétations proposées par Anquctil, je ne vois pas le moyen de les justifier. Ce n'est certainement pas assez de dire * grand et fort » pour maidhyâi zarëmaya; et quant au sens de « qui * adoucit, qui affaiblit, » je n'en trouve pas la trace dans l'original. La signification que présente ce mot composé, • in inedio aureus, • ou « médius aurcus, • semble au contraire s'accorder assez bien avec la notion que les Parscs rattachent au nom du Gàbanbar Medïozerem, celle de la création du ciel. C'est une croyance commune aux anciens peuples de l'Arie et aux Brahmanes, que le ciel visible, quelquefois confondu avec l'atmosphère, n'est qu'une région intermédiaire entre le globe terrestre et une ou plusieurs sphères plus élevées; et peut-être cette notion elle-même est-elle exprimée par le mot sanscrit anlarikcha, sur l'étymologie duquel les grammairiens indiens ne paraissent pas fixés. L'idée de doré, si voisine de celle de lumineux , achève de donner une assez grande vraisemblance à l'explication que nous venons de proposer, et dont le résultat est que Medïozercm désigne l'époque à laquelle a été créée la sphère intermédiaire et lumineuse qu'on appelle le ciel, en zend açman. Les autres mots de ce paragraphe présentent Jcs variantes ordinaires. Tous les manuscrits lisent au lieu de achahè; le n° <5 S lit seul et j|\>j»yyai; il ne sépare pas ce mot de celui qui le précède. Au reste, comme les mots dont se compose notre paragraphe sont, à vrai dire, des noms propres que l'on peut bien essayer d'expliquer, mais dont on peut donner l'équivalent dans une traduction, nous n'aurons rien à changer à l'interprétation d'Anquctil. « J'invoque et je célèbre les Gàhanbars, maîtres de pureté, Medïo« zerem (Maidhyôi zaramaya), pur, maître de pureté. • • Digitized by Google

ce mot, il est permis de conjecturer que l'*ë* qui précède *m* est le substitut d'un *a* changé par l'action bien connue de la nasale. Alors on aura *zaramaya*, formé de *zara* (or), dont le radical est *zar* qui fait déjà *zairi*, et de *maya*, qui est peut-être le suffixe sanscrit signifiant *fait de*, et on traduira cet adjectif par *aureus*.

Quant aux interprétations proposées par Anquetil, je ne vois pas le moyen de les justifier. Ce n'est certainement pas assez de dire « grand et fort » pour *maidhyôi zarëmaya;* et quant au sens de « qui « adoucit, qui affaiblit, » je n'en trouve pas la trace dans l'original. La signification que présente ce mot composé, « in medio aureus, » ou « medius aureus, » semble au contraire s'accorder assez bien avec la notion que les Parses rattachent au nom du Gâhanbar Medïozerem, celle de la création du ciel. C'est une croyance commune aux anciens peuples de l'Arie et aux Brahmanes, que le ciel visible, quelquefois confondu avec l'atmosphère, n'est qu'une région intermédiaire entre le globe terrestre et une ou plusieurs sphères plus élevées; et peut-être cette notion elle-même est-elle exprimée par le mot sanscrit *antarikcha*, sur l'étymologie duquel les grammairiens indiens ne paraissent pas fixés. L'idée de *doré*, si voisine de celle de *lumineux*, achève de donner une assez grande vraisemblance à l'explication que nous venons de proposer, et dont le résultat est que Medïozerem désigne l'époque à laquelle a été créée la sphère intermédiaire et lumineuse qu'on appelle le *ciel*, en zend *açman*.

Les autres mots de ce paragraphe présentent les variantes ordinaires. Tous les manuscrits lisent 𐬨𐬀𐬵𐬀𐬵𐬀𐬵𐬀 au lieu de *achahê;* le n° 6 S lit seul 𐬀𐬵𐬀𐬵𐬀𐬵𐬀 et 𐬨𐬀𐬵𐬀𐬵𐬀𐬵𐬀; il ne sépare pas ce mot de celui qui le précède. Au reste, comme les mots dont se compose notre paragraphe sont, à vrai dire, des noms propres que l'on peut bien essayer d'expliquer, mais dont on ne peut donner l'équivalent dans une traduction, nous n'aurons rien à changer à l'interprétation d'Anquetil.

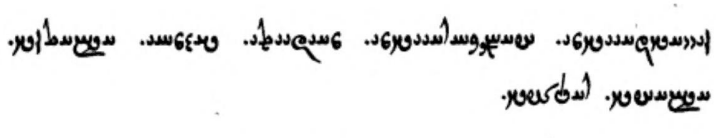
« J'invoque et je célèbre les Gâhanbars, maîtres de pureté, Medïo- « zerem (Maidhyôi zaramaya), pur, maître de pureté. »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.43% accurate

CHAPITRE I. 3o5 XXII. .4»wJ'*i£^KS-u»-1} •JOt ■K)Q1^^
TRADCCTION DE N^AIOSEXGD. êyfijfatlH M^*jUaiK-HrqTH tpWHi
ijUZJTTÎT (a^Ri *j iH

XXII.



TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

निमन्त्रयामि संपूर्णयामि मद्दीश्रोश्शमनामानं पुण्यात्मकं पुण्यगुरुं। ज्ञलानां सृज्ञनकालं॥ [159]

(Ms. Anq. n° 2 F, pag. 10.)

TRADUCTION D'ANQUETIL.

« J'invoque et je célèbre le (Gâhanbar) Mediōschem..... (qui est) « saint, pur et grand [160]. »

Comme pour le paragraphe précédent, j'ai fixé le texte d'après la comparaison des manuscrits. Le n° 2 F, pag. 10, réunit en un seul mot les deux parties de *maidhyói sĕmâi;* nous ne pouvons ici con-

[159] VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

Les manuscrits offrent les mêmes variantes, pour les deux premiers mots de l'invocation, qu'au paragraphe précédent. Dans le nom propre du Gâhanbar Mediōschem, les deux mss. donnent *maidîu*. Cette leçon, que je corrige, résulte de l'oubli du trait supérieur qui, joint à *u*, fait *o* dans le système de nos manuscrits. Le n° 3 lit *sama;* nous suivons le n° 2 sans attacher une grande importance à son orthographe. Le n° 2 lit fautivement *punyâtmâkam̃*, nous suivons le n° 3.

[160] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part. pag. 84.

Digitized by Google

3o6 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Mil ter le n” û S, dont la page 4 a été endommagée en partie. Les deux manuscrits lisent - qu® je remplace par achahê. Ce paragraphe nous donne le nom du Gâhanbar nommé, selon Anquetil, Medîoschem, et signifiant, d’après lui, « graud et pur1®1. » lui remarque faite sur le Gâhanbar précédent trouve ici son application. La traduction d'Anquetii ne présente aucune analogie avec les fonctions connues de Medîoschem. Nériosengh le définit : * l'époque de ■ la création des eaux, » et nous verrons ailleurs que le Yispered dit qu’on lui doit la verdure m. La première indication s’accorde bien avec le texte de l’Afrin du Gâhanbar cité au paragraphe précédent : nous en donnons ici la partie relative à la durée du Gâhanbar Medîoschem, et à la place qu’il occupe dans l’année. •|£« •€£•*0 -f4J3ijp(3 .y ut oj ■pp -CîS^) _5^ •W'»4-“éjhî*5 W-eQ» Anquetil traduit comme il suit ce passage : • (Au bout de) soixante « (jours est le Gâhanbar) Medîoschem, (dans le mois) Tir, (du jour « Kliorschid au jour) Dée pé-meher. En soixante jours, moi Or« muzd, avec les Amschaspands, j’ai bien travaillé : j’ai donné l’eau; « j’ai (ensuite) célébré le Gâhanbar, et lui ai donné le nom de Gâh 1,1 Zcrul Avctla , loin. U, p. 83j noie IL "* Zend Avala, loin. L a* part. pag. Ms. ,u Ms. Anq. n" 3 S. pag. 383; n# 4 F, pag. a 33 sqq. J'ai res[>ecté l'orthographe des manuscrits en ce qui concerne le pniend ; je ne fais que les changements suivant» : je lis kkchtas, au lieu de ktmas que donnent les deux mss.; dathuchà au lieu de dalhasd; bût au lieu de bul. D est singulier que les deux mss. qui nous ont conservé ce morceau n'ofîrent pas plus do variantes, et qu'ils reproduisent avec une fidélité aussi scrupuleuse les moindres irrégularités dorthographe. U me parait évident que tiçtar Digitized by Google

CHAPITRE I. 3o7 « Medïoscliem. Dans le mois Tîr (quatrième mois), prenant du jour * Dée pé-meher au jour Khorschid (du t5 au 1 1), le jourDée pé« melier à la fin, c'est le Medïoscliem IM. » Je n'insisterai pas sur ce texte, dont la teneur est la même que celle du passage cité au paragraphe précédent , et qui n'en diffère que par le nom du génie et par l'objet de la création. J'aurais même pu me dispenser de le donner ici, mais les variétés d'ortbographe qu'on remarque dans la partie écrite en pazend m'ont paru devoir être indiquées; on peut apprécier par là quel travail critique il serait indispensable de faire sur les textes de ce genre, avant qu'on pût essayer d'en ramener la langue à quelques règles fixes. Le texte de l'Afrin du Gâhanbar nous donne, au reste, une variante nouvelle pour le nom qui nous occupe. Outre que maidhyô s'y trouve au nominatif et non au locatif (maidhyôi), la seconde partie de ce nom est écrite sama (au génitif samahé) Je n'ai rencontré jusqu'ici le mot sema ou sama qu'en composition avec maidhyô ou maidhyôi, pour former le nom propre Medtoschem. 11 m'est donc difficile de déterminer l'orthographe et la signification d'un terme pour lequel nous n'avons qu'un aussi petit nombre de moyens de comparaison. Je crois cependant que l'orthographe radicale doit être chôma, et je me fonde sur ce que le s dental n'est pas étymologiquement peryahé est une faute des copistes pour tistryiM.c'cst le nom de l'astre Taschter.donl on a fait Tir. On remarquera dans le paiend le mol hrïiti , 3* pers. plurielle de l'indicatif présent du verbe auxiliaire rire , au lieu de hem, 1 " pers. du même mode et du même temps , qui se rapporte à Orrnuzd , et que donuent les autres articles relatifs aux autres Gàhanbars. Ces formes qui répondent, l une, In'm, au persan yô, et l'autre, heni, à •Kjl , sont intéressantes pour l'histoire de la langue persane en ce qu'elles ganlent la trace du i radical dans ce verbe: ce sont des restes de a-m-i et de snnf-i. Le pasend écrit quelquefois la prononciation, par exemple dans nihAl, en persan •>' jy que M. Pott (Elnn. Forsrh. pag. 186) rattache justement au sanscrit nidhd. ,w 7. nui .Ivesta, lom. II . pag. 84. M> Voici quelques variantes du nom de ce Gâhanbar extraites dcl'Aferghao du Gàhanbar. On trouve ce mot au génitif, écrit maitlhyô samahé , n" 3 S, p. 353, et n" 4 F, p. 1 86 : maidhyô setnahc, n* 3 S , p. 354 , et n' 4 F. p. 18g; maidhyiisimahê, n* 4 S, p. 74, et n" 5 F. p. 61. 3g. Digitized by Google

« Medïoschem. Dans le mois Tîr (quatrième mois), prenant du jour « Dée pé-meher au jour Khorschid (du 15 au 11), le jour Dée pé- « meher à la fin, c'est le Medïoschem [164]. »

Je n'insisterai pas sur ce texte, dont la teneur est la même que celle du passage cité au paragraphe précédent, et qui n'en diffère que par le nom du génie et par l'objet de la création. J'aurais même pu me dispenser de le donner ici, mais les variétés d'orthographe qu'on remarque dans la partie écrite en pazend m'ont paru devoir être indiquées; on peut apprécier par là quel travail critique il serait indispensable de faire sur les textes de ce genre, avant qu'on pût essayer d'en ramener la langue à quelques règles fixes. Le texte de l'Afrin du Gâhanbar nous donne, au reste, une variante nouvelle pour le nom qui nous occupe. Outre que *maidhyó* s'y trouve au nominatif et non au locatif (*maidhyôi*), la seconde partie de ce nom est écrite *sama* (au génitif *samahê*) [165]. Je n'ai rencontré jusqu'ici le mot *sĕma* ou *sama* qu'en composition avec *maidhyó* ou *maidhyôi*, pour former le nom propre *Medïoschem*. Il m'est donc difficile de déterminer l'orthographe et la signification d'un terme pour lequel nous n'avons qu'un aussi petit nombre de moyens de comparaison. Je crois cependant que l'orthographe radicale doit être *chama*, et je me fonde sur ce que le *s* dental n'est pas étymologiquement per-

yahé est une faute des copistes pour *tistryê-hê*; c'est le nom de l'astre Taschter, dont on a fait *Tîr*. On remarquera dans le pazend le mot *hĕñd*, 3e pers. plurielle de l'indicatif présent du verbe auxiliaire *être*, au lieu de *hĕm*, 1re pers. du même mode et du même temps, qui se rapporte à Ormuzd, et que donnent les autres articles relatifs aux autres Gâhanbars. Ces formes qui répondent, l'une, *hĕm*, au persan هم, et l'autre, *hĕñd*, à اند, sont intéressantes pour l'histoire de la langue persane en ce qu'elles gardent la trace du *s* radical dans ce verbe; ce sont des restes de *a-sm-i* et de *sant-i*. Le pazend écrit quelquefois la prononciation, par exemple dans *nihâṭ*, en persan نهـــاد, que M. Pott (*Etym. Forsch.* pag. 186) rattache justement au sanscrit *nidhâ*.

[164] *Zend Avesta*, tom. II, pag. 84.

[165] Voici quelques variantes du nom de ce Gâhanbar extraites de l'Aferghan du Gâhanbar. On trouve ce mot au génitif, écrit *maidhyó samahé*, n° 3 S, p. 353, et n° 4 F, p. 186; *maidhyó sĕmahé*, n° 3 S, p. 354, et n° 4 F, p. 189; *maidhyôisimahê*, n° 4 S, p. 74, et n° 5 F, p. 61.

Digitized by Google

 mis (ou du moins n'cst pas ordinaire) en zend devant la voyelle a. Si s se trouve quelquefois initial devant cette voyelle , c’est qu’il a pour les copistes la valeur de ch. Quant à chama pour chéma, la première orthographe est appuyée par le plus grand nombre des manuscrits; mais la seconde n’en est pas moins régulière en zend, car nous savons qu’a bref devant la nasale labiale m a une tendance marquée à s’abréger encore en é. Comparé au sanscrit, le zend chama doit se rattacher soit à kcharn , soit à chant. La première supposition nous donne pour correspondant du zend chama, le sanscrit ïRTf kchamû (terre); et en réunissant ce mot au locatif maidhyoi pour en faire un composé possessif, nous traduirions maidhyôi chama par « in medio terram habens. . Or, il est bon de remarquer que celte expression s'applique convenablement k l’eau , élément créé par Ormuzd pendant la période nommée Medïoschcm, et au sein duquel repose la terre, selon l'opinion commune des anciens philosophes de l’Orient. Sans doute, pour que notre explication fût complètement démontrée, il faudrait trouver à part le zend chama dans le sens de terre. Mais dans l’état d’imper fection où nous ont été transmis les textes du Zend Avcsta, on est assez fréquemment privé du secours que ne pourrait manquer d’offrir la répétition d'un même mot dans des positions’ diverses. On est donc obligé de se contenter souvent du sens que fournit l’analogie si uniformément constatée du zend et du sanscrit. Dans le cas présent, la signification que j’assigne à chama ou chema me paraît répondre, mieux que toute autre, au rôle du génie Medïoschem. Si l'on préférait la signification de nuit, il faudrait traduire le composé par « in medio noctem habens. • Cette expression obscure ne peut passer pour l’indication, même incomplète, de ce que nous entendons par équinoxe; et d'ailleurs dans le calendrier, tel qu'il résulte de la situation du Gàhanbar indiquée par l’Afrin précité, Medïoschcm occupe une position non pas équinoxiale, mais bien solsticiale. Le nom de Medïoschcm, il est vrai, peut avoir été Digitized by Googl

CHAPITRE I. 3o9 inventé quand l’cpoque qu’il désigne tombait sur l’un des deux équinoxes; cette époque peut s’être déplacée par la suite des temps et avoir passé d’un équinoxe au solstice d’été, point quelle occupe dans le thème de l’Afrin du Gàhanbar. Toutefois cette supposition du déplacement réel des Gàlianbars, quelque légitime quelle puisse être, ne me paraît pas une raison suffisante pour apporter aucun changement à leur disposition, telle qu’elle est donnée par le texte qui nous occupe. Quant à la .seconde hypothèse, qui consiste à rattacher le zend chôma au radical sanscrit cham, d’où les grammairiens indiens dérivent l’adjectif sama (égal), elle ne me semble pas fournir une explication aussi satisfaisante. Il est vrai qu'en sanscrit, samâ (féminin) signifie année; mais si ce mot existait en rend, ne devrait-il pas plutôt s'écrire hama? Pour admettre que le chanta zend est le sama sanscrit, il faut croire que ce dernier vient d’une racine cham, qui aurait subsisté en zend dans chaîna; hypothèse que ne paraît pas favoriser la dérivation de samd (année), mot que l'on est porté i rattacher à sama (égal). En donnant au mot chama le sens d’année, le composé maidhyû chama signifiera peut-être, « relatif au milieu de l’an« née; • mais le Gàhanbar de ce nom n’occupe pas cette place dans le thème de l’Afrin que nous examinons en ce moment. La leçon maidhyâi chama, • qui annum habet in medio, » donnerait un sens encore moins plausible. Cette explication me paraît, comme la précédente, inférieure à celle que j’ai présentée en premier lieu, et dans laquelle je crois pouvoir persister, jusqu’à ce que quelque texte nouveau donne les moyens de déterminer la signification précise de ce mot composé. Du reste nous devons, avec Anquetil, le regarder comme un nom propre, et traduire comme lui notre paragraphe : « J'invoque, je célèbre MedIoschem(\Iaidhyôi chama), pur, maître • de pureté. •

inventé quand l'époque qu'il désigne tombait sur l'un des deux équinoxes; cette époque peut s'être déplacée par la suite des temps et avoir passé d'un équinoxe au solstice d'été, point qu'elle occupe dans le thème de l'Afrin du Gâhanbar. Toutefois cette supposition du déplacement réel des Gâhanbars, quelque légitime qu'elle puisse être, ne me paraît pas une raison suffisante pour apporter aucun changement à leur disposition, telle qu'elle est donnée par le texte qui nous occupe.

Quant à la seconde hypothèse, qui consiste à rattacher le zend *chama* au radical sanscrit *cham*, d'où les grammairiens indiens dérivent l'adjectif *sama* (égal), elle ne me semble pas fournir une explication aussi satisfaisante. Il est vrai qu'en sanscrit, *samâ* (féminin) signifie *année;* mais si ce mot existait en zend, ne devrait-il pas plutôt s'écrire *hama?* Pour admettre que le *chama* zend est le *sama* sanscrit, il faut croire que ce dernier vient d'une racine *cham*, qui aurait subsisté en zend dans *chama;* hypothèse que ne paraît pas favoriser la dérivation de *samâ* (année), mot que l'on est porté à rattacher à *sama* (égal). En donnant au mot *chama* le sens d'*année*, le composé *maidhyô chama* signifiera peut-être, « relatif au milieu de l'an- « née; » mais le Gâhanbar de ce nom n'occupe pas cette place dans le thème de l'Afrin que nous examinons en ce moment. La leçon *maidhyôi chama*, « qui annum habet in medio, » donnerait un sens encore moins plausible. Cette explication me paraît, comme la précédente, inférieure à celle que j'ai présentée en premier lieu, et dans laquelle je crois pouvoir persister, jusqu'à ce que quelque texte nouveau donne les moyens de déterminer la signification précise de ce mot composé. Du reste nous devons, avec Anquetil, le regarder comme un nom propre, et traduire comme lui notre paragraphe :

« J'invoque, je célèbre Medïoschem (Maidhyôi chama), pur, maître « de pureté. »

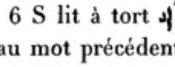
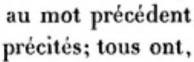
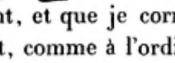
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.06% accurate

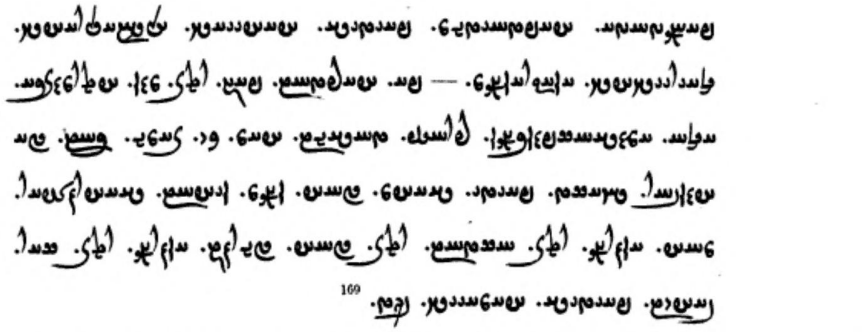
COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. 3 IO XXIII. fy-u .jjujoyuiyi .JÇjy jjjA •)OüSé^ •)0*>'*{2L" TRADCCTION DE NKRIOSEXGII. HijufaTItT mCdSI^HlUM güqTO I ijfèroSIl m{ Ms, A nq. n" a F, pag. 1 1 .) TRADUCTION DANQUETIL. « J'invoque et je célèbre le (Gâhanbar) Pcteschem... (qui est) saint, « pur et grand 167. » Les trois manuscrits du Yaçna lisent de la même manière le nom du Gâhanbar invoqué; seulement on ne peut pas voir si le n* 6 S, pag. 5, a ou n'a pas séparé par un point paitis du mot /iahyâi, qui forme la seconde partie "* VARIAMES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGn. Les deux premiers mois de l'invocation sont écrits comme au paragraphe précédent. Ia> n" 3 écrit avec un s dental le nom du Gâhanbar. Les deux manuscrits lisent pradu composé. La réunion des deux thivyâ au lieu de prUhivyd. Celte variante, qui se représente presque toutes les fois que se rencontre la voyelle ri, vient de {'habitude fréquente cher les copistes de l'ouest de l'Inde, de confondre ensemble les syllabes ra et ri. MT Zcnd Avesta , tom. I , a* part. pag. 84Digitized by Google

CHAPITRE I. 3m parties en un seul tout serait ici d'autant plus admissible que la première est une préposition, c’est-à-dire quelle appartient à une espèce do mots qui se joint d’ordinaire assez intimement aux mots qu’elle modifie. Je lis acliaonê avec les deux Yaçnas zend-sanscrits. Le n” 6 S lit à tort ajLug^gat; il en est de même de qu'il joint au mot précédent, et que je corrige d’après les deux manuscrits précités; tous ont, comme à l'ordinaire, Ce paragraphe donne le nom du troisième Gâhanbar, nommé, selon Anquetil, Peteschem, et signifiant « production excellente IW. » Nériosengh le désigne comme l’époque de la création de la terre, indication qui s’accorde avec celle de l'Afrin du Gàbanbar dont nous donnons le texte relatif à Peteschem. yWJOl-,l ■SOl'u>Ü .fMSaiytî _^a»yj(üi iiua .^jat 2. -l«ati(»axn^.

W»s Anquetil traduit ce passage de la manière suivante : « (Au bout « de) soixante et quinze (jours est le Gâhanbar) Peteschem, (dans le ■ mois) Schahriver, (du jour Aschtâd au jour) Aniran. En soixante ■ et quinze jours, moi Ormuzd, j’ai bien travaillé : j’ai donné la ■ terre; j’ai (ensuite) célébré le Gàbanbar, et lui ai donné le “* ZenJ Avesta, tom. Il, p. 84 ■ note a. n* 4 F lit hahyi. Le mime ms. divise à tort ,H Ms. Anq. n* 3 S, p. 384. 385-, o* 4 F, en deux mots ani-rü. Le o” 3 S lit paiti ihap»g. a56. Je lis khehathrahi, au lieu de mayi, je suis le n* 4 F. Nous verrons à la khsathruhê que donnent les manuscrits. Le note 1 7 1 d’autres variantes de ce mot.
Digitized by Google

parties en un seul tout serait ici d'autant plus admissible que la première est une préposition, c'est-à-dire qu'elle appartient à une espèce de mots qui se joint d'ordinaire assez intimement aux mots qu'elle modifie. Je lis *achaoné* avec les deux Yaçnas zend-sanscrits. Le n° 6 S lit à tort  ; il en est de même de  qu'il joint au mot précédent, et que je corrige d'après les deux manuscrits précités; tous ont, comme à l'ordinaire,  .

Ce paragraphe donne le nom du troisième Gâhanbar, nommé, selon Anquetil, *Peteschem*, et signifiant « production excellente [168]. » Nériosengh le désigne comme l'époque de la création de la terre, indication qui s'accorde avec celle de l'Afrin du Gâhanbar dont nous donnons le texte relatif à Peteschem.



Anquetil traduit ce passage de la manière suivante : « (Au bout « de) soixante et quinze (jours est le Gâhanbar) Peteschem, (dans le « mois) Schahriver, (du jour Aschtâd au jour) Aniran. En soixante « et quinze jours, moi Ormuzd, j'ai bien travaillé : j'ai donné la « terre; j'ai (ensuite) célébré le Gâhanbar, et lui ai donné le

[168] *Zend Avesta*, tom. II, p. 84, note 2.

[169] Ms. Anq. n° 3 S, p. 384, 385; n° 4 F, pag. 256. Je lis *khchathrahé*, au lieu de *khsathrahé* que donnent les manuscrits. Le n° 4 F lit *hahyé*. Le même ms. divise à tort en deux mots *anè-rā*. Le n° 3 S lit *paiti shamayé*, je suis le n° 4 F. Nous verrons à la note 171 d'autres variantes de ce mot.

Digitized by Google

 ■ nom de Gâh Pctcschcm. Dans le mois Schahriver (sixième mois), « prenant du jour Aniran au jour Aschtâd (du 3o au a5), le «jour Aniran h la fin, c'est Pelcschcm 1T0. » Le nom du Gàhanbar est écrit, à la fin du texte pazend, paitis hamayê; ce qui est une altération de l'orthographe primitive, ou plutôt une combinaison de cette orthographe avec celle qu'ont adoptée les Parses. C'est cette dernière que suit Nériosengh dans sa traduction sanscrite; il est probable que la nasale finale m y a été introduite par analogie et à l'imitation des noms des autres Gâlianbars qui, en zend, sont ainsi terminés. Peut-être aussi les Parses ont-ils choisi l'accusatif de ce nom, qui se reproduit assez souvent et qui est paitis hahim, comme on le voit dans le Vispcrcd nl. Nous trouvons ici la préposition paitis, qui ne doit pas différer d'une manière notable, pour le sens, de la préposition paiti sans sifflante finale. La seconde partie du composé hahydi est le datif d'un thème hahya, qui pourrait être en sanscrit ou sasya, ou sahya. La grande vraisemblance que l'on trouve à supposer que les noms de ces époques ont un rapport plus ou moins direct avec les éléments dont elles rappellent la création , me porte à croire que le zend hahya n'est autre chose que le sanscrit FfTZj sasya (grains et fruits), et que ce mot, précédé de la préposition paitis, est un composé possessif qui peut signifier : « qui produit les grains à des « époques périodiques. » On peut hésiter à croire que l'idée de périodicité, qui me paraît exprimée par paitis, soit contenue dans ce mol composé; mais on ne peut avoir de doutes sur hahya, dont le sens fait penser à la terre, mère des productions végétales. Nous "* Zend Aveita , tom. Il , pag. 84. ,TI f cntUilad-sadc , pag. 17 et 7$. Voici quelques variantes recueillies dans les manuscrits qui donnent l'Aferglian du Gâhanbar. Nous trouvons le nom de Peteschem au génitif, écrit paitis hahyéhê, n* 3 S. pag. 355, et n‘ 4 F, pag. 189; paitis kukyê, n* 3 S, pag. 353, et n° 4 F, pag. 186; paitis ahyêhê, n* 4 S, pag. 76; paitisahyêhê, n* 5 F, pag. 03. La première leçon est la véritable.

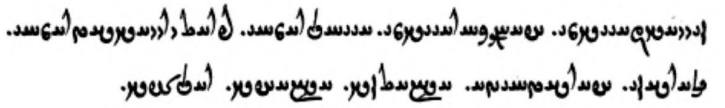
Digitized by Google

CHAPITRE I. 3 1 3 devrons néanmoins conserver à ce Gâhanbar son nom propre, comme le veut Anquetil, dont nous reproduirons la version, toutefois avec les modifications indiquées par l'analyse : • J’invoque, je célèbre Petesche ni (Paitis hahya), pur, maître de « pureté. » XXIV. •JOttfiW TRADCCTIOS DE KÉRIOSESGH. n'TJT/jznfK I WZ: tTf(îfaraipro 4wfH^n^ ^ f%ë5 mnfiuHjRi =ft4fariu-. flimfd » ™ (Ms. Anq, n° a F, pag. 1 1 .) TRADUCTION d’aXQCETIL. « J’invoque et je célèbre le (Gâhanbar) Eîathrem, qui fait croître « en abondance les arbres, les fruits, les jeunes (animaux, et qui « est) saint, pur et grand m. •* ,T* VARIANTES DE tA TRADUCTION DE NERIOSENGH. Les deux premiers mois de l'invocation offrent les mûmes variantes qu'au paragraphe précédent. Le n° 3 lit par erreur pu tinâm et adhrah , pour adhah ; les deux manuscrits I. doublent le t sous le r de paritartûta. Le n* 3 lit acha pour uchna, et le n* a kâlâgaminam ; le n* 3 a, par erreur, tirya . Les deux manuscrits ont onddi, je lis açvddi. Le n* 3 R pasûnâm, virya, tanamadhyê, qui sont de simples fautes de copiste. 171 Ztnd Attila, tom. I. a* part. pag. 84. 4o

devrons néanmoins conserver à ce Gâhanbar son nom propre, comme le veut Anquetil, dont nous reproduirons la version, toutefois avec les modifications indiquées par l'analyse :

« J'invoque, je célèbre Peteschem (Paitis hahya), pur, maître de « pureté. »

XXIV.



TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

निमन्त्रयामि संपूर्णयामि अरःआश्रिमनामानं वनस्पतीनां वटनकालं। अधः परिवर्तितउत्तकालागमनं वीर्यनिक्षेपनं च किल अश्वाद्यिपशूनां वीर्यनिक्षेपः तन्मध्ये आयाति ॥ [173]

(Ms. Anq. n° 2 F, pag. 11.)

TRADUCTION D'ANQUETIL.

« J'invoque et je célèbre le (Gâhanbar) Eïathrem, qui fait croître « en abondance les arbres, les fruits, les jeunes (animaux, et qui « est) saint, pur et grand [175]. »

[173] VARIANTES DE LA TRADUCTION DE NÉRIOSENGH.

Les deux premiers mots de l'invocation offrent les mêmes variantes qu'au paragraphe précédent. Le n° 3 lit par erreur *patinâm* et *adhrah*, pour *adhah*; les deux manuscrits doublent le *t* sous le *r* de *parivarttita*. Le n° 3 lit *acha* pour *uchṇa*, et le n° 2 *kâlâgaminaṁ*; le n° 3 a, par erreur, *virya*. Les deux manuscrits ont *asvâdi*, je lis *açvâdi*. Le n° 3 a *pasûnâṁ*, *virya*, *tanamadhyé*, qui sont de simples fautes de copiste.

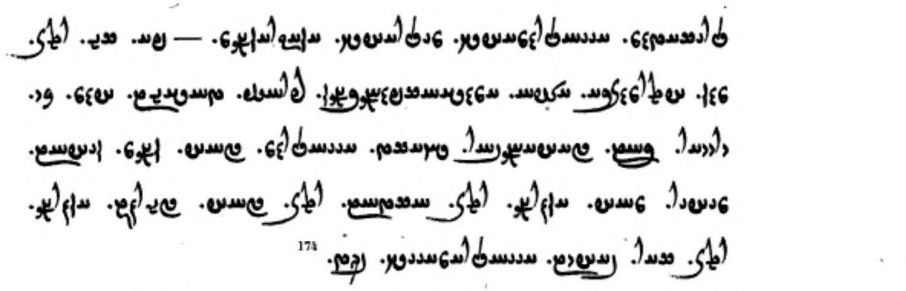
[175] *Zend Avesta*, tom. I, 2e part. pag. 84.

Digitized by Google

3 1 4 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Ce paragraphe se trouve en entier, moins la désinence des cas, au premier chapitre du Vispered , et à la page 6 du Vendidadsadé; nous disposons donc ici d'un manuscrit de plus que pour les paragraphes précédents. Le Gàhanbar qui y est invoque est le quatrième; c'est, selon Nériosengh, le temps de la création des arbres. Cette donnée se trouve également dans la partie de l'Afrin du Gâhanbar qui est consacrée à Eïathrem, et dont je transcris le commencement d'après les manuscrits des Ieschts ; •>$ -HW •£jèjü-"t'» •* •)£€ •C2^) ■JJS3 Anquctil traduit ainsi ce passage : « (Au bout de) trente (jours est * le Gàhanbar) Eïathrem, (dans le mois) Milhra, (du jour Aschtàd ■ au jour) Aniran. En trente jours, moi Ormuzd, avec les Am■ schaspands, j'ai bien travaillé : j'ai donné les arbres; j'ai (ensuite) ■ célébré le Gàhanbar, et lui ai donné le nom de Gàh Eïathrem. « Dans le mois Mithra (septième mois), prenant du jour Aniran au «jour Aschtàd (du 3o au 26), le jour Aniran à la lin, c'est Eïa« threm • La différence qui existe entre l'orthographe rende et la lecture pazende du nom du Gàhanbar invoqué ici, ne consiste que dans la suppression de la voyelle finale du' mot primitif. Ce dernier est lu comme nous l'avons imprimé, dans le n° 3 S, p. 6, "* Ms. Anq. n' 3 S, psg. 386; n' 4 F, deux mss. réunissent en nn seul mot bit pag. a5g. Je lis ayâthrémaki , au lieu d'ayd- (bit) et le terme qui le précède. thnmaht que donnent les manuscrits. Les Zenti Avtsta , tom. Il, pag. 85.

Digitized by Google

Ce paragraphe se trouve en entier, moins la désinence des cas, au premier chapitre du Vispered, et à la page 6 du Vendidad-sadé; nous disposons donc ici d'un manuscrit de plus que pour les paragraphes précédents. Le Gâhanbar qui y est invoqué est le quatrième; c'est, selon Nériosengh, le temps de la création des arbres. Cette donnée se trouve également dans la partie de l'Afrin du Gâhanbar qui est consacrée à Eïathrem, et dont je transcris le commencement d'après les manuscrits des Ieschts :



Anquetil traduit ainsi ce passage : « (Au bout de) trente (jours est « le Gâhanbar) Eïathrem, (dans le mois) Mithra, (du jour Aschtâd « au jour) Aniran. En trente jours, moi Ormuzd, avec les Am- « schaspands, j'ai bien travaillé : j'ai donné les arbres; j'ai (ensuite) « célébré le Gâhanbar, et lui ai donné le nom de Gâh Eïathrem. « Dans le mois Mithra (septième mois), prenant du jour Aniran au « jour Aschtâd (du 30 au 26), le jour Aniran à la fin, c'est Eïa- « threm [175]. » La différence qui existe entre l'orthographe zende et la lecture pazende du nom du Gâhanbar invoqué ici, ne consiste que dans la suppression de la voyelle finale du mot primitif. Ce dernier est lu comme nous l'avons imprimé, dans le n° 3 S, p. 6,

[174] Ms. Anq. n° 3 S, pag. 386; n° 4 F, pag. 259. Je lis *ayâthrĕmahé*, au lieu d'*ayâthrĕmahi* que donnent les manuscrits. Les deux mss. réunissent en un seul mot *bâţ* (*bât*) et le terme qui le précède.

[175] *Zend Avesta*, tom. II, pag. 85.

Digitized by Google

CHAPITRE I. 3 1 5 dans le Vendidad-sadé, et dans le n° 6 S, pag. 5, si ce n’est qu'il est séparé en deux mots par ce dernier manuscrit, de cette manière : uu-ut ; le copiste s’est même servi à tort du yç y précédé d’un signe indiquant l’a bref, comme on le représente dans l’écriture pchlvie : l’emploi de la figure pg y vient probablement de ce que le copiste avait cru que le mot était yâthrama. Le n° a F est le seul qui lise par suite de l'oubli d’un second i i nécessaire pour former le ti y, et du changement , régulier d’ailleurs en zend, de m a en £ é devant m 17t. J'ignore sur quelle analogie Anquetil se fonde pour traduire ce mot par « qui nourrit bien w; » ce que je puis dire , c’est que ne l’ayant pas encore rencontré employé autrement que comme nom propre , et seulement dans un petit nombre de passages, il m’est difficile d’en déterminer le sens. On peut supposer que les deu/ syllabes thrama sont l'équivalent du sulfixe sanscrit trima, qui iudique , comme on sait , le résultat de l’action exprimée par le radical auquel on l’unit; et il est meme assez remarquable que Nérioscngh transcrive le mot zend comme si le sulfixe en était thrima, de cette manière, aiâtlirima. Je verrais d’autant moins de difficulté à supposer l’identité des suffixes thrama et trima, que ce dernier paraît visiblement formé de deux parties: tri, dont le sens primitif indique un agent ou un instrument, et ma qui forme uu certain nombre d’adjectifs. C’est du moins de cette manière que les grammairiens indiens analysent ce suffixe, ainsi qu’on peut le voir par la règle de Pâuini 'fcr.fèfî': expliquée comme il suit : JFJ «TRI HWlild» : fëFWTR : RÏTîT I HrâsSRtff* ^ I àfiïrar ;t WÇVfà II m Voici quelques variantes recueillies n“ 4 S, p. 77; ayâthremahd, n* 3 S, p. 355, dans les manuscrits qui donnent 1* Afcrghon et n* 4 F, p. 1 90. du Gâhanbar. Nous trouvons le nom d'Faa- >T7 Zend Avcsta, tom. Il, p. 85, note 1. threm ou génitif, écrit ayâthramahé, n* 3 S, m Périrai , III , 3 , 88 , Laghakâumndi, pag. 353; n*4F. pag. 186; n" 5 F. pag. 64; pag# 161, «kl. Cale. 18*7. 4o. Digitized by Google

3 1 6 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. Une fois le suffixe thrama supprimé, il reste ayâ que j'ai quelque peine à regarder comme un radical simple. Je n'y puis reconnaître cpie la racine verbale yâ précédée de la voyelle a employée soit dans le sens négatif, soit seulement comme voyelle prosthétique, ainsi qu'on le remarque dans açtâr (astre) pour çtâr. Cette dernière conjecture me paraît la plus probable, et elle se trouve en quelque façon confirmée par la lecture primitive du n° 6 S, manuscrit où le mot qui nous occupe était écrit ydthramâi. Si maintenant l'on a pu admettre que ayâ revient à yâ, on devra représenter le zend aydthrama par le sanscrit ydtrima, adjectif auquel, s'il pouvait exister, il faudrait donner le sens de * qui est le • résultat de l'action d'aller. • Mais j'avoue que ce sens est trop obscur pour être appliqué avec avantage à l'explication du mot qui nous occupe, mot où l'on aimerait à rencontrer l'idée soit des arbres, soit des végétaux. Nous ne trouvons guère plus de lumières pour le mot suivant, que le n" 6 S lit iMiÇapa s.u>>)L*i)^, le n° a F le n° 3 S et le Vendidad-sadé yytjjjjg au génitif, parce que dans le passage du Vispcred auquel nous empruntons cette variante, tous les mots sont à ce dernier cas. Ce terme, que je n'ai pas rencontré ailleurs, signifie, selon Anquetil, * qui fait croître en abondance les arbres, les fruits, * et selon Nériosengh, « l'arrivée du temps de la chaleur qui était • retournée en bas ; * car quoique le mot parivartila ne sôit joint dans aucun des manuscrits au terme suivant et que nous ayons dû le reproduire ainsi puisqu'il ne porte aucune désinence grammaticale, je ne doute pas qu'il ne doive être regardé comme étant en composition avec uchna. Or, cette notion du retour de la chaleur qui s'était réfugiée en bas, c'est-à-dire au sein de la terre, offre une grande analogie avec ce que nous apprend le Boundehesch, c'est à savoir que, à l'arrivée du froid, au mois Aban, le céleste Rapitan (personnification de la chaleur mériDigitized by Google

 dionalc) descend sous la terre, et place le principe de la chaleur dans les sources d'eau, pour que les racines des arbres ne meurent pas par le froid; mais vers le mois Farvardin, Rapitan sort de dessous la terre et reparaît dessus ,1*. 11 semble que cette hypothèse de la chaleur qui descend et qui remonte alternativement était présente à la pensée de l'interprète pchlvi qu'a traduit Nériosengh , puisqu'il se sert des mots sauscrits parivartita et âijamana. Toutefois, je ne trouve pas qu'en suivant cette indication on puisse arriver à une explication satisfaisante du mot zend qui nous occupe. Ici, comme dans beaucoup d'autres circonstances, nous sommes réduits au seul secours de l'analyse étymologique. Je retranche d'abord de ce mot le suffixe final tréma pour trama, ou trima suivant l'orthographe du Vendidad-sadé; c'est le même suffixe dont nous nous sommes occupés tout à l'heure sur le mot ayâthrama; seulement, la dentale n'en est pas aspirée, parce qu'elle est accompagnée d'une sifflante. Le commencement du mot, , qui subsiste après ce retranchement, est visiblement composé de la préposition Jra. La diphthonguc ao est le résultat de la fusion de a et de u, et le > u qui suit ao est, selon toute vraisemblance, rappelé une seconde fois par l'épcnthèse dont la cause se trouve dans la semi-voyelle » v. Nous pouvons donc diviser ce mot en fra et urvaés dont la réunion a été opérée d'après les lois propres au système euphonique de la langue zende. C'est ainsi que l'on trouve dans le Vendidad le mot qui nous occupe , sous la forme d'un verbe causatif précédé de la préposition ava et s'écrivant 160. Arrivés à ce point, en consultant la version d'Anquetil, nous trouvons qu'il a cru reconnaître, dans les syllabes are, le mot urvara (arbre), ce qui laisse la fin de notre mot sans explication. On se demande d'abord quelle peut être la cause de la voyelle aé à une place aussi reculée dans l'intérieur du mot. Si aé est un m Zcnd Acuta, tora. U, pag. 4oi. — IM Vendidad-taM , pag. >55.

 gan a, il feut supposer que l’allongement du commencement du mot est anomal et qu’au lieu de deux syllabes, n rv, le primitif n’a dû en avoir qu’une seule; en un mot, urvaês doit être traité de telle sorte que, par suite de la contraction de urv, le gana af devienne la voyelle principale du primitif. Or, on ne fera pas difficulté de regarder nrv comme le développement secondaire d’une combinaison quelconque de v et de la liquide r, si l’on songe avec quelle facilite les voyelles se répètent ou se déplacent dans le voisinage de la lettre r. Si ërv peut représenter le ri sanscrit, c’est-A-dire si le son d’un é très-bref peut envelopper la liquide de manière qu’on ignore si cette liquide a été primitivement initiale ou finale dans rë ou ër, une combinaison analogue a pu avoir lieu lorsque la liquide était jointe i une autre voyelle, ou peut-être même à une semi-voyelle comme i> et y, lettres qui sont le substitut naturel de u et de i, selon l’expression des grammairiens indiens. Ce fait une fois établi, supposons que le zend ait eu à reproduire le sanscrit vrich; l’orthographe la plus régulière, nous pourrions dire la seule régulière, devait être vërëch, car nous avons de nombreux exemples de la réunion de la semi-voyelle v avec ërv représentant le sanscrit rf. Mais si, au lieu d'insister sur le son i, la prononciation s’est portée plus particulièrement sur la semi-voyelle e, le mot aura pu naturellement changer de face. L’élément n aura dû se trouver très-aisément amené ici par la présence du v du radical vrick, dans une langue comme le zend, où le principe qui domine évidemment le système des voyelles est l’action qu’elles exercent les unes sur les autres. L’a, dans un radical où se trouve déjà v, n'en est que le doublement en quelque sorte , et comme le substitut naturel. Ces remarques me semblent donner quelque vraisemblance à l’hypothèse qui, du sanscrit vrich, ferait uruich pr le déplacement apparent du e, mais en réalité par le retour de cette semi-voyelle à son élément voyelle primitif. De cette modificaDigitized by Google

 tion anomale, il résulte que la voyelle i de vrich se trouve dégagée et mise à nu; et de la position nouvelle quelle occupe dans le système de ce mot, il résulte encore, premièrement qu'elle force la seconde voyelle o de uru de se changer en sa semivoyelle correspondante v ; et secondement, «que devenant voyelle radicale, elle est désormais susceptible de guna. De uruich on a donc régulièrement urvich, mot qui représente à peine vrich, mais sous lequel il est cependant vraisemblable que ce dernier radical est caché. La modification du guna fait passer urvich à l'état de urvaéch, radical qui, à son tour, deviendra urvaés, s'il rencontre un suffixe dont la lettre initiale soit une dentale. C'est ainsi que de vrich trima, nous supposons qu'on a pu faire en zend urvaés trama. L'hypothèse de l'existence d'un i primitif dans urvaés, hypothèse que nous avons avancée pour rendre compte du groupe aé, qui pour nous est un guna, trouve un appui solide dans le mot urvisti, ou, comme l'écrit d'ordinaire le Vendidad-sadé, b rvtçti, selon une orthographe moins régulière. Ce mot se rencontre très-fréquemment au \m* fargard. du Vendidad, dans cette formule: -dit . jj jj jj 1,1 , ce qu'Anquetil traduit : • lorsqu'il sera délivré des liens du corps; » et nous savons, par un passage du lii' chapitre du Yaçna, que Nériosengh interprète cette phrase de la même manière, et qu'il traduit notamment urvisti, précédé de la particule vt, par le sanscrit (Vqm (séparation)1". Le mot zend urvisti est un substantif d'état, formé au 1,1 Vendidad-sadé f pag. a88;ms. Anq. n'a S, p. a5ù, et n*5 S, p. 287. Ces deux derniers manuscrits se servent du s, au lieu du ç que donne uniformément notre Vendidad-sadé ; et il en est de même dans les autres passages où se présente ce mot, notamment n* 2 S, pag. a55, a56 , 257, a58 , 259,260,261, et n* 5 S, pag. 289 , 290, 292, 294, 295. 297, 298, 3oo, 3oi, 3o3. Nous expliquerons ailleurs les mots açtaçtcha t etc., qui donnent lieu À des observations utiles pour la connaissance de la déclinaison de quelques substantif» zends. ,w Ms. Anq. n* 2 F, pag. 373.

 moyen da suffixe fi d 'arvich, que le plus grand nombre des manuscrits donne avec un t long. Rien n’est plus naturel que de supposer que ce radical urvich est le primitif d'unaej , puisqu’on y trouve la voyelle même qui, dans le système de dérivation propre aux langues ariennes, donne naissance à 6, en zend aê. Il ne s’agit donc plus que de rechercher si arvich, que nous ramenons, par hypothèse, au sanscrit vrich , offre, avec cette dernière racine, une analogie de sens qui justifie notre rapprochement. Or, cette analogie me paraît complète, puisque, d’un côté, si urvich avec la particule v(a le sens de séparer, désunir, il y a tout lieu de croire que, sans cette particule, il doit avoir la signification de joindre, lier, et que, de l’autre, cette signification de lier est attribuée, entre autres sens, par Kâçinâtha, au radical sanscrit ^ c’est-à-dire que vrich a le sens de lier, enchaîner 1M. lime semble que la comparaison de ce radical et du mot zend vi uniisti, auquel nous devons assigner le sens de désunion, séparation, donne un certain degré de vraisemblance à notre opinion sur l’identité du zend urvich et du sanscrit vrich. Il est vrai que le sens que nous venons d’attribuer à urvich, d’après les témoignages réunis de Nériosengli et d’Anquctil, et nous ajouterons, d’après la comparaison du sanscrit et du zend, ne semble être d’aucun secours pour l’explication du mot de notre paragraphe. Mais rien ne nous force d’admettre que la signification de lier soit la seule sous laquelle le zend urvich doit nécessairement se présenter dans les textes; et si urvich a un des sens du sanscrit vrich, on peut, à moins d’une preuve contraire, supposer qu urvich a quelques-unes des autres acceptions de cette dernière racine. Et d'abord, pour expliquer comment urvaés peut ne pas être pris dans le même sens qu 'urvich de vi urvisti, je remarque le

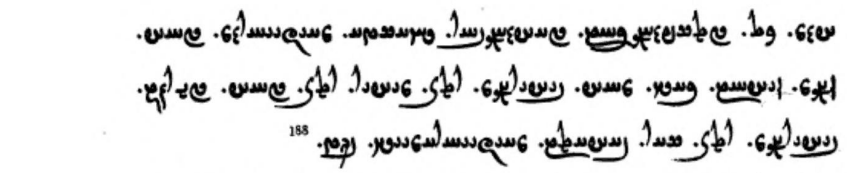
CHAPITRE I. 3a i dixième classe ou de la forme causale, c'est-à-dire quand il modifie, à l'aide du guna, sa première voyelle, nous trouvons celle de concevoir, engendrer (TT îTT Hjid), et cette nouvelle valeur de la racine vrich se rapporte assez bien à une partie de la version si vague d'Anquctil , « qui fait croître avec abondance les arbres. » J'avoue cependant qu'en donnant au radical urvich, et, sous sa forme dérivée, urvaês, la signification de concevoir, je me fonde moins sur les paroles précitées d'Anquetil que sur le rapport que je vois entre le zend arvich et le sanscrit vrich , radicaux qui gardent le même sens tant qu'ils restent sous leur forme primitive, et qui, du moins si je ne me trompe pas , en prennent un nouveau en recevant des lois de la dérivation une forme nouvelle. J'ajouterai que l'explication du mot suivant doit nous engager à chercher ici les idées de fécondation et d'imprégnation. Mais, en meme temps, il faut prêter un peu au sens du suffixe trama, et ne pas l'entendre dans la rigueur de la grammaire sanscrite. C'est ici, selon toute apparence, un simple suffixe de dérivation adjective, qui donne au radical modifié urvaês le sens de • relatif à la conception. • L'addition de la particule fra, dans le sens d'en avant, est ici d'autant plus naturelle qu'elle se trouve également dans les mots sanscrits pradjana et pradjanana, employés dans le sens de conception. Les deux mots suivants sont réunis en un seul, par le n° a F, de cette manière : Le n* 3 S, qui suit la même comme nous l'avons fait, d'après l'usage le plus ordinaire des copistes, Le n" 6 S, insérant des voyelles entre les consonnes dont la réunion forme un groupe difficile à prononcer, lit , à peu près comme le Vcndidad-sadé dans le premier chapitre du Yispered, Il n'est pas facile de reconnaître, d'après la traduction d'Anquetil, • qui fait croître en abondance les jeunes (ani« maux), • quel est le sens de ces deux mots. La version de Nériosengh , qui signifie * l'émission de la semence . » et qui est suivie de I. 4i orthographe, les sépare,

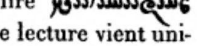
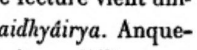
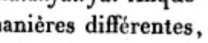
 cette glose : « c’est-à-dire que l’émission de la semence des chevaux * et des autres animaux domestiques a lieu dans cette période, * nous met, ce me semble, plus directement sur la voie de la signification primitive des mots rends varsni liarslditcha. Et d’abord, Icha indique que ce mot se joint, au moyen de et, à un substantif précédent qui est ayâthrama. La seconde partie du composé, harsta, traitée d’après les lois euphoniques du rend, ne peut guère être autre chose que le participe parfait passif du radical fierez, en sanscrit îfif sriilj, que nous connaissons en rend avec le sens d'emittere. Le participe passif harsta ou harësta, avec l’é schcva, est régulièrement tiré du radical, au moyen du suffixe ta, qui force le z primitif de se changer en s. La voyelle primitive ri, en rend ère, devient ar, comme cela se voit dans les verbes terminés par une sifflante, quelle qu'en puisse être l'origine, par exemple dans harsta, parsta, varsta. Déjà nous avons essayé d’expliquer cette modification de la voyelle, par l’attraction que les consonnes ret s ont, en général, l’une pour l’autre 1M. On peut donc traduire par le sanscrit srichta (lancé ou créé) le participe harsta, et par là se trouve déjà justifiée une partie de la traduction de Nériosengh. Quant à varsni, si l’on pouvait admettre, pour ce mot, une modification du ri sanscrit (zend ërc) pareille à celle que nous remarquons dans le mot précédent, on aurait exactement le sanscrit ffw vrichni (bélier). Cette modification, justifiée comme dans parsta par la présence de la sifflante, en nous permettant d'identifier les deux mots varsni et vrichni, nous invite à leur donner le même sens, celui de bélier. II suit de là qu’en réunissant en un composé ce mot et le précédent harsta, on peut traduire le zend varsni harsta par le sanscrit vrichni srichta, qui signifiera, ou «lancé par le bélier» comme la semence, ou «créé par le bélier» comme un de ses petits. D’un autre côté, on sait que le radical vrich (émettre goutte à goutte) produit des dérivés comme (scrotum), (aphrodi“* Voyez ci-dessus, /niwafion, psg. 97,

CHAPITRE I. 3a3 siaque), et d’autres, qui tous nous conduisent très-près du sens de semence donné par Nériosengh à varsni Ce mot n’est vraisemblablement autre chose que le féminin de l’adjectif sanscrit varchin (quod guttatim cadit), dont le premier i a disparu, ce qui fait que de varckint on a varsni (aqua quæ guttatim cadit). Je ne trouve donc pas de difficulté à croire que vrichni a pu signifier semence, et conséquemment je proposerai de traduire varsni harsta par ■ se« mine creatus,» ou «qui semen emisit,» en attribuant à harsta une signification active. On voit que nous approchons, par cette voie comme par l’autre, de l’interprétation de Nériosengh, selon lequel notre texte désigne « l’époque pendant laquelle a lieu l'cmis• sion de la semence, c’est-à-dire l’époque de la fécondation des ani« maux. • Si nous savions avec certitude ce que veut dire ayâihrama, les détails dans lesquels nous venons d’entrer nous donneraient les moyens de traduire ce texte d’une manière tout à fait précise. Les autres mots de ce paragraphe présentent les variantes ordinaires; le n° 6 S lit nous suivons les deux autres Yaçnas : tous ont pour achahê; le n” 6 a seul En corrigeant ces diverses inexactitudes des manuscrits, et en réunissant les observations que nous a fournies l'analyse des mots qui forment notre paragraphe, nous le traduirons avec l’addition du mot temps, pour répondre à l’idée du Gâhanbar, qui est Vraisemblablement sous-entendue dans ce texte : «J’invoque, je célèbre Eïathrem (Ayâihrama), temps de la fé• condation et de l’émission de la semence, pur, maître de pureté. • ,M Ayant remarqué , comme je le dirai plus bas, que le zend insère souvent, devant s et ch , un r inorganique, j’avais supposé que varsni, perdant ce r, pouvait se ramener à tasni ou à vachni. Ce dernier mot me paraissait être le féminin d*un thème vachan, pour vakhehan (bœuf), répondant au mot ukhehan, comme en sanscrit vakchas répond k ukchan Mais j’ai abandonné cette conjecture, parce que je n’ai trouvé nulle part ailleurs vachan, tandis qu'on rencontre souvent nkhehan, notamment à l’accusatif (Vendidad-sadé , pag. 483), et au génitif dans çriraokhehné (de celui qui a de beaux bœufs) et këréçaokhchnâ (de celui qui a des bœufs maigres). 4t. Digitized by Google

3î4 COMMENTAIRE SUR LE YAÇNA. XXV. UftfJM .UàUil .JtyjAA ttlàUjjÇJtty . J ty}444l(«)04l»4j •joojiW -jou* TRADUCTION DE NERIOSENGH. tfquf« (M». Aoq. n" 1 F, p«g. 1 1.) TRADUCTION d'aNQCETIL. « J'invoque et je célèbre le (Gâhanbar) Médïareh.... saint, pur et « grand m. » Le Gâhanbar invoqué dans ce paragraphe est le cinquième; c'est, selon Nériosengh, le temps de la création des bœufs et des troupeaux. C'est aussi ce que nom apprend l'Afrin du Gâhanbar, dans le passage suivant que nom transcrivons d'après les manuscrits : 4y4>J)l .410 .^J|> (4I444»)414M(»44|Ç . (^f»J4D(l# 4(^41 •££ü"t» ■)^^0J»4«t4ü(64. •es? VARIANTES DE LA TRADUCTION DE KÉMOSENGII. Les deux manuscrits écrivent avec un anusvAra nimamtr... Le n* 2 double le n sous la liquide r, et le n* 3 a a bref ; en revanche , ce dernier manuscrit lit bien punyâtmakam , tandis que le n* a Fa pttnyatmakam. Le n* 3 a fautivement paçunâm. m Zend Avcfta , tom. I,| 2* part. p. 84. Digitized by Google

CHAPITRE I. 3a5 ■'WJ^OI-uy •£***? '^3 -((U* .ç^jqijj .u*jâi(.)Cj*5 .çj«o>J) -CgJ .fi Anquetil traduit ce passage de la manière suivante : « (Au bout de) « quatre-vingts jours (est le Gâhanbar) Médîarcm, (dans le mois) Dée, ■ (du jour Mithra au jour) Behram. En quatre-vingts jours, moi Or• muzd, avec les Amschaspands , j'ai bien travaillé : j'ai donne les • animaux; j'ai (ensuite) célébré le Gâhanbar, et lui ai donné le nom « de Gâh Médîarcm. Dans le mois Dée (dixième mois), prenant du • jour Behram au Mehergâh (du 20 au 16), le jour Behram à la • fin, c'est Médïarem m. • Je n'insisterai pas sur les variantes que présente ce morceau pour le nom du Gâbanbar de notre paragraphe. La leçon maidhydrayalté doit être fautive; il faut lire **>*>(*** .ç J0O1; et quant à çpMMQiMi, il me semble que cette lecture vient uniquement de l'altération parsie du primitif zend maidhyâirya. Anquetil , qui écrit le nom de ce Gâhanbar de deux manières différentes , Médïareh et Médïarem, le traduit par «grand et lumineux;» mais c'est là une de ces interprétations vagues qu'il est d'ordinaire trèsdifficile de retrouver dans le texte. L'adjectif maidhydirydi (au datif, ainsi que tous les mots de ces invocations) est lu, dans le n" 2 F, comme notre texte le donne. Le n* 3 S a , ce qui est w Ms. Anq. n° 3 S, pag. 387; n* 4 F, pag. 261 et a 6a. Nous pouvons constater ici un nouvel exemple des variations si fréquentes que l'on remarque dans le dialecte qu'Anquetil nomme pazend. Ainsi le relatif Au est écrit ici Ao, et la voyelle finale de bahât est précédée d'un a. Il est probable qu'il faut lire en deux mots gâspénd ddt , c'est-à-dire , « j'ai créé les troupeaux. * Remarquons encore hastdt pour le zend atiâiti sans h. Je lis datkuché au lieu de datkusâ que donnent les deux manuscrits. Il est probable que vérëthraghni est une faute, pour rèréihraghnahc. Le nom zend de Médïareh se trouve dans l'Aferghan du Gâhanbar, écrit au génitif, maidkyârayahi, ms. Anq. n* 4 S, pag. 78, et n* 5 F, pag. 66; maidhyâiryahê, n*3 S, pag. 355, et n" 4 F, pag. 1 go; maidh yârayi, n* 3 S, pag. 355, et n* 4 F, pag. 1 8G. *• Zend Awita, tom. Il, pag. 86.



Anquetil traduit ce passage de la manière suivante : « (Au bout de) « quatre-vingts jours (est le Gâhanbar) Médïarem, (dans le mois) Dée, « (du jour Mithra au jour) Behram. En quatre-vingts jours, moi Or- « muzd, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé : j'ai donné les « animaux; j'ai (ensuite) célébré le Gâhanbar, et lui ai donné le nom « de Gâh Médïarem. Dans le mois Dée (dixième mois), prenant du « jour Behram au Mehergâh (du 20 au 16), le jour Behram à la « fin, c'est Médïarem [189]. » Je n'insisterai pas sur les variantes que présente ce morceau pour le nom du Gâhanbar de notre paragraphe. La leçon *maidhyârayahê* doit être fautive; il faut lire  ; et quant à  , il me semble que cette lecture vient uniquement de l'altération parsie du primitif zend *maidhyâirya*. Anquetil, qui écrit le nom de ce Gâhanbar de deux manières différentes, *Médïareh* et *Médïarem*, le traduit par « grand et lumineux; » mais c'est là une de ces interprétations vagues qu'il est d'ordinaire très-difficile de retrouver dans le texte. L'adjectif *maidhyâiryâi* (au datif, ainsi que tous les mots de ces invocations) est lu, dans le n° 2 F, comme notre texte le donne. Le n° 3 S a  , ce qui est

[188] Ms. Anq. n° 3 S, pag. 387; n° 4 F, pag. 261 et 262. Nous pouvons constater ici un nouvel exemple des variations si fréquentes que l'on remarque dans le dialecte qu'Anquetil nomme *pazend*. Ainsi le relatif *ku* est écrit ici *ko*, et la voyelle finale de *bahôt* est précédée d'un *a*. Il est probable qu'il faut lire en deux mots *gôspĕñd dâṭ*, c'est-à-dire, « j'ai créé les troupeaux. » Remarquons encore *hastâṭ* pour le zend *astâiti* sans *h*. Je lis *dathuchô* au lieu de *dathusô* que donnent les deux manuscrits. Il est probable que *vĕrĕthraghni* est une faute, pour *vĕrĕthraghnahê*. Le nom zend de Médïareh se trouve dans l'Aferghan du Gâhanbar, écrit au génitif, *maidhyârayahê*, ms. Anq. n° 4 S, pag. 78, et n° 5 F, pag. 66; *maidhyâiryahê*, n° 3 S, pag. 355, et n° 4 F, pag. 190; *maidhyârayê*, n° 3 S, pag. 355, et n° 4 F, pag. 186.

[189] *Zend Avesta*, tom. II, pag. 86.

Digitized by Google

 fautif, puisqu'il est de règle que r suivi de y prenne devant soi un i; enfin, le n° 6 S lit en deux mots suusuï Il est permis de supposer que c'est une orthographe de ce genre qui a suggéré aux Parses le sens de lamineur que, d'après leur autorité , Anquelil attribue à ce mot; car raya signifie réellement éclat, splendeur, et la leçon du n° 6 S donne à penser que ce substantif est une des parties constituantes du nom de l'Amschaspand Médïareh. Mais je me vois autorisé, par le témoignage presque uniforme des manuscrits, à regarder cette leçon comme fautive; car ce même manuscrit n" 6 donne, ainsi que nous le verrons au second chapitre du Yaçna, en un seul mot. On n'a pas de peine à reconnaître , dans le commencement de ce mot, l'adjectif maidhya (médius) que nous avons déjà vu figurer comme un des éléments du nom de deux autres Gihanbars. La fin est peut-être airya ou dirya; car, d'un côté , il n'est pas vraisemblable que la voyelle longue tu â appartienne au seul mot maidhya; et, de l'autre, il est naturel que deux a brefs se réunissent pour former un û long. Ajoutons que si maidhya ne devait pas être considéré ici comme intimement uni, par sa voyelle finale, à un mot commençant par une voyelle , on ne comprendrait plus pourquoi il n'est pas mis au nominatif, comme dans les autres composés de la même espèce. Mais il ne résulte aucun sens de la réunion des deux mots maidhya (médius) et airya ou dirya (vcncrandus). L'impossibilité où je me suis vu de tirer un sens de la réunion de ces deux termes m'a fait penser à diviser autrement maidhyâirya , et j'ai ainsi trouvé, en commençant par la fin, yâirya (annuel), soit que ce mot doive être considéré ici comme le nom commun qui désigne les Gàhanbars, soit que la formative adjective ya porte sur le composé tout entier. Une fois ydirya retranché, il reste maidh qui n'est pas un mot complet, mais qui peut n'être que la contraction de maidhya, la syllabe ya ayant dispru, parce qu'elle est suivie de yd , de la même manière que, dans le dérivé amërëtâf, ta a été supprimé devant le tdt final. Digitized by Google

fautif, puisqu'il est de règle que *r* suivi de *y* prenne devant soi un *i;* enfin, le n° 6 S lit en deux mots 𐬫𐬀𐬌𐬌𐬎𐬎 .𐬯𐬎𐬌𐬌𐬎𐬎. Il est permis de supposer que c'est une orthographe de ce genre qui a suggéré aux Parses le sens de *lumineux* que, d'après leur autorité, Anquetil attribue à ce mot; car *raya* signifie réellement *éclat, splendeur,* et la leçon du n° 6 S donne à penser que ce substantif est une des parties constituantes du nom de l'Amschaspand Médïareh. Mais je me vois autorisé, par le témoignage presque uniforme des manuscrits, à regarder cette leçon comme fautive; car ce même manuscrit n° 6 donne, ainsi que nous le verrons au second chapitre du Yaçna, 𐬯𐬎𐬌𐬌𐬎𐬎𐬫𐬀 en un seul mot.

On n'a pas de peine à reconnaître, dans le commencement de ce mot, l'adjectif *maidhya* (medius) que nous avons déjà vu figurer comme un des éléments du nom de deux autres Gâhanbars. La fin est peut-être *airya* ou *âirya;* car, d'un côté, il n'est pas vraisemblable que la voyelle longue 𐬀 *â* appartienne au seul mot *maidhya;* et, de l'autre, il est naturel que deux 𐬀 *a* brefs se réunissent pour former un *â* long. Ajoutons que si *maidhya* ne devait pas être considéré ici comme intimement uni, par sa voyelle finale, à un mot commençant par une voyelle, on ne comprendrait plus pourquoi il n'est pas mis au nominatif, comme dans les autres composés de la même espèce. Mais il ne résulte aucun sens de la réunion des deux mots *maidhya* (medius) et *airya* ou *âirya* (venerandus). L'impossibilité où je me suis vu de tirer un sens de la réunion de ces deux termes m'a fait penser à diviser autrement *maidhyâirya,* et j'ai ainsi trouvé, en commençant par la fin, *yâirya* (annuel), soit que ce mot doive être considéré ici comme le nom commun qui désigne les Gâhanbars, soit que la formative adjective *ya* porte sur le composé tout entier. Une fois *yâirya* retranché, il reste *maidh* qui n'est pas un mot complet, mais qui peut n'être que la contraction de *maidhya,* la syllabe *ya* ayant disparu, parce qu'elle est suivie de *yâ,* de la même manière que, dans le dérivé *amĕrĕtâṭ, ta* a été supprimé devant le *tâṭ* final.

Digitized by Google

CHAPITRE I. 3j7 Cela posé, on traduira, dans la première hypothèse, maidhyâirya littéralement par médius annuus, c'est-à-dire, • l'époque ou la fête • annuelle du milieu;» et dans la seconde, qui paraît, étymologiquement parlant, la plus vraisemblable, « relatif au milieu de « l'année. » Mais si le Gâhanbar Médïareh est la cinquième des époques de ce nom, il est impossible, avec les nombres que nous donne l'Afrin du Gâhanbar pour la durée de chacune de ces six périodes, que Médïareh arrive au milieu de l'année, à moins de supposer que ce nom de • relatif au milieu de l'année » a été donné à cette époque, soit dans le temps même où la fête a été instituée, soit lorsque, déplacée d'un autre point par le cours des siècles, elle était parvenue à celui-là. Dans la première supposition, le nom de ce Gâhanbar, et peut-être celui des cinq autres, aurait été inventé à une époque où les fêtes que ces noms rappellent occupaient une autre place que celle que leur donne l'Afrin du Gâhanbar; en d'autres termes, le thème que l'on trouve dans l'Afrin précité, pour les six époques de la création, n'assignerait pas à chacune de ces époques la place que, d'après le sens de leur nom, elles ont dû avoir dans le principe. Mais je dois me hâter de dire que cette hypothèse, malgré sa vraisemblance, aurait besoin, pour être adoptée, de preuves plus nombreuses et plus solides que l'argument que nous tirons de la valeur conjecturale du mot maidhyûirya. Nous ne voulons pas compliquer une question philologique obscure, d'une question de chronologie plus obscure encore, et nous aimons mieux laisser à des interprètes plus heureux le soin de préciser le sens propre de ce terme. Pour ma part, je ne crois pas qu'il existe, dans tout le Zend Avesta, des mots plus difficiles que les noms donnés aux six époques de la création, mots qui, à l'inconvénient de ne se présenter que dans un petit nombre de passages, joignent celui d'être composés de parties qui,' pour la plupart, ne se trouvent pas ailleurs, et qui ont été réunies sous l'influence d'idées qui ne nous sont qu'imparfaitement connues.

3a8 COMMENTAIRE SUR' LE YAÇNA. Une particularité que nous ne devons pas omettre, c'est que, dans le premier chapitre du Vispercd, le nom de maidhydirya est suivi de çarëdha, qui a en rend, comme nous le savons, le sens d'année ,9°. 11 résulte de ce texte que maidhydirya est un adjectif déterminant le mot çaridha , mais il ne ressort de cette combinaison aucun sens satisfaisant. Peut-être faut-il donner à çarëdha le sens d'aoiomnal, du sanscrit çarad (automne), et traduire: « Médïareh qui est • relatif à l'automne, » ou • qui suit l'automne. » Mais il faudrait, pour établir ce sens, plus de preuves que nous n'en possédons; et s'il est vrai que, suivant le thème de l'Afrin du G&hanbar, Médïareh tombe dans la partie de l'année qui est pour nous l'automne, rien ne prouve, comme je l'ai dit plus haut, que la même chose ait eu lieu dans le principe et lors de la première institution des six périodes terminées par les six fêtes dites Gâhanbars. Dans l'analyse que je viens de donner de maidhydirya , j'ai supposé que yâirya, dont y à ré est le primitif, formait la seconde partie de ce mot composé. Je crois devoir profiter de cette occasion pour revenir sur ce mot même de yârë, dont M. Lasscn m'a proposé une explication qui me paraît très-satisfaisante. Ce savant pense que yârë est dérivé du radical sanscrit (r, qui est probablement la contraction d'un ancien radical yar, ou (comme 17 est long) yâr. C'est ainsi qu'en sanscrit ayana vient de i (aller), et çarad de fri, c'est-à-dire que l'année a été nommée d'après le perpétuel mouvement des saisons. Quant aux autres mots de notre paragraphe, nous les lisons tels que les donne le n° a F; les n" 6 S et 3 S ont et le n" 6 S lit seul et confondant toujours a i avec ya é. Comme le mot qui fait l'objet de cette invocation est un nom propre, nous traduirons avec Anquetil : • J'invoque, je célèbre Médïareh (Maidhyâirya), pur, maître de • pureté. • " Vtndidadtadi , p»g. 6. / Digitized by

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

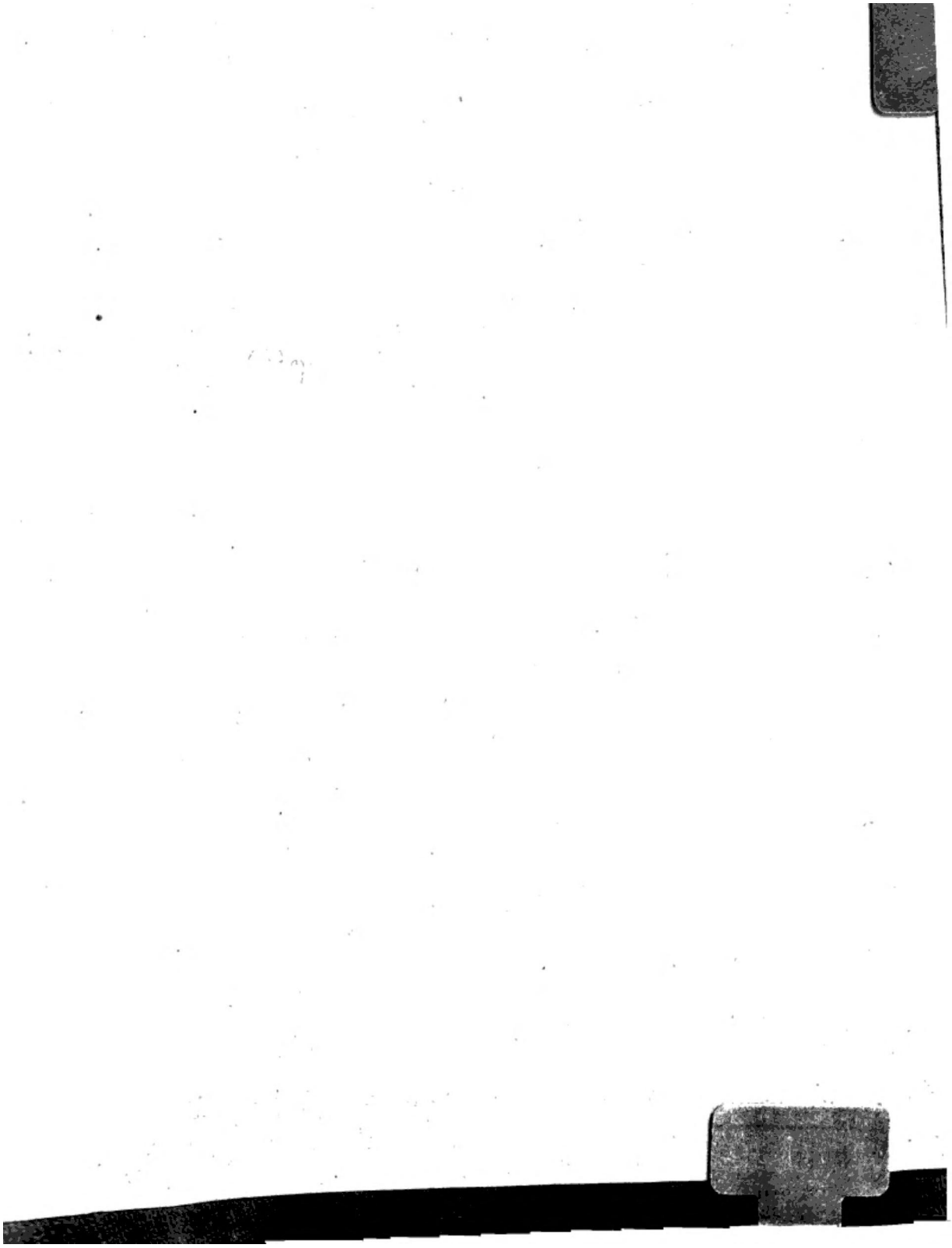
Digitized by Google

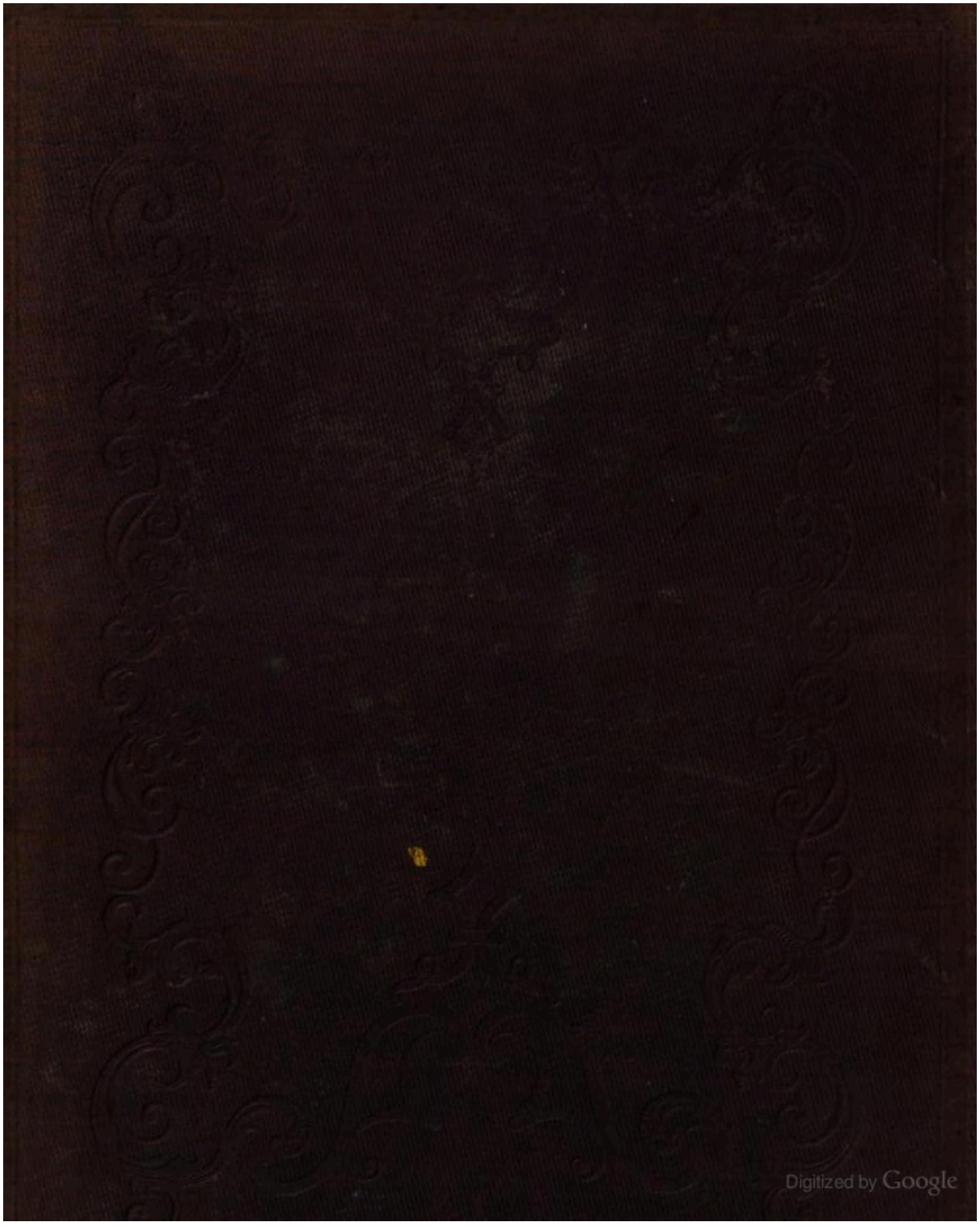
J » Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

Digitized by Google |

Digitized by Google




Digitized by Google